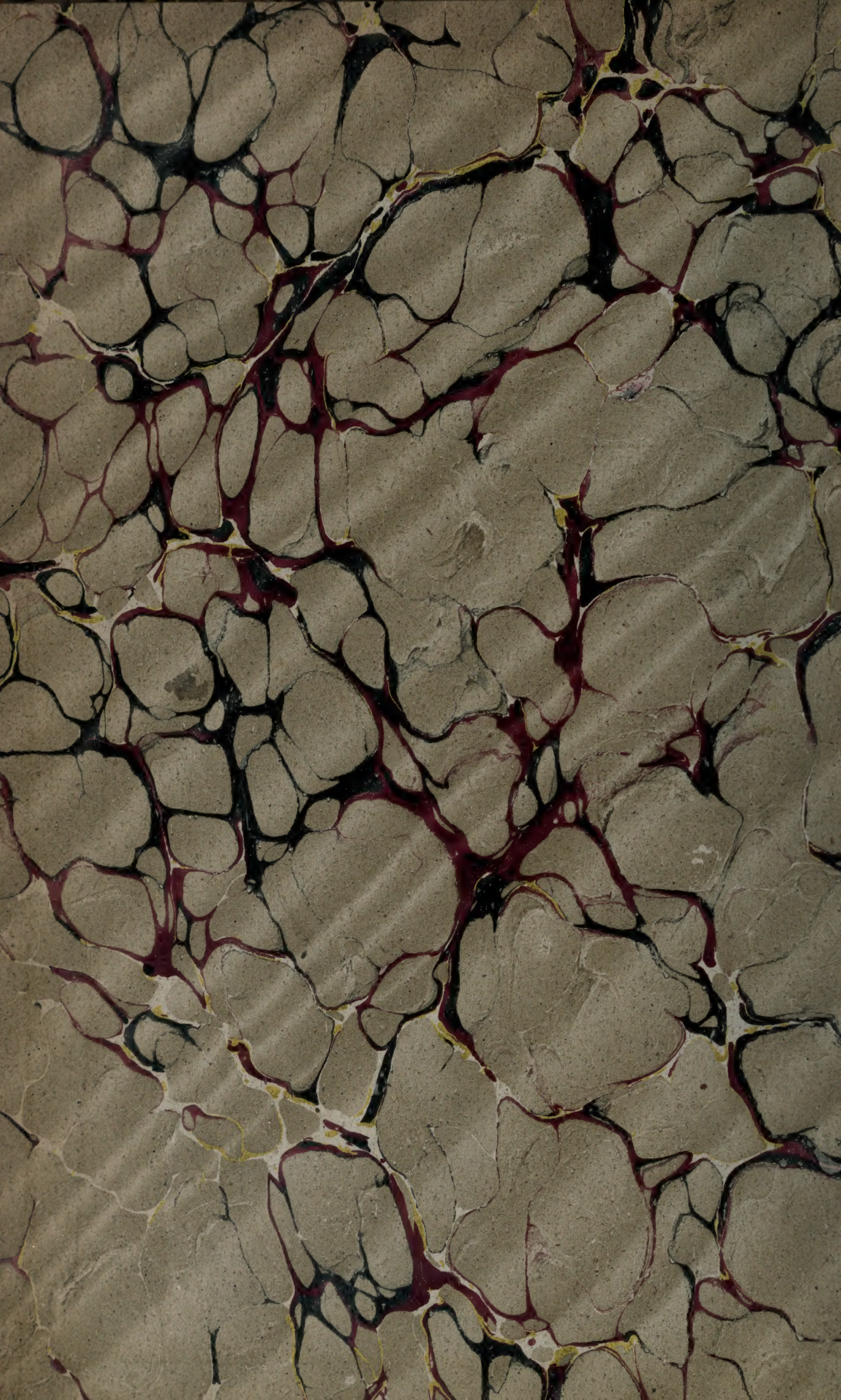
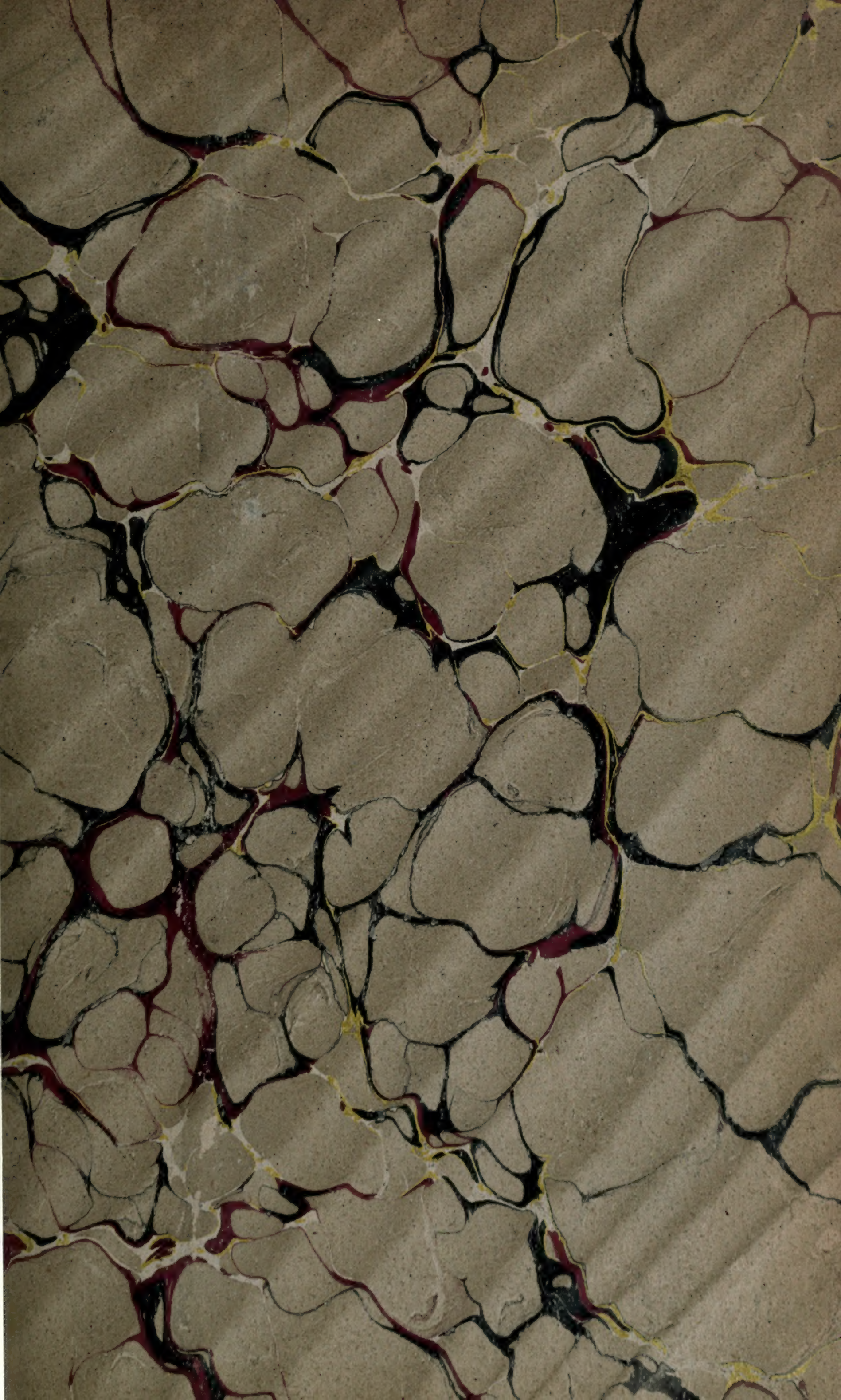






ANNUAIRE DE L'ASSOCIATION

POUR L'ENCOURAGEMENT

DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

Paris. — Typographie Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.

ANNUAIRE

DE L'ASSOCIATION

POUR L'ENCOURAGEMENT

DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869.)

8e Année, 1874

MÉMOIRES ET NOTICES.

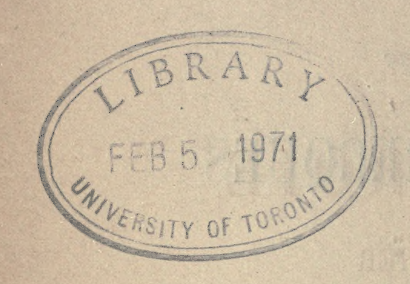
PARIS

A. DURAND ET PEDONE LAURIEL, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE CUJAS, 9 (ANCIENNE RUE DES GRÈS)

—

1874


LIBRARY
FEB 5 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

LE SITE DE TROIE SELON LECHEVALIER OU SELON M. SCHLIEMANN

PAR

M. GUSTAVE D'EICHTHAL.

Les fouilles exécutées à Hissarlik par M. Schliemann, dans le cours des années 1871, 1872 et 1873, ont été un immense service rendu à la science, et d'unanimes témoignages sont venus récompenser de son dévouement le hardi et persévérant explorateur. Mais, à son œuvre d'excavation, M. Schliemann a voulu associer une thèse de critique historique. Selon lui le site d'Hissarlik, qui est incontestablement celui de l'Ilium d'Alexandre, de l'*Ilium novum* comme on est convenu de l'appeler, serait aussi le site de l'Ilium homérique. Cette revendication, dont les premiers auteurs sont les habitants mêmes de l'Ilium d'Alexandre, et que déjà Strabon combattait, a trouvé peu d'accueil auprès des

personnes bien informées, mais elle a produit une certaine impression sur le public ; elle a fait mettre en doute les conclusions auxquelles, depuis la mémorable exploration de Lechevalier, à la fin du siècle dernier, le monde savant s'était à peu près unanimement rallié. Les choses étant ainsi, nous avons pensé qu'il y aurait intérêt à reprendre la question, au moins sous ses aspects les plus importants, à rétablir les faits, et à en montrer de nouveau les conséquences. Nous eussions désiré voir un plus capable se charger de ce travail. Du moins nous sommes-nous efforcé de suppléer à ce qui nous manquait de science antérieure par l'étude et l'analyse attentive des documents que nous avons interrogés. Notre tentative a eu d'ailleurs pour conséquence de déterminer notre savant confrère, M. Georges Perrot, à tirer de son portefeuille, pour les communiquer à la Société, des notes écrites par lui en 1856, pendant une excursion faite avec son ami M. Heuzey au site de Troie et aux sources du Simoïs, alors que tous deux étaient membres de l'École d'Athènes. Ces notes, tracées au courant de la plume et sous l'impression du moment, non toutefois sans une étude consciencieuse des documents alors publiés, offrent un très-grand intérêt. Elles confirment clairement les conclusions des précédents explorateurs, et y ajoutent souvent de précieux détails. On le reconnaîtra en lisant, à la suite de notre travail, les Notes de M. Georges Perrot.

§ I.

De l'exploration de la plaine de Troie par M. Schliemann en 1867. — Le plateau de Bounarbachi et celui d'Hissarlik.

C'est dans l'ouvrage publié par lui en 1869, sous le titre *Ithaque, le Péloponnèse, Troie* (1), que M. Schliemann a entrepris de démontrer la prétendue identité d'Ilium novum

(1) 1 vol. in-8. Paris, Reinwald et Cie.

avec l'Ilion homérique et du site de l'ancienne Troie avec celui du village actuel d'Hissarlik. Son nouvel ouvrage sur les *Antiquités troyennes* (1) est spécialement consacré au compte rendu des fouilles exécutées par lui à Hissarlik. La question du site de la Troie homérique y est considérée comme chose jugée, du moins elle n'y est jamais discutée que d'une manière accidentelle. C'est donc à la publication de 1869 que nous devons principalement demander les raisons sur lesquelles l'auteur fonde l'opinion qu'il défend, opinion qui d'ailleurs a été son principal mobile dans l'œuvre qu'il a si heureusement accomplie.

En 1867, M. Schliemann, après avoir rapidement exploré l'île d'Ithaque, Corinthe, Mycènes, Argos, Tyrinthe, après avoir passé quelques jours à Athènes, voulut aussi visiter le théâtre de l'Iliade. Située à l'angle de la mer Égée et de l'Hellespont, bornée au nord par ce détroit, la plaine troyenne remonte vers le sud, entre deux branches de l'Ida, jusqu'à la base de cette montagne, à environ 14 kilomètres de l'Hellespont. Un petit fleuve torrentiel, le Menderé-sou (2), ou simplement le Menderé, traverse la plaine dans toute sa longueur; sortant d'une gorge de l'Ida au sud-est, il court se jeter dans l'Hellespont à peu de distance de la mer Égée, au nord-ouest. Depuis que Lechevalier en 1785 et 1786 visita cette plaine, et, avec la protection du comte de Choiseul et le concours de l'architecte Cassas, put l'explorer dans toute son étendue et en lever la carte, les voyageurs et les archéologues se sont, presque sans exception, accordés à placer le site de Troie au fond de la vallée, sur les premières pentes de l'Ida, à partir du mamelon sur lequel s'élève aujourd'hui le village de Bounarbachi. Au pied de

(1) *Antiquités troyennes. Rapport sur les fouilles de Troie*, par Henri Schliemann, traduit de l'allemand par Alexandre Rizos Rangabé. 1 vol. in-8. Paris, Maisonneuve et Cᵉ.

(2) Le mot *sou* désigne en turc un *cours d'eau*. Le nom de Menderé paraît être une corruption de celui de Scamandre. — Pour les détails géographiques contenus dans ce Mémoire, voyez la carte annexée.

cette colline se trouvent d'ailleurs des sources, dans lesquelles Lechevalier a cru, non sans raison, reconnaître les sources mêmes du Scamandre décrites par Homère. Au sommet du plateau de Balli-Dagh, qui fait suite à celui de Bounarbachi, sur un rocher escarpé, qui domine le cours du Menderé, il a également, et avec non moins de raison, cru reconnaître l'ancienne citadelle d'Ilion, la Pergame de Priam.

Nous entrerons tout à l'heure dans l'examen de ces questions; mais, dès maintenant, nous pouvons remarquer combien toutes ces conditions réunies convenaient à l'assiette d'une puissante cité. Voisine à la fois de la mer Égée et de l'Hellespont, et cependant assez éloignée de leurs bords pour être à l'abri d'une de ces brusques agressions maritimes si fréquentes dans l'antiquité, adossée au massif de l'Ida, protégée à l'est et au nord par le cours du Menderé, ayant devant elle une plaine arrosée d'eaux abondantes, la ville assise sur le plateau de Bounarbachi devait trouver dans cette situation de merveilleux éléments de puissance et de richesse.

C'est à Bounarbachi, devenu le rendez-vous des visiteurs de la Troade, que le 7 avril 1867 arrivait M. Schliemann, débarqué le matin même au château des Dardanelles. Il y passa quatre jours, inspectant tous les lieux dans lesquels on a cru reconnaître soit les particularités géographiques, soit les monuments, indiqués par Homère. Quelques fouilles infructueuses essayées sur le plateau de Bounarbachi, d'autres considérations encore que nous examinerons plus tard, lui firent rejeter l'opinion commune, et chercher à une autre place les restes de la Troie homérique.

Cette place, nous le savons déjà, est le plateau d'Hissarlik, situé sur un des derniers mamelons de la branche nord-est de l'Ida, à peu de distance de l'Hellespont. C'est là que s'élevait autrefois la ville que Strabon, tout en lui contestant le droit de porter le nom qu'elle revendiquait, appelle l'*Ilion d'à présent*, l'*Ilion actuelle* (Ἴλιον ὃ νῦν ἔστι), et qui aujourd'hui, nous l'avons dit, est communément désignée

sous le nom de *Nouvelle Ilion* (*Ilium novum*) nom que M. Schliemann lui-même lui donne dans son premier ouvrage.

Fondée, à ce que nous apprend Strabon, par les rois de Lydie, par conséquent au huitième siècle avant notre ère, cette ville, ou plutôt cette bourgade, prétendait occuper l'emplacement de la Troie homérique ; les habitants se disaient les descendants des Troyens. Cependant, jusqu'à l'époque d'Alexandre, la nouvelle Ilion était demeurée obscure et ignorée. Dans le récit des événements dont la région voisine a été le théâtre, ni Hérodote, ni Thucydide, ne la mentionnent. La visite que fait Xerxès à la Pergame de Priam, dans sa marche de Sardes à l'Hellespont, s'applique, nous le montrerons plus loin, d'une manière toute naturelle à la Troie de Bounarbachi, nullement à celle d'Hissarlik (1). Mais après la bataille du Granique les choses changent de face. Alexandre victorieux, s'inspirant de son enthousiasme pour Homère, visite l'*Ilion actuelle,* laisse des ordres pour l'agrandir, l'enrichit de ses dons, lui accorde le titre de ville, veut qu'elle soit libre et exempte d'impôts. On éprouve, il faut le reconnaître, quelque difficulté à s'expliquer la conduite du conquérant macédonien, si vraiment l'*Ilion actuelle* n'était pas la même ville que la Troie homérique. Alexandre a-t-il donc pu se tromper de telle sorte, ou se laisser tromper, sur un fait si notoire, ce semble, et si facile à vérifier? Cependant on peut répondre que déjà, à cette époque, l'histoire homérique remontait à un passé lointain ; que déjà l'action du temps, les ravages de la nature et des hommes avaient obscurci les traditions, altéré la physionomie des lieux. Ce n'était d'ailleurs point chose rare dans l'antiquité que de voir une ville conserver son nom, et en quelque sorte son identité, tout en changeant de site et le plus souvent en descendant de la montagne dans la plaine. Strabon en fait la remarque (2);

(1) Voy. ci-dessous, p. 36.

(2) *Géogr.*, l. XIII, § 30. Dans l'Introduction à l'Atlas du *Voyage*

M. Schliemann lui-même n'a-t-il pas vu Corinthe, descendue autrefois de son acropole au bord du golfe, transportée de nos jours sur l'Isthme même, à 6 kilomètres de son antique emplacement, en un point plus salubre et non exposé aux ravages des tremblements de terre? Alexandre a fort bien pu saluer dans la nouvelle Ilion l'héritière, la continuatrice de l'ancienne, sans que pour cela il admît qu'elle s'élevait sur le même emplacement. Le nouveau site, au bord de l'Hellespont, se prêtait d'ailleurs bien mieux à ses projets de restauration. Quoi qu'il en soit, Lysimaque après lui continua son rôle de bienfaiteur à l'égard de la ville privilégiée. « Il l'entoura, dit Strabon, de murs qui forment un circuit d'environ 40 stades (5,800 mètres) et en augmenta la population en y appelant les habitants des anciennes villes circonvoisines, déjà fort maltraitées. L'*Ilion actuelle* n'était cependant encore qu'une très-petite ville à l'époque où les Romains passèrent pour la première fois en Asie, et chassèrent Antiochus le Grand de tous les pays en-deçà du Taurus. Démétrius de Skepsis dit que très-jeune alors il visita Ilion, et qu'il y trouva l'entretien des maisons tellement négligé que les toits même n'étaient pas couverts de tuiles... Après cette époque, l'état de la ville s'améliora d'une manière remarquable; mais ensuite, dans la guerre contre Mithridate, les Romains, sous la conduite de Fimbria (1), un des généraux du parti de Marius, l'assiégèrent, la prirent et la ruinèrent de nouveau. De notre temps elle a reçu de grandes marques d'affection de César, qui voulut en cela imiter Alexandre. Il avait d'ailleurs pour favoriser

d'Anacharsis, Barbié du Bocage cite divers exemples d'une pareille translation.

(1) D'après saint Augustin, Tite-Live, Dion Cassius, Appien, cités par d'Ansse de Villoison dans la *Notice sur la Troade au temps du Bas-Empire* qu'il a communiquée à Lechevalier, Ilium fut alors détruit de fond en comble et la population massacrée. (Lechevalier, *Voyage dans la Troade*, ch. III, p. 118.) D'après Paul Orose, Sylla vainqueur de Fimbria, dans sa lutte contre le parti de Marius, avait été le premier à reconstruire Ilium (*Ibid.*, p. 119).

les Iliens le motif de sa parenté avec eux, beaucoup mieux établie que celle du monarque macédonien... Il assigna des terres à la ville des Iliens, leur conserva leurs libertés, et les exempta de toute espèce de contributions, avantages qu'ils gardent encore aujourd'hui (1). »

Florissante sous les Césars, Ilium devint, après la conversion de l'empire au christianisme, un évêché chrétien. La notice de Villoison, mentionnée au bas de cette page, donne les noms de plusieurs évêques qui figurèrent dans les conciles de Nicée, de Sardique, de Chalcédoine, du *Synodus romana*, enfin du second concile de Constantinople, en 553. On ne connaît pas d'une manière certaine l'époque où elle cessa d'exister (2).

Telle est, en abrégé, l'histoire de la ville vers le site de laquelle M. Schliemann allait se diriger avec la confiance d'y retrouver les restes de l'ancienne Troie. Le 14 août, de grand matin, il quittait Bounarbachi accompagné d'un guide et de cinq ouvriers et s'acheminait vers Hissarlik en suivant le lit, alors à peu près à sec, du Menderé.

Arrivé au confluent du fleuve avec le Kimar-sou (l'ancien Thymbrius), petit cours d'eau torrentiel qui vient des collines de l'Ida à l'est, M. Schliemann le remonta jusqu'à la ferme de Batak (3), à la distance d'un kilomètre environ. « Cette ferme, dit-il, occupe l'emplacement de l'ancienne ville de Thymbra et le site du temple d'Apollon Thymbrien. Une inscription en l'honneur de ce dieu, que le docteur Hunt y a mise au jour (1864), ne laisse pas de doute à cet égard (4). »

(1) *Géogr.*, l. XIII, § 32 et 33.

(2) Dans ses *Antiquités troyennes*, M. Schliemann déclare « rétracter entièrement l'opinion précédemment émise par lui, qu'*Ilion aurait été habitée jusqu'au neuvième siècle après J.-C.* Il pense, au contraire, que, depuis la fin du quatrième siècle, son emplacement a été complétement abandonné, et est resté inhabité jusqu'à nos jours. Il avait été trompé par les affirmations de Frank Calvert ». (Ch. XXII, p. 281.)

(3) Tel est le nom adopté par M. Schliemann. Forchhammer écrit ce nom *Baluk*, forme que nous avons conservée dans notre carte.

(4) Dans son nouvel ouvrage, M. Schliemann fournit sur ce point

En reprenant sa marche vers le nord-est, M. Schliemann arrive au Djudan, grand marais alimenté par les sources qui jaillissent des collines de l'Ida, vers l'est, et par les débordements du Kimar-sou. Deux cours d'eau en sortent, le Kalifatli Osmak et le Pacha-tepé-Osmak, et, après s'être réunis en un seul lit au-dessus de Kalifatli, se jettent par deux bras dans l'Hellespont, à moins d'un kilomètre de l'embouchure du Menderé (1).

De Thymbra à Ilium novum, il y a deux heures de marche, ce qui correspond assez bien aux 50 stades (soit 9,250 mètres) indiqués par Strabon. « Vers dix heures du matin, dit M. Schliemann, nous arrivâmes à un vaste terrain élevé, jonché de tessons et de débris de marbre sculpté. Quatre colonnes de marbre isolées, à moitié enfoncées dans le sol, indiquaient l'emplacement d'un grand temple. La vaste étendue du champ parsemé de débris ne permettait pas de douter que nous ne fussions sur l'emplacement d'une grande ville, jadis florissante. En effet, nous marchions sur les ruines d'Ilium novum, appelé aujourd'hui Hissarlik.

de nouveaux renseignements : « A une demi-heure à gauche de Bounarbachi, est la belle campagne de Batak, qui a une étendue de 5000 acres carrés. Elle appartient à Frédéric Calvert, et a changé aujourd'hui son nom contre celui de Thymbria. Ce nom lui revient à juste titre ; car non-seulement elle est traversée par la rivière Thymbrios (le Kimar-sou), mais elle comprend aussi tout l'emplacement de l'ancienne ville de Thymbria, avec son temple d'Apollon, dans les ruines duquel le frère du propriétaire, Frank Calvert, a fait des fouilles qui ont mis à découvert plusieurs inscriptions fort importantes, entre autres un inventaire des effets consacrés au temple. » (*Antiquités troyennes*, II, p. 15.)

Lechevalier et ses successeurs immédiats identifiaient encore l'ancien Thymbrios avec le Dumbrek-sou, autre petit cours d'eau torrentiel, qui court parallèlement au Kimar-sou, plus au nord, de l'autre côté d'Hissarlik. M. de Choiseul avait deviné l'erreur et l'a signalée. (*Voyage pittoresque dans l'empire ottoman*, t. III, p. 101.)

(1) L'ensemble des hauteurs que M. Schliemann vient de parcourir correspond bien au Callicolone (la belle colline) de l'Iliade, soit par la nature du paysage, soit par sa proximité avec l'emplacement probable de Troie.

« Après avoir marché pendant une demi-heure sur ce terrain, nous arrivâmes à une colline d'une quarantaine de mètres de haut, qui descend au nord perpendiculairement dans la plaine, et qui est d'environ 20 mètres plus élevée que le dos de la chaîne montagneuse dont elle forme l'extrémité.

« Le sommet de cette colline est un plateau carré et uni de 233 mètres de long sur autant de large. Par des fosses, que l'ingénieux Frank Calvert a pratiquées dans cette colline, il a reconnu qu'elle est en grande partie artificielle, et qu'elle a été formée par les ruines et les débris des temples et des palais qui s'y sont succédé pendant de longs siècles. En faisant une petite fouille sur le sommet de l'est, il a mis au jour une partie d'un grand bâtiment, palais ou temple, construit de grandes pierres de taille posées l'une sur l'autre sans ciment. Le peu qu'on voit du bâtiment ne permet pas de douter qu'il n'ait de grandes proportions et qu'il ne soit exécuté avec un art parfait.

« Après avoir attentivement examiné à deux reprises (1) toute la plaine de Troie, je partage pleinement la conviction du savant Frank Calvert, que le haut plateau d'Hissarlik est l'emplacement de l'ancienne Troie, et que la susdite colline est le site de sa Pergame. Je me trouve ainsi en désaccord avec Lechevalier, *Voyage de la Troade*, Paris, 1802; Rennel, *Observations on the Topography of the plain of Troy*, London, 1814; P. W. Forchhammer, *In the Journal of the royal geographical Society*, t. XII; Mauduit, *Découvertes dans la Troade*, Paris-Londres, 1840; Welcker, *Kleine Schriften;* Texier, *Description de l'Asie Mineure ;* Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque en Grèce*, 1820; Nicolaïdès, *Topographie et stratégie de l'Iliade*, Paris, 1867; qui tous placent l'ancienne Troie sur les hauteurs de Bounarbachi. Je suis également en désaccord avec Clarke et Barker Webb, Paris, 1844, qui la placent sur la colline de Chiblak, à l'est

(1) Après cette première station à Hissarlik, M. Schliemann raconte qu'il y est revenu quelques jours plus tard. C'est à cette seconde visite que fait allusion l'expression *à deux reprises*.

d'Ilium novum, dans la montagne. Mais je suis en parfait accord avec C. Mac Laren, *Dissertation on the Topography of the trojan war*, Edinburgh, 1822, et avec Ecken-Brecher, *im Rheinischen Museum* N. F. 2. *Jahrgang*, qui reconnaissent l'identité d'Hissarlik avec l'emplacement de Troie (1). »

La conviction de M. Schliemann s'était si bien formée et fixée à l'aspect des ruines d'Ilium novum, que toute vérification lui parut désormais superflue. Il renvoya, sans qu'un coup de pioche eût été donné, les cinq ouvriers qu'il avait amenés avec lui. Deux chapitres de son livre sont cependant encore consacrés à l'examen des faits qui lui paraissent justifier l'opinion qu'il avait dès lors adoptée. Nous aurons à examiner ses arguments, au moins sur les points qui ont une importance réelle, et nous verrons en même temps si le résultat des fouilles ultérieurement exécutées par lui justifie ou non l'idée au nom de laquelle elles ont été entreprises. Mais, avant d'aborder ces questions délicates, nous devons nécessairement faire ce que n'a pas fait M. Schliemann : nous devons rappeler en peu de mots les découvertes et les considérations qui ont déterminé Lechevalier, et après lui tant d'hommes éminents, à placer sur le plateau de Bounarbachi le site de la Troie homérique.

§ II.

Le voyage dans la Troade de Lechevalier.

C'est bien à Lechevalier qu'appartient l'honneur d'avoir le premier, dans les années 1785 et 1786, reconnu et déterminé le véritable emplacement de Troie. Avant lui, d'illustres voyageurs anglais, lady Montague, Pococke, Chandler, dont il a, dans un chapitre de son livre, résumé les travaux, avaient visité la plaine troyenne, donné une idée générale de sa topographie, reconnu les *tumuli* qui la bordent ou qu'elle renferme ; mais aucun n'avait levé la carte de la

(1) *Ithaque*, etc., ch. XVII, p. 176.

plaine, aucun n'avait déterminé l'emplacement de Troie. C'est Lechevalier qui a rendu à la science ce double service. Toutefois, pour être justes, nous ne pouvons, dans l'expression de notre reconnaissance, séparer de son nom celui de Choiseul-Gouffier, alors ambassadeur de France à Constantinople, dont la protection et le concours lui permirent d'accomplir son œuvre ; ni le nom de l'abbé Barthélemy, qui, après avoir été le précepteur de Choiseul et lui avoir inspiré l'amour de la Grèce et le désir de la visiter, ne cessa de l'aider, pendant ses voyages, de sa science et de ses conseils; nous ne pouvons enfin oublier la France elle-même, qui à cette époque, par son ambassadeur à Constantinople ainsi que par les savants, les artistes, les ingénieurs groupés autour de lui, inaugurait ce travail d'exploration et de restauration du monde méditerranéen, que depuis elle a continué sans interruption. A partir de ce moment, en effet, l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine, la Mésopotamie, l'Égypte, l'Afrique, n'ont cessé d'être visitées, explorées par ses voyageurs, par ses commissions scientifiques, par les membres de ses académies et de ses écoles ; sur la liste des archéologues français, une série de noms dignes de mémoire sont venus s'ajouter à ceux des Barthélemy, des Choiseul, des Lechevalier.

Mais revenons à celui-ci et à son livre. Lui-même en a donné, à peu de distance, deux éditions (1). La première (1 vol. in-8°) parut à Paris en 1800, après que la fin de la tempête révolutionnaire eut permis à l'auteur de rentrer dans sa patrie. La seconde fut publiée également à Paris deux ans plus tard, en trois vol. in-8°. Mais le troisième volume est entièrement rempli par la traduction de deux mémoires du voyageur anglais Morritt qui confirment les découvertes et les conclusions de Lechevalier, et une partie du premier volume donne le récit, jusque-là inédit, du

(1) Elles avaient été précédées d'une simple dissertation sur la plaine de Troie, publiée en français dans les mémoires de la Société royale d'Édimbourg.

voyage de l'auteur de Venise au cap Lectum. A part une analyse et une critique de la dissertation de Bryant sur la guerre de Troie, ajoutées dans le second volume, et quelques minimes corrections de détail, le texte relatif à la Troade est le même dans les deux éditions. Nos citations, faites d'après la première, seront facilement vérifiables dans la seconde, moyennant l'indication des chapitres que nous avons toujours eu soin de donner.

L'auteur était à Venise au mois d'août 1785, lorsque le départ du chevalier Zuliani, nommé baile de la république auprès de la Porte-Ottomane, lui fournit l'occasion qu'il attendait de faire le voyage de Grèce. Après avoir navigué avec le baile jusqu'au cap Colonne, il le quitta pour visiter Athènes et une partie du continent hellénique. Cette excursion accomplie, il revint s'embarquer au Pirée, avec l'intention d'aller directement chercher à l'entrée de l'Hellespont la plaine de Troie « que depuis longtemps il avait fixée, dit-il, comme devant être le principal objet de ses observations ». Mais les vents contraires le jetèrent successivement dans plusieurs îles de la mer Égée, et en dernier lieu dans celle de Mytilène. Vers la fin de novembre 1785, il gagna le cap Baba (cap Lectum des anciens), à l'extrémité du golfe d'Adramiti, sur la mer Égée. De là il se rendit aux ruines d'Alexandria-Troas, et, après les avoir visitées, s'achemina vers la plaine de Troie, à travers la chaîne de collines qui, se détachant de l'Ida, bordent le littoral. Sur l'une de ces collines s'élève le vaste tumulus que les voyageurs ont désigné, les uns sous le nom de tombeau d'Æsyétès, les autres sous le nom de tombeau d'Ilus, et Lechevalier décrit avec un véritable enthousiasme le panorama qui s'offrit à sa vue du haut de ce cône aplati. M. Didot, M. Forchhammer, qui ont eu sous les yeux le même spectacle, dépeignent en termes tout semblables l'impression qu'ils ont ressentie.

« Pénétré de tout ce qui avait été écrit sur cette plaine célèbre, dit Lechevalier, guidé par les excellentes descrip-

tions du docteur Pococke et de son savant compatriote le docteur Chandler, mais rempli surtout d'admiration pour l'exactitude d'Homère, que j'avais eu tant de fois l'occasion de vérifier sur le continent et dans les îles de la Grèce, j'arrivais dans la plaine de Troie avec cette instruction préliminaire dont est pourvu tout voyageur quand il entreprend de donner le tableau d'un pays classique. Cependant il fallait faire un choix dans cette foule d'autorités anciennes et modernes, souvent opposées entre elles, souvent contraires à Homère. Il n'y avait qu'un moyen, c'était de comparer Homère avec la nature que j'avais sous les yeux, et de marcher dans la plaine de Troie l'Iliade à la main. C'est ce que je fis dans ce premier voyage; c'est ce que j'ai fait encore dans ceux qui l'ont suivi (1). »

Dans ce premier voyage, Lechevalier paraît s'être borné à une reconnaissance sommaire de la plaine de Troie. Arrivé à Constantinople, ses récits n'y trouvèrent que des auditeurs pour la plupart fort incrédules. Cependant l'ambassadeur de France, pénétré de l'importance d'une pareille exploration, cédant d'ailleurs aux instances des ingénieurs et des artistes français dont il était alors environné, se décida à renvoyer Lechevalier dans la Troade, en lui adjoignant, pour lever la carte de la plaine et en dessiner les monuments, l'architecte Cassas, tout récemment revenu de Palmyre avec un riche portefeuille et une intéressante collection d'antiquités et de médailles. Les deux voyageurs arrivèrent le 11 septembre 1786 au cap Sigée, et c'est à leur coopération que sont dues les recherches qui fixèrent définitivement l'emplacement de Troie.

« Quand nous revînmes à Constantinople, dit Lechevalier, la vue de notre carte soigneusement dessinée, sur laquelle on distinguait les monuments et les fleuves de la plaine de Troie, avec leurs noms anciens et modernes, commença à diminuer le nombre des incrédules. Des hommes éclairés de différentes nations, qui étaient alors à Constantinople,

(1) *Voyage dans la Troade*. Première partie, ch. III, p. 17.

rendirent justice à nos premiers travaux, et s'empressèrent de les faire connaître à l'Europe.

« Les Grecs lettrés de Constantinople, qui sont plus nombreux qu'on ne le croit parmi nous, n'apprirent pas sans un grand intérêt qu'on avait ressuscité les cendres de leurs guerriers... L'ambassadeur Choiseul se décida alors à s'assurer par lui-même de la vérité des faits. Il se transporta dans la Troade, accompagné des capitaines Truguet, Demarest, et du drogman Deval; je leur servis de guide, et ils revinrent tous convaincus de l'authenticité de ces monuments, qu'ils avaient si longtemps regardés comme fabuleux (1). » Le monde savant européen ne tarda pas à se laisser gagner à cette conviction, et Lechevalier a pu consacrer tout un chapitre de sa narration à raconter le bon accueil que sa découverte et lui-même reçurent en Écosse, en Angleterre et en Allemagne, alors qu'après son retour en Europe les mauvais jours de la révolution le tenaient encore éloigné de la terre natale (2).

« Fort maintenant, dit l'auteur, du suffrage des universités d'Édimbourg et de Göttingue, fort de l'opinion de Dalzel, de Heyne et d'une foule de voyageurs respectables de différentes nations de l'Europe, je ne craindrai point d'assurer que la plaine de Troie n'a point changé de face depuis le siècle d'Homère ; que les promontoires, les fleuves, les vallées, les collines, les sources et les tombeaux des guerriers se voient encore, quoi qu'en ait pu dire le docteur Wood, aux mêmes lieux où ce grand poëte les a placés. Et s'il y a quelque mérite à avoir arraché ces précieux restes de l'antiquité à l'oubli où ils étaient plongés, je le réclame exclusivement pour Cassas et pour moi. Mais, en nous appropriant ainsi ces découvertes, la reconnaissance nous fait un devoir de rendre hommage au zèle éclairé de l'ambassadeur qui protégea nos travaux (3). »

(1) *Voyage dans la Troade.* Première partie, ch. VI, p. 39.

(2) *Voyage dans la Troade.* Première partie, ch. VII.

(3) *Voyage dans la Troade.* Première partie, ch. IV, p. 26.

Les faits justifient également et la revendication de Lechevalier et l'hommage de reconnaissance adressé par lui au comte de Choiseul. Celui-ci a même eu le mérite d'ajouter quelques perfectionnements heureux aux travaux de ses protégés. Pendant que Lechevalier, après son retour à Constantinople, occupait en Moldavie, auprès de l'hospodar Maurocordato, un poste de confiance qu'avait obtenu pour lui M. de Choiseul, celui-ci faisait rectifier par l'ingénieur Kauffer la carte de la Troade, faisait fouiller le tombeau d'Achille, etc. Dans une lettre adressée à Lechevalier, il l'entretient de ces détails. L'ambassadeur et son client semblent à ce moment dans les meilleurs rapports. Malheureusement la révolution, en brisant la carrière de M. de Choiseul et lui enlevant sa fortune, aigrit son caractère, et on a le regret de le voir plus tard, cédant à un triste sentiment de jalousie, tout faire, non-seulement pour amoindrir, mais encore pour supprimer complétement le rôle de Lechevalier dans l'exploration de la plaine troyenne, et s'en attribuer à lui-même tout le mérite. Dans son livre, comme l'a remarqué Mauduit (1), le nom de Lechevalier n'est pas une seule fois prononcé. Mais le public n'a pas été le complice de cette injustice, et les titres de Lechevalier sont aujourd'hui pleinement reconnus.

Après avoir, dans la première partie de son livre, fait l'histoire succincte de ses découvertes, et s'être ainsi efforcé d'éveiller l'attention et de gagner la confiance de ses lecteurs, Lechevalier, dans la seconde partie, entreprend de tracer le tableau de la plaine de Troie d'après Homère et les auteurs anciens et modernes. Dans la troisième partie, il trace le même tableau d'après ses propres observations.

Telle est à peu près la marche que s'imposait déjà Strabon dans son étude sur la Troade (2), et c'est en effet celle qu'indique la nature même du sujet. La Troie qu'il s'agit

(1) Voyez Mauduit, *Découvertes dans la Troade*, p. 13.
(2) Voy. *Géogr.*, l. XIII, § 1.

de retrouver est la Troie homérique, la ville de Priam; et à moins que l'on ne soit décidé à considérer cette Troie comme fabuleuse, hypothèse dont pour notre part nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de s'occuper, ou bien, à moins que l'on ne veuille mettre ici en doute l'exactitude tant célébrée d'Homère (1) dans ses descriptions géographiques, il est évident que le problème se réduit à établir la concordance entre la disposition des lieux bien étudiée et le texte d'Homère bien compris.

Difficile pour l'explorateur moderne, ce problème l'était bien plus encore pour Strabon et les hommes de son époque. Ils n'avaient ni nos moyens de communications rapides et sûrs, ni les méthodes et les instruments qui rendent pour nous si faciles les relevés géodésiques, ni même le secours si précieux de notre critique scientifique. Au temps de Strabon, lui-même nous l'apprend (2), « la Troade n'était plus qu'un désert couvert de ruines. » Ce désert, Strabon ne l'avait pas visité. L'écrivain auquel il semble avoir emprunté la plupart de ses renseignements, Démétrius de Skepsis, ne connaissait lui-même le pays que très-imparfaitement; faute de facilités suffisantes, la Troade n'avait pu être convenablement explorée. Lechevalier, lorsqu'il accomplit son voyage, était mieux partagé. Il avait à son service, au moins dans une grande mesure, les ressources de la civilisation et de la science modernes. C'est à cette bonne fortune, non moins qu'à son activité et à sa clairvoyance, qu'il a dû la réussite de son entreprise; c'est grâce à ces avantages qu'il a pu, comme lui-même le dit, « marchant dans la plaine de Troie l'Iliade à la main et comparant sans cesse Homère avec la nature, » arriver à ce qui, dès l'origine, avait été le but principal de son voyage, « la détermination du site de Troie. »

Les découvertes de Lechevalier ont d'ailleurs été com-

(1) Strabon appelle Homère « le prince des géographes ».
(2) *Géogr.*, l. XIII, § 1.

plétées par les observations et les recherches des voyageurs et des archéologues qui ont continué son œuvre. Tout en suivant la trace de celui qui a ouvert la route, nous ne perdrons pas de vue ceux qui sont venus après lui; nous nous aiderons des renseignements qu'ils pourront nous fournir. Choiseul-Gouffier (1), Mauduit (2), Ambr. Firmin-Didot (3),

(1) *Voyage pittoresque en Grèce*, par le comte de Choiseul-Gouffier. 2 vol. in-fol. et atlas. Paris, 1782-1809. Cette dernière date n'est applicable, en réalité, qu'à la première partie du second volume; la publication n'en fut achevée qu'en 1820, trois ans après la mort de l'auteur. Une nouvelle édition a paru en 1842, sous le titre : *Voyage pittoresque dans l'empire ottoman, en Grèce, dans la Troade, seconde édition, augmentée de notices historiques, d'après les voyageurs modernes les plus célèbres, et rédigée avec le concours et les observations de M. Hase et de M. Miller.* 4 vol. in-8. On y a joint l'ancien atlas.

(2) *Découvertes en Troade*, par Mauduit. 1 vol. in-4, avec cartes. Paris, 1840. Le voyage de Mauduit remonte à 1811; mais un enchaînement de circonstances, que l'auteur explique dans sa préface, lui fit ajourner pendant près de trente ans la publication de son Mémoire. Architecte distingué, Mauduit était au service de l'empereur de Russie Alexandre Ier, lorsque l'approche de la guerre avec la France le détermina à résigner ses fonctions. Avant de rentrer en France, il voulut visiter l'empire ottoman et vérifier dans la Troade les découvertes de Lechevalier. Son coup d'œil d'architecte lui fit reconnaître dans l'acropole de Balli-Dagh, et dans le canal et les bassins de Bounarbachi, d'importants détails, qui avaient échappé à son prédécesseur; il les a relevés dans une carte spéciale, jointe á son Mémoire, et qui offre un grand intérêt. Sa carte générale de la Troade est, comme il le déclare lui-même, empruntée à l'atlas de Choiseul-Gouffier.

(3) *Notes d'un voyage fait dans le Levant en* 1816 *et* 1817, par Ambroise Firmin-Didot. 1 vol. in-8. Paris, 18... Ces notes n'avaient poin été destinées à la publicité et l'auteur ne se décida à les faire paraître que dans l'intérêt de la cause grecque, lorsqu'eut éclaté la guerre de l'émancipation. Dans la partie relative à la Troade, M. Didot confirme les observations et les conclusions de Lechevalier sur l'acropole et sur le terrain environnant, qu'il a eu le mérite de bien lire et de bien comprendre; il a d'ailleurs reconnu au moins en partie les restes et les vestiges de construction, que Mauduit avait vus avant lui, mais dont il n'a donné la description que plus tard.

Forchhammer (1), Nicolaïdès (2), sont ceux que nous avons particulièrement consultés. On les trouvera souvent cités dans notre travail.

(1) *Topographische und physiographische Beschreibung der Ebene von Troja* (*Description topographique et physiographique de la plaine de Troie*), par le D[r] P. W. Forchhammer, professeur titulaire à l'Université de Kiel. 1 vol. in-4 de 30 pages, avec une carte de la plaine de Troie. Kiel, 1850. Ce travail avait été précédemment publié en anglais dans le tome XII des mémoires de la Société géographique de Londres (1842), avec une carte dessinée par Arrowsmith, d'après les relevés du lieutenant Spratt et de Forchhammer. La publication du texte allemand fut différée jusqu'au moment où l'auteur pût faire graver la même carte sur une beaucoup plus grande échelle. Dans son introduction, le D[r] Forchhammer nous donne, sur la composition de son Mémoire et de la carte qui l'accompagne, des détails pleins d'intérêt que nous croyons devoir reproduire en les abrégeant.

Dans l'été de 1839, le professeur Forchhammer rejoignit au Pirée, comme cela avait été convenu, le capitaine Graves, de la marine royale d'Angleterre, commandant *le Beacon* et chargé, par l'amirauté, d'opérations hydrographiques dans la mer Égée. Le capitaine Graves désirait aussi faire relever cette plaine de la Troade, à laquelle s'attache l'intérêt du monde entier, et pour ce travail il avait accepté le concours du professeur Forchhammer, notamment au point de vue de la comparaison des lieux avec le texte homérique. Le levé de la carte fut confié au jeune enseigne (*mate*) Spratt, et un parfait accord s'établit entre lui et le professeur. « Grâce à cette bonne entente, dit M. Forchhammer, chaque détail qui me parut avoir quelque importance pour l'étude de l'antiquité fut noté avec le plus grand soin, et porté sur le papier. C'est ainsi qu'a pu être obtenue une carte de la plaine de Troie, tellement exacte et détaillée, que, pour aucune contrée de l'antiquité classique, il n'en existe qui lui soit comparable : chaque sentier, le lit de chaque cours d'eau, depuis son commencement jusqu'à son embouchure, s'y trouvent minutieusement retracés. » Cette carte nous a paru complètement mériter l'éloge qu'en fait l'auteur. Celle que nous annexons à ce mémoire, à part quelques détails, en est une réduction.

(2) *Topographie et stratégie de l'Iliade*, par M. G. Nicolaïdès (de l'île de Crète), 1 vol. in-8. Paris, 1867. « Malgré l'admiration dont l'Iliade a été l'objet depuis tant de siècles, dit M. Nicolaïdès au début de son livre, une des qualités les plus éminentes de ce poëme est restée inappréciée jusqu'ici. Comme cela était naturel, la gloire du

§ III.

La topographie de la plaine troyenne, d'après Homère.

Le premier chapitre de la deuxième partie du *Voyage dans la Troade* a pour titre : *La plaine de Troie suivant*

poëte a éclipsé le mérite du stratégiste.... Il est indubitable qu'après l'époque de Pisistrate et de Solon, époque à laquelle les poëmes homériques furent, dit-on, réunis et coordonnés, la Grèce ne comprenait plus le plan stratégique de l'Iliade. Comme preuve de mon assertion, j'indiquerai les divisions arbitraires imposées à l'Iliade, les titres de ces divisions, et enfin la place erronée qu'occupe dans le *Catalogue* (dénombrement de l'armée grecque) le corps de Protésilas. D'après les mouvements des combattants, les guerriers et les navires de Protésilas devraient se trouver à côté de ceux des Locriens, à l'aile droite du camp grec ; dans le Catalogue ils sont placés à l'aile gauche, après le corps de l'Argos pélasgique. »

Avant M. Nicolaïdès, Lechevalier (peut-être d'après de plus anciens auteurs), avait compris et signalé le Catalogue, comme représentant l'ordre de bataille des Grecs ; il avait également indiqué la série des batailles dans lesquelles se résume la principale action du poëme. Mais il n'avait pas apporté au Catalogue la correction essentielle qu'y a introduite M. Nicolaïdès, et qui est le point saillant de son œuvre. Grâce à cette rectification, M. Nicolaïdès a pu donner des batailles de l'Iliade une description et une carte qui en facilitent singulièrement l'intelligence au lecteur.

Son livre contient également des observations très-judicieuses sur la topographie de l'Iliade. Toutefois nous sommes obligés de constater que, sur un point capital, l'identification des cours d'eau actuels avec le Simoïs et le Scamandre, M. Nicolaïdès a commis une grave méprise. Il n'a pas admis ce que Lechevalier et M. de Choiseul ont si bien démontré, que la petite rivière de Bounarbachi était l'ancien Scamandre, et sous ce nom se réunissait autrefois au Simoïs, à peu de distance et à peu près en face de Troie. A partir de ce confluent, les deux cours d'eau, réunis dans le lit du Menderé actuel, portaient en commun le nom de Scamandre. La partie du Menderé, supérieure à ce confluent, était le Simoïs. M. Nicolaïdès a prétendu que la petite rivière de Bounarbachi n'avait rien à faire avec l'Iliade, que le Menderé, dans son cours entier, représentait le Scamandre et qu'il

Homère, et les batailles de l'Iliade expliquées. Nous laissons de côté ce dernier sujet, qui ne nous intéresse qu'indirectement et qui d'ailleurs a été traité depuis, d'une façon toute neuve, par M. Nicolaïdès (1). Nous ne nous occuperons pas non plus des tombeaux ou *tumuli* situés soit aux extrémités, soit au milieu de la plaine, parce que jusqu'ici ils n'ont pu être identifiés d'une manière certaine avec ceux que mentionne Homère : tombeaux d'Achille, de Patrocle, d'Ajax, d'Hector, d'Ilus, d'Æsyétès, et par suite ne peuvent fournir pour la topographie de la plaine des repères assurés. Nous nous attacherons exclusivement aux détails topographiques dont l'importance est décisive pour la solution de la question.

Le premier point à fixer dans la topographie homérique est la position du camp des Grecs, et voici les renseignements que l'Iliade nous fournit à cet égard. Le camp s'étendait sur le rivage de l'Hellespont (Il., XV, 232-233) (2), et comprenait d'ailleurs, outre les tentes de l'armée, les vaisseaux tirés à terre suivant l'habitude des anciens : « Leurs vaisseaux, dit le poëte, avaient été tirés sur le bord de la mer écumeuse. Ceux qui abordèrent les premiers avaient été

fallait identifier le Simoïs avec le Kimar-sou, l'ancien Thymbrius, petit cours d'eau torrentiel qui descend des collines du sud-est et, dans la saison pluvieuse, verse ses eaux dans le Menderé; mais le Kimar-sou, ni par son caractère, ni par sa position, ne peut représenter le Simoïs d'Homère. Pour ce qui est du Scamandre, M. Nicolaïdès a cependant pu sans inconvénient en appliquer le nom à la partie inférieure du Menderé, puisque le cours des deux fleuves, après leur réunion, portait le nom du Scamandre. Mais il n'en est pas de même pour la partie du Menderé, située au-dessus du confluent, puisque cette partie portait le nom du Simoïs, était le Simoïs lui-même. Ici, l'erreur commise par M. Nicolaïdès l'a entraîné à certaines conclusions inexactes. Son livre n'en reste pas moins, au point de vue topographique et stratégique, un précieux commentaire de l'Iliade. (Voyez notre § IV, sections b, c, d, ci-après.)

(1) *Topographie et stratégie de l'Iliade*, ch. III et IV.

(2) Le rivage sur lequel le camp était situé se trouvait au nord quand on venait de la plaine. (Il., XII, 238-240.)

tirés jusque dans la plaine; mais le rivage, malgré son étendue, ne pouvait contenir tous les navires, et l'armée se trouvait à l'étroit. C'est pourquoi ils rangèrent les vaisseaux sur plusieurs lignes et en couvrirent la large plage comprise entre deux promontoires (Il., XIV, 33, 36). » Ces promontoires, qu'Homère mentionne sans les nommer, ont été reconnus par toute l'antiquité comme étant ceux qui, aujourd'hui encore, sont désignés sous les noms de Sigée et de Rhétée. L'expression « entre deux promontoires » ne doit pas d'ailleurs être prise dans un sens absolu. Comme l'a justement fait remarquer M. Nicolaïdès, un autre passage de l'Iliade modifie, ou, pour mieux dire, explique le premier. Lorsque les Troyens ont envahi le camp des Grecs et mis le feu au vaisseau de Protésilas, Achille, oubliant son impassible rancune, envoie Patrocle les combattre à la tête des Myrmidons. Celui-ci, qui vient de la partie est du camp, attaque les Troyens et, les resserrant *entre les navires*, *le fleuve* et *la haute muraille*, en fait un grand carnage :

. . . . μεσηγὺ
νηῶν καὶ ποταμοῦ, καὶ τείχεος ὑψηλοῖο
κτεῖνε μεταΐσσων. (II, 397-398.)

Le Scamandre fermait donc le camp du côté de l'ouest. Comme aujourd'hui encore le Menderé, il longeait la colline de Sigée et débouchait dans l'Hellespont à la droite du camp grec (1). On comprend d'ailleurs que les Grecs n'auraient pu laisser leur camp coupé en deux par un cours d'eau, faible en été, mais large et rapide au temps des grandes crues.

La ville de Troie était éloignée du camp grec (XVIII, 256); elle était sur une hauteur, αἰπεινή (XIII, 773), battue des vents, ἠνεμόεσσα (III, 305 et *passim*); elle avait une acropole, πόλις ἄκρη, appelée Pergame, Πέργαμος ἄκρη (VI, 297, 212; XXIV, 700), d'où l'on dominait la plaine (IV, 508; VII, 21),

(1) *Topographie et stratégie de l'Iliade*, p. 63-64.

qui reposait sur un rocher escarpé (Odyssée, VIII, 454). Dans la ville haute, ἐν πόλει ἀκροτάτῃ, aussi bien que sur les sommets de l'Ida, Hector offrait à Jupiter de nombreuses cuisses de taureaux (XXII, 170). Enfin Troie n'était attaquable que d'un côté, celui de la colline appelée *Erineos* ou du figuier sauvage (VI, 433). Tous ces différents traits conviennent à une ville placée sur quelque mamelon de l'Ida, au fond de la plaine que nous avons sommairement décrite au commencement de ce Mémoire. Ce qui suit ne s'accorde pas moins bien avec cette donnée.

Suivant Homère, entre l'Hellespont et Ilion s'étend une plaine où ont lieu les batailles que se livrent les deux armées. Un fleuve, le Scamandre, auquel les dieux donnent le nom de Xanthe, la traverse dans toute sa longueur du sud au nord, car il a sa source au pied d'Ilion (XXII, 48), et, comme nous l'avons vu, il se jette dans l'Hellespont, non loin du cap Sigée. Pour venir de Troie au camp, et réciproquement, on le traverse en un point désigné sous le nom de πόρος ποταμοῦ, le gué du fleuve (XIV, 433 ; XXI, 1-8 ; XXIV, 349, 353, 692, 694) ; la plaine reçoit l'épithète de *scamandrienne* (II, 465).

Ce fleuve est un cours d'eau torrentiel qui, dans une crue soudaine, menace d'emporter Achille et de l'ensevelir sous les sables qu'il roule (XXI, 234-384). Il est appelé tournoyant, δινήεις ; au cours profond, βαθύρρους ; au cours large et beau, εὐρυρέων, εὔρροος ; aux ondes tournoyantes et argentées, ἀργυροδίνης ; aux bords escarpés (XXI, 25-26). Il semble difficile, au premier abord, de concilier ces divers caractères avec ce que nous apprend Homère dans un autre passage, que le fleuve sort de deux sources situées un peu plus haut dans la plaine, auprès d'Ilion. Lorsqu'au vingt-deuxième livre de l'Iliade il nous dépeint Hector fuyant devant Achille qui le poursuit, « les deux guerriers, dit-il, arrivent aux magnifiques bassins d'où jaillissent les sources du Scamandre tournoyant. L'une roule une onde tiède d'où s'élève de la fumée comme d'un foyer allumé, et l'autre coule, même en été, froide comme la grêle, la neige et la

glace. Il s'y trouve de larges et magnifiques lavoirs de pierre où les femmes et les filles des Troyens venaient laver leurs riches vêtements avant la venue des fils des Grecs. » (XXII, 147-156.)

Si c'est ainsi que naît le Scamandre, et cela à deux ou trois lieues seulement de son embouchure, comment comprendre les épithètes, que lui donne Homère, de fleuve au cours large, aux ondes tournoyantes, aux rives escarpées? Comment concilier ces épithètes elles-mêmes avec ce que dit ailleurs le poëte des prairies émaillées de fleurs qu'arrose le Scamandre?

Ἔσταν δ' ἐν λειμῶνι Σκαμανδρίῳ ἀνθεμόεντι.
(II, 467.)

Cette apparente contradiction s'explique tout naturellement par le fait qu'en un point de son cours qui, nous le verrons, ne pouvait être éloigné de ses sources, le Scamandre, ainsi que nous l'apprend Homère, recevait un affluent, le Simoïs (1).

Celui-ci, descendu de l'Ida (IV, 475), avait au plus haut degré le caractère torrentiel. Voici en quels termes le Scamandre l'appelle à son aide dans sa lutte contre Achille : « Viens à mon secours, dit-il, remplis ton lit des eaux de tes sources, excite tous tes torrents, soulève tes grandes vagues, et roule avec fracas troncs d'arbres et rochers, afin d'arrêter ce guerrier farouche qui l'emporte à présent et se croit égal aux dieux... Je l'ensevelirai sous un monceau de sable où les Grecs ne sauraient aller recueillir ses os (XXI, 310,320). »

C'est au Scamandre, après sa réunion avec le Simoïs, auquel il communique son nom en même temps qu'il lui verse ses eaux, c'est au Scamandre inférieur que s'appliquent les épithètes violentes données au fleuve par Homère.

(1) Comme nous l'avons dit tout à l'heure, dans la note relative au livre de M. Nicolaïdès, le Simoïs correspond à la partie du Menderé, située au-dessus de l'ancien confluent avec le Scamandre.

Ces épithètes elles-mêmes ne sont vraies que pour une saison, pour le temps où le Simoïs, grossi par les pluies de l'Ida, devient un torrent impétueux. Dans l'été, le Simoïs, sans être jamais à sec, n'a qu'un filet d'eau; le lit commun des deux fleuves n'étant plus alimenté que par les sources du Scamandre, pouvait rouler des eaux claires et tranquilles, au milieu de prés fleuris.

C'est au confluent des deux fleuves, au point où le Scamandre et le Simoïs réunissent leurs eaux :

Ἧχι ῥοὰς Σιμόεις συμβάλλετον ἠδὲ Σκάμανδρος,

que s'arrêtent Minerve et Junon, lorsqu'elles descendent de l'Olympe pour ranimer le courage des Grecs qui reculent devant Mars et les Troyens (V, 774). C'est là qu'elles dételIent leurs coursiers et qu'elles cachent leur char. Le récit d'Homère nous semble permettre de fixer avec quelque probabilité la place de ce confluent, et de déterminer ainsi un des points les plus importants de la topographie de l'Iliade.

Dans la première bataille, les Grecs, se répandant dans la plaine du Scamandre, se sont avancés presque jusque sous les murs d'Ilion (III, 140-145). Après divers incidents, le combat s'est engagé. Pallas, qui a rempli Diomède d'une force et d'une audace nouvelles, entraîne Mars loin du combat et le fait asseoir sur les verdoyants rivages du Scamandre, ἐπ' ἠϊόεντι Σκαμάνδρῳ (V, 35-36). C'est là que Vénus, blessée, le retrouve un peu plus tard, et il *est à la gauche de la bataille*, μάχης ἐπ' ἀριστερᾷ (V, 355). Les Troyens ont donc le Scamandre à leur gauche.

Après l'éloignement de Mars, les Grecs ont repris l'avantage, et les exploits d'Agamemnon, de Ménélas et surtout de Diomède, ont jeté l'épouvante dans les rangs des Troyens. Alors Mars revient, ramené par Apollon (V, 454); il ranime le courage des Troyens, et, pressés par Hector, les Grecs sont forcés de reculer. Dans leur retraite, ils n'ont cependant pas dépassé le confluent du Scamandre et du Simoïs,

car c'est là, nous l'avons dit, que Pallas et Junon, descendues de l'Olympe, ont laissé leur char ; c'est de là qu'elles s'avancent vers les Grecs en retraite (V, 773-779). Junon, prenant la voix de Stentor, leur reproche leur lâcheté. Pallas monte sur le char de Diomède et pousse les coursiers au milieu de la mêlée ; Mars blessé quitte le champ de bataille, et le combat s'étend dans la plaine, « entre les rives du Xanthe et celles du Simoïs. »

Μεσσηγὺς Σιμόεντος ἰδὲ Ξάνθοιο ῥοάων.
(VI, 4.)

Le confluent des deux fleuves se trouvait donc non-seulement à proximité et à peu près en face d'Ilion, la ville ayant le Scamandre vers sa gauche, le Simoïs vers sa droite. Dans cette position relative des deux fleuves se trouve, on peut le dire, la clef de la topographie de l'Iliade.

§ IV.

La topographie de la plaine troyenne, d'après Lechevalier et ses continuateurs.

Nous avons déjà dit que Lechevalier s'était préparé, aussi complétement qu'on pouvait le faire de son temps, à l'exploration de la plaine troyenne par l'étude de la topographie d'Homère. Nous allons le voir maintenant appliquant sur le terrain les connaissances acquises dans cette étude.

La première question qui l'occupe est la position du camp des Grecs et de leur station navale ; mais sur ce point il n'y avait rien à innover.

« Toute l'antiquité, a-t-il dit lui-même, s'est entendue à placer ce camp et cette station entre les deux promontoires de Sigée et de Rhétée, et a montré par là que, bien qu'Homère ne les ait pas nominalement désignés, on ne peut donner une interprétation différente à la description qu'il

nous a laissée (1). » Le cap Sigée est aujourd'hui le cap Ieni-Cheher, et le cap Top-taché est le Rhétée. Entre ces deux points, Strabon et Pline placent le naustathme (ναύσταθμος), ou station navale, puis le port et le camp des Achéens, et ces désignations ont été conservées par les modernes (2). Le long du rivage, et communiquant avec l'Hellespont, se trouvent de grandes flaques d'eau, et dans la saison pluvieuse de vrais lacs, qui représentent bien cet étang maritime auquel Strabon donne l'appellation grecque de *Stomalimné* (Στομαλίμνη) (3). Aujourd'hui d'ailleurs, comme au temps de Strabon, la plaine gagne incessamment sur la mer, à raison des atterrissements que produisent le Scamandre et les cours d'eau venus de la branche orientale de l'Ida. « La nature du terrain, le long de l'Hellespont, dit M. Nicolaïdès, l'eau salée des puits, l'efflorescence du sol, les eaux stagnantes, tout indique qu'autrefois la mer couvrait cette plaine et formait un golfe (4) comblé peu à peu par les cours d'eau qui s'y jettent, notamment par le Scamandre... » Strabon calcule que, depuis la guerre de Troie jusqu'à son époque, l'alluvion s'était étendue de six stades (1,110 mètres), ce qui ferait à peu près un mètre par an (5). L'accroissement est surtout sensible à

(1) *Voyage*, etc. Troisième partie, ch. II, p. 139.

(2) Strabon, *Géogr.*, l. XIII, § 34. Pline, *Hist. nat.*, l. V, ch. XXXIII.

(3) « Le Scamandre et le Simoïs se joignent dans la plaine, et coulent avec beaucoup de limon, qui forme des atterrissements le long du rivage, une fausse embouchure, des lacs salés, des marais. » Strabon. *Géogr.*, l. XIII, § 34.

(4) L'existence d'un ancien golfe à cette place a été contestée, notamment par Forchhammer (p. 28). Cependant Strabon nous dit que la distance de Rhétée à Sigée est de 60 stades *en naviguant en droite ligne*. (L. XIII, § XXXIV.) Cette mention aurait été oiseuse, si le rivage eût été en ligne droite. — Pline, dans un passage dont nous citons plus loin un extrait (*Hist. nat.*, l. V, ch. 33), décrit la position de Rhétée, en disant qu'elle est située sur l'*autre corne* (in altero cornu), ce qui ne peut signifier que l'autre extrémité du golfe.

(5) Nicolaïdès. *Topographie*, etc., p. 29. — Strabon. *Géogr.*, l. XIII, § 55 et 56. — Lechevalier signale « les marais d'eau salée et d'eau

l'embouchure du Menderé ; c'est là que sur la pointe formée par les atterrissements du fleuve, au-delà de l'ancien promontoire Sigée, s'élève aujourd'hui le château de Koum-Kalé (château des sables), qui doit son nom au terrain sur lequel il a été bâti (1). En admettant l'accroissement d'un mètre par an, la vallée, depuis l'époque de la guerre de Troie, se serait donc allongée d'environ 3,000 mètres vers l'Hellespont, et la distance du fond de la vallée à l'Hellespont et au camp des Grecs se serait accrue d'autant. C'est un fait aujourd'hui généralement admis, et qui tend à rendre moins invraisemblables certains mouvements stratégiques racontés par le poëte dans son récit des luttes entre les Grecs et les Troyens.

Sur ces divers points, la lumière était à peu près faite avant l'exploration de Lechevalier. Il n'en était pas de même pour ce qui concerne la détermination des deux principaux fleuves homériques, le Scamandre et le Simoïs.

Ici tout devenait obscur. Et d'abord les témoignages de l'antiquité ne s'accordaient point. Tandis qu'Homère place les deux sources, dont il fait sortir le Scamandre, devant la ville même de Troie, au pied du mont Ida, au fond de la vallée qui s'étend entre les deux armées, Strabon nous dit que « Démétrius de Skepsis, qui devait connaître le pays puisqu'il y était né, place la source *unique* du Scamandre au mont Cotylus, une des cimes de l'Ida, d'où sortent aussi le Granique et l'Æsépus ». La contradiction est formelle, et Strabon, qui la constate, ne sait y opposer qu'une vague et inadmissible explication (2).

Or, selon qu'on adopte la donnée du géographe, ou celle du poëte, on est conduit à prendre pour l'ancien Scaman-

douce qui se trouvent encore à l'embouchure du Menderé. » *Voyage*, etc. Troisième partie, ch. III, p. 147.

(1) « Il suffit d'examiner les immenses dépôts de sable qui ont presque enseveli la porte orientale de Koum-Kalé, pour juger combien déjà, depuis la construction de cette forteresse, la plaine a gagné sur la mer par les alluvions du Scamandre. » (Note de M. Nicolaïdès.)

(2) Strabon. *Géogr.*, l. XIII, § 38.

dre, dans un cas, le Menderé qui descend des hauteurs de l'Ida, dans l'autre, le ruisseau que forment les belles sources de Bounarbachi. Et d'ailleurs, quelle que soit l'hypothèse adoptée, on reste en présence d'une singulière difficulté. Sur le cours ni de l'un ni de l'autre de ces Scamandres supposés, on ne trouve un affluent qui puisse représenter le Simoïs : l'exactitude habituelle d'Homère est-elle donc ici en défaut? ou bien, par une cause quelconque, l'ancien confluent a-t-il disparu?

Tel est le double et curieux problème que nul jusque-là n'avait abordé, au moins dans son ensemble, et que Lechevalier entreprit de résoudre. Lui-même nous a raconté comment il se dirigea dans cette difficile investigation, et finit par atteindre au but désiré. Le résumé qui suit suffira pour montrer ce qu'il déploya dans cette recherche de persévérance et de sagacité.

a. Détermination du cours et de la source du Simoïs.

Le point de départ de Lechevalier est ce passage de l'Iliade (XI, 497-500), où il est dit qu'Hector, tandis qu'il combat *à la gauche* de l'armée troyenne, se trouve sur les bords du Scamandre. Le Scamandre lui-même se trouve donc à la gauche de l'armée, et, d'après les circonstances du récit, à la gauche de la ville. Or, si telle est en effet la position du Scamandre, le Simoïs, son affluent, doit au contraire se trouver à la droite de la ville. Tel est le thème de Lechevalier, très-exact en fait, mais dont on cherche vainement l'explication dans son exposé. Ce n'est pas sans peine, sans y avoir longtemps réfléchi, que nous-même avons enfin découvert l'argument omis par l'auteur. Il se trouve, sans aucun doute, dans cet autre passage de l'Iliade que nous-même avons déjà cité, et qui, de même que le précédent, place le Scamandre à la gauche de l'armée troyenne et de la ville de Troie (1). Mais ici le poëte ajoute

(1) *Il.*, V, 355. V. ci-dessus, p. 24.

un trait de plus. C'est que la bataille engagée « s'étend entre les deux fleuves » au-dessus de leur confluent. Si donc les Troyens ont le Scamandre à leur gauche, ils ont nécessairement le Simoïs à leur droite. C'est précisément le thème de Lechevalier.

Ceci toutefois n'est encore pour Lechevalier qu'une prémisse. Il a fixé, d'après l'Iliade, la position du Simoïs relativement à Troie; il s'agit maintenant de trouver sur le terrain le cours d'eau auquel cette donnée s'applique, et qui puisse être le Simoïs. Singulier problème, dira-t-on, et vraiment insoluble, puisqu'il suppose la connaissance du site de Troie, et que, quant à présent, ce site est inconnu ! Cela est vrai; mais ce qui ne se sait pas, se suppose, se devine, sauf vérification; les découvertes ne se font pas autrement. Les données de l'Iliade tendent à faire supposer que Troie s'élevait au fond de la plaine, sur quelque point du versant nord de l'Ida, et c'est d'après cette présomption que Lechevalier s'est décidé. Sortant d'une gorge de l'Ida, au sud-est de la plaine, le Menderé offre, par rapport à la Troie présumée, la direction indiquée pour le Simoïs; pourquoi ne serait-ce pas le Simoïs lui-même, descendu de l'Ida suivant le témoignage d'Homère? Démétrius de Skepsis assigne, il est vrai, cette direction au Scamandre, dont il place la source à l'un des sommets de l'Ida, au mont Cotylus; mais Démétrius ne s'est-il pas trompé? n'a-t-il pas appelé Scamandre ce qui est le Simoïs? Le docteur Chandler en a déjà eu la pensée (1), et ses observations ont vivement frappé Lechevalier; le témoignage d'Homère, relativement aux sources et aux directions respectives des deux fleuves, met fin pour lui à toute incertitude.

Persuadé qu'il va rencontrer le Simoïs, Lechevalier entreprend de suivre jusqu'à sa source le lit du Menderé. A partir du village de Bounarbachi, il marche pendant cinq heures entre deux chaînes de rochers qui s'élèvent à droite et à gauche à la hauteur de 400 pieds, et

(1) *Travels in Asia Minor*, p. 40. (Cité par Lechevalier.)

arrive ainsi à une vaste plaine, la plaine de Baïramitche, à l'entrée de laquelle se trouve le village d'Éné; de là, après une courte excursion dans le voisinage, il continue sa marche vers le Cotylus, en suivant toujours le cours du Menderé. Il parvient enfin jusqu'au sommet de la montagne d'où sort le fleuve, et d'où l'on découvre un immense et magnifique panorama, embrassant toute la Troade, s'étendant jusqu'à la mer Égée et à l'Hellespont. Beaucoup d'autres voyageurs ont fait, après Lechevalier, la même excursion, et leurs récits, en confirmant le sien dans tout ce qu'il a d'essentiel, y ont ajouté de curieux et importants détails. Nous recommandons, sous ce rapport, le mémoire de Forchhammer et le récit de M. Georges Perrot. Il restera toujours à Lechevalier le mérite d'avoir le premier reconnu le cours entier du Menderé, et d'avoir ainsi prouvé que par son origine, par sa constitution, aussi bien que par sa direction dans la plaine troyenne, il représentait exactement le Simoïs d'Homère, tandis qu'il ne répondait en rien à ce qu'Homère nous apprend du Scamandre.

b. Découverte des sources du Scamandre.

Le cours du Simoïs était reconnu, sa source visitée, mais jusqu'ici rien n'indiquait son point de rencontre avec un cours d'eau qui pût être le Scamandre. Lechevalier aura raison de ce nouveau mystère. « Persuadé, dit-il, que le Scamandre se réunissait autrefois au Simoïs, j'entreprends de remonter encore celui-ci (1) jusqu'à sa source, et d'observer tous les fleuves qu'il peut recevoir dans toute l'étendue de son cours. Il faut pour cela se résoudre à suivre scrupuleusement toutes ses sinuosités; il faut braver les marais, les broussailles, les difficultés de toute nature qui se présentent à chaque pas (2). » Cette fois Lechevalier a pour compagnon Cassas, tandis que, dans la

(1) C'est-à-dire de le remonter *encore une fois.*
(2) *Voyage dans la Troade.* Troisième partie, ch. IV.

précédente expédition, il figure toujours seul. Serait-ce que les deux expéditions appartiennent à des époques différentes, la visite du Simoïs ayant eu lieu pendant le premier séjour de Lechevalier dans la Troade, alors qu'il y débarqua venant de Grèce ; l'expédition à la recherche du Scamandre se rattachant au contraire à la seconde exploration faite en commun avec Cassas ? Sur ce point les renseignements nous manquent; la question est d'ailleurs de peu d'importance.

Quoi qu'il en soit, nous voyons par le récit de Lechevalier comment Cassas et lui, en dépit des obstacles qui ne faisaient qu'irriter leur curiosité, poursuivaient courageusement leur route, lorsque le Turc qui leur servait de guide et qui ne comprenait rien à cette ardeur, leur montra dans le lointain un groupe d'arbres, et leur assura qu'il y avait là une très-belle source. « Rien ne saurait égaler le plaisir et la surprise que nous éprouvâmes, dit Lechevalier, lorsque, excédés de chaleur et de fatigue, après avoir traversé une plaine immense sans y rencontrer un seul arbre, nous nous trouvâmes au milieu d'une petite forêt de saules, d'ormes et de peupliers. La colline au pied de laquelle elle est située termine la plaine du côté de l'est (1). De nombreuses sources, de l'eau la plus limpide, s'échappent du pied de cette colline. Sur la route qui conduit au village voisin, à quarante pas environ de la colline dont je viens de parler, une source isolée et très-abondante jaillit à gros bouillons du fond d'un large bassin, dont les bords sont formés de blocs de granit et de marbre. Le nom de Bounarbachi qu'on donne au village qui avoisine ces sources signifie *tête des sources*. Ces sources se partagent en plusieurs petits ruisseaux pour arroser des jardins délicieux, où elles font croître toutes sortes de légumes et de fruits. Elles se réunissent ensuite dans un lit commun ; le petit fleuve qu'elles forment a environ douze pieds de large et trois pieds de profondeur (2). Un vieux saule

(1) *Sud-est* serait plus exact.

(2) « Même dans les plus grandes chaleurs, le *Bounarbachi-sou*

sert de pont pour le traverser. Ce fleuve coule avec rapidité sur un fond de sable et de cailloux ; ses rives, au printemps, sont verdoyantes et émaillées de fleurs. Si les voyageurs Sibthorp et Dallaway et l'ambassadeur Liston (1) ne l'avaient observé comme moi, je craindrais de paraître romanesque en ajoutant, pour achever le portrait des sources du Scamandre, que j'y ai trouvé des femmes turques lavant leur linge, comme celles des Troyens le faisaient lorsque, avant l'arrivée des Grecs, elles jouissaient des douceurs de la paix (2). » Lechevalier aurait pu se montrer encore plus hardi ; il aurait pu affirmer que le lavoir d'aujourd'hui est très-probablement le même que celui qui servait aux femmes et aux filles des Troyens. Telle est du moins l'opinion de Mauduit qui a examiné avec le plus grand soin les sources ainsi que le canal et les bassins de Bounarbachi, et en a donné une description et une carte très-détaillées.

A l'aspect des sources de Bounarbachi, Lechevalier comprit que c'étaient bien là les sources du Scamandre décrites par Homère (3); il comprit aussi que le site de Troie devait

garde un courant d'eau d'au moins trois pieds de profondeur. » (Mauduit, *Découvertes dans la Troade.*)

(1) Ces voyageurs avaient visité la Troade après Lechevalier.

(2) *Voyage dans la Troade.* Troisième partie, chap. IV.

(3) Dans cette assimilation il faut faire la part de la poésie et celle des changements que le temps a pu produire. Homère parle de deux sources, dont l'une roule une onde tiède, d'où s'élève de la fumée (vapeur) comme d'un foyer allumé; dont l'autre coule, même en été, froide comme la grêle, la neige et la glace. » (Il. XXII, 147-156.) Ce n'est pas ce que nous trouvons aujourd'hui : il y a de trente à quarante sources qui alimentent le petit fleuve. Il semble cependant, d'après les récits un peu confus des voyageurs, qu'il y en ait deux principales (voyez le mémoire de Forchhammer); toutes ont d'ailleurs la même température, ou à peu près. Cependant Forchhammer, qui est un observateur très-soigneux, fait pour l'une des sources une réserve qu'il est bon de noter : « Les sources du Bounarbachi-sou, dit-il, sortent des rochers calcaires des derniers mamelons de l'Ida, du fond même du

être à proximité (1). Homère lui-même le lui disait. Dans le passage du XXII[e] livre de l'Iliade dont nous avons cité plus haut un fragment (2) nous voyons que les sources du Scamandre étaient voisines des murailles de Troie, de la colline de l'Érinéos et des portes Scées. Plein de foi dans sa conjecture, Lechevalier paraît s'être immédiatement acheminé à la nouvelle exploration qui devait la confirmer. Nous le suivrons tout à l'heure dans cette dernière course; mais auparavant il nous faut encore achever avec lui l'étude des curieux et compliqués problèmes que devaient lui offrir les rapports du Scamandre et du Simoïs, si différents aujourd'hui de ce qu'ils étaient dans l'antiquité.

c. Des changements survenus depuis le temps d'Homère dans le cours et dans la dénomination du Simoïs et du Scamandre.

« Ce petit fleuve, aux eaux limpides, que forment les sources de Bounarbachi n'est plus, dit Lechevalier, un affluent du Simoïs. Les deux fleuves ne se réunissent plus ; le Scamandre, après avoir suivi jusqu'à *Erkessi-Keui* la chaîne des collines qui bordent la plaine du côté du sud (3), se détourne tout à coup, et, au lieu d'aller se joindre au Simoïs,

sol; la chaleur de ces sources est constante entre 63° et 64° Fahrenheit (environ 17° centigrades). Elles paraissent chaudes en été, froides en hiver. Cela est surtout le cas pour l'une de ces sources qui sourd du fond de la terre, et est recueillie dans un grand bassin carré, formé de blocs de granit et de marbre. Arrivant à l'air libre avec sa chaleur naturelle, supérieure à celle des autres sources, et s'étalant sur une grande surface, cette eau se couvre en hiver, quand l'air est froid, d'une vapeur qui ne se voit pas sur les autres. (*Beschreibung der Ebene von Troja*, p. 10.) Lechevalier cite un témoignage analogue emprunté à Dallaway qui avait visité les sources peu de temps après lui. Voy. aussi Mauduit, *Découvertes dans la Troade.*

(1) « La découverte des sources du Scamandre a déterminé celle de l'emplacement de l'ancienne Troie. » (*Voyage dans la Troade.* Troisième partie, ch. IV, p. 153).

(2) Voy. ci-dessus, p. 23, et *Il.*, XXII, 144-210.

(3) C'est *ouest* ou *sud-ouest* qu'il faudrait dire.

comme il le faisait autrefois, il se jette dans un canal artificiel qui le porte dans la mer Égée. A son embouchure comme à sa source, il se répand sur les terres voisines et y forme un marais couvert de roseaux. »

Ce renseignement, que l'auteur donne en quelques lignes d'un tour si simple, constituait cependant une découverte capitale, non moins importante en réalité pour l'intelligence de la topographie troyenne que la découverte elle-même des sources du Scamandre. Elle complétait celle-ci et la confirmait.

Comment comprendre, en effet, que le petit fleuve formé par les sources de Bounarbachi eût pu être autrefois le Scamandre homérique, si la disparition de son confluent avec le Simoïs n'était pas expliquée? Tel est le service que Lechevalier a rendu à la science en faisant connaître la dérivation, ignorée avant lui, du Scamandre dans la mer Égée.

Lechevalier pensait d'ailleurs qu'on ne pouvait naturellement fixer d'une manière certaine le point où le Simoïs et le Scamandre se réunissaient au temps d'Homère. « Le Simoïs, dit-il, est un torrent impétueux qui change de lit suivant la crue accidentelle de ses eaux. Le Scamandre, au contraire, a des eaux qui ne tarissent point, mais son cours tranquille est tellement dépendant des fureurs de son frère que, pour fixer le point de leur ancienne réunion, le plus sûr est de choisir l'endroit qui convient le mieux à l'action du poëme. »

« Il n'est pas plus aisé, ajoute-t-il, de déterminer l'époque où les eaux du Scamandre ont cessé de se réunir à celles du Simoïs. S'il faut en croire les Turcs d'Erkessi-Keui, Hassan, capitan-pacha, ayant fait bâtir un moulin et des bains qu'on voit encore dans le vallon voisin, y avait conduit les eaux du Scamandre... Mais, s'il est vrai que dans ces derniers temps on ait détourné le Scamandre pour cet objet, il n'est pas moins probable qu'il l'a été également dans des temps plus reculés. Peut-être ces eaux pures et limpides, les seules qui se trouvent dans ces contrées, ont-

elles été portées à Alexandria-Troas, sur l'aqueduc d'Hérode Atticus (1). »

Dans ces remarques Lechevalier fait preuve de son bon sens et de sa sagacité habituelle. Mais le temps lui avait manqué pour étudier à fond les questions si complexes qui se rattachent à la dérivation du Scamandre. Le travail de critique et d'exploration, que le sujet demandait, a été repris par d'autres après lui, notamment par M. de Choiseul, par Mauduit, par Forchhammer, et c'est grâce à leurs travaux que, sur tous les points essentiels, la lumière est faite aujourd'hui.

La dérivation du Scamandre une fois constatée devait permettre d'expliquer la méprise singulière commise par Strabon à la suite de Démétrius de Skepsis, je veux dire l'application erronée du nom du Scamandre au Simoïs. Lechevalier n'a cependant pas lui-même abordé la question, mais sa découverte a conduit M. de Choiseul à s'en occuper, et la manière dont celui-ci l'a résolue nous semble ne rien laisser à désirer. « Lorsque les deux fleuves, dit-il, se réunissaient dans la plaine, le Simoïs perdait son nom après le confluent; le Scamandre donnait le sien à leurs eaux réunies, soit qu'il tînt cette préférence du caprice des habitants, soit qu'il la dût à son cours toujours constant. Durant une partie de l'année, en effet, le Simoïs, à sec (1), ne versait plus ses eaux dans le lit commun, où celles du Scamandre coulaient seules alors. Mais, dans la suite, le cours de celui-ci se trouva embarrassé, puis interrompu, par les sables qu'entraînait le violent Simoïs. Celui-ci resta donc seul en possession du lit qui lui avait été commun avec le Scamandre. Les navigateurs et les colons éoliens qui s'étaient emparés du pays, ne voyant plus qu'un seul fleuve,

(1) *Voyage en Troade*, etc. Troisième partie, ch. IV. Les habitants racontent encore aujourd'hui, au sujet de la dérivation du Scamandre, la même histoire aux voyageurs. Il y a probablement dans leur dire un fond de vérité; quelque chef turc a pu faire réparer, pour son utilité particulière, les anciens travaux.

(2) Il eût fallu dire : *à peu près* à sec.

s'accoutumèrent insensiblement à prolonger [illegible] la totalité de son cours le nom de Scamandre, [illegible] réservé à la partie inférieure. Ce nom usurpé [illegible] jusqu'à la source du Simoïs, au mont [illegible] (1). »

C'est chez Strabon, copiant Démétrius [illegible] Skepsis, que nous trouvons le premier témoignage [illegible] cette *usurpation* ; mais elle remonte [illegible] beaucoup plus haut. Comme l'a justement fait observer [illegible] (2), elle est plus ancienne qu'Hérodote lui-même.

Retraçant la marche de Xerxès depuis Sardes jusqu'à l'Hellespont, le vieil historien s'exprime [illegible] « Au sortir de la Lydie, l'armée fit route vers le Caïque [illegible] en Mysie ; laissant ensuite à sa gauche le mont Cané [illegible] du Caïque, par l'Atarné, à la ville de Carine. De cette ville elle prit sa marche par la plaine de Thèbes, passa près d'Adramytte et d'Antandros, puis laissant à gauche le mont Ida, elle entra sur le territoire Iliaque... Ensuite [illegible] arriva sur le Scamandre. Ce fut le premier fleuve dont elle épuisa les eaux depuis son départ de Sardes, et qui ne put suffire à désaltérer les hommes et les animaux. Dès que Xerxès fut arrivé sur ses bords, il monta à *Pergame de Priam*, qu'il était curieux de voir. Quand il l'eut vu et qu'il en eut appris toutes les particularités, il sacrifia mille bœufs à Minerve Iliade, et les mages firent des libations en l'honneur des héros. Ces choses faites, une terreur panique se répandit la nuit dans l'armée. Dès que le jour parut, elle se remit en marche, ayant à sa gauche les villes de Rhœteum, d'Ophrynium et de Dardanus, limitrophes d'Abydos, et à sa droite le pays des Gergithes Teucriens (3). » Aucun doute ne peut s'élever sur le fleuve dont il est ici question. Sous le nom de Scamandre, c'est bien le Simoïs que désigne Hérodote.

(1) *Voyage pittoresque dans l'Empire ottoman*, 2e édition, t. II, art. XIX, p. 379. L'hypothèse de Choiseul-Gouffier a été consignée par Gosselin dans une de ses notes à la traduction de Strabon.

(2) *Découvertes dans la Troade*, XIV, p. [illegible]

(3) *Hérodote*, l. VII, § [illegible]

En venant d'Adramytte pour se rendre à Abydos, l'armée de Xerxès n'avait d'autre route à suivre que la vallée de Baïramitche (l'ancienne plaine de *Samonium*), que le Simoïs traverse, et ensuite le long et profond ravin par lequel le fleuve torrentiel s'écoule et pénètre dans la plaine d'Ilion. Comme le Simoïs est presque à sec à certains moments, on conçoit très-bien que l'immense armée persane ait pu ne pas trouver à s'y désaltérer. La citadelle d'Ilion, la *Pergame de Priam,* s'élevait, nous l'avons dit, à l'extrémité de ce profond ravin qu'elle dominait (1). Il était bien naturel que le grand roi profitât de l'occasion qui s'offrait à lui de visiter ce lieu célèbre, et qu'il voulût y sacrifier à la divinité locale. Ce n'est pas d'ailleurs une *ville,* ce n'est pas Ilion que Xerxès visite ; c'est la *Pergame de Priam,* et l'expression est caractéristique. Elle ne peut s'appliquer à l'Ilium novum, tout à fait obscur à cette époque, et qui n'acquiert un nom dans l'histoire qu'à partir d'Alexandre. L'Ilium novum n'avait d'ailleurs point de citadelle ; M. Schliemann l'a lui-même constaté (2). Enfin la ville se trouvait en dehors de la route qui conduisait Xerxès à l'Hellespont. Il dut la laisser sur sa gauche, comme les villes de Rheteum, d'Ophrynium et de Dardanus.

Nous admettrons donc avec Mauduit que déjà, au temps d'Hérodote, le nom du Scamandre avait passé au Simoïs ; mais on peut remonter plus haut encore. Dans le passage de l'Iliade où le poëte annonce prophétiquement que le rempart élevé par les Grecs sera détruit par les fleuves ou torrents *qui descendent de l'Ida,* le Scamandre se trouve compté parmi ces fleuves (Il., XII, 21). Un littérateur anglais, ami de Lechevalier, qui a traduit son premier mémoire et défendu ses opinions, Dalzel, a cru voir dans cette mention la première origine de l'erreur adoptée par Démétrius de Skepsis, qui place dans l'Ida la source du Scamandre, et le confond avec le Simoïs (3). Ce passage de l'Iliade

(1) Voy. ci-dessus p. 4, et après p. 44-46.
(2) Voy. ci-dessous, p. 55.
(3) Lechevalier. *Voyage,* etc. deuxième partie, ch. II, p. 2?

est peut-être relativement moderne ; mais il est en tout cas antérieur à Hérodote.

D'un autre côté, il y a une limite au-dessus de laquelle on ne peut reporter l'époque où le nom du Scamandre passa au Simoïs : c'est le momont où les deux fleuves cessèrent de se réunir. Or cet événement peut être lui-même fort ancien.

C'est bien certainement au régime torrentiel du Simoïs qu'il faut attribuer la disparition du confluent des deux fleuves. Les sables et les débris de toute sorte que le Simoïs entraîne dans ses crues, en exhaussant incessamment son lit et le niveau des terrains environnants, ont peu à peu barré le chemin au Scamandre, et l'ont obligé à changer son cours. « Dans la plaine, dit M. de Choiseul, le Simoïs, sorti d'une gorge de l'Ida, offrait à nos yeux l'image de la destruction et le souvenir des ravages qu'il a causés pendant l'hiver. Il étale une surface large en quelques endroits de cent toises, remplie de cailloux, de troncs d'arbres, de rochers, arrachés des flancs de la montagne. Des sables amoncelés embarrassent son cours, le divisent, et forment des îles qui élargissent encore son lit inégal et désordonné (1). Dans l'automne, lorsque les vents du nord ont amené du Pont-Euxin ces nuages formés ou grossis par l'évaporation des eaux qu'y versent tant de grands fleuves ; ou bien vers le printemps, lorsque les vents opposés, apportant les premières chaleurs des contrées du midi, fondent les neiges entassées sur la cime des montagnes, alors le torrent qui reçoit toutes les eaux de l'Ida les vomit dans la plaine, et les flots roulent jusqu'à la mer, doublement accélérés par la hauteur d'où ils descendent et par leur passage entre les rochers qui les séparent (2). »

« Il n'y a, ni en Grèce, ni en Asie Mineure, dit Forchham-

(1) Voyez sur les cartes de la plaine troyenne le cours du fleuve, peu après son entrée dans la plaine.

(2) *Voyage pittoresque dans l'Empire Ottoman*, t. II, ch. XIV, p. 375. Voyez dans la *Correspondance d'Orient*, de Michaud et Poujoulat, une description toute semblable. Lettre XXI. (Elle est citée par Mauduit.)

mer, aucune plaine qui soit aussi tourmentée par l'action des eaux que celle de Troie. Un tiers environ des pluies qui tombent sur le mont Ida n'a d'autre issue que le long ravin du Menderé, qui débouche dans la plaine au-dessus de Bounarbachi. D'un autre côté, juste au moment des grandes pluies, le vent du sud-ouest refoule les flots de la mer Égée dans l'Hellespont, et par suite les flots de l'Hellespont dans la plaine troyenne. Lorsque la plus grande partie de la vallée de Baïramitche se trouve transformée en un lac, et que le Menderé, entre Éné et Bounarbachi, s'élève de 30 à 40 pieds au-dessus de son lit, alors la lutte entre l'inondation que l'Hellespont précipite sur la plaine et les cours d'eau contenus encore dans leurs rives, est bientôt terminée ; souvent en peu d'heures l'inondation s'étend de l'Hellespont jusqu'aux sources de Bounarbachi (1). » C'est bien là le phénomène qu'Homère a poétisé dans la lutte du Scamandre et du Simoïs contre Achille, et c'est ce phénomène aussi qui naturellement nous explique comment a disparu le confluent du Simoïs et du Scamandre. D'après les observations si scrupuleuses de Forchhammer, le lit du Menderé, à partir de son entrée dans la plaine troyenne, est aujourd'hui tellement élevé que dans ses débordements il ne forme par lui-même aucun marais ; ses eaux épanchées vont rejoindre ceux que forment soit le Bounarbachi-sou à l'ouest, soit les divers *Osmaks*, dont nous avons parlé, à l'est. Il existe d'ailleurs sur la rive gauche du Menderé une rigole, s'ouvrant au point A de notre carte, par laquelle les eaux du fleuve, au temps de ses crues, se déversent dans le premier marais formé par le Bounarbachi-sou (2). Cette rigole est clairement figurée dans la carte allemande de Forchhammer ; elle est indiquée dans la carte anglaise par un trait avec la mention *winter channel*, dans la nôtre par la ligne AB avec la mention « *déversoir d'hiver* ». Il y a tout lieu de supposer que cette rigole n'est autre chose qu'une trace de l'ancien

(1) Forchhammer, *Beschreibung*, etc., p. 17.

(2) Ce marais est indiqué sur notre carte à la lettre E.

lit, par lequel le Scamandre se déversait autrefois dans le Simoïs, au confluent marqué en A sur notre carte. Une autre partie de l'ancien lit se retrouverait dans la rigole D, qui va du Bounarbachi-sou au même marais. Ce point de confluence, déterminé comme nous venons de le faire par une considération toute topographique, répond très-bien d'ailleurs aux données du récit homérique (1) : pour nous servir de l'expression de Lechevalier, « il est celui qui convient le mieux à l'action du poëme. »

d. A quelle fin et à quelle époque la dérivation du Scamandre a-t-elle été pratiquée?

Les eaux du Bounarbachi-sou sont tellement abondantes; elles sont sujettes, sous l'influence des pluies locales, à des crues tellement fortes ; enfin dans le temps des grandes eaux le Menderé supérieur (ou Simoïs) grossit tellement et son cours acquiert une telle violence, que, même lorsque le confluent existait, le Bounarbachi-sou a dû être périodiquement refoulé dans la plaine étroite comprise entre le Menderé et les collines qui bornent le littoral de la mer Égée. Dès lors aussi on a dû sentir la nécessité d'ouvrir une issue à ces eaux débordées. Mais cette nécessité est devenue bien plus pressante encore après la disparition du confluent, et c'est à cette époque, au plus tard, qu'il faut faire remonter l'exécution du canal qui, à partir d'Erkessi-Keui, détourne dans le mer Égée les eaux de l'ancien Scamandre. Ce canal est en grande partie taillé dans le roc, et son exécution a par conséquent exigé un travail très-sérieux. En hiver d'ailleurs le canal ne suffit pas à l'écoulement des eaux du Bounarbachi-sou; une portion de ces eaux, continuant son cours vers le nord, se jette dans le Menderé, non loin de son embouchure, près de l'ancien Sigeion (2).

(1) Voyez à cet égard ce qui a été dit ci-dessus, p.34.

(2) C'est ce confluent secondaire et peut-être moderne, au moins relativement, que Lechevalier, Choiseul, Mauduit, Forchammer, in-

Près de là, un peu à l'ouest et du côté de la mer Égée, le Bounarbachi-sou forme un autre grand marais, le Lisgar, et là aussi un travail important a été très-anciennement accompli pour opérer l'écoulement des eaux. Sur une longueur d'environ 600 mètres (1), une coupure a été pratiquée dans le rocher, de 100 pieds de haut et de 100 pieds d'ouverture dans la partie supérieure. Malheureusement ce canal est aujourd'hui comblé à une hauteur de 10 à 15 pieds et ne rend plus aucun service (2).

Ce dernier travail ne peut avoir eu d'autre utilité que de servir à l'assèchement de la plaine inondée. Le creusement du canal d'Erkessi-Keui a eu probablement encore un autre but, signalé par Lechevalier, celui d'amener une excellente eau potable jusque sur le littoral de la mer Égée. Je ne sais si, comme Lechevalier le suppose, cette eau a servi à alimenter l'aqueduc d'Alexandria-Troas, mais ce qui est certain, c'est que l'ancien Scamandre, amené par le canal d'Erkessi-Keui dans la baie de Bechica, fait aujourd'hui de cette baie une des stations les plus appréciées des marines militaires, à cause de la merveilleuse aiguade qu'elles y rencontrent.

Enfin le Scamandre dérivé n'a pas été seulement un aqueduc fournissant une eau potable, au besoin même une force motrice, ou des eaux d'irrigation; il a été, il est encore une artère navigable. Aujourd'hui encore, d'après le témoignage formel de Mauduit et de Forchhammer, il porte bateaux dans tout son cours jusqu'à son embouchure; même dans les marais qu'il forme et qu'il traverse

diquent sur leurs cartes comme l'ancien confluent du Scamandre et du Simoïs. On a vu les raisons qui nous ont fait le reporter plus haut; pour être d'accord avec le texte homérique, et avec leurs propres commentaires, les auteurs que nous venons de nommer eussent dû adopter le même parti.

(1) Cette longueur est mesurée à l'échelle de la grande carte de Forchhammer. D'après le texte, elle serait plus considérable, elle égalerait $\frac{1}{8}$ de mille allemand, soit 927 mètres.

(2) Forchhammer, *Beschreibung*, etc., p. 20.

il conserve un chenal navigable (1). Faut-il aller jusqu'à admettre, comme le veut Mauduit, qu'en établissant ce canal les riverains ont voulu s'épargner, pour entrer dans la mer Égée, ou pour en sortir, la navigation toujours pénible de l'extrémité de l'Hellespont? Il nous semble que pour un pareil service le faible tirant d'eau du canal eût été insuffisant.

Cependant Mauduit a pu invoquer en faveur de sa thèse un passage de Pline, demeuré longtemps incompréhensible, et dont la découverte du canal a fourni l'explication. Décrivant la côte de la Troade, Pline énumère successivement, à partir d'Alexandria-Troas, les points que rencontre le navigateur. C'est, après Alexandria, la ville de Née; puis le Scamandre, fleuve navigable (*amnis navigabilis*); le promontoire de Sigée où fut autrefois la ville du même nom; ensuite le port des Achéens où se jette le Xanthe uni au Simoïs et le Palæscamander (ancien Scamandre) qui d'abord forme un marais (2). » On n'avait jamais su ce que pouvait être ce *Scamander, amnis navigabilis*, indiqué par Pline comme ayant son embouchure dans la mer Égée. Mauduit a justement compris que, d'après la position assignée à l'embouchure de ce cours d'eau, entre la ville de Née et le Sigeion, il ne pouvait être question que du Scamandre dérivé. Quant au Palæscamander (ancien Scamandre), la mention qu'en fait Pline prouve que la tradition attachait toujours le nom de Scamandre à un cours d'eau débouchant de l'Hellespont, près de Sigée. Mais qu'était ce cours d'eau? Etait-ce le trop plein du *Scamandre dérivé*, descendant l'hiver d'Erkessi-Keui? était-ce la branche du Kalifatli-Osmak la plus rapprochée du Menderé? ou bien n'était-ce en réalité qu'un

(1) *Découvertes dans la Troade*, pièce justificative XIV, p. 209.

(2) « Troadæ primus locus Hamaxitus; deinde Cerebrenia, ipsaque Troas, Antigonia dicta, nunc Alexandria, colonia romana; oppidum Nee, Scamander amnis navigabilis, et in promontorio quondam Sigæium oppidum. Dein portus Acheorum, in quo influit Xanthus, Simoenti junctus, stagnumque prius faciens Palæscamander. (Plin., *Hist. natur.*, l. V, ch. 33.)

autre nom pour « le Xanthe uni au Simoïs? (1) » Nous n'en savons rien et nous n'hésitons pas à croire que Pline lui-même n'avait à cet égard aucune notion plus précise. Pas plus que Strabon, en effet, il n'avait pu se rendre compte des conditions présentes du Simoïs et du Scamandre.

Les détails dans lesquels nous sommes entrés prouvent que c'est à l'entreprise de Lechevalier que la science doit d'avoir pu se faire une juste idée de ce que ces conditions étaient au temps d'Homère, de ce qu'elles étaient devenues dès avant l'ère chrétienne, de ce qu'elles sont encore aujourd'hui. Il nous est loisible maintenant de reprendre l'exposé que nous avions momentanément interrompu, et de nous acheminer avec l'illustre voyageur au terme de son exploration, à la découverte définitive du site de la Troie d'Homère.

e. La découverte du site de Troie.

« La position des sources du Scamandre, dit Lechevalier, conduisait naturellement à reconnaître celle de la ville de Troie. Il était tout simple de supposer que le village le plus voisin de ces belles sources devait occuper l'emplacement de l'ancienne ville.... Je monte donc au village de Bounarbachi par une pente douce et facile, et je traverse d'abord un vaste cimetière, dont chaque tombe est ornée d'une colonne de marbre ou de granit. Près de la mosquée j'aperçois un large banc, porté sur deux appuis, dont l'un est un triglyphe et l'autre un chapiteau corinthien d'un style très-pur. Voilà des monuments d'art; n'y aurait-il pas eu autrefois quelque ville importante sur cette colline? Le voisinage d'une plaine fertile et des belles sources que je viens de voir aurait été sans doute un puissant attrait pour ses fondateurs.

« J'avance toujours en montant vers le village, et à un

(1) Tels sont aussi les doutes de Forchhammer. *Beschreibung*, etc., p. 26.

mille au delà, du côté de l'est, je me trouve subitement arrêté sur les bords d'un affreux précipice, qui entoure presque de toute part la colline où je suis placé. Deux pas de plus, et je tombais à quatre cents pieds de profondeur.

« Le torrent qui coule au fond de ce précipice est le Simoïs, qui, comme je l'ai dit, prend sa source au mont Cotylus. Quand il est grossi par les pluies ou par la fonte des neiges, il couvre de ses eaux l'étroit vallon qui les contient. Mais, comme il est le plus souvent à sec, les habitants des villages voisins profitent avec sécurité de cet heureux intervalle pour cultiver son lit et ses rivages rendus fertiles aux dépens des contrées qu'il a dépouillées.

« Du sommet de cette éminence, que les Turcs appellent Balli-Dagh (montagne de miel), à cause des nombreux essaims qui se trouvent dans les rochers voisins, je découvre la plaine de Troie dans toute son étendue. Les deux chaînes de collines qui l'entourent se dirigent, l'une vers le cap Ieni-cheher, l'autre vers la pointe d'Intepé. Celle de droite, qui s'étend entre Tchiblak et Atché-keui (1), est plus riante que l'autre. Mes yeux embrassent à la fin tout le nord de la mer Égée, les îles de Ténédos, d'Imbros, de Samothrace, les sommets du mont Athos et la Chersonèse de Thrace, située de l'autre côté de l'Hellespont.

« Au moment où j'admirais les avantages de cette situation et la beauté des points de vue, un spectacle nouveau vint frapper mes regards. Je remarquai avec étonnement des monticules (*tumuli*) semblables à ceux que j'avais trouvés dans diverses parties de la plaine.

« Ce n'est pas tout. En examinant avec soin la superficie du rocher de Balli-Dagh, je distingue les fondements d'anciens édifices dont la maçonnerie paraît avoir la consistance du rocher lui-même. Ces fondements ne sont-ils point ceux de quelque ancienne ville? Ces monuments ne sont-ils point les tombeaux de ses guerriers? Ces colonnes de marbre (2)

(1) C'est le Callicolone de l'Iliade.

(2) Il s'agit sans doute des colonnes vues dans le cimetière.

ne sont-elles point des débris de ses temples et de ses palais (1)? »

Nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de laisser Lechevalier nous raconter lui-même l'histoire de sa découverte, et nous dépeindre les impressions éveillées en lui par le spectacle *des lieux où fut Troie*. Mais le tableau qu'il vient de tracer est-il bien conforme à la description qu'Homère nous a laissée de la ville et de son site? Il se le demande, et les traits essentiels de cette description que nous avons déjà rappelés (2), nous permettent, comme il le fait lui-même, de répondre par l'affirmative. Sur un point seulement, Lechevalier était demeuré longtemps perplexe. Le portrait que fait Homère de la citadelle de Troie, l'épithète ἄκρης qu'il lui donne, l'autorisaient bien à croire qu'elle était située sur une éminence (3). Cependant il s'étonnait que ce grand poëte n'eût pas fait mention des précipices qui dominent le Simoïs, et dont l'aspect effrayant et pittoresque était si digne de son pinceau. Mais enfin il se rappelle le passage de l'Odyssée, dans lequel Homère nous montre les Troyens disputant entre eux sur ce qu'il faut faire du cheval colossal *qu'ils ont traîné avec de pénibles efforts jusque dans leur citadelle*. « Les uns voulaient ouvrir avec le fer cruel la cavité du cheval; les autres proposaient de le tirer jusqu'au sommet et de le précipiter sur les rochers (4). » Cette fois encore Lechevalier pouvait donc se féliciter de son inébranlable confiance dans la véracité d'Homère.

Pour la découverte du site de Troie, comme pour tout le reste de son exploration, Lechevalier eut la satisfaction de voir ses opinions justifiées par le témoignage presque immédiat de ses contemporains. Dans le même chapitre où il raconte sa visite à Bounarbachi et au plateau de

(1) *Voyage dans la Troade*. Troisième partie, ch. VI, p. 165.

(2) Voyez ci-dessus, p. 21.

(3) *Il.*, XXIV, 700; IV, 508; VII, 21; VI, 512, 88, 257, 317; V, 460; XX, 52; XXII, 172.

(4) *Odyss.*, VIII, 494-504.

Balli-Dagh, il cite divers passages de voyageurs anglais qui, venus après lui, confirment ses observations. Toutefois ce fut seulement vingt-quatre ans plus tard, en 1811, que Mauduit, en étudiant attentivement le plateau de Balli-Dagh et notamment l'espèce d'éperon rocheux qui fait saillie sur le ravin du Simoïs, y retrouva les restes encore visibles d'antiques fortifications et d'antiques murailles, dont il a dans son livre donné la description et le plan.

« La découverte, dont je vais entretenir le lecteur, dit-il au début de son mémoire publié seulement en 1840, est relative à la ville de Troie, la célèbre Ilion. Je crois encore être le premier voyageur qui, dans les temps modernes, ait vu pierre sur pierre de cette antique cité, le premier du moins qui ait vu et tracé une partie plus ou moins notable des lignes de fortifications, qui concourent, avec la configuration du sol, à prouver que sur le point indiqué par M. Lechevalier comme étant celui où s'élevait la ville fondée par Ilus, il exista, en effet, à une époque des plus anciennes, une ville capable de soutenir un long siége. »

Comme nous l'avons fait pour les sources du Scamandre, nous renvoyons au livre de Mauduit, et aux plans qui l'accompagnent, les lecteurs curieux d'étudier en détail les restes de l'acropole d'Ilion. Nous ajouterons seulement que cette découverte a été pleinement confirmée par le témoignage de nombreux voyageurs (1), et notamment par les consciencieuses explorations du lieutenant Spratt et du

(1) « La Pergame, dit M. Didot, est inaccessible du côté du Simoïs; des rochers à pic, au pied desquels coule le Simoïs, forment, vers cet endroit, une position inexpugnable... Dans cette excursion, et celle que je fis quelques jours après, je ne pus découvrir les traces de fondations dont quelques voyageurs ont parlé très-vaguement, mais je fus plus heureux lorsqu'à mon retour de Constantinople je visitai de nouveau la Troade. » Dans le récit de cette seconde visite, M. Didot mentionne en effet les fragments de murs encore debout et les restes de fortifications qu'il a reconnus. (*Notes d'un voyage fait dans le Levant*, etc., p. 39 et 121.) Sur le même sujet, voyez ci-après les *Notes* et le dessin de M. Georges Perrot.

Dr Forchhammer. Dans sa description de la plaine de Troie, celui-ci déclare, en termes exprès, qu'il est heureux de pouvoir rendre aux investigations de Mauduit la justice qui leur est due (1).

§ IV.

Examen du système qui fait de la colline d'Hissarlik le site de la Troie homérique.

Ce qui donne tant d'intérêt à l'exploration de Lechevalier, ce qui a valu à sa découverte tant et de si précieuses adhésions, c'est la méthode rigoureuse qu'il s'était imposée et dont il ne s'est jamais départi ; c'est son attention judicieuse à toujours comparer le caractère de la contrée avec le texte d'Homère, et à contrôler l'un par l'autre. Ce mérite ne paraît pas avoir été sensible aux yeux de M. Schliemann. Après avoir, dans son dernier ouvrage, rappelé les noms des auteurs qui à la suite de Lechevalier ont placé le site de Troie au village de Bounarbachi et sur le plateau contigu (2) : « Cette théorie, disait-il, ainsi que je l'ai exposée dans mon livre intitulé *Ithaque, le Péloponnèse* et *Troie*, est en tout et à tous égards en contradiction avec les données de l'Iliade (3). » Sous ce rapport, l'opinion qui place à Hissarlik le site de Troie mérite-t-elle d'être préférée ? C'est ce que nous allons maintenant examiner.

Déjà Strabon élevait une objection puissante contre la prétendue identité de ce qu'il appelait l'*Ilion d'à présent*

(1) « *Dessen Untersuchungen wir uns freuen die gebührende Anerkennung zu bezeugen.* » Beschreibung, etc., p. 24.

(2) A la liste des ces auteurs qu'il a déjà donnée dans son premier ouvrage et que nous avons transcrite ci-dessus, p. 9, M. Schliemann ajoute ici le nom de M. le professeur Ernst Curtius, qui, après avoir visité la Troade en compagnie de MM. Adler, Mullendorf et Hirschfeld, dans un discours prononcé à Berlin au mois de novembre 1871, a maintenu l'opinion de Lechevalier.

(3) *Antiquités troyennes.* Introduction, p. XLIII.

avec l'Ilion homérique : c'était la trop grande proximité de l'Hellespont. Strabon évaluait à 20 stades (3,700 mètres), la distance de la nouvelle Ilion au naustathme, telle qu'elle existait de son temps, et il estimait qu'elle avait pu être bien moindre à l'époque du siége de Troie, parce que depuis cette époque l'accroissement continu des alluvions avait éloigné la mer. « A cette distance, disait-il, comment les Grecs eussent-ils pu négliger si longtemps de protéger leur camp par une muraille, et comment les Troyens eussent-ils pu attendre que la muraille fût élevée pour attaquer les vaisseaux (1)? » D'une manière générale on peut dire qu'une ville dans la position d'Hissarlik eût été incapable d'opposer une longue résistance à un ennemi quelque peu puissant et maître de la mer. Elle aurait dû promptement subir le sort des cités dont M. Schliemann a trouvé les ruines superposées sous le sol d'Hissarlik. Elle n'eût jamais pu devenir la capitale de la Dardanie.

Que si, laissant de côté ces considérations générales, nous descendons aux détails, nous allons voir les difficultés s'offrir à nous de toutes parts. Ce sera d'abord la position de cette Troie prétendue par rapport au Scamandre. Dans le récit homérique, nous voyons que pour aller de Troie au camp grec il fallait traverser le Scamandre. Cela n'eût pas pu être si, comme Hissarlik, la Troie antique eût été située sur la rive droite du fleuve, du même côté que le camp des Grecs. M. Schliemann l'a bien senti, et il a essayé d'échapper à cette difficulté de plusieurs façons. Dans son premier ouvrage, il affirme que : « dans l'Iliade les mouvements des deux armées prouvent jusqu'à l'évidence que le naustathme et le camp grec se trouvaient entre Sigée et l'embouchure du Scamandre. Cette dis-

(1) *Géogr.*, l. XIII, § XXXVI. Une autre objection que présente Strabon est l'impossibilité de concilier avec la position d'Hissarlik le passage d'Homère, où il représente Mars excitant le courage des Troyens, tantôt du sommet de la ville, tantôt sur les bords du Simoïs, près de Callicolone. (*Il.*, XX, 51-53.)

tance est à présent de 1,720 mètres, mais certaines traces d'un lit fluvial, trouvé à environ 280 mètres plus à l'est ne permettent pas de douter que l'embouchure du Scamandre n'ait été, au temps de la guerre de Troie, à environ 2 kilomètres de Sigée, ce qui agrandirait encore l'espace laissé libre pour l'établissement de la station maritime et du camp grec à l'ouest du Scamandre (1). » Malheureusement l'hypothèse de M. Schliemann a contre elle le témoignage formel d'Homère, qui place le camp grec sur la rive droite du Scamandre (2). Sous un autre rapport, cette hypothèse a contre elle l'autorité de Forchhammer qui nie que depuis les temps historiques le Scamandre ait changé son cours : « Le lit du Scamandre, dit-il, est large en moyenne de 200 à 300 pieds; le fond est de sable et de cailloux, tandis que le terrain de la plaine est une argile grasse. Les berges du fleuve ont de huit à dix pieds de haut et sont partout garnies de saules et autres arbres. Cette berge élevée détermine si rigoureusement le cours tortueux du fleuve, qu'un simple coup d'œil suffit pour nous donner la conviction que ce lit n'a pas pu changer (3). » Du reste, M. Schliemann ne se tient pas pour servilement lié à sa première hypothèse, et, dans ses *Antiquités troyennes*, il en présente une autre que voici : « L'ancien lit du Scamandre, dit-il, serait celui-là même dans lequel coule aujourd'hui le Kalifatli-Osmak, dont nous avons précédemment parlé, et qui sort des marais de Batak (Thymbria); même pendant la saison des pluies, ce torrent n'a qu'une quantité d'eau minime, en comparaison du lit immense dont il n'occupe pas même la dixième partie. » C'est pour cela que M. Schliemann ne croit pas se tromper en affirmant que ce lit a été autrefois celui du Scamandre (4). Mais quiconque a vu des cours d'eaux torrentiels sait bien

(1) *Ithaque*, etc., 188.
(2) Voy. ci-dessus, p. 21.
(3) *Beschreibung*, etc., p. 9.
(4) *Antiquités troyennes*, p. 28.

qu'il n'y a aucune proportion entre la largeur de leur lit, où le chenal est sans cesse variable, et la masse d'eau qu'ils charrient. Ce n'est donc pas là une considération qui puisse nous autoriser à déplacer sans plus de façon le cours du Scamandre. Ici d'ailleurs nous rencontrons encore le témoignage de M. Forchhammer, qui non-seulement a déclaré, comme nous l'avons vu, que depuis les temps anciens le lit du Scamandre n'a pas changé, mais qui, dans dans son mémoire comme sur sa carte, nous montre le Kalifatli-Osmak naissant des collines situées à l'est de la plaine, ayant son embouchure propre dans l'Hellespont, en un mot complétement indépendant du Scamandre. Cet ancien lit d'ailleurs, M. Schliemann lui-même nous l'apprend, passe à 15 minutes, soit 1500 mètres d'Hissarlik, en sorte que l'espace intermédiaire aurait été assurément trop resserré pour suffire aux mouvements des deux armées.

Tout ceci eût été de nature à ébranler l'opinion de M. Schliemann, si une raison supérieure ne l'avait obligé à y persister. « Homère, nous dit-il lui-même, mentionne à plusieurs reprises le confluent du Scamandre et du Simoïs, et place le champ de la plupart des batailles entre la ville et les deux fleuves. » Or le Simoïs de M. Schliemann n'est pas celui que nous connaissons, celui qui a sa source au Cotylus, qui débouche dans la plaine troyenne à Bounarbachi, qui dans ses crues entraîne avec lui arbres et rochers, qui enfin va se jeter dans l'Hellespont près de Sigée, dans ce même lit qui lui a été autrefois commun avec le Scamandre. Non, il y a pour M. Schliemann un autre Simoïs. Il l'a reçu et accepté tout fait des mains des anciens habitants d'Ilium novum, qui l'avaient inventé pour le besoin de leur cause, au temps où le véritable Simoïs se dérobait sous le nom de Scamandre aux recherches des antiquaires. Ce nouveau Simoïs est un très-modeste torrent, le Dumbrek-sou, qui descend, comme nous l'apprend M. Schliemann, de la vallée de Chalil-Owasi, vallée large de 2,000 mètres et longue de 6,000 mètres environ, et

à l'extrémité de laquelle se voient encore les importantes ruines de la ville d'Ophrynium. Dans ces conditions, le Dumbrek-sou ne reproduit nullement les fureurs du Simoïs, et sous ce rapport la ressemblance manque ; mais il a l'avantage de couler au nord d'Ilium-Hissarlik, comme l'ancien Simoïs coulait dans la plaine au nord de l'Ilium de Priam ; le fleuve suit ainsi le déplacement de la ville. La difficulté toutefois n'était pas encore entièrement levée. L'ancien Simoïs se réunissait au Scamandre : or il n'y a pas de trace d'une rencontre entre le lit du Dumbrek-sou et le lit du Menderé, reconnu par Lechevalier et tant d'autres pour avoir été celui du Scamandre. De là, pour M. Schliemann et les partisans de son système, la nécessité de supposer à tout prix un changement dans le cours du Menderé, de le reporter même jusqu'au lit du Kalifatli-Osmak, qui, lui, reçoit en effet le Dumbrek-sou.

Les considérations qui précèdent suffiraient, ce nous semble, à condamner radicalement l'hypothèse de Troie-Hissarlik ; mais les fouilles même pratiquées par M. Schliemann, si intéressantes d'ailleurs, fournissent contre son système d'autres arguments décisifs. Dans une profondeur de décombres qui varie de 14 à 16 mètres, M. Schliemann a trouvé, dit-il, cinq couches de ruines bien distinctes. La première comprend les ruines de la ville grecque fondée par les Lydiens, protégée ensuite et magnifiquement développée par Alexandre, par ses successeurs et par les Romains ; celles-là sont purement helléniques. Mais les quatre couches qui se succèdent au-dessous de la première, nous offrent une mine inépuisable de terres cuites et d'autres objets qui n'ont pas la ressemblance la plus éloignée avec les produits de l'art hellénique. « Pendant mes trois ans de fouilles, dit M. Schliemann, j'ai pu chaque jour acquérir de plus en plus la conviction qu'il nous est impossible de fonder sur notre propre manière de vivre une idée, même approximative, du mode d'existence des quatre peuples qui ont successivement habité cette hauteur, avant qu'elle ait été occupée par les Grecs. L'état social doit y avoir été épouvantable,

car on ne saurait expliquer comment on y trouve en succession toujours irrégulière (*sic*) les murs d'une maison construite sur les murs d'une autre (1). » Les archéologues ont donné raison à M. Schliemann, au-delà toutefois de ce qu'il devait désirer. Car, tandis qu'il place les ruines de Troie à la seconde couche de décombres (seconde couche à partir du sol), les archéologues affirment que ces ruines, si l'on en juge par les caractères qu'elles présentent, remontent à une époque bien plus ancienne que celle de la guerre de Troie, et appartiennent à une civilisation bien moins développée. « Il n'est guère possible, dit M. François Lenormant, dans le remarquable article qu'il a publié sur les *Antiquités troyennes* (2), il n'est guère possible d'admettre qu'au douzième ou même au onzième siècle avant notre ère, ce peuple puissant, ou même aucun peuple de l'Asie Mineure, en fût encore à cet état de réelle barbarie qu'attestent les objets découverts par milliers dans les excavations de M. Schliemann. » En se fondant sur la comparaison avec les objets analogues trouvés en Chypre, à Rhodes, à Santorin, et en général dans tout l'archipel grec, M. Lenormant pense qu'il est impossible de faire descendre l'âge de ces restes au-dessous du XVIIe ou du XVIIIe siècle avant Jésus-Christ. Ces antiquités ont une parenté manifeste avec la civilisation de l'âge de bronze, telle qu'elle se montre depuis la Scandinavie jusque dans l'Italie centrale.

Si M. Schliemann n'avait pas été sous l'empire de préoccupations exclusives, il eût été frappé lui-même du contraste que présente le résultat de ses fouilles, exposé dans son second ouvrage, avec les idées qu'il professait dans le premier sur les caractères que devaient offrir les ruines troyennes (3). C'étaient notamment des constructions

(1) *Antiquités troyennes*, Introduction. C'est peut-être *régulière* qu'il faut lire.

(2) Voyez *le Temps* du 7 mai 1874.

(3) Voyez *Ithaque*, etc., notamment chap. XVI et XVII.

cyclopéennes qu'on devait s'attendre à rencontrer, et cependant M. Schliemann déclare n'avoir trouvé dans l'amas de décombres qu'il a fouillé que des constructions en pierres jointes avec de la terre (1). Mais ce qui n'est pas moins étrange, c'est que sur le plateau de Balli-Dagh, si dédaigneusement traité par M. Schliemann, il existe des restes de murs, très-régulièrement construits, qui, plus ou moins, se rapprochent du caractère cyclopéen. Mauduit les a signalés. Forchhammer les a reconnus, et en a même donné le dessin en un coin de sa carte allemande. M. Georges Perrot, en 1856, les a également vus et dessinés. On en trouvera la reproduction jointe à ses Notes.

M. Schliemann a tiré de l'absence de débris considérables à Balli-Dagh son principal argument contre l'existence de Troie sur ce plateau. Il eût dû se rappeler ce que déjà Strabon répondait à cette objection : « Troie, après sa destruction, n'a point été rebâtie, et les villes voisines ont été construites ou agrandies avec ses ruines (2). » Mais ces

(1) *Antiquités troyennes*, p. XXIV.

(2) *Géogr.*, l. XIII, § XXXVII. « On présume que ceux qui voulurent relever cette ville, dit encore Strabon, aimèrent mieux la rebâtir ailleurs, évitant son ancien sol, comme un lieu de mauvais augure, soit à cause des malheurs qu'elle avait essuyés, soit à cause des malédictions qu'Agamemnon, suivant une ancienne coutume, avait prononcées contre elle. »

« Nous avons devant nous ici à Athènes, écrivait dernièrement M. Nicolaïdès, l'exemple le plus frappant de la force destructive du temps. Où sont les matériaux de nos murailles, de la muraille phalérique, de la muraille longue, de la muraille qui comprenait le Pirée et Munychie? où est la quantité énorme de marbres que contenait le stade de l'Ilissus? Pas un gradin ne reste. Un hermès et quelques pierres qui marquent le péridrome, voilà ce que les excavations récentes ont découvert. Où sont les restes de tant d'édifices dont nous parle Pausanias? Le tesson même a presque disparu des environs d'Athènes : il est ramassé, pulvérisé et employé pour les constructions nouvelles. » — D'ailleurs la complète destruction de Troie après sa chute, est le cri de toute l'antiquité. Nous regrettons que l'espace nous manque pour transcrire les nombreuses citations que M. Nicolaïdès, dans une de ses lettres, nous a adressées sur ce sujet.

ruines elles-mêmes n'ont pas complétement disparu. Les rapports des voyageurs que nous avons cités ont signalé les restes encore visibles des anciennes fortifications de Pergame ; les débris que M. Schliemann lui-même a rencontrés, exhumés dans ses courses et ses fouilles sur le plateau de Balli-Dagh et à Bounarbachi, prouvent que ses prédécesseurs ne se sont pas trompés (1). Ces débris ne sont pas assurément ceux d'une ville grecque, mais l'absence même de ce caractère démontre leur antiquité. « On se procure facilement des médailles à Alexandria-Troas, a dit Mauduit ; on en trouve également à Ilium novum, et sur tous les points où il a existé des villes d'une antiquité moyenne ; j'en ai en vain demandé à Bounarbachi. Il paraît que l'on ne peut s'en procurer, qu'on n'en trouve point sur le plateau qui l'avoisine, là où je viens de prouver qu'une ville a existé. Or cette disette de médailles concourt à confirmer l'opinion qu'on doit avoir de la haute antiquité de cette ville ; car, si les restes que j'ai vus étaient ceux de quelque établissement formé depuis la chute de Troie, le sol que ces restes couvrent ne serait pas plus privé de médailles que celui des villes que je viens de nommer. En fouillant sur le sol de Troie, je n'ai trouvé que des fragments de poterie et de tuile (2). »

M. Schliemann montre donc une injuste exigence, lorsqu'il reproche au plateau de Balli-Dagh de ne pas offrir aux explorateurs, en quête du site de Troie, de suffisants vestiges d'antiquités. La colline d'Hissarlik lui en a sans doute offert de plus nombreux ; mais la masse de débris qu'il y a trouvés amoncelés sont, nous l'avons vu, bien plus contraires que favorables à sa thèse. A l'égard de ce sol préféré, il fait preuve d'ailleurs d'une indulgence singulière. Hissarlik offre de nombreuses antiquités, nullement homériques, il est vrai ; mais Hissarlik, lui-même le déclare,

(1) Voyez *Ithaque*, etc., ch. XVI et XVII ; et *Antiquités troyennes*, art. XLIV.

(2) *Découvertes dans la Troade*, p 64.

n'offre pas trace d'une acropole, d'une citadelle. Comment cependant concevoir l'antique Ilion sans sa Pergame? Cette difficulté n'arrête point M. Schliemann ; voici comment il s'en débarrasse. « Je me range, dit-il, de la manière la plus décidée, à l'opinion que Troie n'avait point d'acropole, et que la Pergame n'est qu'une pure invention d'Homère..... Homère n'est pas un historien, il est un poëte épique ; l'amplification chez lui n'a rien qui doive étonner (1). »

Nous bornerons ici l'examen que, dans ce dernier paragraphe, nous nous étions proposé de faire des théories de M. Schliemann. Partant du principe posé par Lechevalier, que, pour arriver à la détermination du site de Troie et à la solution de tous les grands problèmes de topographie homérique, il fallait procéder en comparant sans cesse le caractère de la contrée avec le texte du poëte, nous nous sommes demandé lequel des deux systèmes, celui de Lechevalier ou celui de M. Schliemann, répondait le mieux à ce programme. Il me semble que l'examen auquel nous nous sommes livré ne laisse point la question douteuse, et qu'après comme avant les travaux de M. Schliemann, les grands résultats de l'exploration de Lechevalier, complétés par les recherches et les documents de ses continuateurs, demeurent le dernier mot de la science.

Notre œuvre critique est maintenant achevée. Mais, avant de nous éloigner d'un sujet, dont l'intérêt s'est accru pour nous à mesure que nous l'avons mieux étudié, nous voudrions soumettre encore à nos lecteurs une pensée qui s'est offerte à nous dans le cours de ce travail.

Ce fut une grande chose, à la fin du siècle dernier, d'avoir reconnu le site et les restes, si longtemps oubliés, de l'antique Ilion ; d'avoir rendu à la curiosité et à la vénération du monde moderne ces lieux qui furent le théâtre d'un des événements les plus considérables de l'histoire, et en même temps le berceau de la poésie homérique, mère elle-même

(1) *Antiquités troyennes*. Introd., p. XII.

de la littérature et de l'art classiques. Mais nous-mêmes n'avons-nous rien à faire aujourd'hui pour compléter cette *recouvrance?* Après avoir retrouvé le site de Troie, et ce qui subsiste de ses ruines, n'avons-nous rien à faire pour les préserver des outrages d'une indiscrète civilisation, parfois plus à redouter que l'indifférence et la barbarie des âges passés? Lorsque de toutes parts se propage le culte de l'antiquité, lorsque les vieilles cités de la Grèce et de l'Asie secouent la poussière qui les recouvre, ou même renaissent à la vie, Troie restera-t-elle délaissée? Sur cette plaine, qu'elle illustrait, règne encore la même désolation que nous dépeint Strabon. Ces eaux qui pourraient faire sa richesse et sa beauté l'inondent et la ravagent, en font le séjour de la misère et de la fièvre (1).

Déjà, il est vrai, l'industrie privée a tenté quelques efforts pour ramener, au moins sur les coteaux voisins, la culture et l'activité (2). Mais il s'agit ici d'une cause qui intéresse le monde civilisé tout entier, et nous voudrions que ce fût ce monde lui-même qui s'en fît le protecteur. Il y a tantôt vingt-cinq ans, M. le professeur Forchhammer, dans la préface de son Mémoire, montrait à ses frères allemands le concours des tribus grecques devant Troie, comme un exemple de ce qu'ils avaient à faire pour conquérir leur unité (3).

(1) A la suite de son exploration, M. Forchhammer fut gravement malade de la fièvre. MM. Perrot et Heuzey rapportèrent de leur excursion le germe d'une fièvre pernicieuse, qui mit leur vie en danger.

(2) Nous nous référons à ce que nous avons dit (voyez p. 8) de la vaste propriété créée à Thymbria par M. Frédéric Calvert. D'après un passage des *Antiquités troyennes*, M. Calvert avait en projet de grands travaux d'assèchement.

Nous avons vu ce que l'Antiquité avait déjà fait pour améliorer le régime des eaux dans la plaine, dérivation du Scamandre, coupure du littoral au marais de Lisgar. Il y aurait des travaux analogues à faire pour les Osmaks à l'est de la plaine.

Un noble travail, s'il est possible, serait l'établissement d'un barrage pour retenir et emmagasiner les eaux du Menderé-Simoïs à l'extrémité du ravin de Bounarbachi.

(3) M. Forchhammer était alors, comme il est encore aujourd'hui,

Dans une pensée plus large, nous voudrions proposer le même exemple à tous ceux, peuples ou individus, qui ont foi en l'unité du genre humain, qui la considèrent comme la grande promesse du passé, comme la grande espérance de l'avenir. Pour ceux-là, le culte des cités antiques auxquelles se rattache le souvenir des plus nobles évolutions de l'humanité, ce culte, dis-je, est un culte religieux; c'est un hommage rendu à l'œuvre de la Providence, retracée dans les grands monuments de l'histoire. Jérusalem, Athènes, Rome, sont aujourd'hui comme des temples accessibles à tous, vers lesquels se tourne et voudrait s'acheminer tout homme qui a sa pleine conscience d'homme. La « sainte Ilion » n'aura-t-elle pas sa place dans cette religion des antiques *métropoles*, des *cités-mères* de l'humanité?

professeur à l'Université de Kiel, et le duché de Holstein réclamait ce que depuis il a obtenu, sa réunion à l'Allemagne.

EXCURSION A TROIE

ET AUX

SOURCES DU MENDERÉ

PAR M. GEORGES PERROT.

---

25 juillet 1856.

M. Heuzey et moi quittons Mételin à onze heures du soir, accompagnés d'un *zaptié* turc, Hassan-agha, qui a fait avec nous le tour de l'île de Lesbos, et dont nous avons eu beaucoup à nous louer.

26 juillet 1856.

Le matin nous sommes entre Ténédos, assez médiocre d'aspect, et le long plateau, peu élevé au-dessus de la mer, qui forme la côte occidentale de la Mysie, et qui court depuis le cap Lectum jusqu'au cap Sigée. La ville de Ténédos, blanche et sans arbre comme une ville grecque des Cyclades, regarde la côte; l'île paraît toute nue. En face de nous, la falaise basse qui règne sans interruption sur tout ce rivage, et court du nord au sud, ne signifie pas grand' chose; ce qui relève la vue de l'ensemble, ce sont les sommets coniques et dentelés, de formation volcanique, qui s'élèvent derrière Alexandria-Troas, c'est dans le lointain la masse de l'Ida, le haut sommet du Gargare. En approchant de l'entrée des Dardanelles, on se trouve

presque en face d'Imbros. Par-dessus cette île largement étendue dans la mer et ses sommets agréables et variés, apparaît l'admirable montagne de Samothrace, terminée par une cime pyramidale. Par ses formes hardies et imprévues, Samothrace rappelle Caprée, mais avec plus de grandeur.

Entrée dans les Dardanelles. L'aspect de ce détroit n'a rien de bien frappant. Si la côte d'Asie est assez verte et descend à la mer par des pentes qui ne manquent pas de grâce, si la plaine de Troie, largement ouverte entre Rhétée et Sigée, attire les yeux, la côte d'Europe, formée d'une falaise marneuse, monotone et peu élevée, n'est pas belle. A peine de place en place, comme par exemple à côté de l'ancienne Éléonte (*Eski-Hissar*), quelques petites vallées fertiles et plantées d'arbres interrompent cette uniformité.

Tchanak-Kalessi, la ville que les Levantins appellent les Dardanelles, est surtout turque ; elle a environ 12,000 habitants, mais ne présente rien d'intéressant. On n'y trouve aucun débris antique, et les maisons en bois n'ont pas même ces couleurs voyantes et variées que l'on rencontre quelquefois en Turquie. Abydos était à 4 ou 5 kilomètres plus loin, au N. E.

Après avoir passé notre journée à chercher des chevaux et à croire toujours que nous allons partir par terre, nous finissons par nous trouver sur les quatre heures dans un caïque turc, qui nous porte en deux heures à *Koum-Kalé*, qui mérite bien son nom (Château des sables). C'est un village turc d'environ 150 maisons, construit sur des dunes sablonneuses, qui se sont formées peu à peu à l'embouchure du Scamandre, et avancent maintenant dans la mer là où existait autrefois un golfe. Koum-Kalé a une forteresse qui commande l'entrée du détroit et répond à celle de Sedil-Bahr sur la côte opposée. C'est sans doute à peu près l'emplacement de l'ancienne ville d'Achilleium, bâtie ou tout au moins possédée longtemps par les Mityléniens. Nous y trouvons plusieurs fragments antiques, un fût de

colonne dorique, un sarcophage assez ordinaire, un grand vase en marbre d'un dessin assez bizarre.

27 juillet 1856.

Iénicher ou *Ghiaour-Keui* est un village chrétien sur l'emplacement de l'ancienne Sigée ; il se compose de 300 maisons qui ont toutes un aspect assez misérable. Au reste, les chrétiens dans ce pays-ci n'ont pas l'air beaucoup plus actifs ni plus intelligents que les Turcs ; ils se mettent moins bien ; ils ont moins de tenue et de dignité extérieure. Voilà toute la différence. On trouve pourtant un peu plus de confort, si ce mot est de mise, un peu plus de ressources dans les villages grecs de la Troade que dans les villages turcs. A Iénicher, nous réussissons à nous procurer des chevaux qui nous porteront, nous et notre très-léger bagage, pour tout le temps que nous passerons en Troade. Chaque cheval est accompagné de son propriétaire, qui en prendra soin.

De l'ancienne Sigée il reste quelques fûts de colonne, quelques grosses pierres taillées éparses dans les murs des maisons. L'abondance de médailles que l'on trouve en ce lieu, quelques-unes de Sigée même, quelques-unes des villes voisines, comme par exemple d'Abydos, prouve que cette ville avait une certaine importance. Entre *Koum-Kalé* et le village chrétien, on rencontre deux ou trois sarcophages et, à peu de distance des maisons, deux tumulus dont l'un, le plus rapproché de la mer, est le tombeau d'Achille, ou du moins celui qu'honora sous ce nom toute l'antiquité. Il semble d'ailleurs, en lisant les vers du poëte, qu'on le reconnaisse tout d'abord.

Aperçue tout entière de cette hauteur, la plaine de Troie ne frappe pas, toute préparée que soit l'imagination. Elle est enfermée de toutes parts entre des collines basses et uniformes, entre de longs plateaux qui s'élèvent à peine au-dessus du niveau de la vallée ; à demi jaune, à demi verte, plantée en quelques endroits de mûriers clair-semés,

elle ne console pas, par des teintes riches et vives, les yeux vite lassés de cette médiocrité. A peine entrevue par-delà le premier rang des collines de la Cébrénie, la tête de l'Ida ne suffit pas à relever cette monotonie. La seule originalité de la plaine de Troie, ce sont les nombreux tumulus ; de quelque côté que l'on regarde, on en aperçoit un ou deux. Je ne crois pas d'ailleurs qu'après quelque temps, il soit facile de se représenter de mémoire la plaine de Troie, qu'on puisse la revoir les yeux fermés, comme on revoit après bien des années, dès qu'on y songe, la plaine d'Athènes ou celle de Sparte.

Nous descendons à *Koum-Keui*, petit hameau turc, auprès duquel se trouve un cimetière rempli de fûts de colonnes ioniques et doriques, de fragments de frises ou d'architraves, tout cela d'une assez basse époque.

Plus loin, une montée presque insensible nous conduit sur le plateau d'*Hissarlik*, à peine élevé d'une trentaine de mètres au-dessus du niveau de la plaine. Il forme l'extrémité occidentale d'une chaîne de collines ou plutôt de plateaux qui, se rattachant à l'est aux montagnes de la Dardanie, s'avance dans la plaine entre le *Dumbrek-sou* et le *Menderé*. C'est là, à quatre kilomètres environ de la mer, et juste au-dessus de la plaine, que s'était établie la ville que Strabon dit avoir été fondée par les rois de Lydie et que nous trouvons ensuite habitée par une population éolienne ; c'est celle qui était connue sous le nom d'Ilion à partir du siècle d'Alexandre, et que les modernes appellent en général Ilium novum ou Ilium recens. Il n'en reste aucune ruine saillante, mais des fûts de colonnes, des chapiteaux, des blocs taillés épars dans tous les environs. Au moyen de quelques fouilles superficielles, les Grecs de *Califatli* en ont récemment tiré des mosaïques qui n'ont rien de remarquable, mais qui leur ont suffi pour paver toute l'église qu'ils venaient de construire. Enfin, ces fouilles ont mis à découvert l'aire d'un temple qui paraît avoir eu un ordre dorique et un ordre ionique. Partout où l'on a ouvert des tranchées, à quelques pieds au-dessous

du sol, on a rencontré des restes. Des fouilles en cet endroit, bien conduites et poussées sur une grande étendue de terrain, pourraient avoir de l'intérêt.

M. Webb, dans son ouvrage intitulé : *Topographie de la Troade ancienne et moderne,* place Troie un peu en arrière d'Ilium novum, au sud-est de *Tchiblak-Keui,* dans un endroit qui sur sa carte fait l'effet d'une colline nettement détachée de ce qui l'entoure. Dans la réalité, il n'en est pas ainsi ; le plateau continue à l'est d'Ilium novum avec des ondulations insensibles ; et l'on ne peut seulement pas trouver au juste la place où M. Webb a cru reconnaître l'ancien site de Troie. Vers le sud surtout, du côté du Scamandre, le plateau se confond peu à peu avec la plaine et l'on en descend presque sans s'en apercevoir. Il n'y a rien là qui s'accorde avec ce que l'on sait des autres villes de l'âge héroïque, avec la nature des sites que l'on aimait à choisir, dans ces temps de désordre et de lutte, pour y asseoir une ville ; cela ne répond guère non plus aux épithètes que donne souvent Homère à Troie Ἴλιος αἰπεινή (1), ἠνεμόεσσα (2). La position d'*Hissarlik,* s'élevant au-dessus de la plaine par des rampes mieux dessinées, conviendrait plutôt à une ancienne ville, et encore cette colline est-elle bien basse et d'un abord bien facile ; elle est trop rapprochée du rivage, surtout du rivage tel qu'il devait être à l'époque de la guerre de Troie, avant que le Scamandre n'eût poussé ses atterrissements jusqu'au-delà des caps Sigée et Rhétée. D'ailleurs, Strabon dit d'une manière formelle que Troie n'a jamais occupé l'emplacement de l'Ilion qui existe de son temps ; frappés des imprécations d'Agamemnon, et du mauvais augure attaché à des lieux si célèbres par leurs infortunes, les Éoliens choisirent pour la nouvelle ville une situation différente et plus rapprochée de la côte. Cela, Strabon, si bien instruit de tout ce qui touche à l'histoire des colonies grec-

(1) *Iliade,* IX, 419, 686 et ailleurs.
(2) *Id.,* III, 305.

ques, le donne non comme une conjecture, mais comme un fait dont il est certain. Quant à placer, comme lui, Troie plus à l'est sur le site de l'*Iliensium pagus*, il y a les mêmes objections qu'à la mettre trop près de *Tchiblak;* c'est toujours le même plateau indécis, indéterminé, de toutes parts accessible. Il ne me paraît donc pas, malgré Strabon et les voyageurs qui se sont ralliés à son opinion en la modifiant plus ou moins, qu'il faille chercher Troie dans cette région du bassin inférieur du Scamandre.

Encore ceci contre le système qui place Troie sur le plateau de Tchiblak. La ville avait certainement une acropole. L'acropole, une hauteur fortifiée à la fois par la nature et par l'art, était la partie essentielle d'une ville des temps héroïques, quand elle n'était pas la ville tout entière. Homère d'ailleurs parle souvent de la citadelle de Troie et lui donne un nom particulier, Πέργαμος ; il y fait monter Hector et les femmes troyennes. Où trouver sur cette plate-forme large et unie, je ne dirai pas une colline, mais une éminence où placer le Pergame d'Homère?

Nous allons coucher le soir à *Califatli*, petit village grec d'une quarantaine de maisons. Tout petit et pauvre qu'il soit, il s'est fait construire, il y a cinq ou six ans, une petite église très-propre, ornée de boiseries assez jolies et parée de mosaïques que les paysans ont été déterrer dans les débris d'Ilium novum.

28 juillet 1856.

Départ de grand matin pour *Bounarbachi*. Nous remontons ainsi toute la plaine ; c'est en grande partie un vaste pâturage légèrement marécageux, avec de hautes herbes maintenant desséchées par la canicule. On comprend que, possesseurs d'un sol de cette nature, les Troyens aient été de grands éleveurs et dompteurs de chevaux. Maintenant encore, épars dans la plaine, on aperçoit d'assez nombreux troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux. Dans toute la Troade, à la différence de ce que nous sommes habitués à

voir en Grèce, on trait les vaches ; mais leur lait et tout le fromage qu'on en tire se consomment dans le pays. En Grèce, sauf dans quelques districts plus riches en pâturages, on ne boit que du lait de brebis.

La culture est d'ailleurs presque nulle; çà et là seulement quelques champs de maïs autour des villages, un peu d'orge, et de blé très-peu.

Tout ce pays est donc à peu près dans le même état qu'au temps d'Homère et nous y aurions, au printemps, reconnu cette prairie toute semée de fleurs dont parle le poëte :

.... ἔσταν δ' ἐν λειμῶνι Σκαμανδρίῳ ἀνθεμόεντι
(Il., II, 467.)

On y retrouve les plantes qu'il nomme et que les Troyens donnent à leurs chevaux :

Ἵπποι δὲ παρ' ἅρμασιν οἷσιν ἕκαστος
Λωτὸν ἐρεπτόμενοι ἐλεόθρεπτόν τε σέλινον
Ἕστασαν...

et celles que dévore l'incendie allumé par Vulcain sur les bords du Scamandre :

Καίοντο πτελέαι τε καὶ ἰτέαι ἠδὲ μυρῖκαι,
Καίετο δὲ λωτός τ' ἠδὲ θρύον ἠδὲ κύπειρον
Τὰ παρὰ καλὰ ῥέεθρα ἅλις ποταμοῖο πέφυκει.

Les roseaux, δόνακες, dont il est question ailleurs (X, 468), y sont aussi très-abondants et très-beaux. Enfin, sur toutes les collines environnantes, on trouve en très-grand nombre ces figuiers sauvages qui avaient donné leur nom à la colline d''Ερίνεος, si souvent nommée dans le cours de l'Iliade.

Nous arrivons, après un peu moins de deux heures de marche, aux sources de Bounarbachi. Le *Menderé*, que nous traversons plusieurs fois, a un lit souvent très-large que bordent de jolis saules, où les saules descendent et forment comme des îlots de verdure ; une eau claire et d'un bon goût y coule sur un sable fin et blond qui lui a

peut-être valu son ancien nom de Xanthe, mais cette eau ne remplit pas le quart du lit, et, à traverser dans les endroits où elle est le plus profonde, on n'en aurait pas jusqu'au genou. Il faut dire que nous sommes en juillet et que d'ailleurs cette année a été extraordinairement sèche.

Les sources de *Bounarbachi* sont au nombre de huit ou dix, jaillissant à peu de distance les unes des autres, au pied d'une petite colline qui borne de ce côté la plaine, dans un espace d'environ 300 mètres. Elles forment, parmi de beaux noyers, parmi des saules admirablement grands et touffus, un vaste marais, mais un marais d'eau rapide et courante tout plein de délicieux cresson et de hautes cannes de Provence, tout animé de vols et de chants d'oiseaux ; puis enfin réunies, elles coulent dans la plaine, à peu près parallèlement au Scamandre, qu'autrefois elles allaient rejoindre à peu de distance de son embouchure; mais depuis le siècle dernier, nous dit-on, un bey a détourné ce ruisseau, connu dans le pays sous le nom de *Kirg-Ghios* (les 40 sources), pour arroser son tchiflik et l'a conduit vers la côte occidentale, au sud d'Iéni-Keui. Ce n'est que dans la saison pluvieuse qu'une partie des eaux provenant des sources suivent leur ancien lit et vont au Menderé. Quant à l'assertion de Lechevalier et de quelques autres partisans de son système, que parmi ces sources il y en a une chaude, une autre, ou plutôt un ensemble d'autres très-froides, de manière que l'on y puisse reconnaître ces mêmes sources qu'Homère place près des portes Scées: « l'une brûlante comme le feu, l'autre froide comme la grêle et la neige (1), » personne, dans le pays, nous assure-t-on, n'a entendu parler de cette différence, et, à les essayer soi-même, on les trouve toutes, à très-peu de chose près, à la même température, fraîches sans être très-froides, comme les autres sources des environs. Cela ne veut pas dire qu'en admettant, comme nous sommes disposés à le faire, que Troie ait été sur le *Bali-Dagh*, les

(1) *Il.*, XX, 73; XXI, 8, 25; VIII, 390; XIV, 434.

deux sources dont parle Homère n'aient pas existé à peu près où sont maintenant les fontaines de Bounarbachi. Mais on sait que les phénomènes de ce genre sont très-variables; on a de nombreux exemples de sources chaudes, qui se sont refroidies graduellement ou qui ont subitement disparu.

Après déjeuner, nous montons sur les hauteurs qui dominent Bounarbachi au sud, et, au S.-E., le *Bali-Dagh*. Ce n'est pas une montagne, mais c'est un coteau bien dessiné qui descend à la plaine par une pente très-sensible, sans être roide, mais qui, par derrière, tout enveloppé du *Mendéré*, est presque inaccessible. De ce côté, la roche basaltique forme la masse de la montagne, se montre partout à nu, et s'élève presque verticalement du fond de la vallée. On arrive d'abord, en montant de Bounarbachi, sur un premier plateau où l'on n'aperçoit d'autres traces du passage des hommes que deux tumulus, dont l'un a été ouvert dernièrement; on l'a trouvé formé de pierres brutes jetées avec de la terre les unes sur les autres; le plateau paraît d'ailleurs assez grand et assez uni pour avoir porté des habitations.

Si l'on continue à marcher vers le sud, la crête du plateau s'élève un peu, mais pour s'abaisser bientôt, et, après deux cents pas environ, on se trouve sur une éminence plus élevée que celle qui porte le tumulus. De ce côté, le rocher vers le fleuve est encore plus coupé à pic et forme presque partout un vrai précipice. Le plateau, assez grand, paraît encore, plus que celui que nous avons visité le premier, avoir été nivelé par la présence en ce lieu d'une population quelconque. On y trouve, en différents endroits, des traces de constructions assez confuses, mais qui ne permettent pas le doute; entre autres plusieurs de ces enfoncements circulaires qui indiquent le plus souvent l'emplacement d'une tour. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les restes d'un mur de fortification qui suit le bord du précipice, à l'est, au-dessus du Scamandre. On le retrouve en plusieurs points, avec deux, trois et jusqu'à

quatre assises conservées. Ce mur n'a pas de style ; l'appareil en est irrégulier ; les pierres assemblées sans ciment sont petites, elles ont en moyenne $0^{m}40$ de long sur $0^{m}15$ de haut. Il se pourrait que ce mur fût relativement moderne ; pourtant ce qu'il y a d'incertain dans son appareil me le ferait plutôt croire très-ancien : tous les murs primitifs ne sont pas bâtis en blocs cyclopéens ; ceux-ci, par leur apparence, me rappellent assez les murs de Lykosura, en Arcadie, qu'on s'accorde à regarder comme remontant à une très-haute antiquité.



Dans le système de *Lechevalier*, la hauteur où l'on remarque les deux tumulus serait l'emplacement de la ville même de Troie. Celle où l'on trouve ces murs, qu'il n'avait pourtant point aperçus, serait la citadelle de Troie, Pergame. S'il y a des difficultés dans ce système, il faut avouer qu'il est plus satisfaisant sous d'autres rapports. Les épithètes qu'Homère donne souvent à la ville de Troie αἰπεινὴ, ἠνεμόεσσα (Il., IX, 419, 686 ; III, 305), s'appliquent bien mieux à cette haute colline qu'aux plateaux bas et confus qui s'étendent derrière Ilium novum. Ainsi, du moins, Troie a ce qui ne manquait à aucune ville primitive, une acropole, et l'on comprend qu'Homère fasse monter les Troyennes à Pergame. Enfin, la position forte du Bali-Dagh, cou-

vert au S. et à l'E. par la gorge étroite du Menderé, défendu par ses escarpements, convient, bien mieux que toutes les autres positions indiquées, à une cité des temps héroïques.

D'ailleurs, cette position a des avantages tout particuliers qui avaient dû attirer sur elle l'attention des chefs de la race troyenne quand ils quittèrent, comme le raconte Homère, le pied de la montagne, les pentes du Gargare, pour aller s'établir dans une région plus basse.

> Κτίσσε δὲ Δαρδανίην· ἔπει οὔπῳ Ἴλιος ἱρὴ
> Ἐν πεδίῳ πεπόλιστο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων,
> Ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείας κεον ὤπολυπίδακος Ἴδης.

Tout en dominant la plaine riche et féconde qui s'étend jusqu'à la mer, elle rend ceux qui l'occupent maîtres du seul passage par lequel on puisse communiquer de la plaine de Troie à celle de Méandria ; elle est comme la clef de tout le bassin du Menderé. La force de cette position unique dans toute cette région devait, je crois, contribuer à donner aux fils de Tros, maîtres de Troie, cette supériorité sur les autres princes de la race d'Assaracos qu'on leur voit reconnue dans l'Iliade.

Enfin une raison qui a bien sa valeur, quoiqu'il ne faille pas en exagérer l'importance, c'est l'incontestable présence sur les deux sommets du Bali-Dagh de traces diverses qui toutes attestent que ces lieux ont été habités et fortifiés, qu'ils ont reçu des sépultures humaines. Ce que ces traces ont de très-effacé convient bien à une ville très-antique et détruite de fond en comble par les violences de la guerre. Comme la charrue n'a point passé sur ces hauteurs, comme elles sont restées incultes et désertes, ces ruines depuis bien des siècles n'ont pas dû sensiblement changer d'aspect. Sans doute, il serait possible que ce fussent les ruines de quelque établissement postérieur dont l'histoire n'aurait pas fait mention ; mais pourquoi ne seraient-ce pas les derniers débris de la Troie de Priam ?

Un des arguments qu'on fait sonner le plus haut contre

la position de Troie à Bounarbachi, le trop grand éloignement de la mer, me semble sans valeur. Si Troie eût été sur le Bali-Dagh, voyez, dit-on, quelle distance invraisemblable cela ferait parcourir aux deux armées dans certaines journées où le poëte les montre allant jusqu'à trois et quatre fois dans le flux et le reflux du combat, du camp à la ville et de la ville au camp. Ce serait quinze ou seize lieues faites en combattant dans une journée. Il faut remarquer d'abord que la mer, selon toute apparence, a beaucoup reculé, vers l'embouchure du Menderé, depuis l'époque du siége de Troie, et que le Bali-Dagh, qui s'en trouve maintenant à 16,000 mètres, n'en était probablement alors qu'à 12,000 environ, et peut-être encore à moins. Puis, si tant est qu'il faille voir dans l'Iliade un fond de réalité historique, croit-on qu'Homère raconte les faits comme ils se sont passés? Que, dans une de ces journées, il ne réunisse pas plusieurs batailles qui n'ont peut-être eu lieu qu'à plusieurs jours de distance? Enfin qu'il tienne un compte exact des distances comme un chef d'état-major ordonnant les mouvements des troupes pour un jour de combat, ou comme un historien militaire exposant et racontant les opérations? Ces guerriers ne sont pas des hommes comme nous, le poëte nous en avertit sans cesse; eux qui lancent facilement au loin des rochers que dix hommes de nos jours ne sauraient soulever, nous voulons juger de leurs jambes par les nôtres et par le chemin que nos soldats peuvent faire en une journée.

Une fois descendus du Bali-Dagh, ce que nous ne pouvons faire qu'au moyen d'un grand circuit, nous marchons pendant environ deux heures et demie dans une vallée très-étroite, une vraie gorge dont les pentes, souvent très-roides, sont couvertes de chênes d'assez petite dimension. Au fond de la vallée coule le Menderé entre des saules et des platanes. Il n'a qu'un mince filet d'eau tiède. La route, traversant à chaque instant de jolis massifs de chênes, est assez agréable.

Une demi-heure avant d'arriver à *Ineh* le défilé s'élargit

tout à coup et l'on se trouve dans une plaine riche et bien cultivée, celle que les anciens appelaient Samonion, et dont Méandria était la capitale. On fait la moisson, la route est pleine d'*arabas* qui crient sous les gerbes.

On s'accorde en général à voir dans *Ineh* l'ancienne Méandria. On arrive à ce résultat et d'après les médailles trouvées en cet endroit et d'après ce que nous dit Strabon de la position de cette ville. C'est maintenant une petite ville turque assez riche; elle a mille maisons environ dont près de deux cents arméniennes, une quarantaine seulement de grecques, tout le reste turc. Elle est entourée de beaux bois de cyprès qui forment les cimetières musulmans.

29 juillet 1856.

Départ d'Ineh de grand matin. Bientôt après, à la hauteur de *Buyuk-Bounarbachi* la plaine se change en un pays ondulé, coupé de petites vallées peu profondes, dominé par des tertres arrondis que couronnent de gracieux bouquets de pins bien poussés et bien venus. D'ailleurs la culture, jusque tout près de *Beïramitch*, cesse presque complétement, et l'on chemine à travers des sortes de landes où poussent beaucoup de poiriers sauvages et de ces chênes à verdure tendre (*quercus ægilops*) qui donnent la valonnée. Cet arbre, très-commun dans les îles de l'Archipel et en Anatolie, est d'une couleur agréable et fait très-bon effet, mais il ne vaut pas les chênes de nos forêts; il n'en a pas l'originalité et la puissance, il n'a pas ces aspects imprévus, cette variété, ces branches hardiment jetées de côté et d'autre, ici courbées vers la terre, là fièrement relevées; presque toujours arrondi en boule, il est un peu monotone.

Beïramitch, bâti dans la vallée du Menderé, à l'endroit où cesse la plaine, et où le fleuve débouche de la montagne, est une petite ville turque d'environ huit cents maisons; il y en a à peu près sept cents turques, une centaine d'arméniennes, une quarantaine de grecques. Ici, comme à Ineh, les chrétiens sont pauvres, étrangers pour la plupart au

pays; ils n'y possèdent pas de terres, mais y exercent différents métiers et font un peu de commerce.

Après Beïramitch nous entrons dans la montagne en suivant la vallée du Menderé ; nous arrivons au pied même de l'Ida proprement dit, en tournant plus de trois heures entre des côtes de forme douce et arrondie, mais toutes boisées. Les chênes sont assez petits et forment plutôt des taillis ; mais les pins sont plus beaux que nulle part ailleurs; de temps en temps quelques champs de millet mêlent à tout cela leur verdure brillante. Plusieurs fois on traverse la petite rivière qui n'est pas profonde, mais qui ici remplit son lit et coule entre des platanes et des aulnes.

Vu de près, l'Ida est une très-belle montagne, tout entourée de contre-forts qui semblent l'éloigner et la grandir. Il se présente à nous comme une masse énorme largement déployée ; sa crête, tout en s'élevant d'un mouvement continu jusqu'au Gargare, a pourtant des courbes très-diverses, beaucoup d'accidents et de variétés ; ses flancs sont coupés de vallées profondes et couverts de bois, mais de place en place, pour relever la verdure et la mieux faire ressortir, les pentes roides et nues, les rochers coupés à pic mêlent à ce manteau de forêts leur couleur plus claire.

La vue est admirable surtout quand on descend au petit hameau d'*Avdgiler-Keui* (village des Chasseurs). Il y a là une quarantaine de maisons à toit plat bâties en terre, parmi de grands arbres au bord du fleuve; par derrière c'est l'étroite vallée où descend le Scamandre entre des bois épais, et tout au fond, comme une immense muraille, le flanc de l'Ida dans sa plus grande hauteur.

Nous couchons là sous de beaux platanes dans un moulin, au-dessus même du Menderé, et nous nous endormons bercés par le clapotement de ses eaux.

L'Ida, que dans cette journée nous avons pu, en partant de la plaine, embrasser dans presque tout son développement, forme une chaîne d'environ vingt-cinq lieues qui court à peu près dans la direction de l'est à l'ouest, tout entier boisé, encore couvert, comme dans l'antiquité,

de pins et de chênes (1). Le Gargare (Kaz-Dagh) (2), qui en forme le centre et le point culminant, se continue à l'ouest par le Killaion (Dikeli), à l'est par le Placos (Atkajasi). La hauteur n'en a jamais, que je sache, été déterminée au moyen d'observations barométriques; mais, d'après les appréciations des voyageurs les plus exacts, d'après le temps pendant lequel le sommet de la montagne reste dépouillé de neige, cette hauteur doit être d'environ 2,000 mètres, peut-être 2,200 ou 2,300 (3).

30 juillet 1856.

Départ de grand matin; nous avons, pour nous conduire et nous défendre contre les Zebeks le même Turc qui nous a amenés de Beïramitch la veille; il monte un de nos chevaux et n'a toujours pas d'autre arme que son chibouk. Hassan est aussi sur sa bête; Léon et moi, de peur des sentiers trop roides et des brusques contacts avec nos bâts, nous avons pris la résolution d'aller à pied; nous le regrettons vivement dans la journée, en voyant combien la pente est douce, mais aussi combien elle est longue.

Nous gravissons pendant deux heures environ à travers des bois sans fin de pins Laricio; on a à chaque instant de belles vues sur d'immenses ravins boisés, des sortes d'abîmes de verdure où montent lentement quelques fumées de bûcherons. Plus loin, on découvre les plateaux larges et tout couverts de forêts qui vont vers la mer de Marmara. Tout d'un coup on descend dans un vallon où l'on trouve des sources et de beaux platanes; on le remonte pendant un quart d'heure, en marchant vers le Gargare

(1) ... Ὑπὸ Πλάκῳ ὑλήέσσῃ (*Il.*, VI, 396-425).
(2) . . . . Γάργαρον ἄκρον
Ἴδης ὑψηλῆς. . . (*Il.*, XIV, 42.)
. . . Ἀκροτάτη κορύφη. . . (*Il.*, XIV, 157).
(3) On a reconnu que la limite des neiges éternelles, sous le 40e degré de latitude nord, est 3000 mètres. Le Gargare reste pendant deux ou trois mois de l'année sans neige.

dont on a la tête même juste en face de soi, et l'on arrive au pied d'une énorme paroi droite comme un mur, encadrée dans des masses de pins, de platanes et de chênes. Vers le pied du roc, mais pourtant à une hauteur encore assez grande, le Menderé sort d'une caverne percée dans la montagne et tombe en formant une gracieuse cascatelle parmi d'humides feuillages.

On peut, quoique avec assez de peine, arriver à l'entrée de la galerie et y pénétrer en marchant dans l'eau merveilleusement claire et froide, presque comme celle qui sort en Suisse du pied des glaciers. Creusée par les eaux dans le marbre blanc, la galerie est étroite et tortueuse ; la largeur moyenne est de deux mètres, la hauteur de quatre à cinq mètres ; on peut y faire environ deux cents pas, puis la voûte s'abaisse et touche l'eau. Les jambes se font à la température du milieu où elles sont plongées, et c'est alors un plaisir d'aller en avant dans cette jolie grotte à la lueur des torches qui se réfléchissent dans l'eau : on se croirait dans ce berceau souterrain des fleuves où Cyrène conduit Aristée :

Ibat, et, ingenti motû stupefactus aquarum,
Omnia sub magna labentia flumina terra
Spectabat diversa locis.....

Au sortir de la grotte nous déjeunons enfin, puis nous reprenons le chemin d'Avdgiler ; le soleil a monté, il fait bien chaud quand vers midi nous sortons des bois. Nous arrivons exténués de fatigue.

Après un long repos et une vaste jatte de *iaourti* qui nous semble délicieux, nous remontons sur nos bâts et nous partons pour Beïramitch. Un de nos gens a été en avant pour prévenir le tchorbadgi Ianni, chez qui nous avions déjeuné la veille, de nous préparer à souper et à coucher. Ce Grec est l'homme de confiance du mudir; il vient de l'accompagner aux Dardanelles pour régler une affaire avec le pacha; il est chargé de lever la dîme pour le compte du gouvernement sur toutes les maisons du bourg, grecques ou turques. C'est d'ailleurs le seul raïa du pays qui possède des terres.

Partout, en Troade, les Grecs peu nombreux n'ont pu mettre encore la main sur la terre ; ils exercent différents métiers, et une bonne partie d'entre eux sont étrangers, venus des environs de Janina. On rencontre dans tout l'Orient de ces industrieux Grecs d'Épire, artisans, maîtres d'école, médecins, papas.

Les femmes portent ici un assez joli costume : le pantalon comme dans certaines parties de Mételin, mais tombant jusqu'à la cheville; par-dessus la chemise, qui s'ouvre sur la poitrine entre les deux seins, un petit justaucorps de couleur, serré à la taille, un collier d'or autour du cou, sur la tête une sorte de large diadème formé de plusieurs rangs de pièces d'or imbriquées, et, par dessus, mêlé aux cheveux, un foulard jaune. Plusieurs sont très-jolies, entre autres une fille de notre hôte, qui, déjà mère de deux ou trois enfants qu'elle a nourris, a pourtant encore une poitrine de statue.

Quant au codja-bachi et à son futur héritier, un garçon de dix-sept ans assez laid et qui sait quelques mots de français, ils portent la robe bordée de fourrures qu'on retrouve partout sur les épaules des primats grecs.

31 juillet 1856.

Douze heures de cheval de Beïramitch à Tchanakalessi. Le chemin est très-monotone : on traverse toute la Dardanie, l'ancien royaume d'Énée. Ce sont de vastes plateaux coupés de vallées peu profondes et qui manquent presque toutes d'eau ; c'est une immense forêt de pins moins grands et moins beaux que ceux de l'Ida. A deux heures de Beïramitch, avant de s'engager dans la forêt, on rencontre un hameau turc, puis on est environ huit heures à tourner parmi les pins, sans voir une maison. On ne retrouve de village qu'en descendant dans la plaine, à deux heures des Dardanelles.

LE

PLAIDOYER D'APOLLODORE

CONTRE CALLIPPE

TRADUIT ET ANNOTÉ PAR R. DARESTE.

NOTICE.

Lycon, négociant d'Héraclée, avait des fonds déposés à la banque de Pasion, à Athènes. Il donne ordre de les tenir à la disposition de son associé Céphisiade, qui habite Scyros, et de les lui remettre quand il se présentera. Il prend ensuite la mer et meurt en voyage. Callippe, proxène des Héracléotes, se présente à la banque, et prétend que Lycon lui a fait donation, à cause de mort, des fonds déposés. Mais il arrive trop tard. Pasion a déjà remis les fonds à Céphisiade.

Ce payement est-il régulier et libératoire? Callippe avait-il formé opposition en temps utile? Telle est la question du procès.

Callippe soutient que Pasion a mal payé, et en conséquence il lui intente une action en dommages-intérêts (δίκη βλάβης). L'instance ainsi engagée, les deux parties font un compromis, et Lysithidès est constitué arbitre, mais Pasion meurt sur ces entrefaites. Il paraît que l'action en dommages-intérêts se trouvait éteinte par le décès du défendeur, auteur personnel du fait dommageable. Par suite, le compromis se

trouvait n'avoir plus d'objet. Callippe se voit obligé de recourir à une nouvelle procédure, et intente une action pour dette d'argent (δίκη ἀργυρίου) contre les héritiers de Pasion, qui sont les deux fils de ce dernier, Apollodore et Pasiclès. Lysithidès est de nouveau constitué arbitre, et au bout d'un an il rend sa sentence, par laquelle il donne gain de cause à Callippe. Apollodore, tant en son nom qu'au nom de son frère mineur, exerce un recours devant le tribunal des Héliastes, et soutient, au fond, que Pasion a bien payé; en la forme, que la sentence arbitrale est nulle, parce que Lysithidès n'a pas prêté serment, après avoir été mis en demeure de le faire.

La discussion est facile à comprendre et n'a besoin d'aucune autre explication. Elle nous fournit de précieux renseignements, tant sur les fonctions des proxènes que sur le mécanisme des banques athéniennes. On y voit comment se faisaient les payements, comment se réglaient les comptes de dépôt, comment se pratiquaient les oppositions.

Quant à la question de droit, le moyen de nullité proposé par Apollodore paraît bien fondé. A la différence des arbitres publics, les arbitres privés, choisis librement par les parties en vertu d'un compromis, devaient prêter serment avant de rendre leur sentence. Celle-ci ne pouvait être frappée d'appel, mais à condition qu'elle fût régulière en la forme. Dans le cas contraire, un recours était ouvert devant le tribunal des Héliastes qui annulait la sentence rendue et jugeait le fond (1).

Callippe, à ce qu'il semble, ne soutenait pas bien sérieusement la validité de la sentence arbitrale, car il plaidait surtout la question du fond, et se prévalait de ce que, suivant lui, Pasion aurait refusé de prêter devant l'arbitre le serment décisoire. Mais si le fait eût été vrai, répond avec raison Apollodore, comment expliquer que l'arbitre n'eût pas immédiatement condamné Pasion ?

Ce plaidoyer est le premier des discours prononcés par

(1) Voy. le 3e discours contre Aphobos, § 58-59.

Apollodore dans les affaires relatives à la succession de son père, le banquier Pasion. Tout porte à penser que ces discours ont été composés par Apollodore lui-même, et que s'ils ont été insérés dans la collection des œuvres de Démosthène, c'est précisément parce que Démosthène a été l'adversaire d'Apollodore, et a défendu contre lui ce même Phormion dont Apollodore invoque le témoignage contre Callippe.

La date du plaidoyer peut être indiquée d'une manière assez approximative. Le banquier Pasion est mort en 371-370. Callippe paraît avoir repris immédiatement l'instance contre Apollodore. La procédure ayant duré un an, la plaidoirie aurait eu lieu en 369 ou 368 (1).

Pour le texte du plaidoyer, nous avons suivi l'édition de Dindorf (Leipzig, Teubner, 1851). Nous avons eu sous les yeux l'édition publiée par Vœmel dans la collection de Didot, et l'apparatus de G. H. Schæfer.

PLAIDOYER.

Ce n'est pas chose commode, juges, de plaider contre un homme qui, avec du crédit et l'habitude de la parole, ne craint pas de mentir et n'est pas en peine de trouver des témoins. C'est alors une nécessité pour la défense de ne plus se borner à parler de l'affaire, mais de s'en prendre à la personne du plaideur et de montrer qu'il ne faut pas le croire sur sa réputation. Aussi bien, si vous introduisez l'usage de prêter l'oreille aux gens qui ont du crédit et l'habitude de la parole, de préférence à leurs adversaires moins bien pourvus, vous vous trouverez avoir donné des armes contre vous-mêmes. J'ai donc une prière à vous adresser. Si jamais vous avez examiné une affaire en elle-même, sans parti pris, ni pour la demande ni pour la défense, sans considérer autre chose que le droit, jugez encore aujour-

(1) C'est aussi l'avis d'Arnold Schæfer, *Demosthenes und seine Zeit*, tome III.

d'hui de la même façon. Je prends le récit des faits au commencement.

Ce Lycon d'Héraclée dont parle mon adversaire, juges, se servait, comme les autres commerçants, de la banque de mon père. Il avait pour hôtes Aristonous de Décélie et Archébiade de Lamptra. C'était un homme d'un caractère prudent. Sur le point de s'embarquer pour la Libye, il régla ses affaires avec mon père, en présence d'Archébiade et de Phrasias, et donna l'ordre de payer à Céphisiade les fonds qu'il laissait chez nous (soit seize mines et quarante drachmes, comme je vous le montrerai très-exactement). Ce Céphisiade, disait-il, était son associé, demeurant à Scyros, mais en ce moment absent pour d'autres affaires (1). Il chargea en même temps Archébiade et Phrasias de présenter à mon père Céphisiade, et de certifier l'identité de ce

(1) Le payement est libératoire lorsqu'il est fait à la personne désignée par le créancier : « Solutam pecuniam intelligimus utique naturaliter si numerata sit creditori. Sed et si jussu ejus alii solvitur, vel creditori ejus, vel futuro debitori, vel etiam ei cui donaturus erat, absolvi debet. Marcianus, l. 49 D. de solutionibus et liberationibus (XLVI, 3). » — « Quod jussu alterius solvitur pro eo est quasi ipsi solutum esset. » Paul, l. 180, D. de regulis juris (L, 17). Ce qu'il y a de particulier chez les banquiers, ce sont les précautions prises pour prévenir les fraudes. Celles-ci paraissent avoir été fréquentes, et il en est souvent question dans les comédies. Voyez, par exemple, Plaute (Curculio, v. 349). Le passage est évidemment traduit de quelque auteur grec tel que Diphile ou Ménandre :

Ibi me interrogat
ecquem Epidauro Lyconem trapezitam gnoverim ?
Dico me gnovisse : quid lenonem Cappadocem ? annuo
Visitasse. Sed quid eum vis ? quia de illo emi virginem...
Dedisti tu argentum ? inquam. Imo apud trapezitam situm est
illum quem dixi Lyconem ; atque ei mandavi, qui anulo meo
tabulas obsignatas adtulisset, ut daret operam
ut mulierem a lenone cum auro et veste abduceret.

Quoique associé de Lycon, Céphisiade ne pouvait recevoir le payement qu'en vertu d'un mandat de ce dernier. La société commerciale en nom collectif, avec solidarité active et passive, était inconnue des anciens.

dernier lorsqu'il serait de retour. C'est en effet l'usage chez les banquiers. Lorsqu'un particulier qui a déposé des fonds donne ordre de les remettre à une certaine personne, on inscrit d'abord le nom du déposant, puis la somme déposée, et on écrit en marge : « payer à un tel ». Si la personne à laquelle le payement doit être fait est connue du banquier, on se contente d'indiquer qu'il faut payer à un tel, mais, si elle n'est pas connue, on ajoute en marge le nom de celui qui doit la présenter et certifier son identité avant qu'elle puisse toucher. Le voyage de Lycon ne fut pas heureux. A peine sorti du port et dans le golfe d'Argos, il fut attaqué par des corsaires, et la prise fut amenée à Argos. Lui-même fut atteint d'une flèche et mourut. Aussitôt Callippe que voici se rend à la banque, et demande si l'on connaît Lycon d'Héraclée, et sur la réponse affirmative de Phormion (2), il ajoute : « Ne faisait-il pas des affaires avec vous ? — Mais, dit Phormion, pourquoi cette question ? — Pourquoi ? reprend Callippe, le voici : Lycon est mort, et moi je suis le proxène des Héracléotes. Je demande à voir vos registres pour m'assurer s'il a laissé de l'argent ici. Ma charge m'oblige à veiller aux intérêts de tous les Héracléotes (3). » Phormion, juges, ainsi mis en demeure, fit immédiatement et sans difficulté ce qu'on lui demandait. Il montra son registre. Callippe le parcourut, lui seul et nul autre ; il y lut un article ainsi conçu : « Lycon d'Héraclée, seize cent quarante drachmes, payer à Céphisiade, Céphisiade sera présenté par Archébiade de Lamptra ; » puis il se retira sans rien dire, et pendant plus de cinq mois il a gardé le même silence. Sur ces entrefaites, Céphisiade arrive à Athènes, vient à la banque et réclame les fonds, et alors, juges, en présence d'Ar-

(2) Phormion était l'affranchi et le teneur de livres du banquier Pasion. C'est lui qui, plus tard, fut client de Démosthène et adversaire d'Apollodore.

(3) Sur les fonctions des *proxènes*, analogues à celles de nos *agents consulaires*, voy. l'excellent travail de M. Ch. Tissot : « des Proxénies grecques et de leur analogie avec les institutions consulaires modernes ; » in-8°, Dijon, 1863.

chébiade et de Phrasias que Lycon avait présentés à mon père et qu'il avait chargés de lui certifier l'identité de Céphisiade après le retour de ce dernier, en présence d'autres témoins encore, Phormion lui compta seize mines et quarante drachmes, et lui en effectua le payement. En preuve de tout ce que j'avance, on va vous lire les dépositions des témoins.

TÉMOIGNAGES.

Les témoignages que vous venez d'entendre, juges, vous ont prouvé que je dis vrai. Peu de temps après, Callippe rencontre mon père en ville, et lui demande si Céphisiade, inscrit sur ses livres comme devant recevoir les fonds déposés par Lycon d'Héraclée, est enfin de retour. Mon père répond qu'il le croit, qu'au surplus si Callippe veut descendre au Pirée, il saura exactement ce qui en est. Alors Callippe : « Sais-tu, Pasion, ce que je te demande? » (Par Jupiter, Apollon et Déméter, je ne vous mentirai pas, juges, je vous rapporterai fidèlement tout ce que j'ai entendu dire à mon père) ; « tu peux, dit-il, me rendre service, sans te compromettre en rien. Je suis le proxène des Héracléotes. A coup sûr tu aimerais mieux voir cet argent passer dans mes mains qu'en celles d'un métèque, habitant de Scyros, homme de peu. Or voici ce qui arrive : Lycon se trouve, à ce que j'apprends, n'avoir laissé ni enfants ni héritiers dans son pays. De plus, à Argos où il avait été conduit mourant, il a donné à l'Argien Strammène, proxène des Héracléotes, tout ce qu'il avait sur lui (4). C'est donc à moi de recueillir les biens qu'il a laissés ici. Je me crois du moins fondé à le prétendre. Pour toi, voici ce que tu as à faire : si Céphisiade n'a pas encore reçu le payement, dis-lui, quand il se présentera, que j'y forme opposition ; s'il l'a reçu, dis-lui que je suis venu avec des témoins, et que je t'ai sommé

(4) Lycon donne à Strammène, d'Argos, proxène des Héracléotes, tout ce qu'il a sur lui ; c'est le seul moyen qui lui reste de soustraire ces biens aux corsaires d'Argos qui s'en sont emparés.

de me représenter ou les fonds déposés ou la personne qui les a reçus (5), et que si l'on veut me dépouiller de ce qui m'appartient, c'est à un proxène qu'on aura affaire. » — A ces mots, « Callippe, lui dit mon père, je suis tout disposé à te faire plaisir (bien insensé si je ne l'étais pas), pourvu que je n'aie ni reproches à craindre ni responsabilité à encourir. Parler ainsi à Archébiade et Aristonous, et même à Céphisiade, ne m'embarrasse point. Mais s'ils ne veulent pas faire ce que je leur dirai, tu pourras leur parler toi-même. — Sois tranquille, Pasion, dit Callippe, si tu veux, tu les forceras de faire tout ce qu'il te plaira. »

Ces paroles dites à mon père par Callippe, répétées par mon père à Archébiade et à Céphisiade, sur la demande de Callippe et pour lui faire plaisir, sont le germe d'où est sorti tout ce procès. J'ai voulu affirmer par le plus sacré des serments que je répète ce que m'a dit mon père.

Callippe, qui prétend aujourd'hui ne dire que la vérité et veut qu'on le croie, est resté trois ans sans agir, après que mon père eut parlé pour la première fois à Archébiade et aux autres amis de Céphisiade, et que ceux-ci eurent expressément refusé d'avoir aucun égard aux dires de Callippe. Mais lorsqu'il vit que mon père devenait infirme, qu'il avait peine à monter en ville, et que ses yeux l'abandonnaient, il lui intente une action, non pas en payement d'une dette d'argent, mais en réparation de dommage (6); il dit qu'on lui a fait tort en payant à Céphisiade l'argent

(5) Il s'agit ici de l'action εἰς ἐμφανῶν κατάστασιν, analogue à l'*actio ad exhibendum* du droit romain, et préliminaire de la revendication.

(6) L'action en réparation de dommage (βλάβης) était une action pénale (δίκη κατά τινος). Elle donnait au juge le pouvoir d'évaluer discrétionnairement les dommages-intérêts, à moins qu'ils ne fussent déterminés à l'avance soit par une clause pénale, soit par une disposition de loi; c'est ce que les Athéniens appelaient τιμητὸς ἀγών.

L'action en payement d'une somme d'argent (ἀργυρίου) était une action ordinaire, tendant à une restitution (δίκη πρός τινα). Elle se donnait pour toute dette d'argent, quelle que fût d'ailleurs la cause de la dette. Le montant de la réclamation et, par suite, celui de la

déposé à la banque par Lycon d'Héraclée, alors qu'on s'était engagé à ne pas se dessaisir des fonds sans l'avoir prévenu. Puis, après avoir intenté l'action, il retire les pièces de chez l'arbitre public, et engage mon père à constituer un arbitre privé (7), Lysithidès, ami intime de Callippe lui-même, d'Isocrate et d'Apharée (8), et connu de mon père. Mon père accepta le compromis, et, tant qu'il vécut, Lysithidès, quoique lié avec nos adversaires, n'osa rien faire contre nous. Et cependant Callippe a des amis assez impudents pour oser témoigner qu'il a déféré le serment à mon père, et que mon père n'a pas voulu prêter ce serment devant Lysithidès, comme s'il était croyable que Lysithidès, ami de Callippe, et siégeant comme arbitre, se fût abstenu de prononcer contre mon père si mon père avait refusé de prêter le serment décisoire (9). Ce qui prouve que je dis

condamnation, ne comportait aucune évaluation, puisqu'il était forcément déterminé d'avance ἀγὼν ἀτίμητος.

Pourquoi, après avoir intenté contre Pasion la première de ces deux actions, Lycon intente-t-il la seconde contre Apollodore ? C'est que sans doute à Athènes, comme à Rome, l'action pénale ne pouvait être poursuivie que contre l'auteur du dommage et non contre ses héritiers. « Est enim certissima juris regula, dit Gaïus, Inst. IV, 112, ex maleficiis pœnales actiones in heredem nec competere nec dari solere, velut furti, vi bonorum raptorum, injuriarum, *damni injuriæ.* »

(7) Le procès s'engageait devant l'archonte, qui le renvoyait à un arbitre public tiré au sort sur une liste composée de quarante-quatre citoyens par chacune des dix tribus (Schol. Demosth. Mid., p. 542; Pollux, VIII, 126). L'arbitre public était toujours pris dans la tribu du défendeur (Lysias, Pancl., § 2; Demosth., Everg., § 12). Il ne prêtait pas serment, mais aussi sa sentence n'était en réalité qu'un avis, et pouvait toujours être déférée par appel au tribunal des Héliastes.

Les arbitres privés étaient désignés par les parties elles-mêmes dans les termes du compromis, qui leur conférait souvent le pouvoir d'amiables compositeurs. Ils ne pouvaient juger qu'après avoir prêté serment, mais leur décision était sans appel, sauf le cas de nullité.

(8) Il s'agit ici du célèbre rhéteur Isocrate, qui nomme en effet Apharée parmi ses plus anciens disciples (*de Permutatione*, § 93).

(9) Sur le serment en général, comme moyen de preuve, voy. Meier et Schœmann, *der Attische Process*, p. 686.

vrai et que mes adversaires mentent, c'est d'abord cette observation qu'alors Lysithidès aurait certainement condamné mon père, et qu'aujourd'hui l'action intentée contre moi serait l'action en exécution de chose jugée, et non l'action en payement d'une dette d'argent (10). Mais en outre je vais vous produire les témoins en présence desquels ont eu lieu toutes les rencontres entre mon père et Callippe, devant Lysithidès.

TÉMOINS.

Il n'a donc pas provoqué mon père au serment, il a attendu que mon père fût mort pour imaginer ce mensonge, et aujourd'hui il a beau jeu pour invoquer les témoignages complaisants de ses amis. Les preuves que je viens de vous donner, les témoins que vous venez d'entendre, suffisent pour vous convaincre sur ce point. C'est moi, au contraire, qui, au nom et comme héritier de mon père, ai demandé à prêter serment, comme le prescrit la loi, au cas où l'héritier est poursuivi en justice pour un fait imputé au défunt. J'ai offert de jurer qu'il n'est pas à ma connaissance que mon père se soit engagé à payer à Callippe l'argent déposé par Lycon, ni que Callippe ait été présenté à mon père par Lycon (11). Phormion a offert de jurer qu'il a parlé lui-même

(10) L'action en exécution de chose jugée (δίκη ἐξούλης) était l'équivalent de l'action *judicati* du droit romain. Le créancier obtenait par ce moyen l'envoi en possession des biens du débiteur, qui, de plus, était condamné envers l'État à une amende égale au montant de la condamnation. Or le non-payement de l'amende entraînait pour le débiteur l'ἀτιμία, la contrainte par corps, et les mesures d'exécution les plus rigoureuses.

Le raisonnement d'Apollodore rappelle la règle romaine, Paul. Sent., II, 4, § 5 : « Si quis debitum quocumque modo confessus docetur, ex ea re actio creditori non datur, sed ad solutionem compellitur. »

(11) C'est le *juramentum ignorantiæ*. Paul, *ibid.*, § 4 : « Heredi ejus cum quo contractum est jusjurandum deferri non potest, quoniam contractum ignorare potest. »

à Lycon, en présence d'Archébiade, qu'il a reçu l'ordre de payer à Céphisiade, que ce dernier lui a été présenté par Archébiade, que le jour où Callippe est venu pour la première fois à la banque, annonçant la mort de Lycon et demandant à voir les livres, pour s'assurer si son compatriote n'avait pas de l'argent en dépôt, les livres lui ont été immédiatement communiqués, et que Callippe, après avoir lu l'ordre de payer à Céphisiade, s'est retiré sans rien dire, sans former aucune opposition (12), sans signifier aucune défense au sujet de cet argent. Lis-moi les témoignages qui prouvent l'un et l'autre fait ; lis aussi le texte de la loi.

TÉMOIGNAGES. — LOI.

Je vais plus loin, juges, et je vais vous montrer que Lycon n'avait même pas recours aux services de Callippe. Cela ne sera pas inutile, je pense, pour confondre l'assurance de cet homme, qui affirme que cet argent lui a été donné par Lycon en pur don. Lycon avait prêté à la grosse à Mégaclide d'Éleusis et à Thrasylle son frère une somme de quarante mines, pour un voyage en Thrace, puis Mégaclide ayant changé d'avis, et ne voulant plus faire ce voyage ni courir de risques, Lycon redemanda ses fonds; mais il ne put s'entendre avec Mégaclide sur le compte des intérêts. De là résulta une contestation, puis un procès. La somme était considérable, l'instruction de l'affaire fut longue, néanmoins Lycon n'appela jamais Callippe à son aide. Il n'eut recours qu'à Archébiade et aux amis d'Archébiade. Ce fut Archébiade qui les mit d'accord, et, en preuve de ce fait, j'invoque le témoignage de Mégaclide lui-même.

(12) On a discuté la question de savoir si l'opposition à payement, ou la saisie-arrêt, était connue du droit romain. Nous en trouvons ici un exemple, en droit attique.

TÉMOIGNAGE.

Vous voyez, juges, ce qu'il faut penser de cette prétendue amitié entre Lycon et Callippe. Non-seulement Lycon n'avait pas recours à lui pour ses affaires, mais jamais il n'est descendu chez lui, et les amis de Callippe, qui attestent tant de choses, n'ont pourtant pas osé déclarer que Lycon descendait chez Callippe, sachant bien que, s'ils faisaient un pareil mensonge, on le découvrirait sur-le-champ en donnant la question aux esclaves (13). Mais je veux vous donner encore une raison assez forte, si je ne me trompe, pour vous montrer jusqu'à l'évidence que toutes les histoires de Callippe sont un mensonge. Si Lycon aimait Callippe et le traitait en ami, comme Callippe l'affirme, et s'il voulait lui donner l'argent dont il s'agit, pour le cas où il viendrait à mourir (14), n'aurait-il pas mieux fait de déposer cet argent chez Callippe devant témoins? De la sorte, s'il revenait sain et sauf, il reprenait son argent sans difficulté des mains d'un ami, du proxène de sa nation; s'il venait à mourir, il se trouvait avoir donné en présence de témoins : ses intentions étaient remplies. Cela n'était-il pas plus convenable que de laisser les fonds à la banque? Pour moi, je crois que le premier parti était le plus régulier, et en même temps

(13) La question donnée aux esclaves de l'une des parties était considérée par les Athéniens comme le plus puissant de tous les moyens de preuve même en matière purement civile. Les Romains ne l'admettaient qu'en matière criminelle et seulement pour compléter la preuve. « Ad tormenta servorum, dit un rescrit d'Hadrien, ita demum veniri oportet, quum suspectus est reus, et aliis argumentis ita probationi admovetur ut sola confessio servorum deesse videatur. » (L. 1, § 1. D., *de Quæstionibus*, XLVIII, 18.)

(14) Δωρεὰν δοῦναι αὐτῷ εἴ τι πάθοι. C'est la donation à cause de mort. « Mortis causa donatio est, dit Justinien (Instit., II, 7, § 1), quæ propter mortis fit suspicionem : quum quis ita donat ut, si quid humanitus ei contigisset, haberet is qui accipit; sin autem supervixisset is qui donavit, reciperet, vel si eum donationis pœnituisset, aut prior decesserit is cui donatum sit. »

le plus noble. Eh bien ! il n'a rien fait de tout cela, et vous verrez là sans doute une présomption très-forte. Au lieu de cela, il a fait inscrire Céphisiade sur les livres et a donné ordre de lui faire le payement.

Réfléchissez encore à ceci, juges : Callippe était citoyen d'Athènes, très en état de nous faire du bien ou du mal : Céphisiade au contraire n'était qu'un métèque, un homme de rien. On ne peut donc supposer que mon père ait voulu servir Céphisiade, contre tout droit, plutôt que de respecter le droit de Callippe. Mais, dira-t-on peut-être, mon père tirait profit de cet argent, et c'est pourquoi il était porté à préférer Céphisiade (15). Ainsi, il n'aurait pas craint de faire tort à un homme qui pouvait lui faire perdre le double de la somme reçue (16), et il se serait montré avare en cette circonstance, lui qui ne l'était pas quand il s'agissait de contributions, de liturgies et de dons à l'État ! Lui qui ne faisait pas tort à un métèque, il aurait fait tort à Callippe !

(15) Le dépôt fait en banque, à un trapézite, ou chez les Romains à un *argentarius*, était ce qu'on appelle un dépôt irrégulier. Le banquier pouvait s'en servir et s'en servait effectivement pour ses affaires. Par contre, le dépôt produisait des intérêts qui n'avaient même pas besoin d'être stipulés, parce qu'ils étaient considérés comme l'équivalent de l'usage de la somme déposée. « Si ex permissu meo deposita pecunia, dit Paul (l. 29, § 1, D. depositi, XVI, 3), is penes quem deposita est utatur, ut in ceteris bonæ fidei judiciis, usuras ejus nomine præstare mihi cogitur. » Toutefois les Romains, qui accordaient au déposant un privilége, en cas de faillite du banquier, sur toute la masse mobilière, lui enlevaient ce privilége s'il avait touché des intérêts. Dans ce cas, il n'était plus considéré que comme un prêteur (l. 7, §§ 2 et 3, et l. 8, D. depositi, XVI, 3).

(16) Ainsi l'action βλάβης, comme chez les Romains l'action *damni injuriæ ex lege Aquilia*, se donnait au double, en cas de contestation de la part du défendeur. Mais à Rome la peine du double frappait la contestation mal fondée. « Hæc actio, dit Ulpien, adversus confitentem competit in simplum, adversus negantem in duplum (l. 23, § 10, D. ad legem Aquiliam, IX, 2). » A Athènes, la loi distinguait, suivant que le fait était volontaire ou involontaire (Démosth., XXI, 43 : Οἱ περὶ τῆς βλάβης οὗτοι νόμοι πάντες, ἂν μὲν ἑκὼν τις βλάψῃ, διπλοῦν, ἂν δ' ἄκων, ἁπλοῦν τὸ βλάβος κελεύουσιν ἐκτίνειν.)

Callippe lui-même, si ce qu'il dit est vrai, aurait déféré le serment à mon père comme à un homme honnête et incapable de mentir, et aujourd'hui il parle de lui comme d'un homme sans probité, voulant gagner sur un dépôt ! et mon père, n'ayant voulu ni jurer, comme l'affirme Callippe, ni payer, aurait échappé à une condamnation ! A qui, juges, peut-on faire croire ces choses? A personne, assurément. Et Archébiade serait d'assez mauvaise foi pour témoigner contre Callippe, qui est du même dème, qui se mêle des affaires publiques et n'est pas le premier venu ! Il affirmerait à tort que nous disons vrai et que Callippe a menti, et cela sachant bien que si Callippe veut arguer de faux son témoignage, et se borne à exiger de lui un serment, il sera obligé de prêter serment dans les termes que Callippe aura dictés (17) ! Ce n'est pas tout. Pouvez-vous croire que, pour faire toucher cet argent à Céphisiade, un métèque, ou à Phormion, que Callippe prétend avoir fait son profit sur le dépôt, Archébiade prêterait un faux serment? Non, juges, cela n'est pas vraisemblable. Il n'y a rien à reprendre dans la conduite d'Archébiade, pas plus que dans celle de notre père. Vous le connaissez, c'est un homme qui tient à sa réputation, incapable de faire rien de mal ni de s'exposer à aucun reproche, et ses relations avec Callippe ne permettent pas de penser qu'il se soit décidé facilement à lui faire tort, comme à un homme à qui l'on ne doit pas d'égards. Callippe, en effet, ne me paraît pas un adversaire à mépriser ; l'année dernière, lorsqu'il eut intenté contre moi l'action qui vous est soumise, et qu'il m'eut mis en demeure d'accepter l'arbitrage de Lysithidès, j'ai bien senti sa force, et, quoique ses procédés fussent injurieux pour moi, j'ai obtempéré à la sommation. J'ai consenti au compromis, et je l'ai fait confirmer par l'archonte. Eh bien ! cet arbitre

(17) C'était au demandeur à dicter la formule du serment. « Jurari autem oportet, dit Ulpien (livr. 3, § 4, et l. 5, D. de jurejurando, XII, 2), ut delatum est jusjurandum.... Omne enim omnino licitum jusjurandum per quod voluit quis sibi jurari, idoneum est, et si ex eo fuerit juratum, prætor id tuebitur. »

nommé par autorité de justice, il l'a déterminé à prononcer sans avoir prêté serment, malgré mon insistance pour que le serment fût prêté avant la sentence, conformément à la loi (18). Il voulait pouvoir vous dire que l'affaire avait été déjà jugée par Lysithidès, un citoyen honorable. Aussi bien, juges, tant que vivait mon père, Lysithidès, avec ou sans serment, n'aurait probablement pas voulu lui faire tort, car il avait des égards pour lui. Mais sans serment, je n'avais pas, moi, d'égards à attendre de lui. Son serment seul pouvait me rassurer, à cause de son caractère. C'est pour cela qu'il a rendu sa sentence sans avoir rempli cette formalité. Pour prouver ce que j'avance, je vais encore vous faire entendre ceux qui ont été témoins du fait.

TÉMOINS.

Ainsi donc, juges, Callippe est capable d'agir contrairement aux lois et au droit. Vous avez entendu les témoins qui l'affirment. Et maintenant, juges, je vous en conjure, en mon nom et au nom de mon père, souvenez-vous qu'à l'appui de tout ce que j'ai dit, j'ai fourni des preuves : témoins, indices, lois, serments; j'ai montré qu'au lieu d'attaquer Céphisiade, qui reconnaît avoir reçu et possédé l'argent, au lieu, dis-je, de l'attaquer, comme il pourrait le faire s'il avait en effet des droits sur cet argent, et cela sans préjudice des serments qu'il peut exiger de nous, il aime mieux s'en prendre à nous, sachant bien que l'argent n'est plus dans nos mains. Je vous en prie, renvoyez-moi des fins de la demande. En faisant cela, vous voterez suivant la justice et suivant les lois, et de plus vous ferez une chose digne de vous, digne de mon père. Sachez-le bien, je serais disposé à vous abandonner tout ce que je possède, plutôt que de céder à une demande injuste, et de payer ce que je ne dois pas.

(18) Il en était de même à Rome. Le *judex*, désigné par le préteur, promettait avec serment de juger *ex animi sententia*. Il prêtait ce serment *aram tenens*, au moment d'ouvrir les débats. Cic. Acad. quæst., II, 47, et pro Flacco, 36, de Officiis, III, 10.

ÉTUDE

SUR

LES GÉOPONIQUES[1]

PAR

M. de Raynal,
Président à la Cour de cassation.

> Pretiosum utique opus, etsi plurima vanissima contineat, in quo plurimos scriptores, non aliàs superstites, conservatos habeamus.
>
> Haller, *Bibl. Bot.*, I, 144.

Les *Géoponiques* sont le seul traité complet et méthodique que la littérature grecque nous ait laissé sur l'agriculture; et ce fait seul, quoique l'ouvrage appartienne au dixième siècle, c'est-à-dire à une époque de décadence, suffirait pour lui donner de l'importance et de l'intérêt. Nous verrons bientôt que, sans parler des ressources que présente son texte pour l'histoire philologique des variations de la langue grecque, il a un autre titre à l'attention de ceux qui se préoccupent de l'histoire de l'agriculture : c'est qu'il fait connaître, au

(1) Prolégomènes d'une traduction nouvelle des Géoponiques. — Je ne saurais trop remercier ici le savant et aimable M. Egger, de l'Institut, de l'intérêt que lui a inspiré ce travail, ainsi que des avis et des indications précieuses qu'il a bien voulu me donner.

moins par des fragments, de nombreux écrivains qui avaient composé des livres, aujourd'hui perdus, sur l'économie rurale, et permet ainsi de reconstituer un chapitre de l'histoire littéraire agricole.

Aussi la Société d'Agriculture de la Seine avait exprimé, en 1812, le vœu que quelqu'un se chargeât de traduire les vingt livres des *Géoponiques*. Ce vœu ne fut pas exaucé ; mais un de ses membres, M. Ch.-Ambroise Caffarelli, alors préfet, en fit une assez longue analyse qui fut publiée dans les Mémoires de la Société et tirée à part. Il jugea sévèrement les *Géoponiques* et déclara « qu'on y trouvait sans doute beaucoup « de détails curieux, mais entremêlés d'opinions et de pra- « tiques superstitieuses », et qu'en somme l'ouvrage ne méritait pas les honneurs d'une traduction complète.

J'ai étudié à mon tour les *Géoponiques*, et je n'ai pas regretté, malgré la sentence de M. Caffarelli, d'avoir consacré à cette étude les tristes loisirs que nous a faits l'année 1871. On en jugera, si on veut bien lire les détails qui vont suivre.

Je ferai d'abord connaître l'histoire bibliographique de l'ouvrage ; je chercherai à déterminer les circonstances dans lesquelles il a été composé et le nom de son auteur, ainsi que la méthode qui a présidé à sa rédaction ; à apprécier la valeur des fragments qui s'y trouvent réunis et les notions qu'il nous donne sur d'anciens écrivains grecs pour la plupart inconnus ; enfin je m'efforcerai de préciser l'importance qu'on peut lui accorder dans l'ensemble des documents que nous possédons sur l'agriculture antique.

C'est à l'édition publiée en 1781 à Leipsick, en 4 vol. in-8°, par Jean-Nicolas Niklas, que j'emprunterai presque tous les éléments de ces observations. Cette édition est l'un de ces travaux consciencieux de l'ancienne érudition allemande, un peu surchargés de bagages, où on trouve souvent le superflu, pas toujours le nécessaire ; estimables pourtant et qui ont rendu tant de services à l'étude de l'antiquité.

I.

On a supposé, pour les *Géoponiques*, comme pour beaucoup d'autres ouvrages de la littérature grecque, que les manuscrits en avaient été apportés en Italie, après la prise de Constantinople, en 1455, par les savants byzantins qui étaient venus y chercher un asile. Il est probable que ces ouvrages y étaient connus à une époque plus ancienne. Les villes italiennes, qui se livraient presque toutes au commerce, entretenaient de fréquentes relations avec Constantinople : elles y avaient des comptoirs, des quartiers séparés, des magistrats ou consuls des marchands. C'est ainsi qu'au douzième siècle, un Pisan, *Burgundio* ou *Burgundione*, y remplissait ces dernières fonctions dans l'intérêt des marchands de Pise ; il y était notamment en 1157 et habitait le quartier des Pisans. Sans doute il se procura un manuscrit des *Géoponiques*, ainsi que d'autres manuscrits grecs : il traduisit en latin au moins la partie des *Géoponiques* relative aux vendanges. Cette traduction, restée inédite et dont il existe des copies en Italie et à Paris, a été à la disposition de Pierre de' Crescenzi, citoyen de Bologne, qui composa, à la fin du treizième siècle, un traité d'agriculture, longtemps célèbre, sous le titre de *Commodorum ruralium libri XII*. Il cite Burgundio à plusieurs reprises (1); mais il ne paraît pas avoir eu connaissance du livre lui-même. — Dès le douzième siècle, au contraire, les *Géoponiques* étaient connues, consultées et citées par un Maure de Séville, Ibn-el-Awam, qui composait à cette époque un livre d'agriculture, récemment traduit en français ; à côté de nombreuses citations des agronomes nabatéens, on y rencontre souvent le nom d'écrivains grecs, des passages évidemment empruntés aux

(1) *Commod. ruralium* lib. IV, *passim*. — Voy. les notices de la traduction italienne reproduite dans la collection des *Classici italiani*, 3 vol. in-8, Milan, 1805.

Géoponiques, et le nom même de Cassianus, qui, ainsi que nous le verrons, paraît en être l'auteur (1).

Quoi qu'il en soit, les *Géoponiques* paraissent avoir été ignorées, même en Italie, jusqu'au seizième siècle. Son premier traducteur à cette époque le déclare, et les copies manuscrites que nous connaissons, celles qui appartiennent à la Bibliothèque nationale, ne remontent pas au-delà de la fin du quinzième siècle et du commencement du seizième (2).

Vers cette dernière époque, deux manuscrits tombèrent aux mains de deux philologues allemands alors célèbres, tous deux protestants et amis de Luther, Matthieu Aurogallus, professeur à Wittemberg, et Simon Grynæus, médecin suisse.

Le premier fut confié par Aurogallus à un savant médecin de Swickau, ville de Saxe, Janus Cornarius, connu par de nombreuses traductions d'auteurs grecs. Il s'empressa de le traduire en latin. Sa traduction, dont le titre et la préface attribuent les *Géoponiques* à un empereur d'Orient, Constantin Pogonat (de 668 à 685), opinion aujourd'hui abandonnée, fut imprimée, avant le texte grec, à Bâle, en 1538, puis réimprimée la même année à Venise; en 1541, à Lyon, chez Sébastien Gryphius ; en 1543, encore à Lyon, chez Antoine Vincent; mais cette fois l'éditeur, Sulpice Sa-

(1) Le livre de l'Agriculture d'Ibn-el-Awam, traduit par J.-J. Clément Mullet, ouvrage couronné par la Société d'Agriculture de Paris. — 3 vol. in-8. Paris, Franck, éditeur, 1864-1867. — Voy. la Préface, et dans le texte, *passim*.

(2) La Bibliothèque nationale possède trois manuscrits sur papier, petit-in-f°, du texte des *Géoponiques* (n°s 1993, 1994, 1995). Le n° 1993, le plus ancien, remonte à 1485; il fut copié, *en vingt-trois nuits*, par François Tholandellus, chancelier de la Commune de Trévise. Le plus beau des trois, le n° 1994, est l'œuvre de Michel, qui travaillait pour un Lascaris; il provient de la bibliothèque de Catherine de Médicis, et paraît avoir appartenu à un Vénitien célèbre, André Naugerius. Le n° 1995, qui provient de la bibliothèque de Fontainebleau, ne porte ni date ni nom de copiste ; il paraît remonter au commencement du seizième siècle. Les *Géoponiques* y sont suivies de fragments sur l'Hippiatrique, attribués à Sostrate et à Hippocrate.

pidus, crut devoir attribuer les *Géoponiques* à Cassius Dionysius, d'Utique, écrivain grec antérieur à Varron qui le cite, et qui avait traduit, en l'abrégeant, le traité d'agriculture composé par le général carthaginois Magon, probablement le frère d'Annibal. C'était là une supposition tout à fait inadmissible. La traduction de Janus Cornarius a paru assez généralement exacte pour être reproduite, avec quelques corrections, dans les éditions plus récentes.

Le texte grec ne fut imprimé qu'en 1539, à Bâle, chez Robert Winter, par les soins d'Oporin et de Brassicanus, avec une préface de Simon Grynæus, où il dit, avec les illusions naturelles aux éditeurs, que c'est un trésor plutôt qu'un livre (*non libris, sed thesauris adnumerandus*). Mais on reconnaît, dans ce mouvement autour d'un ouvrage après tout secondaire, un signe de ce temps qu'on a appelé, non sans motifs, quoique avec un peu d'exagération peut-être, le siècle de la Renaissance.

Ce ne fut pas tout, et ce mouvement gagna la France. Dès 1543, les frères de Marnef imprimèrent à Poitiers, en un mince volume petit in-folio : « les XX livres de Constantin « César, ausquels sont traictez les bons enseignements d'a- « griculture, traduictz en françoys par M. Anthoine Pierre, « licencié en droict, » et dédiés à noble homme Hugues de Commange, protonotaire apostolique et seigneur d'Herce en Couserans. Dans un avis au lecteur, à la fin du volume, Antoine Pierre déclare qu'il a suivi la traduction latine de Janus Cornarius dont il reproduit l'opinion sur l'auteur du livre original. En 1557, il avait déjà paru au moins cinq éditions de cette traduction, en formats différents. En 1542, on imprimait deux traductions italiennes, l'une de Pietro Lauro, de Modène, l'autre de Thomas Vitelli. Il en paraissait également une, en allemand, de Michel Hernn. Elles semblent toutes les deux avoir été plusieurs fois réimprimées.

Toutefois il paraît qu'un tel succès s'arrêta. Il faut sans doute en attribuer la cause à la publicité que reçurent alors les grands agronomes latins, Caton, Varron, Columelle et

Palladius ; à l'impression du livre de Pierre de' Crescenzi, *les Profits champêtres*, traduit dès 1485 en français par l'ordre du roi Charles V ; plus tard enfin aux nombreuses éditions du *Prædium rusticum* de Charles Estienne, bientôt traduit par lui-même en français et sucessivement augmenté par Jean Liébault, son gendre, sous le titre de *Maison rustique*. Les *Géoponiques* n'étaient désormais qu'un livre curieux et cessaient d'avoir une utilité pratique.

Nous ne trouvons qu'en 1704 une nouvelle édition des *Géoponiques*, publiée en un volume in-8°, à Cambridge, par un membre de l'Université de cette ville, Pierre Needham; et enfin l'édition plus ample encore, publiée en 1787, à Leipsick, en 4 vol. in-8°, par Jean-Nicolas Niklas : c'était une reproduction fort augmentée de celle de Needham. Niklas paraît l'avoir entreprise par les conseils de son savant ami et maître, Jean-Matthias Gesner, mort à Göttingen en 1761, qui, en 1735, avait lui-même publié une excellente édition des Agronomes latins.

C'est de cette estimable publication que s'était servi M. Caffarelli en 1812, et que je me suis servi à mon tour.

II.

J'ai dit que les *Géoponiques* n'étaient qu'une compilation dont les éléments étaient empruntés à des auteurs plus anciens.

A quelle époque et dans quelles circonstances a été rédigée cette compilation ? quel en est l'auteur probable ?

Telles sont les questions que je dois maintenant examiner.

Il ne peut pas y avoir de doutes sérieux sur l'époque et sur les circonstances où les *Géoponiques* ont été composées. Il n'est pas même besoin de réfuter l'opinion de Janus Cornarius, qui les attribue au règne si agité de Constantin Pogonat, au septième siècle, et encore moins celle d'un certain Sulpice Sapidus, qui, dans une édition de Lyon, en 1543, prétend qu'ils sont l'œuvre, longtemps perdue, heureuse-

ment retrouvée, de Cassius Dionysius, d'Utique, l'abréviateur des livres du Carthaginois Magon, fort antérieur, comme je l'ai déjà dit, à Varron, à Columelle et à Pline.

Tout s'accorde, en effet, pour fixer la date des *Géoponiques* à une époque de renaissance littéraire et artistique ; à ce mouvement intellectuel, si remarquable, dont un empereur d'Orient, de la maison de Macédoine, Constantin VII, qui le premier porta le nom de Porphyrogénète, donna le signal au dixième siècle.

Je n'ai pas ici à faire l'histoire du règne de Constantin Porphyrogénète, empereur en 907, dès l'âge de sept ans, et qui garda ce titre jusqu'à sa mort en 959 : règne traversé par bien des vicissitudes et pendant lequel il n'exerça seul l'autorité qu'à partir de la chute de son beau-père, Romain Lecapène, qui fut détrôné en 944. Ce ne fut assurément ni un grand souverain ni un grand général ; mais il eut le mérite d'aimer passionnément les lettres, les sciences et les arts, de les cultiver, non sans succès, et surtout de les favoriser constamment (1). Il avait consacré à des études variées les longues années pendant lesquelles il avait porté la couronne sans posséder le pouvoir, et non-seulement il était devenu un peintre habile, un chef d'école, un émule pour les artistes de son temps, mais il s'était entouré de savants et d'écrivains dont il partageait et inspirait les travaux. Il était lui-même un écrivain fécond, et il nous reste des livres entiers ou des fragments considérables des livres composés par lui ou sous sa direction. Il fit faire surtout de vastes compilations qui nous ont conservé de nombreux passages empruntés aux écrivains grecs, notamment une grande compilation historique en cinquante-trois livres qui nous est parvenue, au moins en partie.

En dehors de cette collection, d'autres ouvrages nous res-

(1) Sur l'histoire de Constantin Porphyrogénète, voy. les historiens byzantins, et notamment *l'Empire grec au dixième siècle*, par M. Alfred Rambaud. 1 vol. in-8, Franck, éditeur, 1870. — Voy. aussi l'*Histoire des arts industriels au moyen âge*, etc., par M. Labarte, de l'Institut ; 2e édition in-4°. — Tome 1er, p. 42 et suiv.

tent, qui ont la même origine : les *Géoponiques* sont du nombre.

La preuve s'en trouve d'abord dans l'identité de la méthode qui a présidé à la composition : mais elle se trouve surtout dans la dédicace qui les précède, et qui semble ne laisser aucnn doute à cet égard.

L'auteur, quel qu'il soit, offre son livre à un empereur d'Orient qu'il désigne par ces expressions caractéristiques, *la brillante fleur de la pourpre* (τερπνὸν τῆς πορφύρας ἄνθισμα); il parle des nombreuses compilations qu'il a fait faire sur toutes les connaissances utiles (παντὶ τρόπῳ... συνάγεις τὰ χρήσιμα); il flatte une des vanités du souverain, qui se persuadait aisément qu'il était l'auteur des ouvrages inspirés par lui, en déclarant que les *Géoponiques* sont son œuvre (τοῖς δέ σου τοῖς σπουδάσμασι); et les historiens qui se sont occupés de son règne, le dernier de tous particulièrement, M. Alfred Rambaud, ne laissent aucun doute sur l'époque et l'origine de la compilation qui nous occupe (1).

C'est donc un point que l'on peut considérer comme établi : les *Géoponiques* ont été composées sous le règne de Constantin Porphyrogénète, probablement de 944 à 959.

Il reste plus d'incertitude sur le nom de l'auteur. M. Rambaud pense qu'il faut se résigner à le laisser « dans les té« nèbres de l'anonyme », et il ajoute : « C'est la juste puni« tion du manque absolu d'originalité et de personnalité « dans son livre (2). »

(1) *L'Empire grec*, etc., p. 79 et suiv. — Voy. aussi Gibbon, *Hist. de la Décadence*, ch. 53, et les Prolégomènes de Needham, dans l'édition de Niklas.

(2) M. Rambaud invoque dans ce sens l'opinion de la Bibliothèque grecque de Fabricius, édition de Harles, VIII, p. 16. — Je crois que c'est une erreur. — Si la première édition de Fabricius pouvait laisser quelques doutes, une note de Harles rapporte l'opinion très-affirmative de Niklas sur l'auteur des Géoponiques, un certain Cassianus Bassus, et il ajoute : « *Hactenùs Niklas, qui ea, quæ benè et rectè, opinor, explicuit, adhuc aliquot exemplis probavit illustravitque.* » — Il adopte donc entièrement l'opinion des derniers éditeurs, qui est la nôtre.

Le problème littéraire qui se pose ainsi est assurément d'un médiocre intérêt. Cependant un nom a été prononcé par plusieurs philologues du seizième siècle, notamment par Érasme, celui de *Cassianus Bassus;* et il faut examiner s'il existe quelques preuves de l'exactitude de cette désignation.

Il est inutile de dire qu'on doit écarter d'abord un Constantin quelconque : Constantin Pogonat, désigné par le traducteur du seizième siècle, Janus Cornarius, en raison même de la date avérée du livre, et Constantin Porphyrogénète lui-même, puisque le livre lui est dédié. On doit écarter de même Cassius Dionysius, d'Utique, l'abréviateur grec de Magon, antérieur à l'ère chrétienne. Les fragments dont les *Géoponiques* se composent sont en général d'une époque beaucoup plus récente.

Mais les éditeurs de 1704 et de 1781, Needham et Niklas, assurent que deux manuscrits grecs, l'un de la Bibliothèque d'Oxford, l'autre de la Bibliothèque Palatine, portent en tête le nom de l'auteur, Cassianus Bassus, *le scholastique*, et que le sommaire du livre VII, dans l'un de ces manuscrits, contient la mention suivante, que je traduis : « Voilà « ce qui se trouve, ô Bassus, mon fils chéri, dans ce livre « qui est le septième des extraits réunis par ton père sur « l'agriculture. »

Il semble donc qu'on peut, sans témérité, accepter ces indications et accorder à Cassianus Bassus la modeste gloire d'avoir composé les *Géoponiques*.

On fait cependant une objection. On dit que Cassianus Bassus lui-même est cité dans les *Géoponiques* et que le mode de composition du livre, qui n'est qu'une compilation et où l'on trouve presque toujours, en tête des divers chapitres, le nom de l'auteur auquel on les a empruntés, s'oppose à ce qu'on lui attribue cette compilation (1).

L'argument ne paraît pas décisif. On peut très-bien comprendre que le compilateur, évidemment choisi parmi les

(1) *L'Empire grec*, etc. *Ibid.*

agriculteurs lettrés du temps, ait glissé, parmi les extraits qu'il rassemblait, des observations qui lui étaient personnelles, et qu'en admettant qu'il n'ait pas inscrit son nom au début même de l'ouvrage, il ait voulu cependant l'attacher au contingent qu'il y apportait. L'usage de mettre des notes au bas des pages a été introduit beaucoup plus tard. Si on lit d'ailleurs avec attention les *Géoponiques*, on reconnaît que le compilateur, indépendamment des articles qui portent le nom de Cassianus ou de ceux qui n'en portent aucun et peuvent lui être attribués pour la plupart, a ajouté à un grand nombre de chapitres des observations personnelles. On rencontre aussi des chapitres qui, portant un seul nom, comprennent des citations empruntées à d'autres auteurs, par exemple le chapitre Ier du livre XV, *sur les sympathies et les antipathies naturelles*, où se trouve en tête le nom de Zoroastre, et qui pourtant ne se compose guère que de passages d'auteurs plus récents, Aristote, Théophraste, Plutarque et Pamphilus. Enfin certains chapitres présentent d'évidentes additions qui interrompent la marche logique des idées ou protestent contre l'opinion de l'auteur cité; et plusieurs de ces additions, précédées de ces mots : « Quant à moi (ἐγὼ δὲ), » ne peuvent être attribuées qu'au compilateur lui-même. Aussi Niklas conclut, et je suis de son avis, ainsi que Harles, le savant éditeur de Fabricius, que les *Géoponiques* ne sont qu'une chrestomathie agricole, avec des notes de Cassianus Bassus, publiée à Constantinople sous les auspices et aux frais de Constantin Porphyrogénète.

J'ajoute, et cette dernière preuve lève tous les doutes, que les *Géoponiques* étaient connues au douzième siècle, à Séville, chez les Maures d'Espagne, et que l'auteur du *Livre de l'agriculture arabe*, Ibn-el-Awam, qui composait cet ouvrage dans la dernière moitié de ce siècle, tout en empruntant surtout ses autorités au grand traité d'Ibn-el-Wahschiiah sur l'agriculture nabatéenne, cite, parmi beaucoup d'ouvrages grecs et romains, des passages empruntés aux *Géoponiques*, sous le nom même de Kassianus. En admettant que d'autres noms qu'il cite, comme ceux de Kastos et de

Kassius, n'indiquent pas le même écrivain, les fréquentes citations qu'on y rencontre de Kassianus établissent suffisamment que les *Géoponiques* circulaient alors en Espagne sous le nom de leur véritable rédacteur (1).

Une fois ce nom admis, on parvient à recueillir dans les *Géoponiques* quelques indications sur celui qui le portait.

Le titre de σχολαστικός (*scholastique*) que lui donnent les manuscrits est d'une signification assez vague. Il désigne, soit un préposé aux écoles, soit un dignitaire ecclésiastique, soit peut-être un employé militaire, soit enfin, et c'est là probablement le sens auquel il faut s'arrêter, un savant, un lettré, un déclamateur, un avocat.

Il avait un fils, celui auquel il dédie le VIIe livre de sa compilation. Il possédait et cultivait lui-même des propriétés d'une certaine importance. On lit en effet au chapitre 6 du livre V, en tête duquel il a eu soin d'inscrire son nom et où il conseille de faire les plantations en automne : « Je me « souviens d'avoir procédé ainsi, tant dans mon domaine « (χωρίῳ) de Maratonyme, d'où je tire mon origine, que « dans mes autres propriétés. Au début, ceux qui me « voyaient agir ainsi ou l'entendaient dire, me blâmaient ; « mais, après avoir été témoins de mes succès, ils se sont « convertis et ont suivi ma méthode. » — Et ce qui prouve que ce chapitre appartient bien au compilateur lui-même, c'est que la même observation est répétée dans les mêmes termes au chapitre 2 du livre X, attribué, il est vrai, à Florentinus, mais où elle forme une interpolation évidente et suspend la marche des idées. « *Quant à moi*, je me suis ins- « truit sur ce point par ma propre expérience ; j'ai planté « beaucoup de vignes dans mon domaine de Maratonyme et « dans un grand nombre de champs voisins qui m'appar-

(1) Voy. le Livre d'agriculture d'Ibn-el-Awam, cité plus haut, et principalement la Préface, p. 73-74, et dans l'ouvrage même, *passim*. — Sur l'origine et l'auteur du *Livre de l'agriculture nabatéenne*, voy. le Mémoire de M. Ét. Quatremère sur les Nabatéens (*Journal asiatique*, 1835), et celui de M. Renan (Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, t. XXIV, 1re partie).

« tiennent. J'ai planté aussi en automne beaucoup d'arbres « fruitiers, et j'ai eu à m'en féliciter. Aussi tous les habi- « tants de notre contrée, après avoir constaté ma réussite, « ont renoncé à la vieille coutume de ne planter qu'au prin- « temps. » Puis il en donne de fort bonnes raisons. N'y a-t-il pas, dans cette répétition même, une sorte de complaisance d'auteur?

On s'est demandé où était situé ce domaine de Maratotonyme : on ne saurait guère douter qu'il ne fût en Bithynie; c'est l'opinion de Niklas, qui, à la vérité, n'en donne pas les raisons. On peut les trouver dans certains chapitres qui portent le nom de Cassianus ou qui n'en portent aucun et peuvent dès lors lui être attribués, et dans certaines additions qui, par le procédé dont j'ai parlé plus haut et qui lui semble familier, sont faites par lui au texte des auteurs qu'il cite, au lieu d'être rejetées, comme nous le faisons, au bas des pages. Il y rappelle avec complaisance les pratiques agricoles suivies en Bithynie : on y voit d'ailleurs que la vigne en était la principale culture, qu'elle y végétait avec vigueur et y produisait des vins estimés, et c'est aussi la principale préoccupation du compilateur, qui donne plus de détails sur cette culture que sur toutes les autres et lui consacre cinq livres sur vingt (1).

Qu'il fût chrétien, cela ne saurait être douteux : y avait-il encore des païens de son temps? Au chapitre 5 du livre I[er], il parle des quarante martyrs qui furent livrés au supplice sous le règne de Licinius en 316, et « qui donnè- « rent, dit-il, un témoignage de leur foi ». A la vérité, il veut expliquer ainsi une croyance populaire qui attribuait à l'époque de leur mort, le 7 mars, le refroidissement qui survenait, disait-on, à ce moment de l'année. On rencontre aussi çà et là l'indication de plusieurs procédés mystérieux

(1) V. le chapitre premier du livre IV; 2, 17, 32, 36 du livre V; 45 du livre XX, etc. — Sur la culture de la vigne et la fabrication des vins, voy. les livres IV à VIII. — On trouve beaucoup de détails sur la culture des oliviers (livre IX) et des palmiers (livre X). — Il est aussi question des chameaux, des dromadaires, des girafes.

qui consistaient à écrire le nom du Seigneur ou quelque passage des Psaumes sur des objets qu'on voulait protéger. Mais qui s'étonnerait de trouver, chez un Grec du Bas-Empire, ces préjugés superstitieux, cette facilité à croire à la magie, à la puissance de certaines paroles, à l'action inexpliquée de certains objets? C'etait là un des caractères de sa race ; on le retrouve même chez les agronomes romains, quoique leur esprit semble plus positif, et cette tendance avait sans doute été encore développée par la connaissance plus répandue à Constantinople des fausses sciences de l'Orient, le pays de la magie et de l'astrologie.

Il faut bien reconnaître, en effet, qu'on trouve dans les *Géoponiques* plus d'une de ces recettes bizarres qui se rattachent au paganisme ou aux sciences occultes, ou des souvenirs empruntés avec une sorte de complaisance à la mythogie. On en trouverait tout autant dans les ouvrages scientifiques de cette époque où ils se mêlent à des observations raisonnables et pratiques, et ce n'est pas là un reproche qu'on puisse exclusivement adresser aux *Géoponiques*.

D'ailleurs le compilateur comprend bien le ridicule et l'absurdité des procédés qu'il rapporte. Il se justifie, dans des passages qu'on ne peut guère considérer que comme l'expression de sa pensée personnelle, en disant qu'il a voulu rendre ses travaux utiles, non-seulement aux cultivateurs, mais encore aux philologues, c'est-à-dire aux curieux des anciennes choses; et en citant, d'après Apulée, une assez bizarre formule d'exorcisme contre les rats, il a soin d'ajouter : « J'ai rapporté cette recette pour ne rien oublier ;
« car je n'approuve pas de semblables pratiques, Dieu m'en
« garde! Je conseille au contraire à tout le monde de rejeter
« des procédés aussi ridicules (1). »

On voit donc qu'à tort ou a raison, quand Cassianus emprunte à certains auteurs, Zoroastre ou Démocrite, Africanus ou Apulée, des passages de cette nature, ce n'est pas lui

(1) Livre XV, chap. I; livre XIII, chap. V. — Voy. aussi livre Ier, chap. XIV.

qui parle : c'est le savant collecteur, le curieux et l'archéologue qui fait son métier. Il y a assurément quelques-uns de ces passages qui sont d'une choquante absurdité ; mais on en rencontre de semblables, même dans Varron, Columelle, Pline et Palladius : encore ont-ils un certain prix, au moins comme témoignage des erreurs et des préjugés que l'esprit humain a pu accueillir ; et il n'est pas bien sûr que parmi les habitants de nos campagnes, parmi nos agriculteurs les plus sensés, on ne rencontrât, si on cherchait bien, des croyances et des superstitions non moins étranges.

Si je résume tout ce que j'ai dit de Cassianus Bassus, on peut admettre, et c'est là sans doute tout ce qu'il est possible de savoir sur son compte, que c'était un personnage grave, instruit comme on pouvait l'être alors, fort au courant de la littérature agronomique grecque de son temps et des siècles qui l'avaient précédé, se livrant lui-même à l'agriculture et surtout à la culture de la vigne ; riche propriétaire de la Bithynie ; père de famille ; admis dans l'intimité de l'empereur Constantin Porphyrogénète et travaillant d'après ses instructions ; sans doute aussi investi par lui d'une charge à laquelle il devait son titre de *scholasticos*, et qu'enfin, suivant un plan général imposé par l'empereur aux écrivains qu'il employait, il n'a voulu faire qu'une compilation, tout en se réservant la liberté d'y placer quelquefois son mot.

Sans doute, il ne nous a pas laissé un chef-d'œuvre, et il faut déplorer que le hasard, qui nous a conservé son livre, nous ait privé de tant d'autres œuvres de l'antiquité bien autrement précieuses.

Sans doute ce livre manque de critique et d'originalité ; mais ce n'est pas toutefois un témoignage sans valeur sur l'état de l'agriculture dans l'empire d'Orient au dixième siècle et sur toute une littérature agronomique dont les monuments ont péri.

III.

C'est là, en effet, le principal mérite et le plus grand intérêt des *Géoponiques*.

Les extraits y sont classés dans un ordre qui embrasse à peu près tous les détails de l'agriculture.

Le premier livre traite de la météorologie et des pronostics qu'elle peut fournir sur le temps.

Le second livre est consacré à la disposition des bâtiments de la ferme, à la recherche de l'eau, à la connaissance du sol, aux différentes façons à donner aux terres labourables. Quoiqu'il soit complété dans une certaine mesure par le troisième livre qui contient un calendrier agricole approprié au climat de Constantinople, cette partie semble manquer un peu de développements.

Puis vient une partie plus complète qui embrasse cinq livres : elle est relative à la culture de la vigne, à la fabrication, à la conservation et aux différentes préparations des vins.

L'olivier, la fabrication et la conservation de l'huile sont l'objet du livre neuvième.

Les quatre livres suivants parlent du jardin fruitier ou verger, des arbres ou arbustes à feuilles persistantes, du jardin potager, des insectes et animaux nuisibles.

Le quatorzième comprend ce qui est relatif aux pigeons et aux oiseaux de basse-cour.

On trouve dans le quinzième, d'abord un long chapitre sur les sympathies et les antipathies des objets de la nature entre eux, puis un traité sur les abeilles où on remarque les détails les plus précis sur l'étrange procédé qui consiste à faire naître les abeilles du cadavre d'un jeune taureau, et qui forme dejà le sujet d'un des plus beaux épisodes des Géorgiques de Virgile; — au seizième, il est question des chevaux, des ânes et des chameaux; — au dix-septième, de l'espèce bovine; — au dix-huitième, des moutons et des chèvres ; — au dix-neuvième, des chiens, des lièvres, des

cerfs, des porcs et de la salaison des viandes; — enfin le vingtième, de la pêche des poissons de mer et d'eau douce, et de la préparation du *garum*, sorte de condiment très-apprécié, qui se composait avec du poisson.

Ce cadre était assurément assez vaste pour donner place à tous les faits qui intéressent l'agriculture, et s'il n'est pas rempli d'une manière entièrement satisfaisante, c'est uniquement au compilateur qu'en revient la faute.

J'ai déjà dit qu'on se trouve en présence d'une série d'extraits rangés plus ou moins méthodiquement, d'une valeur très-inégale, et auquel Cassianus Bassus a évidemment mêlé beaucoup du sien, bien que presque tous ces extraits portent les noms des auteurs auxquels ils ont été empruntés.

J'insisterai peu sur un certain nombre de grands noms seulement cités, Orphée, Homère, Hésiode, Platon, Théophraste, Virgile, et dans un ordre moins élevé, le roi Juba, Asclépius, Philostrate et Manéthon. Plutarque est cité également; il y a un court chapitre attribué à Pythagore, sur la préparation du vinaigre de scille, que Galien rappelle aussi; un autre, d'Aristote, où se trouvent rapportés des faits bizarres sur l'histoire naturelle des vautours; un autre encore de Xénophon, sur les cerfs. Les astronomes, Ptolémée, Aratus, l'auteur des poëmes sur la chasse et la pêche, Oppien, n'ont également fourni qu'un chapitre. L'intérêt du livre n'est pas là.

Le compilateur paraît du reste presque absolument étranger à la littérature agronomique des Romains. Il ne parle ni de Caton, ni de Columelle, ni de Palladius; à la vérité, il insère quelques passages de Varron; il le cite même, en l'appelant Varron *le Romain*, ou Varron *qui a écrit en latin;* et un petit nombre de passages qui portent ce nom reproduisent des idées qu'on pourrait retrouver dans Varron. Peut-être les a-t-il pris dans une traduction ou une imitation en langue grecque, aujourd'hui inconnue. Mais plusieurs passages, précédés du même nom, sont évidemment étrangers au célèbre agronome romain : il en est un où le

prétendu Varron annonce qu'il a traduit l'*Alexikêpos* (le jardin médical), poëme d'un certain Nestor qu'on croit avoir vécu sous l'empereur Alexandre Sévère. On a supposé que quelques-uns de ces passages pourraient être attribués à un auteur grec qui porte un nom presque semblable, qui paraît avoir écrit sur l'Hippiatrique et qui est cité par un vétérinaire grec, Apsyrtus, contemporain de l'empereur Constantin le Grand.

Zoroastre et Démocrite figurent parmi les auteurs dont les *Géoponiques* rapportent des passages. Il semble que l'honnête Cassianus était fier de placer ces noms illustres parmi des noms moins connus : il inscrit le nom de Zoroastre en tête de plusieurs passages peu dignes d'une si grande mémoire. Le plus curieux se rapporte à une ancienne tradition de l'Orient, dont on croit retrouver le souvenir dans la parabole du figuier, de l'Évangile de saint Luc (1). C'est un procédé pour rendre les arbres fruitiers fertiles :

« Attachez solidement votre ceinture ; retroussez vos vê-
« tements ; prenez une cognée ou une hache ; marchez vers
« l'arbre avec l'air furieux, comme pour l'abattre. Quel-
« qu'un viendra à votre rencontre, vous suppliera de l'épar-
« gner, et se portera garant qu'à l'avenir il produira des
« fruits. Vous aurez l'air de vous calmer et de pardonner à
« l'arbre, par égard pour cette prière, et à l'avenir cet ar-
« bre vous donnera des fruits abondants (2). »

Le chapitre sur les sympathies et les antipathies naturelles auquel j'ai déjà fait allusion, porte aussi le nom de Zoroastre : mais c'est une erreur ou une ruse évidente, car il

(1). Saint Luc, XIII, 6, 7.

(2) *Géop.*, livre X, chap. 73. — Cette légende figure, presque dans les mêmes termes, dans un auteur arabe, Ibn-Alvardi, dont la cosmographie a été analysée par Michaëlis. — Elle est également reproduite dans le troisième volume de la *Chrestomathie arabe*, p. 396, qui rapporte une citation de l'*Agriculture nabatéenne*, d'après Kazwini. — Enfin on la retrouve dans le livre de l'Agriculture d'Ibn-el-Awam, traduction de M. Clément Mullet, t. I, p. 518.

ne se compose que de citations d'auteurs plus récents, Platon, Aristote, Théophraste, Plutarque, et d'autres encore.

Il est certain que l'auteur du Zend-Avesta et du Vendidad-Zadé avait un immense renom dans l'antiquité, et que sa vie, mal connue d'ailleurs, était devenue une sorte de légende. Pline, qui le faisait vivre six mille ans avant Platon, raconte qu'il avait ri le jour de sa naissance ; que son cerveau palpitait avec tant de force qu'il repoussait la main qui le touchait. On lui attribuait l'invention de la magie. Quelques faussaires, exploitant d'anciennes traditions, avaient-ils composé des écrits sous son nom ? Possédait-on quelques fragments des livres qu'il avait composés et qui, sans doute, comme les livres mythiques de ces temps reculés, formaient une sorte d'encyclopédie et prétendaient expliquer les mystères de la nature ? C'est une question que je laisse à de plus doctes.

Quant à Démocrite, le philosophe d'Abdère, sa vie était aussi, dans l'antiquité, comme une sorte de légende. Il passait pour avoir médité et écrit sur l'agriculture, surtout dans ses relations avec les phénomènes célestes. Diogène Laerce dit qu'il était le disciple des mages, des philosophes chaldéens, et qu'il avait écrit sur l'agriculture. Les agronomes latins citent deux ouvrages qu'on lui attribuait, des *Géorgiques* et un livre sur les antipathies naturelles. Quand Columelle voulait indiquer un modèle idéal qu'on ne pouvait atteindre, il parlait de la sagacité de Démocrite ou de Pythagore en ce qui concerne la science de la nature (1). Pline en rapporte des exemples : ainsi un jour d'été, voyant son frère en train de moissonner, il l'arrêta et lui conseilla de serrer bien vite ce qu'il avait coupé : une violente tempête ne tarda pas à éclater. Il prévit, une année, par l'époque du coucher des Pléiades, la rareté probable des olives, et acheta

(1) Siquidem artis consummatæ non sit, nec in universâ rerum naturâ sagacitatem Democriti vel Pythagoræ consecutus sit... — Colum., lib. I, præf.

à bas prix toute l'huile qu'on voulut lui vendre : on le raillait; mais, quand la disette se fut produite, les vendeurs désolés furent trop heureux qu'il consentît à leur rendre la précieuse denrée, se contentant de leur prouver ainsi que la science qu'ils avaient tournée en dérision lui assurerait, s'il le voulait, la richesse (1). Varron, Columelle, Pline, Palladius, le citent souvent : sans doute ses écrits subsistaient encore. Il est vrai qu'un philosophe de son école, Bolus, de Mendès, en Égypte, avait publié sous son nom des écrits souvent confondus avec les siens. Quoi qu'il en soit, il paraît probable que Cassianus n'a pas inscrit par fantaisie le nom de Démocrite sur des passages qu'on n'aurait pas considérés, à tort ou à raison, comme lui appartenant. A côté d'observations d'un bon sens vulgaire, on y trouve des indications plus ou moins bizarres : on supposait qu'une science profonde en avait arraché le secret à la nature, et on les appelait, pour cette raison, *physiques* ou naturels (2).

Mais nous entrons, après tous ces emprunts d'une authenticité douteuse, dans une série considérable de fragments qui forment le fonds le plus solide et la plus grande partie des *Géoponiques*, et qui semblent incontestablement appartenir, sauf les interpolations qu'on peut attribuer au compilateur, à la littérature agricole des pays où se parlait la langue grecque.

Nous y trouvons d'abord un utile supplément à ce que les agronomes romains nous ont appris sur l'agriculture carthaginoise.

On sait que cette nation de marins et de commerçants, qui avait recueilli les traditions agricoles de la Phénicie et de la Chaldée, était en même temps une nation d'habiles cultivateurs. L'Angleterre nous offre le même phénomène, et, dans les deux cas, il s'explique par les besoins d'une population nombreuse, étrangère aux travaux du sol, mais assez riche pour les rémunérer largement.

(1) Plin., *Hist. nat.*, lib. XVIII, ch. 25 et 28.

(2) Le mot de φυσικός, τὰ φυσικὰ φάρμακα, par exemple, détourné

On sait aussi qu'un général carthaginois, Magon, le frère d'Annibal, selon toutes les apparences, celui qui donna son nom au Port-Mahon, et mourut l'an 203 avant J.-C., à la suite d'un combat malheureux avec le consul Quintilius Varus, avait composé en XXVIII livres un traité complet sur l'agriculture.

Pline nous apprend quel fut le sort de son livre, quand Carthage fut détruite, l'an 146 avant J.-C, par Scipion Émilien.

« Les Romains, dit-il, firent don des bibliothèques aux « petits rois de l'Afrique, mais ils se réservèrent les XXVIII « livres de Magon, et le sénat ordonna qu'ils seraient tra- « duits en langue latine, bien que Caton eût déjà composé « son ouvrage sur l'agriculture ; il invita les Romains, qui « savaient la langue punique, à se charger de ce travail ; « mais celui qui l'emporta sur tous les autres fut un homme « d'une illustre famille, Decimus Silanus (1). »

Cicéron nous apprend de son côté que le livre de Magon était le manuel de tous ceux qui voulaient juger la valeur d'un fonds, transmettre des ordres sur la culture à leurs agents ou des instructions à leur *villicus* (2), et Varron, Columelle, qui appelle Magon le père de la vie rurale (*rusticationis parens*), et Pline l'ont bien souvent cité.

Ce ne fut pas tout, et les Grecs voulurent aussi posséder en leur langue un livre si précieux. Varron et Columelle nous apprennent que Cassius Dionysius, d'Utique, l'avait traduit en grec, en le réduisant à vingt livres, et que Diophanès, de Nicée, en Bithynie, l'avait traduit de nouveau, en l'abrégeant encore, en six livres qu'il avait dédiés à Déjotarus, tétrarque, roi de Galatie, l'un des clients de Cicé-

de sa véritable acception, s'applique, dans les *Géoponiques*, aux choses qui ne peuvent s'expliquer naturellement.

(1) *Hist. nat.*, lib. XVIII, cap. 5. — Dans le même passage, Pline parle des hommes illustres qui se sont occupés de l'agriculture : il nomme entre autres, après les rois, les généraux Xénophon et Magon : *et duces Xenophon et Pœnus etiam Mago.*

(2) *Cic. de Oratore,* lib. XII, cap. 4.

ron, qui ne trouvait pas de plus grand éloge à lui donner que de le signaler au peuple romain comme un agriculteur et un éleveur plein de zèle (1).

Magon fit école; et c'est encore Columelle qui nous apprend que deux écrivains grecs bien connus, Paxamus et Mnaséas ont suivi ses leçons et celles d'un autre Carthaginois, Hamilcar (2).

Or nous trouvons dans les Géoponiques un seul passage de Cassius Dionysius sur les noms des douze vents admis par les Grecs, et probablement aussi par les Carthaginois (3); mais nous en trouvons d'assez nombreux empruntés à Diophanès, et sinon à Mnaséas, au moins à Paxamus.

En réunissant ce qu'on rencontre dans les agronomes latins et dans les Géoponiques, peut-être aussi, avec quelque précaution, dans le livre de l'Agriculture arabe où figure souvent le nom de Kassius, il ne serait sans doute pas impossible de reconstituer dans une certaine mesure ce traité d'agriculture carthaginois et d'y saisir des notions dont quelques-unes au moins ne paraissent pas sans originalité et sans valeur. Mais c'est un travail qui sort des limites de cette étude. On peut cependant signaler ici des fragments d'un certain intérêt sur les moyens de découvrir les sources et de rassembler les eaux pluviales, la création des haies vives, les greffes, les soins à donner aux arbres malades, la conservation des vins, de l'huile et du miel. Diophanès

(1) Non solùm tetrarcha nobilis, sed optimus paterfamilias et diligentissimus agricola et pecuarius haberetur. — Cic. Or. pro Dej.

(2) Columelle, lib. XII, cap. 4.

(3) Les Romains les avaient réduits à huit. Au surplus, Cassius Dionysius paraît se tromper sur le nom du vent du nord, qu'il appelle le *Borée:* on l'appelle plus communément l'*Aparctias*, et on donne le nom de *Borée* au vent du nord-est, à la droite de l'*Aparctias*. — Ce chapitre offre un exemple du système d'interpolation du compilateur, car il y joint un passage de Florentinus, écrivain beaucoup plus récent, ainsi qu'on le verra bientôt. — *Géop.* livre Ier, chap. II. — Voy. Pline, *Hist. nat.*, lib. II, 46; lib. XVIII, 76, etc. — Clément Mullet, le *Livre de l'agriculture* d'Ibn-el-Awam, tome I, Préf., p. 51.

donne un procédé pour rendre les vins susceptibles de voyager sur mer sans s'altérer, procédé utile à Carthage, car l'exportation des vins devait être un des grands aliments de sa marine.

D'autres passages sont empruntés à deux auteurs qui ne paraissent pas s'être spécialement occupés d'agriculture, mais qui sans doute avaient eu beaucoup de succès auprès des esprits crédules, Africanus et Apulée.

Julius Africanus était, à ce que l'on croit, un chrétien originaire de la Libye, et vivant sous le règne d'Alexandre Sévère. Indépendamment d'un livre estimable de chronologie dont Eusèbe avait reproduit une partie, il avait composé, sous le nom assez bizarre *des Broderies* (τῶν κεστῶν), un ouvrage où sans doute il avait réuni ce qu'il avait trouvé de plus extraordinaire dans ses lectures. Cassianus Bassus lui a fait de trop nombreux emprunts : on peut juger de leur valeur par les deux citations suivantes (1) :

I. « Il est impossible que le vin tourne, si on inscrit sur « le vase qui le contient ces mots des livres divins :

« *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est bon* (2).

« On fera même bien de jeter dans le vin une pomme « sur laquelle on aura inscrit ces mots.

II. « Celui qui boit du vin ne s'enivrera pas, si, à la pre- « mière gorgée, il prononce ce vers d'Homère :

« Trois fois, du haut des montagnes de l'Ida, le sage « Jupiter a tonné (3). »

C'est une question controversée que de savoir si l'Apulée dont les *Géoponiques* contiennent quelques passages est le philosophe platonicien, Lucius Apuleius, de Madaure, en Afrique, auteur de l'Ane d'or et de nombreux écrits, qui

(1) *Géop.*, livre VII, chap. 14 et 31 :

(2) Ps. XXXIII, 9.

(3) Iliad, VIII, v. 170.

τρὶς δ' ἄρ' ἀπ' Ἰδαίων ὀρέων κτύπε μητίετα Ζεύς.

vivait sous le règne des Antonins, ou le médecin célèbre du même nom qui vivait sous Auguste ou Tibère, Apuleius Celsus, de *Centuripæ*, ville située au pied de l'Etna. Cèpendant on suppose, avec raison, je crois, qu'il s'agit d'Apulée de Madaure, esprit curieux et imagination vive, souvent traité de magicien, et qui, d'après d'anciens grammairiens, Servius et Priscianus, avait écrit en grec un livre sur les arbres, un autre sur la médecine, et des questions naturelles. — Quoi qu'il en soit, à côté de procédés ou de conseils qui peuvent être inefficaces, mais qui n'ont rien d'absurde, les *Géoponiques* attribuent à Apulée des recommandations au moins singulières. Ainsi, pour empêcher que les raisins ne se gâtent dans les vignes, il suffirait d'y consacrer, au moment du coucher de la constellation de la Lyre, un tableau sur lequel on aura peint un raisin. — Si l'on veut assurer l'intégrité des récoltes, on promènera autour du champ une reinette; puis on la renfermera dans un pot de terre qu'on enfouira dans le champ; mais on aura soin de l'enlever avant les semailles : autrement la récolte serait amère. — Enfin, voici ce qu'il y a de plus étrange : si on est mordu par un scorpion, on montera sur un âne, le visage tourné vers la queue, et c'est l'âne qui souffrira de la morsure. Il est vrai que, d'après Démocrite, il faut avoir soin de dire à l'âne, pour que la douleur passe en lui : « Un scorpion m'a mordu (1). »

Il ne faudrait pas croire cependant que ces traditions ridicules et bien d'autres, contre lesquelles Cassianus proteste, tout en se persuadant qu'il doit les reproduire, forment le fond des *Géoponiques*. Ce n'est là qu'un tribut payé, soit à la crédulité du temps, soit à la curiosité des lecteurs : à côté de ces puérilités, il y a beaucoup de sages conseils, des théories raisonnables et nées de l'expérience, des observations sensées et exprimées en un bon langage; et c'est de beaucoup la partie la plus considérable du livre. Elle se compose de fragments empruntés à des traités d'agricul-

(1) *Géop.*, livre XIII, chap. 9.

ture, ou, comme on disait communément alors, à des *Géorgiques*, œuvres d'hommes expérimentés, et dont les livres sont aujourd'hui perdus.

Ce ne sont pas les anciens auteurs agronomiques grecs dont Varron, Pline et Columelle ont écrit les noms et indiqué les écrits : sans doute on les considérait comme surannés, et ils avaient perdu leur autorité et leur vogue, ainsi qu'en France les *Maisons rustiques* se sont remplacées, la plus nouvelle faisant oublier les anciennes. Les écrivains dont on rencontre les fragments les plus nombreux et les plus importants dans les *Géorgiques* sont plus récents. Les principaux sont Florentinus, les frères Quintilius, Pamphilus et Didymus, tous les quatre auteurs de *Géorgiques* en langue grecque.

Florentinus est celui que Cassianus a mis surtout à contribution : presque tous les livres commencent par de longs fragments qui portent son nom, et qui prouvent que son livre, s'il nous avait été conservé, tiendrait une place honorable à côté des grands agronomes romains. Il semble certain qu'il vivait sous le règne de l'empereur Alexandre Sévère, au commencement du troisième siècle ; il dit en effet, au livre XI de ses *Géorgiques*, qu'il a vu chez Marius Maximus un arbre fort extraordinaire dont il a goûté les fruits, un olivier greffé sur une vigne. Je ne m'arrête pas à l'invraisemblance que présente à nos yeux une pareille union ; on trouve dans l'antiquité des faits encore plus étranges, attestés, il faut le dire, par des témoins oculaires, notamment la description par Pline de cet arbre de Tibur qui portait tout à la fois des raisins, des figues, des poires, des grenades, plusieurs espèces de pommes : il est vrai qu'il ajoute que cet arbre ne vécut pas longtemps (1). Ce que je veux seulement constater ici, c'est que Marius Maximus, qui fut, d'après Dion, préfet du prétoire sous l'empereur Macrin, en 318, paraît être le même que l'historien de ce nom souvent cité dans les écrivains de l'Histoire

(1) Plin., *Hist. nat.*, lib. XVII, 26.

Auguste, et dont le livre aujourd'hui perdu racontait les règnes des empereurs, depuis Marc-Aurèle jusqu'à Alexandre Sévère. Florentinus vivait donc et écrivait à la même époque.

Était-il le même que le jurisconsulte Florentinus, qui fut l'ami de ce dernier empereur, et dont quelques fragments ont été recueillis dans les Pandectes de l'empereur Justinien? Haller le pensait, et l'identité paraît probable. Rien ne s'oppose en effet à ce qu'un jurisconsulte habile ait été en même temps un habile agriculteur; rien ne s'oppose non plus à ce qu'un écrivain, qui a composé des livres de droit en latin, ait composé un livre d'agriculture en grec. L'existence à la même époque de deux auteurs du même nom semble beaucoup moins probable, et Pothier a remarqué que le Florentinus des Pandectes était curieux d'étymologies et d'antiquités (1). On peut donc sans témérité les confondre.

Quoi qu'il en soit, la part de Florentinus dans les Géoponiques est considérable. Les chapitres les plus instructifs lui appartiennent; il serait trop long de les citer tous. C'était évidemment un esprit distingué et un agriculteur nourri à l'école des maîtres, quoique accessible, comme eux, aux préjugés de son temps. J'ai dit que c'est à lui que nous devons la recette la plus détaillée pour faire naître des essains du corps d'un taureau. Démocrite, Caton, Virgile et Varron l'avaient cru possible. Peut-être n'avait-on pas essayé. Columelle, plus sceptique, disait, avec un certain Celsus, que la perte des abeilles n'est pas un si grand dommage qu'on doive le réparer à ce prix (2).

Didymus, d'Alexandrie, qui, d'après Suidas, avait composé des *Géorgiques* en quinze livres, n'occupe guère moins de place que Florentinus dans les *Géoponiques*. Palladius,

(1) Dig. de Relig., l. 42. — De sponsal., 1 et 3. — Pothier, Préf. des Pandectes, édition in-fol., 1818, tom. I, p. XXXII.

(2) Quam rationem persequi supervacaneum puto, consentiens Celso qui prudentissimè ait non tanto interitu pecus istud amitti ut sic requirendum sit. — Colum., lib. IX, 14.

qui écrivait probablement son calendrier agricole vers la fin du quatrième siècle, et cite souvent les auteurs grecs sans les nommer, et sans leur accorder beaucoup de confiance, rapporte un procédé pour obtenir sur le même cep des raisins noirs et des raisins blancs, qui, dans les *Géoponiques*, porte le nom de Didymus (1). Celui-ci serait donc d'une époque antérieure. Il y a eu plusieurs Didymus, tous d'Alexandrie. Le nôtre était-il le fameux Didymus, de la même ville, ce contemporain de Cicéron, qui avait composé quatre mille ouvrages : malheureux, dit Sénèque, s'il avait été forcé de lire tant de choses inutiles ! et qui, au dire de Quintilien, avait écrit tant de livres qu'il ne se les rappelait pas (2) ? Quoique Columelle et Pline dans leurs listes des écrivains grecs sur l'agriculture, ne prononcent pas le nom de Didymus, et que Schmidt, dans l'édition qu'il a donnée, en 1854, des fragments de cet auteur, n'ait pas compris ceux qui portent son nom dans les *Géoponiques*, il est permis de le supposer, mais non de l'affirmer, puisqu'il n'aurait pas pu l'affirmer lui-même.

On a plus de détails sur les frères Quintilius, qui ont fourni aussi un contingent d'une grande importance aux *Géoponiques ;* ceux-là étaient, plus encore que Florentinus, de grands personnages romains, dans toute l'acception du mot, et leur nom mérite une place dans l'histoire littéraire agricole.

Sextus Quintilius Condianus et Sextus Quintilius Maxi-

(1) *Géop.*, lib. IV, 12. — Pallad., mois de février, ch. 9. — On trouve souvent dans Palladius ces expressions : *ut Græci dixerunt*, et en rapportant un fait emprunté aux écrivains grecs, il s'exprime ainsi : *Quæ Græci mediâ fide dixerunt.* On reconnaît, dans ces extraits des écrivains grecs, plusieurs passages qui se retrouvent, avec le nom de leur auteur, dans les *Géoponiques.*

(2) Quatuor millia librorum Didymus grammaticus scripsit : miser, si tàm multa supervacua legisset ! — Senec. Epist., 88. — ... Commentarii, vix ipsis, qui composuerunt, satis noti. Nam Didymo, quo nemo plura scripsit, accidisse notum est ut, cùm historiæ cuidam tanquam vanæ repugnaret, ipsius proferretur liber qui eam continebat. — Quint., Inst. Orat., lib. I, cap. 5.

mus (c'est ainsi que leur nom doit être écrit, d'après une inscription découverte, à la fin du siècle dernier, auprès de Gibraltar) avaient constamment vécu dans l'union fraternelle la plus touchante. Ils avaient occupé, sous le règne d'Antonin le Pieux et de ses successeurs, les postes les plus élevés; ils avaient ensemble gouverné des provinces, ils avaient été consuls ensemble, en l'année 152 ; ils avaient ensemble composé des *Géorgiques* grecques qui circulaient sous leurs noms réunis. Leur union, leur science, leurs talents civils et militaires, l'autorité que leur donnaient leur âge et leur vertu, et plus encore leurs richesses, excitèrent la haine et les soupçons de l'empereur Commode. Il les fit périr ensemble, le même jour. Un seul fils, Sextus Condianus, dont le père était sans doute l'aîné des illustres frères, les historiens laissent du doute sur ce point, pouvait continuer leur famille : Commode voulut le faire périr avec eux. A en croire Lampridius, on aurait simulé sa mort, et on serait parvenu à le soustraire à la sentence du tyran (1). Leurs *Géorgiques* devaient embrasser l'agriculture tout entière, si on en juge par la diversité des sujets traités dans les chapitres qui portent leur nom, ou à propos desquels on invoque leur autorité.

Pamphilus, grammairien d'Alexandrie, vivait au onzième siècle, et avait composé, d'après Suidas, trois livres sur l'agriculture; il avait aussi, d'après Galien, écrit un traité des plantes ; et le XVe livre des *Géoponiques* cite encore son livre sur les choses naturelles (περὶ φυσικῶν), ce qui probablement veut dire les choses qui ne le sont pas. — Galien, son contemporain, en faisait peu de cas : « Pamphilus, dit-« il, a écrit un traité des plantes, mais il a rassemblé des con-« tes de bonnes femmes, les formules magiques et absur-« des de l'Égypte ; il y joint certaines paroles qu'on mur-« mure en cueillant des plantes. Il se sert de ces procédés

(1) Voy. Dion, Xiphilin, Lampridius, Eusèbe, Athénée. — Ce dernier, qui écrivait vers le même temps, cite les Géorgiques des frères Quintilius.

« pour enseigner à composer des amulettes ou à faire des « incantations, qui ne sont que de véritables jongleries, « répudiées par la médecine. » Le jugement est sévère : cependant, à l'exception d'un étrange moyen de chasser les puces en prononçant : *Och! Och!*, il faut reconnaître que le rédacteur des *Géoponiques* a eu le bon sens de n'emprunter à Pamphilus que des indications à peu près raisonnables.

Quelques autres écrivains ont encore fourni des citations aux Géoponiques. On ne sait rien sur leur compte : il suffit donc de rappeler leurs noms.

On trouve des fragments divers sous les noms d'Anatolius, de Vindanionius et de Berytius. Cependant Photius, dans sa Bibliothèque, n'en fait qu'une seule personne, et attribue à Vindanionius Anatolius Berytius, ou de Béryte, en Phénicie, la composition d'un livre intitulé *Géorgiques*, comme tant d'autres. Cassianus a-t-il voulu augmenter le nombre de ses autorités, en faisant trois personnages d'un seul? Y a-t-il là une simple erreur de copiste? Ou bien est-ce Photius qui se trompe? Je ne sais.

Sotion, souvent cité, Léontius, dont le nom figure moins souvent, Damogéron, Tarentinus, Fronton, peut-être le rhéteur dont Longin était le neveu, et qui professait du temps d'Alexandre Sévère, sont d'ailleurs inconnus, et il n'y a sur leur compte que des conjectures.

Apsyrtus, Pélagonius, Théomnestus, Hiéroclès, qu'on ne paraît pas pouvoir confondre avec d'autres Hiéroclès plus connus, n'ont écrit que sur la médecine vétérinaire, et ne sont cités qu'à ce titre. Or la médecine vétérinaire touche sans doute à l'agriculture et lui rend de grands services : mais elle forme une science à part.

Sous un autre aspect, l'étude du texte des Géoponiques pourrait sans doute fournir quelques lumières sur les changements qui s'introduisaient peu à peu dans la langue grecque, sur le sens que prenaient certains mots anciens, et les mots nouveaux qui venaient s'y ajouter, pour aboutir à la formation du grec vulgaire de nos jours, qu'on s'efforce aujourd'hui de rapprocher du grec ancien : mais je dois

reconnaître que je ne suis pas en mesure d'aborder ces recherches délicates de philologie.

IV.

On demandera sans doute, après ces trop longs détails sur les *Géoponiques*, qui signalent au moins leur importance littéraire et historique, quel intérêt elles offrent au point de vue technique et agricole.

Si on y cherche un exposé exact et scientifique des lois qui président à la culture et aux productions de la terre, et comme un manuel qui puisse encore aujourd'hui nous être utile ; si on se laisse rebuter par ce mélange de choses sensées et de préjugés puérils, qui se reproduit à une dose à peu près égale chez tous les agronomes anciens, Caton et Varron, comme Pline et Columelle, je reconnais qu'il faut reléguer tous ces vieux livres, les uns comme les autres, dans la poussière des bibliothèques, ou ne les parcourir qu'avec dédain, et pour se réjouir de vivre en un siècle qu'on appelle, à tort ou à raison, le siècle des lumières.

Mais la réponse sera différente, si, considérant surtout l'agriculture comme une science d'observation qui s'est enrichie de l'expérience de toutes les générations humaines, on cherche à se rendre compte de son histoire, de ses débuts et de ses progrès, et si on trouve cette histoire d'autant plus attrayante qu'elle fait connaître l'ensemble des idées vraies ou fausses qui s'y rattachaient dans les siècles qui ont précédé le nôtre.

Il est facile de prendre en pitié les anciens, au moins sous le rapport scientifique. Mais il faut se dire que, s'ils observaient avec soin les effets, ils n'en connaissaient pas les causes, et qu'ils vivaient au milieu des mystères d'un monde dont tous les phénomènes restaient pour eux inexpliqués. La nature, couverte de voiles qui ne sont pas encore tous écartés, les dominait et les étonnait ; ils croyaient facilement à ses merveilles, et comme disait Pline, l'un des plus savants d'entre eux, devançant l'Hamlet de Shakespeare :

« « Tout cela passe la croyance, mais excite l'admiration, « et nous force à confesser qu'il y a beaucoup de choses « qui dépassent la réalité (1). »

Le dixième siècle était assurément beaucoup moins éclairé que celui où vivait Pline, et Constantinople que Rome. Les prétendues sciences de l'Orient, plus connues, n'y avaient trouvé que trop de prosélytes ; les Grecs ont toujours passé pour une race superstitieuse et crédule ; et cependant on ne rencontre pas dans les *Géoponiques* beaucoup plus de ce que nous appelons des absurdités que chez les agronomes romains ; elles y semblent même rapportées avec une sorte de curiosité sceptique.

Mais si l'on consent à écarter toutes ces fables, on y trouve un fond solide, et qui révèle une agriculture assez avancée pour nous donner encore quelques leçons profitables, et on peut dire que, même de nos jours, ce serait encore un bon cultivateur que celui qui appliquerait avec intelligence l'ensemble des règles mises en lumière par l'antiquité.

C'est qu'après tout, l'agriculture est un art encore plus qu'une science, un art qui exige beaucoup d'expérience, de savoir-faire, d'aptitudes individuelles, et qui s'apprend par la pratique non moins que par la théorie.

Je n'ai pas la pensée de contester les services que la science de nos jours a rendus, et surtout ceux qu'elle doit rendre encore à l'agriculture ; mais son domaine est limité, ses solutions souvent controversées, ses applications difficiles ; et on peut supposer que sa part restera toujours bien étroite, à côté du fond commun fourni par les traditions et les expériences des siècles.

Ce ne sera donc jamais sans profit qu'on recueillera ces traditions et qu'on s'instruira de ces expériences.

Résumons ici les points principaux de cette économie

(1) Quæ etiamsi fide carent, admirationem tamen implent, coguntque confiteri multum esse quod vero supersit. — Plin., *Hist. nat.*, lib. XXV, ch. 5. — Je sais qu'on a traduit autrement ; je crois pourtant que cette version peut se défendre.

agricole plus avancée et plus éclairée qu'on ne pense, et qui a longtemps assuré la prospérité de contrées célèbres.

Une attention extrême, quoique souvent entravée par des notions incomplètes ou inexactes, aux circonstances atmosphériques ;

Une étude approfondie des différents sols, fondée, sinon sur leur analyse chimique, au moins sur leur couleur, leur consistance, les plantes qu'ils produisent naturellement ;

Des procédés très-multipliés et très-pratiques pour découvrir, recueillir et utiliser les eaux, si précieuses dans les climats secs ;

Une distribution intelligente des travaux, suivant la force, la taille, l'aptitude des agents agricoles ; les conseils les plus judicieux sur les devoirs des propriétaires, même envers leurs esclaves, et sur les qualités nécessaires à ceux qui dirigent les exploitations rurales ;

Une organisation économique bien entendue de l'ensemble et de la succession des cultures ;

Des labours profonds, multipliés, donnés à propos, et des sarclages répétés pour les récoltes en terre, notamment les céréales ;

Les engrais, même l'engrais humain, solide ou liquide (1), et les cendres, recueillis et combinés avec soin, distribués avec mesure et complétés par le plus large emploi des fumures en vert ;

Les semailles préparées et faites avec de minutieuses précautions ;

Les plantes fourragères cultivées sur une large échelle, pour la nourriture des bestiaux ;

La jachère appliquée seulement aux terres qui ne sont pas susceptibles d'une production continue ;

Tous les travaux de la ferme exécutés à l'aide des bœufs (le cheval n'est qu'un animal de luxe), et les moutons, les

(1) Pline, sans doute pour adoucir les termes, appelle le premier *humanas dapes*, et le second *hominum potus*. — *Hist. nat.*, lib. VI, 76.

porcs, les chèvres, abondamment nourris, traités et multipliés avec sollicitude ;

Les plantations d'arbres et d'arbustes accomplies de la manière la mieux entendue, arrosées, *drainées* avec soin, entretenues par des déchaussements périodiques, des fumures appropriées, et ce qu'on appelle de notre temps des élagages *rationnels ;* un ensemble de procédés pour guérir leurs diverses maladies, auquel Pline donne le nom expressif de *médecine des arbres* (1) ;

La vigne plantée et entretenue avec la même intelligence : choix des cépages, greffes, façons nombreuses, taille réglée de la manière la plus précise, épamprages réguliers ; puis une propreté poussée jusqu'à la superstition pour la confection des vins et leur conservation ; des règles tout aussi sévères pour la culture des oliviers, la confection et la conservation de l'huile, pour le soin des abeilles, la récolte et la garde du miel :

Tel est, sans exagération, dans ses lignes principales au moins, le tableau que présente l'agriculture antique ; elle avait sans doute ses lacunes : peut-on dire toutefois qu'elle soit de beaucoup au-dessous de la nôtre ?

Aussi l'un des écrivains qui en a le mieux étudié les détails, l'Écossais André Dickson, qui était tout à la fois ministre de la paroisse rurale de Dunse, dans le Berwickshire, agriculteur pratique et humaniste distingué, terminait-il la préface de son excellent livre, *the Husbandry of the Ancients*, publié à Édimbourg en 1788, par ces mots :

« Il résultera probablement de cette lecture, qu'on verra « avec évidence que si nos agriculteurs modernes ont quel« que supériorité sur les agriculteurs anciens du côté de la « théorie, ceux-ci les surpassèrent de beaucoup du côté de « l'attention à certaines circonstances et de l'exactitude « dans l'exécution. »

Les livres des anciens sur l'agriculture, très-précieux

(1) Magnâque ex parte similis hominum medicina et arborum est. — *Hist. nat.*, lib. XVII, 43.

pour son histoire, qui est une grande part de l'histoire de l'humanité, ne sont donc pas, on doit en convenir, sans utilité et sans valeur, même au point de vue purement pratique.

Je ne prétends pas que le tableau encore incomplet que je viens de tracer de l'ensemble de cette agriculture se dégage uniquement et entièrement des *Géoponiques.* Il y faut joindre la lecture des auteurs grecs et orientaux, et en particulier celle des grands agronomes romains, surtout de Columelle, élégant écrivain en même temps qu'habile agriculteur, qui fait aimer la vie rurale, en même temps qu'il en trace les règles. Mais on trouve dans la compilation grecque du dixième siècle un écho qui n'est pas trop affaibli des vieilles et saines maximes, au moins dans ses parties vraiment sérieuses. Florentinus, les frères Quintilius, Didymus, Sotion et quelques autres, n'en sont pas d'infidèles interprètes. On y trouve même quelques procédés nouveaux, notamment pour le drainage des plantations, la création de sources artificielles, qui rappelle une des plus ingénieuses indications données par un de nos savants contemporains, M. Babinet, la culture des palmiers et des citronniers, la maturation de certains fruits; on y trouve des détails instructifs et complets sur la culture de la vigne, surtout telle qu'on la pratiquait dans l'Asie Mineure (1).

(1) L'emploi de l'engrais humain, que Columelle déclarait déjà excellent (*excellentissimum*), était conseillé pour les vignes. Voici, à cet égard, ce que disent les *Géoponiques*, d'après les frères Quintilius : « On doit placer l'engrais humain après la colombine, au second « rang; il lui ressemble, mais il a la vertu de faire disparaître les « mauvaises herbes. Voici comment les Arabes le préparent : dès qu'ils « l'ont fait sécher suffisamment, ils le font dissoudre dans l'eau et le « dessèchent de nouveau. Ils prétendent qu'il est excellent pour les « vignes. Mais, à cause du dégoût qu'il inspire, il vaut mieux neutra- « liser son odeur en le mêlant à d'autres substances. » — *Géop.*, lib. II, 19. — On trouve, dans le *Livre d'agriculture* d'Ibn-el-Awam, la formule de nombreux *composts* dont l'engrais humain forme la base principale (t. I, p. 90 et suiv.), et aussi des conseils pour son emploi direct.

Si donc les *Géoponiques* ne nous apportent aucune révélation très-considérable sur l'agriculture ancienne, c'est qu'après tout, les traités de ce genre, nous en avons la preuve même dans la littérature agricole de nos jours, sont condamnés à se répéter beaucoup.

Les *Géoponiques* forment d'ailleurs comme un anneau de cette chaîne séculaire de livres consacrés à la plus vitale et à la plus féconde des industries humaines, qui, en laissant de côté les documents nabatéens et arabes et les monuments figurés de l'Égypte, commence à Hésiode, Aristote, Théophraste et Xénophon, se continue par les auteurs latins, en y comprenant Virgile; à la fin du douzième siècle, par le livre des *Profits champêtres*, de Pierre de' Crescenzi; au seizième siècle, par le *Prædium rusticum*, de Charles Estienne, devenu par ses soins et ceux de Jean Liébault, son gendre, une *Maison rustique*, dont les éditions se sont multipliées en s'amplifiant; au commencement du dix-septième siècle enfin, par le *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres.

TRADUCTION

DE

QUELQUES TEXTES GRECS

INÉDITS

Recueillis à Madrid et à l'Escurial

(Lettres de Psellus, Fragments anonymes sur la musique et sur l'accentuation grecque; Table des chapitres du Dynaméron du médecin Élius Promotus)

PAR CH.-ÉMILE RUELLE.

Chargé par le Gouvernement, au mois d'octobre 1871, d'une mission philologique en Espagne, j'ai transcrit trois lettres de Michel Psellus, et des morceaux ayant trait à l'histoire de la musique chez les anciens Grecs et à divers autres sujets. Le texte grec se publie en ce moment, à la suite de mes deux rapports sur les résultats de ce voyage, dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*. J'ai obtenu sans difficulté de l'administration l'autorisation d'offrir aux lecteurs de notre Annuaire la traduction française de ces morceaux, dont voici le détail :

I. Fragment musical anonyme [d'après Bacchius l'Ancien] — (Madrid).
II. Fragment anonyme sur divers intervalles mélodiques. — (*Id.*)
III. Lettre familière de Michel Psellus à un César byzantin. — (Escurial.)

IV. Lettre du même sur la consonnance de quinte; — sur les cinq figures solides de Platon, etc. — (Escurial.)
V. Lettre du même sur la musique. — (*Id.*)
VI. Traité anonyme de l'accentuation grecque, extrait d'une grammaire inédite. — (*Id.*)
VII. Table des 130 chapitres du *Dynaméron*, traité médical inédit d'Élius Promotus. — (*Id.*)

N° 1.

FRAGMENT MUSICAL ANONYME [D'APRÈS BACCHIUS L'ANCIEN].

(Voir mon second rapport, 1re partie, § 6, 8°; — 2e partie, n° 1.)

1] Il y a six espèces de consonnances dans le système parfait : la quarte (diatessaron), la quinte (diapente), l'octave (diapason), la quarte redoublée (diapason et diatessaron), la quinte redoublée (diapason et diapente), et la double octave (disdiapason) (1).

2] La voix a trois régions (2) : l'aiguë, la moyenne et la grave.

3] Les diverses manières d'être de la mélodie sont le relâchement (s. e. des cordes), la surtension, le repos et la station (ou tension). Le relâchement est le mouvement du chant dans la direction de l'aigu vers le grave; la surtension marque le mouvement dans le sens du grave à l'aigu. Il y a repos (ou *tenue*) lorsque plusieurs mots sont chantés sur le

TEXTE N° 1. — (1) Sur le nombre des consonnances, qui varie avec les théoriciens, voir ma traduction d'Aristoxène, p. 70, note 1.

(2) Je corrige τρόποι et τρόπους en τόποι et τόπους, d'après les fragments anonymes de Bellermann (p. 76, n° 63), traduits par M. Vincent (*Not. et extr. des mss.*, t. XVI, 2e partie, p. 31), où se rencontre, comme ici, l'expression τόποι φωνῆς. Toutefois il ne faut pas oublier que Mersenne et Meybaum, en publiant le texte correspondant de Bacchius l'Ancien, ont trouvé et adopté la même leçon que le manuscrit de l'Escurial.

même son. Quant à la station (ou tension) (3), c'est la condition d'existence d'un son mélodique.

4] Les personnes qui chantent dans les trois régions (vocales) chantent

le phrygien,
le lydien,
le dorien,
l'hypophrygien,
l'hypolydien,
l'hypodorien,
le mixolydien (4).

De ces tropes, c'est le mixolydien qui est le plus aigu. A sa suite vient

le lydien, plus grave d'un demi-ton;

le phrygien, plus grave d'un ton que le lydien, et que le mixolydien d'un trihémiton;

le dorien, plus grave que le phrygien d'un ton, que le lydien d'un diton, que le mixolydien d'une quarte;

l'hypolydien, plus grave que le précédent d'un demi-ton, que le phrygien d'un trihémiton, que le lydien d'une quarte, que le mixolydien d'un intervalle de trois tons;

l'hypophrygien, plus grave que l'hypolydien d'un ton,

(3) Il est difficile de se prononcer entre la leçon de Bacchius, στάσις, qui est celle de notre fragment, et d'autre part celle d'Aristoxène, qui donne à la τάσις (*El. Harm.*, p. 12 de Meyb., p. 16 de ma traduction) le caractère de la στάσις. Je donnerais volontiers la préférence à la forme τάσις.

(4) Le texte grec, après l'hypodorien, mentionne l'hyperphrygien, l'hyperlydien et l'hyperdorien. Si l'on maintient les tropes en ὑπέρ, il faut suppléer ἢ après le nom de l'hyperdorien qui, on le sait, ne fait qu'un avec le mixolydien; mais le mieux est de considérer la mention de ces tropes comme une interpolation et de les supprimer, ce que je fais dans la traduction. Ils ne figurent pas dans Bacchius, ce qui lui permet de dire, plus exactement qu'ici, que le mixolydien est le plus aigu des tropes énumérés. L'hypothèse d'une interpolation est encore fortifiée par ce fait que les tropes plus aigus que le mixolydien ne sont plus mentionnés dans le tableau comparé des différents degrés de la voix. (Vincent, *Notices*, etc., p. 121.)

que le dorien d'un trihémiton, que le phrygien d'une quarte, que le dorien d'une quinte, que le mixolydien d'un intervalle de quatre tons et demi, que le mixolydien d'un intervalle de cinq tons.

5] Le trope est la figure d'une série mélodique (πλοκή). La série mélodique est un chant qui est exécuté avec des sons (qui se suivent) de très-près, soit que la mélodie descende ou monte.

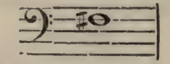
6] Sons qui font voir les six espèces de consonnances :

Pour la quarte : 7 à Φ (*fa*♯ à *si*);

Pour la quinte redoublée : 7 à Θ (*fa*♯ à *ut* octave (5).

7] La quarte se compose de deux tons et demi, la quinte de trois tons et demi, l'octave de six tons, la quarte redoublée de huit tons et demi, et le [double] diapason de douze tons.

(5) Le ms. donne Z καὶ ⊔, puis Z καὶ K. M. Bellermann, à l'occasion d'un autre texte, a fait aussi la correction de Z en 7 (p. 78). Observons que l'auteur de notre fragment n'a pas jugé utile de reproduire les notes instrumentales. Ces notes figurent dans Bacchius, dont le texte, en outre, se rapporte à toutes les consonnances et non pas seulement à la première et à l'avant-dernière comme ici. Une remarque qui n'est pas indifférente, c'est que le son grave des consonnances, figuré 7 dans Bacchius et ici, est le proslambanomène ou limite grave du trope lydien. Il doit correspondre au son noté ainsi :



Voir dans mon second rapport, planche Ire, le tableau comparatif des sons mélodiques chez les anciens Grecs et dans la musique moderne.

N° 2.

FRAGMENT ANONYME SUR DIVERS INTERVALLES MÉLODIQUES (1).

(Second rapport; 1re partie, § 19; — 2e partie, n° 2.)

1] Le diapason (2) en musique, est un [intervalle] déterminé, parcourant huit sons ou cordes et appelé octacorde.

2] Le diapason (3) est dans ces conditions lorsque quatre cordes sont établies sur l'instrument de musique, de telle façon que la première, appelée aussi *hypate*, produit le son grave (4); la seconde, appelée aussi *parhypate*, le son moyen; la troisième, appelée aussi *paranète*, le son quasi-moyen (παράμεσον), et la quatrième, appelée aussi *nète*, le son aigu (5).

3] Lors donc que le musicien approche [le plectrum] de la nète et de l'hypate, il fait entendre un son [mixte] provenant des quatre cordes; — lorsqu'il l'approche de la pa-

Texte n° 2. — (1) Le texte grec de ce morceau est très-incertain, et je ne puis en présenter la traduction qu'avec les plus expresses réserves. D'un autre côté, nous avons là un débris très-ancien et *unique* de la théorie du disdiatessaron, qui mérite l'attention et l'étude des musicologues. — Cp. Psellus Τῆς μουσικῆς σύνοψις ἠκριβωμένη, où il est question aussi, mais en passant, du disdiatessaron (éd. L. Alard, p. 182, 186), et où les copistes ont souvent confondu comme dans ce ms. διὰ τεσσάρων et δὶς διὰ τεσσάρων. — Cp. aussi Aristot., *Probl.*, XIX, 41; éd. Bekk., p. 921 *b*, l. 1-13.

(2 et 3) Le manuscrit : δὶς διὰ τεσσάρων. Cette leçon n'est pas invraisemblable.

(4) ἦχος, dans le sens de son musical ou mélodique, appartient à l'époque classique. Ce n'est qu'au moyen âge qu'il a reçu la signification de *ton* ou *mode*.

(5) Rapprocher ce paragraphe de la lyre octacorde de Pythagore, publiée par M. Vincent (*Notices*, etc., p. 337), et donnée dans les manuscrits à la suite du petit traité de Psellus (publié *ibid.*) sur la psychogonie de Platon. — Peut-être notre fragment a-t-il été rédigé par un Byzantin (Psellus?) d'après des textes antérieurs.

ranète et de la parhypate, il produit un deuxième son [mixte], et il y a là disdiatessaron (?).

4] Noms particuliers à la musique : la nète et la paranète, l'hypate et la parhypate.

La nète est la dernière note; la paranète est celle qui précède la dernière; l'hypate est la première, et la parhypate est celle qui suit la première.

5] *Diatessaron* (6). — Le diatessaron se compose de quatre sons et de trois intervalles. L'intervalle est au son ce que la proposition est à l'un des termes de celle-ci. Ainsi les quatre sons (de la quarte) comportent trois intervalles, de même que les quatre termes comportent trois propositions (7).

6] Après le diatessaron (la quarte) vient le diapente (la quinte), qui comprend cinq sons et quatre intervalles.

7] Vient ensuite le diapason (l'octave), qui comprend huit sons et sept intervalles. On l'appelle diapason, parce que le huitième son consonne avec le premier, comme antiphone, l'extrême grave avec l'extrême aigu, l'une et l'autre corde étant touchée simultanément, de façon à effectuer le retour des sons par substitution jusqu'au diapason, à faire commencer là un nouveau diapason ou à faire consonner son à son au disdiatessaron et au disdiapente, les sons qui viennent à la suite du diapason se chantant plus à l'aigu, et ceux qui le précèdent se chantant plus au grave. (?)

8] Le diatessaron placé avant le diapason est appelé [simplement] diatessaron, et celui qui est placé après le diapason est appelé *disdiatessaron* (8). De même, le diapente, lorsqu'il précède le diapason, s'appelle proprement *diapente;* mais, placé après le diapason, il prend le nom de *disdiapente* (9). Le premier diapason s'appelle (simplement) diapason, et celui qui suit le premier, *disdiapason* (la double

(6) Le manuscrit : δὶς διὰ τεσσάρων.

(7) Cp. Aristote, *Pr. Analytiq.*, I, 25, 3. (p. 42, éd. Bekk.) : Ἑνὶ πλείους οἱ ὅροι τῶν προτάσεων.

(8) C'est ce que nous appelons la *onzième*, ou quarte redoublée.

(9) C'est ce que nous appelons la *douzième*, ou quinte redoublée.

octave), celui-ci éloigné de huit degrés du huitième son [de l'échelle générale] et consonnant avec le son situé huit degrés avant lui. Car le rapport qui existe entre le premier son et le huitième, avec lequel se complète le [premier] diapason, existe aussi entre le huitième son et celui qui occupe le huitième degré à partir de celui-ci, et qui complète le disdiapason.

9] On appelle intervalle l'effet qui se produit quand on passe d'un son à un autre.

10] *Diapason* (10). — Cette dénomination musicale correspond à ce que nous, nous appelons *octacorde* (11), ou bien elle sert à désigner l'action de toucher deux fois (de l'instrument) en parcourant quatre cordes; de même que l'on appelle tricorde le parcours de trois notes, l'hypate, la mèse... (12). Car la musique prend quatre formes (13), l'hypate, la nète, le barbiton et le perçant (τόρον); ou bien encore on distingue quatre cordes. La première a un son relâché (grave), la seconde un son aigu, la troisième un son plus aigu, et la quatrième un son plus aigu encore.

11] Lors donc qu'après avoir touché la première corde on saute par-dessus les deux cordes intermédiaires et que l'on arrive à la quatrième, dans le sens du grave à l'aigu, cela s'appelle chanter le diatessaron. Lorsque de la quatrième corde l'on revient vers la première, que l'on s'y appuie, et qu'ensuite on se transporte de nouveau sur la quatrième, cela s'appelle [encore] chanter le diatessaron (14). En effet, on donne bien le nom de τεταρταῖος à tel individu qui

(10) Le manuscrit : δὶς διὰ τεσσάρων. Peut-être y aura-t-il lieu de maintenir cette leçon.

(11) Ce passage indique que l'auteur appartient à l'école musicale dite pythagoricienne.

(12) Texte mutilé.

(13) L'auteur paraît entendre ici par Μουσική l'instrument ou appareil musical construit par Pythagore suivant une tradition que nous a conservée un texte publié avec traduction française par M. Vincent (*Notices*, etc., p. 268).

(14) Le manuscrit : δὶς διὰ τεσσάρων.

vient le premier jour, puis est deux jours sans venir et revient le quatrième (15).

12] De plus, le diatessaron est un sesquitiers, numériquement parlant; or le sesquitiers est consonnant (16) : donc le diatessaron est un intervalle consonnant. En d'autres termes, le diapason est égal au disdiatessaron, sauf que celui-ci a ses quatre cordes en corrélation avec quatre autres cordes, tandis que le diapason a bien des cordes en corrélation aussi, mais conserve la proportion. Ne veut-il pas parler (17) de ce que l'on appelle le *tableau double?* Sur ce tableau, les cordes sont en double, quatre d'un côté et quatre de l'autre.

N° 3.

LETTRE DE MICHEL PSELLUS A UN CÉSAR BYZANTIN (Michel Ducas ?).

(Second rapport, 1re partie, § 7, 1°; — 2e partie, n° 3.)

Est-ce que, comme un joueur de flûte, je te charme au son de mes discours, ou bien si, devenu ton rival, je lutte avec toi en musique? Car je te vois prendre en main la lyre de la parole et te préparer à me répondre par tes chants. Aussi, peu s'en faut que je ne me mette à régler mes pas sur tes accords, que mes mains n'agitent les cymbales, et que du pied je ne frappe le sol en cadence sous le charme d'une

(15) Le manuscrit : τρίτῃ. Cette leçon peut se soutenir.

(16) C'est-à-dire que le rapport 4 : 3 représente sur le monocorde un intervalle consonnant. Cette phrase donne une nouvelle preuve que l'auteur est un musicographe de l'école pythagoricienne.

(17) Ce passage, qui a toutes les apparences d'une scholie, nous autorise à conjecturer que le morceau qui précède a pu être emprunté à quelque théoricien, peut-être à Nicomaque de Gérase ou à l'un de ses disciples. — Je le répète, il s'y trouve plusieurs points qui prêtent à la controverse, plusieurs hérésies qui font suspecter la pureté du texte, mais aussi des passages auxquels un examen approfondi peut faire prendre une grande valeur scientifique.

exécution orphique. Mais toi, qui peux facilement, par tes discours ou d'autres moyens, m'aider à produire mon chant sur la scène, tu me mets à la torture, et moi, au contraire, au prix de combien de statères et de talents ne payerais-je pas tes enchantements? Ce n'est pas comme le dieu Pan, ce dieu aux jambes de bouc, ce porte-bois de la fable. Il jouait de la flûte dans les montagnes; il exécutait des danses effrénées. Les rochers et les vallons lui renvoyaient son propre chant, et il goûtait gratuitement le plaisir d'en entendre la répercussion.

Moi aussi j'ai dans la voix un écho de ton chant; mais si tu ne veux pas donner la réplique, ni davantage nous faire part de tes essais rhythmiques, à moins que nous n'en acquittions le prix, ton art le cède à celui du célèbre Thrace qui portait le nom d'Orphée. Celui-ci modulait sur la cithare comme pas un artiste; mais, s'il prodiguait sa science et son talent, ce n'était point devant les rois et les grands, ni pour des sommes considérables. Non; assis tantôt sur un tertre consacré, tantôt sur les bords de la mer, c'était à l'adresse des lions, des génisses, des dauphins et des baleines, qu'il touchait les cordes de sa lyre. Il ne dédaignait pas d'admettre le chat et la souris à ses danses. Et autour de lui se pressaient des troupeaux aux bêlements desquels se mêlaient ceux des jeunes brebis; et, tandis que les uns se mettaient à danser aux accents de ses mélodies, les autres, une fois rendus à son appel, se tenaient immobiles (à l'écouter); mais ce Thrace n'exigeait pas de ses auditeurs le prix de son exécution musicale.

Et moi aussi je viens à toi, attiré par les sons harmonieux de tes lettres (1), et j'écoute volontiers cette musique, soit comme un lion suspendant sa colère sous le charme du plaisir qu'il éprouve, ou comme un taureau domptant la fougueuse vigueur de sa nature, soit enfin comme toute autre bête farouche, tressaillant d'aise et remplie d'une douce joie.

Texte n° 3. — (1) Littéralement : « par la cithare de tes lettres ». Il a dit plus haut : « la lyre de tes discours ».

Seulement, il ne faut pas trop nous marchander les accents de cette voix suave comme le miel, ni, à l'exemple des Sirènes, nous faire payer trop cher le plaisir que tu nous procures, ni, comme Apollon, prendre à regret ta lyre, ni enfin, comme Marsyas, te poser en concurrent vis-à-vis de nous.

Mais voici ce que je veux dire : c'est de plus un fait merveilleux, un fait que le vulgaire ne pourra pas croire. Oui, quelques-uns des anciens sages ont dit que le ciel était en mouvement depuis le lever [du soleil] jusqu'à son coucher, et les planètes l'étant du soir à l'aurore, il résulte de cette alternative une mélodie ineffable dont la perception échappe à nos faibles sens. Une telle musique remplit tout le temps d'un plaisir sans mélange.

Eh bien ! moi, très-grand César, quoique tu ne m'écrives pas souvent, je trouve du moins un plaisir suffisant dans les lettres que tu m'adresses.

Les anciens Assyriens ne couvraient pas toujours de terre leurs morts ; mais qu'une mère eût une affection toute particulière pour son enfant, une femme pour son époux, un mari pour sa femme, et que ceux qu'ils aimaient vinssent à mourir, ils embaumaient leurs corps et faisaient sculpter leur image sur un bois incorruptible. Ils les avaient de la sorte sous les yeux et pouvaient les contempler à souhait.

Moi, je ne grave pas tes lettres sur une matière inanimée ; mais, les ayant présentes en mon âme, je crois toujours te voir et t'entendre.

Du reste, ce que je te dis là n'est pas pour que tu t'abstiennes de m'écrire, mais pour que, sachant combien je goûte les charmes de la musique, tu distilles pour moi le miel de tes lèvres et montres ton talent musical (2).

(2) Psellus se plaît aux comparaisons tirées de la musique. Cp. sa huitième lettre à l'empereur Michel dans le Recueil de neuf lettres publiées par Boissonade (ΨΕΛΛΟΣ, Norimb., 1838, p. 182). — La lettre que l'on vient de lire et les deux suivantes seront, je crois, les premières pièces, dans la volumineuse correspondance de Psellus, qui auront été traduites en français. — Le présent volume contient deux au-

N° 4.

LETTRE DE PSELLUS SUR LA QUINTE, SUR LES CINQ FIGURES SOLIDES DE PLATON, ETC.

(Second rapport, 1re partie, § 7, 3°. — 2e partie, n° 4.)

Titre ou sommaire : Solution de la question de savoir comment le rapport de la quinte est hémiole (ou sesquialtère), et sur cette proposition que, outre les cinq figures considérées par Platon (1), il n'y en aura pas d'autre comprise dans des figures équilatérales et équiangles égales entre elles.

Ce n'est pas dans une simple lettre que de telles questions peuvent être traitées convenablement (2). Il faudrait y consacrer un grand ouvrage, et plus d'un ouvrage ; car ce sont matières à longues études et à discours développés. Pour ma part, je t'adresserai un résumé aussi court que possible. Commençons par le théorème musical.

Tu sauras donc que les Pythagoriciens, qui cultivaient la musique plus que personne, en faisaient résider le principe dans les sons et les consonnances. Ils ont mis en corrélation, d'une part les nombres égaux et les sons de même intonation, d'autre part les nombres inégaux et les sons d'intonation différente. Pour atteindre ce but, ils ont adapté aux consonnances des rapports superpartiels (3) et des rap-

tres lettres rédigées par Psellus, dont la publication, avec traduction française, est due à M. C. Sathas.

Texte n° 4. — (1) Savoir : 1° le tétraèdre ou la pyramide (feu); 2° l'octaèdre (air); 3° l'icosaèdre (eau); 4° l'hexaèdre ou le cube (terre); 5° le dodécaèdre (l'univers). Cp. Platon, *Tim.*, p. 55 D, et les *Études* de M. Th. Henri-Martin *sur le Timée de Platon*, t. I (texte et traduction française du Timée), p. 149, et t. II, notes 49, 67, et suivantes.

(2) Il y a lieu de supposer que cette lettre répond à une consultation scientifique qui aura été demandée à Psellus par Michel Ducas.

(3) Rapport de $n + 1$ à n.

ports multiples (4). Ils rattachent l'octave au rapport double (5), la quinte au rapport sesquialtère (6), et la quarte au rapport sesquitiers (7). En outre, de même que le rapport double se compose de la réunion des rapports sesquitiers et sesquialtère (8), de la même manière, l'octave se compose de la réunion de la quarte et de la quinte. Il suit de là que la quarte correspond au sesquitiers et la quinte au sesquialtère. Chez les Pythagoriciens, la quinte ne consiste pas simplement dans le rapport sesquialtère, comme s'appliquant à quatre, à trois, à deux cordes ou à une seule, mais en ce que le nombre total des cordes qui comprennent à la fois les consonnances de quarte, de quinte et d'octave, est de *huit;* de même que le rapport double comprend lui-même [les nombres composant] les rapports sesquitiers et sesquialtère. Les Pythagoriciens rattachaient [donc] la consonnance d'octave au rapport double; ils ont établi une corrélation entre le rapport sesquitiers et la quarte, comme aussi entre le sesquialtère et la quinte. Ainsi, par analogie, la consonnance de quinte a reçu le rapport sesquitiers; car il est constant que si l'octave se compose de deux consonnances consécutives qui sont les deux premières, savoir, la quinte et la quarte, de même le rapport double se compose de deux rapports superpartiels consécutifs, les deux premiers aussi, savoir, le sesquialtère et le sesquitiers. Or, dans ce dernier cas (9), le rapport sesquialtère est plus grand que le sesquitiers, et dans l'autre (10) la consonnance de quinte est plus grande que celle de quarte; de telle façon que l'excès de l'une sur l'autre, c'est-à-dire le ton, s'établit suivant le rapport sesquioctave, qui constitue l'excès du sesquialtère

(4) Rapport de 2 *n* à *n*, de 3 *n* à *n*, etc.
(5) Rapport de 2 à 1.
(6) Rapport de 3 à 2.
(7) Rapport de 4 à 3.
(8) En effet $\frac{4}{3} \times \frac{3}{2} = \frac{12}{6} = 2$.
(9) Littéralement : ici ; c'est-à-dire quand il s'agit des nombres.
(10) Littéralement : là ; c'est-à-dire quand il s'agit des sons.

sur le sesquitiers (11). En conséquence de ce qui précède, composant une grandeur [d'intervalle] de l'octave et de la quinte (12), ils l'établissaient suivant le rapport triple (13), et celle de double octave suivant le rapport quadruple. Quant à l'intervalle composé de l'octave et de la quarte (14), ils en faisaient un inconsonnant, parce qu'il donne le rapport de 8 à 3, qui n'est ni superpartiel ni multiple (15).

Telle est la réponse que je ferai à la première question. Passons maintenant à cette proposition, comme quoi l'on ne pourrait imaginer une nouvelle figure en outre des cinq que Platon a considérées, laquelle fût comprise dans des figures équilatérales et équiangles. Voici les observations auxquelles donne lieu ce théorème (16) :

Un angle solide ne peut être constitué au moyen de triangles plans (17). En effet, les trois angles des trois triangles qui comprennent l'angle solide sont moindres que quatre droits plans (18). Cela a été montré de la manière la plus manifeste par le Géomètre (19).

Ainsi donc, on ne peut construire un angle solide avec deux triangles plans ; mais, avec trois, on obtient l'angle so-

(11) En effet $\frac{3}{2} : \frac{4}{3} = \frac{9}{8}$.

(12) C'est ce que nous appelons la *douzième*.

(13) (Rapport de 3 à 1. En effet $\left(2 \text{ ou } \frac{4}{2}\right) \times \frac{3}{2} = \frac{12}{4} = 3$.

(14) C'est ce que nous appelons la *onzième*.

(15) En effet $\frac{3}{2} \times \frac{4}{3} \times \frac{4}{3} = \frac{48}{18} = \frac{8}{3}$, rapport qui n'est ni superpartiel, ni multiple.

(16) Il forme le scolie de la proposition 18 du livre XIII dans les *Éléments* d'Euclide. Psellus nommera plus loin le célèbre géomètre, auquel il a emprunté presque tout ce qui va suivre, jusqu'à la fin de sa lettre. On sait que nous ne possédons pas le commentaire de Proclus sur la partie du *Timée* à laquelle se rapporte le texte de notre auteur. Il est très-possible que Psellus se soit inspiré de cette partie perdue, si tant est qu'elle ait jamais existé.

(17) Euclid., *Éléments*, l. XI, défin. 11.

(18) Euclid., l. XI, prop. 21.

(19) Euclid., l. XI, prop. 23.

lide de la pyramide (20); avec quatre, celui de l'octaèdre; avec cinq, celui de l'icosaèdre; mais avec six triangles équilatéraux et équiangles réunis par un sommet commun, on n'obtiendra pas un angle solide. En effet, comme chaque angle d'un triangle équilatéral équivaut aux deux tiers d'un angle droit, six angles équivaudront à quatre droits [ce qui est impossible], car tout angle solide est compris dans moins de quatre droits. L'angle du cube est compris dans trois carrés, et il est impossible de le comprendre dans quatre. En effet, on aurait encore une fois quatre droits. Avec des pentagones équilatéraux et équiangles, soit avec trois, on obtient l'angle du dodécaèdre; avec quatre, c'est impossible, car, l'angle du pentagone équilatéral ayant la valeur d'un droit et un cinquième, la somme des quatre angles sera plus grande que quatre droits, ce qui est impossible.

Donc, en outre des cinq figures mentionnées, on n'en construira pas d'autre, comprise dans des [figures] équilatérales et équiangles. Or, ce fait que l'angle du pentagone équilatéral et équiangle a la valeur d'un droit et un cinquième, est l'objet d'une très-belle démonstration d'Euclide (21).

On appelle grandeurs commensurables (car tu me consultais aussi sur ce point à la fin de ta lettre, comme aussi sur les puissances), les grandeurs qui comportent une même mesure (22); — incommensurables, celles auxquelles on ne reconnaît aucune commune mesure (23).

Les droites sont commensurables en puissance lorsque les carrés faits sur elles ont une même aire pour mesure (24).

Elles sont incommensurables quand, aux carrés faits sur elles, on ne reconnaît aucune aire pour commune mesure (25).

(20) Il ne s'agit là que de la pyramide triangulaire, à 3 pans, qui est tétraèdre.

(21) Euclide, l. XIII; lemme unique de la proposition 18.

(22) Eucl., l. X, défin. 1.

(23) Eucl., l. X, déf. 2.

(24) Eucl., l. X, déf. 3.

(25) Eucl., l. X, déf. 4.

Ces points établis, on montre que, pour une droite proposée sur laquelle seront appliquées par position des mesures (telles que la coudée, la palme, le doigt et le pied), il y a un nombre illimité de droites, commensurables ou incommensurables avec elles, les unes en longueur seulement, les autres seulement en puissance, d'autres enfin en longueur et en puissance (26). La droite proposée sera dite rationnelle.

Les droites commensurables avec elle, soit en longueur et en puissance, soit en puissance seulement, sont des lignes rationnelles (27).

Les droites incommensurables avec elle sous ce double rapport, c'est-à-dire en longueur et en puissance, seront dites irrationnelles (28).

Le carré fait sur la droite proposée est rationnel (29).

Les carrés commensurables avec celui-ci sont rationnels (30).

Ceux qui lui sont incommensurables sous le double rapport (énoncé plus haut) seront appelés irrationnels (31).

Les droites qui peuvent (32) ces carrés sont irrationnelles; et si un carré l'était, ses côtés mêmes [le seraient] pareillement. Et s'il s'agissait d'autres [figures] rectilignes, il en serait de même des droites qui décriraient des carrés égaux [c'est-à-dire équivalents] à ces figures (33).

(26) Eucl., l. X, déf. 5.

(27) Eucl., l. X, déf. 6.

(28) Eucl., l. X, déf. 7.

(29) Eucl., l. X, déf. 8. — On a vu ci-dessus que la droite proposée est rationnelle.

(30) Eucl., l. X, déf. 9.

(31) Eucl., l. X, déf. 10.

(32) Je trouve cette expression, qui mérite d'être conservée, dans la traduction d'Euclide publiée par P. Le Mardelé, professeur de mathématiques sous Louis XIII (Paris, 1632, in-8°) : « Une ligne droicte est dicte pouuoir vne figure quand le quarré descrit d'icelle ligne est égal à icelle figure. »

(33) Eucl., l. X, déf. 11.

Deux grandeurs commensurables ont entre elles le rapport qui existe entre un nombre et tel autre (34).

Deux grandeurs incommensurables ne peuvent avoir entre elles ce même genre de rapport (35).

N° 5.

LETTRE DE MICHEL PSELLUS SUR LA MUSIQUE.

(Second rapport, 1re partie, § 7, 4°; — 2e partie, n° 5.)

La véritable musique, celle dont il a été dit : « Nous n'en connaissons que le nom seul », la musique sur laquelle tu me consultes souvent (1), n'est-ce pas l'ensemble harmonique embrassant tous les êtres? En effet, que la cause des essences provenant des corps soit en eux-mêmes, ou qu'une cause active, primordiale, soit le principe d'une vie et d'un mouvement éternel; qu'il s'agisse d'essences intelligibles ou de l'âme en général, ces choses s'harmonisent avec le tout par des liens musicaux et s'accomplissent dans des proportions parfaites.

En second lieu, les mesures de l'art musical ont été déterminées suivant les genres et les espèces. Elles nous furent transmises par des hommes supérieurs. Elles dirigent les êtres qui, au ciel, ourdissent indissolublement le tissu d'une vie éternelle, exécutent un mouvement sans fin et possèdent des facultés génératrices.

Mais, après que sur la fin de notre étude nous aurons reconnu que les mouvements des animaux composés sont constitués rhythmiquement, les voix bien harmonieuses et les danses mélangées de l'un et de l'autre (pas et chant); —

(34) Eucl., l. X, prop. 5.

(35) Eucl., l. X, prop. 7.

TEXTE N° 5. — (1) Ce passage me donne aussi à croire que le destinataire de la lettre est Michel Ducas. — Voici le texte de la citation précédente : Ἡμεῖς δὲ μουσικῆς κλέος οἶον ἀκούομεν... Cp. Bekker-Brandis, *Schol. in Aristot.*, p. 16 *b*, l. 1, et *Iliad.* B, 486.

lorsque nous aurons en outre une bonne pratique de tous les instruments de musique, alors nous considérerons la puissance de la musique comme préludant, puis s'étendant sur tout l'univers.

Dans tout cela, la musique joue le rôle d'une science théorique et pratique du chant complet ou instrumental et des éléments convenant à l'art dans les chants et les rhythmes, et concourant à la formation des mœurs.

On appelle chant complet celui qui renferme les paroles, la mélodie et le rhythme; chant instrumental, celui qui se compose de sons combinés entre eux (il porte aussi le nom de κροῦσις). Quelques savants ont appelé érotique la musique de ce chant, en raison des belles choses qui s'y trouvent, et considérant qu'elles élèvent l'âme à la contemplation de la beauté intelligible elle-même ; et ils ont affecté de négliger l'examen détaillé de chacun des mètres et des nombres admis dans tel chant, ainsi que de chacune des consonnances qu'il contient, comme si c'était là une besogne secondaire dans l'étude de la musique. Or, en toute chose, cet art donne un lien et une suite aux choses contraires. Dans la nature, c'est à la forme et à la matière ; dans le ciel, c'est à tous les mouvements astronomiques; dans l'âme, c'est à la raison et à la déraison, au courage et au désir (2), ainsi qu'à toutes les oppositions que comporte la vie ; enfin, dans l'essence, la musique envisage le Même et l'Autre, le mouvement et le repos, le semblable et le dissemblable, l'Un et la pluralité, etc.

Une autre attribution de la musique, c'est la rectification des actes et le traitement des passions. Par son affinité avec la médecine, elle est devenue l'étude des peuples les plus célèbres, auxquels ont été empruntées les dénominations des harmonies dorienne, lydienne et phrygienne (ainsi appelées parce que ces peuples en faisaient un fréquent usage). Ces harmonies tempéraient les emportements de la passion

(2) Si l'on adopte la correction que je propose, on traduira ῥᾳθυμία (au lieu de ἐπιθυμία), par *mollesse, défaillance.*

avec les larges accords du chant spondéen (3). Car les airs de flûte exécutés parmi les nymphes et les corybantes nous guérissent de tout accès de délire; ils dissipent l'égarement causé par les vengeances célestes et les fautes anciennes ; ils allégent les souffrances aiguës de l'âme. Les mouvements du pouls, selon qu'ils sont réguliers ou irréguliers, dénotent du plus ou du moins dans le bon état du corps; de même que les instruments de musique, suivant qu'ils ont leurs cordes tendues ou relâchées, passent du désaccord à l'accord.

Telle est donc la musique dans son ensemble. L'une de ses parties est l'harmonique, science des sons émis mélodiquement et avec intervalles (4), ayant pour objet l'appréciation de la consonnance et de la dissonance. Les parties les plus compréhensives de la musique sont au nombre de quatre :

La partie matérielle;

Celle qui met en œuvre la matière, ou partie poétique;

Celle qui sert à exprimer, ou l'interprétation;

Et enfin la partie hypocritique ou scénique (5).

La partie matérielle se subdivise à son tour en trois parties : l'harmonique, la rhythmique et la métrique.

La seconde partie de la musique considérée en général, celle à qui incombe la mise en œuvre de la matière, doit être regardée comme plus parfaite et plus élevée que la précédente; car celle-ci est l'œuvre de l'art seulement, tan-

(3) Σταθερὸν μέλος, chant ferme, fort, large, uni, bien posé. Cette expression est à rapprocher de *planus cantus* et surtout de l'italien *canto fermo*. Le Σπόνδειος νόμος accompagnait les libations sacrées.

(4) Sur la différence de la voix parlée ou continue (συνεχής) et de la voix chantée avec intervalles (διαστηματική), cp. Aristoxène (*Él. harm.*, p. 9, éd. Meyb., p. 13 de ma traduction).

(5) Ma correction de κριτικόν en ὑποκριτικόν se justifie par la suite du discours (voir 7e alinéa après celui-ci), et par un passage des Anonymes (éd. Bellermann, nos 12 et 18, trad. Vincent, *Notices*, p. 7 et 9). — Cette classification de la musique, bien que nouvelle pour nous à beaucoup d'égards, rappelle assez celle que donne Aristide Quintilien (p. 7 et 8, éd. Meyb.).

dis que l'autre (la poétique) est tout à la fois l'œuvre de l'art et de la nature. Elle compte quatre parties.

D'abord, elle met en œuvre la partie subordonnée à l'harmonique, disposant, à l'aide de cette partie, les sons notés (indépendamment du rhythme [et] des paroles), et appelés κρούματα (6).

En second lieu, elle met en œuvre la partie subordonnée à la rhythmique, en disposant, soit avec des sons instrumentaux, soit avec des paroles, une certaine série de temps qui prend le nom de *rhythme*.

En troisième lieu, elle met en œuvre celle des parties de la matière musicale qui est subordonnée à la métrique, disposant, à l'aide de cette partie, ce que l'on nomme les *mètres*.

En dernier lieu, elle arrange la partie parfaite et [proprement] musicale, appelée *chant* (ᾠδή).

Le caractère complexe de la partie instrumentale constitue l'ἐξαγγελία, ou l'interprétation, l'exécution, car elle se sert des instruments à vent, à percussion et à cordes. La partie rhythmique s'applique à toutes les subdivisions de l'exécution; mais elle est indépendante de l'hypocritique (mise en scène).

Quant à la partie vocale, elle se divise en aulédie (chant accompagné de la flûte), lyrédie (chant accompagné de la lyre), et citharédie (chant accompagné de la cithare).

Tous les faits se rattachant à la musique sont analogues aux périodes sidérales (7). En effet, le mouvement de gauche à droite des chœurs a été une imitation de la révolution des astres; revenant de droite à gauche, il exécute le circuit inverse, accomplissant la révolution de l'Autre (le soleil?) et celle des planètes. Lorsque (la musique) fait entendre un

(6) Κρούματα, sons obtenus sur un instrument à cordes.

(7) Psellus traite la même question dans un autre morceau encore inédit que je publierai prochainement d'après un ms. unique, le nº 2231 de Paris. Cp. Héphest., *Metric.* Schol. in cap. XII, p. 186 de l'édition Gaisford.

chant calme, c'est l'harmonieuse (8) immobilité de la terre qu'elle représente. Lorsqu'elle fait alterner l'aigu et le grave, c'est le cercle des saisons et les propriétés diverses des éléments dont elle compose en quelque sorte un seul et même tissu. Tantôt elle se combine avec les sons de l'harmonie céleste, tantôt elle imprime à ses interprétations le cachet de la beauté. Absolument parlant, sous le rapport des chants, des rhythmes et des danses, notre harmonie a des affinités avec la musique divine. Les attitudes et les formes de certaines statues sont rendues par les cadences des pieds, les combinaisons des mètres, les mouvements réguliers du corps. C'est pour cela que les péans, les chants de procession, les dithyrambes, les hymnes, les danses religieuses et profanes, étaient institués et cultivés avec goût dans les fêtes des dieux de l'ancienne Grèce. Dans les cérémonies des fiançailles ou du mariage, les chants, le trépignement cadencé des pieds, le claquement harmonieux des mains, rappellent les premières caresses qu'échangent l'époux et l'épouse unis pour la génération de leurs enfants.

Telle était donc la musique dans l'origine; telle elle est dans l'histoire, telle elle est admirée. Quant à celle que nous étudions maintenant, elle en est comme un écho affaibli.

N° 6.

TRAITÉ ANONYME DE L'ACCENTUATION GRECQUE.

(Second rapport, 1re partie, § 10; 2e partie, n° 6.)

Sur l'accentuation. — Nombre des signes prosodiques.

Apprends qu'il y a *dix* signes d'accentuation :
l'accent aigu, ′,
l'accent grave, ‵,
l'accent circonflexe, ῀,
la longue, –,

(8) Ici, comme dans Platon et chez tous les classiques grecs, ἁρμονία, *harmonie*, signifie simplement une série de sons mélodiques.

la brève, ᵕ,
l'aspiration (esprit rude) (1), ‘,
la non-aspiration (esprit doux) (2), ’,
l'apostrophe, ’,
l'hyphen ou liaison, ‿,
et la sous-ponctuation, ⁊.

Apprends qu'il y a deux accents appelés *tons*, l'aigu et le circonflexe; car le grave n'est autre chose que l'accent syllabique (3).

Sur l'aigu et ses diverses positions.

Apprends que l'aigu a trois places à sa disposition : la [syllabe] finale, la pénultième et l'antépénultième. La finale s'entend de la fin des mots, comme par exemple dans Πρόδρομος la syllabe ΜΟΣ, dans Θεόδωρος la syllabe ΡΟΣ, dans λόγος, ΓΟΣ, ou dans tel mot que l'on voudra, la dernière syllabe sera ce que nous appelons ἡ λήγουσα (finissante). Dans le mot Θεόδωρος, ΡΟΣ est la finale, ΔΩ la pénultième, et Ο l'antépénultième.

Comment se nomme le [mot] qui a l'aigu sur la finale, comme σοφός, où l'aigu est sur ΦΟΣ?

— Oxyton.

Et celui qui l'a sur la pénultième, comme λόγος, où l'aigu est sur ΛΟ?

— Paroxyton et baryton.

Telles sont les trois positions de l'accent aigu.

Celles du circonflexe sont au nombre de deux : la finale, comme par exemple ποιῶ, βοῶ, et la pénultième, comme Παῦλος, οὗτος, ἐκεῖνος.

Texte n° 6. —(1) Littéralement : la [syllabe] dense.

(2) Littéralement : la [syllabe] ténue. — J'ai maintenu la traduction usuelle des mots δασεῖα et ψιλή malgré ce qu'elle a d'impropre. Le sens du premier est clairement indiqué par le second, ψιλός, qui n'a jamais signifié *doux*, et a plutôt, ici du moins, le sens de *simple*. Voir, sur ce mot et ses applications diverses, une note de M. Vincent. (*Notices*, etc., p. 112 à 118.)

(3) Chrysoloras ne fait pas cette distinction.

Comment s'appelle le mot qui a le circonflexe sur sa finale?

— Circonflexe (4).

Et celui qui l'a sur la pénultième?

— Antécirconflexe (5).

Apprends que si le mot a ses finale et pénultième longues, et l'accent sur la pénultième, comme ποιήσω, il doit avoir l'aigu. Car la règle dit : « Une longue placée devant une longue n'est pas circonflexe. »

Mais si le mot a ses finale et pénultième brèves, là aussi tu mettras l'aigu. Car la règle dit : « On ne met pas le circonflexe sur une brève. »

Si la finale est une longue, comme λέων, et que la pénultième soit brève, là encore on mettra l'aigu. Car la règle dit, ainsi que nous venons de le rappeler : « On ne met pas le circonflexe sur une brève. »

Mais si la finale est une brève et reçoit l'accent, comme σοφός (accent sur ΦΟΣ), il faut mettre l'aigu. Car la règle dit : « Tout cas direct et accusatif ne subissant pas de contraction a l'aigu. »

Si l'accent est sur l'antépénultième, comme dans Θεόδωρος ou Πρόδρομος, là encore tu mettras l'aigu. Car la règle dit : « Le circonflexe ne se place pas devant deux syllabes. »

Telle est la méthode pour écrire l'aigu.

Sur le circonflexe et ses diverses positions.

Le circonflexe, nous l'avons vu, a deux positions : la finale et la pénultième.

Si la finale est longue et qu'elle porte l'accent, elle devra recevoir l'accent circonflexe, qu'elle soit contractée, comme ποιῶ, ou non contractée, comme ποῦ ou πῶς, et la syllabe contractée a le circonflexe. Car la règle dit : « Toute contraction résultant d'une syllabe aiguë et d'une syllabe grave donne lieu au circonflexe. »

(4) On a francisé le mot grec, dont on a fait *périspomène.*

(5) Ou propérispomène.

Mais s'il n'y a pas contraction et que la syllabe soit longue, elle est aussi circonflexe. Car la règle dit : « Tout verbe terminé par une longue [accentuée] a le circonflexe. »

Sont également circonflexes, apprends-le, beaucoup de datifs et de génitifs, comme τῷ σοφῷ, τῷ γῷ, τῷ καλῷ, τῶν σοφῶν, τῶν καλῶν. Et la règle des accents dit : « Tout génitif et datif terminé par une longue, et ayant l'accent sur cette syllabe, est circonflexe. »

Lorsque la finale du cas direct en ος est un oxyton, et que le génitif a le circonflexe, le datif l'a aussi. Exemples : σοφὸς, σοφοῦ, σοφῷ.

Lorsque le cas direct est grave, le datif est grave aussi. Exemple : πλόος, πλόοις.

Telles sont les positions du circonflexe et ses règles.

Apprends que tout discours et n'importe quel mot a pour première lettre, soit une voyelle comme Ἰωάννης, Ἰουδαῖος, Ἰώϐ et autres analogues, soit une consonne, comme τύπτω, ψάλλω, γράφω, etc.

Et si le mot commence par une consonne qui ne soit pas R, n'écris pas de non-aspiration au-dessus de ce mot commençant par une consonne, ni d'aspiration, mais rien que l'accent, aigu ou circonflexe, que réclame la règle pour ce mot.

Mais si ce mot commence par une des sept voyelles, écris au-dessus de cette initiale soit un signe de non-aspiration, soit l'aspiration. Écris la non-aspiration en toute circonstance (?); il y a cependant des cas où il faudra écrire l'aspiration. Écris des mots où il y aurait, comme accents, soit l'aigu, le grave ou le circonflexe, par exemple ἤκουσα, εἶδεν, ou ὅπερ. Vois-tu? chaque mot a l'accent qu'il lui faut : ἤκουσα, l'aigu (d'après la règle : « Devant deux syllabes on ne place pas le circonflexe) ; » — εἶδον, le circonflexe (d'après la règle : « Toute syllabe longue par nature...) », — et ὅπερ, l'accent grave (d'après la règle : « Tout cas direct et accusatif...). »

Pour apprendre chemin faisant dans quel cas tu devras écrire soit la non-aspiration, soit l'aspiration, procède ainsi

qu'il suit : Il y a trois (consonnes) non-aspirées, K, Π, T, et trois consonnes aspirées, Θ, Φ, X. Les consonnes non-aspirées ont le même son que les mots portant la non-aspiration, et les consonnes aspirées le même son que les mots aspirés. Tu écriras donc ἡμῖν, et tu verras quel signe tu devras mettre sur l'H, c'est-à-dire si c'est l'aspiration ou la non-aspiration. Puis tu placeras derrière (c'est-à-dire avant) la lettre qui prête au doute, comme par exemple ἡμῖν, un mot se terminant par une des consonnes non-aspirées ou aspirées. Si le résultat donne le même son que la consonne non-aspirée, tu mettras sur l'ἦτα le signe de la non-aspiration. S'il ne rend pas le son d'une consonne non-aspirée, mais bien celui d'une aspirée, mets le signe de l'aspiration, comme, par exemple, ἐφ' ἡμῖν, οὐχ ὁμολογεῖ, ἐφ' ἅρμα. Vois-tu?

La (consonne) aspirée Φ rend le même son que ἡμῖν, et l'on dit ἐφ' ἡμῖν ; car tu dois éviter de dire ἐπ' ἡμῖν; et comme le π est une consonne non-aspirée, tandis que ἡμῖν a le signe d'aspiration sur l'H, on a dû nécessairement convertir le non-aspiré π en l'aspiré φ, et l'on écrit par suite ἐφ' ἡμῖν.

De même pour οὐχ ὁμολογεῖ. Comme le mot ὁμολογεῖ est aspiré (du moins son initiale O), on a converti le K (de οὐκ) en l'aspiré X, et l'on écrit par suite οὐχ ὁμολογεῖ, οὐκ ὁμολογεῖ. Veuille [essayer]. Comme le K est une consonne non aspirée, on le convertit en la consonne aspirée X, et l'on obtient ainsi l'homophonie.

De même pour ἅρμα. Il [l'élève] voulait [essayer] d'écrire ἐπ' ἅρμα ; mais, comme il n'y a pas homophonie, on a converti le π en la consonne aspirée Φ, et l'on écrit ἐφ' ἅρμα.

De même pour ταῦθ' οὕτω. On a essayé d'écrire ταῦτ' οὕτω; mais comme il n'y a pas homophonie entre la non-aspiration et l'aspiration, le T sera converti en la consonne aspirée Θ, et l'on écrit ταῦθ' οὕτω.

Telle est la méthode pour écrire l'aspiration.

Apprends que tout mot commençant par P (R) est aspiré. Exemples : Ῥωμαῖος, Ῥωμανός, ῥῆμα. Ainsi, pour tous les

noms ou les verbes qui commencent par un P, tu mettras le signe de l'aspiration au-dessus de ce P.

Apprends que si le mot commence par un P(R), et que tu places avant ce mot [à titre de préfixe] un autre mot (notamment une préposition) terminé par une voyelle, alors on double le P (RR). Exemples : ῥῆμα, ἐπίρρημα, — ῥους, κατάρρους, etc.

N° 7.

TABLE DU DYNAMÉRON, TRAITÉ MÉDICAL INÉDIT D'ÉLIUS PROMOTUS (1).

(Second rapport, 1re partie, § 15, 3°; — 2e partie, n° 7.)

1. Pour la chute des cheveux.
2. Cosmétique des cheveux.
3. De l'alopécie.
4. De l'hémicrânie.
5. De la céphalalgie.
6. Pour l'inflammation (externe) de la tête (?).
7. Pour le refroidissement (extérieur) de la tête (?) (2).
8. Pour les catarrhes.
9. Poudres siccatives pour le crâne.
10. (?)
11. Évacuation des humeurs.
12. Sternutatoires.
13. Topiques spléniques.
14. Boissons pour les maladies spléniques.
15. Pour les néphritiques.
16. Pour les calculeux et les diurétiques (?).
17. Diurétiques.
18. Pour les maladies de la vessie et les hématuriques.
19. Pour les ulcères aux parties honteuses.
20. (?)
21. Pour les coliques d'intestins.
22. Pour l'inflammation des testicules.
23. (?)

Texte n° 7. — (1) M. le docteur Dechambre, directeur du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, et notre confrère M. le docteur René Briau, ont bien voulu revoir cette traduction, qui a été insérée dans la *Gazette hebdomadaire* du 9 mai 1873. — Voir, sur Promotus et sur les ouvrages qui lui sont attribués, Erwin Rhode, *Ælius Promotus*. (Rhein. Mus., 1873, t. XXVIII, p. 264-290.)

(2) Ce titre est un de ceux, en assez grand nombre, dont la traduction n'offre de l'incertitude que parce qu'on n'a pas sous les yeux le texte du chapitre. Je n'ai pu que feuilleter rapidement le *Dynaméron* et en tirer quelques rectifications des rubriques insérées dans cet Index.

24. Gonflement (des testicules ?).
25. Impuissance (?).
26. Jouissance (ἡδονικά).
27. Pour les maladies intra-thoraciques, les phthisies et les péripneumonies.
28. Pour les maladies du cœur.
29. Pour les cardialgiques.
30. Pour la dyspnée.
31. Pour les hémoptoïques.
32. Cataplasmes pour les pleurétiques.
33. Topiques pour les pleurétiques.
34. Antidote pour la pleurésie.
35. Pour la toux.
36. Remèdes pour la trachée-artère.
37. Pour ceux à qui la fièvre dessèche la bouche.
38. Boissons désaltérantes.
39. Fébrifuges.
40. Pour les fièvres intermittentes.
41. Sudorifiques.
42. (?)
43. Pour les poisons (?).
44. Antidotes.
45. Emplâtre pour les morsures d'animaux.
46. Pour les maladies pestilentielles et ceux qui ont le teint plombé.
47. Pour les douleurs d'épaules.
48. Frictions réchauffantes.
49. Pour la courbature et le frisson.
50. Pour l'opisthotonos, l'emprosthotonos; le tétanos, le *spasme érotique* (?), le spasme en général, la paralysie et l'hémiplégie.
51. Pour l'exomphale.
52. Pour les coxalgies.
53. Injections pour les coxalgiques.
54. Pour les arthritiques et les goutteux.
55. Pour les tumeurs.
56. Pour les abcès.
57. Pour les anthrax.
58. Pour les dartres.
59. Pour les érysipèles.
60. Pour les trajets fistuleux.
61. Incisions et cautérisations insensibles.
62. Pour le cancer.
63. Pour les ulcères rongeants.
64. Pour les ulcères chroniques.
65. Pour les brûlures.
66. Pour les stéatomes, les athéromes, et les méliceris.
67. Caustiques pour les abcès.
68. Emplâtres caustiques.
69. Caustiques pour la pourriture (?).
70. (?)
71. Poudres cicatrisantes et incarnatives.
72. Cataplasmes émollients pour fondre les callosités.
73. Pour les maladies des oreilles.
74. Pour les oreilles encombrées de cérumen.
75. P. les bourdonnements d'oreille.
76. (?)
77. (?)
78. (?)
79. Des gerçures aux lèvres.
80. Pour la mauvaise odeur de la bouche.
81. Cessation des éternuments.
82. Pour l'épilepsie.
83. Pour la folie furieuse.
84. (?)
85. Des onguents hypnotiques.
86. Des émanations hypnotiques.
87. Des boissons hypnotiques.
88. Des topiques hypnotiques.
89. Des lavages (lavements?) hypnotiques.
90. Des bains de siége hypnotiques.
91. Des orgelets et des chalazion.

92. Moyens prophylactiques pour les yeux.
93. Pour empêcher la lumière de frapper les yeux (?).
94. Cataplasmes pour l'ophthalmie.
95. Onguents pour les douleurs des yeux.
96. Collyres.
97. Pour les granulations (des yeux).
98. Liniments.
99. Liquides pour les *diathèses* (?) des yeux.
100. Teintures (?) médicinales.
101. De la cataracte.
102. Collyres liquides pour éclaircir la vue.
103. Pour l'amblyopie et pour l'éclaircissement de la vue.
104. Pour l'albugo.
105. Ablutions pour l'albugo.
106. Collyres secs quotidiens, procataleptiques.
107. Collyres secs pour les ophthalmies chroniques.
108. Collyres (?) safranés.
109. (?)
110. Pour le ptérygion.
111. Pour la fistule lacrymale.
112. Pour l'ægilops.
113. Pour les maladies des narines.
114. Pour les polypes nasaux.
115. Pour l'ozène.
116. Pour les épistaxis.
117. Pour les maladies des gencives et les parotides.
118. Pour les maladies des dents (2).
119. Pour les coliques.
120. Suppositoires narcotiques pour les coliques.
121. Pour la passion iliaque (ileus).
122. Pour le ténesme et le flux cœliaque.
123. Pour le flux cœliaque et la dysentérie.
124. Trochisques (*vomitifs ?*) pour les dysentériques.
125. Boissons pour les dysentériques.
126 (?)
127. Trochisques (*purgatifs ?*).
128. Le même que 124 : Trochisques (*vomitifs?*) pour les dysentériques.
129. (?)
130. Topiques pour les dysentériques.

(2) Le chapitre 118 a été publié, ainsi que l'Avant-propos de l'ouvrage, d'abord par Jean Bona à la suite de son traité *de Scorbuto*, Vérone, 1761, in-4, p. 232-239, puis par C. G. Kuhn dans ses *Additamenta ad Fabricii elenchum medicorum veter.*, t. I, Lips. 1826, p. 5-8. (Rhode.)

LES ORACLES

DE L'EMPEREUR

LÉON LE SAGE

EXPLIQUÉS ET INTERPRÉTÉS EN GREC VULGAIRE

AU XIII[e] SIÈCLE

et publiés pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale

PAR

CH. GIDEL ET ÉMILE LEGRAND.

I.

De l'an 886 à l'an 911, il y eut sur le trône de Constantinople un empereur nommé Léon le Philosophe, ou le Sage. Il était fils de Basile le Macédonien, et il fut père de Constantin Porphyrogénète. Sous ces trois princes la littérature byzantine jeta son plus vif éclat. Léon le Sage contribua pour sa part à entretenir le goût des études. Il était plus lettré que militaire ; il composa pourtant un traité sur la tactique. Il rédigea un code de lois qui dura jusqu'en 1453 ; il fit des sermons ; on lui attribue surtout des Oracles destinés à prédire les divers événements de l'Empire.

On n'était pas encore désabusé de l'astrologie judiciaire, Léon le Sage, moins que personne. Zonaras nous dit qu'il était passionné pour toute science et surtout pour la science secrète qui, au moyen d'incantations, prédit l'avenir (1). Il était très-attentif à observer les mouvements des astres ; il possédait l'art de deviner par les tables généthliaques : ainsi il trouva qu'il aurait un fils qui lui succéderait au trône. Dans l'empire de Constantinople, ce n'était peut-être pas un des moins grands efforts de l'astrologie de découvrir que le fils remplacerait son père dans la dignité d'empereur. « Ἦν γὰρ ἐραστὴς σοφίας παντοδαπῆς, καὶ αὐτῆς δῆτα τῆς ἀπορρήτου, ἢ δι' ἐπωδῶν μαντεύεται τὰ ἐσόμενα, καὶ περὶ τῶν ἀστέρων ἐσχολάκει κινήσεις, καὶ τὴν ἐκ τούτων ἀποτελεσματικὴν ἐπιστήμην μετήρχετο καὶ εὕρισκεν ὡς ἕξει παῖδα τὸν βασιλείας διάδοχον. » (*Basil. édit.*, p. 143.)

Léon avait composé ses Oracles au moyen de figures qui les accompagnaient. C'étaient, par exemple, un bœuf, un ours, un aigle, une tête d'homme dans un bassin, un lion portant sur le dos la lettre X, un renard. Des accouplements bizarres de noms et de symboles : Αἷμα avec un serpent, Μετανοία avec un aigle, Μοναρχία avec une licorne, Ἔπαρξις avec une tête, Σύγχυσις avec un homme tenant une rose d'une main, une faulx de l'autre, donnent encore aujourd'hui au lecteur de ces Oracles, publiés par Lambecius, une impression qui trouble le bon sens et étonne la raison.

Les Grecs ont eu longtemps une foi vive et constante dans l'infaillibilité de ces rêveries. Il ne faut pas en être surpris : ils ont eu tous les genres de superstition. Au treizième siècle, Isaac II, entouré d'astrologues qui étaient ses parasites, s'était persuadé qu'aveugle, accablé de la goutte,

(1) Il tenait cette folie de son père. « Basile, empereur de Constantinople, chrestien, luy estant mort un sien fils, chercha tant d'enchanteurs et de nécromantiens qu'il peut trouver pour revivre son dit fils, à fin de tirer de luy beaucoup de choses futures : ce qui fut fait, et le tint embrassé plus de demy-heure, mais il n'en peut tirer aucune response, et disparut aussi tost, ainsi qu'a escrit Gelicus : cecy advint l'an 865. » *Les Diverses Leçons de Louys Guyon, etc.* Lyon, 1625.

courbé sous les infirmités qui, chez lui, avaient devancé la vieillesse, il recouvrerait la vue, la santé, la jeunesse même, et deviendrait monarque universel. « Il se préparait, dit Lebeau, par des folies à ces merveilleux événements. Entre plusieurs extravagances, il fit transporter de l'hippodrome dans son palais la figure du sanglier de Calydon; c'était, selon les astrologues, un talisman dans lequel était renfermé le foyer des séditions du peuple, fort semblable à ce furieux animal. » (Liv. XCIV).

Au moins les habitants de Tralles durent-ils à ce travers de l'esprit un redoublement de courage quand, vers 1280, ils furent assiégés par les Turcs. Pressés par la faim, obligés de se nourrir des aliments les plus immondes, et même de chair humaine, n'ayant pour étancher leur soif que le sang qu'ils tiraient des veines des chevaux, décimés par la peste, ils espéraient moins dans le secours que devait leur amener Andronic, que dans les promesses décevantes d'une inscription en style d'oracle gravée sur un marbre qui, prétendait-on, avait été découvert quand on avait creusé les fondations de la ville. « Cette inscription annonçait à la nouvelle Tralles les plus heureuses destinées pendant tout le règne de son second fondateur; elle prédisait encore que les barbares viendraient l'attaquer après sa restauration, mais qu'elle triompherait de tous leurs efforts. » (*Le Beau,* Liv. CI.)

Michel Paléologue lui-même, malgré ses lumières, prêtait l'oreille à toutes sortes de prédictions frivoles. C'est ainsi qu'il condamna à perdre la vue un malheureux grammairien, citoyen honnête et tranquille, parce qu'un charlatan lui avait fait craindre qu'il ne lui succédât à l'empire. (*Id.,* CI.)

On conservait donc soigneusement dans la bibliothèque du palais les Oracles de Léon. Ce livre était regardé avec la vénération qu'on avait jadis pour les compositions des sibylles. On y lisait l'avenir, ou plutôt on accommodait les événements accomplis au sens indécis et vague de ces vers assez obscurs pour permettre toutes les illusions.

Cédrénus (p. 493, edit. Reg.), Nicéphore Grégoras (edit. Colon. Allobrog. p. 325), Nicétas (edit. Reg. p. 229) parlent de ce recueil comme d'une collection précieuse d'indications que les faits n'ont jamais démenties.

Constantin Manassès (edit. Reg. p. 114) rapporte les paroles prophétiques de Léon à son lit de mort.

Nous apprenons de Jean Tzetzès (Chiliade IX, v. 657) qu'il courait dans Constantinople une antique prédiction qui annonçait de grands malheurs à la ville impériale.

Χρησμὸς ἦν περιφόρητος Κωνσταντινουπολίταις
αὐτὸς τὸ βοῦς βοήσει τε καὶ ταῦρός τε θρηνήσει.

Voici comment il l'explique :

Βοῦς μὲν ἡμεῖς τὴν θήλειαν τὴν τῶν βοῶν καλοῦμεν
ταῦρον κυρίως δὲ βοῶν τὸν ἄρσενα καλοῦμεν,
τὸν ταῦρον τοῦτον δ' Ἰταλὸν καλοῦσιν οἱ Λατῖνοι
ἡ βοῦς ἡ ἡμετέρα δέ, ἤγουν ἡ Κωνσταντίνου
ἡ ἐκ τῶν ταύρων Ἰταλῶν Ῥωμαίων ἐκτισμένη
βοήσει τὸ πολεμικὸν κατὰ τῶν ἀντιπάλων·
ὁ ταῦρος δὲ ὁ Ἰταλός, στρατὸς ὁ τῶν Λατίνων
καὶ ὠχριάσει τῷ πολλῷ τοῦ φόβου, καὶ θρηνήσει.

N'était-ce pas prédire, quelque trente ans auparavant, l'invasion des Latins dans la ville de Constantin ?

Le même Tzetzès explique encore un oracle qui présageait mille malheurs à la grande cité et sa ruine prochaine :

Οὐαί σοι, ὦ Ἑπτάλοφε, ὅτι οὐ χιλιάσεις·
χρησμὸς ὑπῆρχεν ἕτερος Κωνσταντινουπολίταις
μὴ ἓν μέρος ἐπίρρημα οὐαί, τῆς θρηνωδίας
δύο μέρη τοῦ λόγου δέ, οὐ ἄρνησιν, καὶ αἶ δέ,
ἤτοι Κωνσταντινούπολις κἂν οὐχὶ χιλιάσῃς
ἀλλὰ χιλίων ἔσωθεν χρόνων καταλυθήσῃ·
ὅμως οὐ αἶ καὶ θρῆνός σοι, ἀλλὰ χαρὰ ἐσεῖται
ἵνα μείζων κτισθήσῃ γὰρ καὶ πλέον λαμπρυνθήσῃ.

La fin de la prédiction corrigeait heureusement le début qui n'annonçait que désastres.

Il est facile de comprendre quelle sorte d'empire eurent

sur les esprits ces rêveries prophétiques de Léon le Sage. Nous voyons par les extraits qui précèdent qu'on les répétait dans le peuple. On peut croire qu'elles étaient d'âge en âge imitées, rajeunies, amplifiées par l'imagination populaire. Nous trouvons quelque chose de semblable dans notre histoire. Les prophéties de Merlin, les révélations de sainte Brigitte, les centuries de Nostradamus, n'ont cessé, même de nos jours, d'être reprises et répandues. On s'en prévaut encore pour agir sur l'esprit naïf et crédule des campagnards. Tout est bon à qui sait s'en servir.

Jean Meursius, dans son glossaire grec-barbare, cite quelquefois une paraphrase en langue vulgaire des Vaticinations de l'empereur Léon. Il cite encore une explication des prophéties de Constantinople. Ces oracles auraient été trouvés, à ce que dit le texte cité par Meursius, sur une colonne de marbre : Εὑρέθη εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν εἰς μίαν κολόναν μαρμαριτικήν. Il ajoute : *Cæterum explicatio illa asservatur integra in Bibliotheca Vaticana.*

Je ne sais pas ce que peut être cette explication conservée à la Bibliothèque du Vatican, mais je crois avoir rencontré dans notre Bibliothèque nationale de Paris une composition qui rappelle celle-ci et certainement doit lui ressembler.

En étudiant le manuscrit grec 929, j'ai lu au bas de la page 403 la rubrique suivante : Αἴνιγμα λέξεων Λέοντος τοῦ σοφωτάτου. Ce titre général est suivi de cinq morceaux, un peu différents par le style et par la langue, mais se ressemblant par l'inspiration qui les a dictés. Ce sont les plaintes d'un cœur ulcéré par les malheurs de sa patrie ou attristé par les vices du siècle. Constantinople envahie par les étrangers, un prince latin assis sur le trône de Constantin, l'empire déchiré par les barbares, la vigne du Seigneur dévastée, le mal triomphant sous les traits de l'Antechrist, telles sont les idées générales de ces morceaux. On peut, sans hardiesse, assurer que, s'ils sont tous de la même main, cette main fut celle d'un moine.

La première pièce, qui est de beaucoup la plus impor-

tante, se rattache plus étroitement que les autres aux Énigmes de l'empereur Léon. Le procédé de l'auteur consiste à citer un texte qui est celui du Philosophe ; puis il l'interprète, et il cherche dans les événements accomplis le sens et la vérification de l'oracle. Ce n'est certainement pas le style de l'empereur Léon qu'on retrouve dans ce morceau. C'est une transformation populaire, une version vulgaire des vers échappés à sa plume.

Outre les difficultés indéchiffrables d'une prophétie, d'autres difficultés abondent, provenant de la langue elle-même et surtout des allégories sous lesquelles la pensée est comme étouffée.

On comprend pourtant qu'il s'agit de retrouver dans les prédictions de l'empereur une annonce formelle des progrès faits sans relâche par les Hongrois, les Tchèques, les Alains, les Vlaques, les Coumans et les Turcs. Ces derniers peuples surtout sont représentés sous l'emblème du renard. Leurs progrès sont dépeints ; en vain, de la Serbie, des princes s'opposent à leur marche, ils n'en continuent pas moins d'envahir le monde : l'Épire aussi bien que la Judée. Il serait inutile, je pense, de chercher à comprendre tous les détails de ces vers souvent baroques ; ce qu'on peut y voir, c'est que le monde, sous la figure d'une vieille femme, se laisse conduire aux abîmes.

S'il faut se régler sur la date énoncée dans le texte, 6700, l'an 9e de l'indiction, on est reporté à l'année 1192. Les faits généraux de l'Empire d'Orient concordent assez bien avec les vers où il est question du pouvoir croissant des Ismaélites ; on les représente comme devant bientôt asservir les terres des Hébreux, des Romains et des Grecs, l'Égypte, l'Éthiopie, la Pentapole, Tyr, Damas, Antioche, le Saint-Sépulcre, Tripoli, Hadrianopolis, Joppé et Gangra.

L'histoire nous apprend qu'en réalité, cette année-là même, les Valaques et les Bulgares avaient repris les hostilités et ravageaient les provinces voisines du Danube. L'empereur qui régnait alors était Isaac II. Il s'était assuré, sur la foi de certains flatteurs, une victoire facile ; il ne

trouva qu'un échec honteux. « En partant de la ville, il s'était vanté qu'il y rentrerait tout rayonnant de gloire : abusé par les prétendus devins qui se jouaient de sa crédulité, il s'était persuadé que la Providence divine avait abrégé le règne d'Andronic... et qu'elle avait ajouté à son règne les années destinées à ce prince ; qu'il devait régner trente-deux ans, délivrer la Palestine, établir son trône sur le mont Liban, repousser les Musulmans au-delà de l'Euphrate, anéantir même leur empire, et qu'il aurait sous ses ordres un peuple de satrapes, gouverneurs d'autant de royaumes, et plus puissants que les plus puissants monarques. Enivré de ces chimères, il ne sentait pas les maux présents, et, battu par les ennemis, méprisé de ses sujets, il triomphait d'avance des grands succès qu'il se figurait dans les ombres de l'avenir. »

En présence de tant de revers et de l'insolence des ennemis sans cesse exaltée par de nouveaux succès, est-il défendu de croire que l'auteur de ces vers ait voulu faire une satire de cet empereur incapable et arrogant ?

Un passage, beaucoup plus clair malgré l'obscurité des détails, est celui où l'auteur explique une prédiction antique par les événements qui ont précédé la prise de Constantinople par les Croisés en 1204. L'Oracle présente une certaine Marie, portant un bissac et de la farine. Elle vient pour pétrir la farine, y mêler le sucre, en faire un gâteau. « Marie, dit l'interprète, est la reine du Midi ; les Arabes, les Persans, les Ismaélites, accourent pour manger le gâteau, il est partagé en sept ou huit morceaux. »

Un autre passage fait allusion à Vatace, gendre de Lascaris ; c'est l'interprétation la plus claire et la plus facile :

Καὶ ἡ βάτος ἀπὸ πέρα
ἤπλωσεν κ' ἔπιασεν τόπον
ἔχων ῥόδον λασκαράτον
μὲ τ' ἀρμένικον ἀκάνθιν.
Βάτος ἐστὶν ὁ Βατάτζης, etc.

Il était naturel qu'un prince ayant le don de prédiction

prévît longtemps à l'avance le plus grand des événements du treizième siècle, le plus inattendu de tous : la fondation d'un empire latin dans Constantinople. Il n'était pas moins naturel d'en prédire la chute. L'auteur que nous étudions n'a eu garde de manquer l'explication de ces singulières catastrophes. Des grains de blé, peut-être grillés, un artichaut nettoyé, lui figurent les Francs maîtres de Constantinople et chassés enfin, après une domination de plus d'un demi-siècle. Le gâteau retombe aux mains de Michel Paléologue. Cette reprise de possession par un prince grec est célébrée par l'interprète des Énigmes de Léon. En parlant des efforts de Michel Paléologue pour ramener les Grecs à l'unité du dogme catholique, il ne laisse pas voir bien nettement s'il approuve cette tentative. Je ne crois pas qu'il y soit défavorable. Si l'on appuie cette conjecture sur quelques mots italiens qui sont dans le texte , on peut être amené à croire que l'auteur de cette pauvre rhapsodie était un Franc. Peut-être était-ce un de ces nombreux religieux bénédictins, frères mineurs, frères prêcheurs, qui envahirent la Romanie à la suite des conquérants latins, chassèrent les prêtres grecs de leurs siéges, se multiplièrent avec une si prodigieuse rapidité que le pape Honorius affirmait qu'une nouvelle France s'était créée dans la Grèce : *Noviter quasi nova Francia est creata*. (Buchon, *Éclaircissements,* etc., p. 19.)

Dans le reste de ce poëme, si l'auteur ne parle pas en termes précis de la chute de Constantinople, il fait prévoir du moins que l'Empire ne tardera pas à s'écrouler. Il accumule les plus tristes images pour faire présager de terribles malheurs. Les arbres déracinés, les vignes saccagées, les femmes, les enfants ravis en esclavage, les désordres des mœurs, le lion, le léopard, le basilic unissant leur rage contre les mêmes victimes : tout fait prévoir une sanglante catastrophe et des ruines irréparables.

La seconde de ces compositions, dont les premiers vers sont en langue littérale, est un chant de joie. Le poëte invite la nouvelle Sion, la nouvelle Babylone à manifester

son allégresse. Dieu lui avait ravi la paix, Dieu la lui rend. L'héritier rentre dans son domaine, il tient l'épée, le sceptre, les lampes allumées; les prêtres viennent à sa suite, leurs chants célèbrent son triomphe.

Rien n'empêche de voir dans ces transports les élans d'un poëte patriote qui salue le retour de Michel Paléologue dans l'Empire de ses pères.

Un tout autre sentiment a inspiré la pièce qui porte le numéro quatre. C'est une complainte sur la corruption du temps. La puissance est aux mains d'hommes criminels, de femmes impures; tout est souillé. La croix est transformée en potence, les images saintes sont brûlées; il ne reste plus trace de moines ni de prêtres sur la terre. Alors la vengeance du ciel éclate sur la cité impure, la vigne du Seigneur est de nouveau saccagée, la porte d'airain est livrée.

La venue de l'Antechrist complète ces misères. Après tant de désordres, il ne reste plus qu'à attendre ce règne déplorable. Il vient en effet, ce mortel ennemi du Christ; il est fils d'une religieuse impure. Sa face est obscure et ténébreuse; son œil droit brille comme l'étoile qui se lève à l'horizon, l'autre est sanglant. Il a six doigts; il régnera sur Sion; déjà, de tous les points de la terre, les Juifs accourent à lui; alors, sous son empire, la terre gémira, elle se plaindra, elle pleurera, elle sera plongée dans un deuil dont rien ne saurait la faire sortir.

Ces poëmes sont étranges. Cependant, comme ils se rattachent aux énigmes d'un empereur célèbre chez les Grecs pour sa manie de composer des oracles, il nous a paru intéressant d'en recueillir les débris. Ils nous font voir quel était au treizième siècle, avant la chute de Constantinople, l'état des esprits : on ne semblait plus rien attendre de bon; les maux étaient à leur comble; l'on ne prévoyait plus que désordre et confusion. Ils appellent encore notre attention sur une habitude que nous avons déjà signalée : celle de reprendre les compositions de la belle époque byzantine pour les reproduire en langage et en vers vulgaires et les

mettre ainsi à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. — Ch. Gidel.

II.

L'explication vulgaire des Énigmes de l'empereur Léon le Sage dont le texte est publié ici pour la première fois est, en grande partie, extraite du manuscrit grec 929 de notre Bibliothèque nationale (pages 403-421).

Deux autres rédactions, qui présentent entre elles et avec celle-ci des divergences assez notables se trouvent, l'une aux folios 211 et 212 du manuscrit grec 970, où elle a été écrite le 13 septembre 1454, ainsi que nous l'apprend cette note placée en tête : « ἔτους ςϡξϐʹ σεπτεϐρίῳ ιγʹ. » ; l'autre dans le manuscrit 426 (folios 121 et 122), avec ce titre auquel je conserve son orthographe et son accentuation : « τοῦτω ἐστὴν τὸ βασιλογράφὴν. » Du Cange cite souvent cette dernière rédaction dans son Glossaire, et il lui applique (*Index Auctorum*, col. 34) la dédaigneuse qualification de *Codex græcobarbarus et nugax*.

Dans mes notes critiques, la rédaction du manuscrit 929 ne porte pas de désignation spéciale, étant celle qui a servi de base à mon travail. Celle du manuscrit 970 est désignée par la lettre B et celle du manuscrit 426 par C.

Ces deux dernières versions m'ont aidé à combler deux ou trois lacunes provenant de l'état de vétusté où se trouve le manuscrit 929, qui, d'ici à quelques années, deviendra presque complétement illisible.

Au manuscrit 970 j'ai emprunté un ou deux passages absents du 929. Mais ni la version du manuscrit 970, ni celle du manuscrit 426, n'ont pu m'être que d'une très-médiocre utilité au point de vue critique, n'étant qu'un abrégé fort incomplet de la version contenue dans le 929. De très-longs passages de cette dernière sont même absents des deux

autres; ainsi, par exemple, tout le morceau relatif à la venue de l'Antechrist.

Voici le début du texte fourni par le manuscrit 970; je conserve l'orthographe :

Εἰς οὐγκρίαν ἀκοῦω σημένουν — καὶ ἂν σημένουν παπαρίζουν
παπαρίζουν καὶ κτυποῦσιν — καὶ πτερὸν ἀποτινάσουν
ὅπου ἐκεῖντο καὶ ἐμουχλιάσαν — ἦλθον δύο ἀνδρϊομένοι
μετὰ σέρβων κοπανάτων — νὰ τὸ θέλουσι συκόσιν
μετ' ἀλαμάνικον κοντάρην — καὶ ξυφάρην σφηρισμένον
καὶ πτερὸν λαζοφαρδάτον — καὶ βήτζαν δερομένην,
καὶ τὸ κούη κούη κράζουν— καὶ τὸν κόσμον σακτανίζουν.
εἶδα γρέαν καὶ πίδαν τράφον — καὶ ὡς τὴν εἶδα ξενιζόμην
πῶς ἡ γραῖα πί[δαν] τὸν τράφον — καὶ οὐ φοβήται νὰ μὴν πέση,
ἀλλὰ τρέχει καὶ διαβαίνει — καὶ τὸν τράφον καταλήτον.

Et plus loin :

Οἱ κουκούτζοι μαγερέβουν — καὶ ἀγκυνάρας καθαρίζουν
καὶ ὡσὰν παραμουγκρίζουν — καὶ εἰς τὰ κιόνια ἀκουμπίζουν
πρὸς τὸ νάμπουν εἰς τὴν τρίπαν. — τὸ ψωμὴν θεωρῶ συγκόπτουν
εἰς ἑπτὰ καὶ ὀκτὼ κομάτια — νὰ καθήσουν νὰ τὸ φάσιν
οἱ πλεονέκται καὶ δυνάσται — ἐγκριμιάζονται καὶ ἀλλήλων
τίς νὰ φᾶ τὸ πλεοτερήτζην. — ἦλθεν βάτος ἀπὸ πέρα
μετ' ἀρμένικον ἀγκάθην — καὶ μετὰ ῥόδον λασκαράτον
αἴ, αἴ, τὸ πυρὸν ἀγκάθην — ἀπὸ κάτω ἀπὸ πελάγου
ἀπὸ πάνω ἡ κεφαλή του — μὲ τὸ στέμαν σκεπασμένον
καὶ ὑπὸ κάτω τῶν ποδῶν του — χώμαν ἔνε κωλυμένον
ἥπλωσεν καὶ ποιάσεν τόπον — τὸ λεγώμενον ἀμπέλιν.
ἦλθεν νέφος ἀπὸ πάνω — μετὰ χιώνην καὶ κουκούδην καὶ χαλάζην
καὶ βροχὴν ἀναμιγμένην — καὶ ἐπίκατζεν τ' ἀγκάθην
καὶ ἔψυξεν αὐτοῦ τὴν ῥίζαν. — τότε εἶδεν καὶ ὁ δράκων
καί τρεχεν νὰ ὑπὰ καὶ ἐκεῖνος — ὁ λέων καὶ ὁ βασιλεῖσκος
τὸ κατζηπάρδην καὶ ἡ ἀρκοῦδα — ἡ ἀλοποῦ καὶ ὁ λύκος, etc.

Cette rédaction se termine par les vers suivants, dont le manuscrit 929 n'offre aucune trace :

Ὁ καπὴν τὸ μαιριασμένον — μὲ τοβραῖκον τὸ βοτάνι
ὁποῦ ἐκεῖτον τυλημένον — εἰς τὴν πέτραν ἀπὸ κάτω·
δέρνει το βορέας καὶ νώτος — καὶ θρασκαίας καὶ θαλάσσιν
καὶ βροχὴ καὶ ἀνεμοχιόνην — καὶ κουκοῦδιν καὶ χαλάζην,
νὰ τὸ θέλουν καταλύσιν — ἦλθεν καὶ ἀπῆρεν τοῦτο,
καὶ ἔβαλεν το ἀπέσω εἰς τὴν τρίπαν — καὶ ἦλθεν γ' καὶ τὸ λ'.

καὶ ἔστηκαν καὶ ἐπιφρονεῖτο — μὴ μηδὲν τὸ καταλύεται
ἀφῆτε το καὶ ἂς κῆται κάτω — ἕως νὰ ἔλθουν τὰ κεράσια,
νὰ τὸ στήσωμεν δραγάτην — διὰ νὰ φεύγουν οἱ κουροῦνες,
νὰ μὴν τρόγουσιν τὸ ἀμπέλιν, — καὶ ἦλθεν γ' καὶ τὸ λ'
καὶ ηὔγαλάν τον αὐτὴν τρίπαν — καὶ ἤφεράν τον ὀκάπου εἰς τράφον,
καί τρεχεν νερὸν βαμένον.

Voici également les premiers vers de la version des *Énigmes* contenue dans le manuscrit 426. Le scribe qui l'a écrite était plus ignorant encore des règles de l'orthographe que celui qui a copié la rédaction du manuscrit 970 :

Εἰς οὐκρήαν ἀκούω σιμαίνουν, — καὶ σημαίνουν τὴ σημαίνουν,
καὶ φωναζωῦν καὶ ἐκτηποῦσην, — καὶ πτερὼν ἀποτηνάσων
δῖὰ τὴν γρέαν τὴν ἀλουποῦτζαν, — ὁποῦ ἔπεσε καὶ ἐσάπην.
ἦλθασιν δῖο ἀνδρϊόμένοι — νὰ τὴν θέλουσην σηκόση,
μὲ τὸν σερυοκομπανάτων — καὶ ἀλαμάνοικον κὸντάρη
καὶ πτερὸν λαζηφαρδάτων — καὶ μὲ βήτζαν σφηρησμένην·
καὶ τὸ κοῦ ἠκοῦ πλεονάζη — καὶ τὸν κόσμον σακτανήζη.

Un peu plus loin, il m'est impossible de trouver la moindre trace de vers :

Ἔρχεται καὶ ὁ μέγας δράκων —
καὶ ὁ μεγαλέων καὶ ὁ βασϊλείσκος καὶ ἡ ἀρκουδαία καὶ ἡ ἀλουποῦ καὶ ὁ λήκος, ἤρθαν καὶ ἐσμήγησαν ἀλήλος, καὶ ἐκη ὅπου θέλουν συναθιθῆ,
κήρη ἤλειε, μὴ μὴ·ἀνατήλης — τὰ παλοῦκηα ῥήπτουν κάτω,
καὶ τῶν τράφων καταλοῦντον — τὰ κουρϐούληα ἐξερηζόνουν,
τὸ κρασὴ ἀναπλημένη, etc.

De ces trois rédactions, deux seulement ont été mentionnées par Du Cange, celle du manuscrit 929 (ancien 5014 du fonds Colbert) et celle du manuscrit 426 (jadis *Codex Regius* 2980).

Dans l'*Appendice* de son Glossaire (colonne 36), au mot Βασιλογραφεῖον, Du Cange parle ainsi de cette dernière version : *Libellus nugax* βασιλογραφήν *inscriptus continens nescio quas prophetias de Imperatoribus, cujusmodi sunt illæ quæ Danielis nomen præferebant.*

Il n'est pas hors de propos de citer ici l'article consacré par Du Cange aux *Visions* ou *Oracles* de Léon le Sage ; le

voici donc tel qu'il se trouve dans son Glossaire de la Moyenne et Basse Grécité (col. 1051) :

« Ὁράσεις, *Visiones*, seu potius Oracula Leonis Philosophi Imp. de Constantinopolitanis Imperatoribus libro quodam asservato in Regia Bibliotheca comprehensa, ut testatur Zonaras in Leone Armenio ; in quo variæ figuræ exarabantur, adscriptis aliquot iambis singulis figuris, qui res futuras ænigmatice prædicebant. Qui quidem liber typis regiis post Codinum de origin. Constantinop. editus est, cui præfiguntur scriptorum loci, in quibus ejusmodi oraculorum fit mentio, ex Zonara scilicet (pag. 143-145.), Cedreno (pag. 493, edit. Reg.), Nicephoro Gregora (edit. Genev., pag. 102, 212, 325), Niceta (edit. Reg., pag. 27, 28, 110, 143, 227, 229), Constantino Manasse (pag. 110, edit. Reg.), Joanne Tzetze (Chil. IX, v. 657) et Anonymo in Antiquit. Constantinop. Hunc porro librum per ὁράσεις videtur intellexisse Luithprandus in Legat. *Habent Græci et Saraceni libros, quos* ὁράσεις *sive visiones Danielis vocant, ego autem Sibyllinos, in quibus scriptum reperitur, quot annos Imperator quisque vivat, quæ sunt futura eo imperante tempora, pax an simultas, secundæ Saracenorum res an adversæ.* Neque enim existimem Luithprandum intellexisse librum, qui illius ætate circumferebatur et CONJECTORIUM DANIELIS nuncupatur a Joanne Sarisber. (Libro secundo Policrat. capite 17), sed ita appellasse librum Leonis, nomenclatura suo ævo recepta in ejusmodi divinatoriis libellis, quemadmodum quidam ex Byzantinis scriptoribus Leonis libros sibyllinos vocant, deinde cum vix vero sit simile *Conjectorium Danielis* de Imperatoribus Constantinopolitanis egisse. Vide Lambecium lib. 6. Commentar. de Bibl. Cæsarea, pag. 41. »

Les trois paraphrases, en vers trochaïques, des Oracles de Léon dont je viens de parler ne sont pas les seules qui existent. Jean Meursius cite des passages d'une quatrième dans son Glossaire grec-barbare. Cette version est également en vers de huit syllabes et a pour auteur Rhuzanus ;

mais le lexicographe ne nous a malheureusement pas dit d'une façon bien explicite de quel manuscrit il s'est servi. Était-ce celui que Lambecius et après lui Moustoxydis (HELLINOMNIMON, N° 10, page 630) affirment exister à la Vaticane? Cela me paraît peu probable ; je croirais plutôt que Meursius possédait une autre copie qu'il faudrait peut-être rechercher dans la riche bibliothèque de Leyde.

Quoi qu'il en soit, je crois devoir reproduire ici les quelques vers donnés par le savant Hollandais, en indiquant la page où ils se trouvent.

Βαστά, βαστά, καὶ νὰ βλέπεις,
ὅτε ἔλθῃ ὁ σταχείτζης (page 74),
καὶ συντρίψουν τάπλαρά του (p. 550).

Νὰ τὸν ἐνδύσουν [τὴν] κάππαν
νὰ κρατεῖ βροχὴν καὶ κρυάδαν (p. 219).

Καὶ κρατεῖ πολλὰ καρίδια,
καὶ ἀνεμένουν οἱ καππάτοι
καὶ τινάσσουν τὰ καρίδια (p. 219 et 220).

Καὶ τοὺς κάτους μὲ κουδούναις
καὶ τὸ μιαρὸ ποντίκιν (p. 273).

Ἔρχουνται μακροκουρούνια
καὶ νὰ εἰδεῖς καὶ νὰ θαυμάσεις (p. 328).

Ἔφαγε τὸ μιαρὸν ποντίκιν
τὸ μαστάγιν (?) τῆς κανδήλας
καὶ ἐτζακίστην ἡ κανδήλα (p. 333).

A la page 436, Meursius cite de nouveau les trois vers précédents, mais, cette fois, βαστάγιν, qui est la vraie leçon, y remplace μαστάγιν.

Ἦλθε δὲ καὶ ἡ μαμή του
ἡ στραβοκαμπούρα πάλι (p. 531).

Il reste dans le texte qu'on va lire plusieurs expressions dont il m'a été impossible de fixer le sens ; quelques-unes même ont dû être laissées dans l'état barbare où je les ai trouvées dans le manuscrit. Ainsi, au vers 24 de la première pièce, qu'est-ce que ce κούει, et que signifient les vers 26-33 du même morceau? Je laisse à de plus habiles le soin de répondre. Qu'il me suffise de dire que je crois avoir tiré de ces poëmes obscurs tout ce qu'il était possible d'en espérer.

III.

§ 1. Je dois m'expliquer ici une fois pour toutes sur le système que j'ai cru devoir adopter en ce qui concerne la mesure des vers.

Chacun sait qu'il n'y a rien de plus commun dans la poésie grecque vulgaire de toutes les époques que la *synizesis*, c'est-à-dire la contraction de deux syllabes en une seule. La synizesis peut se produire de six façons.

Premièrement, entre deux voyelles d'un même mot; exemple : παιδιά au lieu de παιδία.

Deuxièmement, entre deux diphthongues d'un même mot; exemple : Ῥωμαιούς au lieu de Ῥωμαίους.

Troisièmement, entre une voyelle et une diphthongue d'un même mot; exemple : πλούσιαις, au lieu de πλουσίαις.

Les trois autres façons sont identiques à celles que je viens d'énumérer, sauf qu'elles se produisent entre voyelles ou entre diphthongues appartenant à deux mots différents, se suivant immédiatement et faisant partie non seulement du même vers, mais encore du même hémistiche.

Dans les trois premiers cas, il n'est pas possible d'éviter la synizesis au moyen d'une élision, sauf dans certains mots qui ont une seconde forme consacrée par l'usage ; ainsi on pourra remplacer ποιήσω par ποίσω, ἀκολουθῶ par ἀκλουθῶ, σιτάρι par στάρι, συκῶτι par σκῶτι, et ainsi pour plusieurs autres termes, que l'habitude du grec vulgaire grave promptement dans la mémoire. Dans les trois autres cas,

au contraire, il est ordinairement possible d'élider une syllabe, tout en laissant au vers le nombre de pieds qui lui sont nécessaires pour ne pas boiter.

Mais, pour ce qui est de ces trois derniers cas, les éditeurs ne s'accordent pas sur la marche à suivre.

Les uns élaguent tout ce qui est susceptible de l'être et prétendent, pour justifier un procédé aussi radical, que la non-élision des syllabes dans les manuscrits n'est pas attribuable au poëte, mais provient purement et simplement de l'ignorance des scribes en cette matière. Le passage d'Eustathe qui sera cité plus loin montrera le peu de valeur d'un pareil argument.

Les autres éditeurs, au contraire, agissent d'une façon diamétralement opposée et ne retranchent absolument que ce qui ne peut être contracté, soit pour une raison, soit pour une autre. J'avoue franchement que je partage de tout point leur manière de voir, et je vais essayer par quelques exemples de donner raison de ma préférence.

L'élision, je l'ai déjà dit, est quelquefois facile, mais, dans le plus grand nombre de cas, elle est absolument impossible. Il me suffira, pour prouver la vérité de cette assertion, de prendre les vers 4 et 5 du premier paragraphe des *Énigmes* de Léon le Sage :

ὁποῦ ἐκεῖντο κ' ἐμουχλιάσαν,
μὲ τὴν γραιὰν τὴν ἀλουποῦτσαν.

Ces deux vers ont, le premier, dix, et le second, neuf syllabes, tandis que le rhythme auquel ils appartiennent ne peut et ne doit en admettre que huit. Ils sont donc, de prime abord, hypermètres, et il semble impossible de les réduire à la quantité de syllabes exigée par les règles. Mais cette impossibilité, qui ne serait rien moins que réelle si la synizesis n'existait pas, n'est ici qu'apparente.

Dans le premier vers, les partisans de l'élision à outrance ne manqueraient certainement pas d'écrire ποῦ, forme fréquente au lieu de ὁποῦ, qui est, lui, la leçon du

manuscrit. Cependant, même après cette élision, le vers aurait encore neuf syllabes :

που̃ ἐκεῖντο κ' ἐμουχλιάσαν.

C'est alors qu'une seconde élision étant impossible, les partisans du système qui l'admet doivent, en désespoir de cause, recourir à la synizesis et s'infliger par cela même un éclatant démenti, puisqu'il faut de toute nécessité que ἐμουχλιάσαν ne compte que pour quatre syllabes.

Si, par hasard, ils objectent que la synizesis qui tend à faire de που̃-ἐ une seule syllabe est inadmissible à cause de sa dureté, on peut leur répondre que, dans le vers suivant, ils seront forcés d'admettre une synizesis non moins dure, celle qui contracte γραιάν en une seule syllabe et qui, sauf qu'elle a lieu dans le même mot, différence sans importance sérieuse, présente les mêmes caractères que la précédente, étant comme elle formée par une diphthongue et une voyelle.

L'usage de la synizesis est universel et constant ; il est de beaucoup plus ancien que la poésie grecque vulgaire, puisqu'on en trouve un exemple dans l'*Iliade*. Elle existe dans des productions romaïques huit ou neuf fois séculaires, dans les nombreux poëmes des quinzième et seizième siècles, que vient de publier mon savant ami M. le Dr Wagner, professeur au Johanneum de Hambourg (1), dans les poésies justement célèbres des Zalokostas et des Valaoritis, comme aussi dans les chansons agrestes improvisées hier par quelque pâtre de l'Olympe.

Le plus ancien monument connu de la poésie grecque vulgaire est sans contredit la grande épopée byzantine inédite où sont célébrés les hauts faits d'un héros du dixième siècle, le fameux Basile Digénis Akritas ; eh bien ! dans ce

(1) CARMINA GRÆCA MEDII ÆVI edidit *Gvilelmvs Wagner*, professor Hambvrgensis. *Lipsiæ*, in ædibvs B. G. Tevbneri, MDCCCLXXIIII.— in-8 de XVI et 382 pages.

poëme, les exemples de synizesis sont extrêmement nombreux ; en voici un entre autres :

> ἵσταντο βάϊαι ἔμπροσθεν, βάϊαι ἐξοπίσω (vers 726).

Dans le premier hémistiche, le mot βάϊαι n'est compté que pour deux syllabes, mais dans le second il en a trois. Il me serait facile de multiplier des citations analogues, mais il vaut mieux suivre le cours des siècles.

Au douzième siècle, Théodore Prodrome, dans ses fameux poëmes adressés à l'empereur Manuel Comnène, et publiés par Coray, nous fournit des exemples nombreux de la même licence poétique, s'il est permis d'employer cette expression en semblable occurrence.

> Διὰ στάμενα τὸ ψηλαφῶ καὶ αὐτὸ γέμει χαρτία (A, 104).
> Νὰ τό, παιδίν μου, ἀγόρασε χορδόκοιλα δουκάτον (A, 120).
> Καὶ λέγουσιν · χαλαίς ἐναι, καὶ ἂς μᾶς φτιάσουν καὶ ἄλλας (B, 251).
> Καὶ ἡ κοιλιά μου ἐζάρωσεν ἀπὸ τῆς ἀφαγίας,
> ἀπὸ τὸ κυμινόθερμον ὅλως ὑδροπικιάσα (B, 604-605).

Avant d'aller plus loin, je dois déclarer que dans les poëmes les plus anciens, tels que ceux dont je viens d'extraire des exemples, la synizesis est beaucoup moins fréquente que dans ceux d'une époque beaucoup plus rapprochée de nous.

Il est vrai de dire aussi que certains auteurs semblent avoir pris plaisir à la multiplier, abus blâmable qui donne à leurs vers une singulière rudesse. L'auteur anonyme de la *Chronique de Morée* l'a prodiguée d'une façon presque intolérable ; peut-être, en sa qualité d'étranger, avait-il l'oreille moins difficile ; et ce qui semblerait justifier cette hypothèse, c'est que, dans ce poëme gréco-franc, il y a certains vers que l'éditeur est obligé de laisser hypermètres, et qui ont dû sortir en cet état de la plume du versificateur.

Pour donner un spécimen de la versification de cette chronique, je vais en citer un morceau qui eût dû pour un autre motif trouver place ici ; c'est le passage du Prologue où il est question de Léon le Sage et de ses Oracles, à pro-

pos d'une prédiction qui fut appliquée à la mort tragique de Mourzouphle. Le voici dans son intégrité :

Ἐπιάσαν γὰρ τὸν Μούρτσουφλον, τὸν ἄπιστον ἐκεῖνον·
τῶν ἀρχηγῶν τὸν ἤφεραν διὰ νὰ τὸν ἔχουν κρίνει·
μεγάλως τὸ ἐχάρησαν οἱ εὐγενικοὶ κοντάδες,
ὄχλησῃ ἐγίνῃ ταραχὴ τὸ τί κρίσιν νὰ πάθῃ·
ὁ κἄποιος γέρων ἄνθρωπος εὑρέθη ἐκεῖ εἰς τὴν Πόλιν,
ἄνθρωπος ἦτον φρόνιμος, γραμματικὸς εἰς σφόδρα,
τὸ ἄκουσε πῶς ἠθέλασιν οἱ Φράγκοι νὰ τὸν ἔχουν κρίνει,
ἐκεῖνον τὸν πανάπιστον τὸν Μούρτσουφλον σὲ λέγω.
Ἔδραμεν ἐκεῖσε εἰς ἐκεινοὺς ὁποῦ ἦσαν κεφαλάδες,
ὁποῦ εἶχαν γὰρ τὴν ἐξουσιὰν εἰς ὅλα τὰ φουσσάτα·
ἄρχισε λέγει πρὸς αὐτούς, ἐπληροφόρεσέ τους
τὸ πῶς ὁ κἄποιος βασιλεὰς (κὺρ Λεὸν τὸν ὠνομάζαν,
φιλόσοφος ἦτον φοβερός, καὶ προφητειαῖς ἐποῖκε·)
πολλὰ πράγματα ἔποικεν ἐκεῖσε εἰς τὴν Πόλιν,
ὅλα ἐπληρῶσαν τὸν καιρὸν ὁποῦ 'μελλε νὰ ἔλθουν,
καὶ ἄλλα πάλε ἀναμένασιν νὰ ἔλθῃ ὁ καιρός τους.
Λοιπὸν ἐκεῖ πλησιόν, ὀμπρὸς εἰς τὴν ἁγιὰν Σοφίαν,
ἔστηκεν κιόνι φοβερόν, μέγα, ὑψηλὸν ὑπῆρχε·
γράμματα ἔποικε γλυπτά, γράφουσιν ὡς σὲ λέγω·
« Ἀπέδω ἐκ τούτου τοῦ κιονιοῦ ὀφείλουν [τὸν] κρημνίσει
« τὸν βασιλεὰ τὸν ἄπιστον τῆς Κωνσταντίνου πόλης. »
Λοιπόν, ὡς φαίνει, ἄρχοντες, ἡ προφητειὰ ἐπλήρη,
ἀφοῦ τὸ κιόνι ἔχετε καὶ αὐτὸν τὸν δημηγέρτην,
πληρώσετε τὴν προφητειὰν κείνου τοῦ φιλοσόφου.

Βιβλίον τῆς Κουγκέστας, *Prologue;* édition Buchon; *Paris*, 1845.

Un poëte grec contemporain des plus estimés, M. Georges Terzettis, a même senti le besoin de donner quelques explications au sujet de la synizesis, dans les notes dont il a fait suivre ses deux beaux poëmes intitulés les *Noces d'Alexandre le Grand* et *Corinne et Pindare* (Athènes, 1866); voici ce qu'il dit, page 100 : Τὰ φωνήεντα ἢ συγχωνεύονται ἢ ὄχι, συναπαντούμενα εἴτε εἰς τὴν σειρὰν τῆς λέξεως, εἴτε εἰς τέλος της καὶ εἰς τὴν ἀρχὴν ἄλλης· ἡ συγχώνευσις εἶναι κατὰ φύσιν, διότι, ὅταν σύμφωνον δὲν χωρίζῃ τὰ φωνήεντα, δὲν δίδουν φωνὴν χωριστήν· τὰ σύμφωνα εἶναι τὰ κόκκαλα τῶν λέξεων.

La poésie vulgaire moderne ne recule pas devant les

contractions en apparence les plus difficiles. Voyez plutôt ce vers des *Noces d'Alexandre* (page 51) :

Ψυχῶν ἀέννaος θησαυρὸς ὁ κόλπος του ὁ οὐράνιος.

Comme je l'ai déjà dit précédemment, on trouve des cas de synizesis dès la plus haute antiquité, et l'un des plus célèbres est assurément celui du mot Πηληϊάδεω au premier vers de l'*Iliade*. Eustathe a fort bien traité cette question dans ses Commentaires sur Homère (*Iliade*, A, page 11); ses explications, à l'appui desquelles il apporte l'exemple de ce qui a lieu dans les vers politiques de la langue vulgaire, confirment pleinement mon opinion en ce qui concerne la synizesis. Après avoir soutenu que les deux voyelles εω dans Πηλϊάδεω ne forment qu'une seule syllabe, le savant prélat ajoute ceci :

Καὶ δηλοῦσι τοῦτο φανερῶς οἱ ΔΗΜΟΤΙΚΟΙ ΣΤΙΧΟΙ οἱ τὸ παλαιὸν μὲν τροχαϊκῶς ποδιζόμενοι, καθὰ καὶ Αἰσχύλος ἐν Πέρσαις δηλοῖ, ἄρτι δὲ ΠΟΛΙΤΙΚΟΙ ὀνομαζόμενοι · μέτρον μὲν γὰρ αὐτοῖς πεντεκαίδεκα συλλαβαί · οἱ δὲ πολλοὶ καὶ εἰς ἑπτακαίδεκα ἢ καὶ πλείονας αὐτούς ποτε παρεκτείνουσι συλλαβάς, αἵτινες, αἱ πλείους δηλαδὴ τῶν πεντεκαίδεκα, εἰ μὲν μετὰ συμφώνων λαλοῦνται, γελῶνται ὡς ἄρρυθμοι καὶ σκώπτονται ὡς πολύποδες · εἰ δὲ μόνοις ἐκφωνοῦνται καθαροῖς φωνήεσι, ΛΑΝΘΑΝΟΝ ΤΟ ΠΟΛΥΠΟΥΝ ΕΧΟΥΣΙ ΤΗι ΤΑΧΕΙΑι ΣΥΝΕΚΦΩΝΗΣΕΙ ΤΩΝ ΦΩΝΗΕΝΤΩΝ, ΚΑΙ ΣΩΖΕΤΑΙ Ο ΤΡΟΧΑΙΚΟΣ ΡΥΘΜΟΣ.

Voilà, je pense, des paroles fort judicieuses et qui suffiraient seules à justifier le système que j'ai adopté, et que je suivrai scrupuleusement dans mes futures publications.

Mais, après avoir posé une règle générale en matière de synizesis, il me faut maintenant parler d'un cas où, pour impossibilité de contraction, je suis obligé de m'en écarter.

Toutes les fois, en effet, que deux sons identiques se rencontrent, il va de soi qu'il ne peut y avoir entre eux de

synizesis, et je supprime l'un d'eux. Ainsi, si je rencontre un vers ainsi conçu :

Πῶς ἀκούει τὸ ὄνομά σου;

j'écrirai sans hésiter τ' ὄνομά σου.

Cette exception n'est pourtant pas aussi générale qu'on pourrait le croire ; il est bon de ne pas en tenir compte quand il s'agit des sons représentés par les lettres η, ι, υ, et les diphthongues qui se prononcent de même. En un mot, il faut user fort sobrement des élisions et consulter surtout le goût et l'euphonie.

§ 2. Il est encore une autre question sur laquelle les éditeurs ne sont pas d'accord, c'est celle de savoir quelle place doit occuper l'accent dans les mots où il y a synizesis.

Les uns prétendent qu'on doit lui laisser sa place normale et habituelle. Parmi ceux-ci, je dois citer en première ligne M. Athanase Sakellarios, le savant auteur des *Cypriaques*. Dans le troisième volume de cet ouvrage, je lis (p. 50) les trois vers suivants :

ἦρτεν ὁ γέρο ποντικὸς καὶ τρύπα τὰ ψουμία μου,
σηκόνουμ', ἀρματόνουμαι, βάλλω καὶ τὰ σπαθία μου,
χτυπῶ του μία, χτυπῶ του δύο, κόϐκω τὴν κεφαλήν του.

J'ignore quelles sont les raisons qui ont déterminé M. Sakellarios à adopter une telle accentuation pour ψουμία, σπαθία, μία et δύο, puisqu'elle répugne aussi bien à la prononciation vulgaire qu'à la mesure du vers politique.

Voyons, par exemple, la deuxième partie du premier vers : καὶ τρύπα τὰ ψουμία μου. Le second hémistiche du vers de quinze syllabes forme, à proprement parler, un vers complet de sept syllabes qui doit être, dans le cas présent, *paroxyton;* or, avec l'accentuation de M. Sakellarios, il est *proparoxyton,* c'est-à-dire faux. Et puis, que devient la prononciation vulgaire? Un Grec prononce-t-il jamais παιδία, quand il parle le langage familier de la conversation? M. Sakellarios le sait mieux que moi, on dit παιδιά, ψουμιά, σπαθιά, etc., et je suis sûr que lui-même ne prononce jamais

autrement. Le seul rôle de l'accent est de désigner la syllabe sur laquelle on doit élever la voix, or on n'élève pas la voix sur ί dans ψουμια, mais sur ιά, qui constitue une seule syllabe, une sorte d'ambigu, participant de deux sons distincts combinés ensemble et dont le plus élevé, conséquemment celui qui doit porter l'accent, est le son α.

§ 3. L'orthographe de la langue vulgaire est aussi l'objet de nombreuses controverses entre les éditeurs. Pour une langue telle que la langue grecque, mon avis est qu'il ne saurait y avoir de système orthographique. Tout doit être ramené, autant que possible, aux règles de l'idiome littéral.

Ainsi, pourquoi s'obstiner à écrire παλιός, ὡριός, etc., quand il est hors de doute que ces formes viennent de παλαιός, ὡραῖος, par la mutation de la diphthongue αι en ῃ, mutation dont le grec ancien nous fournit des exemples ? Et puis les éditeurs qui orthographient παλιός cessent d'être logiques en écrivant ῄ = αἵ, τῆς = ταῖς. Je comprends qu'ils reculent devant une monstruosité telle que serait ἵ ou τῖς, mais παλιός et ὡριός valent-ils beaucoup mieux ?

Pourquoi encore, toujours d'après le même système, écrire κι la forme vulgaire de la conjonction καί ? L'orthographe κῄ est la seule vraie, seule elle peut se justifier grammaticalement.

En Grèce, on écrit κι'. Je me demande ce que signifie cette apostrophe ; aurait-elle, par hasard, la prétention de tenir lieu de l'α, que l'on suppose à tort être tombé ? Dans ce cas on devrait la placer ainsi κ'ι ; ce serait souverainement ridicule, contraire aux usages et aux règles, mais cela aurait du moins quelque apparence de logique.

J'aurais beaucoup d'autres observations à présenter sur l'orthographe ; elles trouveront un jour leur place dans un travail spécial que j'ai l'intention de composer sur cette intéressante question.

Signalons encore, en terminant, l'orthographe erronée des particules ἀπαί, ὑπαί, παραί, ἀναί, καταί, que l'on écrit habituellement avec έ, lorsqu'il eût suffi d'ouvrir le pre-

mier dictionnaire grec venu pour se convaincre que ces termes, aussi anciens que la langue grecque, ont leur orthographe acquise ; il faut donc cesser d'écrire παρεθύρι, ἀνεβαίνω, κατεβαίνω, etc., mais écrire παραιθύρι, ἀναιβαίνω. καταιβαίνω. — ÉMILE LEGRAND.

I.

ΑΙΝΙΓΜΑ ΛΕΞΕΩΝ

ΛΕΟΝΤΟΣ ΤΟΥ ΣΟΦΩΤΑΤΟΥ.

Εἰς τὴν Οὐγγρίαν σημαίνουν,
παππαρίζουν καὶ φωνάζουν,
καὶ πτερὸν ἀποτινάζουν
ὁποῦ ἐκεῖντο κ' ἐμουχλιάσαν,
μὲ τὴν γραιὰν τὴν ἀλουποῦτσαν,
ὁποῦ ἔπεσε κ' ἐσάπην,
νὰ τήνε γύρουν ἀπέκει
διὰ τὰ δυτικὰ τὰ μέρη.
Ὁ φιλόσοφος γὰρ λέγει·
οἷον Οὔγγρους τε καὶ Ζήχους,
Ἀλανούς, Βλάχους, Κουμάνους,
οὗτοι κράζουν καὶ βοῶσι,
καὶ σαλπίζουν, παππαρίζουν,
συντρομάσσουν καὶ φοβοῦνται

I. **Après** le titre on lit ceci : Συμυολικῶς ἐν υυζαντίω λέξας, μυθογραφικῶς ἐν ἐσώπτρω ἐμφάνας, ἀλλιγορικῶς ῥητορεύσαι τὸ μέλλον. γαῖα ὑπέλθειν ἕνι αὐγοῖς ἀστέροις δισπαρθεῖσα δρεπάνη χλοηφόρω καὶ πῶς γενέσθαι συγκοπὴν εἰς τὰ ἔθνη συμφορὰν δυνησεῖαν ἡμερωλύκων ὡρυομένη τῆ τεστραστήλ... (ici le papier du ms. est rongé) ἀπώλεια ἄρδην παμπίδην ὡς πῦρ τὸ χόρτον καὶ ἀὲρ ἐκλιμήσει, σύ, χριστέ, ἴσχυν μοι δὸς ἀπαρτίσω τρισώνυμον λέγω σοι ὧν ἀρχὴ καὶ τέλος.

Vers premier. οὐγκρίαν. σιμαίνουν deux fois. — 2. φονάζουν.— 4. Illisible dans le ms. 929, se trouve seulement dans B. — 5. ἀλουποῦτζαν.— 6. Illisible dans le ms. 929 ; pris dans C.— 7. γύρει. — 10. οὔγκρους.— 12. υοῶσι. — 14. φουοῦνται.

διὰ τὴν γραιὰν τὴν ἀλουποῦτσαν,
ἤγουν [ὡς] διὰ τοὺς Τούρκους·
δολερὰ γὰρ ἡ ἀλώπηξ,
οὕτως καὶ αὐτοῦνοι πάντες.
Ἦλθεν δίκην ἀνδρειωμένη
μετὰ Σέρϐων κουμπανάτων,
καὶ πτερῶν λαζοφαρδάτων,
μὲ ἀλαμάνικον σκουτάριν,
ἔχον βίτσαν σφυρισμένην,
καὶ τὸ κούει πλεονάζει,
καὶ τὸν κόσμον σακτανίζουν.
Ἐκ Σερϐίας μέλλων ἔλθειν
Διονύσιος τὶς ἄνδρας
καὶ εἰς Βιθυνίαν ἔλθειν
μετὰ μαχιμῶν ἀνδρῶν τε
πλείστων, ἔχων συμμαχήσας
οὓς Ἀλέξανδρος συγκύσας
ἐπὶ τοῦ βορρᾶ τὰ μέρη,
καὶ τὰ ὄρη, [καὶ τοὺς κάμπους]·
αὐτοὶ εἶν' ἀνθρωποφάγοι,
καὶ τὸν κόσμον σακτανίζουν,
Ἤπειρον καὶ Ἰουδαίαν.

Περὶ τῆς γραίας.

Εἶδα γραιὰν κ' ἐπήδα τράφον,
καί, ὡς τὴν εἶδα, ἐξενιζόμην

15. ἀλουποῦτζαν. — 18. αὐτοῖ. — 20. μὲ σέρυων καί. — 21. πτερὸν λαζωφαρδάτων. — 23. νίτζαν σφιρυσμένην. — 26. σερυίας. — 28. υιθανίαν ἔλθοι. — 29. μαχημόν. — 30. πλήστων. — 32. υορρᾶ. — 34. αὕτη ἦν ἀνθροποφάγει. — 36. οιου δαίαν. — 37. γρέαν καὶ ἐπείδα.

πῶς ἡ γραῖα ἐπήδαν τράφον,
καὶ οὐκὶ φοϐεῖται μὴ πέσῃ,
ἀλλὰ τρέχει καὶ διαϐαίνει,
καὶ τὸν φράκτην καταλεῖ τον.
Γραῖα γὰρ ἐστὶν ὁ κόσμος,
καὶ τὰ φρούρια ὁ τράφος·
καὶ ξενίζομαι καὶ φρίττω
πῶς ἡ κτίσις ἐκρυϐᾶται
εἰς τὰ φρούρια καὶ ὄρη,
καὶ εἰς βάραθρα δασώδη
καὶ κρεμώδη, καὶ συντρέμει
τὴν ἀπώλειαν τὴν ἔχει.
Πληρουμένης τῆς ἐνδίκτου
περπατούσης τῆς ὀγδόης,
ἀρχομένης τῆς ἐννάτης,
ἑξακισχιλιοστῷ τε
καὶ ἑπτακοσιοστῷ τε,
κυριεύσουσιν τῆς Ἄγαρ,
ἤγουν οἱ Ἰσμαηλῖται,
καὶ πατάξουσι γὰρ οὕτως
πᾶσαν δύναμιν Ἑϐραίων,
καὶ Ῥωμαίων καὶ Ἑλλήνων
ἕως γῆς τῆς Μαδιάμ [τε],
Αἴγυπτον, Αἰθιοπίαν,
τὴν Πεντάπολιν καὶ Τύρον,
Δαμασκόν, Ἀντιοχείαν,

39. ἐπίδαν. — 40. ουκὴ φουεῖται. πέσει. — 42. καὶ τὸν τράφον καὶ τὸν φράκτην καταλύτον. — 46. ἐκρυυᾶται. — 48. υάραθρα δασώδει. — 50. ἀπόλειαν. — 51. Les mss. 929 et B ont ἀρχομένης, C donne πληρουμαίνοις (*sic*) qui est plus conforme au sens et que je crois devoir adopter. — 52. περιπατούσης. ὀγδώης. — 56. κυριεύσωσιν. — 57. ἡ ἰσμαϊλῆται. — 58. πατάξωσι. — 59. ἐυραίων. — 60. ῥομαῖων. — 64. ἀντιοχίαν.

καὶ τὸν ἅγιον τὸν τάφον,
Τρίπολιν καὶ Ναττα λείαν,
ἕως Κουρστακὴν τὴν πόλιν,
Μαλεργείας Ζικχιάνους,
καὶ μικράν τε Κουμανίαν,
Καρτανίχλαν τὴν Θεσσάλων,
ἕως Ἀρζωρούμην χώραν·
Τάρταροι καὶ Ἰσμαηλῖται
παραλάβουν Σεβαστείαν,
τὴν Δακίαν καὶ τὰ μέρη
τῆς Δαξίμου καὶ Ἀγκύρας,
καὶ Κλαυδίου τε τὴν πόλιν,
Ἀνδρανόπολιν μεγάλην,
μέχρις Ἰοππῆς καὶ Γάγγρας.
Ἔρχεται Μαριὰ ἐκ τὸν μύλον,
καὶ βαστᾷ σακκὶν ἀλεῦριν,
καὶ δισάκκιν ἐσπασμένον,
νὰ ζυμώσῃ τὰ κουλλίκια,
τὰ γλυκόξυνα τὰ λέγουν,
νὰ τὰ φάγουσι τὰ γίδια,
ὁποῦ τὰ βουνὰ κρατοῦσιν·
ἤκουσάν το καὶ τὰ γίδια,
χαίρουσι καὶ αὐτὰ καὶ τρέχουν
καὶ ’ς τὴν μάνδραν καταιβαίνουν.
Ἡ βασίλισσα τοῦ νότου
ἔναι ἡ Μαριὰ ἐκ τοῦ μύλου·

66. ναταλίαν. — 68. ζῖχχιάνους. — 69. μακράν. — 70. θεσσάλω. — 72. ἰσμαϊλῆται. — 73. παραλάβου. — 74. δωκύαν. — 75. ἀγγύρας. — 76. ἀνδρανόπολην. — 78. ἰωπῆς. γάγρας. — 79. μῆλον. — 80. υαστὰ πτερὸν τοῦ μύλου. Le C donne σακὴν ἀλεύρην. — 81. δισάκην. — 82. ζημόσουν. κουλούκια. B et C donnent κουλήκϊα. τὰ φέρνουν. B τὰ λέγουν. — 84 à 88 se trouvent seulement dans B. — 89. υασίλησσα.

Ἄραβοί τε καὶ οἱ Πέρσαι,
ἀλλὰ καὶ Ἰσμαηλῖται,
οἱ σατράπεις καὶ τοπάρχαι,
νὰ ζυμόνουν τὰ κουλλίκια,
τὰ γλυκόξυνα κουλλίκια.
Τὰ μὲν κροῦσιν, καὶ οἱ τόποι
καὶ ἀρχαὶ καὶ ἐξουσίαι
εἶν' γλυκεῖα πρὸς ἐκείνους·
οἱ αἰχμάλωτοι καὶ δοῦλοι
καὶ φυγάδες ἐκ τῶν τόπων
τῶν αὐτῶν καὶ χωρισμένων,
ὀξυνόπικρα ὑπάρχουν
τὰ κουλλίκια εἰς ἐκείνους.
Ἄλλοι θέλουν φᾶν τὴν πῆτταν
ἐκτὸς δέκα δεκαπέντε
ἀποδῶθεν καὶ ἀπεκεῖθεν.
Τὸ ψωμίν, θωρῶ, συγκόπτουν
εἰς ἑπτὰ καὶ ὀκτὼ κομμάτια
πλεονέκται καὶ δυνάσται,
ἀνακράζουν νὰ τὴν φᾶσιν,
τίς νὰ φᾷ πλέον νὰ ζήσῃ·
ἄλλοι δὲ καὶ κουρεμένα
καὶ ἀκούρευτα κάμποσα....
Τὰ ψωμιὰ εἰσὶν αἱ χῶ[ραι]
καὶ ἡ πῆττα εἶν' τὸ νῖκος·
αἱ ἀρχαὶ καὶ ἐξουσίαι

91. ἀραβεῖται· πέραι. — 92. ἰσμαηλῆται. — 93. σατράπει. — 94. ζημόνουν. κουλούκια. — 95. κουλούκια. — 98. ἦν γλυκία. — 99. καί deux fois. — 100. τόπον. — 101. τὸν αὐτόν. — 102. ὀξυνάπικρά. — 103. κουλούκια. — 107. N'est pas dans le 929. Emprunté au B. — 108. κομάτια. — 110. ἀνακάζουν. — 113. κανμπῶσα. — 116. Après ἐξουσίαι on lit καὶ οἱ τόποι.

σχίζουν καὶ διαμερίζουν,
καὶ σπουδάζουν τίς ν' ἁρπάξῃ
τόπον καὶ νὰ 'ξουσιάσῃ.
Καὶ ἡ βάτος ἀπὸ πέρα
ἥπλωσεν κ' ἔπιασεν τόπον
τὸ λεγόμενον Σκουτάριν,
ἔχων ῥόδον λασκαράτον
μὲ τ' ἀρμένικον ἀκάνθιν.
Βάτος ἐστὶν ὁ Βατάτζης,
ὁ ἐκ Θεσσαλῶν, καὶ γήμας
Λάσκαρι τὴν θυγατέραν·
καὶ λαβὼν αὐτὸς τὸ κέρας
βασιλείας τῶν Ῥωμαίων,
καὶ ἐλθὼν ἐκ τὸ Σκουτάριν,
ἐπαράπεισεν τὴν Πόλιν,
νὰ τὴν πάρῃ ἐκ τοὺς Φράγκους,
ἐκ τὸ ἀρμένικον ἀκάνθιν.
Οἱ κουκκοῦτσοι μαγερεύουν,
ἀγκυνάρας καθαρίζουν,
καὶ ὡσὰν παραμουγκρίζουν,
καὶ 's τὰ κιόνια ἀκουμπίζουν
πρὸς τὸ νἄμπουν εἰς τὴν τρῦπαν.
Οἱ κουκκοῦτσοι εἶναι Φράγκοι,
οἵτινές τε μετὰ δόλου
τὸ Βυζάντιον ἐπῆραν,
εἰς τοὺς ἑξακισχιλίους

120. Au lieu de ἦλθεν du B, le ms. 929 donne καὶ ἡ. — 123. ἔχον. — 134. Après ce vers le ms. 929 ajoute μή νὰ πιάσωσιν τὴν πῆτταν εἰς τὰς χεῖρας τῶν ἐθάρρουν ἀγκυς νάρας καθαρίζουν. — 133 à 135 pris dans le B. — 139. κουκούτζην ἦναι φράγγοι. — 141. υυζάντιον. — 142. ἑξαχισχηλίους.

ἑξακοσίους καὶ δέκα·
καὶ ἑξῆντά τε καὶ δύο
χρόνους ταύτην ἐκρατοῦσαν,
καὶ τοὺς ἄρχοντας ἐδιῶξαν
καὶ ἐξώρισαν ἐκ μέσου·
ὃ λέγει [ὁ στίχος οὗτος]·
« ἀγκυνάρας καθαρίζουν ».
  Ἦτον θῆτα μετὰ πῆτταν,
θῆτα ἦτον μετὰ πῆτταν,
καὶ τὸ νῖκος δὲ οὐκ εἶχεν.
  Πῆττα ἦτον τῶν Ῥωμαίων
παρὰ τοῦ κυροῦ Θεοδώρου
Λάσκαρι τοῦ βασιλέως,
ὁποῦ ἔϐγαλεν τοὺς Φράγκους
ἀπὸ μέσ' ἀπὸ τὴν Πόλιν,
ἀλλὰ νῖκος γὰρ οὐκ εἶχεν
εἰς αὐτὸν ἡ βασιλεία.
Μάθε κ' ἔπεσεν ἡ πῆττα
ἤγουν τε ἡ βασιλεία
εἰς τὸν κυρὸν Μιχαήλ τε
ἄναξ τὸν Παλαιολόγον·
ἔλαθέ τον πῆττα ἦτον.
Ξύλα φέρνουν νὰ τὴν ἄψουν,
καὶ τ' ἄλευρα νὰ ζυμώσουν,
καὶ τίποτε νὰ τὸ πλάσουν·
ἀπαύτα καὶ ἡ πῆττα ἐχάθη,
Μιχαὴλ Παλαιολόγε,

149. ἀγγυνάρας. — 150 et 151 sont complétement inintelligibles pour moi. — 155. νασιλέως. — 156. εὔγαλεν. φράγγους. — 157. μέσα. — 159. νασιλεία. — 160. καί πεσεν. — 161. ἤγουνται. πίτα. — 162. Ce que je lis κυρὸν est à peine apparent dans le manuscrit. Je ne réponds pas e ma leçon. — 166. τά. — 169. ἴχαηλ.

ἔλαθέν σε ἡ βασιλεία·
ἕνωσιν θέλεις νὰ ποίσῃς
μετὰ τῶν Λατίνων, ἄναξ,
καὶ τὰ ξύλα θέλεις ν' ἅψῃς,
καὶ τὴν ἄζυμον νὰ ψήσῃς·
ἀπαύτα καὶ ἡ πῆττα 'χάθη.
Ἄφνω τὴν βασιλειά σου
θάνατος τὴν θέλει λάβει·
εἰς τὰ κιόνια ἐπακουμπίζει,
καὶ εἰς τ' ἀκάνθια 'ποπατοῦσιν
Οἱ κουκκοῦτσοι θαρσαλεύουν,
ἔχουν ὡργῆον τὸν ἄνα·
εἰς τὸν χάντακα πατοῦσι·
ἀποκάτω τῶν ποδῶν τους
χῶμα ἦν κεκαλυμμένον·
καὶ ἀποπάνω κεφαλή τους
στέμμαν ἦν ἐπασπασμένον.
Πάλιν, ὦ Παλαιολόγε,
'ς τὰ γόνατά σου 'κουμπίζει
βασιλεία τῶν Ῥωμαίων·
καὶ εἰς τ' ἀγκάθια ἐπιτρέχουν,
εἰς ῥηγάτα καὶ κουμούνια,
διὰ νὰ γενοῦσιν ἕνα.
Οἱ κουκκοῦτσοι ἔχουν θάρρος,
πᾶν εἰς τὸν ἅγιον τὸν τάφον·
εἰς τὸν χάντακα πατοῦσιν,

170. υασιλεία. — 171. θέλης. πήσῃς. — 173. καί deux fois. νάψη. — 174. ψύσης. — 175. ἅπαπα. πίτα. — 176. υασιλεία. — 177. λάυη. — 178. καίωνια. — 179. τά. ἀποπατοῦσιν. — 180. κουκούτζη. — 181. Je ne sais ce que signifie cet ὄργειον. Serait-ce ὡργῆον ou ὡργηόν? — 184. καὶκαλυμένον. — 188. εἰς. — 190. ἀκάθια. — 191. ῥιγάτα. — 193 κουκούτζη. θάρος. — 194. εἰς τὸν ἅγιον τὸν τάφον πᾶν.

ἤγουν εἰς τὴν Ῥώμην θέλουν
νὰ πᾶν νὰ ποίσουν τὸ ἕνα.
Ἦκε τὸ πυρρὸν ἀκάνθιν
ἀποκάτω ἀπὸ πελάγου·
ἥπλωσεν κ' ἔπιασεν τόπον
τὸ λεγόμενον ἀμπέλιν.
Βασιλεὺς τῆς Ἀλαμάνιας
ἔρχεται εἰς τὴν νέαν Ῥώμην,
(σκηνωρεῖ ἐν τῷ ἀμπέλι
εἰς τῆς ῥουφιάνας τὸ λέγουν,)
εἰς βοήθειαν τοῦ γένους
τοῦ ξανθοῦ γένους τῆς Ῥώμης.
Ἦλθεν νέφος ἀποπάνω
μὲ χειμῶνα καὶ κουκκοῦδιν
μὲ βροχὴν ἀναμιγμένον,
καὶ ἐπίκατσεν τ' ἀκάνθιν,
κ' ἔψυξεν αὐτοῦ τὴν ῥίζαν.
Νέφος πλῆθος ἦν φουσσάτων,
Τάρταροί τε καὶ Λυκίοι,
Αἴγυπτοι καὶ Δαναπροί τε,
καὶ πατάξουσιν τ' ἀκάνθιν.
. . . .
Σπάνους, Σέρϐους, καὶ τοὺς ἄγρους,
καὶ τοὺς τόπους τους νὰ λάϐουν,

196. θέλου. — 197. πᾶν διὰ νὰ ποίσουσιν. — 198. αἶ καί au lieu de ἦκε. πυρὸν ἀκάνθην. 200. καίπιασεν. — 201. ἀμπέλην. — 204. σκηνωρῆ. — 205. τοῦ au lieu de τῆς. — 206. υοήθειαν. — 209. κουκκούδην. — 210. υρωχὴν ἀναμηγμένον. — 211. Après καὶ, se trouve un mot illisible par suite de la vétusté du ms. ἐπίκατζεν est donné par B. ἀκάνθην. — 212. ἔψιξεν αὐτούς. — 213. φουσάτον. — 214. λικύοι. — 215. αἴγυπτοι. — 216. τὸ ἀκάνθην. Quoique le ms. ne présente pas ici de lacune, j'ai dû en indiquer une, car le sens est interrompu. — 217. σέρυους. — 218. λάυουν.

καὶ ἐκείνους ἀφανίσουν·
πάντας αἰχμαλώτους κάμνουν.
Καὶ ἐφύσησεν ὁ νότος,
ἀποπίσω ἡ ἀσπίδα·
καὶ τὰ δένδρη ξηρριζόνει·
τὰ ποτάμια ὑποκρατοῦσιν
καὶ τὴν θάλασσαν περνοῦσιν,
καὶ ηὗραν τόπον καὶ 'πεσῶσαν.
Νότος γὰρ ἐστὶν οἱ Πέρσαι,
ἡ ἀσπὶς Σαρακηνοί τε.
Οὗτοι πᾶσαν γῆν νικῆσαν
ἕως γῆς Αἰθιοπίας,
τὴν Πεντάπολιν καὶ Τύρον,
Τάρσαν καὶ 'Αντιοχείαν,
'Αρμενίαν, Κιλικίαν,
καὶ τὴν τλήμοναν τὴν Κύπρον,
τὴ ζοφώδη καὶ σκοτώδη,
μᾶλλον καὶ βορϐορωμένην.
Ταῦρον ἔχει τὸ στοιχεῖον
καὶ λαχοῦσα 'Αφροδίτης
θηλυζώης ἐν πορνείαις,
ἀσελγείαις ἐμπλησμένη·
ἕν[αι, καὶ ποτὲ] οὐ λείψει.
Ὅταν Ἔδεσσα ἡ πόλις
Μελιτίνη τε 'Ασκάλων
δουλωθῶσι παρὰ Οὔννοις,

219. ἀφανήσουν. — 221. νώτος. — 222. ἀποποίσω. — 223. δένδροι ξυριζώνη. — 224. ποτάμοια. — 227. νώτος. — 228. σαρακυνεί. — 232. Ce que je lis, Τάρσαν, est représenté par une sigle dont je ne garantis que la première syllabe. ἀντιοχίαν. — 233. κοιλίαν (*sic*). — 237. στιχίον. — 241. Ce que je tente de restituer est complétement illisible dans le manuscrit. L'encre a rongé le papier. — 244. δουλωθεῖσα. οὔνης.

ὅταν τὸ ξανθὸν τὸ γένος
λεηλατήσῃ τὸν κόσμον·
ὅταν Σκῦθοί τε καὶ Πέρσαι
προβάλουσιν ἐν τῇ πόλει
Γαβαῷ τε καλουμένῃ,
καὶ λάβουν τὴν Αἴγυπτόν τε,
Βαβυλῶνος Παμφυλίαν,
τότε νὰ τὴν ἀναλώσουν
προμηνύουσίν σοι, τότε
καὶ παράλιός τε πᾶσα
ἐκ τῆς Ἄγαρ ἐρημοῦνται
Σικελία τε καὶ Σάμος,
Στάδια καὶ Ῥάβεννά τε,
ἐκ δ' Ἠπείρου Ῥωμανία
ἐξ Ἐφέσου τε Περγάμου,
ἴσως τοίνυν Βυζαντίου.

Τὸ ἄκουσί τε ὁ λέων,
πάρδος καὶ ὁ βασιλίσκος,
τὸ ἀρκοῦδιν καὶ ὁ δράκος,
ἡ ἀλώπηξ καὶ ὁ λύκος,
ἦλθον, ἔσμιξαν ἀντάμα·
καί, ἐκεῖ ὅπου ἐσμίξαν,
τότε, ἥλιε, μὴ ἀνατείλῃς!
Τὰ κουρβούλια ἐξερριζόνουν,
τὰ σταφύλια ξηρρωγίζουν·

246. λεηλατήσει. — 247. σκήθηται. — 248. προυάλουσιν. — 249. γαυαῶται. — 250. λαβῶν. — 251. ναυυλῶνος. — 252. τότε δέ. — 253. προμηνίουσιν. — 255. ἐριμοῦνται. — 257. ῥάβενα. — 258. ἐκδέπήρου. — 260. υυζαντίου. — 262. υασιλίσκος. — 263. ἀρκοῦδην. — 264. ἀλώπιξ. — 268. σκορδάλια. Je prends la leçon κουρβούλια dans le ms. B, qui donne καὶ τὰ κουρβούλια ἐξεριζόνουν. — 269. σταφίλια ξυρωγίζουν.

τὸ κρασὶν ἅρα πλησμένοι
ἔσμιξαν πουλάριν μέγα·
τότε τοίνυν στρατηγοῦσιν
πρῶτον βασιλεῖς Ῥωμαίων
καὶ αἰγίδεις Τραπεζοῦντος·
ἀλλὰ καὶ ὁ Κιλικίας,
ὁ λαμπρὸς ἀπὸ τὴν Ῥώμη,
ὁ κουτρούλης Ἀλαμάνος,
οἱ τῆς δύσεως ἀρσώνεις,
καὶ ἐλθόντες πολεμίζουν
μετὰ Μήδων τε καὶ Ἴνδων,
καὶ Χαλδαίων, καὶ Ταρτάρων,
Τούρκων καὶ Σαρακηνῶν τε,
Καὶ πληθύνει δὲ τὸ αἷμα
τῶν ἐθνῶν καὶ εὐσεβῶν τε,
[καὶ] τὴν θάλασσαν κεράσει
σταδίους τετρακοσίους·
καὶ πνιγήσονται καὶ ἵπποι,
ἀναβάται δὲ σὺν τούτοις.
Τώρα πονεῖται τὸ γένος,
ἤγουν τοίνυν τὰ κουρβούλια·
τότε ἐξερριζωθῶσιν
τὰ παιδιὰ καὶ ἡ μαννάδες,
αἱ γυναῖκες ἐκ τοὺς ἄνδρας,
ὡς ἡ ῥῶγαι ἐκ τὸν βότρυν.

271. πουλάρην. — 273. υασιλεῖς. — 274. αἰγιδησταπεζοῦντος. — 277. κουτρούλλης. — 278. ἀρσώνεις. Je ne sais ce que signifie ce mot. — 280. μίδωνται .ἴδων. — 281. χαδαίων. 282. σαρακινῶν. — 283. πληθύνη. — 284. εὐσευῶν. — 287. πνηγήσονται. — 288. ἀναυάτε, et au-dessus de τε la syllabe αι. — 298. τόρα πόνετε. — 290. σκορδούλεια. — 291. Ce vers vient dans le ms. après le 288. — 292. μανάδες. — 294. οἱ ρόγαι. υότρυν.

Ἔρχεται πουλὶν γεράκιν,
νὰ καθίσῃ νὰ τὸ βλέπῃ
κυριακὴν καὶ τὴν δευτέραν,
τρίτην τε καὶ τὴν τετράδην.

II.

Ἀγγελοφόρος βασιλεὺς φρουρῶν τρισσῶς τὴν δέλτον.
Στίχοι τῆς Κωνσταντινουπόλεως
τοῦ Ἀγγελοφόρου.

Πάριθι, παντάλαινα Βαβυλὼν νέα·
ἰδὼν γὰρ εἶδεν ὁ θεὸς ἐξ ὕψους,
καί σου κατῳκτείρησεν τὴν τριβὴν ἄκραν.
Λοιπὸν δέξαι τὴν χάριν κεχαρισμένην,
καὶ τὴν εἰρήνην ἄσπασαι προθυμίου·
εἰρήν' ἤγγισεν ἐξ ἀγγέλου Κυρίου
καταγομένη ἐπί σε παρ' ἐλπίδα,
Βαβυλὼν νέα, τὴν Σιὼν νῦν χαίρου,
νέα Βαβυλών, χόρευε, σκίρτα μέγα·
τὴν χαράν σου μήνυσον καὶ τοῖς ἐν ᾅδῃ·
τὴν γὰρ εἰρήνην ἣν κατεῖχες τὸ πρώην
καὶ θεὸς ἀφείλατο ἐκ σοῦ ἀνίκμως,
αὖθις ταύτην δὲ δέξαι χειρὶ ἀγγέλου·
θεὸς συμπαθῶς καὶ πάλιν ᾤκτειρέν σοι,
πραΰνων πᾶσαν κακίαν τῶν ἀπίστων.

295. πουλήν. — 296. καθήσει. υλέπει. — 298. τρήτην.

II. Titre. Après δέλτων (*sic*), on lit ἤτοι ἐνιαὐτῷ δώδεκα.

Vers premier. παντάλενα ναυυλωναία. — 2. ὕψους μόνος. — 3. κατοικτείρισεν. πρωήν. — 4. χεχαρμένην. — 6. εἰρήνη ἤγγεισεν. — 8. έα (*sic*). — 9. ναυυλὼν χόευε, σκήρτα. — 10. μήνησον. της. — 11. κατοῖχες. — 15. κακίαν τὴν τῶν ἐθνῶν ἀπίστων.

Ἔρχεται ὁ κληρονόμος
καὶ βαστᾷ σταμνὶν καὶ ξίφος,
καὶ λαμπάδας ἀφτομένας,
καὶ τράπεζαν στολισμένην·
οἱ παπάδες φορεμένοι
ἐξοπίσω ἀκουλουθοῦσιν,
ἔχουσιν χαρτὶν καὶ ψάλλουν·

Ἐπίϐλεψον ἐξ οὐρανοῦ, ὁ κύριος, καὶ ἴδε καὶ ἐπίσκεψαι τὴν ἄμπελον ταύτην, καὶ κατάρτισαι αὐτήν, ἣν ἐφύτευσεν ἡ δεξιά σου.

Καὶ εἶπον τὸν λόγον τοῦτον·
περιφραχθήσεται τὸ ἀμπέλιν,
καὶ συνάγουνται ἡ ῥώγαις,
ἔρχουνται εἰς τὸν κλερονόμον·
ἔμαθόν το τὰ χωράφια
ὅτι ὁ ῥωγολόγος ἦλθεν,
καὶ ῥωτοῦσιν τοὺς παπάδες·
« ποῦ ἐστὶν ὁ ῥωγολόγος ; »
« εἰς τὸ ἀμπέλιν ἔναι ἀπέσω. »
Ἤκουσάν το τὰ ἐλάφια
κ' ἔδραμον νὰ πάρουν φύλλον,
κ' ἔφαγον ὁμοῦ καὶ ἔπιον·
καὶ τὸν κληρονόμον λέγουν·
« πῶς ἀκούει τ' ὄνομά σου ; »

17. νασtὰ σταμνήν. — 18. αὐτομένας. — 19. ἐστολισμένην. — 21. ἐξωπίσω. — Verset. ἐπίυλεψον. — 23. Au lieu de εἶπον le ms. donne τὸ εἰπήν. — 24. τὸ ἀμπέλην. — 25. οἱ ρόγες. — 27. τά. χοράφια. — 28. ῥογολόγος. — 30. ῥογολόγος. — 31. ἀμπέλην. — Les vers 32-34 sont pris du ms. B où ils se lisent ainsi : ἤκουσάν το καὶ τὰ ἐλάφια καὶ ἔδραμον νὰ ἐπάρουν φύλλον, καὶ τὸ ὑπᾶν ἐφάγασιν καὶ ἐπίασιν. Dans le ms. 929, on lit en place ceci : καὶ τὸ πάγϊ το τὰ χοράφια ἔφαγον ὅμου καὶ ἔπιον, καὶ τὸ πάϊν ταῦτα λέγουν. — 35. Emprunté au B. — 36. ἀκούειν.

« ὁ πτωχὸς ὁ Πτωχολέων,
οὐ τ' ὄνομά σου, Ἰωάννη·
καὶ τῶν πάντων ὁ δραγάτης,
ἦλθα νὰ σᾶς ἀποβλέπω
τριάκοντα καὶ ἕξη χρόνους. »
Εἰς τὰ τέλη τῶν αἰώνων,
ἔρχεται ὁ κληρονόμος,
καὶ βαστᾷ σταμνὶ καὶ ξίφος,
διὰ νὰ σφάξῃ τὰ ἔθνη.
Ἡ λαμπάδες ἡ λαμπράτραις
ἔτη δὲ τῆς βασιλείας,
τράπεζα ἐστολισμένη
τοῦ θεοῦ τοίνυν ὁ πλοῦτος
καὶ ἡ μονοκρατορία
τῆς αὐτοῦ [τῆς] βασιλείας·
οἱ παπάδες γὰρ δοξάζουν,
καὶ ὑμνοῦν τὸν ζωοδότην.
Πάντα γὰρ ἐξολοθρεύσει
ἔθνη καὶ ἀποδιώξει·
οἰκισθήσονται αἱ χῶραι,
πᾶσα πόλη τε καὶ νῆσοι.
Ὁ καθείς των ἦν γὰρ τότε
εἰς τὰ ἴδια ἐκστρέψαι·
καὶ συνάγονται ἡ ῥώγαις,
ἔρχονται εἰς τὰ χαφία.

40. ἀπουλέπων. — 42. τέλει. — 44. υαστὰ σταμνή. — 45. σφάξει τῶν ἐθνῶν λαῶν ἀπίστων. — 46. λαμπράτρες. — 47. υασιλείας. — 51. υασιλείας. — 53. Après ce vers on lit : ὑπὲρ ὑπὲρ (*sic*) εἰρήνης καὶ καταστάσεως τοῦ κόσμου περὶ γάρ. — 54. ἐξολοθρεύση. — 60. οἱ ρόγες.

III.

Στίχοι περὶ τῆς Πόλεως διὰ τὸν πένητα βασιλέα.

Ὅταν ὁ τλήμων, ὁ πένης
ὁ βοώπης ἐκ τοῦ νότου
ἥξῃ πρὸς σὲ διὰ θαλάττης.....

IV.

Ἕτεροι στίχοι διὰ τὸν βασιλέαν.

Καὶ στύλος φανεὶς ἀναβοᾷ σοι μέγα·
ἴτε σπουδῇ πρὸς δυσμὰς τῆς Ἑπταλόφου,
εὕρετε δ' ἄνδρα φιλόνεμον οἰκέτην
τὸ μέλλον ὀξύτατον εἰδέναι μᾶλλον,
καὶ στύλος αὐτοῦ δεξιῷ ποδὶ μέγας,
οἴδασι πολλοὶ καὶ μηδεὶς τοῦτον βλέπειν,
ὡς ἐξ ὕπνου γὰρ φανερωθεὶς ἀθρόως,
ἄξεται τοῦτον [τῆς] βασιλείας δόμοις.
Οὗτος κρατήσει τετράκις ἐννέα χρόνους,
καὶ πάλιν ἕξεις, Ἑπτάλοφε, τὸ κράτος.

Ἀπέκει ἔρχεται ὁ λύκος
νὰ καθίσῃ, νὰ τὰ βλέπῃ

III. **Vers deuxième.** υοώπτης. — 3. Après θαλάττης, on lit τότε υυζαντὶς ἑπτάλοφε κυρίαν καταστήσας τοῦ κόσμου υασίλησσα.

IV. **Vers premier.** στύλλος. ἀναβοῶ. — 2. ἄτεσπουδή. — 6. πολλοῖς. 8. υασιλείας. — 9. κρατείσει. — 10. εἴξης. — 12. καθήσει. υλέπει.

ὀλιγούτσικας ἡμέρας,
καὶ νὰ τρώγῃ γύρου γύρου,
καὶ 'ς τὴν μέσην νὰ μονάζῃ.
Βασιλεύσουν μετὰ ταῦτα
ἀναιδεῖς καὶ ἄγνωστοί τε,
ἄνδρες τοίνυν καὶ γυναῖκες,
μιαροὶ καὶ βέβηλοί τε,
καὶ τὰ ἅγια μολύνουν,
τὸν σταυρὸν ποιήσουν φούρκα,
τὰς εἰκόνας κατακαύσουν,
εὐαγγέλια καὶ πράξεις
τῶν ἁγίων ἀποστόλων·
ἅπαντα ἐξαφανίσουν·
οὔτε μοναχῶν τὸ σχῆμα,
οὔτ' ἱερέων τε [πλέον]
εὑρεθήσεται εἰς τὸν κόσμον.
Καὶ ἀπέκει ἔρχεται τ' ἀρκοῦδιν
ν' ἀνασπάσῃ τὰ παλούκια,
καὶ τὸν φράκτην νὰ τὸν κάψῃ,
καὶ τὸν τράφον ν' ἀφανίσῃ,
τὰ κουρβούλια νὰ ξερριζώσῃ,
τὰ σταφύλια νὰ ξηρρωγίσῃ·
ὢ τὸ τί ἔπαθεν τ' ἀμπέλιν,
ὥστε νὰ ἔλθῃ τὸ τρῦγος!
Χριστιανῶν παῖδες μ' εὑρεθοῦσιν
τὸ δισάκκιν τὸ σπασμένον·
καὶ ἐκ τοῦ γιαλοῦ τὸ μέρος

14. τρόγη. — 15. μονάζει. — 27. ἀναιδεῖ. — 19. μιαροίς καὶ υευηλή ται. — 20. μολύνου. — 25. ἐξαφανήσουν. — 29. ἀρχούδην. — 30. ἀνασπάσουν. — 32. νὰ ἀφανήσει. — 33. σκουρδούλια. ξεριζώσει. — 34. σταφίλια ξηρογήσει. — 35. ἀμπέλην. — 36. ὤστινα ἔλθοι.

ἡ χαλκέα [μὲν ἡ] πύλη
ἀπεδόθην καὶ προδόθην.

V.

Στίχοι περὶ τοῦ Ἀντιχρίστου.

Ὄντως θρηνήσει καὶ κατοιμώξει γαῖα·
κλαύσει, πενθήσει ἀπαράκλητον πένθος
αὐτοκράτωρ τὸν κόσμον κράτορα ἔχων.

Ἀπέκει ἔρχεται τ' ἀρκοῦδιν,
καὶ διδάξει Ἰουδαίους
ὅτι ἔρχεται ὁ Μεσσίας
καὶ γεννᾶται ἐκ μαινάδος,
τάχατε ἐκ μοναστρίας
μιαρᾶς, ἐσπιλωμένης.
Τὸ ὁμοίωμά του ἔναι
σκοτεινόν τε καὶ ζοφῶδες·
ὀφθαλμὸς ὁ δεξιός του
ὡς ἀστὴρ γὰρ ἀνατέλλων,
καὶ αἱματηρὸς ὁ ἄλλος·
ἑξηδάκτυλος ὑπάρχων,
εἰς Σιὼν δὲ βασιλεύει.
Ἰουδαῖοι πάντες δράμουν,
ἀπὸ ἄκρων ἕως ἄκρων

41. ἀπεδώθην καὶ προδώθην.

V. **Vers premier.** κατοιμώξη. — 3. αὐτοκράτόρ. — 4. ἀρκοῦδην, ἤγουν ὁ πρόδρομος τοῦ ἀντιχρίστου. — 6. μεσίας. — 7. γενάτε. μενάδος. — 9. ἐσπηλωμένης. — 11. ζοφῶδης. — 13. ἀνατέλων. — 14. αἱματυρός. — 15. ἐξιδάκτυλος. — 16. υασιλεύει.

ὅλης τε τῆς οἰκουμένης,
ὡς θεὸν τὸν προσκυνοῦσιν·
τὴν σφραγῖδά του λαμβάνουν
ἐν μετώποις τε καὶ χείραις.
Εἰς τὸ πρόσωπον τοῦτο ἔτος
ἔσται πανταχοῦ φθηνεία·
μετὰ ταῦτα θέλει γίνη
πεῖνα καὶ λοιμοὶ θανάτου·
ὅσοι δὲν θέλουν νὰ ἔλθουν,
διὰ νὰ λάβουν τὴν σφραγῖδα
καὶ αὐτὸν νὰ προσκυνήσουν,
ὀργισθήσονται εὐθέως
καὶ θανάτῳ τελευτῶσι.
Τότε τὰ παλούκια ἐβγάλλει,
χριστιανοὺς γὰρ ἀφανίζει,
κατακαίει καὶ 'μπυρίζει,
καὶ ἅπαντας ἐξερριζόνει·
τὸν Ἐνὼχ καὶ τὸν Ἠλία,
Ἰωάννην τὸν θεολόγον,
θέλει τους ἐξορρωγίσει,
ἤγουν αὐτοὺς θανατώσει·
ὢ τὸ τί ἔπαθεν τ' ἀμπέλιν
τὰς ἡμέρας τοῦ διαβόλου!
Τρία ἔτη βασιλεύσει
καὶ ἓξ μῆνάς τε σὺν τούτοις·
χριστιανῶν παῖδες μισήσουν

21. λαμυάνουν. — 22. χεῖρες. — 24. φθηνία. — 25. δελη γύνη. — 26. πίνα. — 27. ληϲοῦσιν. — 30. εὐθύς. — 31. τευλευτῶσι. — 32. εὐγάλη. — 34. κατακέει. — 35. ἐξεριζώνει. — 38. ἐξορογήσει. — 40. Après ce vers on lit : τουτέστιν ὢ τὸ τί ἔπαθεν ὁ κόσμος. — 44. μισισοῦσιν.

τὰς ἡμέρας τε ἐκείνας.
Εἶτα ἔρχεται τὸ τρῦγος,
ἡ ἀπώλεια τοῦ κόσμου
καὶ τὸ τέλος τῶν αἰώνων,
καὶ ἀνάστασις τῶν πάντων.
Ἂς καὶ τύχοιμεν οἱ πάντες
δεξιοῖς τε τοῦ δεσπότου,
ἐν μερίδι τῶν δικαίων,
ἐν χαρᾷ ἀνεκλαλήτῳ·
ὅτι πρέπει πᾶσα δόξα
τῷ Πατρὶ καὶ τῷ Υἱῷ [τε],
καὶ τῷ Πνεύματι ἁγίῳ,
νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς [πάντας]
τοῦς αἰῶνας τῶν αἰώνων.

47. ἀπόλια. — 50. τύχειμεν. — 52. μερίδει. — 56. καὶ τῷ ἁγίῳ πνεύματι.

DEUX LETTRES INÉDITES

DE L'EMPEREUR

MICHEL DUCAS PARAPINACE

A ROBERT GUISCARD

RÉDIGÉES PAR MICHEL PSELLUS

ET PUBLIÉES

PAR M. CONSTANTIN SATHAS.

JE crois utile de faire précéder les deux lettres qu'on lira ci-après de quelques notes empruntées au quatrième volume de ma Bibliothèque grecque (1) du moyen âge, dans lequel j'ai publié pour la première fois, d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque nationale de Paris, les Mémoires historiques de Michel Psellus (976-1077), ainsi que plusieurs autres opuscules du même auteur et une longue étude biographique appuyée sur des documents complétement inconnus ou inédits.

Il existe deux Psellus dans la littérature byzantine. Le premier, originaire de l'île d'Andros, florissait vers la fin

(1) *Bibliotheca græca medii ævi, vol. I—IV.* Paris, Maisonneuve, 15, quai Voltaire.

du huitième siècle et fut précepteur du célèbre mathématicien et philosophe Léon de Byzance. Ce Psellus a composé une chronique qui comprend la période des empereurs iconoclastes et dont on ne connaît aucun manuscrit.

Le second, Michel Psellus, de Byzance, est le grand représentant politique et littéraire du onzième siècle. Depuis Giraldi et Allatius jusqu'à Fabricius et Harlès, on a beaucoup écrit sur ce personnage ; par malheur, aucun de ses biographes ne connaissait ni ses Mémoires ni sa volumineuse correspondance historique, et tous, à l'envi, ont entassé erreurs sur erreurs. La confusion a persisté jusqu'à nos jours. Un Allemand, justement renommé pour sa critique judicieuse et ses études approfondies sur l'histoire byzantine, le professeur Tafel, a même publié en les attribuant à Eustathe, archevêque de Thessalonique, des lettres de Psellus adressées à des personnes qui n'étaient rien moins que contemporaines du fameux commentateur d'Homère. Enfin *tous* les dictionnaires biographiques français, anglais et allemands ne contiennent que des notices erronées sur cet écrivain.

Je résumerai ici, en suivant l'ordre chronologique, les faits principaux de la vie de Psellus, d'après l'étude placée en tête du quatrième volume de ma Bibliothèque grecque du moyen âge.

I.

1018. Constance Psellus (Κώνστας Ψελλός) naît à Constantinople de parents pauvres, mais issus d'une ancienne famille consulaire et patricienne.

1026. Il termine ses premières études. Privé de ressources suffisantes pour continuer à s'instruire, il entre en qualité de scribe chez un fonctionnaire de province. A la mort de sa sœur, son père et sa mère désolés le rappel-

lent auprès d'eux ; ils embrassent l'un et l'autre la vie monastique.

Psellus suit les leçons de Nicétas de Byzance et celles de Jean Mavropode, archevêque d'Euchaïte. Il se lie d'une étroite amitié avec l'un de ses condisciples, Jean Xiphilin, de Trébizonde, qui plus tard commenta les *Basiliques* et devint patriarche œcuménique. Psellus enseigne la philosophie à Xiphilin et celui-ci lui enseigne le droit ; devenu avocat, il se distingue au barreau par une éloquence aussi brillante que solide.

1034-1041. Son ami Constantin Lichoudis est choisi comme premier ministre par l'empereur Michel le Paphlagonien ; sur ses recommandations, Psellus est nommé juge de Philadelphie et, quelque temps après, scribe impérial.

1041-1042. Le successeur du Paphlagonien, Michel le Calaphate, nomme Psellus sous-secrétaire de la cour impériale.

1043. L'empereur Constantin Monomaque le choisit pour secrétaire particulier. Psellus lui recommande Jean Xiphilin et obtient pour lui le poste de Nomophylax. Il accompagne l'empereur dans la défense de la capitale contre les attaques de la flotte russe.

Psellus et Xiphilin conseillent à Monomaque de rétablir à Byzance l'ancienne Académie.

Xiphilin est nommé professeur de droit et Psellus premier professeur de philosophie ; il enseigne avec le plus grand éclat les doctrines platoniciennes et condamne celles d'Aristote. Dans son excessive admiration pour Platon, il déclare sa philosophie supérieure au christianisme. Tous, même le patriarche, applaudissent à ses leçons et encouragent ses tendances, que quelques-uns pourtant finissent par blâmer fortement comme subversives et dangereuses. De l'Orient et de l'Occident on accourt en foule pour l'entendre. Malheureusement, le capricieux Monomaque enjoint à Psellus et à Xiphilin de quitter leurs chaires et de

revenir au palais lui tenir compagnie et l'initier à l'étude des sciences.

Bientôt Psellus est nommé ministre des relations extérieures (πρωτασηκρήτης), grand chambellan (βεστάρχης) et prince des philosophes (ὕπατος τῶν φιλοσόφων); quant à Xiphilin, il est créé ministre de la justice et *magistre*.

24 juillet 1054. Psellus et Xiphilin se déclarent contre les Latins dans la fameuse controverse qui se termina par le grand schisme des deux Églises.

Monomaque chasse son premier ministre, Constantin Lichoudis, qui refusait d'exécuter ses caprices; il s'entoure de vils courtisans qui achèvent de le corrompre.

Psellus et Xiphilin, indignement attaqués par des pamphlétaires stipendiés, répondent d'une façon triomphante à leurs basses calomnies. Ils se décident à quitter la cour et demandent à l'empereur la permission de prendre l'habit monastique. Monomaque refuse d'abord avec dureté, mais enfin, voyant que leur résolution était inébranlable, il permet à Xiphilin de partir, à condition que Psellus resterait à la cour et remplirait, outre sa charge, celle dont s'acquittait son ami.

Xiphilin se rend dans un monastère du mont Olympe de Bithynie, et Psellus lui promet de l'y rejoindre dans un bref délai. Cependant Xiphilin n'a pas plutôt quitté Byzance que Psellus sent en lui-même une violente aversion pour l'état religieux; mais il a juré à son ami de le suivre, il surmonte ses répugnances et cède aux lettres pressantes qu'il reçoit de lui chaque jour. Il prononce ses vœux vers le mois de novembre 1054, et change, suivant une coutume en vigueur dans l'Église grecque comme dans l'Église latine, son nom de Constance, qu'il portait dans le monde, contre celui de Michel, sous lequel il est connu.

L'empereur accable Psellus de reproches, il le menace avec colère et l'oblige à revenir au palais.

11 janvier 1055. Mort de Monomaque. Psellus prononce

l'oraison funèbre de l'empereur, et repart aussitôt après pour l'Olympe. Cependant son amour pour Platon et l'extrême négligence qu'il apporte à observer la règle monastique font suspecter la sincérité de sa foi. Tous ses confrères le fuient comme un réprouvé, et Xiphilin lui-même rompt complétement avec lui. Alors Psellus jette sans regret le froc aux orties, au grand scandale des moines qui écrivent contre lui de violentes satires, dans lesquelles ils le comparent à Jupiter quittant l'Olympe où il ne trouve plus de déesses à son goût. Psellus leur réplique par d'autres satires, et les traite « d'animaux qui ne savent que boire du vin ».

1055-1056. Retour de Psellus à Byzance. L'impératrice Théodora le reçoit avec bienveillance et sympathie; elle ne manque jamais de l'appeler au palais toutes les fois qu'il se présente une affaire importante à traiter. Mais ses courtisans, et surtout Stravospondylos, son premier ministre, considérant comme dangereuse pour leur crédit la présence de Psellus à la cour, finissent par lui en faire interdire l'entrée.

1056. L'empereur Michel VI, le Stratiotique, continue, comme Théodora, de ne pas recevoir Psellus.

1057. Grande révolte d'Isaac Comnène. Michel, très-embarrassé, fait appel à la grande expérience de Psellus. Il l'envoie en députation, avec Lichoudis et Alopus, au camp des rebelles. Psellus harangue les insurgés qui, furieux de tant d'audace, veulent le mettre à mort. Mais Comnène, qui connaissait le mérite de l'ambassadeur impérial, l'écoute avec une respectueuse déférence, et le prie d'aller à Constantinople présenter de sa part à Michel des propositions de conciliation. L'empereur, joyeux du succès de Psellus, le renvoie auprès de Comnène avec mission de l'informer qu'il est prêt à tenir ses engagements.

30 août 1057. Le patriarche Michel Cérulaire, à la tête du peuple et du sénat, proclame la déchéance de Michel VI et l'avénement de Comnène. Psellus apprend cette nouvelle au camp des révoltés ; ayant tout à craindre de la colère des soldats, il se prépare résolûment à la mort. Mais, contrairement à son attente, le nouvel empereur le félicite de sa conduite courageuse, le nomme membre du sénat et le place à sa droite lors de son entrée triomphale à Constantinople.

1057-1059. Durant le règne du vaillant Isaac Comnène, Psellus vit entouré d'honneurs. Son ami Lichoudis devient premier ministre.

Psellus exhorte l'empereur à exterminer ou à transporter dans des provinces éloignées les peuplades barbares des bords du Danube, dont l'insolence chaque jour croissante compromet la paix future de l'empire.

1058. Le patriarche Michel Cérulaire, abusant de la bienveillance de Comnène, veut se faire proclamer patriarche-roi et porter les insignes impériaux. Il insulte l'empereur, dont il exige une soumission absolue. Arrêté, puis envoyé en exil, il refuse de donner sa démission; il comparaît devant un concile qui n'ose le condamner. C'est alors que Psellus se voit obligé, à son très-grand regret, de rédiger contre lui un acte d'accusation.

1059. Cérulaire meurt pendant le jugement. Constantin Lichoudis lui succède.

Novembre 1059. Maladie de l'empereur. Discussion de Psellus avec les médecins du palais. Comnène, désespérant de sa guérison, nomme pour son successeur à l'empire Constantin Ducas, malgré l'opposition de sa famille, qui s'imagine que Psellus a conseillé ce choix au monarque moribond.

Ducas, n'ayant pas reçu les insignes impériaux, n'ose monter sur le trône, mais son ami Psellus l'y installe de

force et l'oblige de prendre en main la direction des affaires de l'État.

1060-1067. Pendant le règne de Constantin Ducas, Psellus est au comble de sa gloire ; on le considère comme un membre de la famille impériale.

Août 1063. Il prononce l'oraison funèbre du patriarche Lichoudis, et recommande, pour lui succéder sur le siége œcuménique, son ami Xiphilin. Celui-ci, amant passionné de la vie monastique, se décide avec peine à accepter cette haute dignité.

1067-1068. Règne de la savante Eudoxie, fille de Jean Macrembolite et femme de Constantin Ducas. Elle hait Psellus, parce que c'est lui qui a prononcé jadis l'acte d'accusation contre son oncle, Michel Cérulaire. Psellus prend parti pour le fils de l'impératrice, Michel Ducas, son élève de prédilection, et, avec les parents de ce dernier, il conspire contre Eudoxie. Celle-ci, voyant avec peine les provinces de l'Asie-Mineure sans cesse exposées aux invasions des Turcs, épouse Romain Diogène et le nomme son collègue à l'empire, sous la condition qu'il ira combattre ce peuple, dont les progrès sont une menace perpétuelle contre l'intégrité du territoire byzantin.

1069. Psellus accompagne Romain Diogène dans sa seconde expédition contre les Turcs.

1071. L'empereur reste prisonnier du sultan. Psellus profite de la captivité du monarque pour faire prononcer sa déchéance ainsi que celle d'Eudoxie ; Michel VII Ducas est proclamé leur successeur.

1073. Diogène est vaincu et aveuglé, contre la volonté expresse de Psellus. Douleur de ce dernier. Il écrit au malheureux empereur une lettre très-émue où il proteste éner-

giquement de son innocence, et maudit ceux qui se sont rendus coupables d'un crime si odieux.

1071-1077. Dans la première année du règne de Michel VII, Psellus est comblé d'honneurs ; mais peu à peu il tombe en disgrâce et se voit presque refuser l'entrée du palais.

Il cherche alors un refuge dans l'étude de la philosophie platonicienne, pour laquelle il professait, comme il a été dit, une espèce de culte. Xiphilin le menace et lui déclare sans ambage que quiconque se dit adorateur du philosophe athénien ne peut être considéré comme chrétien orthodoxe. Psellus réplique qu'il est aussi bon chrétien que le patriarche, que ses intentions sont pures, et qu'il sait concilier les exigences de sa foi avec l'amour d'une philosophie sans rivale au monde.

1077. Psellus écrit la lettre de l'empereur à Nicéphore Phocas Botaniate, qui, à la tête des légions d'Orient, marchait sur Constantinople. Ses mémoires historiques se terminent brusquement par une courte analyse de cette missive. A partir de cette époque, nous perdons complétement la trace de Psellus. Selon toute probabilité, il quitta Constantinople et alla finir ses jours dans quelque paisible et studieuse retraite.

II.

Michel Psellus a été, comme je l'ai dit précédemment, le grand représentant politique et littéraire de son siècle. Homme de lettres, professeur, moine, ministre, il fut en relations très-étroites avec les empereurs, les patriarches et tous les grands dignitaires. Il se trouve dans sa longue correspondance des lettres adressées par les empereurs à divers princes d'Orient et d'Occident, et qui ont été certai-

nement rédigées par lui, en sa qualité de secrétaire impérial ou de ministre des affaires étrangères.

Les deux lettres publiées ici pour la première fois sont extraites de ces documents ; et, quoiqu'elles ne portent ni date, ni signature, ni adresse, on peut cependant affirmer en toute sûreté qu'elles ont été écrites vers 1072-1073, peu de temps après la mort du brave Romain IV, par l'empereur Michel Ducas Parapinace au fameux Robert Guiscard, duc de Pouille, de Calabre et de Sicile. Dans ces deux missives, l'empereur grec demande au conquérant normand la main d'une de ses filles pour son frère Constantin Ducas Porphyrogénète. Ces documents jettent quelque lumière sur la famille de Robert Guiscard, et surtout sur les liens qui l'unissaient à la maison impériale de Byzance.

Skylitzis, Zonaras et Anne Comnène parlent avec détail du mariage d'une fille de Robert, nommée Hélène, avec le fils même de Michel Ducas, appelé Constantin comme son oncle ; mais aucun historien grec ne mentionne une alliance de cette nature avec le frère de l'empereur. Quant aux chroniqueurs normands, ils ne nous donnent que des détails confus sur cette union : les uns affirment que le gendre de Guiscard était le fils de l'empereur, les autres disent le frère, et certains l'empereur lui-même. Un seul, Orderic Vital, parle de deux filles de Robert mariées à Constantinople.

Cette confusion a, pour ainsi dire, obligé Du Cange et les autres historiens d'accepter le témoignage des Byzantins, qui s'accordent à dire qu'une de ces Normandes, Hélène, épousa le fils de Michel Ducas.

Guillaume de Pouille dit, au commencement du troisième livre de son histoire, que Michel associa à l'empire son frère Constantin :

> Interea Michael romani jura regebat
> Imperii, cum fratre suo, qui nomine dictus
> Constantinus erat.

Et au quatrième livre, en parlant de la chute de Michel Du-

cas et de son collègue et frère, il ajoute que, à cause de cela, la fille de Guiscard partagea le sort de son mari :

His Michael solii dejectus ab arce diebus,
Cujus in insontem Romanum dira voluntas
Arserat indigne, socio sibi fratre repulso,
Efficitur monachus. ROBERTI FILIA MOERET
DEPONI SOCIUM, miser exulat ille coactus.

Guillaume de Jumiéges et Philippe de Mouskes disent simplement que l'aînée fille de Robert épousa l'empereur de Constantinople ; mais cette confusion provient de ce que Constantin Ducas était collègue de son frère à l'empire.

Filiæ vero adeo excellentissime maritatæ sunt ut una earum matrimonio copulata sit imperatori Constantinopolitano (1).

L'aisnée fille, biele et noble,
Fu donnée en Constantinoble
A l'emperéour ; si le prist
Et espousa, si que pais fist (2).

Écoutons maintenant le récit du plus sérieux des chroniqueurs normands sur *les deux filles* de Guiscard mariées à Constantinople :

« [Botoniate] usurpa l'empire, chassa du trône Michel, empereur de Constantinople, priva des yeux le fils de ce prince qui devait lui succéder, et le jeta dans les fers. Il fit mettre en prison les deux filles de Robert Guiscard, dont une avait été fiancée au jeune prince.

« ... Dès le commencement de son règne, il (Alexis Comnène) fit tomber les fers du fils de Michel, qui, comme nous l'avons dit, avait perdu la vue, et confia sa personne à la protection de l'abbé de Saint-Cyr. Comme ce jeune prince se sentait inutile au monde, il se fit moine et resta toute sa

(1) *Willelmi Gemeticensis Historia Normannorum* (Duchesne, page 291).
(2) Philippe de Mouskes, vers 17637—17640.

vie avec les serviteurs de Dieu. Alexis aima tendrement, comme s'il eût été leur père, les deux filles de Guiscard; il eut d'elles les plus tendres soins, et, pendant près de vingt ans, les éleva sous sa protection au milieu des délices. Le matin, au moment où l'empereur se levait de son lit et se lavait les mains, leur emploi était de lui présenter un peigne d'ivoire et de lui peigner la barbe. Ces nobles princesses ne furent assujetties par ce prince généreux qu'à ce doux et agréable service ; puis, longtemps après, il les renvoya à son allié Roger, comte de Sicile, en témoignage de l'amitié qu'il lui portait (1). »

Nous pouvons conclure de tout ce qui précède que deux filles de Robert Guiscard épousèrent deux membres de la famille impériale des Ducas. La première, dont on ignore le nom, fiancée, avant l'avénement de Michel VII Ducas, à un des fils de l'empereur Romain IV Diogène, épousa, après la déchéance de ce dernier, le frère de Michel VII, Constantin Ducas Porphyrogénète. C'est à ce mariage que se rapportent les deux lettres que je publie ci-après.

La seconde, Hélène, fiancée au fils même de l'empereur, qui était alors presque enfant, fut amenée à Constantinople pour s'accoutumer à l'étiquette de la cour impériale, et surtout pour tâcher d'inspirer quelque affection à son futur époux, qui la détestait à cause de sa laideur, et qui, dit Anne Comnène, avait peur d'elle comme d'un masque hideux (μορμολύκειον).

Une chose, toutefois, qui n'a pas manqué de nous surprendre, c'est de trouver deux lettres écrites au même Robert pour le premier mariage. Elles sont rédigées dans le même esprit, mais d'un style quelque peu différent. Dans l'une, l'empereur parle très-sèchement de la religion ; il déclare qu'il n'existe entre lui et Guiscard aucune différence de croyance, et il laisse entrevoir que l'union des familles peut avoir comme conséquence l'accord religieux. Cela semble prouver que la cour de Rome n'avait pas vu cette

(1) Orderic Vital.

alliance d'un œil indifférent, et qu'elle avait conseillé à Guiscard d'exiger de Byzance des déclarations moins vagues sur l'union des deux Églises. Michel Parapinace, menacé du côté de l'orient par les Turcs et du côté de l'occident par les Papes, avait un immense besoin de l'amitié de Robert ; il voulait à tout prix devenir l'allié de ces Normands qui, maîtres de toute l'Italie méridionale, remplissaient le monde du bruit de leurs exploits.

Un autre motif encore poussait l'empereur grec à réitérer sa demande, c'était la crainte de la puissante famille de Romain Diogène, qui jouissait alors à Byzance d'une juste popularité. Un membre de cette famille était fiancé à une fille de Guiscard, et Michel Ducas comprenait parfaitement qu'il serait renversé par Romain Diogène, aidé de son beau-père, avec la même facilité qu'il avait chassé et fait tuer son père.

Un chroniqueur contemporain de Robert Guiscard expose avec naïveté les hésitations calculées que le rusé Normand mettait à répondre aux avances de Constantinople.

« Pour marier ses filles en cellui temps moult mandoient à lui (Robert), et moult de grans homes desiroient de eaux conjondre avec lui ; quar coment se dira de puiz, aucuns avoient grant paour pour la soe grande victoire, et aucuns qui esperoient qu'il deust moult plus acquester, et alcun créoient par lui estre fait riche, dont cerchoient l'onor de ses filles...

« Et coment se fust que lo Impière de Costentinoble fust privé de l'honor de toute Pouille et de toute Calabre par la vertu de cestui duc Robert et de li frère, lo Impéraor, par lo conseill de ceaux de sa cité, à ce qu'il non fust chacié de l'onor de l'empire, requist la fille del duc pour moillier à son fill et dui foix lo duc lo contredist ; et respondi que le cuer non lui soufferroit que sa fille fust tant loing de lui, et toutes voies se alégroit de la requeste que lui faisoit li Empereres. Mès gaboit li messagiers par maliciocez allegations, et li message de l'Empéreor lui prometoient de doter la pucelle, et li prometoient que li Empéreour li feroit tri-

but chascun an. Et li duc sagement céla la soe volenté à ce que venist à plus grant domp et promission ; et li message se partirent corrociez. Mès plus corrocié fu li Empéreor, quar créoit li Empéreor que pour ce ne volist faire parentèce auvec lui lo duc, car pensoit de lever lui l'empière et estre li Impéreor. Et toutes [voies] lui manda autre légat o granz présens et moult de coses lui prometoit ; et en la fin lo duc sérène se enclina à la proière de lo Empéreor, et fu exaltée de dote roial et de grant honor. Et ensi li Empéreor, liquel devoit recevoir tribut de tout le monde, rendi tribut à cestui duc. Car li Impéreor lui mandoit par ses messages mille et dui cent de livre de or avec preciosissime pailles de or et autres domps. » (L'Ystoire de li Normant, *par Aimé du Mont-Cassin*, pages 213-214.)

I.

(1) Τρία ταῦτά εἰσιν, εὐγενέστατε καὶ συνετώτατε, τὰ κινήσαντά με εἰς τὴν σὴν φιλίαν καὶ ἀκριβεστάτην διάθεσιν, ἡ ὁμοδοξία τῆς ἀληθοῦς πίστεως, ἡ τῆς προαιρέσεώς σου εὐγένεια, καὶ ἡ τοῦ γένους ὑπεροχή· ἄτοπον γὰρ ἐλογισάμην τὸν τοῦ αὐτοῦ σεβάσματος μέτοχον καὶ τὸν καλοκἀγαθίᾳ ψυχῆς σεμνυνόμενον, καὶ τὸν σεμνῷ γένει κοσμούμενον, μὴ καὶ κοινωνόν μοι γενέσθαι ἀγάπης καὶ ὁμονοίας.

Ἐγὼ γὰρ εἰρηνικωτάτου βασιλέως υἱὸς γενόμενος, καὶ τὰ μὲν πρὸς θεὸν εὐσεβοῦς, τὰ δὲ πρὸς φίλους φιλαλήθους τῷ ὄντι καὶ τὴν φιλίαν ἐξακριβοῦντος τοῖς πράγμασιν, ὥσπερ κληρονόμος τοῦ κράτους αὐτοῦ ἐγεγόνειν, οὕτω κληρονομῆσαι καὶ τῶν τρόπων ἐσπούδακα· καὶ πρὸ μὲν πάντων εἰρήνην ἀσπάσασθαι, ἔπειτα δὲ καὶ τοὺς συνετωτέρους καὶ γενναιοτέρους τῶν ἀνδρῶν ἐμαυτῷ οἰκειώσασθαι καὶ βεβαίους φίλους ποιήσασθαι.

Ἀκούων δὲ παρὰ πολλῶν τῶν τὴν σὴν γνώμην ἀκριβωσάντων, ὅτι εὐσέβειαν μὲν πρὸ πάντων τῆς ἀρχῆς ἔθου θεμέλιον, δικαιοσύνῃ δὲ καὶ ὁσιότητι τρόπου τὴν σὴν κατευθύνεις ἀρχὴν, καὶ ὡς οὐ χαίρεις τοῖς ἐκ τῶν πολέμων αἵμασιν, ἀλλ' εἰρηνικώτατα βούλει διεξάγειν τὰ κατὰ σὲ πράγματα, ἐθαύμασά τε τῆς γνώμης καὶ φιλίαν μετὰ σοῦ κεράσασθαι τίθεμαι σπούδασμα.

Καὶ πρὸς μὲν τοὺς ἄλλους τῶν ἐθνῶν ἡγεμόνας ἀρκεῖν ἡγοῦμαι εἰ ἀγάπην αὐτοῖς ὁμολογήσω ἐν γράμμασιν, οἳ καὶ μέγα ἥγηνται ὅτι ὁμονοεῖν τούτοις ἠθέλησα, ὥστε εἰρηνικῶς πρὸς αὐτοὺς φέρεσθαι καὶ μὴ ἐθέλειν πολεμεῖν τε καὶ δια-

(1) Manuscrit grec de la Bibliothèque nationale de Paris, nº 1182, fol. 220-221, v.

I.

Trois motifs m'ont déterminé, prince très-noble et très-sage, à rechercher votre amitié et à prendre vis-à-vis de vous les meilleures dispositions. Ce sont d'abord nos communes convictions en matière de foi, puis la noblesse de vos sentiments, et enfin l'élévation de votre naissance. Il était absurde, à mon avis, qu'un personnage professant le même culte que moi, doué d'un cœur aussi droit qu'excellent, et illustre par l'éclat de sa maison, ne me fût point uni par l'amitié et la concorde.

En effet, fils moi-même d'un empereur des plus pacifiques, pieux envers Dieu, franc avec ses amis, et sachant prouver son affection par des actes, en même temps que j'héritai de son autorité, je m'efforçai d'hériter aussi de ses principes, et surtout de favoriser la paix et de m'attacher par les liens d'une étroite amitié les hommes les plus intelligents et les plus généreux.

Or, beaucoup de personnes qui connaissent à fond votre pensée m'ont appris que la piété est à vos yeux le principal fondement du pouvoir, et que votre propre autorité n'a pour guide que la justice et l'honnêteté, et qu'enfin, loin de vous complaire dans les guerres sanglantes, vous aimez à gouverner vos États le plus pacifiquement possible. Plein d'admiration pour tant d'intelligence, j'ai le plus vif désir de contracter alliance avec vous.

Aux princes des autres nations, je considère comme suffisant de leur écrire pour les assurer de mon affection, et ils s'estiment très-honorés de ce que je veux bien partager leurs sentiments et entretenir avec eux des rapports pacifiques, plutôt que de fomenter des

φέρεσθαι· πρὸς δὲ τὴν σὴν εὐγένειάν τε καὶ σύνεσιν πλέον τι ποιῆσαι διανενόημαι καὶ ἁρμονίαν φιλίας ἐργάσασθαι ἣν οὐδεὶς τῶν πάντων λῦσαι δυνήσεται· καὶ μὴ θαυμάσῃς ὅτι σὲ τῶν ἄλλων ἀρχηγῶν ἐξαίρω καὶ μείζονος ἀξιῶ πράγματος· ἡ γὰρ ταὐτότης τῆς κατὰ θεὸν ὁμολογίας καὶ πίστεως τὴν ἀκριβεστάτην ἁρμονίαν τῆς διαθέσεως, ἣν ἐρεῖ προϊὼν ὁ λόγος, εἰργάσατο.

Τίς οὖν ὁ τρόπος τῆς θαυμασίας ἑνώσεως; βούλομαί σε δι' ἀγχιστείας ἐμαυτῷ ποιήσασθαι συγγενῆ, καὶ μίαν τῶν σῶν θυγατέρων τῷ ἐμῷ ἀδελφῷ κὺρ Κωνσταντίνῳ τῷ πορφυρογεννήτῳ βασιλεῖ εἰς γάμου κοινωνίαν ἁρμόσασθαι, ἵνα διὰ τῆς τούτων ἱερᾶς συναφείας καὶ ὁ νῦν δεσμὸς φιλίας ἀρραγέστατος γένοιτο.

Οὐκ ἀγνοεῖς δὲ πάντως ὁποῖόν ἐστιν ἡ τῶν καθ' ἡμᾶς Ῥωμαίων βασίλειος ἡγεμονία, καὶ ὅτι καὶ οἱ πόρρωθεν ἡμῖν κατὰ γένος συναπτόμενοι εὐτύχημα μέγιστον τὴν ἕνωσιν ἥγηνται· ἐγὼ δέ σοι τὴν θυγατέρα οὔτε ἀλλοτρίῳ τοῦ γένους, οὔτε οἰκείῳ μὲν, τῶν πόρρωθεν δὲ, συναρμόζομαι, ἀλλ' ἀδελφῷ ἀπὸ τῶν αὐτῶν μὲν φῦντι σπερμάτων, ἀπὸ τῆς αὐτῆς δὲ ἀναβλαστήσαντι φύσεως, ἐν πορφύρᾳ μὲν γεννηθέντι βασιλικῇ, βασιλικοῖς δὲ σπαργάνοις περιπλακέντι, καὶ ὁμοῦ τῇ γενέσει τὴν βασιλείαν λαχόντι παρὰ θεοῦ· τοῦτο ἐμὸν μὲν ἐνθύμημα, σὸν δὲ εὐτύχημα, θεοῦ δὲ ἄνωθεν οἰκονομία ἀμφοτέροις συμφέρουσα· σεμνοτέρα τε γάρ σοι ἐντεῦθεν ἡ ἡγεμονία γενήσεται, καὶ πάντες σε θαυμάσουσι καὶ ζηλώσουσι τοιαύτης τετυχηκότα λαμπρότητος.

Εἰ γὰρ καὶ πρὸς τὸν μετ' ἐμοῦ πρότερον ἄρξαντα τὸ τοιοῦτον ἐσπούδασταί σοι συνάλλαγμα καὶ καθωμολόγηταί

différends et de leur faire la guerre. Mais, pour un prince aussi noble et aussi sage que vous, j'ai pensé qu'il me fallait faire quelque chose de plus, et contracter avec vous une amitié si parfaite que nul au monde ne pût la rompre. Et ne soyez pas surpris si je vous préfère aux autres princes et vous juge digne d'un plus grand honneur, car c'est l'identité de nos croyances et de notre foi en Dieu qui a produit cet ensemble si harmonieux d'intentions dont il me reste à parler.

Comment donc s'accomplira cette admirable union? Je désire créer entre nous un lien de parenté, et voir l'une de vos filles devenir l'épouse de mon frère l'empereur Constantin le porphyrogénète, afin que cette auguste alliance rende indestructible l'amitié qui nous unit actuellement.

Vous savez parfaitement en quoi consiste aujourd'hui la suprême autorité dans l'empire grec, vous n'ignorez pas non plus que même nos parents les plus éloignés considèrent comme un très-grand bonheur de nous être unis; et moi, ce n'est pas à un homme étranger à ma famille, ce n'est pas à un parent éloigné que je veux unir votre fille, mais à un frère issu du même sang que moi, rejeton de la même race, né dans la pourpre impériale, enveloppé de langes impériaux, à un prince auquel Dieu a donné l'empire en même temps que la vie. Telle est ma pensée, là est pour vous le bonheur, et la Providence en dispose ainsi pour notre commun avantage; car, grâce à cela, votre autorité deviendra plus auguste, tous vous admireront et vous envieront la possession d'une pareille magnificence.

Si vous avez recherché une convention de cette nature avec mon ex-collègue à l'empire et si son fils a

σοι ὁ ἐκείνου υἱὸς εἰς μίαν τῶν θυγατέρων, ἀλλὰ πολὺ τὸ διαλλάττον πρὸς ἑκατέρους· οὐ γὰρ ταὐτὸν ἐπείσακτος βασιλεὺς, καὶ αὐθιγενὴς, οὐδὲ εὐθύτης βασιλικὴ, καὶ αὐτονομία τυραννικὴ, οὐδὲ ἶσοι οἱ τοῦ κράτους θεμέλιοι. Ἐγὼ μὲν γὰρ ἐξ ἐννόμου βασιλείας τὴν διαδοχὴν τῆς ἀρχῆς ἔσχηκα, ὁ δὲ ἐξ ἑτερογενοῦς ῥίζης εἰς τὴν βασιλείαν Ῥωμαίων ἐνεκεντρίσθη· ἐδίκασε δὲ καὶ θεὸς ἄνωθεν, τὸν μὲν τῆς ἀρχῆς ὑφελόμενος τυραννικῶς ταύτην διαχειρίζοντα, ἐμὲ δὲ ἐγκαταστήσας ἐν αὐτῇ τελεώτερον.

Νῦν οὖν σοι ἡ ἐπιγαμία εἰς καύχημα ἔσται καὶ σεμνολόγημα, νῦν σοι τὸ θυγάτριον βασιλικοῦ ἀξιωθήσεται αἵματος, ἐννόμου τετυχηκὸς καὶ ἀξίας καὶ κλήσεως.

Δεῖ οὖν σε τὸ ἐντεῦθεν, οἷα δὴ τῆς συγγενείας τοῦ ἐμοῦ κράτους ἠξιωμένον, τὰ μὲν πρῶτα χαίρειν καὶ ἀγαλλιᾶσθαι ἐπὶ τῷ πράγματι, καὶ τὴν ὁμολογίαν συντετελεσμένην ἔχειν ἀληθείᾳ, καὶ φρούριον εἶναί σε τῶν ἡμετέρων ὁρίων, φείδεσθαί τε τῆς καθ' ἡμᾶς ὑπηκόου ἀρχῆς, συμμαχεῖν τε καὶ ἀντιμαχεῖν ἐν ἅπασι καὶ πρὸς ἅπαντας, καὶ τοῖς μὲν εὐνοοῦσιν ἡμῖν προσφέρεσθαι εὐνοϊκῶς, τοῖς δ' ἐναντίως ἔχουσιν ἀπεχθάνεσθαι καὶ μισεῖν· τοιοῦτος γὰρ ὁ τῆς φιλίας ὅρος ἐστὶν, ἕκαστον τῶν διὰ φιλίας ἀλλήλοις ἀνακραθέντων τῶν τοῦ φίλου πραγμάτων ὡς ἰδίων ἀντέχεσθαι.

Τὰ μὲν οὖν ἀφ' ἡμῶν πρὸς σὲ ἤδη σοι καὶ ἐγνώρισται καὶ καθωμολόγηται, καὶ οὐκ ἄλλως τὸ ἀπὸ τοῦδε γενήσεται· γνώρισον δὲ καὶ αὐτὸς τῇ [ἐμῇ] βασιλείᾳ ὅπως ἔχεις περὶ τὰ ἐμοὶ δόξαντα, μᾶλλον δὲ ταῦτα μὲν οἶδα ὡς ἀπο-

été fiancé à l'une de vos filles, la différence est énorme pour l'un comme pour l'autre; car il n'y a rien de commun entre un empereur intrus et celui qui est empereur par droit de naissance, entre la probité impériale et le pouvoir absolu d'un tyran; leur autorité ne repose pas sur des bases égales. Moi, c'est comme légitime descendant des empereurs que j'ai obtenu la succession du pouvoir, tandis que lui, il n'est que le rejeton d'une souche étrangère greffé sur l'arbre de l'empire grec. Dieu, du haut du ciel, en a ainsi jugé, en le dépouillant d'un pouvoir dont il usait tyranniquement, et en m'y affermissant moi-même d'une façon plus parfaite.

Maintenant cette alliance sera pour vous un sujet d'orgueil et de fierté, et votre fille, jugée digne du sang impérial, possédera légitimement et son titre et son rang.

Dorénavant donc, en votre qualité de prince admis aux honneurs d'une alliance avec notre Majesté, il faut, avant tout, vous réjouir grandement de ce fait, considérer l'accord comme vraiment terminé, être le rempart de nos frontières, épargner les princes qui sont actuellement nos vassaux, nous prêter secours en toutes choses et combattre avec nous tous nos ennemis, vous comporter avec bienveillance vis-à-vis de ceux qui sont bienveillants à notre égard, haïr nos ennemis et les détester; car les lois de l'amitié veulent que chacun de ceux qu'elle unit prenne les intérêts de son ami comme les siens propres.

Vous voilà donc désormais parfaitement au courant de nos désirs, rien n'y sera changé par la suite. Faites aussi connaître à notre Majesté ce que vous pensez de nos intentions; vous leur ferez, je le sais, un accueil

δέξῃ, ὅπως δὲ βούλει γενέσθαι τὸ πρᾶγμα διὰ γραμμάτων σου δίδαξον.

II.

Πρῶτα μὲν σύγχαιρέ μοι, λογιώτατε καὶ συνετώτατε πάντων ἀνδρῶν, τὴν πατρῴαν ἀπειληφότι ἀρχὴν πληρέστατά τε καὶ τελεώτερον, θεοῦ τε οὕτω δικάσαντος καὶ πάσης ἀρχιερατικῆς καὶ συγκλητικῆς ψήφου καὶ [τῶν ἄλλων] εἰπεῖν δὲ καὶ πάντων τῶν ὑφ' ἡμᾶς εἰς ταὐτὸν [συναινεσάντων]. Τοῦτο μὲν οὖν πρῶτον ὥσπερ εὐαγγέλιον παρὰ τοῦ ἐμοῦ κράτους δεξάμενος, ἔπειτα καὶ ἣν ἔχω προαίρεσιν περὶ τὰ πράγματα μάνθανε.

Εἰρηνικὸς εἴ πέρ τις ἄλλος ἀνθρώπων εἰμὶ, καὶ βούλομαι τὴν ἐμὴν ἀρχὴν κατευθύνεσθαι οὐ πλειόνων ἐπιθυμίᾳ, ὥστε διὰ ταῦτα πρὸς τοὺς ἡγεμόνας τῶν ἐθνῶν διαφέρεσθαι, ἀλλ' ἀποχρῶσαν ἐμοὶ ἔχων ἣν ἔλαβον παρὰ θεοῦ βασιλείαν, βούλομαι τοὺς ἡγεμονικωτέρους τῶν ἀνδρῶν καὶ συνετωτέρους, ὁποῖος εἶ σὺ, διὰ φιλίας ἐμαυτῷ οἰκειοῦν, καὶ ὥσπερ κρατύνειν τε καὶ κρατύνεσθαι διὰ τῆς ὁμονοητικῆς ταύτης συνδήσεώς τε καὶ διαθέσεως· ἐπὶ δὲ σοῦ καὶ πλέον τι τῶν ἄλλων ἡγεμόνων συμβέβηκε· πρὸς μὲν γὰρ τοὺς μὴ τὴν αὐτὴν ἡμῖν εὐσέβειαν ἔχοντας, ἐλλιπὴς [ἂν εἴη] τοῦ καιριωτάτου κεφαλαίου λείποντος, φημὶ δὴ τῆς συμφωνίας τοῦ θείου σεβάσματος· οἷς δὲ ὁ τοιοῦτος θεμέλιος ἀρραγέστατός τε καὶ ὁμοιότατος, ὁποῖος δὴ ἀμφοτέροις ἡμῖν καταβέβληται, τούτοις καὶ ἡ τῆς ἀγάπης οἰκοδομὴ ἐπ' ἀσφαλοῦς κρηπῖδος ὑφέστηκεν· ἐμβληθήσεται γὰρ τοῖς διὰ φιλίας ἑνωθησομένοις ἡμῖν ἀκρογωνιαῖος λίθος ὁ Κύριος, συνδέων τὰ τέως διεστηκότα καὶ συναρμόζων διὰ τῆς ἑαυτοῦ μεσότητος εἰς ἀκριβῆ σύμπηξιν· διδάσκουσι γάρ με αἱ ἱερατικαὶ βίβλοι καὶ αἱ

favorable, mais instruisez-moi par vos lettres comment vous désirez traiter l'affaire.

II.

Commencez par me féliciter, ô vous le plus savant et le plus sage de tous les hommes, d'avoir pris possession d'une façon plus entière et plus parfaite du pouvoir de mon père, et ce conformément à la volonté divine, avec l'approbation des prélats et des sénateurs, ou, pour mieux dire, du consentement unanime de tous mes sujets. Après avoir reçu cette bonne nouvelle de la part de notre Majesté, apprenez quels sont nos sentiments en ce qui concerne les affaires politiques. Je suis le plus pacifique des hommes, et je veux gouverner mes États, non avec le désir de les accroître, ce qui m'obligerait à vivre en mauvais accord avec les princes des autres nations ; mais, satisfait de l'empire que Dieu m'a accordé, je veux m'unir par une étroite amitié aux hommes qui, comme vous, se distinguent par leur rang élevé et leur sagesse, et je veux, en quelque sorte, les fortifier en me fortifiant moi-même par cette union et ces relations de bonne intelligence. Mais pour vous, il existe un fait plus important que pour les autres princes. A ceux qui ne sont pas de la même religion que nous, il manque le point essentiel, à savoir la conformité du divin culte. Mais ceux qui possèdent cette base commune et inébranlable, ainsi que cela a lieu pour nous deux, pour ceux-là l'édifice de l'amitié s'élève sur des fondements solides, car notre future amitié reposera sur le Seigneur, cette pierre angulaire qui joint et unit en un ensemble parfait ce qui était auparavant divisé. Les

ἀληθεῖς ἱστορίαι, ὅτι μία τίς ἐστιν ἀρχὴ καὶ ῥίζα ταῖς καθ' ἡμᾶς ἡγεμονίαις, καὶ ὡς ὁ αὐτὸς σωτήριος λόγος ἀμφοτέραις ἐφήπλωται, καὶ οἱ αὐτοὶ αὐτόπται τοῦ θείου μυστηρίου καὶ κήρυκες τὸν τοῦ εὐαγγελίου λόγον ταύταις διήχησαν. Οὐκοῦν ἄτοπον καὶ ἀλόγιστον τοὺς κατὰ τὴν εὐσέβειαν συνημμένους καὶ συνηρμοσμένους, κατὰ τὴν τοῦ γένους κοινότητα διῃρῆσθαι καὶ κατὰ τὴν τῆς γνώμης ἑτερότητα, καὶ ὁμονοοῦντας περὶ τὰ μείζονα, ἑτερογνωμονεῖν περὶ τὰ ἐλάττονα, καὶ στασιάζειν πρὸς ἀλλήλους περὶ τῶν ἐν ἀμφοτέροις ἡγεμονιῶν, ἕνα καὶ τὸν αὐτὸν θεὸν ἡγεμόνα προστησαμένους τῶν οἰκείων ἀρχῶν· τοῦτο γὰρ οὐδὲν ἕτερόν ἐστιν ἢ κατατομὴ τοῦ αὐτοῦ σώματος, καὶ τῶν οἰκειοτάτων μελῶν σπαραγμὸς καὶ διαίρεσις.

Ἔγωγ' οὖν ἐννομώτατα τὴν βασιλείαν παρὰ θεοῦ εἰληφὼς, ἐννομωτάτην ἅμα καὶ εὐσεβεστάτην ποιοῦμαι καὶ τὴν ἀρχήν· καὶ τῶν ἄλλων ἡγεμόνων ἔλαττον πεφροντικὼς πρὸς σὲ πρῶτον συνθήκας ποιῆσαι προῄρημαι, τὸ μὲν πρῶτον καὶ μεῖζον διὰ τὴν τῆς εὐσεβείας ταὐτότητα, οὐδὲν δὲ ἔλαττον καὶ διὰ τὴν τῆς γνώμης ἡμῶν ὁμοιότητα· παρὰ πλείστων γὰρ τῶν τὰ σὰ ἀκριβωσάντων ἀκήκοα μισεῖν μὲν στάσεις καὶ μάχας, φιλεῖν δὲ τἀναντία τούτων, εἰρήνην καὶ εὐνομίαν καὶ τὸ τῆς ὁμονοίας καλόν· προσθήσω δὲ καὶ τρίτον δι' ὃ μάλιστα περὶ τὴν σὴν φιλίαν ἐσπούδακα, ὅτι σέ φασιν οἱ συνομιλήσαντες καὶ διεγνωκότες συνετώτατον ἄνθρωπον εἶναι, καὶ βούλεσθαι εὐσεβεῖν οὐκ ἐν τῇ ὀρθοτομίᾳ μόνῃ τῆς πίστεως, ἀλλὰ καὶ ἐν τῇ τῶν πραγμάτων εὐθύτητι, καὶ τῷ μὲν φρονήματι πυκνότατον εἶναι καὶ δραστικώτατον, τῷ δὲ ἤθει ἁπλούστατον καὶ χαρίεντα. Ὥσπερ οὖν ἀναγνωρίζων ἐμαυτὸν ἐν τοῖς σοῖς τρόποις καὶ ἤθεσι, κρατῆρά τέ σοι φιλίας ἵστημι, καὶ ἐν αὐτῷ βούλομαι ἀμφοτέρων συγκρασθῆναι τὰς γνώμας,

livres sacrés et les histoires véridiques m'ont appris que nos États respectifs ont un principe commun et une origine unique; la même parole de salut s'est répandue sur eux, et les mêmes témoins oculaires du mystère divin comme aussi ses mêmes hérauts y ont prêché l'Évangile. Il serait donc déraisonnable et absurde que des gens unis et joints par la communauté de religion fussent divisés par la diversité de famille et les divergences d'opinion, et que, d'accord sur les points les plus importants, ils fussent d'un avis différent sur de petites choses et se disputassent au sujet de leur autorité, lorsqu'ils reconnaissent pour souverain maître de leurs États un seul et même Dieu. Cela ne serait rien moins que le morcellement du même corps, la division et le déchirement des membres les plus intimement unis.

Quant à moi, qui tiens très-légitimement de Dieu mon autorité, je gouverne selon la loi et la religion. Me souciant assez peu des autres princes, je désire d'abord faire alliance avec vous; et la première et principale raison de ceci, c'est notre conformité de religion non moins que la similitude de nos sentiments. Car beaucoup de personnes qui connaissent à fond vos affaires m'ont appris que vous détestez les divisions et les querelles, et que vous aimez, au contraire, la paix, la justice et les bienfaits de la concorde. Il y a encore une autre raison qui me fait rechercher votre amitié, c'est que ceux qui ont conversé avec vous et qui vous connaissent vous représentent comme un homme intelligent, aimant la piété non-seulement dans la voie droite de la foi, mais encore dans la rectitude des affaires; on vous dit d'un caractère très-prudent et très-actif, et d'un esprit simple et enjoué. Me reconnaissant pour ainsi dire moi-même dans vos manières et dans vos mœurs, je vous offre la coupe de l'amitié et je veux

καὶ πιεῖν ἀμφοτέρους τοῦ αὐτοῦ νάματος· ἵνα δὲ ἡ τοιαύτη σπονδὴ ἀκριβὴς καὶ ἀσύγχυτος γένοιτο, καὶ τρόπον ἐπενοησάμην ἐπιμιξίας, ἣν πρὸς ἄλλον μὲν ἂν τῶν πάντων ὤκνησα εὖ ἴσθι ποιήσασθαι, πρὸς δὲ σὲ μόνον προῄρημαί τε καὶ προτεθύμημαι, καὶ ἀσμενεστάτην ποιοῦμαι τὴν ἕνωσιν. Τίς δὲ ὁ τῆς συγκράσεως τρόπος καὶ ποία ἡ τῆς ἀδιαστάτου ὁμονοίας ἀφορμή; κοινωνῆσαί σοι βούλομαι διὰ συγγενικοῦ αἵματος, ἵνα διὰ τῶν ἐξ ἀμφοῖν μερῶν ἁρμονία τις ἐν ἡμῖν συμπαγείη βεβαιοτάτη, καὶ μὴ μέχρι ψιλῶν ῥημάτων καὶ ὀνομάτων, πραγμάτων ἐρήμων, ὁ τῆς ἀγάπης συνδεθείη δεσμὸς, ἀλλὰ διὰ κοινωνίας γενῶν, πράγματος πᾶσαν ἀναιροῦντος ἀντιλογίαν καὶ πᾶν ἀντιπίπτον καὶ ἀντικείμενον λύοντος.

Τὰ δὲ συναφθησόμενα παρ' ἑκατέρων ἡμῶν πρόσωπα γνησιώτατα ἀλλήλοις ποιοῦμαι καὶ φίλτατα, καὶ ἐκ τοῦ ἀθολώτου αἵματος καὶ ἐγγύτατα τῆς πρωτογόνου ἡμῶν καὶ πηγαίας ἀρχῆς. Ἔστι γοῦν μοι ἀδελφὸς ὁμοπάτριός τε καὶ ὁμομήτριος, τοῦ αὐτοῦ σπέρματος καὶ τῆς αὐτῆς φύσεως, ὁ πᾶσι διαβόητος, κὺρ Κωνσταντῖνος, τήν τε ὥραν τῆς ὄψεως, εἰ χρὴ καὶ τοῦτο εἰπεῖν, οἷον ἄγαλμα βασιλείας, καὶ τὴν γνώμην οἷος οὐκ ἄλλος τῶν κατὰ τὴν αὐτὴν ἡλικίαν, οὐ πρὸ τῆς βασιλείας τῷ ἐμῷ γεγεννημένος πατρὶ, ἀλλὰ μετὰ τὴν βασιλείαν καὶ τὴν σύλληψιν ἐσχηκὼς καὶ τὴν γέννησιν, ὥσπερ πόρρωθέν σοι τοῦ θεοῦ τὸν τοιοῦτον κόσμον τῷ γένει προευτρεπίζοντος· τοὺς δὲ οὕτω γεγεννημένους Πορφυρογεννήτους βασιλεῖς οἱ καθ' ἡμᾶς Ῥωμαῖοι κατονομάζουσι, τὸ δὲ ὄνομα τοῦτο θεῖον ἄντικρυς τοῖς μετεσχηκόσι νενόμισται· ἐντεῦθεν γὰρ καὶ ἡ βασίλειος πορφυρὶς τὸ ἐπίσημον ἔσχηκεν, ὅθεν καὶ ταῖς κοιναῖς εὐφημίαις προστέθειται τῇ βασιλείᾳ τὸ ὄνομα, καὶ τὸν βασιλέα τις εἰρηκὼς, προστίθησιν εὐθὺς, τὸν Πορφυρογέννητον.

que, après y avoir mélangé nos communs sentiments, nous buvions tous deux de ce breuvage ; et afin qu'une convention de cette nature soit parfaite et ne puisse être confondue, j'ai imaginé un genre d'alliance que j'aurais, sachez-le bien, hésité à mettre en pratique vis-à-vis de tout autre, mais que j'ai à cœur de contracter avec vous. Comment se fera cette alliance ? Sur quoi reposera cette concorde perpétuelle ? Je veux m'unir à vous par les liens du sang afin qu'il s'établisse entre nous la plus constante harmonie, et que le nœud de notre affection ne se compose pas seulement de vaines paroles, mais qu'il soit formé par la communauté de race, chose qui supprime toute contestation et met fin à toute opposition, à toute controverse.

Les personnes qui doivent être unies tant de votre côté que du mien, je leur reconnais la même légitimité d'origine, étant nées d'un sang royal, et sorties de la souche dont nous sortons nous-mêmes. J'ai un frère né du même père et de la même mère que moi, issu du même sang et ayant la même nature, le renommé seigneur Constantin, dont la prestance est si belle, s'il faut aussi parler de cet avantage, qu'il semble être la statue de l'Empire, et qui dépasse en sagesse tous ceux de son âge ; Constantin né à mon père non pas avant son avénement au trône, mais conçu et né après cet avénement, et que Dieu semble avoir destiné de longue date à être l'ornement de votre famille. Nos sujets grecs appellent *porphyrogénètes* les princes nés dans de pareilles conditions, et ceux qui portent ce titre le considèrent comme divin. C'est une marque distinctive de la pourpre impériale ; et, dans les acclamations publiques, on unit ce nom à celui de l'empereur, et, quand on parle du souverain, on ajoute immédiatement le *Porphyrogénète*.

Τούτῳ γοῦν τῷ βασιλεῖ Κωνσταντίνῳ τῷ Πορφυρογεννήτῳ καὶ τῆς ἐμῆς βασιλείας φιλτάτῳ συγγόνῳ μίαν σοι τῶν θυγατέρων τὴν καλλίστην ἁρμόζομαι, ἵνα ἡ τοιαύτη τῷ καλλίονι συναφθείη καὶ κρείττονι, καὶ γένοιτο ἡμῖν ὁ τῆς βασιλικῆς ἐπιγαμίας δεσμὸς φιλίας σύνδεσμος ἀρραγέστατος, καὶ διὰ τῆς μιᾶς ταύτης ἑνώσεως ἀδιαίρετος ἡμῖν καὶ ἡ ὁμόνοια γένηται, καὶ κρατὴρ ὡς ἀληθῶς σταίη, οὐ νάματος διαρρέοντος, ἀλλὰ συγγενικοῦ αἵματος, οὐκ ἐκ διαιρέσεως ῥεύσαντος, ἀλλ' ἐξ ἑνώσεως εἰληφότος τὴν σύμπηξιν.

Ἔστω γοῦν σοι τὸ τοιοῦτον τῆς ἐμῆς ψυχῆς ἐνθύμημα τεκμήριον ἀληθέστατον τῆς πρὸς σὲ τοῦ ἐμοῦ κράτους ἀκριβεστάτης φιλίας καὶ ἀδιάπτωτον ἑνώσεώς τε καὶ διαθέσεως. Δεῖ οὖν αὐτόθεν ἄρξασθαι πρὸς ἀλλήλους τῶν τῆς ἀγάπης καλῶν, καὶ τὰ ἀλλήλων ἡμᾶς οἰκειώσασθαι, καὶ φείδεσθαι τῆς παρ' ἑκατέροις ἡγεμονίας ὡς οἰκειοτάτης ἀρχῆς, καὶ μὴ ἀναμένειν τὸν τῆς ἐπιμιξίας τοῦ γένους καιρὸν, ἀλλὰ καὶ τὴν ἐπαγγελίαν τῆς ἑνώσεως καὶ ὁμολογίας ὡς τελεωτάτην συμφυΐαν λογίσασθαι, καὶ ὥσπερ ἀρραβῶνας ἀλλήλοις ποιήσασθαι φιλίας καὶ ὁμονοίας. Μὴ οὖν οἴει ἀθεεὶ τὴν τοιαύτην προβήσεσθαι πρὸς ἀλλήλους συμφυΐαν καὶ σύμπνοιαν, ἀλλ' ἄνωθεν καὶ παρὰ θεοῦ ταύτην ἡμῖν ἐμπεσεῖν τὴν ἐνθύμησιν· ὁ γὰρ βραβευτὴς τῆς ἀποστολικῆς καὶ καθολικῆς ἐν ἀμφοτέροις ἡμῖν εὐσεβείας ἢ πίστεως, ὁ αὐτὸς δὴ καὶ τὴν θαυμασιωτάτην ποιήσεται ἕνωσιν, ἵνα ὥσπερ μία καὶ ἡ τοῦ γένους ἀρχὴ, μία δὲ καὶ ἡ τῆς εὐσεβείας μορφὴ ἀμφοτέροις τετύπωται, οὕτω δὴ καὶ ὁ τῆς συναφείας δεσμὸς εἷς καὶ αὐτὸς ᾖ δι' ὁμοίας τῆς ἀντιδόσεως. Ἔδει μὲν γάρ ποτε τοῦτο γενέσθαι, καὶ τὴν ἀπομερισθεῖσαν ἀρχὴν εἰς τὴν αὐτὴν αὖθις ἀναρυῆναι πηγήν· τὸ γοῦν πάλαι οἰκονομούμενον τῷ θεῷ, φαίνεται νῦν παρ' ἡμῶν περατούμενον.

Or, c'est à l'empereur Constantin Porphyrogénète, au frère chéri de notre Majesté, que je veux unir la plus belle de vos filles, afin qu'étant la plus jolie, elle devienne la compagne du meilleur et du plus beau, afin que le lien de cette alliance impériale soit pour nous un lien indestructible d'amitié, et que cette union fasse régner entre nous une indivisible concorde ; afin qu'elle soit dressée devant nous comme une coupe non pas remplie de l'eau qui coule, mais du sang de la parenté, non de ce sang que répandent les divisions, mais de celui que l'union solidifie.

Que cette pensée de mon cœur soit donc pour vous le gage assuré de la plus parfaite affection de notre Majesté ; qu'elle soit une preuve irréfragable de l'union de nos sentiments. Il faut que cette alliance soit pour nous deux le principe des biens de l'amitié, il faut identifier nos intérêts respectifs, ménager l'autorité de chacun de nous comme notre propre autorité, et ne pas attendre pour agir ainsi l'époque où s'accomplira cette alliance, mais considérer comme la plus parfaite union l'avis même de l'union et de son acceptation, et en faire une sorte de gage réciproque d'amitié et de concorde. N'allez pas croire que ce soit sans l'intervention divine que s'accomplira cette union et que s'établira cette communauté de vues, mais c'est Dieu lui-même qui, d'en haut, nous a inspiré cette pensée ; car celui qui récompense notre religion et notre foi catholique et apostolique, c'est lui aussi qui consommera cette très-admirable union ; de cette façon, le lien de notre parenté sera un, comme le principe de notre race, comme la religion que nous professons. Il aurait fallu que cela s'accomplît jadis, et que l'autorité aujourd'hui divisée se réunît de nouveau dans sa première source. Ce que

Δέξαι οὖν τὴν ἐπαγγελίαν ἀληθείας ὁμολογίαν, οὐ γὰρ παρὰ τυραννικωτάτης ψυχῆς τὸ ἐπάγγελμα, ἀλλὰ παρὰ βασιλικωτάτης γνώμης τὸ ὁμολόγημα. Ἐρρίζωται δέ σοι καὶ τὸ θυγάτριον, ἢ οὕτως εἰπεῖν ἐγκεντρίζεται εἰς πιοτάτην ῥίζαν καὶ καλλιέλαιον, ἀλλ' οὐκ εἰς αὐχμηράν τε καὶ ἀγριέλαιον· καὶ ῥίζα μὲν τοῦ τοιούτου βασιλικοῦ δένδρου καὶ τῆς καλῆς ταύτης πιότητος ὁ ἐμὸς πατὴρ ἐχρημάτισεν, εἶτα ἐνεκεντρίσθη παραφυὰς ἀγριέλαιος, εἶτα τῆς δίκης μὴ ἀνασχομένης τὴν τοιαύτην παραφυάδα μετασχεῖν τῆς καλλιελαίου πιότητος, ἐκεῖνο μὲν ἀπέσπασται καὶ διέρρηκται, ὁ δὲ βλαστὸς ἐγὼ τῆς πρώτης ῥίζης ἀνέθαλλον, συνανεφύησαν δέ μοι καὶ οἱ ἀδελφοί· τούτων γοῦν ἑνὶ τῷ καλλίστῳ καὶ τὸ σὸν θυγάτριον συναφθήσεται, ἵν' ἐξ ἐννόμου ῥίζης καὶ τῷ ὄντι βασιλικῆς πάλιν ἕτεροι κλάδοι ἀναβλαστήσουσι. Ταύτην δὴ τὴν ἐπαγγελίαν, καθὼς καὶ προείρηται, ἀληθεστάτην παντάπασι λογισάμενος, γνώρισον ἡμῖν καὶ τὰ τῆς σῆς γνώμης, καὶ ὅπως ἂν βούλοιο τὸ πρᾶγμα προβῆναι καὶ τὴν ἀρίστην λαβεῖν τελείωσιν.

---

la divine Providence a différé d'accomplir, elle daigne l'achever aujourd'hui par notre intermédiaire.

Recevez donc cet avis comme l'expression de la vérité, non comme la promesse de l'âme d'un tyran, mais comme celle d'une âme vraiment impériale. Votre fille prend racine ou, pour ainsi dire, est entée sur une souche magnifique et féconde, et non pas sauvage et desséchée. Et la racine de cet arbre impérial, la source de cette excellente fertilité, ce fut mon père ; par la suite, un rameau sauvage fut greffé sur ce tronc, mais la justice ne souffrit pas qu'un tel rameau participât à cette riche fécondité. Il fut arraché et brisé, tandis que moi, rejeton de la première racine, j'ai reverdi, et mes frères ont repoussé avec moi. C'est au plus beau d'entre eux que sera unie votre fille, afin que d'une souche légitime et vraiment impériale naissent de nouveau d'autres rejetons. Ainsi que je l'ai dit plus haut, considérez cette communication comme la plus exacte vérité, puis faites-nous connaître votre avis et la façon dont il vous plaît que l'affaire marche et reçoive son meilleur accomplissement.

LEXIQUES GRECS

INÉDITS

PUBLIÉS PAR M. EMM. MILLER.

Comme je l'ai déjà dit ailleurs, les *kilia* disséminés sur les versants du mont Athos contiennent des résidus de bibliothèques, volumes imprimés, portions de manuscrits, feuillets dépareillés. En général ce sont des lectionnaires et des évangélistaires, mais on trouve aussi quelquefois des fragments qui méritent d'être recueillis. Pendant que j'étais au skite de Saint-André, l'hiérodiacre Dorothée me conduisit chez un moine qui demeurait dans une des dernières maisons de Caryès. Ce dernier possédait un assez grand nombre de manuscrits; quelques-uns m'auraient bien convenu, mais comme il en demandait un prix très-élevé, je m'abstins de toute emplette. Quelques jours après, j'y retournai seul et je me contentai d'acheter plusieurs portions de volumes, parmi lesquels se trouvait un petit in-8, en papier, écrit au commencement du xve siècle. Il provient d'un recueil assez considérable, dans l'origine, de lexiques et d'observations grammaticales. Il en reste seulement deux fragments contenant quelques opuscules inédits que nous donnons ici.

Le premier, dont le titre et le commencement manquent, est une espèce de lexique en vers politiques de quinze syllabes. Consacré aux mots commençant par une voyelle, il montre s'ils doivent prendre l'esprit rude ou l'esprit doux, τὸ ὕφος τῶν πνευμάτων, comme il est dit à la fin. Après la

liste en vers des mots qui appartiennent à chaque voyelle, l'auteur donne en prose les règles de ce genre d'accentuation, conformément à la consonne qui suit cette voyelle. Les exceptions sont indiquées. Citons par exemple la première ligne de cet opuscule :

Τὸ ᾱ πρὸ τοῦ σ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἅσσα ἀντὶ ἅτινα. C'est-à-dire « l'ᾱ devant le σ̄ ne s'aspire pas, excepté dans ἅσσα pour ἅτινα. »

Comme on le voit, il manque la liste en vers des mots qui commencent par A, et la série en prose des combinaisons de cette voyelle avec les consonnes jusqu'à la lettre ρ inclusivement. Les premiers mots de cette dernière lacune étaient : Τὸ ᾱ πρὸ τοῦ β, κ. τ. λ. et les derniers Πρὸ τοῦ ρ̄, κ. τ. λ. Il y avait aussi très-probablement en tête de l'opuscule une dédicace en vers, de l'auteur à son ami, φίλος, comme il l'appelle dans l'épilogue. On voit que c'était un poëte famélique comme tous ceux de ces époques dégénérées.

L'opuscule suivant, également en vers politiques de quinze syllabes, est du même auteur. Le titre est indiqué dans l'épilogue dont je viens de parler, λέξεις τῶν ἀντιστοίχων, lexique des correspondants, c'est-à-dire des mots qui, se prononçant de même, ont une orthographe différente. On comprend que l'iotacisme joue ici un rôle important. C'est en effet uniquement sur la similitude de prononciation que reposent toutes ces différences. Nous recommandons la lecture de ce petit lexique aux partisans de la méthode Érasmienne. Ainsi il n'y a point d'articles pour les lettres I et Y parce qu'elles sont fondues dans l'H. Sous cette lettre les mots ἤδη, ᾔδει, ἴδει, εἴδη, ἴδη, εἴδοι (οἶδοι), qui se prononçaient de même, sont tous réunis avec l'indication de leurs différentes significations. L'E et Αι sont réunis. Pas d'article non plus pour l'Ω, qui est appelé une diphthongue, parce qu'il est compris dans l'O.

On trouve dans ces opuscules une certaine quantité de formes et de mots nouveaux qui sont de nature à enrichir la lexicographie du moyen âge. Ils présentent d'autant plus d'intérêt que l'auteur a soin d'en donner l'explication. Ce

dernier commet quelques erreurs d'orthographe, qui ne peuvent être attribuées au copiste.

Le second fragment du manuscrit commence par quelques petites pièces en vers ïambiques sur la grammaire. Elles sont anonymes, à l'exception des deux dernières portant, l'une le nom de Théodose, l'autre celui de Manuel Moschopule. On connaît tant d'écrivains du nom de Théodose qu'on ne saurait dire, d'après ce court échantillon, quel est celui dont il est ici question. Le grammairien d'Alexandrie est évidemment plus ancien. Quant à Manuel Moschopule, il est très-connu. On sait qu'il florissait sous l'empereur Manuel Paléologue, vers la fin du XIVe siècle.

Suit un lexique anonyme, dont le titre est indiqué dans les deux premiers vers de la dédicace.

Μάθε καὶ χρῆσιν, φίλε μου, σπανίων ὀνομάτων
Καὶ τῶν στοιχείων ἁπασῶν (sic) τῶν εἰκοσιτεσσάρων.

Comme on le voit, il s'agit encore de vers politiques de quinze syllabes. Ce lexique est dans le genre de celui de Michel Psellus, publié par Boissonade (1), et qui a été mis à profit par l'auteur. Ce dernier, indépendamment de Psellus, s'est servi aussi d'Hésychius, de Suidas et de Zonare. Les choses qu'il ajoute de son propre fonds ne sont pas les moins intéressantes pour la connaissance de la langue du moyen âge. On y remarque des formes vulgaires telles que le datif pluriel pour le nominatif, le ν paragogique à l'accusatif des noms de la troisième déclinaison νύκταν, χεῖραν, des génitifs et des accusatifs devenant nominatifs, etc.

Nous noterons aussi des mots inconnus qu'on ne sait comment rattacher à la langue ancienne, et des sens nouveaux reposant sur des différences d'accentuation.

Ce lexique est incorrectement écrit; toutefois, comme dans les précédents, on ne peut pas toujours mettre les fautes sur le compte du copiste, car la correction devient

(1) *Anecd. gr.*, t. III, pages 213 et sq.

impossible, lorsque l'orthographe du mot est indiquée. L'auteur se trompe aussi quelquefois dans l'emploi des accents et des deux esprits, rude et doux. En un mot, il y a des erreurs de plusieurs genres ; mais elles ne manquent pas d'intérêt, parce qu'elles montrent certaines habitudes de langage à l'époque où l'auteur composait son travail.

Ces observations me portent à croire que les trois lexiques proviennent de la même main. Notre poëte grammairien n'est ni poëte ni grammairien, mais il peut servir à nous donner une idée de ce qu'était l'enseignement hellénique au mont Athos vers le commencement du xv[e] siècle, si, comme je le crois, ces opuscules ont vu le jour dans un des monastères de la sainte montagne.

I.

. . . .

Τὸ ᾱ πρὸ τοῦ σ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἅσσα ἀντὶ τοῦ ἅτινα.
Πρὸ τοῦ τ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἅτε, ἅτερος ὁ ἕτερος.
Πρὸ τοῦ ῡ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ αὕτη.
Πρὸ τοῦ φ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἁφή.
Πρὸ τοῦ χ̄ ψιλοῦται.
Πρὸ τοῦ ψ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἅψασθαι, ἁψία (1).
Πρὸ τοῦ ω̄ μεγάλου ψιλοῦται.

Ὁμοίως δέ γε καὶ τὸ ε̄ δάσυνον οὕτω, φίλε·
Ἑσπέρας, ἕως, ἕκαστος, ἑωθινὸς ὁ ὕμνος,
Ἕλλην, Ἑλένη (2), Ἕλληνες, Ἑβραῖος, ἑωσφόρος·
Εἵπεται δέ τις τῷ Χριστῷ, ὥσπερ ἑῷον φάος,
Ἕτερος ἔτι παρ' αὐτοῦ οὐ δύναταί με σῶσαι·
Ἑκούσιον ἁμάρτημα, φίλ', ἑκουσίως λῦσον·
[Ἑῷ]ον γὰρ ἦμαρ τεσθῶ, καὶ κλαῦσον ἑκουσίως·

(1) Peut-être ἁψίδα. — (2) Cod. ἑλλένη.

Ἕωλα δὲ τὰ χθεσινὰ, ἑάλω (1) ἐκρατήθην·
Ἑδραῖος δὲ ὁ ἰσχυρὸς, καὶ ἕδρα ἡ καθέδρα·
Ἑπτὰ καὶ ἑϐδομήκοντα, οἱ ἀριθμοί τε πάντες,
Δασύνονται, ὡς ἔφημεν, πλὴν ἔαρ ὁ καιρός τε,
Ἐαρινὸς μὲν ὁ καιρὸς, καὶ ἔδαφος ἡ γαῖα,
Ἐέργω τὸ κωλύω τε, ἐέλδωρ τὸ ἱμείρω,
Ἕζομαι (2) τὸ καθέζομαι, καὶ ἔδω τὸ ἐσθίω,
Καὶ ἐκυρὸς ὁ πενθερὸς, καὶ ἔλατος (3) τὸ δένδρον,
Ταῦτα ψιλὴν εἰσδέχονται· πρὸς δέ γε τούτοις πάλιν
Δάσυνον οὖν μοι τὸν Ἑρμῆν καὶ ἕρμαιον τὸ κέρδος,
Τὴν ἑρμηνείαν τε αὐτὴν, καί γε εἱρμὸν τὴν τάξιν.
Ὡσαύτως καὶ τὰ δίφθογγα δάσυνον οὕτω, φίλε·
Αἱμορροοῦσαν τὴν γυνὴν καὶ σὺν αὐτῇ τὸ αἷμα,
Αἱρετικὸν καὶ αἵρεσιν, ἅπαντα δὲ τὰ ἄρθρα,
Αἱ ἐκκλησίαις (4), αἵτινες, αἱ φύσεις, αἱ ὑψώσεις,
Αἱ ὑποστάσεις, αἱ ἁπλαὶ, αἱ λέξεις, αἱ σοφίαι,
Αἱ νόσοι, αἱ παρθένοι τε, αἱ τρίϐοι, αἱ ὁδοί σου,
Αἱ στρατιώτιδες τινὲς, αἱ θεῖαι συζυγίαι,
Αἱ βασιλείαι τοιγαροῦν, αἱ θεῖαι, αἱ πορεῖαι,
Καὶ αἳ ἀντὶ τοῦ αὗται γοῦν, οὐχὶ τὸ αἶ ὁ θρῆνος.
Τούτων δὲ τὰ ψιλούμενα πεφύκασιν τοιαῦται·
Αἰκατερίνη ἡ σοφὴ, καὶ αἶνος καὶ αἰ[πόλος],
Αἴρω ἐπαίρω, αἴρεται σημαίνει τὸ ὑψοῦται,
Αἰνεῖτε παῖδες Κύριον, αἰνεῖτε τοὺς αἰνείτας (5),
Ὅπως ὑμᾶς φυλάξοιεν αἰνούμενος ὁ κτίστης.

Τὸ ε̄ πρὸ τοῦ ᾱ δασύνεται, πλὴν τοῦ ἔαρ, ἐαρινός.
Πρὸ τοῦ β̄ ψιλοῦται· εἰ δὲ ἐπάγει τὸ β̄, ἢ ρ̄, ἢ δ̄, δασύνεται.
Πρὸ τοῦ γ̄ ψιλοῦται.
Πρὸ τοῦ δ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἑδραῖον, ἑδανὸν τὸ ἡδύ.
Πρὸ τοῦ ε̄ ψιλοῦται, πλὴν ἕερσα ἡ δρόσος, ἑὲ ἀντὶ τοῦ αὐτοῦ.
Πρὸ τοῦ ζ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἕζω τὸ κάθημαι (6).

(1) ἑάλων ou ἐκρατήθη. — (2) Compris à tort parmi les exceptions.
(3) Terme grec vulgaire. Voy. le lexique de Somavera.
(4) Forme vulgaire, à moins qu'on ne lise ἐκκλησίαι.
(5) F. αἰνέτας. — (6) Cod. κάθιμαι.

Πρὸ τοῦ η̄ δασύνεται, πλὴν τοῦ Ἠήνος (1) ὄνομα ποταμοῦ.

Πρὸ τοῦ θ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἕθεν ὃ ἐγένετο ἀντὶ τοῦ σέθεν.

Τὸ ε̄ πρὸ τοῦ ῑ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ εἵκοσι (2), καὶ εἷμας (3) τὸ ἱμάτιον.

Πρὸ τοῦ κ̄ δασύνεται, πλὴν τῆς « ἐκ » προθέσεως, ἐκεῖνος, ἕκη (4) ἡ χηρία καὶ ἑκυρὸς πενθερός.

Πρὸ τοῦ λ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ Ἕλλην, Ἑλένη (5), Ἑλλὰς, ἑλανέοι (6) οἱ δίκαιοι κριταί.

Πρὸ τοῦ μ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἕμεινα (7) τῆς γυναικὸς, ἑμὼς ἡ χελώνη.

Πρὸ τοῦ ν̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἓν, ἑνὰς, ἕνωσις.

Πρὸ τοῦ ξ̄ δασύνεται, πλὴν τῆς « ἐξ » προθέσεως καὶ ἔξω ἐπίρρημα (sic).

Πρὸ τοῦ ō δασύνεται.

Πρὸ τοῦ π̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἕπομαι τὸ ἀκολουθῶ, καὶ ἑπτὰ ἐπὶ ἀριθμοῦ.

Τὸ ε̄ πρὸ τὸ ρ̄ ψιλοῦται· εἰ δὲ προσφέρει ἔμπροσθεν τὸ ρ̄, δ̄, ἢ κ̄, ἢ μ̄, ἢ π̄, ἢ τ̄, δασύνεται.

Πρὸ τοῦ σ̄ ψιλοῦται· εἰ δὲ προσφέρει τὸ σ̄ ἕτερον σύμφωνον, δασύνεται.

Πρὸ τοῦ τ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἕτερον, ἕτοιμον.

Πρὸ τοῦ ῡ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ εὕρω.

Πρὸ τοῦ χ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ ψ̄ δασύνεται.

Πρὸ τοῦ ω̄ μεγάλου δασύνεται.

Ἀρχὴ τοῦ Η.

Σκόπησον, φίλε, νουνεχῶς καὶ ἦτα τὸ στοιχεῖον.
Ἡγοῦμαι καὶ ἡγούμενος, ὁ ἡγεμὼν καὶ ἄρχων,

(1) Nom de fleuve inconnu.
(2) C'est une erreur; εἴκοσι a l'esprit doux.
(3) La forme régulière est εἷμα.
(4) Mot inconnu. Peut-être y a-t-il là une corruption, et faut-il lire d'un seul mot ἐκεχειρία?
(5) Cod. ἑλλένη, ἑλάς.
(6) Encore un mot corrompu. Je lirais Ἑλλανοδίκαι, οἱ δικ. κριταί
(7) Si on corrige ἔμμηνα, on n'a plus l'esprit rude, indiqué ici.

Ἡγιασμένος Σάββας τε, ἥκει καὶ ἥξει πάλιν,
Ἧκε καὶ ἔπεμψεν ἡμῖν ἦμαρ (1) Χριστὸς τοὺς μύστας,
Ἡμεῖς ἡμᾶς ὀλλύμεθα (2) ἡμέραν τε καὶ νύκταν,
Ἡμάρτομεν τὰ μέγιστα πάντως ὡς οἱ πατέρες,
Ἥμερος τότε φάνηθι ἡμέρᾳ τῇ ὑστάτῃ.
Τὸν ἥλιόν μοι δάσυνον, μὴ τὸν Ἠλίαν ὅλως,
Τοὺς ἥλους τοῦ δεσπότου μου, μὴ ἧλους (3) τῶν τραυμάτων,
Ἡ χείρ σου, ἡ νεότης σου, ἡ θεῖα σου ἀγάπη,
Ἧψαι τὸν θεῖον ἔρωτα, καλλιγραφῆσαι ταῦτα·
Ἡγίασται ὁ ἅγιος καὶ ὁ ἁγνὸς ἡγνίσθην (4),
Ἡμάρτηκεν ἁμαρτωλὸς, καὶ ἑδρασμῷ ἡδράσθην,
Ἥπτομαι σήμερον αὐτὸς, αὔριον ἅψομαί σου,
Καὶ χθὲς ἡψάμην ἱκανῶς,ἧψω καὶ ἥψατό μου,
Ἐπεὶ δὲ πόθος ἥψατο ἦτορ, ἐμὴν καρδίαν,
Ἥβη ἡ ἡλικία τε καὶ ἡδονὴ ὁμοίως,
Ἥρως, Ἡρώδης, Ἡρακλῆς καὶ Ἥφαιστος ἐκεῖνος.
Ἠώκει τὸ ἐθρήνησεν, ταῦτα ψιλοῦνται πάλιν,
Καὶ ἦδος μὲν τὸ ὄφελος, ἤδη ἀντὶ τοῦ ἄρτι,
Καὶ ἡβεὸν τὸ λόγιον, καὶ ἡρίον (5) ὁ τά[φο]ς.
Ἠέλιος ὁ ἥλιος ἐν τῇ ἰάδι γλώσσῃ·
Ἠμάτιον ψιλοῦται δὲ ὅπερ δῆλοι τὴν (6) ἦμαρ,
Ἠμμένος (7) ὁ καθήμενος, ἠμήκει τὸ ἀμᾶται,
Ἦνις (8) ὁ ἐνιαύσιος, ἤξω ἀντὶ τοῦ ἄξω,
Ἤπιος ὁ μειλίχιος, ἦχος, ἠχεῖ τὸ κράζει,
Ἠὼς ἡμέρα γράφεται, παρὰ Ὁμήρῳ ἄες.
Καὶ ἠώς (9) ὁ αἰγιαλὸς, αἰολικὸς (10) ὁ τόνος.

Τὸ η̅ πρὸ τοῦ α̅ ψιλοῦται.
Πρὸ τοῦ β̅ δασύνεται, πλὴν τοῦ ἠβαῖον (11) τὸ μικρόν.
Πρὸ τοῦ γ̅ δασύνεται.
Πρὸ τοῦ δ̅ δασύνεται, πλὴν τοῦ ἦδος τὸ ὄφελος, κέρδος.

(1) ἦμαρ a l'esprit doux. — (2) Cod. ὠλύμεθα.
(3) Cette différence dans l'accentuation m'est inconnue.
(4) Fort. ἡγνίσθη. — (5) Cod. ἡρεῖον ὁ τα..ς. — (6) Fort. τό.
(7) Cod. ἥμενος ὁ καθίμ. — (8) Cod. ἧνις. Cf. Zon.
(9) La forme régulière est ἠϊών. — (10) Cod. αἰολικῶς.
(11) Cod. ἡβεόν.

Πρὸ τοῦ ε̄ ψιλοῦται.
Πρὸ τοῦ ζ̄ ψιλοῦται, πλὴν κατὰ τροπὴν τοῦ η̄ εἰς ᾱ.
Τὸ « ἡ » ἄρθρον ἀεὶ δασύνεται.
Πρὸ τοῦ θ̄ ψιλοῦται.
Πρὸ τοῦ ῑ ψιλοῦται.
Πρὸ τοῦ κ̄ δασύνεται, πλὴν τοῦ ἠκάστη ἡ δάμασις.
Πρὸ τοῦ λ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἥλιος, ἡλικία.
Πρὸ τοῦ μ̄ δασύνεται, πλὴν τοῦ ἥμη (1) ἡ ᾠδὴ, ἠμάτιον ἡ ἡμέρα, ἧ ἀντὶ τοῦ ὁπηνίκα.
Πρὸ τοῦ ν̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἡνὸς καὶ ἡνία.
Πρὸ τοῦ ξ̄ δασύνεται, πλὴν ἥξω κατὰ τροπὴν τοῦ ᾱ.
Πρὸ τοῦ ō ψιλοῦται.
Πρὸ τοῦ π̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἧπαρ.
Πρὸ τοῦ ρ̄ δασύνεται, πλὴν τοῦ ἠρίον (2) ὁ τάφος.
Πρὸ τοῦ σ̄ δασύνεται, πλὴν τοῦ ἠσὶν ἀντὶ φασίν.
Πρὸ τοῦ τ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἦτα τὸ στοιχεῖον.
Πρὸ τοῦ ῡ ψιλοῦται.
Πρὸ τοῦ φ̄ δασύνεται.
Πρὸ τοῦ χ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἧχι ἀντὶ τοῦ ὅπου.
Πρὸ τοῦ ψ̄ δασύνεται.
Πρὸ τοῦ ω̄ ψιλοῦται.

'Αρχὴ τοῦ Ι.

Γράψω σοι ὧδε, φίλε μοι, πάλιν καὶ τὴν ἰῶτα.
Εὐθὺς, ἰῶτα, πέφυκας, λεπτή σου ἡλικία,
Ὄρθριον (3) ἄκλιτον λιγνὸν βεργίον ἰσασμένον.
Ὁ ἱλασμὸς καλὸς ἐστὶν καὶ μέγας Ἱλαρίων (4).
Ἱλάσθητι καὶ ἵλεως γενοῦ μοι, παντεπόπτα,
Ἱλέῳ δέ σου ὄμματι δέρξεις με ἐν τῇ κρίσει,
Ἱστάμενον καὶ τρέμοντα τὸ βῆμα τὸ φρικτόν σου·
Ἵσταντο δὲ ἀπόστολοι μάρτυρες σὺν προφήταις (5),

(1) Il commet là une faute d'orthographe, car il faut évidemment οἴμη. Il ne s'agit donc plus là d'un η̄ suivi d'un μ.
(2) Cod. ἠρεῖον. — (3) Fort. ὄρθιον. — (4) Cod. ἱλαρύων.
(5) Cod. προφῆτες.

Ἱερομάρτυρες ἐκεῖ καὶ θεῖοι ἱεράρχαι·
Ἱκάνωται (1) ὁ ἱκανὸς, ἁρπακτικὸς ἁρπάσται·
Ἵππος μὲν ἀναφέρεται ὁ τοῦ Θεσβίτου (2) πάλαι·
Ἵμας ὁ λῶρος λέγεται καὶ κλίνεται ἱμάντος,
Καὶ σὺν αὐτοῖς δασύνεται τοῖς ἀπαριθμουμένοις,
Ἱερεμίαν, ἱερὸν καὶ θεῖον ἱερέαν,
Τὴν πόλιν Ἱερουσαλὴμ, Ἱεριχὸν τὸ κάστρον,
Ἱέρακα ἑώρακεν Ἱερεμίας πάλαι,
Ἱστάμενον ἐν ἱερῷ, ἱκέτευε τὸν κτίστην,
Ἵνα ὠφθῇ ἐξ οὐρανοῦ ἡ σωτηρία τούτου.
Ἵστατε, φίλε, δάσυνον, ἰστέον ψίλωνέ μοι,
Τὸν ἵνα δὲ τὸν σύνδεσμον, μὴ ἷνα (3) τὴν ἀνδρείαν·
Τὴν ἱστορίαν δάσυνον, ἵστωρ ὁ ἐπιστήμων.
Τὰ δὲ ψιλούμενα αὐτοῦ πεφύκασι τοιαῦτα·
Ἰμείρω τὸ ἐπιθυμῶ, καὶ ἱμερτὸν ὡσαύτως,
Ἴϐηρ δὲ ὁ ὠμόπιστος, ἶρις αὐτὸ τὸ τόξον,
Ἴλλος ὁ ὀφθαλμὸς ἐστὶν, ἰξὸς ὁ τῶν στρουθίων,
Καὶ πάπας Ἰνοκέντιος, τὴν ἰαχὴν ἐξόχως,
Τὸν δόλιόν τε Ἰανὴν καὶ Ἰαμϐρὴν σὺν τοῦτον (4),
Ἰεϐουσαῖον τοὺς δεινοὺς, βλέπε μὴ τοὺς δασύνῃς (5),
Ὁμοίως καὶ τὸν ἰατρὸν καὶ τὸν Ἰγνάτιόν τε,
Ἰεχονίαν, Ἰεσσαὶ καὶ Ἰησοῦν σὺν τούτοις,
Καὶ ἰθυντὴρ ὁ κύϐερνος, καὶ Ἴλιος (6) ἡ Τροία,
Ἴκαρος (7) μέντοι ποταμὸς ἐστὶν ἐν Ἰκαρίᾳ,
Ἴυγξ (8) καὶ ἴχνος καὶ ἰχὼρ καὶ ὁ ἰὸς τοῦ ζώου,
Ἶρος (9) ὑπάρχει ὁ πτωχὸς, καὶ ἶσον τὸ ἰσάζον,
Ἰδάλιμον τὸ δίυγρον ἢ (10) κεκαυμένον μέλος,
Ἴδει (11) ἀντὶ τοῦ θεωρῶ, ἴδιον τὸ οἰκεῖον,
Ἱδρὼς ἱδρῶτος κλίνεται, καὶ ἄπειρος (12) ὁ ἵδρις,
Ταῦτα δασεῖαν ἔχουσι διὰ τὴν τούτων κρᾶσιν.

(1) Fort. Ἱκανοῦται et ἡρπάσθη.
(2) Cod. θεσϐύτου. — (3) Cod. ἵνα. — (4) Fort. τούτῳ.
(5) Cod. δασύνεις.
(6) Cod. ἵλλιος. — (7) Fleuve inconnu. — (8) Prius ἴυξ.
(9) Cod. ἵρως-ἰσάζων. — (10) Cod. εἶ. — (11) Fort. εἴδω.
(12) Il faut ἔμπειρος ὁ ἴδρις. Mais alors il se trompe en mettant un esprit rude à ἴδρις.

Ἰθύνει δὲ τὸ διοικεῖ, ἰκρίον τὸ σταυρίον (1),
Ἴπνος (2) ὁ φοῦρνος λέγεται, καὶ ἶς μέντοι τὸ σθενος,
Ἴα τὰ βέλη γράφονται τῶν πολεμητηρίων (3).
Ἤδη λοιπόν σοι ἔγραψα δήλωμα τῆς ἰῶτας,
Καὶ δὴ λοιπὸν τὴν δίφθογγον ει γράψω σοι ἐνταῦθα.
Δεῖ σε καλῶς ἀσπάζεσθαι ῥησίδια τοιαῦτα ·
Ὠφέλει οὖν ἐμφύτευσον, ἀπώλειαν ἐκρίζου (4),
Εἰρηνικῶς, εἰρήνευσον, οὐχὶ καθ' ἡρωνίαν (5) ·
Τὴν εἱμαρμένην δάσυνον, κ' ἀπὸ τοῦ ἕλκω θ' εἵλκω,
Καὶ ἕλω εἵλω εἱλαδὸν (6), ζωὴν γὰρ εἵλατό μου ·
Εἱλίσσω τὸ συστρέφω τε, εἱλικρινὸν (7) τὸ θεῖον,
Εἱστήκει δὲ καὶ Ἰησοῦς ἐν ἱερῷ ἁγίῳ ·
Τὸ δ' εἴπω, εἴθε, εἴρηκας, ψίλου μοι ταῦτα, φίλε,
Εἰδὼς γινώσκων ἀκριβῶς, ἐπισταμένως εἶδε,
Ὡσαύτως εἰ τὸν σύνδεσμον, εἴωθε τὸ κατ' ἔθος,
Εἰκὼν ἡ (8) χαρακτὴρ ἐστὶν, εἴδελος (9) ἀγαθόνους (10),
Εἴδωλον, εἶδος τὴν μορφὴν, εἶμαι τὸ κάθημαί (11) τε,
Καὶ εἴσω ἔσω λέγεται, εἴασα τὸ ἀφῆκα,
Καὶ εἰδεχθὲς τὸ ἀπρεπὲς, καίπερ εἰκῆ τὸ μάτην,
Καὶ εἰκαιόμυθος ἐστὶν ὁ μωρολόγος λίαν,
Εἶλαρ μὲν τὸ βοήθημα (12) καὶ εἶδαρ δὲ τὸ βρῶμα,
Ταῦτα ψιλοῦνται, φίλε μου, σὺν καὶ ἑτέροις πλείστοις.

(1) Cf. Cang. s. h. v.

(2) L'accentuation régulière est ἰπνός.

(3) Cod. πολεμιτηρίων.

(4) Cod. ἐκ ῥίζου.

(5) Il ne faut pas penser à κατ' εἰρωνείαν, puisqu'il cite cela comme exception.

(6) Ce mot prend toujours l'esprit deux. εἱλαδόν.

(7) Encore un mot qui prend ordinairement l'esprit doux, εἰλ. dont la forme régulière est εἰλικρινὴς et non εἰλικρινός.

(8) Fort. ὁ χαρ.

(9) Fort. εἴδαυλος ou εἰδύλος.

(10) Ἀγαθόνους est un mot nouveau, mais bien formé.

(11) Cod. κάθιμαι.

(12) Cod. βοήθειμα.

Τὸ ῑ πρὸ τοῦ ᾱ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ β̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ γ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ δ̄ ψιλοῦται· εἰ δὲ ἐπιφέρεται (1) ἕτερον σύμφωνον, δασύνεται.

Πρὸ τοῦ ε̄ δασύνεται, πλὴν τοῦ Ἰεχονίας, Ἰεσσαὶ, Ἰεβουσαῖος.

Πρὸ τοῦ ζ̄ δασύνεται.

Πρὸ τοῦ η̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἵημι (2) τὸ πορεύομαι.

Πρό τοῦ θ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ κ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἱκανὸς, ἱκεσία.

Πρὸ τοῦ λ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἵλεως, ἱλάκις (3).

Πρὸ τοῦ μ̄ δασύνεται, πλὴν τοῦ ἴμμενος.

Πρὸ τοῦ ν̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἵνα συνδέσμου.

Πρὸ τοῦ ξ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ ο̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ π̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἵππος.

Πρὸ τοῦ ρ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ἱρὸς, ἵρηξ (4) ὁ ἱέραξ.

Πρὸ τοῦ σ̄ δασύνεται, πλὴν τοῦ Ἶσον, Ἰσαὰκ καὶ ἰστέον.

Πρὸ τοῦ τ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ ῡ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ φ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ χ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ ψ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ ω̄ διφθόγγου ψιλοῦται ἀεί.

Ἀρχὴ τοῦ Ο.

Πρόσεχε καὶ τὸ ο̄ μικρὸν ποῦ τὴν δασεῖαν ἔχει.
Ὁ ὁρισμὸς, ὁρίζεται, ὅρος τῆς γαίας πάσης,
Ὁρῶ τὸ βλέπω, ὅρισον, ὅσον, αὐτὸς ὁράσθην·
Ὁσάκις γὰρ θελήσειας, ὅπως, ὁρᾷς τὸν κτίστην,
Ὁράθη ἡ πανάμωμος ἁγνὴ καὶ μετὰ τόκον,
Δι' ὃ καὶ ὡραΐζεται, ὅρμῳ ὁλικωτάτῳ,
Τὸν ὁρμαθόν τε κύριον ἁπάντων καὶ νυμφίον,

(1) Cod. ἐπιφέρηται. — (2) Cod. ἵημοι.
(3) Fort. ἱλήκοις. — (4) Cod. ἵριξ.

Ὅρμον ἁγνὸν φυλάττουσα, ὁρμήσας ὁμοῦ τε
Ἁπλῶς τὰ ἄρθρα δάσυνον πτώσεων τῶν πρωτέων,
Ὁ κύριος, οἱ κύριοι, ὁ λόγος καὶ οἱ λόγοι,
Ὁ μαθητὴς, οἱ μαθηταὶ καὶ τὰ ὅμοια τούτων·
Ὅσα δέ γε τρεπόμενα, ταῦτα ψιλώσεις πάλιν,
Ὀδόντας καὶ ὁ ὄγκος τε, καὶ ἡ ὁλκὰς (1) τὸ πλοῖον,
Καὶ Ὄλυμπος ὁ οὐρανὸς, καὶ Οὔλυμπος τὸ ὄρος,
Εἰς ὃν καὶ τὰ Ὀλύμπια ὁ Ἡρακλῆς συστήσας·
Οἰκτείρησεν ὁ Κύριος, τὸν οἶκον τοῦ δικαίου,
Οἴδημα δὲ τὸ φύσημα, καὶ οἴησις ἡ δόξα,
Ὄλυνθος ἀγριόσυκον, ὀμνύω τὸ ὀμοῦμαι (2),
Ὀνῶ ἐστὶ τὸ ὠφελῶ, καὶ ὄνος δὲ τὸ ζῶον,
Καὶ ὄξος μὲν τὸ ὄξυνον (3), καὶ ὄπα ἡ φωνή τε,
Καὶ ὄρος μέντοι ὁ βουνὸς, καὶ ὄρχαμος ὁ κλάδος,
Ὀχεῖα μίξις ἀπρεπὴς, καὶ ὀχετὸς ὁ ὄμβρος,
Ὀψὲ, ὀψίας, ὄφελος, ὅπερ δηλοῖ τὸ χρέος,
Ὄρεξον χεῖραν, ὃ δηλοῖ τὸ ἅπλωσον καὶ λάβε,
Ὀργῶ ἐστὶ τὸ προθυμῶ, ὀρέγομαι τὰ ἄνω,
Ὄφρα κἀκεῖ συντάξει (4) με ὁ παντεπόπτης τότε.

Τὸ ο̄ πρὸ τοῦ ᾱ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ β̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ γ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ δ̄ δασύνεται, πλὴν τοῦ ὀδύνη ἡ λύπη, ὠδίνη (5) ἡ ἔγκυος γαστήρ.

Πρὸ τοῦ ε̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ ζ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ η̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ θ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ ῑ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ κ̄ ψιλοῦται.

(1) Mal placé dans la catégorie des mots prenant un esprit doux.

(2) Cod. ὠμοῦμαι.

(3) Mieux ὄξινον. Cf. *Thesaur.* — (4) Fort. συντάξῃ.

(5) Pour ὠδίς. Du reste, c'est à tort qu'il met ici ce mot, puisqu'il consacre plus loin un article à ceux qui commencent par un ω.

Πρὸ τοῦ λ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ὅλμος (1) ἡ ὁδὸς, καὶ ὁλκὴ ἡ ὁρμή.

Πρὸ τοῦ μ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ὅμως, ὁμοῦ καὶ οἶμος (2) ἡ ὁδός.

Πρὸ τοῦ ν̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ ξ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ π̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ὅπως, ὅπλον.

Πρὸ τοῦ ρ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ὅρος ὁ ὁρισμὸς, ὅρια σύνορα.

Πρὸ τοῦ σ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ τ̄ ψιλοῦται, πλὴν τοῦ ὅτι, ὅτε.

Πρὸ τοῦ ῡ ψιλοῦται, πλὴν τῶν ἀντωνυμιῶν οὗτος, οὕτως; οὕτω, οὗ ἀντὶ τούτου.

Πρὸ τοῦ φ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ χ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ ψ̄ ψιλοῦται.

Πρὸ τοῦ ω̄ διφθόγγου ψιλοῦται.

Ἀρχὴ τοῦ Υ ψιλοῦ.

Πρόσεχε, φίλε, νουνεχῶς καὶ τὰ λοιπὰ συγγράφω.
Τὸ ῡ στοιχεῖον, φίλτατε, δασύνεται παντάπας (3),
Πλὴν μέντοι τῶν αἰολικῶν, καὶ ὀνόματα ἄττα·
Ἡ μέντοι γε αἰολικὴ τοὺς τόνους μεταθέτη (4),
Τουτέστιν ἤμμες (5) τὸ ἡμεῖς, τὸ ὕδωρ ὕδουρ γράφη (6)·
Ὗος ὁ ὑετὸς ἐστὶν, ὕετον τοῦτον γράφει.
Ὑπὸ ἡ πρόθεσις ἐστὶ, καὶ γράφη ταύτην ὕπο.
Τὰς δὲ ὀνομασίας δὲ λέγω τὴν Ὑρκανίαν (7),
Καὶ ὕνις ὁ γαιοῦχος τε καὶ ποταμὸς ὁ Ὕστρος (8),
Καὶ ἄλλα ἄττα σὺν αὐτοῖς εὕρεις (9) ἐν τῷ στοιχείῳ (10).

(1) Cette signification d'ὅλμος est inconnue.

(2) Il y a ici deux erreurs. Οἶμος ne prend pas l'esprit rude, et dans ce mot l'omicron ne précède pas le μ.

(3) Fort. παντάπαν. — (4) Fort. μεταθέτει de μεταθέτω.

(5) Fort. ὔμμες τὸ ὑμεῖς.— (6) Fort. γράφει, comme plus bas, v. 152.

(7) Ὑρκανία prend ordinairement l'esprit rude.

(8) Probablement pour Ἴστρος. — (9) Fort. εὕρῃς.

(10) A la suite une lacune; on devrait trouver, comme pour les autres voyelles, la liste des consonnes précédées de l'Υ.

Ἀρχὴ τοῦ Ω διφθόγγου.

Τὸ δέ γε ω̅ τὸ δίφθογγον οὕτως εὑρήσεις (1), φίλε.
Τὰ μέντοι ἄρθρα καὶ αὐτοῦ ἀεὶ δασύνονταί γε,
Τὸ ὣς ἀντὶ τοῦ οὕτως γε καὶ ὡς ἐπὶ ὁμοίου,
Καὶ ᾧ ἀντὶ τοῦ ᾧτινι, ἡ ὥρα τοῦ καιροῦ τε,
Καὶ τὸ ὡραῖον τὸ καλὸν καὶ τὸ ὡραϊσμένον·
Ὡδὶ ἀντὶ τοῦ οὕτω πως, δασεῖαν καὶ ἰῶτα·
Ὧι ἀντὶ τοῦ ᾧτινι, καὶ ὧδε τὸ ἐνταῦθα,
Μετὰ τὸ ὧν τὸ ὧντινων, ταῦτα δασύνῃς, φίλε.
Τὰ δέ γε πλεῖστα τούτου γε ἀεὶ πάλιν ψιλώσεις·
Ὤα ὑπάρχει ἡ πηγὴ καὶ ἄκρον ἱματίου.
« Ὠκέως φέρε μοι ὠὰ » (2), ἔλεγέ τις τῶν πάλαι·
Ὤλεσα φεῦ μοι τὴν ζωὴν, οἰκτείρησόν (3) με, σῶτερ·
Ὦπες δ' εἰσὶν οἱ ὀφθαλμοὶ, ὠλέναι αἱ ἀγκάλαι,
Ὦτα, ὠτία καὶ ὠσὶν, ὦμος ὁ νῶτος εἴη.
Ὤφθην ἐφάνην ὁ καιρὸς καλὸς τῆς σωτηρίας·
Ὀφθῶ, Χριστέ, σοι καθαρὸς ὅταν εἰς κρίσιν ἔλθῃς (4).
Ὦναξ ὁ ἄναξ λέγεται καὶ ὤνησις ἡ πρᾶξις.
Ὦ, ὦ, καὶ πῶς σοι ἐπωφθῶ, Χριστέ μου, ὁ δυσείμων (5);
Τοῦτο θαυμαστικόν ἐστι καὶ βαρύνεται, φίλε·
Τὸ δέ γε πάλιν κλητικὸν τοῦτο ἀεὶ περίσπα.

Τὸ (6) ω̅ δίφθογγον πρὸ τοῦ μ̅ ἀεὶ πάντως ψιλοῦται, πλὴν τοῦ.... φθῆναι ἔν τινι εὑρήσεις παρ' ἰάδος.

Φίλε, ἀρκεῖ σοι ἐνταυθὶ τὸ ὕφος τῶν πνευμάτων·
Ἀμίσθωτος καὶ νήστης (7) τε τὸ γράφειν οὐκ ἰσχύεις,

(1) Cod. εὑρίσεις.

(2) Je laisse à d'autres, qui ont plus de loisir, le soin de chercher ce passage d'un ancien.

(3) Cod. ὠκτείρησον. Ce mot fait probablement partie de la phrase. Notre poëte n'aura pas écrit ὠκτείρησον comme un mot commençant par un ω.

(4) Cod. ἔλθει. — (5) Cod. δυσήμων.

(6) Écrit d'une autre main et mal placé à la page précédente.

(7) Cod. νήστεις.

Οὔτε ψωμόν μοι ἔφερες, οὔτ' οἶνον τὸν εὐώδη,
Οὔτε τυρὸν εἰς ὄψον τι, οὔτε ᾠὰ ὀρνίθων,
Ἃ καὶ οἱ οἶκοι πλήθουσιν ἀεὶ μὲν καὶ τῶν ἴρων·
Ἀλλ' οὔτ' ὀλίγα κήπια, ἢ καί τινας ὀπώρας,
Ἵνα ἐσθίω πρὸς μικρὸν, ἰσχύω λέγειν ταῦτα,
Ἀλλ' ἀληθῶς καὶ φανερῶς λέγω σοι, φίλε, τοῦτο,
Χθές τε καὶ πρώην νητρεκῶς, οὐκ ἐζύμωσα οἶκοι,
Διότι μὲν ἀλεύριον, εἶδε Θεὸς, οὐκ εἶτον (1)·
Νόμισμα τί μοι πίστευσον, οὐκ εἶχα ν' ἀγοράσω (2).
Ἠρξάμην ὀλιγοθυμεῖν καὶ συνεσκοτιζόμην·
Πολλὰ τὴν εἶπα, πεῖνα μου, δίφθογγον νὰ σὲ γράψω,
Καὶ μόνον ἔασον μικρὸν, μὴ τραλισθῇ (3) τὸ φῶς μου.
Καὶ πρός με ἀπεκρίνατο, πλήρει θυμοῦ μεγάλου,
Καὶ τρίφθογγον ἐγγράψεις με, καὶ οὐ χορέσεις γάρ με·
Πληροφορήσου το καλῶς, γοργὸν νὰ σὲ ὠλέσω,
Ῥίψω σε δὲ καὶ κατὰ γῆς καὶ χάσεις τὴν ζωήν σου·
Καὶ οὕτως οὐχ ὑπήκουσεν, εἰμὶ νὰ τὴν χορτάσω·
Ἕως ταὐθί σοι ἔληξα τὸν στίχον μετριάζων.
Ἀπάρτι δὲ συγγράψω σοι λέξεις τῶν ἀντιστοίχων
Ὠκέως καὶ συνοπτικῶς, ἵνα ταχέως μάθῃς
Ἅπερ οἱ πλεῖστοι σόλοικα καὶ βάρβαρα προφέρων (4),
Ὡς μὴ εἰδότας τι δηλοῖ λόγος τοῦ ἀντιστοίχου,
Ὅτι δυσνόητά εἰσιν ἔν τισι τὰ στοιχεῖα,
Ὅτι πολλάκις ἡ αὐτὴ λέξις πολλὰ σημαίνει,
Διὰ τὴν θέσιν τὴν ποιὰν καὶ ἀντιστοίχου φράσιν.
Τούτων δὲ τὰ διπλάσματα ἐγώ σοι σαφηνίσω (5).
Πλὴν τοῦτο γίνωσκ', ἀδελφὲ, ἄρτι πληροφορῶ σοι,
Οὐχ ὡς ἁπλῶς χ' ὡς ἔτυχε ταῦτα πονῶν σοι γράφω,
Ἀλλ' ἵνα πόθῳ τε πολλῷ, πόθῳ καὐτὸς πονέσεις (6),
Καὶ θήσεις ὅλον σου τὸν νοῦν εἰς τὸ φυλάξαι ταῦτα,
Ὅπως τρυγήσεις ὄνησιν γνώσεως τῆς καλλίστης,
Πνευμάτων ἀντιστοίχων τε λόγους δεδιπλασμένους,

(1) Fort. ἦτο. — (2) Cod. ἀγωρ.
(3) Id est σκοτισθῇ. V. Coray, Ἄτακτα I, page 186.
(4) Fort. προφέρουν. — (5) Cod. σαφηνήσω.
(6) Fort. πόνῳ καὐτ. πονέσῃς.

Καὶ ἐπαινεῖσθαι σὺ καὐτὸς εἰς ὅλον σου τὸν βίον.
Τοίνυν τὴν θέσιν ἄκουε, λύσιν στοιχείων ὧδε.

II.

Ἀρχὴ τοῦ Α στοιχείου.

Ἀῒ μὲν, τὸ ἀΐδιον, τὸ ὂν καὶ διαμένον,
Διὰ ἰώτας γράφεται ἐν τοῖς ἐπισταμένοις·
Ἀεὶ μέντοι τὸ πάντοτε, τοῦτο διὰ διφθόγγου.
Ἀοίδιμος, μακαριστὸς ο̄ καὶ ἰῶτα γράφε.
Ἀΰ, τὸ πλάτος ῡ ψιλὸν γράφεται παρ' Ὁμήρῳ.
Ἁγνεία, σωφροσύνη τε, δασεῖαν σὺν διφθόγγῳ.
Ἀγνοία, ἡ μωρία τε, ψιλὴν καὶ ο ἰῶτα.
Ἁγνὸς, ὁ ἅγιος μικρὸν, ἀγνὼς ὁ ἄφρων, μέγα.
Ἄνοια (1), ἡ μωρία τε, ο̄ καὶ ἰῶτα γράφε,
Ἀνία, λύπη περιττὴ, καὶ διὰ τῆς ἰώτας.

Βίβλος ἰῶτα γράφεται, ναὶ καὶ βιὸς τὸ τόξον.
Βύβλος πάλιν ἡ πάπυρος (2), διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ τε.
Βρόμος, ὁ κτύπος ο̄ μικρὸν, βρῶμος τὸ σπέρμα, μέγα.
Βροτὸς, ὁ ἄνθρωπος μικρὸν, βρωτὸς, ὁ βεβρωμένος
Διὰ διφθόγγου γράφεται, ὁμοίως καὶ τὸ βρῶμα.

Γνύω, γινώσκω ῡ ψιλὸν, καὶ γνοίω, τὸ μανθάνω,
Διά τοι τοῦ πληθυντικοῦ, τοῦτο πάντως μοι γράφε.
Γόνος, ὁ γνήσιος υἱὸς, γῶνος, γωνία, μέγα.

Δάνειον διφθογγίζεται, ἰῶτα τὸ δανίζω.
Δεῖμος ὁ φόβος, δίφθογγον, δῆμος ὁ ὄχλος, ῆτα,
Ἡ δήμευσις καὶ δήμαρχος, δημόσιον, ἡ κρίσις.
Δυνὸν μὲν, τὸ λυπητικὸν, διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ τε.
Δεινὸν δὲ, τὸ σοφιστικὸν, διὰ διφθόγγου πάλιν.
Δόμα τῆς χάριτος μικρὸν, δῶμα τοῦ οἴκου, μέγα.

(1) Cod. ἀνοία. — (2) Cod. πάπειρος.

Δεῖ μὲν τὸ πρέπει δίφθογγον, δὴ δὲ σημεῖον ἦτα.
Δέος, ὁ φόβος, ε̄ ψιλὸν, δαῖος (1) τὸ καῦμα, μέγα.
Δὶς δύο ἐπὶ ἀριθμοῦ, διὰ ἰώτας γράφε,
Καὶ δὺς δὲ λέγεται κακὸν, διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ τε.

Ἔπος, ὁ λόγος ε̄ ψιλὸν, αἶπος (2) τὸ ὕψος, μέγα.
Καὶ ἔπως διὰ τάχιον (3), ψιλόν τε καὶ μεγάλῳ.
Ἕπομαι, τὸ ἀκολουθῶ, ψιλὸν (4) σὺν τῇ δασείᾳ.
Εἴρηκεν, εἶπεν δίφθογγον, ἠρήκει, τὸ λαμβάνει,
Ἠρίκη (5) δὲ, φιλονεικεῖ (6), ἦτα προτάσσει τούτων.
Ἔνοσις, μὲν ἡ κίνησις, ψιλὴν μετὰ βραχείου·
Ἕνωσις, ἡ κοινώνησις, δίφθογγον καὶ δασεῖαν.
Ἕλλην, ὁ ἄνθρωπος ψιλὸν, αἴλην (7) ὁ θρῆνος, μέγα.
Ἔτος, ὁ χρόνος ε̄ ψιλὸν, καὶ αἶτος δέ γε πάλιν,
Ὅπερ δηλοῖ τὸ αἴτημα (8), τοῦτο δίφθογγον (9) γράφε.
Ἐρῶ, τὸ λέγω ε̄ ψιλὸν, αἰρῶ, ἐπαίρω, μέγα.
Ἔδος, τὸ ἔδαφος ψιλὸν, αἶδος (10), αἰσχύνη μέγα.
Ἔνος, ὁ χρόνος ε̄ ψιλὸν, αἶνος, ὁ ὕμνος μέγα.

Ζοὴν (11), τὴν νόσον ο̄ μικρὸν, ζωὴν ἡμῶν μεγάλῳ.
Ζεῖ μὲν, τὸ βράζει δίφθογγον, ζῇ τὴν ζωήν γε, ἦτα.
Ζύμη ἀλεύρου ῡ ψιλὸν, ζήμη, ζημία, ἦτα.
Ζυγὸς βοῶν τὸ ῡ ψιλὸν, ζηγὸς ἡ εὐωχία
Διὰ τῆς ἦτας γράφεται, ὡς τὴν ζωὴν ἡγεῖται.

Ἥρως, ὁ δυνατὸς ἀνὴρ, ἦτα σὺν τῇ δασείᾳ,
Ἶρος (12), ὁ πένης ῡ ψιλὸν (13) σὺν τῇ ἰώτᾳ γράφε.
Ἠὼς, ἡμέρα γράφεται παρὰ Ὁμήρου δέλτοις·

(1) La forme usitée est δάος. — (2) Cod. αἶπος. — (3) Cod. τάχειον.
(4) Cod. σὺν τῇ δασείᾳ ψιλόν.
(5) ἠρικὼς Zon. et Suid. — (6) Cod. φιλονικεῖ.
(7) Fort. αἴλινος θρῆνος.
(8) Ce mot n'est connu que par Pindare, et, suivant Eustathe, dans le sens de διαίτημα.
(9) Fort. διφθόγγῳ. — (10) Probablement αἰδώς.
(11) Cette distinction est inconnue.
(12) Cod. ἴρως. — (13) Cod. ψιλήν.

Διὰ τῆς ἦτας τέθεικεν (1), ὡς δῆθεν τῆς ἑῴας.
Ἧς μέντοι ἦτα γράφεται, ἀντὶ ὑπάρχεις λέγει,
Σημαίνει τε καὶ ἧστινος, δασεῖαν καὶ ὀξεῖαν.
Εἰκόνα, τὸ ὁμοίωμα ε σὺν ἰώτᾳ γράφε·
Οἰκόνα γὰρ, τὸ οἴκημα, ο̄ καὶ ἰῶτα τοῦτο·
Ἠκόνα, τὸ ἀκόνιον, ἦτα μοι τοῦτο γράφε.
Εἷς μέντοι, ἐπὶ ἀριθμοῦ τοῦτο δίφθογγον πάλιν.
Ἲς δὲ καὶ ἶνα (2), τὴν ἰσχὺν, διὰ ἰώτας μόνης.
Ἶνος, ἀνδρεῖος, ἰσχυρὸς, οἶνος ο̄ καὶ ἰῶτα.
Ὗς πάλιν τε ὁ μονιὸς, ψιλὸν σὺν τῇ δασείᾳ.
Ἦπος (3), ὁ πρᾶος πέφυκεν, καὶ ἧπαρ, τὸ συκῶτιν (4),
Διὰ τῆς ἦτας γράφεται, σὺν ψιλῇ καὶ δασείᾳ.
Ὕθλος, ἡ φλυαρία, ῡ, ἦθος ὁ τρόπος, ἦτα.
Ὕπαρ, τὴν ὕπαρξιν φασὶν ἢ καὶ αὐτοπροσώπως,
Διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ αὐτὸ σχεδίαζέ μοι, φίλε·
Ἵππος, τὸ ζῶον δὶς τὸ π̄ σὺν τῇ ἰώτᾳ γράφε.
Ὕπος δὲ καὶ ὁ ὕπουλος, διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ τε,
Ὃς κακογνώμων πέφυκεν, ὑπόκρυφος τὴν γνώμην.
Ἤδη ἀντὶ τοῦ ἄρτι γοῦν, ἦτα τὰ δύο γράφε.
Ἤδει ἀντὶ τοῦ ἔρχεται η̄ σὺν τῇ διφθόγγῳ.
Ἴδει ὁ κόπος γράφεται ἰῶτα σὺν διφθόγγῳ.
Εἴδη, τὰς θεωρίας τε, δίρθογγον σὺν τῇ ἦτᾳ.
Ἴδη, βοτάνη καὶ βουνὸς, ἰῶτα σὺν τῇ ἦτα.
Εἴδοι, γινώσκει ἀκριβῶς, ἐπισταμένως εἶδεν,
Δίφθογγον γράφε τὴν ἀρχὴν, πληθυντικὸν τὸ ἄλλο.
Ἤδει, τὸ ἐπίστατο, ἦτα καὶ ε̄ ἰῶτα.
Οἶδε, ἐπάρθη (5) τοιγαροῦν, ὀγκώθη, ἐφυσήθη,
Ο καὶ ἰῶτα γράφεται, καὶ οἴδημα, ὁ ὄγκος.
Οἶδα, γινώσκω καὶ αὐτὸ, ο̄ καὶ ἰῶτα γράφε.
Ἤδειν, τὸ ᾄδειν λέγεται κατὰ τροπὴν στοιχείων.
Ὕδειν, ὑμνεῖν καὶ μελουργεῖν, ῡ σὺν δασείᾳ γράφε.
Υἱὸς ὁ τοῦ ἀνθρώπου μὲν, δίφθογγον ῡ ἰῶτα.

(1) Cod. τέθηκεν. — (2) Cod. ἵνα.
(3) Pour ἤπιος.
(4) Cod. συκότην. Cf. Cang s. v. Συκωτόν.
(5) Cod. ἐπάρθην — ὀγκόθη ἐφυσίθη.

Ἰὸς τὸ βέλος καὶ ἰὸς τὸ φάρμακον, ἰῶτα.
Ἰλὺ, ὁ ῥύπος ὀφθαλμοῦ, καὶ ὕλη, ἡ τρυγία,
Διὰ ἰῶτα καὶ τοῦ ῡ, ταῦτα μοι γράφε, φίλε.
Καὶ ἴλλος μὲν, ὁ ὀφθαλμὸς διὰ ἰώτας μόνης.
Εἶλος, ὁ δοῦλος δίφθογγον, ἧλος, καρφίον ἦτα.
Ὕλος, ἡ ὕλη ῡ ψιλὸν, καὶ ὕλιος ὁμοίως.
Οἴμη, ᾠδὴ μελουργικὴ, δίφθογγόν τε καὶ ἦτα.
Οἶμος, ὁδὸς πορευτικὴ, ταύτην ō καὶ ἰῶτα.

Θύον ἐστὶ τὸ σφάγιον, καὶ τὸ ἄπυρον, θῆον (1),
Τὸ πρῶτον γράφε ῡ ψιλὸν, τὸ δεύτερόν τε ἦτα.
Καὶ θεῖον μὲν, τὸ ἅγιον διὰ διφθόγγου γράφε.
Ἦν δὲ καὶ θίον, τὸ πικρὸν, ναὶ διὰ τῆς ἰώτας,
Ὡς ἐκ μεταφορᾶς ἰοῦ, ἤγουν τοῦ ἰοβόλου (2).
Θήρα (3) μὲν, τὸ κυνήγιον, ἦτα μοι γράφε τήνδε.
Θύραν, τὴν πύλην ῡ ψιλὸν, καὶ θυρεὸς, ἀσπίδα.
Θοίνη, ἡ εὐωχία τε, καὶ θείνω, τὸ φονεύω,
O καὶ ἰῶτα γράφεται, τὸ ἄλλο ε̄ ἰῶτα.
Θόρηξις (4) μέθη ō μικρὸν, ἡ τοῦ στρατοῦ μεγάλῳ.

Κενὸν τὸ μάταιον ἐστὶ, καί γε κενὸν, τὸ κοῦφον,
Κενὸς καὶ ὁ ἀπάνθρωπος, ταῦτα ψιλά μοι γράφε.
Καινὸν τὸ νεαρὸν ἐστὶ καὶ ἀγαθὸν, μεγάλῳ.
Κόμη, ἡ θρὶξ τῆς κεφαλῆς, μικρὸν τὸ ō ὑπάρχει.
Κόμμος (5), ἡ ὄρχησις μικρὸν, κῶμος, ἡ μέθη μέγα.
Κώμην, τὴν πόλιν δίφθογγον, καὶ κῶμον (6) καὶ τὸν ὕπνον.
Κλέος, ἡ δόξα ε̄ ψιλὸν, κλαίω, λυποῦμαι μέγα.
Κλίμαξ μὲν, ἡ ἀνάβασις καὶ κλίμα, γῆς τὸ μέρος,
Καὶ κλίνον, Κύριε, τὸ οὖς, γράφε διὰ ἰώτας.
Καὶ κλίνη (7) τοῦ ἀνθρώπου τε, ἤγουν στρωμνὴ ὁμοίως.
Κλῆμα ἀμπέλου καὶ κλητὸς, ἤγουν ὁ καλεσμένος,
Διὰ τῆς ἦτας γράφεται, ὡς καὶ ὁ Παῦλος λέγει.

(1) Erreur; ce mot s'écrit avec la diphthongue, θεῖον.
(2) Cod. ἰωβόλου. — (3) Cod. θῆρα.
(4) Cod. θόρηξις. — (5) Cod. κόμος.
(6) La forme est ordinairement κῶμα. — (7) Cod. κλήνη.

Κλινὸς, ὁ ἄφρων καὶ μωρὸς διὰ ἰῶτας γράφε·
Καί γε κλεινὸς, ὁ ἔνδοξος, πάλιν ε̄ καὶ ἰῶτα.
Κλυτὸς δὲ, ἐντιμότατος, ῡ ψιλὸν γράφε τοῦτο.
Κοιλὰς, τὸ βάθος δίφθογγον, κηλὰς (1), ἀλώπηξ ἦτα.
Κύων, ὁ σκύλος ῡ ψιλὸν, ὁμοίως κύων, τίκτων.
Καὶ κίων δὲ, ὁ ἀνδριὰς (2), τοῦτο διὰ ἰῶτας.
Κύδος, ἡ δόξα ῡ ψιλὸν, κῆδος, ὁ μόρος ἦτα.
Κύτος, τὸ πλάτος ῡ ψιλὸν, κῆτος (3), τὸ ζῶον ἦτα.
Κηρίον τῆς μελίττης γοῦν, ἦτα μοι τοῦτο γράφε.
Κειρία, ἐπιτάφια δεσμὰ δίφθογγον πάλιν.
Κυρία, κυριότης ῡ ἅμα καὶ ἐξουσίαν.
Κῶλον ὑπάρχει τὸ ὀστοῦν, διὰ τοῦ ω̄ διφθόγγου.
Καὶ κῶλον, μέτρος (4) ψαλτικῆς, μέγα ἐν τῷ Πινδάρῳ,
Ὅπερ καὶ κῶμα γὰρ ᾠδῆς φασὶ τινὲς τὸ κῶλον.
Κολῶ, μιγνύω ο̄ μικρὸν, κωλῶ, κρατῶ μεγάλῳ.
Κλόνος, ἡ ταραχὴ μικρὸν, κλῶνος τοῦ δένδρου, μέγα.
Κρέας τοῦ ζώου ε̄ ψιλὸν, κραιπάλη, μέθη μέγα.
Κρίσις μὲν, τὸ κριτήριον, ἰῶτα τοῦτο γράφε.
Καὶ κρύσις, ψῦχος τοῦ καιροῦ διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ τε.

Λιμὴν τῆς ἅλας καὶ λιμὸς, ἡ πεῖνα δι' ἰῶτας.
Λοιμὸς μὲν, ὁ ἀπάνθρωπος καὶ ἀλαζὼν καὶ γόης,
Καί γε ὁ θάνατος λοιμὸς, ο̄ καὶ ἰῶτα γράφε.
Λίχνος, ὁ λαίμαργος ἐστὶ, διὰ ἰῶτας γράφε·
Λύχνος καὶ ὁ οἰκίδιος, διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ τε.
Λῆθος τὸ λάθος γράφεται διὰ τῆς ἦτας, φίλε·
Λίθος, ἡ πέτρα στερεὰ, διὰ ἰῶτας μόνης.
Λίσσομαι (5), τὸ παρακαλῶ, διὰ ἰῶτας γράφε·
Καὶ λύσω λύω τὸν δεσμὸν, διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ τε.
Λύμη, ἡ λώβη ῡ ψιλὸν, καὶ λυμεὼν ὁ πλάνος.
Λύματα (6), τὰ καθάρματα, ταῦτα ψιλά μοι γράφε·
Λῆμα, ἡ φρόνησις ἐστὶ, καὶ λῆμμα (7) καὶ τὸ κέρδος,

(1) Signifie ordinairement pélican.
(2) Cod. ἀνδρείας. — (3) Cod. κήτος.
(4) Fort. μέτρον. Voy. cependant plus loin, vers 177.
(5) Cod. λίσομαι. — (6) Cod. λύμματα. — (7) Cod. λῆμα.

Διὰ τῆς ἦτας γράφεται. Λῆρος, ὁ μωρολόγος·
Λύρα, τὸ ξύλον ῡ ψιλὸν, ὁ μωρολόγος ἦτα.
Λείβω, τὸ στάζω δίφθογγον, λοιβὴ (1) καὶ ἡ θυσία,
Λοιγὸς ὁμοῦ ὁ ὄλεθρος, ταῦτα ο καὶ ἰῶτα.
Λεῖμαξ δὲ, χῶρος ἀνθηρὸς, ε̄ καὶ ἰῶτα γράφε.
Λοίδορον μὲν, τὸν ὑβριστὴν, ο̄ καὶ ἰῶτα γράφε·
Καὶ λήδορον (2), τὸν φλύαρον, τοῦτον διὰ τοῦ ἦτα.
Λέφος (3), μωρὸς τὸ ε̄ ψιλὸν, λαῖφος, ἄρμενον μέγα.

Μόρος, ὁ θάνατος μικρὸν, μωρὸς ὁ ἄφρων μέγα.
Μὴς δὲ ὁ μῆνας (4) γράφεται διὰ τῆς ἦτας, φίλε·
Καὶ μῦς ὁ ποντικὸς ἐστὶν, ῡ ψιλὸν γράφε τοῦτον.
Μοιχὸς ὁ ἄνθρωπος ἐστὶ, διὰ τοῦ ο̄ ἰῶτα.
Μυχὸς, τὸ βάθος τὸ τῆς γῆς, ῡ πάλιν γράφε τοῦτο·
Καὶ μῆχος δὲ, ἡ μηχανὴ, διὰ τῆς ἦτας πάλιν.
Μῆλα, τὰ ἐσθιώμενα, καὶ τὰ πρόβατα μῆλα,
Διὰ τῆς ἦτας γράφονται, καὶ μηλωτὴ ἡ γοῦνα (5),
Ὡς ἀπὸ μήλων γέγονε (6), τούτεστι τῶν προβάτων.
Καὶ μιλωτὴ, ἡ ῥάβδος τε, ἰῶτα ταύτην γράφε·
Καὶ μύλος μὲν, ὁ τροχαλὸς, διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ τε,
Καὶ μύλαι, οἱ ἐνδότεροι ὄδοντες τοῦ ἀνθρώπου.
Μύθος, ὁ λόγος ῡ ψιλὸν, καὶ μίθος (7), τὸ σχοινίον,
Ἤγουν τῆς ναῦς τὸ στερεὸν, ἰῶτα γράφε τοῦτο.
Καὶ μῆσον (8), τὸ ὀψώνιον διὰ τῆς ἦτας γράφε·
Καὶ μύσος μὲν, τὸ μίασμα (9), διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ τε.
Ὁμοίως δὲ καὶ τὸ μυῶ, ὃ λέγει τὸ μανθάνω.
Μισῶ δὲ, τὸ ἐχθραίνομαι (10), πάλιν διὰ ἰώτας·

(1) Le mot λοιβὴ vient bien de λείβω, mais le verbe s'écrit avec ει comme dans le manuscrit, mais non avec οι.

(2) Il doit y avoir erreur dans ce mot, dont l'origine est évidemment λῆρος. Peut-être faut-il lire ληρώδη.

(3) Le mot λέφος est inconnu.

(4) Cod. μήνας. Cette forme est vulgaire; l'autre, μὴς, est dorique.

(5) Voy. Du Cange, s. h. v. — (6) Cod. γέγωνε.

(7) Probablement μίτος.

(8) Écrit ordinairement avec un ι. Voy. Du Cange, v. Μίσνος.

(9) Cod. μύασμα. — (10) Cod. ἐχθρένομαι.

Μεῖον δὲ, τὸ μικρότατον, διὰ τῆς ει διφθόγγου.
Μεῖζον μὲν, τὸ κρειττότερον (1), ε̄ καὶ ἰῶτα γράφε·
Καὶ μίζον δὲ, τὸ ὑψηλὸν (2), ἰῶτα τοῦτο γράφε.
Μένει ἐν τόπῳ πρὸς μικρὸν, ψιλὸν καὶ ε̄ ἰῶτα.
Μένῃ ἀεὶ, διηνεκῶς, ψιλὸν καὶ ἦτα πάλιν·
Μαίνη δὲ, τὸ ὀργίζεται, δίφθογγον σὺν τῇ ἦτᾳ.
Μέλι, τὸ ἐσθιώμενον (3), διὰ ἰώτας γράφε·
Μέλη δὲ καὶ τὰ μόρια, πάλιν διὰ τῆς ἦτας.
Μέτρος (4), τὸ ψῆφος ε̄ ψιλὸν, μαιτρὸς, σχοινίον, μέγα.
Μόλις, τὸ μετὰ βίας τε, ἰῶτα τοῦτο γράφε·
Μῶλυ (5), βοτάνη φθαρτικὴ, δίφθογγόν τε καὶ ἦτα.

Νήχω ἐστὶ τὸ κολυμβῶ, νηκτὰ καὶ τὰ ἰχθύα,
Διὰ τῆς ἦτας γράφονται, ἅμα νηγμὸς, ὁ τρόμος.
Νύκτα (6), τὸ σκότος ῡ ψιλὸν, καὶ νύχος, ἡ σκοτία,
Ὁμοίως νίσω (7), τὸ κεντῶ, ἰῶτα τοῦτο γράφε.
Νύσαν, τὸν δρόμον ῡ ψιλὸν, καὶ νύτω, τὸ καμμύω (8).
Νυγεὶς τῷ βέλει τοῦ ἐχθροῦ, καί γε νυγμὸς, τὸ ἄκρον.
Νιρέαν μὲν, τὴν εὔμορφον, ἰῶτα ταύτην γράφε·
Νηρέαν, τὴν θαλάσσιον, Ὅμηρος ἦτα γράφει.
Ναίω, οἰκῶ διφθόγγιζον, καὶ νέον, τὸ παιδίον,
Διὰ τοῦ ε̄ ψιλοῦ αὐτὸ, καὶ νέμω, τὸ μερίζω.
Νότος, τὸ πνεῦμα ο̄ μικρὸν, νῶτος, ἡ ῥάχη (9), μέγα.
Νυὸς, ἡ νύμφη ῡ ψιλὸν, νηὸς, τὸ πλοῖον ἦτα.
Νίπτομαι χεῖρας, πόδας μου, ἰῶτα γράφε τοῦτο·
Νήφομαί τε, τὸ γρηγορῶ, τοῦτο γε πάλιν ἦτα.

Ξεῖνος, ὁ φίλος δίφθογγον, ξήνος (10), ὁ ξένος ἦτα.
Ξένος, ἀλλότριος ψιλὸν, ξαίνω, μαστίζω μέγα.

(1) Cod. κρειτότερον.
(2) Cod. ὑψιλόν. — (3) Cod. ἐσθιόμενον. — (4) Voy. Du Cange, s. h. v.
(5) Cod. μώλη.
(6) νύκτα est ici nominatif, suivant l'usage vulgaire.
(7) Serait-ce un dérivé de κνίζω ?
(8) Cod. καμύω. — (9) Forme moderne de ῥάχις.
(10) Ces distinctions proviennent peut-être de l'imagination de notre grammairien.

Ξυνὸν, λέγεται τὸ κοινὸν, διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ τε.
Ξείω (1), τὸ ξαίω δίφθογγον, καὶ ξείω, καὶ τὸ σείω.
Ξυρῶ, ξυρίζω ῡ ψιλὸν, ξηρὸν, ἄνικμον ἦτα.
Τὸ ξύλον γράφε ῡ ψιλὸν, τὸ ξίφος δὲ ἰῶτα.

Ὄρος, τὸ ὕψος τοῦ βουνοῦ, τὸ ο μικρόν μοι γράφε.
Ὦρος (2) τὸ οὖρος δίφθογγον, εὗρον (3) ἐν Ἱπποκράτει.
Ὄπα (4), φωνὴ τὸ ō μικρὸν, ὦπα τὸ φῶς σου, μέγα.
Ὀδύνη, λύπη λέγεται, μικρὸν καὶ ῡ ψιλόν τε.
Ὠδῖνες, πόνοι γυναικὸς, τοῦτο δίφθογγον πάλιν.
Ὁδὴ (5), ἡ λεωφόρος (6) τε, καί γε ᾠδὴ, τὸ μέλος,
Μικρὸν τὸ πρῶτον γράφε μοι, τὸ δεύτερον μεγάλῳ.
Ὄνησις, ἡ ὠφέλησις, διὰ τοῦ ō μικροῦ τε,
Καὶ ὤνησις, ἡ ἀγορὰ (7), διὰ τοῦ ω̄ διφθόγγου.
Ὄφελον, χρέος ὁ μικρὸν, ὤφελον, χάρις μέγα.
Ὠφέλιμον, λυσιτελὲς, εὔχρηστον ω̄ μεγάλῳ.
Ὅπως ἀντὶ τοῦ πῶς ἐστὶ, μικρὸν καὶ μέγα γράφε.
Ὢ πως ἀντὶ τοῦ ὢ καὶ πῶς, δίφθογγα καὶ τὰ δύο.
Ὀπώρα μέντοι τοῦ καιροῦ, μικρὸν καὶ δίφθογγόν τε.
Ὤπασεν, τὸ ἐχάρισεν, τοῦτο δίφθογγον πάλιν.

Πλεῖον μὲν, τὸ πλειότερον, καὶ πλεῖν ἀντὶ τοῦ πλέειν
Ε σὺν ἰώτᾳ γράφεται· πλοῖον δὲ τῆς θαλάσσης
Ο καὶ ἰῶτα γράφεται· πλὴν δὲ ἀντὶ τοῦ ἄτερ,
Ἦτα συντίθειε αὐτὸ, ὡσαύτως πῆμα, βλάβην.
Ποίημα, τὸ συντεθητὸν, ō καὶ ἰῶτα ἔστιν.
Ποιὰ, αὐξητικὴ φωνὴ, ō καὶ ἰῶτα γράφε·
Ποιὸν ἐστὶ τὸ συμφυὲς, ἐνήργημα οὐσίας.
Πιὰ, τὸ δρᾶγμα λέγεται, ἰῶτα μόνον τοῦτο.
Πηοὶ δὲ καὶ οἱ συγγενεῖς, ἦτα μοι γράφε τοῦτο.
Πόα, βοτάνη ο μικρὸν, πῶα, ἡ ποίμνη, μέγα.

(1) Formes modernes. — (2) Cod. ὧρος.

(3) Cod. εὕρων ἐν ἵππω κράτει.

(4) Le mot ὄπα est l'accusatif de ὄψ et est devenu le nominatif. Il en est de même de ὦπα.

(5) ὁδὴ, forme vulgaire de ὁδός. — (6) Cod. λεοφόρος.

(7) Cod. ἀγωρά.

Καὶ πόμα, τὸ πινόμενον, πάλιν μικρόν μοι γράφε·
Καὶ πῶμα δὲ, τὸ σκέπασμα, δίφθογγον πάλιν τοῦτο.
Παιδίον τὸ ἡμέτερον, διὰ τῆς $\overline{\alpha\iota}$ διφθόγγου.
Ὁμοίως καὶ τὸ παίγνιον ὡς ἀπὸ τοῦ παιδίου.
Παιδεία καὶ ἡ παίδευσις, δίφθογγα καὶ τὰ δύο.
Πεδίον, τόπος ὁμαλὸς, καὶ πέδα, τὰ λωρία,
Διὰ τοῦ $\bar{\epsilon}$ ψιλοῦ αὐτὰ γράφε μοι πάντως, φίλε·
Πέδαις (1), δεσμὰ τὰ τῶν ποδῶν, ψιλὸν καὶ δίφθογγόν τε.
Πῆρα, σάκος ὑπόμικρος, καὶ πήρα, ἡ τυφλότης
Διὰ τῆς ἦτας γράφονται, καὶ πρόσεχέ μοι, φίλε.
Πύρα, ἡ θέρμη τοῦ πυρὸς, καί γε πυρὸς, ὁ σίτος.
Πυράγρα τοῦ χαλκίου τε, $\bar{\upsilon}$ ψιλὸν γράφε ταῦτα.
[Καὶ] πεῖρα μέντοι τῆς σαρκὸς, καὶ ἔμπειρος ὁμοίως,
Ἔμπειρος, ὁ πανάπειρος, εἴπερ εἰς πάθος πίπτει
Καὶ πειρασμὸν εἰσδέχεται, ναὶ τοῦ ἀντικειμένου,
Διὰ διφθόγγου γράφονται, καὶ πρόσεχέ μοι πάντα.
Πηκτὶς (2) δὲ, τὸ πανδούριον, ἦτα μοι γράφε τοῦτο.
Πυκτίον, τὸ βιβλίον τε διὰ τοῦ $\bar{\upsilon}$ ψιλοῦ τε.
Πιγὴ (3) καὶ πιμελὴ αὐτὸ, τὸ στέαρ δι' ἰώτας.
Πηγὴ, ὕδωρ ἀένναον, διὰ τῆς ἦτας γράφε.
Πυγὴ, μέρη κατώτερα, διὰ τοῦ $\bar{\upsilon}$ ψιλοῦ τε.
Πρὸξ μὲν, ἡ ἔλαφος μικρὸν, πρὼξ, δὲ ἡ δρόσος μέγα.
Πόλος, ὁ οὐρανὸς μικρὸν, πῶλος, ὁ ὄνος, μέγα.
Πόρος, ὁδὸς τὸ $\bar{o}$ μικρὸν, ἡ δὲ τυφλότης, μέγα.
Πτύον τοῦ σίτου $\bar{\upsilon}$ ψιλὸν, πτίλον, πτερὸν ἰῶτα.

Ῥήνα (4), τὸ πρόβατον ἐστὶ, καὶ ῥίνα τοῦ ἀνθρώπου·
Τὸ πρῶτον ἦτα γράφεται, τὸ δεύτερον ἰῶτα.
Ῥίνα, τὸ δέρμα λέγεται πάλιν ἐν Ἡσιόδῳ.
Ῥύνα, διὰ τοῦ $\bar{\upsilon}$ ψιλοῦ, λύτρωσις ἐστὶ βλάβης.
Ῥῖγος (5) τὸ κρύος λέγεται, ἰῶτα γράφε τοῦτο·

(1) Forme vulgaire pour πέδαι.

(2) Cod. πηκτής.

(3) Le mot πιγὴ est inconnu; comme synonyme commençant par πι, on peut citer πῖαρ.

(4) Encore deux accusatifs devenus nominatifs.

(5) Cod. ῥίγος.

Ῥῆγος (1), βαπτὸν ἱμάτιον, ἦτα μοι τοῦτο γράφε,
Ὅτι ῥηγεὺς μὲν ὁ βαφεὺς λέγεται τῶν ἐμπίλων (2).

Σῦκον, ὀπώρα ῡ ψιλὸν, σηκὸς, ὁ τάφος ἦτα.
Σῆτος καὶ σὴρ, ὁ σκώληξ τε, ὁ νήθων τὴν μετάξαν,
Διὰ τῆς ἦτας γράφεται · σίτος μέντοι τῆς γαίης,
Διὰ ἰώτας οὗτος γε · συὸς δέ γε ὁ χοῖρος,
Πάλιν διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ γράφε μοι τοῦτο, φίλε.
Σκυθροπὸς (3), ὁ ἰσχνόφωνος μικρὸν τὸ ō ὑπάρχει,
Καὶ σκυθρωπὸς, ὁ λυπηρὸς, τοῦτο πάλιν μεγάλῳ.
Ὁμοίως καὶ τὸ σιωπῶ, διπλὸν γράφε καὶ τοῦτο ·
Τὸ σιοπῶ, ἰσχνοφωνῶ καὶ ὡς πυκνὰ βοάω ·
Μικρὸν τὸ ō προσγράφεται, καὶ σιωπῶ, τὸ κλαίω,
Τοῦτο διφθόγγιζον ἀεὶ, καθὼς τὸ ō σημαίνει.
Σπήλαιον ἦτα γράφεται, σπῖλος (4), ῥύπος ἰῶτα.
Στύλος τοῦ οἴκου ῡ ψιλὸν, στήλη, εἰκὼν γὰρ ἦτα.
Σμύχῶ (5), τὸ καίω ῡ ψιλὸν, καθαίρω δὲ ἰῶτα.
Σελήνη ἦτα γράφεται, σέλινον δὲ ἰῶτα.
Σορὸς, ὁ τάφος ō μικρὸν, σω[ρὸς, ὁ ὄγκος μέγα],
Ἐξ οὗ σωρεύω ῥῆμα τε καὶ σωρηδὸν τὸ πλῆθος.

Τὴν τύχην γράφομεν ψιλὸν, καὶ δίφθογγον τὸν τοῖχον.
Αὐτοῦ τοῦ κάστρου τείχησον ἡμᾶς, Χριστὲ, ἀγγέλοις ·
Τὸ τεῖχος γὰρ τὸ ἄρρηκτον (6) ἡ Θεοτόκος πέλει,
Καὶ τὸ τυχὸν μὴ ἀμελῇς (7), ἀεὶ αὐτῇ προσπίπτει.
Πάλιν ὁ τοῖχος τοῦ πηλοῦ, διὰ τοῦ ō ἰῶτα.
Τὰ ὄρη (8) ἦτα γράφεται, τῷ ὄρει ē ἰῶτα.
Τηρῶ μὲν, τὸ ἐπιτηρῶ, ἦτα μοι γράφε τοῦτο.
Τυρὸν, τὸ γαλακτόπηκτον (9), ῡ ψιλὸν γράφε τοῦτο.
Τυτθὸν μικρὸν διὰ τοῦ ῡ, τιτθοὶ, μαστοὶ ἰῶτα.

(1) Cod. ῥήγος. Cf. Zon. — (2) Fort. ἐμπίπλων. Cf. p. 249.
(3) Les anciens n'avaient point cette différence d'orthographe.
(4) Cod. σπίλος.
(5) On écrivait donc σμύχω au lieu de σμήχω, au moyen âge.
(6) Cod. ἄρηκτον. — (7) Cod. ἀμελείς.
(8) Devrait être placé avec les mots commençant par Ο.
(9) Cod. γαλακτόπυκτον. Mot nouveau. On ne connaissait que γαλακ-

Φλοιὸν, τὸν φλοῦν διφθόγγιζον, φληὸν (1) τοῦ οἴκου ἦτα.
Φονὴ, ἡ φόνευσις μικρὸν, φωνὴ, ὁ ἦχος μέγα.
Φίλον, τὸν ἀγαπώμενον (2) διὰ ἰώτας γράφε·
Καὶ φύλλον πάλιν τοῦ δενδροῦ διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ τε.
Καὶ φῆλος μὲν, ὁ φλύαρος, διὰ τῆς ἦτας πάλιν.
Φύσις διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ γράφεται τοῦ ἀνθρώπου·
Φείσῃς, τὸ ἐλεεῖς ἐστὶ, διὰ τῆς ε ἰώτας·
Φήσεις τὸ λέξεις λέγεται, διὰ τῆς ἦτας πάλιν.

Χροιὰ, ἡ χρόα δίφθογγον, χρήα (3), μαντεία ἦτα
Καὶ χρίω, τὸ ἀλείφω (4) τε, ἰῶτα τοῦτο γράφε.
Ὡσαύτως χεῖραν λέγομεν ὅμως τὴν ἡμετέραν,
Καὶ διφθογγίζομεν αὐτὴν, καὶ χήραν, τὴν γυναῖκα,
Διὰ τῆς ἦτας γράφομεν, ὡς εὗρον (5) ἐν τοῖς πάλαι.
Χείρων, ὁ ἱπποκένταυρος, ε καὶ ἰῶτα γράφε.
Χοῖρος (6), τὸ μοχθηρὸν αὐτὸ, διὰ τοῦ ο ἰῶτα.
Χύραν (7) διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ λέγουσι τὴν καρδόπην.
Χεῖμαρ (8), ὁ ποταμὸς ἐστὶ, ναὶ διὰ τῆς διφθόγγου.
Χίμαρ, ὁ πρόβολος αἰγῶν, ἰῶτα γράφε τοῦτον.
Χιλὸς ὑπάρχει ἡ τροφὴ, ναὶ διὰ τῆς ἰώτας.
Χυλὸς πάλιν, τὸ φάρμακον διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ τε.
Χόρα, ἡ χόρευσις μικρὸν, χώρα, χωρίον μέγα
Χώρα δὲ τὸ χωράφιον διὰ διφθόγγου πάλιν.
Χέρης, ὁ στρατηγὸς ψιλὸν, χαίρῃς, εὐφραίνῃς μέγα
Χειμὼν, χειμωνικὸς (9) καιρὸς, ε καὶ ἰῶτα γράφε·
Χυμὸς, ὁ σίελος αὐτὸς, διὰ τοῦ ῡ ψιλοῦ τε.

τοπαγής. On peut aussi insérer dans les lexiques les deux composés γαλακτόμικτος et γαλακτουργία dont je donnerai ailleurs des exemples.

(1) φληὸν est peut-être une forme vulgaire de φλιά.

(2) Cod. ἀγαπόμενον διὰ ἰῶτα.

(3) Le mot ancien est χρησμός. — (4) Cod. ἀλίφω. — (5) Cod. εὕρων.

(6) Est-ce une orthographe particulière répondant à χεῖρον ?

(7) Ce mot m'est inconnu.

(8) Cod. χείμαρ. Probablement une forme vulgaire de χείμαρρος, comme χίμαρ pour χίμαρος.

(9) Cet adjectif n'était connu que par S. Épiphane.

Ψῆφος, ἡ κρίσις γράφεται διὰ τῆς ἦτας, φίλε·
Ψίφος (1) μέντοι ὁ ἀριθμὸς, πάλιν διὰ ἰώτας.
Ψηλὸς (2), ὁ ἄνθρωπος αὐτὸς, ὁ ὑψηλός γε ἦτα·
Ψιλὸς, γυμνὸς ἢ καὶ λεπτὸς, τοῦτο διὰ ἰώτας.
Ψιδνὸς (3) μὲν καὶ ὁ μαδαρὸς, καὶ τοῦτο δι' ἰώτας.
Ψιαὶ (4), οἱ λίαν σταλαγμοὶ, πάλιν διὰ ἰώτας·
Ψυαὶ (5), οἱ περινέφριοι (6) τόποι διὰ τοῦ ῦ γε.
Ψυχρὰ γὰρ καὶ τὰ μάταια καὐτὰ ὁμοίως γράφε·
Ψυχὴ καὶ ψῦχος ῦ ψιλὸν, ψίχα ἄρτου ἰῶτα.

Ταῦτα εἰσὶ τὰ παρ' ἐμοῦ, ὦ φίλε, γεγραμμένα,
Ἅπερ κἀγὼ μεμάθηκα παρὰ τοῦ διδασκάλου·
Ταῦτα σοι ἐσχεδίασα, ἵνα καὶ σοὶ (7) γνωρίσῃς
Πνευμάτων ἀντιστοίχων τε λόγους δεδιπλασμένους,
Ἐν μικροτάτῳ λόγῳ τε καὶ πεζικῇ τῇ λέξει,
Ἵνα μὴ συνθολώσω σου τὸν νοῦν ταῖς ὑψιλέσσι
Λέξεσιν ἀμειβόμενος σῆς νεοφύτου παίδας (8).
Σὺ παντελῶς μὴ ἀμελῇς, ὅπως γνωρίσεις πάντα
Καὶ λάβεις γνῶσιν ἀκραιφνὴν γράφειν ἐπισταμένως.

III.

Στίχοι ἴαμβοι εἰς τὴν γραμματικήν.

[Τῆς] γραμματικῆς (9) εἰμὶ τέχνης πυκτίον,
Εὔληπτον, εὐσύνοπτον, ἐστενωμένον,
Σαφὲς, καθαρὸν, εὐκρινῶς γεγραμμένον,
Πρὸς πεῦσιν ἰθύνον τε τὰς ἀποκρίσεις.

(1) Encore une différence d'orthographe inconnue aux anciens.

(2) Voy. Du Cange, v. Ψηλός. — (3) Pour ψεδνός.— (4) Pour ψιάδες.

(5) On accentue ordinairement ψύαι.

(6) On ne connaissait que la forme περίνεφρος. On trouve une autre désinence dans ἐπινεφρίδιος.

(7) Fort. σύ. — (8) Comme génitif de παῖδα.

(9) Cod. Γραμματικῆς. J'ai ajouté τῆς pour la mesure.

Ὁ γὰρ τρόπος φέριστος εἰς τὸ συνέχειν
Ἅπαντα (1) λόγον, μαθητῶν φάος πέλω.

Ἕτεροι.

Τὴν εἰσαγωγὴν ταύτην καχῶς, φιλότης,
Καὶ τὰ λοιπὰ ξύμπαντα τῆςδε τῆς βίβλου
Σπεῦδε τάχος (2), μάνθανε ὅσον ἰσχύεις,
Ὅπως κλεισθῇς ἐν συνετῷ [τῷ] λογίῳ.

Ἕτεροι.

Τῶν ἱστοριῶν συναγωγὸς τυγχάνω,
Καὶ λέξιν ὀρθῶ, καὶ μέτροις ἐφιστάνω.

Ἕτεροι.

Ἡ λογικὴ ξύμπασα τέχνη τοῦ λόγου
Τοῖς φιλομαθέσι τε καὶ φιλολόγοις (3)
Κρείσσων μαργάρων καὶ πολυτίμων λίθων,
Καὶ χρυσοστήμων (4) ἐμπίπλων (5) καὶ βλατίων,
Νομίζεται γὰρ βελτίων πάντων λόγος.

(1) Cod. ἅπαν τέ.

(2) Cod. τάχως. Le vers contient plusieurs fautes. On le rectifierait en lisant σπεύδῃς τ. μανθάνειν ὅσσον ἰσχ. Mais peut-être ne faut-il rien changer; le vers suivant prouverait que le poëte ne tient pas compte des brèves et des longues. Dans tous les cas il faut μανθάνειν.

(3) Dans le vers ïambique politique, quelquefois on ne tient pas compte des brèves qui se trouvent au milieu des mots. Voy. Man. Philé, Préf., p. XVI.

(4) Il faudrait χρυσοστημόνων. Mais il paraît admettre une forme χρυσόστημος.

(5) Pour ἐπίπλων. Voy. ce mot et le suivant dans Du Cange.

Ἕτεροι.

Πύλην ἀπλανῆ τῆς γραφῆς, ὃς ἂν θέλῃ,
Ὀρθῶς διελθὼν καὶ συνηριθμημένως (1)
Πάντων ἀκριβῶς τῶν ἐμοὶ γινωσκέτω·
Ἐξ ὧν ἀμέμπτως οἴσεται (2) κρίνειν λόγον,
Πτῶσιν, ἀριθμὸν, εἶδος, σχῆμα καὶ γένος.
Σοφῷ λογισμῷ τοιγαροῦν προσερχέσθω,
Καὶ παιδοτρίβῃ χάραν ὑποκλινέτω·
Οὕτω γὰρ ἂν δρέψεται καλλίων ἄκρον.

Ἕτεροι.

Ὁ Λάζαρος τέθνηκε φύσεως νόμῳ,
Τοῦτον δὲ Χριστὸς ἐξανιστᾷ τοῦ τάφου,
Ἄψυχον ὄντα καὶ νέκυν ὀδωδότα·
Ἀλλ' αὐτὸς οὗτος, ὁ ζωῆς χορηγέτης,
Ζωῆς ὁ κρατῶν καὶ θανάτου δεσπόζων,
Ὁ καὶ θανατῶν, ζωοποιῶν τε ξένως,
Ὑμᾶς ἀναστήσειε προσφιλῆ τέκνα
Τῆς ἀμαθίας, ὥσπερ νεκροὺς ἐκ τάφου.

Στίχοι (3) Θεοδοσίου γραμματικοῦ.

Ὁ δημιουργὸς τῶν ἁπάντων κτισμάτων,
Καὶ τῶν χρόνων κύριος ὡς παντεργάτης,
Σὺ τὴν ἐνιαύσιον εὐθυκυκλίαν (4),
Ὁ πανσθενουργὸς (5) εὐλόγησον δεσπότης,

(1) Cet adverbe est bon et peut être ajouté aux lexiques. On ne connaît pas d'exemple du simple ἠριθμημένως.

(2) Cod. ἴσεται. — (3) A la marge ἴαμβοι.

(4) Ce composé est inconnu aux lexiques.

(5) Elog. in S. Panteleem., p. 18. Theod. Prodr. cod. Ven., fol. 13, v°: Καὶ χεῖρα βλέπων κραταιὰν τῶν δυναστῶν δυνάστου, Ἣν ὑψηλὸς ἐκράτυνε πανσθενουργοῦ βραχίων. *Id.*, *ib.*, fol. 66, v°: Καὶ θέλησιν φιλάγαθον πανσθενουργοῦ δεσπότου. Voy. encore cod. gr. Paris. 1087,

Μητρὸς λιταῖς σῆς ὑπερευλογημένης (1)·
Καὶ τῷ νεωστὶ σχεδογραφεῖν ἠργμένῳ
Παντευλογείτω (2) δεξιᾶς τῆς σῆς σθένει,
Ἐπευλόγησον (3) τὴν προκάταρξιν, Λόγε,
Ὡς καὶ τὸ τέρμα τῆς γραφῆς τῆς τοῦ σχέδους
Ῥᾷον διελθὼν εὐλογεῖ τὸ σὸν σθένος.

Ἕτεροι τοῦ κυροῦ Μανουὴλ τοῦ Μοσχοπούλου.

Ἐπεὶ προείλου τὸν λόγον, λογεμπόρε (4),
Κράτιστον ἄλλων πραγμάτων πεφυκέναι,
Ὀρθοῖς λογισμοῖς καὶ διαπύρῳ (5) πόθῳ,
Καὶ τὴν πενίαν τοῖς πᾶσι βδελυκτέαν,
Κρεῖττον προκρίνῃς μυρίων τρυφημάτων,
Θέλων ἀλύξαι τὴν ἄγαν ἀγροικίαν.
Αὐτὸς παραινῶ, φίλε, φιλίας νόμῳ
Μὴ πρὸς τὸ μῆκος ἐγκατοπτεύειν (6) λόγου
Τὴν οὐ σταθερὰν δειλαίαν (7) δειμαλέαν
Τοῦ νοῦ κατασείσειας ὡς ἄνους δράσας·
Ἀλλὰ διάρας τὰ κύκλα τῆς καρδίας
Πρὸς τὸν βασιλεύοντα τῶν ὅλων βλέπε,

fol. 162, r°. Ce composé me remet en mémoire πανσθενουργόφωτος qui manque au *Thesaurus*. On le trouve dans S. Jean Damascène, *Opp.*, t. I, p. 678, et dans le *Spicil. Rom.* de Maï, t. V, p. 250.

(1) Ce mot, assez rare, se rencontre aussi dans *Græc. Orthod.*, t. I, p. 200; cod, gr. Paris. Suppl. 287, p. 82 et dans S. Germain de Constantinople, cod. gr. Coislin. 278, fol. 145, r°.

(2) Ce composé manque aux lexiques. On ne connaissait que παντευλόγητος d'après un seul exemple tiré des Bollandistes. Pour ce dernier mot, voy. aussi S. Éphr., *Opp.*, t. III, p. 534; *Spicil. Solesm.*, t. I, 346; et cod. gr. Paris. 362, fol. 43, v°.

(3) Cité dans le *Thes.*, mais sans exemple. On en trouve un dans S. Germ. CPolit., cod. gr. Coisl. 278, fol. 152, v°.

(4) Ce passage prouverait qu'il faut accentuer λογεμπόρος et non λογέμπορος. Cf. *Thes.*, s. h. v.

(5) Cod., διαπείρῳ.

(6) Fort. ἐγκατοπτεύων. On peut ajouter ce composé aux lexiques.

(7) Cod. δειλέαν.

Πρὸς τὴν παναμέτρητον (1) ἀντευσπλαγχνίαν,
Πρὸς τὸν δοτῆρα τῆς ἀγαθοεργίας,
Ἐκεῖσε προσπήγνυε τὰς σὰς ἐλπίδας,
Τὸν ὄκνον ὦθει, βάλε τὴν ῥᾳθυμίαν·
Ἕξεις ταχίστην οἶδα τὴν ἰθυμίαν (2),
Αὐτὸς γὰρ ἀνέκφραστον ἐν λόγοις χάριν
Ἐμπρυτανεύσει (3) καὶ χορηγήσαιτό (4) σοι,
Καὶ συναριθμήσει σε τῷ σοφῷ κλέει.

Ἕτερος τοῦ αὐτοῦ.

Δεινὸν μὲν αὐγὰς ὀμμάτων ἐσβεσμένας
Ὡς δυστυχοῦντα τινὰ βιαίως φέρειν,
Καὶ μὴ τὸ λαμπρὸν μηδόλως (5) προσεμβλέπειν
Τῶν χρηειδῶν (6) ἀκτίνων τῶν τοῦ φωσφόρου,
Δεινὸν δὲ, δεινότατον αὔλους κόρας,
Νυκτὶ ζοφώδει (7) μυρίας ἀγροικίας
Ἠμβλημένας (8) καὶ κατασκοτωμένας (9)·
Ἐπεὶ δ' ὑμεῖς βούλεσθαι (10) τόνδε τὸν σκότον
Διασκεδάζειν ταῖς νοηταῖς ἀκτίσι,
Ἤδη δὲ κατάρχεσθαι τῆς σχεδουργίας (11),
Καὶ γῆν βαδίζειν οὐχ ὁρᾶτε τὸ τέως.
Εὑρὼν ἐρεύναν καθάπερ προπομπέα

(1) Cod. παν' ἀμέτριτον ἀντ' εὐσπλαγχνίαν. Ajoutez aux lexiques les deux mots παναμέτρητος et ἀντευσπλαγχνία.

(2) Fort. ἰθυνίαν.

(3) Composé inconnu aux lexiques. Voy. plus bas, v. 14 de la pièce suivante.

(4) Cod. χορηγήσειτό σοι par correction. Il y avait d'abord χορηγήσετό σοι.

(5) Cod. μηδ' ὅλως. — (6) Fort. χρυσίδων. — (7) Cod. ζοφώδι.

(8) Fort. ἠμβλυμένας.

(9) Fort. κατεσκοτωμένας. Le mot κατασκοτόω est nouveau et peut être ajouté aux lexiques..

(10) Fort. βούλεσθε.

(11) Pour le mot σχεδουργία, voy. *Notic. et Extr. Mss.*, t. VII, p. 247, et cod. gr. Paris. 2831, fol. 197, v°.

Ὑμῖν ἑορτὴν τῆς νοητῆς λαμπάδος,
Ἔγωγε τὰ νῦν ἐμπρυτανεύω, νέοι·
Μηδεὶς τὸ λοιπὸν ἐξ ὑμῶν δειλιάτω,
Μὴ καταπιπτέτω τις ἐν ῥαθυμίᾳ,
Χ' ὑπτία τὸν νοῦν καθυποσκελιζέτω (1),
Ἀλλ' ἀόκνως (2) μοι καὶ σταθερῶς ἐλθέτω,
Καὶ νωχελίαν τὴν πικρὰν ῥαπιζέτω·
Οὕτως γὰρ εὖ δράσαντες εὐλόγως, νέοι,
Ἐς τάχος (3) ἀνύσετε τὸν λόγου δρόμον.

IV.

Μάθε (4) καὶ χρῆσιν, φίλε μου, σπανίων ὀνομάτων
Καὶ τῶν στοιχείων ἁπασῶν (*sic*) τῶν εἰκοσιτεσσάρων.

Ἀάννης μὲν, ὁ χρήσιμος. Ἄασος, ὁ μαχήμων (5).
Ἄβαλον δὲ, τὸ ἄτακτον. Ἄβαζος, ὁ μὴ βάζων.
Ἀββὰς, ὁ γέρων μὲν πατήρ. Ἄβρομος, θορυβώδης (6).
Ἅβραι δουλίδαι (7) λέγονται. Ἁβρύνεται (8), κοσμεῖται.
Ἄβδια τε καὶ Ἄβδηρα (9), ἡ θάλασσα καλεῖται.
Ἀβέβηλον, τὸ καθαρόν. Ἄβας, ὁ μέγας ῥήτωρ.
Ἀγακλειτὸς, ὁ ἔνδοξος. Ἀγανοφρονῶν, πρᾶος.
Ἄγανα δὲ, ἡ ἅμαξα. Ἀγέρωχος (10), αὐθάδης.
Ἀγελαῖος, ὁ ἄ[γραυλος]. Ἀγήνωρ, ὁ ἀνδρεῖος.
Ἀγητεὸς (11), ὁ θαυμαστός. Ἀγμὸς, κρημν[ώδης (12) τόπος].
Ἀγνώμων, ὁ ἀχάριστος. Ἀγύρτης, ὁ πανοῦργος.
Ἄγμα τὸ θλάσμα λέγεται. Ἄγκος, ὁ κοῖλος τόπος.
Ἀγὸς ἐστὶν ὁ ἀρχηγός. Ἄγος, τὸ μίασμά τε.

(1) N'était connu que par un passage des lettres de saint Nil.

(2) Voy. Stob., Append., p. 64; codd. gr. Paris. 1534. fol. 106, r°, et 1485, fol. 131, v°.

(3) Cod. τάχως ἀνύσηται.

(4) Ce vers est pris de Psellus, v. 266, où il y a δέσποτα au lieu de φίλε μου.

(5) Cod. μαχίμων. — (6) Cod. θορυβόδης. — (7) F. δουλίδες.

(8) Cod. ἀβρύνεται. — (9) Zon. Ἄβδηρα. — (10) Cod. ἀγέροχος.

(11) Pour ἀγητός. — (12) Cod. κρυμν....

Ἄγγαρος (1) γὰρ, ὁ ἄγγελος. Ἀγγῆλαι, τὸ σεμνύναι.
Ἀγχίνοια, ἡ [σύν]εσις. Ἀγίλη, ἡ μωρία.
Ἄγω, τὸ φέρω λέγεται. Ἀγωγεὺς (2), [τὸ σχοινίον].
Ἀδαὴς γὰρ, ὁ ἀμαθής. Ἀδάμας [δὲ, ὁ λίθος].
Ἀδήριτον (3), τὸ ἄμαχον. Ἀδέρκω, τὸ μὴ βλέπω.
Ἀείσω, τὸ ὀδεύσω τε καὶ τὸ ἀκούσω (4) λέγει (5).
Ἄελλα ἔστιν ἡ πνοὴ καὶ συστροφὴ ἀνέμου.
Ἄζην ὁ πώγων λέγεται. Ἀζειρὸν (6), τὸ ποικίλον.
Ἄητος, ὁ ἀκόρεστος. Ἄητον (7), τὸ πυρῶδες.
Ἀθέμιτα, τὰ ἄδικα. Ἡ μέλισσα, ἀθρήνη.
Ἀθρίμματα πεμπόμενα δῶρα τῶν γαμηλίων.
Ἀθῶος, ὁ ἀζήμιος· θωὴ γὰρ ἡ ζημία.
Αἴθηρα (8), θρὶξ τῆς κεφαλῆς. Αἰθρία, ἡ εὐδία.
Αἱμύλος (9), ὁ ἀπατεών. Αἵμων, θηρίων κόλαξ.
Αἰρόπινον, τὸ κόσκινον. Αἶσα (10) ἐστὶν ἡ τύχη.
Αἴσυλά τε (11), τὰ ἄδικα. Αἶσχος, ἡ λοιδορία (12).
Αἰχμή τε, τὸ κοντάριον. Αἴψη δὲ, ἡ ταχύτης.
Ἀκίκυς (13), ὁ ἀνίσχυρος. Ἀκὶς, βέλους ὀξύτης.
Ἀκόρεστος, ἀχόρταγος (14). Ἄκυθος (15), μωρολόγος.
Ἀκαριαῖον, τὸ μικρόν. Ἀ[κύ]ματον, τὸ πλ[οῖον].
Ἄκος, ἡ θεραπεία τε. Ἀ[κεστὴς] ἰατρός τε.
Ἀλαπαδνὸς, ὁ ἀσθενής. Ἄλη ἡ πλάνη ἔστιν.
Ἀ[λαλα]γμὸς, τὸ ὕψωμα φωνῆς ἐπινικίας.
Ἀλεξιτὴρ (16), ὁ βοηθός. Ἄλγος, πόνος καὶ λύπη.
Ἁλίπεδον, τὸ ὁμαλόν. Ἀλίσας, τὸ κονίσας.
Ἀλιθερὲς, τὸ χλιαρόν. Ἀλδαίνειν, μεμηνέναι (17).

(1) Psell. v. 267.
(2) Cf. Psell. v. 269.
(3) Cod. ἀδήρητον.
(4) Dans ce dernier sens, le mot s'écrit ἀΐσω. — (5) Fort. λέγε.
(6) Cod. ἀζηρόν. Zon. ἄζειρον. — (7) Psell., v. 292.
(8) La prononciation a fait admettre une fausse orthographe à l'auteur. Αἴθηρα est pour ἔθειρα.
(9) Cod. αἰμύλος. — (10) Cod. αἶσσα. — (11) Cod. αἴσυλλα.
(12) Cod. λοιδωρία. — (13) Zon. Ἄκικυς· ὁ ἀνισχυρός.
(14) Pour ἀχόρταστος. — (15) Cod. ἄκιθος. Zon. παμμάκυθος, ὁ μωρός.
(16) Cod. ἀλεξητήρ. — (17) Cod. μαιμηνύναι. Psell., v. 598.

Ἀλυσθαίνειν (1), ἀδημονεῖν. Ἀλεκταίνειν, τὸ κλαίειν.
Ἅλισον (2), τὸ ποτήριον ἐκ τοῦ ἀλίζειν ἅμα.
Ἄλφιτά τε, τὰ ἄλευρα. Ἀλμάδαι (3), αἱ ἐλαίαι.
Ἀμάρυγμα, ἡ λαμπηδών. Ἄμβων, ὀφρὺς πετραίας (4).
Ἄμβη ἡ χύτρα λέγεται. Καὶ ἀμητὸς, τὸ θέρος.
Ἀμενηνὸς, ὁ ταπεινός. Ἄμεινον, τὸ βελτίον.
Ἀμισχολκίον, ὕελλος κύστεως οὐροδόχου.
Ἀμ[όλυντον], τὸ εὐπρεπὲς ἔργον ἡγιασμένον.
Ἄμοτον (5), τὸ ἀπλήρωτον. Ἀμόργη, ἡ τρυγία.
Ἀμύμων τε, ὁ ἄψογος. Ὁ βοηθὸς, ἀμύντωρ.
Ἀμφίβληστρον (6), τὸ δίκτυον. Ἄμπυξ, κόσμος τῆς κάρας.
Ἀμφίδια, τὰ ψέλλια. Ἀμφηκές (7) τε, τὸ ξίφος.
Ἀνακωχὴ, ἀνάπαυσις. Ἀνασοβεῖ, κινεῖται.
Ἀνάπαυλα, κατάπαυσις. Ἀνάξω, τὸ ἀνάγω.
Ἀνάγωγος (8), ὁ ὑβριστής. Ἀνάρσιος ἐχθρός τε.
Ἀνδράχνη, χοιροβότανον. Ἀναιρεῖν (9), τὸ μαντ[εύειν].
Ἄντρον ἐστὶ τὸ σπήλαιον. Ἀνδράποδ[ον, ὁ δοῦλος].
Ἄορ, τὸ ξίφος τὸ μακρόν. Ἀκινάκης (10), τὸ μάχλος.
Ἀραιός τε, ὁ ἰσχυρός. Ἅρπη δὲ, ἡ δρεπάνη.
Ἄρνος (11) δὲ, ὁ πόλεμος. Καὶ ἀρητὴρ, ὁ θύτης,
Παρὰ τὸ αἴρειν εἰς Θεὸν τὰς χεῖρας ἱκετεύων.
Ἀρκύων (12) τε, τὸ δίκτυον. Ἀρωγὸς, ὁ ἀμύντωρ.
Ἄρσις (13) ἐστὶ τὸ βάσταγμα. Ἀπρὶξ, ὅλῃ δυνάμει.
Ἄσα ἡ χάσμη λέγεται. Ἀσκάντης τε, ἡ κλίνη.
Ἀσπίδα, τὸ σκουτάριον. Ἀσφάραγος (14), ὁ λάρυγξ.

(1) Cod. ἀλισθ. Cf. Psell., v. 299.
(2) Zonare, qui écrit ἄλεισον, donne une autre étymologie.
(3) L'orthographe régulière serait ἁλμάδες.
(4) Fort. πετραῖα ou τῆς πέτρας. Cf. Suid. s. v. Ἄμβη, et Psellus, v. 274, où on lit : Ἡ λαμπηδὼν, ἀμάρυγμα. Ἄμβων, ὀφρὺς τῆς πέτρας.
(5) Psell., v. 275. — (6) Cod. ἀμφίβλιστρον τὸ δυκτίον.
(7) Cod. ἀμφικές. — (8) Psell., v. 286. — (9) Psell., v. 296.
(10) Cod. gr. Coisl. 392 : Ἀκινάκης σπαθαρομάχαιρον, ῥηκτάριν δόρυ, ἢ ἀκόντιον Περσικόν.
(11) Le vers a une syllabe de moins. Fort. Ἄρειος δὲ ὁ πόλ.
(12) Leg. ἄρκυον. — (13) Psell., v. 280.
(14) Cod. ἀσφάραγγος, ὁ λάρυξ.

Ἀταρτηρὸς, ὁ χαλεπός (1). Ἀτειρὴς, ὁ ἀνδρεῖος.
Ἀτάρβητος, ὁ ἄφοβος· τάρβος γὰρ ἦν ὁ φόβος.
Ἀτάσθαλος μὲν ὁ μωρὸς, ἄδικος τὸ παράπαν.
Ἀτίθασον, ἀνήμερον· ἄτη γὰρ [ἦν ἡ] βλάβη.
Αὐθάδης τε, ὁ ἀλαζών. Αὐδὴ, φωνὴ μεγάλη.
Αὐλίκουροι, οἱ φύλακες. Αὖραι, πνοαὶ ἀνέμων.
Αὐθαίρετος, ὁ αὐστηρός. Αὐλῶνες, φαραγγώδεις.
Αὐσόνιος, ὁ Ἰταλός. Αὐχμώδης, ξηρὸς τόπος.
Αὔχημά τε, τὸ καύχημα. Αὐχῶμαι, τὸ καυχῶμαι.
Ἀφέρτεροι (2), παχύτεροι. Ἀφαὶ, πληγαὶ βαρεῖαι.
Ἀφαυρός τε, ὁ ἀσθενής. Ἄφενος (3), πλοῦτος μέγας.
Καὶ ἀφνειὸς, ὁ πλούσιος. Ἄχθος, λύπη μεγάλη.
Ἀφραίνει (4), τὸ παραφρονεῖ. Ἀφροδισία (5), μίξις.
Ἀχείρωτος, ἀκράτητος. Ἄχερδος, εἶδος χόρτου.
Ἀχλὺς τὸ σκότος λέγεται. Ἀγχίνοια, ἡ γνῶσις.
Ἄχνη ἡ τρίχωσις ἐστίν. Ἄχνυμαι (6), τὸ λυποῦμαι.
Ἄχραντον, τὸ ἀμόλυντον. Ἀχὼν (7), εἶδος ἀμπέλου.
Ἀχὼρ (8), ἀποπιτύρισμα. Ἄγρις δὲ, ἡ ὀδύνη.
Ἅψεα (9), μέλη ἅπαντα. Ἀψίνθιος (10), βοτάνη.
Ἁψίδα (11) λέγεται στοά. Ἀψοφητὶ, ἡσύχως.
Ἄψορρος (12), ὀπισθόρμητος. Ἀψίκορος, ὁ χαῦνος.
Ἄωρόν τε, τὸ πρὸ καιροῦ. Ἀωρία, σκοτία.
Ἄω, τὸ ἀπανθίζω τε. Ἄωτον δὲ, τὸ ἄνθος.
Ἄω, τὸ πνέω λέγεται. Ἀῶδες (13), τὸ εὐῶδες.
Ἀωρολεὶς (14), ὁ φαλακρός. Ἀωρήσας, κρεμάσας.

(1) Cod. χαλαιπός.

(2) C'est peut-être ainsi qu'il faut lire dans Hésychius, qui donne ταχυτέρους, ce dernier étant plutôt la glose d'ἀφάρτερος.

(3) Cod. ἀφνιός. — (4) Cod. ἀφρένει. — (5) Cod. ἀφροδησία.

(6) Cod. ἀχνῦμαι.

(7) Mot connu seulement par Suidas et par Zonaras.

(8) Psell. v. 297. — (9) Cod. ἄψεα.

(10) Fort. ἀψίνθιον.

(11) Cod. ἀψίδα-ἀψοφοιτί. — (12) Cod. ἄψορος.

(13) Signification inconnue. Nous disons dans le même sens: « pas d'odeur, bonne odeur. »

(14) Fort. ἀωρολής. La forme régulière est ἀωρόλειος.

Ἀρχὴ τοῦ β̄ στοιχείου.

Βαβαὶ, θαυμαστικὴ φωνή. Βάβαξ, ὁ μέγας λάλος.
Βαβύας (1) λέγεται πηλός. Βαδελεγεῖ (2), ἀμέλγει.
Βάραθρον, τὸ θεμέλιον. Βαιόν γε, τὸ ὀλίγον.
Βάκηλος, ὁ ἀνόητος. Βάκχος δὲ, ὁ μεθύων.
Βαλάντιον, μαρσίπιον. Βαλβὶς (3), ἀρχὴ πραγμάτων.
Βαλάνια (4), τὰ λοετρά. Βαλανάγρα, ἡ κλεῖδα.
Βάρβιτον (5), τὸ ψαλτήριον. Βαῦνος, ἡ καμινός τε.
Βάταλός τε καὶ οἴνιτος, ὁ ἀναιδὴς (6) καὶ πόρνος.
Βάττος δὲ, ὁ τραυλόφωνος. Βέλεμνά τε, τὰ ξίφη.
Βάκλα (7), ἀξίνη δίστομος. Βέβρυξ, τροχὸς ὁ βρύχων.
Βαιτὼν (8), ὁ πάνυ εὐτελής. Βηλὸς, σταθμὸς τῆς πύλης.
Βληχὴν ἐστὶν τὸ στριγγανόν. Βουκάπη (9), βοῶν φάτνη.
Βητάρμων τε, ὁ μέθυσος. Βλίτον (10), εἶδος λαχάνου.
Βηνιτιῶ (11), μεθύω τε. Βινῶ, συνουσιάζω.
Βόμβος ὁ ἦχος λέγεται. Βολβὸς, βοεία (12) κόπρος.
Βουγάϊος, ὁ μέγας τε. Βούπαις (13), νέος, ἀφῆλιξ.
Βουκάριος, ἀσύνετος. Βουφάγος, πολυφάγος.
Βοσὸρ, ἐσθής τις κόκκινος (14). Βριμάζω, τὸ βρυχῶμαι (15).
Βοτῆρες, οἱ ποιμένες τε. Βρυκάνη τε, ἡ σάλπιγξ.
Βρέτας μέντοι, τὸ εἴδωλον. Βρένδος (16), εἶδος ἐλάφου.
Βρεβία, ἡ ἐπιστολή. Βραβεῖον (17) τε, ἡ νίκη.
Βρέμει, ταράσσει καὶ ἠχεῖ. Βρυάζει, τὸ τρυφᾶται.
Βρυτάτια (18), τὰ τζίπουρα (19) τῆς σταφυλῆς (20) καλοῦνται.

(1) Leg. βαβύλας. — (2) Cf. Hes. Dans Zon. βαδελαγεῖ.
(3) Psell. v. 300 : Βαλβὶς, ἀφετηρία. — (4) Leg. βαλανεῖα.
(5) Cod. βάρβητον. On dit ordinairement βάρβιτος.
(6) Cod. ἀναιδείς. — (7) Cf. Hes. v. Βάκλον.
(8) Cod. βέτων. Leçon suivie aussi dans Psell., v. 303.
(9) Conf. Hesych. — (10) Cod. βλῆτον. Psell., v. 303.
(11) Cod. βινιτιῶ-βιῶ.
(12) Cod. βοΐα. — (13) Psell., v. 301.
(14) Cod. κόκινος. Psell., v. 302. — (15) Cod. βριχῶμαι.
(16) Cf. *Thes.*, v. Βρεντέσιον. — (17) Cod. βραβίον.
(18) Cf. Zon., v. Βρύτια. — (19) Cf. Cang., v. Τζήπα.
(20) Cod. σταφιλῆς.

Βωμόλοχοι, ἀπαταιοὶ (1), πανοῦργοι τε καὶ κλέπται.
Βωνίτης (2) γῆ, ἡ λιπαρά. Βῶς τε, ἰχθύου εἶδος
Βωμὸς ἱερωσύνης ἦν τόπος ἐκλελεγμένος.
Καὶ βωταλὶς (3), ἡ νυκτερίς. Βῶκαρ, ἄγριον ἔθνος.

Ἀρχὴ τοῦ γ̅ στοιχείου.

Γάγγαλος, εὐμετάβουλος (4), εὐρίπιστος τῇ γνώμῃ.
Γάγγεια, ὕδωρ τὸ ψυχρόν. Γάζα, θησαυροφύλαξ.
Γαισὸς [μὲν] (5), τὸ δοράτιον. Γράκος, τραχεῖα ῥάβδος.
Γαλόεντά (6) τε, τὰ λαμπρά. Γαῦλος, ὁ ζῶν ἐκ ξένων
Γαδαρινὸς, ὁ ποντικός. Γαλῆ δὲ, ἡ [νυμφί]τζα.
Γαργαλισμὸς, ἐρεθισμὸς καὶ ἡδονὴ παντοία.
Γέγηθε, τὸ εὐφραίνεται. Γενναῖος (7), ὁ ἀνδρεῖος.
Γείσιον, τὸ θεμέλιον. Γένυς, ἡ σιαγών τε.
Γέρδιος (8), τὶ ζωΰφιον. Γέρον ἐστὶ τὸ ὅπλον.
Γέρας, τιμὴ παγκόσμιος. Γερήνις (9), ὁ γέρων.
Γῆθος οὖν λέγεται χαρά. Γῆρυς, φωνὴ μεγάλη.
Γήτιά τε, τὰ κρόμμυα (10). Γίται, πτωχοί, αἰτῆται (11).
Γίμφος, δειλὸς (12) καὶ ἄνανδρος. Γλίσχρον τε, τὸ ῥυπῶδες.
Γλάγος τὸ γάλα λέγεται. Γλαύξ τε, ὁ νυκτικόραξ (13).
Γράσος (14), μωρὸς, ἀνούστατος. Γηόρας (15) τε, ὁ ξένος.
Γρῖφον (16), τὸ ζήτημα ἐστί. Γρὺ δὲ, ῥύπος ὀνύχων.
Γλήνη, ἡ κόρη ὀφθαλμοῦ. Γλυφίδες, αἱ ἀκίδες.

(1) Fort. ἀπατεοὶ, forme moderne pour ἀπατεῶνες. Cf. Zon.
(2) Fort. βωνῖτις pour βουνῖτις. Cf. Et. M., v. Βοῦνις.
(3) Cf. Zon. s. h. v.
(4) Article pris d'Hésychius, d'après lequel il faut lire εὐμετάβολος. Le mot εὐμετάβουλος est inconnu. Cod. τῇ γνώμην,
(5) Cod. Γαισός...ήν. Nisi leg. Γαισὸς ἦν τὸ δ.
(6) Fort. γλαόεντα pour ἀγλαόεντα. — Glose d'Hésychius.
(7) Cod. γεναῖος. — (8) Signification inconnue.
(9) Pour γερήνιος. — (10) Cod. κρόμυα. Cf. Hesych.
(11) Régulièrement il faudrait accentuer αἰτηταί. — (12) Cod. δηλός.
(13) Cod. νυκτηκόραξ. — (14) Tiré de l'Etym. M.
(15) Psell., v. 308 : Γηώρας, ὁ ἀλλότριος. Cf. *Thes.*, v. Γειῶραι.
(16) Cod. γρίφον.

Γλωσσόκομον (1), κιβώτιον ξύλινον [δε]δασμένον.
Γόης, πανοῦργος, ἀλαζὼν, ἀπατεὼν καὶ πλάνος.
Γυῖα τὰ μέλη (2) λέγονται. Γύαλον, τὸ κοιλῶδες.
Γυμνάσια, τὰ λοετρὰ καὶ τὰ διδασκαλεῖα (3).
Γύελά τε, ὁ θησαυρός. Γυρὸς, κύρκος (4) ἀπτόδης,
Γωρνάβιος, ὁ ἄοπλος, ὁ μὴ βαστάζων ὅπλον.
Καὶ γωρυτὴ (5), ἡ κουλεὸς, ἤγουν ἡ ξιφοθήκη.

Ἀρχὴ τοῦ δ στοιχείου.

Δᾴδα, λαμπάδα φαεινὴ (6). Δαῖτα, ἡ εὐωχία.
Δαΐφρων μὲν, ὁ συνετός. Δέλιβες, τὰ σφηκεῖα (7).
Δαίσιμον (8), τὸ ἐδώδιμον. Δικτάτωρ (9), ὁ ἐξάρχων.
Δαίω, τὸ καίω, καὶ δαιτρὸς ὁ μάγειρος καλεῖται.
Δάπιδες (10), ὑποστρώματα. Δάμαρ, γυνὴ γαμέτη.
Δαρδάπτω, τὸ ἐσθίω τε. Δέδορκα δὲ, τὸ βλέπω.
Δαῶμεν (11), τὸ μανθάνομεν. Δασμὸς, ὁ μερισμός τε.
Δεῖμος ὁ φόβος λέγεται. Δειρὸς (12), αὐχένος θέσις.
Δειρὰς, τὸ σχίσμα τῶν πετρῶν. Δεινόπα (13), δειμαλέα.
Δεῖσα (14), κόπρος ἡμέτερος. Δεισαλέα, κοπριώδη.
Δέμνια, κοίτης στρώματα. Δέμας, ἔμψυχον σῶμα.
Δελφάκιον, χοῖρος μικρός. Δέλτος, βιβλίον, πίναξ.
Δεννάζει (15) τε, τὸ λοιδορεῖ. Δεῦκος, πάγγλυκον (16) εἶδος.

(1) Cod. γλωσόκομον. — (2) Cod. μέλλη.
(3) Cod. διδασκαλία.
(4) Fort. κυρτός. Le mot ἀπτόδης est sans doute corrompu.
(5) Cod. γωρητή. La forme est ordinairement γωρυτός. Quant à κουλεός, il est du masculin, ὁ κουλ.
(6) Cod. φαίνη. Les deux mots δᾴδα et λαμπάδα sont ici des nominatifs.
(7) Cod. τὰ σφικία. Psell., v. 310, σφηκία. — (8) Psell., v. 311.
(9) Cod. δικτάτορ. — (10) Psell., v. 310.
(11) Corrigez ou δάομεν ou μανθάνωμεν. — (12) Fort. δεῖρος. Cf. Et. M.
(13) Fort. δεινῶπα. Cod. δειμαλαία. — (14) Cod. δεῖσσα.
(15) Cod. δευνάζει-λοιδωρεῖ.
(16) Cod. πάγλυκον. Le *Thes.* ne donne que la forme παγγλύκερος avec un seul exemple.

Δέπας τε, τὸ ποτήριον. Δέος ἐστὶν ὁ φόϐος.
Δέρις τὸ δέρμα λέγεται. Καὶ δέρσα τε, ἡ βρύσα.
Δῆρις (1), ἡ μάχη, καὶ δηρὸς λέγεται ὁ μαχήμων.
Διάκονος, ὁ δουλευτής· κονῶ γάρ, τὸ δουλεύω.

La fin du Δ et le commencement de l'E manquent.

Εἰδάλιμον (2), τὸ εὐειδές. Εἰδὴ δέ γε, ἡμέρα.
Εἴκελος μέν, ὁ ὅμοιος. Εἰκαίως δέ, ματαίως.
Εἰλικρινὲς (3), τὸ ἀληθές. Εἵμας, ἱμάτιόν τι.
Εἰλαπίνη (4), πανήγυρις. Εἱμαρμένη, ἡ τύχη.
Εἰσηγητὴς, διδάσκαλος. Εἴσπραξις, τελεσφόρου.
Ἕκηλός τε, ὁ ἥσυχος. Ἑκάεργος, τοξότης.
Ἐκσκέπτωρ, ὁ νοτάριος. Ἔκηα (5), κεκαυμένα.
Ἔκφρων, ὁ ἔξω γνώσεως. Ἐκάνει, τὸ ληστεύει
Ἐκφάντωρ, ὁ ἐξηγητής. Ἔκλυεν, εἰσακούει.
Ἐκλήπτωρ τε, ὁ μισθωτός. Ἐκμηλῶ (6), τὸ πραΰνω.
Ἐλέατος, ὁ μάγειρος. Ἕλη, σύνδενδροι τόποι.
Ἕλωρ, ἑλκύσματα κυνῶν. Ἐλλόγιμος, ὁ σύννους (7).
Ἐλῶτες (8) τε, οἱ μισθωτοί. Ἕλω δέ, τὸ λαμϐάνω.
Ἐμπεδός (9) τε, ὁ ἰσχυρός. Ἐμπὶς λέγεται κώνωψ.
Ἔμπιδες, σφῆκες. Ἔμπουσα, φάσμα δαιμονιῶδες.
Ἔμπορος, ὁ πραγματευτής. Ἔμογος (10), ὁ κοπώδης.
Ἔμπλεον, τὸ πληρέστατον. Ἔμπαλιν, ἐναντίον.
Ἐμφέριον (11), τὸ ὅμοιον. Ἔμφασις, ὁμιλία.
Ἐναγὴς, ὁ ἀκάθαρτος. Ἔναρφος (12), σκυλοφόρος.
Ἔναυλος, τόπος τις στενός. Ἔνοχος, ὀφειλέτης.

(1) Cod. δήρης-μαχίμων. Le mot δηρὸς m'est inconnu.
(2) Cod. εἰδάλημον. — (3) Cod. εἰληκρινές. — (4) Cod. εἰλαπήνη.
(5) Cf. Zon.
(6) Probablement ἐκμειλῶ, forme vulgaire de ἐκμειλίσσω.
(7) Cod. σύνους. — (8) Pour εἵλωτες.
(9) Cod. ἔμπαιδος.
(10) Peut-être une forme vulgaire de εὔμογος, mot inconnu, mais qui est justifié par εὐμογία.
(11) Pour ἐμφερές.
(12) Pour ἐναρφόρος, contraction d'ἐναροφόρος.

Ἐναῖος (1) δὲ, ὁ λαγωός. Ἔνναον ὕδωρ, βλύζον (2).
Ἐννεός (3) τε, ὁ ἄφωνος, ἄγαν ἐκπεπληγμένος.
Ἐνύακλος (4), ὁ ἐνεστὼς πόλεμος τῆς ἡμέρας.
Ἔνυστρός (5) ἐστιν ἡ γαστήρ. Ἐντομίας, εὐνοῦχος.
Ἐντεριώνη τὸ ἐντὸς λέγεται τοῦ ναρθήκου (6).
Ἐνώτισε (7), εἰσάκουσον. Ἔντευξις, ἱκεσία.
Ἐξάγιστος, ὁ μυσαρός (8). Ἐξαρτήσας, κρεμάσας (9).
Ἐξαίσια (10), τὰ θαυμαστά. Ἐξέκωμος (11), ὁ πόρνος.
Ἕξις τε, ἡ συνήθεια. Ἔξωρον, ἔξω ὥρας.
Ἔξαρνος, ὁ ἀρνούμενος. Ἐξείρπη (12), τὸ βαδίζει.
Ἔξεισι, τὸ ἐξέρχεται. Ἐξημερεῖ, πραΰνει.
Ἔοικε, πρέπον, ὅμοιον. Ἔοργεν, ἔπραξέ τι.
Ἐπαγωγὴ, ἡ συμφορὰ, κακὴ αἰχμαλωσία.
Ἔπαθλον, νικητήριον. Ἐπάπειρον, τὸ πάνυ.
Ἔπαυλις (13), μάνδρα τῶν βοῶν, ὁμοίως καὶ προβάτων.
Ἐπεσβολία λέγεται λοιδόρησις αἰσχίστη.
Ἐπιφυλλὶς (14), βραχύτατον βοτρύδιον ἀμπέλου.
Ἔπιπλα, ὠμοφόρια. Ἔπεφνεν, τὸ ἀνεῖλεν.
Ἐπίκουρος, ὁ βοηθὸς καὶ ἐπιτάρροθός (15) γε.
Ἐπρίασεν, ἠγόρασεν. Ἐπιτολὴ, ἡ φαῦσις.
Ἐπιδρομάδην, τὸ ταχύ. Ἐπιλύγδην (16), τὸ ἅμα.

(1) Psell., v. 324, εὐναῖος. Les manuscrits de Boissonade donnent aussi ἐναῖος, comme le nôtre. Cette dernière leçon est la véritable. Au moyen âge on disait ἐναῖος pour εὐναῖος, comme ἔμορφος pour εὔμορφος, et comme plus haut ἔμογος pour εὔμογος. L'ordre alphabétique prouve que notre poëte a adopté ἐναῖος.

(2) Cod. βλύζων. Voy. v. 465.

(3) Ou ἐνεός. Voy. Psell., v. 329.

(4) Peut-être une corruption de ἐνυάλιος.

(5) La forme régulière est neutre, ἔνυστρον.

(6) Cod. ναρθίκου. — (7) Leg. ἐνώτισαι. — (8) Cod. μισαρός.

(9) Cod. κρεμμάσας. — (10) Cod. ἐξέσια.

(11) Substantif inconnu provenant de la glose de Suidas : Ἐξεκώμασεν, ἐπόρνευσεν.

(12) Fort. ἐξείρπει pour ἐξερπύζει. Suid. : Ἐξερπύσασι, βαδίσασι. A moins qu'on ne lise ἐξέρπει.

(13) Psell., v. 335. — (14) Cod. ἐπιφυλίς. Psell., v. 320.

(15) Cod. ἐπιτάρωθος.

(16) Fort. ἐπιλίγδην. Mais la signification ἅμα est inconnue.

Ἐπίσημος, ἐπιφανής. Ἕπουσιν (1), ἐνεργοῦσιν.
Ἔπορεν δὲ, τὸ ἔδωκεν (2). Ἐπύθετο, ἠρώτα.
Ἐπίσιον (3), αἰδοῖον γάρ. Ἐπιεικὴς, ὁ πρᾶος.
Ἐράσμιος, ὁ ποθεινός (4). Ἐρατεινὴ, φιλτάτη.
Ἔρανος δὲ, ἡ σύναξις. Ἔρενα δῶρα, θεῖα.
Ἔρεβος, σκότος ἄορον (5). Ἑρσαῖον (6), τὸ δροσῶδες.
Ἐρεσχελεῖ, φιλονεικεῖ καὶ φλυαρεῖ μαχίμως.
Ἕρκος, τὸ χεῖλος λέγεται. Ἕρκειον, τὸ τειχίον.
Ἕρμαιον, κέρδος εὔχρηστον. Ἔρνος, κλάδος παντοῖος.
Ἐρησιόνη (7), πλέγμα τι ἐξ ἐρίων (8) προβάτων.
Ἐσθίς τε, τὸ ἱμάτιον. Ἐσμὸς, πλῆθος ὀχλώδης (9).
Ἐσκέδασεν, ἐσκόρπισεν. Ἕσπει δὲ, τὸ ἀγγέλλει (10).
Ἔσχαλεν, ἠδημόνισεν. Ἑστία, ἡ οἰκία.
Ἕταρος καὶ ἑταῖρος δὲ, φίλος, ὁ ἡδυγνώμων.
Ἐτήτυμος, ὁ ἀληθής. Ἔτνος, ὄσπριον, φάβα.
Ἔτειρεν, ἐκατέβαλεν. Καὶ ἑταιρὶς, ἡ πόρνη.
Ἐτώσιον, τὸ μάταιον, ἀνωφελὲς εἰς πάντα.
Εὖ, τὸ καλὸν, καὶ εὐαγὲς, τὸ ὅσιον καὶ θεῖον.
Εὔδμητα, καλοσκεύαστα (11). Εὐδιεινὸς (12) γαλήνη.
Εὔεικτός (13) τε, ὁ εὐπειθής. Εὐνὴ ἐστὶν ἡ κοίτη.
Εὐνέτης τε, ὁ σύνοικος. Εὔνοια, ἡ φιλία.
Εὔζομος (14), ὁ εὐώδης ἦν. Εὔτονος, ὁ γενναῖος.
Εὐτράπελος, ἀνόητος. Εὖρος ἐστὶ τὸ πλάτος.
Εὐώριον, τὸ ἄθυρμα, παίγνιον κυμβαλῶδες.
Ἐφάλια, θαλάσσια. Ἐφέξει, τὸ ἐφέλκει.
Ἔφεπε, τὸ ἐδίωκε. Ἔφερβεν, ἔτρεφέν τε.

(1) Cod. ἔπουσιν. — (2) Cod. ἔδοκεν. — (3) Psell., v. 340 et 455.
(4) Cod. ποθινὸς ἐρατινή.
(5) Fort. ἄωρον sive ἄορνον.
(6) Cod. ἔρσεον. Même leçon dans Psell., v. 327.
(7) Psell. v. 326 : Εἰρεσιώνη, πλέγμα τι ἐρίων προβατείων.
(8) Cod. ἐξερίων. — (9) Fort. ὀχλῶδες. — (10) Cod. ἀγγέλει.
(11) Cod. καλοσκέβαστα-γαλίνη.
(12) Cod. εὐδιηνός. Mais il faudrait εὐδιεινὴ se rapportant à γαλήνη. Plat. Leg., II, p. 919, A : εὐδιεινὴν γαλήνην.
(13) Cod. εὔηκτος. Cod. gr. Par. 39, fol. 194, r° : Διάνοιαν εὔεικτον.
(14) Les formes connues sont εὔοδμος et εὔοσμος.

Ἐφέστριδα, ἱμάτιον τὸ ἔσωθεν τῶν πάντων.
Ἐφοίνιξεν, ᾑμάτωσεν (1). Ἐφίκοιτο, νοήσει.
Ἐφοίτα, τὸ διήρχετο. Ἐφόλκια, τὰ πλοῖα.
Ἐφρύαξαν, ἐπήρθησαν. Ἔφυρα, ἔπλυνά τε.
Ἐχεπευκές τε, τὸ παρὸν ξίφος ἐν τῷ πολέμῳ.
Ἐχέφρων (2), ὁ παμφρόνιμος. Ἔχθος, μίσος μεγάλον.
Ἔχματα, τὰ κωλύματα. Ἐχθρὸς, ὁ ἀποστάτης.
Ἕωλον, μάταιον, ψυχρόν. Ἑῶλος (3), ὁ μεθύων.
Ἐῶμεν, τὸ ἐάσωμεν. Ἐῴξας, τὸ ἀνοίξας.

Ἀρχὴ τοῦ ζ στοιχείου.

Ζάδερμοι καὶ νακουτιλταὶ (4), κουρεῖς οἱ τῶν προβάτων.
Ζάθεοι, ἄγαν θαυμαστοί. Ζάκοτος, ὁ ὀργίλος.
Ζάκλον (5) ἐστὶ τὸ δρέπανον. Ζάκορος, νεωκόρος,
Ἤγουν ὁ τὸν ναὸν κοσμῶν· κορῶ γὰρ τὸ κοσμίω (6).
Ζαμένης (7), ἄγαν ἰσχυρός. Ζάω δὲ, τὸ καθεύδω.
Ζαμβύκη (8), μουσικὸς αὐλὸς, ὄργανον κυμβαλῶδες.
Ζατρεύειν (9) καὶ ζητρίον δὲ, τὸ ἐν βασάνοις πάσχειν.
Ζάφαγος (10), ὁ γαστρίμαργος. Ζάμαχλος, λίαν πόρνος.
Ζάριτρα, φρούρια μικρά. Ζαώζω, ζῶ καὶ σώζω.
Ζέφυρος, ἄνεμος σφοδρός. Ζόφος δὲ ἦν τὸ σκότος.
Ζηὰ, τροφὴ ἡ τὴν ζωὴν τῶν ζώων χορηγοῦσα.
Ζηλήμονες, οἱ φθονεροί. Ζιβύνη (11), λόγχη, ξίφος.
Ζῶμα ὁ θώραξ λέγεται ὁμοίως καὶ τὸ σῶμα.

(1) Cod. ἡμάτοσεν. — (2) Cod. ἐχέφρον.
(3) Cf. Plut. Mor., p. 128, E.
(4) Hesych. et les autres lexicographes νακοτίλται. Cod. gr. Paris. Suppl. 462, νακοτίσται.
(5) Psell., v. 343, avec la même leçon. Leg. ζάγκλον.
(6) Fort. κοσμέω.
(7) On accentue ordinairement ζαμενής.
(8) Cod. ζαμβήκη. — (9) Voy. Psell., v. 344.
(10) Ce mot est inconnu, ainsi que le suivant ζάμαχλος. Ils sont très-bien formés.
(11) Cod. ζιβήνη. Voy. Psell., v. 338.

Ζώπυρα τοῦ χαλκείου (1) τε ἡ φυσητὴρ (2) καλεῖται.
Ζώγνυται (3), καλλωπίζεται. Ζωχίον, εἶδος χόρτου.
Ζωφάριον, τὸ εὐτελὲς, ἀνίσχυρόν τι ζῶον.
Ζωάγρια, τὸ εἰς τὸ ζῆν διδόμενά τε δῶρα.
Ζωροπόται, οἱ μεθυσταὶ, ἄγαν ἀκρατοπόται.
Ζώτειον (4), κολαστήριον δούλων τῶν ῥαθυμούντων.

Ἀρχὴ τοῦ η͞ στοιχείου.

Ἡβᾷ, ἀκμάζει καὶ σφριγᾷ. Ἥβη τε, ἡ νεότης.
Ἡβεῖ (5) μὲν οὖν, τὸ ἔνδοξον. Ἡβήσας, τὸ τριχώσας.
Ἠγάθεον, τὸ θαυμαστόν. Ἠγάστην (6), ἐθαυμάσθην.
Ἡγέμων (7) λέγεται ὁ νοῦς, καὶ ἡγεμὼν ὁ ἄρχων.
Ἡγητορία λέγεται τῶν σύκων ἡ παλάθη.
Ἥδιστον (8), τὸ γλυκύτατον. Ἦδος ἐστὶ τὸ κέρδος.
Ἠίθεος, ὁ ἀδελφὸς, καὶ βρῶμα χαρμοσύνης.
Ἦθος ὁ τρόπος λέγεται. Ἤθεα (9), τὰ συνήθη.
Ἥκει δηλοῖ τὸ ἔρχεται. Ἡ κορωνὶς (10), τὸ ἄκρον.
Ἥκιστος (11), ὁ μικρότατος. Ἥκιστα, τὰ οὐδόλως.
Ἡλέμνιον, τὸ φάρμακον. Ἠλύγη (12), νὺξ σκοτώδης.
Ἠλίβατον (13), τὸ ὑψηλόν. Ἧλιξ (14), ἡ ἡλικία.
Ἠλίθιος, ὁ μάταιος. Ἡλίκιον (15), τὸ μέγα.
Ἤλεκτρον, εἶδος εὐειδὲς χρυσίῳ μεμιγμένον.
Ἦμάρ τε καὶ ἡμάτιον λέγεται ἡ ἡμέρα.
Ἥμονες, οἱ ἀκοντισταί. Ἥμης, οἶνος ἀνδρεῖος.
Ἤμειψά τε, τὸ ἤλλαξα (16). Ἡμεδαπὸς, οἰκεῖος.

(1) Cod. χαλκίου.
(2) Cod. φυσιτήρ. Ce mot est toujours du masculin.
(3) Fort. ζώννυται. Pour Ζωχίον voy. Du Cange, v. Ζωχίν.
(4) Cod. ζώτιον. Cf. *Thes.*, v. ζώντειον.
(5) Fort. ἥβη. — (6) Leg. ἠγάσθην.
(7) Différences d'accentuation et de signification inconnues.
(8) Psell., v. 353.— (9) Cod. ἡ θεατά.
(10) Devrait être placé au K. — (11) Psell., v. 355.
(12) Psell., v. 358, 2ᵃ p. — (13) Psell., v. 358, 1ᵃ p.
(14) Ἧλιξ est adjectif et non substantif. — (15) Pour ἡλίκιον.
(16) Cod. ἤλαξα.

Ἧνα τὸν ἕνα λέγουσιν. Ἠνιάθη, ἐθλίβη.
Ἦνις (1), ὁ ἐνιαύσιος. Ἡνία (2), τὰ λωρία.
Ἦνυστρον (3), πάχος τῆς γαστρὸς, τὸ κατώτερον πάντων.
Ἠπεδανὸς, ὁ ἀσθενής. Ἤπειρος, γαῖα, χέρσος.
Ἤπιος, πρᾶος. Ἥπια τὰ προσηνῆ (4) καλοῦνται.
Ἠρδανωμένος (5), ὁ λεπρός. Ἤρτηται, ἐκρεμάσθη (6).
Ἦρεμον, τὸ ἡσύχιον. Ἠρεμεῖ (7), ἡσυχάζει.
Ἥρηκε (8), τὸ ἐπόρθησε. Ἤρθη (9) τε, τὸ ὑψώθην.
Ἥρωές τε, οἱ δυνατοὶ καὶ ἡμίθεοι ἄνδρες.
Ἠρώμεθα, ηὐχόμεθα. Ἦρχεν, ἡγεῖτο πᾶσιν.
Ἦσας, τὸ ηὔφρανας δηλοῖ. Ἥσθην (10) τε, τὸ ἐχάρην.
Ἠσμένησαν, ἐχάρισαν. Ἧσσόν τε, τὸ ἔλαττον.
Ἦτορ ψυχὴ δὲ κέκληται, παρὰ τὸ ἄη τόρον (11).
Ἦτρον (12), ὁ περικάρδιος πάλιν καλεῖται τόπος.
Ηὐγένιος (13), ὁ εὔτονος. Ηὐχᾶτο, ἐκαυχᾶτο.
Ηὕνασαν, ἐκοιμήθησαν. Ἠΰς, πλατὺς, γενναῖος.
Ἦχος, φωνή· ἠχεῖ, φωνεῖ. Ἤχθετο, ἐλυπεῖτο.
Ἥψησεν (14), ἐμαγείρευσεν. Ἧψει ἀντὶ τοῦ ἧψε.
Ἠὼς ἡμέρα λέγεται καὶ ὁ ἑῷος τόπος.
Ἠώκοιτος (15) ὁ ὀρθρινὸς ὕπνος ἀποκαλεῖται.

Ἀρχὴ τοῦ θ̄ στοιχείου.

Θαιμὰν ὁ νότος λέγεται, μέρος πρὸς τὴν ἑῷα (16).
Θαλία (17), ἡ πανήγυρις. Θαλλὸς (18), κλάδος ἐλαίας.

(1) Psell., v. 363. — (2) Psell., v. 362 : Ἡνία δὲ, τὰ λῶρα.
(3) Cod. ἥνιστρον. — (4) Cod. προσινή.
(5) Leg. ἠρδαλώμενος. Cf. Psell., v. 360. — (6) Cod. ἐκρεμμάσθη.
(7) Cod. ἠρεμεῖ. — (8) Cod. ἥρηκε.
(9) Fort. ἤρθην, sive ὑψώθη. — (10) Cod. ἥσθην.
(11) Il faudrait régulièrement τορόν. Mais les étymologistes ne reconnaissent point ce τορόν. Cf. Zon.
(12) Psell., v. 454.
(13) Ce mot est homérique (Il., O, 275) et s'écrit ἠϋγένειος, mais notre poëte en a fait un mot de quatre syllabes à cause de la mesure.
(14) Cod. ἥψησεν.
(15) Cod. ἠώκητος. — (16) Fort. ἑῴαν. — (17) Leg. θάλεια.
(18) Cod. θαλός.

Θάμνος, ἡ βάτος. Θαλερὸν, τὸ νέον καὶ ἀκμαῖον.
Θαμάλωψ, ἄνθραξ πύρινος. Θαιρὸς, στρόφιγξ τῆς [θύρας].
Θεράφιον (1), τὸ μόρφωμα. Θέναρ, χειρὸς τὸ κοῖλον.
Θεήλατος, ἡ ἐκ Θεοῦ ὀργὴ ἐκπεμπομένη.
Θέλγητρα, τὰ τὴν ἡδονὴν ἄγοντα τῆς αἰσχύνης.
Θέμεθλον, τὸ θεμέλιον. Θέει ἐστὶ τὸ τρέχει.
Θεοστυγὴς, ὁ μισητός. Θεοσεβὴς, ὁ θεῖος.
Θεσπίζει, διορίζεται (2). Θέσπισμα, θεῖον δόγμα.
Θιγγάνει (3), τὸ ὀξύνει τε. Θηλυμανὴς, ὁ πόρνος.
Θηρήτωρ δὲ, ὁ ἀγρευτής. Θήρατρον, ἄγκιστρόν (4) τι.
Θητεία, ἡ δουλεία τε. Θῖνες, σωροὶ τῆς ψάμμου.
Θίασος μέντοι, ὁ χορός. Θλίβεται, ἐκπατεῖται.
Θλαδίας, ὁ εὐνοῦχος τε. Θλάττει, τὸ καταθραύει.
Θρασὺς, τολμηροκάρδιος. Θοῦρος, εἶδος ἀσπίδος.
Θραύεται (5), τὸ συντρίβεται. Θράττω [τε], τὸ ταρ[άττω].
Θρία (6), τὰ φύλλα τῆς συκῆς, πρὸς δὲ καὶ τῆς ἀμπ[έλου].
Θρῆσκος, ὁ ἑτερόδοξος. Θρίαμβος, νίκης τρόπος.
Θριγγὸς, περίφραγμα μικρόν. Θρίον (7), βρῶμα εὐῶδες.
Θρέμματά τε, τὰ πρόβατα. Θροίαμβος (8), αἱματώδης.
Θρυαλλὶς, φῶς ἐλλύχνιον, τὸ φαῖνον ἐν οἰκίᾳ.
Θυμηρικόν (9) τε, τὸ ἡδὺ, τὸ τῇ ψυχῇ ἀρέσκον.
Θυμόσοφος, ὁ εὐμαθής. Καὶ θυμαλγέα, λύπη.
Θύσανος, ἡ κροσέα (10) τε τοῦ ἱματίου πέλει.
Θυτὴς ὁ ἱερεὺς ἐστὶν ὁμοῦ καὶ θυηπόλος. [τρίζω.
Θώμιγξ (11), σπάρτος καννάβινος (12). Θωμίζω (13), τὸ κεν-

(1) Probablement le θεραφὶν de la Bible, que saint Jérôme interprète par *idola*.

(2) Cod. διωρίζεται. — (3) Cod. θηγγάνει.

(4) Cod. ἄγγυστρον. Mox δουλία. — (5) Cod. θράβεται.

(6) Cod. θρήα. Psell., v. 369. — (7) Cod. θρεῖον.

(8) A-t-il voulu mettre θρίαμβος, ou quelque composé de θρόμβος? Ici θροίαμβος paraît être un adjectif.

(9) Forme inconnue, dérivée de θυμηρής.

(10) Le mot régulier est κροσσός.

(11) Cod. θώμιξ. Même leçon dans Psell., v. 367.

(12) Cod. κανάβινος.

(13) Psell., v. 373, 2ª p.

Θωμοὶ (1), σπερμάτων οἱ σωροί. Θῶκος λέγεται θρόνος.
Θὼς δὲ, ὁ λυκοπάνθηρος. Καὶ θώρηξις (2), ἡ μέθη.
Θώραξ τε, τὸ λουρίκιον (3), τοῦ θώρακος ὁ φύλαξ.

Ἀρχὴ τοῦ Ῑ στοιχείου.

Ἴα (4) τὰ βέλη λέγονται, καὶ ἄνθη τὰ εὐώδη.
Ἰάλεμος, ὁ ἄνανδρος, ἄξιος πέλει θρήνου.
Ἰάϐει (5), ἐκοιμᾶτο τε. Ἶϐος, ἡ εὐφημία.
Ἰάμπυξ (6), ἀκρατὶ μικρά. Ἰάμϐη τε, ἡ ὕϐρις (7).
Ἱζάνω (8), τὸ καθέζομαι. Ἴθμα ἐστὶ τὸ βῆμα.
Ἵκτης (9) καὶ Ἶρος, ὁ πτωχός. Ἱκνῶ, τὸ ἱκετεύω.
Ἴλλοι εἰσὶν οἱ ὀφθαλμοί. Ἴλιγγος (10), ἡ σκοτία.
Ἰλὴ (11), ἀχλὺ τῶν ὀφθαλμῶν, καὶ ἴλη τε ἡ τάξις.
[Ἰλλ]ήμενος (12) δεσμούμενος. Ἰλλίζειν, διανεύειν.
. . .ς καὶ στίχος ἴαμϐος, δισύλλαϐος ἑξάπους.
Ἰλλούστριος, ἐπιφανής. Ἴλλαι τε, αἱ ἀγγάλαι.
Ἱλαρὸς (13), ὁ ἐπιχαρής. Ἱμάσσει τε, τὸ πλήττει.
Ἱμὰς (14) ὁ λῶρος λέγεται. Ἱμόνιον (15), σχοινίον.
Ἱμείρω, τὸ ἐπιθυμῶ. Ἴνδαλμα, φαντασία.
Ἶνα (16) φασὶ τὴν δύναμιν. Ἰνάτης (17), ὁ γενναῖος.
Ἰνδάλλει (18) τε, τὸ ὁμοιεῖ. Ἶνις, παῖς νέος, βρέφος.
Ἴξαλος, ὁ πηδητικός. Ἰξὺς, ὀσφὺς, ἰσχία.
Ἰὸν τὸ φάρμακον ἐστὶν ὁμοῦ τε καὶ τὸ βέλος.
Ἴουλος, ἄρχησις τριχῶν. Ἰοὺ, σχέτλιος λόγος.

(1) Psell., v. 373, 1ª p. — (2) Cod. θόρηξις. Cf. supra, p. 240.
(3) Cf. Cang., v. Λωρίκη.
(4) Dans ce sens s'accentue ἰά. — (5) Leg. Ἰαύει.
(6) Le mot ἰάμπυξ est inconnu. Fort. ἄκρα τις.
(7) Cod. ὕϐρης. — (8) Cod. ἰζάνω. — (9) Cod. ἴκτης.
(10) Cod. ἴλλιγγος. — (11) Fort. ἰλύ.
(12) Psell., v. 376. Zon. : Ἰλλόμενος· δεσμευόμενος.
(13) Cod. ἰλαρός. — (14) Cod. ἵμας. — (15) Zon. : Ἱμόνιον· γεράνιον. Avec le sens de σχοινίον la forme est ἱμονιά.
(16) Cod. ἵνα.
(17) Mot inconnu provenant du précédent ἴς, ἰνός.
(18) Cod. ἰνδάλει. L'actif ἰνδάλλω est inconnu.

Ἶπνος, ὁ φοῦρνος, κάμινος, ἢ ὁ φανὸς (1) μεγάλος.
Ἱπποφορβὸς μὲν, ὁ τροφεὺς, ναὶ ὁ τοὺς ἵππους τρέφων.
Ἶρις τὸ τόξον λέγεται, τὸ νεφαλῶδες σῆμα.
Ἴτης (2), πτωχὸς, ὁ ἄοικος. Ἴσεις δὲ, τὸ γινώσκεις.
Ἱστία τε, τὰ ἄρμενα τῶν θαλασσόπλων πλοίων.
Ἰσοπαλῆ (3), ἰσόκληρον. Ἰστέον, τὸ γνωστέον.
Ἰσοσθενὲς, τὸ ὅμοιον, ἐν τῇ δυνάμει ἶσον.
Ἰσχνόφωνος, λεπτόφωνος. Ἴφθιμος, ὁ ἀνδρεῖος.
Ἰταμός τε, ὁ ἀναιδής. Ἰτέον (4), πορευτέον.
Ἴυγξ, φιλία· ἴυγξ δὲ ὄρνεον φίλτρον ἄγων,
Ἰψῶ (5) δηλοῖ γὰρ τὸ μισῶ. Ἴψη δέ γε, ἡ βλάβη.
Ἴωμεν (6), πορευθῶμεν δέ. Καὶ ἰωὴ, ἡ γῆρυς.

Ἀρχὴ τοῦ κ̄ στοιχείου.

Καρβὰν ἐστὶν ὁ βάρβαρος. Καρδόπη (7) δὲ, ἡ μάκτρα.
Καλύντρω (8), τὸ φιλοκαλῶ. Κάλλυντρα, τὰ πλουμία (9).
Κάμαξ ἐστὶν ὁ πάσσαλος (10). Καλώδιον (11), σχοινίον.
Κάλυξ (12), τὸ ῥόδον λέγεται. Κλάρια, τὰ ψελλία (13).
Κάμασον, τὸ πικούτζελον (14). Καλάβροψ δὲ, ἡ ῥάβδος.
Καροῦχα, ἅμαξα μικρά. Καὶ κασαλβὰς, ἡ πόρνη.
Κανάλιος (15), ὁ ἀγωγός. Κάρταλον, τὸ κλουβίον.
Κατώδυνος, ὁ λυπηρός. Καυρὸς, λίαν πανοῦργος.

(1) Cod. ὀφανός. — (2) Confondu peut-être avec ἴκτης, donné plus haut.

(3) Cod. ἰσοπαλή. — (4) Cod. ἰταῖον, πορευταῖον.

(5) Il a confondu avec le mot homérique ἴψω qu'on explique par ἔβλαψας. Hes. : ἴψαντο· ἔβλαψαν, ἐμίσησαν. A moins qu'on n'ait eu au moyen âge le verbe ἰψέω, ἰψῶ, ce que semblerait indiquer le substantif ἴψη, qui est également inconnu.

(6) Cod. ἴῶμεν.

(7) Psell., v. 381 : Ἡ μάκτρα δὲ καρδόπη.

(8) Καλλύντρω dans Psell., v. 401.

(9) Cf. Cang., v. Πλοῦμος. — (10) Cod. πάσαλος. Psell., v. 401.

(11) Cod. καλλόδιον. — (12) Cod. κάλιξ. — (13) Cod. ψελία.

(14) Psell., v. 386, πικούτζουλον. Même leçon dans Zon.

(15) La forme ordinaire est κανάλης. Cf. Cang.

Καὶ χαλιὰ, ἡ νοσσιά (1). Καπὶς (2), εἶδὸς ἀγγείου.
Κάπετος, θήκη ἢ σορός (3). Κάπος πάλιν, τὸ πνεῦμα.
Κάρα ἐστὶν ἡ κεφαλή. Κάρπωσις, ἡ θυσία.
Κατήχησις, ἡ δίδαξις. Κατορρωδεῖ (4), φοβεῖται.
Κέαρ καὶ κὴρ μὲν, ἡ ψυχή. Κείρα, ἡ ἡλικία.
Κεδνὸς, ὁ σώφρων καὶ καλός. Κέλης, ὁ καβαλλάρις (5).
Κειμήλια, τὰ χρήματα, καλῶς θησαυρισμένα.
Κέλευθος μέντοι, ἡ ὁδός. Κενέφας (6) τε, ὁ σπόγγος.
Κέραιρε (7), τὸ ἐκίρνα δέ. Κέλαδος τε, ὁ ἦχος.
Κέρνη καὶ Λέρνη ἡ πηγή. Κηδὰρ, σκοτώδης τόπος.
Κέρχος οὐρὰ μὲν λέγεται. Κέρμα, τὸ νόμισμά τε.
Κέρκωψ (8) δὲ, ὁ ἀπατεών. Κερόδετον, τὸ τόξον.
Κηφῆνες (9), μέλισσαι ἀργαί. Κηώδη, τὰ εὐώδη.
Κημὸς ὁ χαλινὸς ἐστί. Κηλὶς, [ἕλ]κος καὶ ῥύπος.
Κρητίζειν μὲν, τὸ ψεύδεσθαι. Κιχείω (10), τὸ λαμβάνω.
Κίμιξ (11) μὲν, ὁ φιλάργυρος. Κίναιδος δὲ, ὁ πόρνος.
Κιχρῶ, δανείζω φιλικῶς. Κίνυρα δὲ, ἡ λύρα.
Κλέος, ἡ δόξα καὶ τιμή. Κλήτωρ, ὁ μάρτυς ἔστιν.
Κλεινὸς, ὁ ἄγαν ἔνδοξος. Κλεῖθρα (12), μοχλοὶ σιδήρων.
Κλόνος ἐστὶν ἡ ταραχή. Κλυδώνιον, τὸ κῦμα.
Κοάλεμος, ὁ μάταιος. Κόβαλος (13), ὁ πανοῦργος.
Κόθρον (14) τε, τὸ ὑπόδημα. Κνώδαλα, τὰ θηρία.
Κορκορυγὴ (15), ἡ ταραχή. Καὶ κόλαβρος, ὁ χοῖρος.
Κόμη ἐστὶν ἡ τρίχωσις. Καὶ κόναβος, ὁ κτύπος.
Κόχλης τε, ὁ μονόφθαλμος. Κούραις, νέαις παρείαις (16).

(1) Cod. νοσιά.

(2) Le mot καπὶς a peut-être quelque analogie avec καπίσι, *navis cavea*, cité par Du Cange.

(3) Cod. σωρός. — (4) Cod. κατορωδή. — (5) Cod. καβαλάρης.

(6) D'où peut-être κνέφας. Cf. Zon. s. h. v.

(7) Psell., v. 382 : Κέραιρε δὲ, τὸ κίρνα. — (8) Cod. κέρκοψ.

(9) Cod. κηφίνες.

(10) Autre forme de κιχάνω. — (11) Leg. κίμβιξ. Cf. Psell., v. 388.

(12) Cod. κλείθρα. — (13) Psell., v. 394.

(14) Dérivé probablement de κόθορνος.

(15) Cod. κορκυρηγὴ-κολαβρός. Cf. Psell., v. 392.

(16) Fort. παρθένοις. Zon. : Κοῦραι· παρθένοι, νεάνιδες.

Κόρυθα, τὸ κασίδιον. Κότταϐος (1), ὁ μεθύων.
Καὶ κοτταϐίζει, τὸ μεθεῖ (2). Κότος, ὀργὴ βαρεῖα.
Κοίρανός τε, ὁ βασιλεύς. Κῦρος (3), ἡ ἐξουσία.
Κόλιξ τε, τὸ γαρδούμιον (4). Κολυμϐιστὴς, ὁ πράττ[ων].
Κόνδυον (5), τὸ ποτήριον. Κραιπάλη τε, ἡ μέθη.
Κρήγυον (6), ἀληθέστατον. Κρηπὶς, βαθμὸς καὶ στάσις.
Κριτόμυθος (7), ὁ φλήναφος (8). Κύϐος τε, τὸ ταυλίον (9)
Κύαθος, ἀντλητήριον. Κυϐεία (10), πανουργία.
Κυδάλιμος, ὁ ἔνδοξος. Κῦδος (11) ἐστὶν ἡ δόξα.
Καὶ κοπετὸς καὶ κωκυτὸς λέγεται θρῆνος μέγα.
Κῴδιον δέρμα λέγεται. Κωλέα (12) τε, τὰ μέρη.
Κῶμος, ἡ μέθη. Καὶ πρὸς δὲ κωθόνις (13), ὁ μεθύων.
Κωμαίνειν τε, τὸ τραγῳδεῖν ἐν οἴνῳ συμποσίῳ (14).
Κώνειόν (15) τε, τὸ φάρμακον. Καὶ κώληπα, ἡ κόξα (16).
Κωτίλος, ὁ κολακευτὴς, ἀπατεὼν καὶ πλάνος.

Ἀρχὴ τοῦ λ̅ στοιχείου.

Λάας ὁ λίθος λέγεται. Λαϐρὸν (17), πλατὺ καὶ λεῖον.
Λαϐύρινθος κοχλοειδὴς τόπος, ἑλιγματώδης (18).
Λαγανὸν, τὸ πλακούντιον, ἐλαιόδευτος ἄρτος.
Λάγνος ὁ πόρνος λέγεται. Λάχος πάλιν, ὁ κλῆρος.
Λάχνη πάλιν, ἡ τρίχωσις. Λάφυρά τε, τὰ χρούση (19).
Λαῖλαψ τὸ σκότος λέγεται, καὶ συστροφὴ ἀνέμου.
Λαίφη, τὰ ἄρμενα νηός. Λαίμαργος, πολυφάγος.
Λάκισμα, σχίσμα ἰσχυρόν. Λακωνικὸς, ἀνδρεῖος.
Λαπήνη (20) τε, ἡ ἅμαξα. Λάτρις τε, ὁ θεράπων.

(1) Cod. κόταϐος. — (2) De μεθέω, forme de μεθύω.
(3) Cod. κύρος. — (4) Hes. : Κόλιξ· τὸ γαρδούμενον. Cf. interpr.
(5) Pour κόνδυ. — (6) Cod. κρήγιον. — (7) Pour ἀκριτόμυθος.
(8) Cod. φλύναφος. — (9) Ou ταϐλίον. — (10) Cod. κυϐεῖα.
(11) Cod. κύδος. — (12) Cod. κώλεα.
(13) Fort. κωθῶνις. Ce mot est inconnu. Hes. : Κώθων· μέθυσος.
(14) Fort. συμποσίου. — (15) Cod. κώνιον. — (16) Cf. Cang., v. Κόξα
(17) Leg. λευρόν. Cf. Zon.
(18) Ἑλιγματώδης n'était connu que par un passage de grammairien.
(19) Cf. Cang., v. Κοῦρσος.
(20) Forme inconnue de ἀπήνη. Psell., v. 404 : Ἡ δὲ ἅμ. ἀπ.

Καὶ λαμυρὸς, ὁ εὔλαλος. Καὶ λαπιστὴς (1), ὁ ψεύστης.
Λάφυρα ἐκ πολέμων δὲ ἀνῃρημένα ζῶντα.
Λέπος τὸ δέρμα λέγεται. Λέσχη, ἡ φλυαρία.
Λέφος, μωρὸς, ἀνόητος. Λεὼς (2), λαὸς δημώδης.
Λέχος, ἡ συνουσία δέ. Λεχαῖον (3) τε, τὸν γάμον.
Λείρια, ἄνθη εὔοσμα. Λεῖμαξ, τόπος εὐώδης.
Ληΐτης (4), ὁ αἰχμάλωτος. Λῆμμα (5), φρόνησις, κέρδος.
Ληΐδιον, τὸ εὐτελές. Λῆρος, ματαιολόγος.
Λιγὺν ἐστί τε τὸ ἡδύ. Λιγαίνω, τὸ δοξάζω.
Λίσσομαι (6), τὸ παρακαλῶ. Λιμϐρὸς (7), λαίμαργος ἄγαν.
Λισχρὸς ἐστὶν ὁ φειδωλός. Λογεῖον, τὸ σχολίον.
Λοιμὸς μέντοι, ὁ ὄλεθρος. Λιμὸς, ἔνδεια σίτου.
Λοπὰς ἡ χύτρα λέγεται. Λόφος, ὕψωμα ὄρους.
Λόχη (8) τε, τὸ κοντάριον. Λοχᾷ (9) δὲ, τὸ θηρεύει.
Λυγρὸν, κακὸν καὶ πενθικόν. Λυγκεὺς, ὄρνεον μέγα.
Λυκάϐας, ὁ ἐνιαυτός. Καὶ λυμεὼν, ὁ πλάνος.
Λύματα τὰ καθάρματα λέγονται τῆς κοιλίας.
Λύμη ἡ βλάϐη λέγεται. Καὶ λύρα, ἡ κινύρα (10).
Λυσιτελὲς, ὠφέλιμον. Λύρηον (11), τὸ εὐῶδες.
Λώϐη ἡ βλάϐη λέγεται. Λώϊον, τὸ βελτίον.
Λωτὸς, τὸ γλυκοκάλαμον. Λῶφος (12), ἡ ἡσυχία.
Λῶπος ἱμάτιον ἐστὶν, ἐξ οὗ καὶ λωποδύτης (13).

Ἀρχὴ τοῦ μ̄ στοιχείου.

Μαγὰς, τετράγωνος (14) σανὶς, νευρὰς ἔχουσα ἄνω,
Ἀποτελοῦσα φθογγισμὸν (15), ἣ λέγεται ψαλτῆρα.
Μαγὶς, βρωμάτων τράπεζα. Μάζα, τροφὴ παν[τοία].

(1) Cod. λαπήστής. — (2) Cod. λεὸς δημόδης. — (3) Cod. λεχέον.

(4) On ne connait que la forme féminine ληΐτις, d'après Eustathe. Cf. *Thes.*

(5) Cod. λῆμα.

(6) Cod. λίσομαι. — (7) La forme connue est λίμϐος.

(8) Probablement λόγχη. — (9) Cod. λοχά. — (10) Cod. κινῆρα.

(11) Peut-être λείριον. — (12) On ne connaissait que λώφησις.

(13) Cod. λωποδίτης. — (14) Psell., v. 409, σανὶς τετρ.

(15) Le mot φθογγισμὸς peut être ajouté aux lexiques.

Μαιμάσσει, σφρίζει (1) καὶ πηδᾷ, καχλάζει, κυματοῦται.
Μαίμων (2) μὲν, ὁ αὐτάδελφος. Μαίευμα, μαζαπ...
Μαίνεται, τὸ ὀργίζεται, ὡς ἐκ παραφροσύνης.
Μαινὰς ὁμοῦ τε καὶ μαχλὰς, πόρνη ἡ μαινομένη.
Μάχλος καὶ μαλακὸς ὁμοῦ ὁ ἀσελγής (3) καὶ πόρνος.
Μαλερὸν (4), τὸ μαραντικόν. Μαλαίρει, τὸ μαραίνει.
Μάργος μὲν, ὁ γαστρίμαργος. Μαργίτης, ὁ πανοῦργος.
Μαργαίνει (5) δὲ, τὸ μαίνεται. Μαρμαίρει τε, τὸ λάμπτει (6).
Μὰρ μὲν ἐστὶ τὸ οὐδαμῶς. Καὶ μάρη δὲ, τὴν χεῖραν.
Μαρσίπιον, σακκούλιον. Μάρνη (7) ἐστὶν ἡ μάχη.
Μεθήμων τε, ὁ ἀμελής. Μέθεξις, κοινωνία.
Μειδίασμα (8), τὸ γέλεσμα. Μειλίχιον, τὸ πρᾶον.
Μέγαρον, τὸ ἀνώγεον. Μέγαιρεν (9), τὸ ἐφθόνει.
Μέλεος (10) δὲ, ὁ ἄθλιος. Μελίφρον, τὸ ἡδίον.
Μέροψ ὁ ἄνθρωπος ἐστί. Μερμαίρω (11), τὸ χλευάζω.
Μέτριος, ὁ ἐπιεικής. Μῆτις (12), βουλὴ ποικίλη.
Μίθρα (13), τὸν ἥλιον φασί. Μῆνις, ὀργὴ μεγάλη.
Μῆλα τὰ θρέμματα εἰσὶν, ὁμοίως καὶ τοῦ δένδρου.
Μηλάτης (14) ὁ νομεὺς ἐστὶ, ποιμὴν ὁ τῶν προβάτων.
Μινύθει (15), τὸ σμικρύνεται. Μινύρεται, τὸ κλαίει.
Μιαίστωρ (16) δὲ, ὁ μυσαρός. Μίτος τε, τὸ σχοινίον.
Μόγος ὁ κόπος λέγεται. Μόθος, μεγάλη μάχη.
Μολόβορος (17), γαστρίμαργος. Μονόζωνος, μαχήμων (18).
Μοῦσα ἡ γνῶσις λέγεται, τέχνη, φωνὴ καὶ μέλος.

(1) Leg. σφύζει. C.. Zon. et Psell., v. 409.
(2) Forme inconnue pour ὁμαίμων. — (3) Cod. ἀσελγίς.
(4) Cod. μαλαιρόν. — (5) Cod. μαργένει—μαρμέρει.
(6) Fort. λάμπει.
(7) Le mot inconnu μάρνη viendrait de μάρναμαι.
(8) Probablement μειδίαμα et γέλασμα.
(9) Cod. μέγερεν τὸ ἐφθόνη. — (10) Cod. μέλαιος—ἡδύον.
(11) Cod. μερμέρω. Cf. Hes. — (12) Cod. μήτις. — (13) Cod. μήθρα.
(14) Cod. μηλάτις. Cf. Zon. — (15) Cod. μινύθη—μινήρεται.
(16) Cod. μιαίστορ—μισ. μίθος.
(17) La forme régulière est μολοβρός. La mesure prouve que μολόβορος était usité.
(18) Cod. μαχίμων.

Μύθος, ὁ λόγος. Μύστης τε ὁ μαθητὴς καλεῖται.
Μυδάλεον (1), τὸ βρομερόν. Μυσταγωγὸς, ὁ θύτης.
Μῶλυ (2), βοτάνη φθαρτική. Μῶϋ δέ τε, τὸ ὕδωρ.
Μώλυζαι (3), σκόρδων κεφαλαί. Μῶμος ἐστὶν ὁ ψόγος.
Μώλωψ, πληγὴ φλεγμαίνουσα, ἔναιμος, κακοήθης.

Ἀρχὴ τοῦ ν̄ στοιχείου.

Ναΐδες, νύμφαι καὶ πηγαί. Νάει, τὸ ἀναβλύζει.
Νάκος (4), δέρμα τὸ αἴγειον. Νασμὸς, ὁ μέγας ὄμβρος.
Νακουτιλταὶ (5) μὲν οἱ κουρεῖς λέγονται τῶν προβάτων.
Νάβλα, ὄργανον μουσικόν. Νάπη, ὕλη καὶ ὄρος.
Ναστῆρες, οἱ οἰκήτορες. Νάρκη, ἡ ὀκνηρία (6).
Νάφθα, τὴν πίσσαν λέγουσιν, ἢ ἔλαιον, ἢ θεῖον (7).
Νεβρὸς (8), ἐλάφου γέννημα. Νέβελ, εἶδος κεράμου.
Νέρθεν, τὸ ὑποκάτωθεν. Νέκταρ δὲ, θεῖον πόμα.
Νέμεσις, μέμψις φθόνος τε. Νηδὺς, γαστρὶ (9) καὶ μήτρα.
Καὶ νημερτὲς, τὸ ἀληθές. Νηκτά τε, τὰ ἰχθύα.
Νήχεται δὲ, τὸ κολυμβᾶν (10). Νήει τε, τὸ σωρεύει.
Νίζομαί τε, τὸ νίφομαι. Νιφάδες, αἱ σταγόναι (11).
Νίφει, τὸ χιονίζει τε. Καὶ νιφετὸς, ὁ ὄμβρος.
Νόθος, υἱὸς ὁ πορνικός. Νομῆες (12), οἱ ποιμένες.
Νοσφίζω, τὸ ὑποχωρῶ. Νόσος, ἡ ἀρρωστία.
Νυὸς ἡ νύμφη λέγεται. Νυχὴ, νύκτα, σκότος.
Νυμφεῖος δὲ, ὁ θάλαμος, καὶ ὁ γαμβρὸς νυμφίος.
Νωδὸς, ὁ τοὺς ὀδόντας τε ἐστερημένος ὅλους.
Νωθὴς, βραδὺς καὶ ἀμελής. Νῶτος ἐστὶν ἡ ῥάχις (13).
Καὶ νωχελὴς, ὁ ῥᾴθυμος. Νώροπον (14), τὸ γενναῖον.

(1) Hes. : Μυδαλέον· διάβροχον.
(2) Cod. μώλη. — (3) Cod. μώλιζε. — (4) Psell., v. 416.
(5) Il faudrait νακοτίλται. Cf. Psell., v. 347.
(6) Cod. ὀγκνηρία. — (7) Cod. θῆον. — (8) Cf. *Thes.*
(9) Fort. γαστήρ. — (10) Leg. κολυμβᾷ.
(11) La forme régulière serait σταγόνες. — (12) Cod. νομίαις.
(13) Cod. ῥάχης. — (14) Fort. νώροπα.

Ἀρχὴ τοῦ ξ στοιχείου.

Ξαίνω τὸ νήθω λέγεται, ὅπερ δηλοῖ τὸ κλώθω.
Ξανθὸς ὁ κόσμος λέγεται. Ξανθίζεται, κοσμεῖται.
Ξεῖνος ὁ φίλος λέγεται. Ξεινήϊα, τὰ δῶρα.
Ξεινίον, τὸ ξενίον τε, ὃ δέχεται τοὺς ξένους.
Ξιφήρης (1), ὁ κατέχων τε ξίφη τὰ τοῦ πολέμου.
Ξύω, τὸ γράφω λέγεται. Ξυστὸν, μικρὸν κοντόν τι.
Ξυνάορος, ἡ γαμετή. Ξυσμὸς, κνισμὸς μεγάλος.
Ξύνεσις, σύνεσις ἐστί. Ξυνὸν, κοινὸν τῶν πάντων.
Ξύστρα, χλανὶς, χειμερινὸν ἔνδυμα ἐξ ἐρίων.

Τὸ ο̅ μικρὸν στοιχεῖον.

Ὀαρισμοὶ, οἱ λογισμοὶ, ἐξ ἡγεμόνος (2) σώου.
Ὄγμος (3) ἡ ἴνδη λέγεται. Ὀδύνη τε, ἡ λύπη.
Ὀζέφυθον, θρηνητικόν. Ὀθόνην, τὴν σινδόνα.
Ὄθνειον, ξένον, θαυμαστόν. Οἶδμα, κῦμα θαλάσσης.
Ὀϊζυρὸς (4), ὁ χαλεπός. Οἰγνύει, τὸ ἀνοίγει.
Ὄϊες τε, τὰ πρόβατα. Καὶ ὀϊστοὶ, τὰ βέλη.
Οἴδημα, ὄγκωσις (5) ἐστὶ τραύματος κακοήθους.
Οἴησίς τε, ἡ ἔπαρσις. Οἰκέτης, ὁ θεράπων.
Οἴδακες, τὰ μὴ πέπυρα τῶν ὀπωρῶν τὰ εἴδη.
Οἰκτρὸς, ἐλαχιστότερος. Καὶ οἰμωγὴ (6), ὁ θρῆνος.
Οἶμος ὑπάρχει ἡ ὁδός. Οἰμώζω, τὸ στενάζω.
Οἰνόφλυξ καὶ οἰνόκαχλος (7) καὶ οἴνης, ὁ μεθύων.
Οἰνοχόος (8) μὲν, ὁ κιρνῶν. Οἰνοπότης, ὁ πίνων.
Οἶστρος, ἡ κίνησις σαρκὸς, ἔκκαυσις μαινομένη.

(1) Cod. ξιφήρις. — (2) Cod. ἡγεμῶνος.
(3) Leg. ὄλμος. Cf. Boiss., *An. gr.*, IV, p. 396.
(4) Cod. ὀϊζηρὸς ὁ χαλαιπ. — (5) Cod. ὄγκοσις. — (6) Cod. οἰμογή.
(7) Les expressions οἰνόκαχλος et οἴνης sont inconnues. Pollux, II, 18, donne οἰνοκάχλη au féminin, ce qui justifierait οἰνόκαχλος. Psell., v. 421 : Γυναῖκα δὲ τὴν φίλοινον, οἰνοκάγχλαιναν λέγε.
(8) Cod. οἰνοχοός.

Οἰσυπηρὸς (1), ὁ ῥυπαρός· οἰσύπη γὰρ, ὁ ῥύπος.
Οἰωνοπόλος λέγεται ὁ δι' ὀρνέων μάντις.
Ὄλβιος, ὁ παμπλούσιος, μακαριστὸς, εὐδαίμων.
Ὁλκὰς (2) τὸ πλοῖον λέγεται. Ὀλοφυρμὸς, ὁ θρῆνος.
Ὄλυμπος μὲν, ὁ οὐρανός. Οὔλυμπος δὲ, τὸ ὄρος.
Ὁμόστυος (3), ὁμόοιχος. Ὅμορός (4) τε, ὁ γείτων.
Ὄμβριμόν τε, τὸ ἰσχυρόν. Ὀμῶ τε, τὸ ὀμνύω.
Ὅμιλος, δῆμος, ἄθροισμα. Ὀμίχλη, ἡ σκοτία.
Καὶ ὀμιχῶ τε, τὸ οὐρῶ. Ὁμόσποδος (5), ὁ φίλος.
Ὀμφὴ, τὸ θεῖον φάντασμα. Ὄνθος, κόπρος τῶν ζώων.
Ὄπα (6), φωνή. Καὶ ὀπαδὸς, ἀκόλουθος, θεράπων.
Ὄργια, τὰ μυστήρια. Ὀρίνθη, ἐταράχθη.
Ὄρινεν, τὸ ἐτάραξεν. Ὅρμος, λιμὴν γαλήνης.
Ὁρμίσκοι, περιδέραια (7) κόσμησις ἱματίων.
Ὄρπηξ ὁ κλάδος λέγεται. Ὀρρωδῶ (8), τὸ φοβοῦμαι.
Ὀρυγμαδὸς, ὁ θόρυβος. Ὄρχος (9), κῆπος τῶν δένδρων.
Ὄρχαμος μὲν, ὁ ἡγεμών. Ὀρχάτοις δὲ, ἀμπέλοις.
Ὄσχεα, τὰ βαλάντια. Ὀσφὺς, ζώνη, ψόα.
Ὄσσε εἰσὶν οἱ ὀφθαλμοί. Καὶ ὀτρηροὶ (10), ταχεῖοι (11).
Οὔατα, ὦτα (12), ἀκοαί. Οὐήλων τε, τῶν βήλων (13).
Οὐλὴ τὸ τραῦμα λέγεται. Καὶ οὐλαμὸν, τὴν τάξιν,
Τὸν θόρυβον, τὴν ταραχὴν τὴν ἐπὶ τοῦ πολέμου.
Οὔριος, ἐπιτήδειος ἄνεμος ἐν θαλάσσῃ.
Οὔρεα, ὄρη ὑψηλά. Οὖργον (14) ἐστὶ τὸ ἔργον.
Οὐτιδανόν τε, τὸ μικρὸν. Καὶ ὀφειλὴ, τὸ χρέος.
Ὄφλημα, τὸ χρεώστημα. Ὀφρὺν, ἀλαζονίαν.
Ὀχεῖον ἅρμα λέγεται. Ὀχεία τε, ἡ μίξις.
Καὶ ὀχληρὸν, τὸ θλιβερόν. Ὀχμάζει, τὸ βαστάζει.

(1) Cod. οἰσύπηρος. Psell., v. 419. — (2) Cod. ὀλκάς.
(3) Leg. ὁμέστιος. Cf. Hes. — (4) Cod. ὅμορος.
(5) Leg. ὁμόσπονδος.
(6) Accusatif de ὄψ. Sert ici de nominatif.
(7) Cod. περιδέρεα. — (8) Cod. ὀρωδῶ. — (6) Cod. ὀρχός.
(10) Cod. ὀτρυροί. — (11) Pour ταχεῖς. — (12) Cod. ὦττα.
(13) Peut-être le mot latin *velum*. Les Grecs rendaient le v des latins tantôt par ου, tantôt par β.
(14) Devrait être placé au T, car c'est τοὖργον, pour τὸ ἔργον.

Ὀχύριον (1), τὸ ἰσχυρόν. Ὄχνη, ἡ ἀπιδέα (2).
Ὄψα τε, τὰ προσφάγιά, τὰ πρὸς τροφὴν ἁρμόζων (3).
Ὀψαρτίτης, ὁ μάγειρος, ὁ τὰ ὄψα ἀρτύων.
Ὀψιμαθεῖς, βραδυμαθεῖς, ἢ ἀπὸ ὄψις γνύων (4).

Τὸ π̄ στοιχεῖον.

Παίει τὸ τύπτει λέγεται. Παιῶνα (5), ὁ ὕμνος.
Παιπάλη, ἄλευρον κριθῶν. Πάλλω (6), κινῶ καὶ σείω.
Πανοῦργος, ὁ παμπόνηρος, ὁ συσκευάζων δόλους.
Παλάθαι, μάζα (7) τε συκῶν, ἤγουν αἱ πιταρίδες (8).
Παράλληλον, τὸ ὅμοιον. Παραριῶ, τὸ ῥίπτω.
Παράκοιτις, ἡ παλλακή (9). Παραπλὴξ, ὁ παράφρων.
Παράτεινον, τὸ πλάτυνον. Καὶ παρειὰ, τὸ γνάθος.
Παρήορός τε, ὁ πλατύς. Καὶ πάροικος, ὁ ξένος.
Πάρνοπες καὶ παρνόες δὲ λέγονται αἱ ἀκρίδες.
Πέδιλα (10), ὑποδήματα. Πέδον, ἔδαφος, γαῖα.
Πεῖσμα, σχοινίον τῆς νηός. Πέλται δὲ, οἱ τοξόται.
Πέλεθρα, τὰ ἰχνόποδα. Καὶ πελιδνὸν, τὸ μέλαν.
Πέλωρός τε, ὁ εὐμηκος (11), καὶ ὁ εὐρὺς τὸ σῶμα.
Πέμματα, τὰ πλακούντια, ἤγουν γλυκέα εἴδη.
Πέπλον ἅμα καὶ ἔμπιμπλον (12) λέγεται τὸ βλατίον.
Περίσκελα, βραχία τε. Περκάζει, ὡριμάζει.
Πέρπερος, ὁ προπέτης τε, ἄτακτος, κενεόφρων (13).
Πέρας τὸ τέλος λέγεται. Πέταυρον, μάγγανόν τι.

(1) Forme inconnue pour ὀχυρόν. La mesure prouve qu'il n'y a pas faute.

(2) Cod. ἀπηδέα. Herodian. Epimer., p. 104, penult. : Ὄχη, ἡ ἀπιδέα.

(3) Cet ἁρμόζων est singulier comme construction.

(4) Peut-être ἀπὸ ὄψιν, suivant la syntaxe vulgaire. Le mot γνύων prouve qu'il faut lire au singulier ὀψιμαθὴς, βραδυμαθής.

(5) Cod. πήονα et au-dessus αι. Encore un accusatif employé comme nominatif.

(6) Cod. πάλω. — (7) Leg. μάζαι. — (8) Fort. πιτυρίδες.

(9) Cod. παλακή.

(10) Cod. πέδηλα, ὑποδύματα. — (11) Forme vulgaire pour εὐμήκης.

(12) Autre forme d'ἔπιπλον. — (13) Cod. κενεόφρον.

Πεττοὶ μέντοι τὰ βόλια λέγονται τοῦ ταυλίου (1).
Πευκεδανόν τε, τὸ πικρόν. Πέφνει δὲ, τὸ ἀνεῖλεν.
Πῆμα ἡ λώβη λέγεται. Καὶ πιμελὴ, τὸ στέαρ.
Πιδάκες, αἱ σταγόνες τε. Καὶ πινυτὸς, ὁ σώφρων (2).
Πιτύνη (3) κνίκος λέγεται, ὁ τὸν τυρὸν πηγνύων (4).
Πίττη, ἡ πίσσα ἀττικῶς. Πίτυλος, κουρταλώδης.
Πλάστιγξ, ζυγὸς ἰσόσταθμος. Καὶ πλαδαρὸν, τὸ χαῦνον.
Πλίγμα, τὸ πάτημα ἐστί. Καὶ πλὶξ πάλιν, τὸ βῆμα.
Πλῆκτρον (5), τὸ τὰς χορδὰς κινοῦν. Πλέθρα, δίυγρος τόπος.
Πλωτῆρες τε, οἱ ναυτικοί. Πνῖγος (6) δὲ, μέγα καῦμα.
Πόα βοτάνη λέγεται. Ὁ κοῦσπος (7), ποδοκάκη.
Ποιὸν ἐστὶ τὸ συμφυὲς ἐνέργημα οὐσίας.
Ποιὰ αὐξητικὴ φωνὴ, καὶ λόγου ποικιλία.
Ποικίλον, τὸ πολύτροπον. Ποινὴ, ἡ τιμωρία.
Πόντος μὲν, ὁ αἰγιαλός. Πόππυσμα, κολακεία.
Πόρρω, μακρὰ, τὸ πόρρωθεν. Πορσύνας, διεγείρας.
Πόσις, ἀνὴρ ὁ σύζυγος. Τὸ ποσαπλῶς, πολλάκις.
Ποταίνιον, τὸ νεαρόν. Προύνικος, ὁ εὐνίκης (8).
Πότμος ὁ μόρος λέγεται. Ποτνιῶ, ἱκετεύω.
Πραπίδες, φρένες ἀγαθαί. Πρέμνος λέγεται κλάδος.
Πρόσφορον, ἐπιτήδειον (9). Προσήλυτος, ὁ ξένος.
Προπόλοι μὲν, οἱ σύμβολοι. Πρόσκομμα (10), ἡ ζημία.
Πρυλεῖς, ὁπλῖται πεζικοί. Πρύτανις, ὁ ταμίας.
Πρυτάνειον, τὸ νόμισμα τῆς βοηθείας ἔστιν.
Πτόλη (11), ἡ πόλης λέγεται. Πτίλον, πτερὸν ὀρνέου.
Πτυχίον, τὸ σελίδιον, καταβατὸν (12) βιβλίου.

(1) Voy. Boiss., *An. gr.*, IV, p. 397. — (2) Cod. σῶφρον.

(3) Cet article a été pris à Photius. Voy. les variantes données dans le *Thesaur.*, v. Πυτίνη.

(4) Cod. πιγνύων. — (5) Cod. πλήκτρον—κινῶν. Voy. Hes.

(6) Cod. πνίγος. — (7) Cf. Cang., v. Κοῦσπος.

(8) Cet εὐνίκης ne se comprend pas. Psell., v. 427, premier hémistiche: Προύνικος, ὁ εὐκίνητος. Zonar.: Προύνικος, εὐκίνητος. Peut-être ce mot est-il l'origine de l'autre.

(9) Cod. ἐπιτίδιον. — (10) Cod. πρόσκομα.

(11) Fort. πτόλις, ἡ πόλις.

(12) Cf. Cang., v. Κατάβατον. Ce mot signifie *page*.

Πτῶκες εἰσὶν οἱ λαγωοί. Πυκάζω, τὸ σκιάζω.
Πυρρίχισις (1), ἡ ὄρχησις. Πυρὸς δέ γε, ὁ σίτος.
Πόρησις δὲ, ἡ πόρευσις. Πώρωσις, ἡ τυφλότης.

Τὸ ρ̅ στοιχεῖον.

Ῥάγα (2) ἡ ῥῶγα λέγεται. Ῥαγδον (3), σφοδρὸν, γενναῖον.
Ῥαθάμιγγες, σταγόνες τε. Ῥαιστῆρα τε, ἡ σφύρα.
Ῥᾷστον ἐστὶ τὸ εὔκολον. Ῥαπὶς ἐστὶν ἡ ῥάβδος (4).
Ῥέθος μὲν οὖν, τὸ πρόσωπον. Ῥέεθρόν τε, τὸ ῥεῦμα.
Ῥέθεα, σπλάγχνα τῶν μελῶν. Ῥέζω ἐστὶ τὸ πράττω.
Ῥαίδιά (5) τε τὰ ἅρματα λέγονται τῶν πολέμων.
Ῥηξήνωρ (6), ὁ ἀνδρεῖος δέ. Ῥῆγμα, σχίσμα μεγάλον.
Ῥηγμίνη (7), ὁ αἰγιαλός. Ῥίγιον, τὸ φρικῶδες.
Ῥιπὰς, ἀνέμου συστροφή. Ῥόθιόν τε, τὸ κῦμα.
Ῥίνα τὸ μέλος λέγεται καὶ ῥίνα καὶ ἡ βύρσα.

Ici manque un feuillet qui contenait la fin du P et le commencement du Σ.

Καὶ στυγηρὸν, τὸ μισητόν. Καὶ στυγερὸς, ὁ κόλαξ.
Συλλήπτωρ (8) γὰρ, ὁ βοηθός. Σύμπνοια, ὁμονοία.
Συνίστωρ (9), μάρτυς ἀψευδὴς, ὁ συνιδὼν τὸ πρᾶγμα.
Συνίημί τε, τὸ νοῶ. Σύριγξ (10), αὐλὸς λυρίζων.
Συοφορβὸς, χοιροβοσκός· συὸς (11) γὰρ ἦν ὁ χοῖρος.
Σφόδρα τὸ πάνυ λέγεται. Καὶ σφεδανὸν (12), τὸ μέγα.
Σφυραὶ (13), οἱ ἀστραγάλειοι τόποι ἀποκαλοῦνται,

(1) Cod. πυρίχήσις. Le mot inconnu πυρρίχησις est justifié par πύρριχισμὸς, dont on cite des exemples.
(2) Accusatif de ῥάξ. Quant à ῥῶγα, il viendrait de ῥωγάς.
(3) Pour ῥαγδαῖον. — (4) Cod. ῥάυδος.
(5) Cod. ῥέδια. Cf. Cang., s. v. Ῥαίδια. — (6) Cod. ῥηξήνορ.
(7) Cod. ῥηγμήνη. La forme régulière est ῥηγμίν.
(8) Cod. συλλήπτορ—σύπνοια. — (9) Cod. συνίστορ—συνειδῶν.
(10) Cod. σύριξ. — (11) Un génitif devenu nominatif.
(12) Cod. σφαιδανόν. — (13) Fort. σφυρά. Cod. ἀστραγάλιοι.

Ἐξ οὗ καὶ σφαιρωτὴρ (1) ἐστὶ λωρίον σανδαλίου.
Σχέτλιον, τὸ ὀδυνηρόν. Σχεδία τε, τὰ πλοία.
Σχέσις, ἡ μετουσία τε, ἐγγύτητα, ἀγάπη.
Σχέδιον, ἕτοιμον, γοργὸν, ἢ εὐτελὲς, ἀχρεῖον.
Σχόλιον (2), σεμνολόγημα. Σχολὴ, ἡ γυμνασία.
Σῶόν τε, τὸ ὁλόκληρον. Σῶος ὑγιεινός τε.
Σωρεία (3), πλῆθος, βουνισμός. Σωρεύει (4), τὸ συνάγει.
Σώφρων, ὁ πάνυ φρόνιμος. Σώχω καὶ ψώχω, τρίβω.

Τὸ τ̅ στοιχεῖον.

Τάγηνον, τὸ τηγάνιον. Τάλαρος, καλαθίσκος.
Ταινίαι, ζῶναι, στέφανοι, στέμματα (5) εὐφημίας.
Ταλαύρινος (6), πολεμιστὴς, ἔμπειρος ἐν τῇ μάχῃ.
Ταξίαρχος ὁ ἀρχηγός. Τάρβος, μεγάλος φόβος.
Ταρσοὶ, τὰ ἄκρη τῶν ποδῶν. Τύμβος ἐστὶν ὁ τάφος.
Τέγγει τὸ βρέχει λέγεται. Τείρεά τε, τὰ ἄστρα.
Τέκος τὸ τέκνον λέγεται. Τέκτων, πέλεκυς ξύλων.
Τελχῖνες (7), οἱ παμπόνηροι, βάσκανοι, κακοήθεις.
Τερέτισμα, μελῴδημα. Καὶ τερηδὼν (8), ὁ σκώληξ.
Τέρας, σημεῖον θαυμαστόν. Τερθρεία, φλυαρία.
Τέρετρον, τὸ τρυπάνιον. Τερατοσκόπος, μάντις.
Τεύχεα ὅπλα λέγονται. Τεφριώσας (9), τὸ ἐμπρήσας.
Τηλύγετος (10), μονογενής. Καὶ τηλαυγὲς, τὸ λάμπον.
Τιάρα τε, ὁ στέφανος. Τιτθοὶ, μαστοὶ γυναίου.
Καὶ τιμαλφὲς, τὸ καθαρόν. Τίτρωται (11), τὸ τρυποῦται.
Τλὰς, ὁ πολλὰ ὑπενεγκὼν (12) καὶ ὑπομένων πλεῖστα.
Τλήμων δὲ, ὁ ταλαίπωρος, ἐλεεινὸς, ἀχρεῖος.
Τόνος ἡ δύναμις ἐστί. Τορεύει, τὸ τορνεύει.

(1) Cod. σφαιροτήρ. — (2) Cod. σχολίον σεμνολόγιμα.
(3) Cod. σωρία. — (4) Hes. : Σορεύει · συνάγει. Les critiques corrigent avec raison σωρεύει.
(5) Cod. στέματα. — (6) Cod. ταλαύρηνος.
(7) Cod. τελχίνες οἱ παπόν. — (8) Cod. τερειδῶν.
(9) Cod. τεφρόσας τὸ ἐμπρίσας. — (10) Cod. τηλήγετος-λάμπων.
(11) Fort. τέτρωται. — (12) Cod. ὑπενεγγῶν.

Τορῶς (1) τρανῶς καὶ ἰσχυρῶς δηλοῖ, μεγαλοφώνως.
Τραχηλιάσας, ἀντιστὰς καὶ ἀπειθὴς εἰς πάντα.
Τραπεζίτης κικλήσκεται (2) ὁ ἐν τραπέζαις πράττων.
Τρέσας ἐστὶ τὸ φοβηθείς. Τρώσας δὲ, τὸ συντρίψας.
Τριβουνοφόρος, δήμαρχος. Τρίλιτος (3), ὁ λιτάζων.
Τρισόλβιος, μακαριστός. Τροχιά (4) τε, ἡ τρίβος.
Τρὺξ ἡ τρυγία λέγεται. Τυρεύει, τὸ σκευάζει.
Τύραννος (5), ὁ παράνομος. Τύφος, ἀλαζονία.
Τυτθὸν, ὀλίγον, ἀσθενές. Τύπτω δὲ, τὸ δαμάζω.
Τωθάζω, τὸ χλευάζω τε. Καὶ τωθασμὸς, ἡ ὕβρις.

Τὸ ῡ στοιχεῖον.

Ὕδρα θηρίον ἄμαχον. Ὑδατίδες (6), σταγόνες.
Ὕδερος, ἡ πλημμύρα τε. Ὕει δ' ἐστὶ τὸ βρέχει.
Ὕες οἱ χοῖροι λέγονται. Ὕθλος, ἡ φλυαρία.
Ὑλάκη, τῶν κυνῶν φωνή. Ὑπαγωγὴ, ἀπάτη.
Ὑμέναιον (7), τὸ γαμικὸν ᾆσμα τῆς χαρμοσύνης.
Ὕπαιθρος, ξένος, ἄοικος. Ὑπέρτατος, ὁ μέγας.
Ὕπατος, ἐξοχώτατος. Ὑπαλύξας (8), ἐκφύγων (9).
Ὑπερμαζᾶν δὲ, τὸ τρυφᾶν. Ὑπέροπτος, ὁ φαῦλος.
Ὑπερτενὴς (10), ὁ ὑψηλός. Ὑπερφερὲς, τὸ μέγα.
Ὑπέρμαχος, ὑπασπιστὴς, ὁ βοηθὸς ἐν μάχῃ.
Ὑπήνη τε, τὸ γένειον (11). Ὕπουλος, ὁ πανοῦργος.
Ὑποκριτὴς, ὁ δόλιος. Ὑπόφορος, ὑπόπτης.
Ὕσπληξ ἐστὶ τὸ βούκεντρον. Ὑσμίνη (12) τε, ἡ μάχη.
Ὕφαλος, δολιώτατος (13), ὑπόκρυφος τὴν γνώμην.
Ὑψιπετὴς (14), ὁ ἄετος. Ὑψιμέδων, ὁ ἄναξ.
Ὑψιφερὲς (15), μετέωρον. Ὑψαύχην, μεγαλόφρων.

(1) Cod. τόρως. — (2) Cod. κηκλήσκεται-τραπέζες.
(3) Leg. τρίλλιστος. — (4) Cod. τροχεῖα. — (5) Cod. τύρανος.
(6) Psell., v. 462. — (7) Cod. ὑμένεον. — (8) Cod. ὑπαλίξας.
(9) Il faudrait ἐκφυγών. Le présent ἐκφεύγων rendrait mal ὑπαλύξας.
(10) Cod. ὑπερτενές, ce qui exigerait τὸ ὑψηλόν.
(11) Cod. γένιον. — (12) Cod. ὑσμήνη. — (13) Cod. δολιότατος.
(14) Cod. ὑψηπετής. — (15) Cod. ὑψηφερές.

Τὸ φ̄ στοιχεῖον.

Φαγέδαινα (1), ἡ λοιμική. Καὶ φαεινὸν, τὸ λάμπον.
Φάνλιον (2), τὸ μαρσίπιον. Φαΐλα, τὰ φορτία.
Φαέθων τε, ὁ ἥλιος. Φαλλοὶ (3), ἀνδρὸς αἰδοῖα.
Φάρος, ἱμάτιον λαμπρόν. Φαρέτρα, βελοθήκη.
Φάσγανον, ξίφος δίστομον. Φάρυξ (4) λέγεται φάρυξ.
Φάτνωμα (5), τὸ σανίδωμα. Φλάγμα (6), πυρὰ μεγάλη.
Φαῦλος, κακὸς, παμπόνηρος. Φέναξ, ὁ κολακεύων.
Φατρία (7), ἡ συγγένεια. Φαιτρία, πρᾶξις φαύλη.
Φερνὴ, ἡ προὶξ τῆς γυναικός. Φέρβω ἐστὶ τὸ τρέφω.
Φεριστός τε καὶ φέρτερος, ἔξοχος καὶ βελτίων (8).
Φέρτω (9) τὴν κλίνην λέγουσι τινὲς τῶν τεθνεώτων.
Καὶ φειδωλὸς, ὁ ἀκριβός (10). Φειδίαι, λιθοξόοι.
Φηγὼ (11), τὸν δρῦν κικλήσκουσιν (12), ἢ πεῦκον τὸν μεγάλον.
Φθίμος (13), ὁ ἰσχυρὸς ἀνήρ. Φιλότητα, ἡ μίξις.
Φίλα, τὰ προσφιλέστατα. Φλήναφος, μωρολόγος.
Φλάσσω (14), τὸ τέμνω. Φλαῦρον δὲ, τὸ φαῦλον καὶ τὸ κοῦφον.
Φλοῖσβος, τὸ πολυτάραχον κτύπημα τῆς θαλάσσης.
Φόβη, ἡ θρὶξ τῆς κεφαλῆς. Φοδέραι (15), αἱ συνθῆκαι.
Καὶ φοιτητὴς, ὁ μαθητής. Φοινίξω, τὸ αἱμάξω.

(1) Cod. φαγέδενα.

(2) La mesure s'oppose à ce qu'on corrige φαγύλιον. L'orthographe varie entre φαγίλιον, φαγήλιον et φαγύλλιον. Cf. Cang., s. h. v.

(3) Cod. φαλοί.

(4) Le premier ou le second doit être corrigé en φάρυγξ.

(5) Psell., v. 468.

(6) Sans doute φλέγμα, que le copiste aura voulu écrire φλαίγμα.

(7) Zonare donne les deux significations, et avec la même orthographe, φατρία.

(8) Cod. βελτίον. — (9) Fort. φέρτρον. Cf. Hes.

(10) Forme du moyen âge pour ἀκριβής. — (11) Fort. φηγὸν, τὴν δρ.

(12) Cod. κηκλήσκουσιν. — (13) Forme inconnue pour ἴφθιμος.

(14) Cod. φλάσω. Ce verbe serait justifié par φλάζω, ou plutôt par φλάσμα, forme ionique pour θλάσμα, venant de θλάττω.

(15) Leg. φοιδέραι du mot latin *fœdera*. Du Cange donne Φοιδέρατοι. Psell., v. 468 : Φοδέρα. Voy. la note de Boissonade.

Φοξὸς, ὁ ὀξυκέφαλος. Φολκὸς, στραβὸς, τζιμβλόφρυς (1).
Φορβειὰ (2) δὲ, ὁ χαλινός. Φόρμιγξ τε, ἡ κιθάρα.
Φόρτος, ὁ γόμος λέγεται. Φρὴν δὲ, τὴν διανοίαν.
Φροίμια, τὰ προοίμια. Φρίκη, τρόμος μεγάλος.
Φυζακινός τε, ὁ δειλός. Φυλέτης, ὁμογνώμων.
Φύλοπις (3), μάχη ἰσχυρά. Φύξηλος (4), ὁ φυγάδας.
Φύρει (5), μολύνει, συγχεῖ. Φυρμὸς, ὁ μολυσμός τε.
Φύτλην τὴν γενεὰν φασί. Φωνάσκει, τὸ φωνάζει.
Φωράσω, τὸ εὑρήσω (6) τε. Φῶρες, λῃσταὶ καὶ κλέπται.
Φωΐδες (7), τὰ φλογίσματα. Φωριαμὸς (8), ἡ θήκη.
Φῶς, τοῦ ἡλίου τὸ λαμπρόν. Φωσφόρος, φωτοφόρος.
Φὼς μέντοι καὶ ὁ ἄνθρωπος, οἱ ὀφθαλμοί τε φῶτα.

Τὸ χ̄ στοιχεῖον.

Χάζω μὲν, τὸ ἀναχωρῶ. Χαλκὶς, εἶδος ὀρνέου.
Χαλίφρων, ματαιόφρονος (9). Χάρμα, χαρὰ μεγάλη.
Χαράδραι, αἱ ὑδροροαί (10). Χατίζω τε, τὸ χρῄζω.
Χάβωνας (11), ἄρτος κρίθινος. Χέλυς (12) τε, ἡ κιθάρα.
Χελιδωνὶς (13), τὸ πάτημα, τὸ κάτωθεν τῆς θύρας.
Χειρόμακτρον, μανδίλιον (14). Χειρῶναξ, ὁ τεχνίτης.
Χείμεθλα, τραύματα χειρῶν. Χέδροπον, ὄσπριόν τι.
Χερμὰς ὁ λίθος λέγεται, ὅστις πληροῖ τὴν χεῖραν.
Χείμαρροί (15) τε, οἱ ῥύακες. Χεῦμα, ὕδατος ῥεῦμα.
Χήραμοί τε, οἱ φωλεοὶ, αἱ κοῖται τῶν θηρίων.
Καὶ χθεμαλὸς (16), ὁ ταπεινός. Χθόνα δέ γε, ἡ γαῖα.

(1) Le composé τζιμβλόφρυς peut être ajouté au glossaire de Du Cange. Il vient du mot τζίμβλος, *lippus*.
(2) Cod. φορβία-φόρμιξ. — (3) Cod. φύλοπης. — (4) Fort. φύξηλις.
(5) Cod. φύρη, μολύνη, συχεῖ. — (6) Cod. εὑρίσω.
(7) Psell., v. 467. — (8) Cod. φωριαμής.
(9) Génitif devenu nominatif.
(10) Il faudrait régulièrement ὑδρορόαι.
(11) Voy. le *Thes.*, *s. v.* Χαυών.
(12) Cod. χέλις. — (13) Article tiré de Psellus. Cf. Zon.
(14) Cod. μανδείλιον, χειρόναξ. — (15) Cod. χείμαροι.
(16) Fort. χθαμαλός.

Χίδρα, καρπὸς νεογενὴς, ἢ ἄλευρα ὀσπρίων.
Χιλὸς δὲ λέγεται τροφή. Χίμαιρα, τὶ θηρίον,
Τρισύνθετον, ἀτίθασον, πῦρ δεινὸν ἀποπνέον (1).
Χλιδὴ, σπατάλη καὶ τρυφή. Χόλος, θυμὸς μεγάλος.
Χολάδες δὲ, τὰ ἔντερα. Χορδὴ, νευρὰ κιθάρας.
Χρήματα, τὰ νομίσματα. Χρησμὸς, ἡ προφητεία.
Χρηστὸς ἀνὴρ, ὁ ἀγαθός. Χρήστης, ὁ χρήζων πάντα.
Χρῶμα, εἰδέα (2) σώματος. Χυτλώσας, ὁ ἀλείψας.
Χυδαῖός τε ὁ εὐτελής. Χυμὸς, σίελος μέγας.

Τὸ ψ̄ στοιχεῖον.

Ψάρτιξ (3), μικρὰ κιθάρα τις. Ψαύω, τὸ προσεγγίζω.
Ψαίρειν (4), τὸ ψαύειν καὶ κινεῖν. Ψευδάγγελος, ὁ ψεύστης.
Ψεδνὸς, ὁ ἀραιόθριξ τε. Ψεκάς τε τὴν ῥανίδα (5).
Ψήγματα, τὰ κομμάτια (6). Ψῆνες τε, οἱ κωνῶποι (7).
Ψοίθης, ὁ ὑπερήφανος. Ψόφος, ὁ κτύπος ἐστίν.
Ψόγος τὸ ὄνειδος ἐστὶν, ὁ μῶμος καὶ ἡ ὕβρις.
Ψυχρὰ μέντοι, τὰ μάταια. Ψύτλης, ὁ ταχυδρόμος (8).
Ψυχαγωγεῖ, ἀναψυχεῖ, καλῶς παραμυθεῖται.
Ψώχουσι, τὸ λεπτύνουσι. Ψωγὸς (9), ψαμμώδης γαῖα.
Ψῶκτον (10) τὴν τράπεζαν φασὶ τὴν γέμουσαν τοὺς ἄρτους.

Τὸ ω̄ δίφθογγον.

Ὦαν τὴν πῆξιν λέγουσι, τὸ ἄκρον ἱματίου.
Ὠγύγιον, τὸ παλαιόν. Ὠδῖνες τε, οἱ πόνοι.
Ὠδὴ, ἡ τάξις καὶ εἱρμός. Ὠδηκὼς (11), ὁ φλεγμαίνων.
Ὤϊσα, τὸ ὑπέλαβον. Ὤϊξα, τὸ ἀνοίγω.
Ὠκύπους, ὁ ταχύπους (12) τε. Ὤκιστον, τὸ ταχέον.

(1) Cod. ἀποπνέων. — (2) Fort. ἰδέα.
(3) Fort. ψάλτιξ. — (4) Psell., v. 479. — (5) Sous-entendu δηλοῖ.
(6) Cod. κομάια.
(7) La forme régulière exigerait κώνωπες. — (8) Cod. ταχιδρόμος.
(9) Hes. : Ψωχός· γῆ ψαμμώδης. — (10) Hes.: Ψωκτόν· τράπεζαν.
(11) Cod. ὠδικός. — (12) Cod. ταχίπους.

ᾬκτειρε, τὸ ἐλέησεν. Ὦλκα, αὔλαξ ἀρότρου.
Ὠλέκρανός (1) τε, ὁ ἀγκών (2). Ὠλέναι, αἱ ἀγκάλαι.
Ὤκλασαν, διεφθάρησαν, ἀπόλωντο τὰ σκέλη.
Ὤλετο, τὸ ἀπείλετο (3). Ὤλισε, τὸ ἐφθάρην (4).
Ὦναξ, ὁ ἄναξ λέγεται. Ὠνήσας, ἀγοράσας.
Ὤνησις, πρᾶξις, ἀγορά. Ὤνορεν, διεγέρθην (5).

La fin manque.

(1) La forme ordinaire est ὠλέκρανον. Cf. Psell., v. 480.
(2) Cod. ἀγγών. — (3) Leg. ἀπώλετο. Cf. Hes. — (4) Leg. ἐφθάρη.
(5) Fort. Ὤρορεν, διεγέρθη.

LA

LÉGENDE D'ARISTOTE

AU MOYEN AGE

Par M. Ch. Gidel.

On a fait de très-savants ouvrages sur Aristote, précepteur d'Alexandre le Grand. Il était naturel qu'on voulût savoir, s'il était possible, par quels principes l'illustre philosophe avait formé son illustre élève. On n'a pu recueillir sur ce point que des renseignements très-rares et des notions peu précises. Plus le problème était difficile, plus l'érudition devait s'appliquer à en donner une solution. Un peu d'opiniâtreté sied bien à la science : elle a même parfois ses témérités, en Allemagne surtout. Dans ce pays, on ne se résigne pas assez à ignorer, dit M. Egger. « On est souvent effrayé, ajoute le judicieux et éminent critique, de ce qu'elle entasse de volumes sur des sujets qui comportent à peine quelques pages d'assertions ou de conjectures discrètes. En ce qui concerne les rapports d'Alexandre et d'Aristote, la déclamation sophistique et la légende avaient, dès l'antiquité, trop complaisamment élargi le champ de l'histoire; chez les modernes, l'abus des conjectures aventureuses n'aura pas moins fait pour nous égarer (1). »

(1) Voir les *Mémoires de littérature ancienne*, XVIII, *Aristote considéré comme précepteur d'Alexandre le Grand*, où l'auteur apprécie

Ce n'est pas un travail de ce genre que j'entreprends ici. Je veux suivre, non plus dans l'antiquité, mais dans les temps à moitié obscurs du moyen âge, l'idée qu'on s'est faite d'Aristote. Il ne s'agit plus de l'opinion des anciens sur cet homme, plus grand par sa science que par l'honneur qu'il eut d'élever un prince. Je voudrais rassembler dans cet essai les textes des ouvrages populaires soit en grec, soit en français, où Alexandre et son maître ont une mention. Il peut y avoir, il me semble, quelque intérêt à se donner le spectacle d'une vérité historique qui s'altère par l'ignorance; à suivre le progrès d'une légende à travers les âges où l'imagination du vulgaire, et même celle des savants, brode mille capricieux détails sur un fond dont la solidité s'use et se détruit chaque jour davantage. Les créations de l'ignorance sont, au même titre que celles de la science, dignes de l'attention de quiconque veut connaître les lois mystérieuses de l'esprit humain.

A le bien prendre, la légende a commencé de bonne heure pour Aristote comme pour Alexandre son élève; il y a des fables dans sa biographie rédigée par Diogène de Laerte, il y en a dans celle des anonymes. Les ouvrages apocryphes, mis sous le nom du Stagirite, n'étaient pas faits davantage pour dissiper les obscurités qui entourent certaines circonstances de sa vie (1).

Toutefois le premier ouvrage qui commence la liste des

l'ouvrage de M. Geier: *Alexandri Magni historiarum scriptores ætate suppares. Vitas enarravit, librorum fragmenta collegit, disposuit, commentariis et prolegomenis illustravit R. Geier*, Lipsiæ, 1834, in-8.

(1) Parmi les nombreux biographes d'Aristote dans l'antiquité on cite : Hermippe, de Smyrne; Timothée, d'Athènes; Démétrius, de Magnésie; le Pseudo-Aristippe, Apollodore, d'Athènes; Eumélos; Favorin; Aristoxène, de Tarente; Apellicon, de Téos; Sotion; Aristoclès, de Messène; Damascius; Andronic, de Rhodes; Ptolémée Philadelphe. De tous ces écrits il ne reste que cinq biographies d'Aristote, celles de Diogène de Laërte, de Denys d'Halicarnasse, dans sa première lettre à Amméus, du Pseudo-Ammonius, d'Hésychius de Milet, et d'un anonyme. L'article de Suidas a été pris en partie mot pour mot de la biographie de l'anonyme. (Voir l'*Histoire de l'ancienne lit-*

compositions légendaires que nous avons en vue est le Pseudo-Callisthène. On peut l'attribuer au cinquième siècle après J.-C. La méthode scientifique n'est déjà plus en usage. Le conte commence à s'établir à la place de l'histoire. Les anciennes merveilles des premiers récits, suffisamment fabuleux pourtant, n'ont plus assez d'attraits pour des esprits amoureux du gigantesque et de l'invraisemblable. L'âge moderne est entré dans les régions du monde enchanté. Les lignes des tableaux de l'histoire se confondent et s'obscurcissent ; le faux devient la pâture de ce qui reste encore de lecteurs. Des charlatans et des faussaires se multiplient pour satisfaire ces goûts dépravés, symptômes d'un temps où il n'y a plus qu'illusions et rêveries.

On ne saurait comparer, après la chute de Rome, l'état de l'Europe occidentale à celui de l'empire grec. Pendant tout le moyen âge, l'oubli des monuments de l'antiquité n'est jamais descendu aussi bas dans la société hellénique que dans les pays latins. Constantinople apparaît aux contemporains de Charlemagne comme une cité tout étincelante de l'éclat des lettres et des beaux-arts. La science a des sanctuaires où elle se conserve assez pure encore ; elle a des adeptes qui n'en laissent pas dépérir le culte ; cela est vrai, et cela durera jusqu'à la date fatale de 1453. Mais cependant, dès le cinquième siècle, qui voudrait méconnaître l'abaissement du genre historique ? Il n'a plus la sévérité que lui avaient donnée les plus grands génies de la Grèce. Le goût du mensonge, qui fut toujours si difficilement réprimé chez les Hellènes, même aux plus beaux siècles de leur histoire, déborde à ce moment et couvre tout d'un lustre faux, mais agréable aux amateurs d'enluminures.

Je n'ai pas à revenir sur tout ce qu'on a dit du Pseudo-Callisthène (1). J'entre dans mon sujet, et je cherche dans

térature grecque, de Donaldson, traduite en grec par M. J.-N. Valettas, t. I, p. 162.)

(1) Il y aurait à faire un travail critique sur ce roman où s'amalgament des compositions venues de pays différents et imaginées à des

ce roman les passages qui concernent le précepteur d'Alexandre le Grand. L'enfant royal est né. Philippe, qui s'est résigné à l'accepter pour le sien, l'entoure aussitôt de gouverneurs et de maîtres. Il lui fait, comme on le dit des princes, une maison. Laniké, sœur de Mélas, est sa nourrice; son gouverneur, Léonidas; son maître de littérature, Polynice; de musique, Leucippe. Ménéclès lui enseignera la géométrie, Anaximène la rhétorique, Aristote la philosophie (lib. I, c. XIII).

Nous le voyons bientôt aux mains d'Aristote tout seul. Cependant il n'est pas l'unique élève du philosophe; d'autres enfants partagent ses études. Ce sont des fils de rois que la réputation du maître a sans doute attirés auprès de lui. Pour éprouver leur esprit en même temps que leur cœur, le philosophe s'avise un jour de les interroger à tour de rôle sur cette question délicate : « Quand vous aurez hérité du trône de votre père, que me donnerez-vous, à moi, votre maître? » L'un répond : « Vous vivrez avec moi, vous partagerez mon pouvoir; je vous rendrai glorieux entre tous. » Un autre : « Vous serez mon ministre, mon conseiller dans toutes les questions. » Il en vient à Alexandre, et celui-ci lui répond d'un esprit fort avisé : « Vous m'interrogez sur ce que je ferai. Personne n'est maître de l'avenir; mais je vous donnerai tout ce que l'heure présente me permettra de vous donner. » Aristote se montra charmé de ce sens profond; il s'écria avec bonheur : « Très-bien, prince du monde, vous serez un grand roi! »

La version latine du Pseudo-Callisthène s'écarte ici du texte grec pour rapporter quelques détails plus in-

époques très-différentes. Je renvoie le lecteur à un article du journal *Of the American Oriental Society, fourth vol., n.* 11, dont je dois connaissance à notre savant confrère M. Carrière, de l'École des langues orientales : *Notice of a life of Alexander the Great translated from the syriac, by Rev. Dr. Justin Perkins, missionary of the American among the nestorians with extracts from the same, by Theodore Woolsey*... Voir aussi Guillaume Favre, *Recherches sur les histoires fabuleuses d'Alexandre le Grand*, 1829-1830, Genève; et la Thèse de M. Talbot.

times sur cette *nourriture* d'Alexandre par Aristote. L'auteur se figure Alexandre éloigné de ses parents, vivant avec Aristote et sa maison, loin des regards paternels. Zeuxis, un de ses officiers, fait au roi et à la reine un rapport secret sur les dépenses de leur fils. Il les trouve exagérées, et la famille royale s'empresse d'en avertir Aristote; non sans un léger blâme, quelque voilé qu'il soit, pour le précepteur du prince peu soucieux d'économie. Aristote s'empresse de se justifier. Il répond « que son élève ne fait rien qui ne soit digne de lui-même, digne de son maître. » Il propose qu'on mette à l'épreuve le caractère de son pupille, et qu'on s'assure en même temps des progrès qu'il a faits dans la science. Puis il dit à Alexandre : « Votre père et votre mère se plaignent, en m'écrivant, de la façon un peu légère dont vous dépensez ce qu'ils vous envoient pour votre entretien. Je ne crois pas cependant que vous fassiez rien qui ne soit bienséant et pour vous et pour vos parents. — Vous savez, reprit Alexandre, que la pension de ma famille ne répond pas à la dignité de leur rang non plus qu'à celle du mien... » L'auteur de ce récit prétend qu'il subsiste une lettre de Philippe et d'Olympias à leur fils, pour lui recommander l'économie dans la dépense et pour l'engager à rester digne du bon témoignage qu'Aristote rend de sa conduite. L'on possède aussi, suivant lui, la lettre d'Alexandre à ses parents. Il leur avoue sans détour qu'ils ne lui font pas une pension qui réponde à leur fortune et à leur rang ; « quant à lui, il dépensera ce qu'on lui donnera avec la largesse qui sied à un prince; il ne démentira point par sa conduite les bons témoignages d'Aristote; du reste, au lieu d'écouter les rapports des étrangers, on eût mieux fait de s'adresser à lui. »

Ces détails domestiques, dont la petitesse s'accorde mal avec la gravité de l'histoire, semblent reproduire une anecdote qu'on lit dans les biographies d'Alexandre. Le jeune prince, dans un sacrifice, jetait à pleines mains l'encens sur les brasiers; son gouverneur lui reprochait cette prodigalité ; il lui répondait qu'il serait maître un jour des pays qui

produisent l'encens, et qu'il se payerait alors de ses avances. Le ton de Julius Valérius a baissé. C'est le ménage d'un petit bourgeois plutôt que la magnificence d'un roi que le narrateur s'est plu à nous montrer. On dirait déjà quelqu'un de ces étudiants du treizième siècle, dont Jacques de Vitry rapporte les écarts de jeunesse dans Paris, ou l'écolier même de Rabelais « prestolant les tabellaires venant des lares patriotiques, parce que la pécune manque en ses marsupies ». Nous retrouverons cette petite aventure de l'éducation d'Alexandre dans le poëme de Lambert Li Cors. Il ne pouvait manquer de la reproduire d'après Valérius, car il y voyait la preuve qu'Alexandre possédait dès sa jeunesse une vertu vraiment royale, la *largesse à dépendre*.

Après ces premières années d'éducation philosophique, le Pseudo-Callisthène ne parle plus d'Aristote. Alexandre est entré dans la carrière militaire. Le romancier se plaît à le conduire dans les divers pays illustrés par sa valeur ou par sa clémence. Ce n'est qu'au chapitre XXIII du livre second que reparaît le souvenir du précepteur d'Alexandre.

L'historien suppose qu'après la défaite de Darius, le prince macédonien écrit à sa mère Olympias et à son vénéré maître une lettre où il les instruit de ses succès sur le monarque persan. « Il leur apprend par quel procédé il a mis en fuite l'armée de ses ennemis. En attachant aux cornes d'un grand nombre de chèvres des flambeaux allumés, il a fait croire aux Perses que ses troupes étaient plus nombreuses qu'elles n'étaient en réalité (1). La ville d'Égées, fondée dans le golfe d'Issus, perpétuera à jamais le souvenir de cet heureux stratagème. » Cette lettre, réduite à ces simples renseignements, est tout à fait dépourvue d'intérêt. Il est à croire qu'elle a d'abord été conçue avec cette sécheresse. C'est ainsi que la donne celui des manuscrits qui semble le plus ancien. Un troisième exemplaire du récit de Callisthène a joint à cette lettre

(1) Il paraît, suivant une assertion de M. Heuzey, que ce souvenir vit encore dans la Grèce, et fait l'objet d'une légende populaire.

la suite des merveilles incroyables dont Alexandre et son armée avaient été les témoins dans les Indes. On peut faire remonter les plus anciennes rédactions de cette lettre aux premiers siècles de notre ère. Peut-être n'a-t-elle été alors qu'une imitation de ces nombreux billets qu'Alexandre n'avait pu manquer d'écrire souvent à sa mère ainsi qu'à son maître, mais dont les traces avaient disparu de fort bonne heure. Plus tard, l'esprit du merveilleux étendit cette prétendue lettre, en y ajoutant les fables de l'Inde.

Voilà, j'imagine, l'obscurité et l'ignorance allant croissant, à quoi se réduisent les traditions, apocryphes toutefois, qui attribuaient à Aristote la composition de divers ouvrages utiles à l'instruction et aux mœurs de son élève. Il ne s'agit plus désormais de cette lettre d'Alexandre écrite du fond de l'Asie à son maître, pour lui reprocher d'avoir publié ses leçons, ni de la réponse d'Aristote donnant à son élève la satisfaction de s'entendre assurer que ses leçons n'en sont pas moins secrètes, « car elles n'ont de sens que pour ceux qui les ont écoutées. » (Aul. Gel., *Noct. Attiq.*, XX, 5.) Ces inventions, dignes d'un temps où l'histoire et la vraisemblance gardaient encore un certain empire, jusque dans les compositions romanesques, ont fait place à d'autres fables moins sérieuses et de moindre valeur. Nous descendons à un étage inférieur de la pensée humaine ; les faits s'avilissent avec l'abaissement de l'érudition et du savoir. Nous touchons aux confins d'un monde où tout est trouble ; on n'écrit plus que pour des imaginations médiocres : il faut se conformer à leur médiocrité.

Il était naturel qu'élevé par Aristote, Alexandre eût pris un goût très-vif pour les études scientifiques, et que, dans ses expéditions lointaines en des pays inconnus, il songeât à son maître et lui fournît les moyens d'augmenter les trésors de ses connaissances. La légende devait s'exercer là-dessus. C'est à ces dispositions de l'esprit grec qu'il faut attribuer plus d'un récit exagéré. Athénée n'hésite pas (IX, Deipnosoph.) à assurer qu'Alexandre paya « au Stagirite huit cents talents, c'est-à-dire environ quatre millions et demi

de notre monnaie, pour le traité des animaux. » (M. Egger, *l. c.* p. 455.) Pline n'avait pas été moins crédule, lorsqu'il avait écrit : « Alexandre le Grand, brûlant de connaître l'histoire des animaux, remit le soin de faire un travail sur ce sujet à Aristote, éminent en tout genre de sciences, et il soumit à ses ordres, en Grèce et en Asie, quelques milliers d'hommes qui vivaient de la chasse et de la pêche, et qui soignaient des viviers, des bestiaux, des ruches, des piscines et des volières, afin qu'aucune créature ne lui échappât. En interrogeant ces hommes, Aristote composa environ cinquante volumes sur les animaux. » (*Hist. nat.*, III; cf. 112, et XIX des observations semblables. M. Egger, 444.)

On peut trouver l'écho affaibli de ces légendes, encore judicieuses, dans la lettre d'Alexandre à Aristote, insérée par le Pseudo-Callisthène au chapitre XVIIe du livre III. C'est un amas de fables; partout des prodiges et des monstres. Les animaux y dépassent toute proportion naturelle; les hommes y vivent d'une manière invraisemblable; les eaux y ont des propriétés étranges, les arbres y rendent des oracles. Il sort de la mer des êtres gigantesques, la terre produit des roseaux énormes, les astres y sont sujets à des clipses surprenantes, les fleuves y roulent des eaux plus amères que l'ellébore. Toutes les lois du monde ordinaire y sont renversées. La nature travaille dans ces régions sur un plan insensé. Des sangliers plus grands que des lions ont des défenses d'une coudée de long. Certains animaux confondent en eux la nature du taureau et celle de l'éléphant. Les hommes eux-mêmes ont six mains, des pieds étranges dont la forme bizarre se devine à peine à travers les altérations d'un texte où la langue prend à son tour les libertés les plus inattendues dans la composition des mots. Le vent renverse les tentes et les abris, couche à terre des files entières de soldats.

Alexandre arrive à des villes où nul étranger n'a jamais mis le pied. Pour comble de merveilles, on lui montre des arbres dont la forme rappelle celle des cyprès ; ils sont doués du langage humain. Ils parlent trois fois le jour : au lever

du soleil, à midi, le soir. Ce sont ces arbres qui prédisent à Alexandre l'heure prochaine de sa mort dans Babylone.

Telle est la substance de cette nouvelle lettre envoyée à Aristote. On peut, en prenant Arrien, dans son histoire de l'Inde, retrouver les premières esquisses de ces tableaux d'une fantaisie déréglée. En faisant voyager Néarque à travers l'Inde, l'historien consigne dans son journal une quantité de faits sur les serpents, les baleines, les fourmis, les perroquets, les fleuves que Pline, que Strabon, que Pomponius Méla, que Solin, ont acceptés avec trop de confiance, sans prévoir qu'il viendrait un temps où l'on renchérirait encore sur ces histoires fabuleuses. Il est vrai que le Pseudo-Callisthène enlevait à ceux qui le suivraient toute possibilité de le dépasser dans l'invraisemblable ou dans l'absurde. Mais il leur laissait toute liberté de le copier. Pas un ne s'en est fait faute. Ils célébreront, tous à la suite, les faits de cet *Alexandre ki fu*

> Rois et bons clers de grant vertu
> Qui s'en ala par mainte terre
> Plus pour cerkier et por enquerre...

Ils se donneront bien garde d'oublier de parler *de Ynde et de ses coses, de ses diversités, des serpents de l'Inde et des arbres fés qui parlèrent à Alixandre* (l'Image du Monde, ms. nº 7595). En donnant au roi macédonien cette vaste curiosité, en lui attribuant ce titre de *bons clers,* on se plaisait à reconnaître les effets de sa première éducation. Il devait cet amour de la science au précepteur que Dante appelait avec respect « le maître de ceux qui savent, *il maestro di coloro chi sanno* ».

Il était juste qu'Aristote écrivît lui-même à son élève. La narration latine attribuée à Valérius nous transmet une de ses lettres : c'est une suite de pompeux éloges adressés à ce victorieux, qui a triomphé non-seulement des hommes, mais encore de toutes les difficultés que le ciel opposait à ses efforts. Il lui applique le vers dans lequel Homère dési-

gne Ulysse comme ayant vu les mœurs et les villes de beaucoup d'hommes; il le félicite, en citant un autre vers d'Homère, d'avoir porté ses armes et sa puissance de l'endroit où le soleil se lève jusqu'à celui où il plonge dans l'onde sa tête étincelante.

Voilà ce qu'était devenue, vers la fin du quatrième siècle ou vers le commencement du cinquième après Jésus-Christ, la figure du grand philosophe grec. Elle conserve encore quelque chose de la gravité que l'histoire est disposée à lui accorder. Cependant on ne peut nier que le précepteur d'Alexandre ne joue un rôle plus modeste et plus petit qu'il ne convient à sa réputation et à la valeur de son génie. C'est se faire une bien pauvre idée de sa science que de lui envoyer du fond de l'Inde des renseignements si menteurs, des contes si fabuleux sur des merveilles impossibles et contraires à la nature. Néanmoins la conception du Pseudo-Callisthène s'accommodait si bien à la faiblesse des esprits, que ses récits dépourvus de sens, mais embellis d'un faux lustre d'extravagance, ont eu le plus grand succès. Traduits du grec en latin, ils ont suscité dans la littérature française des épopées célèbres, et contribué à répandre parmi le peuple de nouvelles erreurs sur le génie d'Aristote, erreurs dont les savants mêmes ne se sont pas toujours préservés.

Avant d'aborder cette autre partie de mon étude, je dois m'arrêter quelque temps sur des compositions en grec vulgaire, qui ne sont qu'un remaniement du Pseudo-Callisthène. J'en ai trois sous les yeux: deux sont en prose; la troisième est en vers rimés; les unes et les autres sont anonymes. On attribue pourtant à Démétrios Zénos la traduction rimée. La première édition s'annonce sous ce titre : Διήγησις Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος, περιέχουσα τὸν βίον αὐτοῦ, τοὺς πολέμους, τὰς ἀνδραγαθίας, τὰ κατορθώματα, τοὺς τόπους ὅπου περιώδευσε, ὁμοῦ δὲ καὶ τὸν θάνατον αὐτοῦ, καὶ ἄλλα πλεῖστα πάνυ περίεργα καὶ ὡραῖα. Νεωστὶ τυπωθεῖσα καὶ ἐπιμελῶς διορθωθεῖσα. Venise, 1780. La seconde, imprimée à Venise en 1866, n'est que la reproduction de la première, avec une disposition

nouvelle des sections ou chapitres, et des corrections faites au texte de 1780.

Dans ces deux éditions, nous retrouvons la version du Pseudo-Callisthène écrite en langue romaïque, pour un peuple qui a perdu les traditions du langage littéral. C'est une sorte de contrefaçon vulgaire d'un roman qui rappelle la rédaction des Quatre fils Aymon et même des poëmes sur Alexandre, dont la bibliothèque bleue de la veuve Oudot a fourni si longtemps nos campagnes et nos provinces. On peut donc s'attendre à voir dans ces récits se transformer encore le caractère d'Aristote et l'idée de ses rapports avec le fils de Philippe.

Et d'abord, il n'est plus question d'aucun des maîtres d'Alexandre dont l'histoire, même fabuleuse de Callisthène, nous avait conservé les noms. Aristote est seul chargé du soin de cette éducation ; pourtant, il aura comme collaborateur, pour l'étude de l'astronomie, ce singulier personnage, Nectanébo, roi détrôné d'Égypte, magicien artificieux, que le Pseudo-Callisthène nous a fait connaître. Aristote enseigne les lettres. En peu d'années son disciple apprend la grammaire, la rhétorique, la philosophie, et fait dans ces sciences de rapides progrès. L'idée d'une éducation particulière et royale s'efface dans ce pauvre récit. L'auteur n'imagine plus qu'une école ordinaire où sont réunis, sans distinction et sans choix, des enfants de tous les rangs. Ces condisciples d'Alexandre admirent sa facilité à s'instruire, portent envie à ses progrès et tâchent de les égaler. Quand le goût fut venu au jeune prince d'apprendre l'astronomie, Aristote dut partager la journée avec Nectanébo. La matinée lui appartenait, le soir fut pour l'Égyptien : Ἀπὸ δὲ ταχὺ ἕως τὸ γεῦμα ἐπήγαινεν εἰς τὸν πονηρὸν Νεκταναβόν.

L'épreuve qu'Aristote a fait subir à l'esprit d'Alexandre, pour s'assurer de la solidité de son jugement et de la bonté de son cœur, est singulièrement travestie dans le roman populaire ; il en est de même des combats où déjà s'annonçait la vaillance du futur conquérant du monde. Nous n'en voyons plus ici qu'un misérable tableau. Un jour, est-il dit,

Aristote réunit tous les enfants de son école ayant le même âge ; il les partage en deux groupes, arme chacun de ceux qui le composent d'un bâton. D'un côté Alexandre commande, de l'autre c'est Ptolémée. Aristote donne le signal. Le combat s'engage ; le fils de Philippe s'élance au milieu des rangs ennemis, et, en moins de rien, il a remporté sur eux sa première victoire. Le Stagirite y voit le présage de beaucoup d'autres ; il en augure la future grandeur de son élève. Il n'est pas moins satisfait de la réponse d'Alexandre, qui n'a pas ici la même prudence que dans le Pseudo-Callisthène, mais promet plus naïvement au philosophe un avenir plein de magnificence et de grandeur, si jamais son disciple arrive au trône : Διδάσκαλε, ἀνίσως γένῃ αὗτὸ ὅπου λέγεις, καὶ γίνω αὐτοκράτωρ τοῦ κόσμου ὅλου, ἐσένα θέλω σὲ κάμει μέγαν ἄνθρωπον, νὰ ἦσαι πάντα μετ' ἐμένα. Καὶ ὁ Ἀριστοτέλης τοῦ εἶπε· Χαῖρε λοιπὸν Ἀλέξανδρε Αὐτοκράτωρ, ὅτι εἰς ἐσένα θέλει ἔλθει τὸ βασίλειον νὰ ἐξουσιάσῃς ὅλον τὸν κόσμον (p. 16). La conception et la langue ont marché du même pas, et sont l'une et l'autre descendues, on le voit, assez bas.

Aristote ne paraît plus dans la narration que sur les bords du fleuve Kassandra, en Macédoine. Il vient avec Olympias rendre hommage au guerrier victorieux, dont il reçoit de magnifiques présents.

Une particularité de cette version, c'est qu'au lieu d'une lettre à Aristote, comme dans le Pseudo-Callisthène, l'auteur, pour marquer les rapports qui n'ont cessé d'exister entre le maître et l'élève, imagine de faire entreprendre à Aristote le voyage de Babylone. Alexandre est dans cette ville, entouré de toute la pompe orientale. Il a une cour de princes et de rois. Il en est venu du levant et du couchant, du nord et du midi, de la terre ferme et des îles de la mer ; tous lui ont apporté le tribut de plusieurs années. C'est au milieu de ce somptueux appareil que paraît Aristote. Il est envoyé près du roi par Olympias. A sa vue Alexandre se réjouit, il l'embrasse. « Tu as bien fait de venir à moi, tête précieuse, toi qui brilles ainsi que le soleil au milieu de tous les Grecs. » Redoublant de tendresse, il lui donne les noms

que l'affection la plus vive lui suggère ; il l'accable de questions; il lui fait les récits de ses courses qui l'ont porté jusqu'au Paradis. Aristote félicite son élève. Il le salue roi du monde. Il lui assure que la joie règne dans l'univers, ainsi que la paix, grâce à ses conquêtes et à son empire. « Ta mère, lui dit-il, est pleine de bonheur au récit de tes vaillants exploits; mais elle voudrait bien te revoir, elle voudrait bien voir Roxandre, ton épouse. » Alexandre, au souvenir d'Olympias, verse des larmes; il s'afflige du chagrin qu'elle ressent. Cependant le festin commence : Aristote y prend place à côté du roi. « Τὴν ἄλλην ἡμέραν ἔδωκεν ὁ Ἀλέξανδρος συμπόσια πολλὰ εἰς τοὺς βασιλεῖς καὶ αὐθεντάδες, ὁποῦ ἦσαν μαζῆ του, καὶ εἰς ὅλα τὰ φουσάτα του. Ἦλθαν καὶ ἀπὸ τὸν τόπον τῆς ἀνατολῆς καὶ τῆς δύσεως, ἀπὸ τοῦ βορέως τὰ μέρη, καὶ τοῦ νότου, καὶ ἀπὸ τὰ νησία τῆς θαλάσσης, ὅλοι οἱ αὐθεντάδες, φέροντες πολλῶν χρόνων χαράτζιον, μὲ δῶρα πολλά. Ἦλθε καὶ ὁ Ἀριστοτέλης ὁ διδάσκαλός του ἀπὸ τὴν μητέρα του τὴν Ὀλυμπιάδα. Ὅταν τὸν εἶδεν ὁ Ἀλέξανδρος, ἐχάρη, ἐφίλησέ τον, καὶ εἶπε· Καλῶς μᾶς ἦλθες πολύτιμον κεφάλι, ὁποῦ λάμπεις ὡσὰν ὁ Ἥλιος ἀνάμεσα εἰς τοὺς Ἕλληνας... » (p. 141).

Le philosophe s'étonne que son élève ait pu accomplir des exploits tels qu'il n'y en eut jamais de pareils, qu'il n'y en aura jamais de semblables au monde. Alexandre explique ainsi tous ses succès : « J'ai quatre avantages : un bel accueil, de la franchise, je me conduis par ma propre raison, j'ai le jugement juste et la foi en Dieu, créateur du ciel et de la terre. » Τέσσαρα καλὰ ἦσαν εἰς ἐμένα· πρῶτον, καλὸν χαιρέτημα· δεύτερον, ἀλήθεια· τρίτον, ἀπὸ τὸν λόγον μου νὰ μὴν εὐγαίνω· τέταρτον, ἡ κρίσις μου νὰ ἦναι δικαία, καὶ νὰ πιστεύω τὸν Θεὸν τοῦ οὐρανοῦ καὶ τῆς γῆς, ὁποῦ ἔπλασε τὰ πάντα (p. 143).

L'auteur profite de la présence d'Aristote pour faire tenir à son héros des propos pleins de sagesse et empreints d'une philosophie qui rappelle celle de la *Cyropédie* de Xénophon. C'est la vue d'Aristote qui inspire sans doute, dans la même circonstance, au conquérant du monde quelques actions ou jugements où il ne dépend que de nous de retrouver les heureux effets d'une bonne éducation.

Aristote se sépare enfin de son élève; mais ce n'est pas sans emporter de riches présents; il reçoit le diadème du roi Porus, sa tente, dix mille talents d'or et trente boisseaux de perles. « Μετὰ ταῦτα ἐκάλεσε τὸν διδάσκαλόν του τὸν Ἀριστοτέλην, καὶ ἐφιλοδώρησέ τον, δίδοντάς του τὸ στέμμα τοῦ Πόρου τοῦ βασιλέως, καὶ τὸ ἐπανωφόρι, δέκα χιλιάδες τάλαντα χρυσᾶ, καὶ τριάκοντα μόδια μαργαριτάρι. » Jamais précepteur de prince ne fut si richement récompensé.

La Ῥιμάδα, ou poëme en vers rimés sur la vie d'Alexandre (1), ne dit presque rien de l'éducation du héros :

> Εἶχε διδάσκαλον καλὸν, τὸν μέγ' Ἀριστοτέλην
> Κ' αὐτίνον τὸν Διάνιδα, ποῦχαν κ' οἱ δυὸ τὰ θέλει.

Elle n'ajoute rien aux détails que nous avons déjà fait connaître. Là s'achève ce que nous pouvons dire sur la légende d'Aristote, telle qu'elle s'offre à nous dans les ouvrages grecs écrits au début et presque à la fin du moyen âge. Il nous faut arriver aux romans et aux fabliaux français.

Le nom d'Aristote n'a jamais été inconnu dans l'Europe occidentale, et surtout dans la France. Il y fut porté par les traducteurs latins de ses œuvres, comme Boèce et Aventinus, ou conservé par les citations de Cicéron, de Victorinus, etc. Parmi les savants, il existait très-anciennement un recueil d'axiomes tirés des ouvrages physiques et métaphysiques d'Aristote, qui donnaient une idée succincte de toute sa doctrine (Amable Jourdain, *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote*, *etc.*, nouvelle éd., 1843, ch. I, p. 21). Il n'entre pas dans mon plan de rechercher ce que les philosophes du douzième et du treizième siècle ont pensé d'Aristote; je m'occupe de tra-

(1) Ἱστορία εἰς ὁποίαν περιέχεται ὁ βίος καὶ ἡ ἀνδραγαθίαις τοῦ περιβοήτου βασιλέως Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος, υἱοῦ τῶν θαυμαστῶν βασιλέων Φιλίππου καὶ Ὀλυμπιάδος, νεωστὶ τυπωθεῖσα, καὶ μετ' ἐπιμελείας διορθωθεῖσα : Venise, 1778. — On attribue le poëme à Démétrios Zénos. M. Sathas ne parle pas de cet auteur dans sa Φιλολογία Νεοελληνική.

ditions qui n'ont rien à démêler avec la science et l'érudition, puisqu'elles sont nées précisément de leurs contraires; il n'est pas inutile toutefois de résumer en quelques mots l'histoire d'Aristote dans les écoles du moyen âge.

Depuis Roscelin jusqu'à Albert le Grand, c'est-à-dire dans la première époque de la philosophie dite scolastique, Aristote n'est connu que comme dialecticien. Sa dialectique fait délirer Abélard dans ses raisonnements sur l'Écriture sainte. Aristote est le maître des sophistes; c'est lui qui inspire les nouveaux sophistes Pierre Lombard, Pierre de Poitiers, Gilbert de la Porée. Gauthier de Saint-Victor s'exprime ainsi sur leur compte : « Uno spiritu Aristotelico afflati, duo ineffabilia Trinitatis et Incarnationis scholastica levitate tractarunt, multas hæreses olim vomuisse... » Au poëme de l'*Anti-Claudien*, Aristote figure dans l'un des tableaux qui ornent le palais de la nature, sous cet aspect :

> Illic arma parat logico, logicæque palestram
> Pingit Aristoteles.

Depuis 1230 ou 1240, dit Jourdain, la réputation du philosophe s'est tellement accrue par l'introduction de ses ouvrages philosophiques, qu'on oublie ses premiers titres pour ne plus parler que de ses travaux sur la nature, ce qui le fait appeler *Princeps philosophorum*.

Plus la réputation d'Aristote s'accroît dans les écoles, plus elle doit se répandre même parmi ceux qui, sans faire les études scolastiques, participent un peu au mouvement intellectuel des écoles. Il était difficile qu'il n'en fût pas ainsi, quand l'Église s'inquiéta de l'influence du Stagirite dans l'enseignement de la théologie. Son nom se trouva bientôt mêlé à des excommunications retentissantes. La condamnation des erreurs d'Amaury amena celle de certains écrits du précepteur d'Alexandre. Une première interdiction frappa quelques écrits du philosophe grec. Des historiens, comme César d'Heisterbach, comme Guillaume le Breton, enregistrent la sentence du concile de Paris, qui condamne au feu les li-

vres de David de Dinant et de petits traités de métaphysique nouvellement apportés de Constantinople, et traduits en latin. En 1215, nouvelle prohibition des traités de la Métaphysique d'Aristote, édictée par Robert de Courçon. « Non legantur libri Aristotelis de Metaphysica et naturali philosophia » (Jourdain, 192). Les autres ouvrages autorisés étaient sans relâche lus, maniés, commentés et appris. Pour être bachelier, il fallait avoir assisté aux leçons sur l'Organon, ou traité de logique; pour la licence, on y joignait la physique; pour la maîtrise, la morale. Il n'y avait pas de nom qui retentît plus souvent dans la rue du Feurre ou du Fouarre, *vico degli Strami*. Dans ces écoles de philosophie, ouvertes sur le terrain du fief de Garlande, les quatre nations de la Faculté des arts rebattaient sans cesse les arguments empruntés à Aristote. La science y consistait à connaître les règles épineuses de la logique, à débrouiller les hypothèses d'une métaphysique entortillée. On se hasardait même à expliquer la politique. On a beaucoup reproduit au treizième siècle le Περὶ Ἑρμηνείας. Le syllogisme était là dans son empire naturel. Il y paraît sous les formes les plus bizarres et les plus compliquées. On y demande : « Quid est syllogismus contrariæ deceptionis? Quid est syllogismus infirmus? Quid est syllogismus fatuus? Quid est syllogismus diversivus?» On y connaît un syllogisme lingiosus, un autre falsigraphicus, ou mieux pseudographicus, un autre ostensivus. *Bene syllogizare* était le comble de la science. Dante, qui a vu dans Paris le docteur Siger se livrer à cette brillante escrime, caractérise son talent et sa science par ce mot seul, *sillogizzò*.

Tous ces caprices de la pensée philosophique n'étaient pas sans inspirer quelque défiance aux gardiens sévères de l'orthodoxie. La témérité se mêlait le plus souvent à ces discussions. Le nom d'Aristote en pâlissait. Le syllogisme était en mauvaise réputation près de beaucoup de juges. L'art d'Aristote semblait tenir à la magie, aux sciences occultes. On disait d'Albert le Grand, qui avait tant étudié le péripatéticien : « *Magnus in magia, major in philosophia,*

maximus in theologia. » Roger Bacon n'avait pas échappé au même reproche pour la même raison. Michel Scot, traducteur d'Aristote, avait eu la réputation d'être magicien. Dante disait dans l'*Enfer* (c. xx, v. la fin) :

> Quell' altro, che ne' fianchi è cosi poco,
> Michele Scoto fu, che veramente
> Delle magiche frode seppe il giuoco.

Boccace disait dans son *Décaméron* (ottava giornata, nov. IX) :

> Dovete adunque, disse Bruno, Maestro mio dolciato, sapere, che egli non ha ancora guari, che in questa città fu un gran maestro in nigromanzia, il quale ebbe nome Michele Scotto.

Les dialecticiens « quorum Aristoteles princeps est », suivant Gauthier de Saint-Victor, passaient pour faire une œuvre périlleuse et presque infernale. Dante (*Inf.*, c. xxvii, 2, 123) fait dire au diable qu'il est logicien :

> Tu non pensavi ch'io loïco fossi.

Il était difficile de penser autrement, quand on voyait un sophiste se faire fort de prouver que Dieu n'existe pas. C'est ce qu'on lit en effet au début des *Thèses impossibles* de Siger : « Convocatis sapientibus Studii Parisiensis, proposuit Sophista quidam impossibilia multa probare et defendere. Quorum primum fuit, Deum non esse... Probabat tamen id multipliciter. » On comprend sans peine qu'il circulât dans le peuple des écoliers des légendes destinées à leur faire prendre en horreur la témérité des dialecticiens. On racontait des apparitions d'un certain genre, qui n'avaient d'autre but que d'effrayer les maîtres et leurs élèves. On lit dans les gloses manuscrites du dixième chant du *Paradis* de Dante, copiées par André d'Orviète en 1389 : « Le poëte dit que saint Thomas lui fit voir encore l'âme de Sigier de Bramant, docteur moderne de Paris, qui y professa longtemps la logique. Il était infidèle, et c'est à lui qu'arriva ce que je vais racon-

ter. Un de ses disciples, qui venait de mourir, lui apparut une nuit en songe, tout couvert de sophismes, et lui dit combien il souffrait en enfer. Pour lui donner une idée de ses peines, il lui demanda d'ouvrir la main, et y versa une goutte de sueur, si vive et si cuisante, que Siger s'éveilla, quitta dès ce moment les écoles, se fit baptiser, et, devenu le saint ami de Dieu, s'efforça toujours d'assujettir les doctrines des philosophes à la sainte foi catholique » (Ms. fr. nº 2679, fol. 120, cité par les rédacteurs de l'*Hist. littér. de la France*, t. XXI, p. 114). « Dice che li mostrò ancora l'anima di Sigieri di Bramante (lisez di Brabante), il quale era valentissimo huomo in tutte le scienze, ed era infidele, ed era dottore in Parigi, e si li occorse che, essendo morto uno di suoi scolari, si li apparve una notte in visione, e si li mostrò come elli sosteneva assai pene, e fra l'altre pene che li mostrò, si li fece tenere la man aperta, e si li goccilò una gocciata di sudore in su la mano di quello che di dosso li usciva, e fu si cocente che, a quella pena cosi fatta, questo Sigieri si destò, e per questa si fatta coscione elli abandonò lo studio, e si si batizò, e diventò santo amico di Dio, e sempre si sforzò ä dovere fermare i detti di filosofi alla santa fè cattolica. »

Ces légendes effrayantes n'empêchaient pas des hommes actifs et laborieux de s'exercer à traduire les œuvres d'Aristote. Plusieurs abordaient directement le texte grec. Il faut surtout signaler parmi ces traducteurs, plus ardents qu'exacts, des membres de l'ordre des Frères Prêcheurs. Ces religieux, zélés missionnaires, avaient pour règle de s'instruire dans la langue du peuple qu'ils allaient évangéliser. Ils comptèrent parmi eux, au treizième siècle, plusieurs religieux sachant le grec ; ils tenaient à faire traduire en cette langue les ouvrages dont pouvait s'honorer leur communauté. Ils avaient deux maisons à Constantinople, « et envoyaient de là des prédicateurs dans tout l'Orient ». (*Hist. littér. de la France*, t. XXI, 216.)

Cependant la connaissance du grec n'a pu donner aux savants du moyen âge la critique qui leur a toujours fait dé-

faut. Des traducteurs comme le dominicain Jofroi de Waterford ne savaient pas discerner avec netteté les livres apocryphes des livres authentiques du grand philosophe grec. Ils n'étaient pas plus coupables en cela que les grammairiens des derniers temps de la littérature hellénique; mais leurs erreurs prenaient quelque chose de singulièrement étrange. L'admiration de Jofroi de Waterford pour Aristote, le commerce direct qu'il pouvait avoir avec les manuscrits venus de Constantinople ou avec « les exemplaires de Paris », ne l'ont pas empêché de prendre pour une œuvre du précepteur d'Alexandre le livre fameux intitulé le Secret des secrets, *Secretum secretorum*, ou *de Regimine Principum*.

Déjà, avant le treizième siècle, Philippe, clerc de l'Église de Tripoli, en avait donné une version latine que saint Thomas, Roger Bacon, Albert le Grand, ont quelquefois citée. Ce livre nous revient de droit dans ce travail, puisqu'il est donné par le traducteur comme un traité de gouvernement et de conduite tant privée que politique, envoyé par Aristote à son royal élève vainqueur de la Perse.

Le premier chapitre de ce livre est curieux; il est intitulé : *de la Louenge Aristotle*. Nous y voyons qu'il fut adressé « par Aristotle, princes des philosophes, li fiuz de Nichomache de Machedoine, al sieu deciple Alixandre li rei renomez, qui fiuz eree Philippe li rei de Machedoine ». (Ms. fr. n° 1822, p. 81, ancien 7856, 3, 3, col. 1.) Nous y apprenons qu'Alexandre avait, dit-on, » deux cornes en semblance (1) ».

« *Car ausi comme nature a porvues a acune maniere de bestes cornes en lieu d'armes por soi deffendre et garder, fait a entendre que de* II. *choses fu donné : sens ce ne se pot provinces bien garder et son roame a droit guier : c'est à dire povoir et savoir.* »

Ces dons précieux du ciel n'auraient pas suffi seuls à

(1) Certaines monnaies d'Alexandre le représentent avec des cornes de bélier, et aujourd'hui encore les Grecs modernes, qui confondent Iskander et Skanderbeg avec Alexandre, l'appellent « le Cornu ».

Alexandre, car Aristote l'a puissamment secondé de son amitié, de ses conseils, de son dévouement. « ... Aristotles a Alixandres fu druz amis et chiers, et por ce le fist il maistre et consilhier de son roame et chief de son consel; car il estoit hons de grant consel et de parfonde lettreure et de perchant entendement, et bien savoit les lois. De haute noureture estoit, bien esprovez et apris de toutes manières de sciences, visouges (sagesse), de grant amor, courtes et humles, et molt ama droiture et verité. »

Ce magnifique éloge des vertus humaines d'Aristote ne pouvait longtemps continuer sans qu'il s'y mêlât quelque chose de miraculeux ; et en effet, l'écrivain ajoute aussitôt : « Et por ce le tindrent pluisor a un prophete. Et est trovez es antif escris de grigois ke dieus son angle li tramist, ki li dist : Miex te nomerai angle ke home. — De lui sunt pluisors merveilles et oivres estraingnes, ke trop me seroit a conter ou a escrire. Por quoi de sa mort troive lom escrit diversement. Car li uns dient qu'il monta en ciel en semblance d'une flambe. Et de ce ne se doit nus esmervilher tot fuist il paiens, car toz ceus ki devant la venue ou la naisence de Jhesu Crist tindrent la loi de nature come Job et pluisors autres furent savei. »

Dante, théologien plus rigoureux, se contentera de mettre Aristote en compagnie de tous ceux qui ont précédé Jésus-Christ. Dans le cercle où il rassemble Abel, Noé, Moïse, Abraham, Homère, Horace, Ovide et Lucain, Camille et Penthésilée, il n'y a ni peine ni douleur ; le seul chagrin qui tourmente ces justes d'avant la loi de grâce, c'est de vivre dans le désir sans espérance :

E sol di tanto offesi,
Che senza speme vivemo in disio. (C. IV.)

Dans cet asile, Dante fera au philosophe grec une place d'honneur. Il le mettra au centre de la famille philosophique, en lui donnant la supériorité sur Socrate et Platon, ceux qui s'approchent le plus de lui :

Poichè innalzai un poco più le ciglia,

Vidi 'l Maestro di color che sanno,
Seder tra filosofica famiglia.
Tutti lo miran, tutti onor gli fanno.
Quivi vid' io e Socrate, e Platone,
Che' nnanzi gli altri più presso gli stanno. C. IV.

Le dominicain Joffroi de Waterford est plus hardi; il n'hésite pas, de sa propre autorité, à le mettre dans la gloire et dans le bonheur; il en fait un élu de Dieu.

Après ce grand hommage, qui consacre devant l'Éternel la science du philosophe, on ne s'étonnera pas que Joffroi attribue au savoir du Stagirite toutes sortes d'heureux effets dans le cercle des événements humains. Joffroi ne balance donc pas à faire du précepteur d'Alexandre une sorte de Mentor dont la présence gardait son disciple de tout danger. Une fois éloigné de son maître, Alexandre ne pouvait qu'éprouver malheur. S'il mourut à Babylone, c'est qu'Aristote l'avait délaissé pour se livrer à l'étude. « Tant cum estoit Aristotles lez Alixandre ascz estoit sain et vioubles (viable). Mais puis ke il ensus de li fu entendans a l'estude fu Alixandres envenimez. »

Ne nous étonnons pas non plus d'entendre dire que le conquérant dut toutes ses victoires à son maître. « Par le consel Aristotle conquist il citez et signories, et toz venqui et pluisors roames gaaingna, et de tout le monde tute la roautei. Dont li renons de li par tout le monde s'espandi. Si ke touz li mondes et toutes gens a son empire et a son comandement furent suges, Arabis et Persans et tout li autre jusques en Inde quest la fin du monde en l'Orient, si que nulle gent n'osoit n'en dit n'en fait contrester a sa volentei (1). »

(1) Le manuscrit syriaque dont nous avons parlé plus haut ne semble pas donner de la sagesse d'Aristote une aussi belle idée ; il nous le montre en défaut sur la fondation d'Alexandrie dans l'anecdote suivante : « And when Aristotle, the teacher of Alexander, heard about the building of this city, he sent to him : " No, master, do not begin to build so large and spacious city, and place in it men of various countries and different tongues, lest they revolt from serving you, and

Reprenant cette fable déjà vieille du commerce épistolaire qui ne cessa d'exister entre le maître et l'élève, Joffroi nous donne deux échantillons de cette correspondance : «Aristotles envoa pluisors epistles a Alixandre des quez ceste est une et fait a entendre tout le livre du gouvernement des rois.— L'oquoison de ceste epistle fu teile. Quant Alixandre avoit Perse conquise, por ce que acun du peuple contre lui furent revelei (p. e. rebelei), envoa ses epistles a Aristotle en ceste forme : « A noble maistre de droiture gouverneor de veritée Aristotle, le sien deciple Alixandre, salus. A ta cointise fai a savoir que je ai trové en la terre de Perse une gent plaine de raison et de parfont entendement et de perchant engin ke sur autres convoitent la signorie, por quoi les pensames toz destruire. Ce que toi iert avis sor chou nos fais asavoir par tes lettres. »

« A qui Aristotles ensi respondi : « Se vos poez changier l'air et l'èvve de cette terre et surque tout l'ordenement des citez, parfaites vostre propos. Se ce non, governez les avoic bienvoilhance et debonnaireteiz ; car se chou fachiez avoir poez esperance avoic l'aide de Deu que tout serunt obeissans, et gouverner les poez en bone pais.» Et quant Alixandre out recheue l'espitre fist solom son consel par quo ceux de Perse li furent suges plus que nulle gens. »

La Perse vaincue, Alexandre vole dans l'Inde, tandis qu'Aristote « fu demorez en Gresce a l'estude ». Mais le roi ne pouvait se passer de ses conseils. Une fois de plus il députa vers son maître en le priant de venir auprès de lui; mais le studieux philosophe, qui ne pouvait « en bone manière l'estude gerpir, rescrist al roi en ceste forme : «O fiz tres gloirious, tres droituriers empereres, Dieus te conserve en santé de veritei et de droiture et de vertu, et encor referme toz apetis bestiaus, et ton engin alume al service et

take the city from you. And moreover, if the city should make a feast and sports heralds could in several days only give notice among the people. And if all the fowls in the world assemble, and all the barley-bread that exists in your dominions, be collected in one place, for provision, they will not suffice for food for the people in it. "»

a l'onor de li. T'epistre ai recheue avoic due reverence et honor ou plainement entendi quel desir as de ma presence, mais por ce que a vos ore ne pui venir t'envoie ceste epistre en qui toi poras consillier com se avec toi fuisse. Car la hauteté de ton engin pora ligierement porter la parfondeté de sutilitei, et petite ramembrance de savoir en pluisors voes de veritei te pora estre guide.... »

Cette lettre, qui commence au folio 84, verso, qui s'achève au folio 125, verso, et se complète par un traité intitulé : de la Physionomie, « science à juger mœurs et maniere de gens selon les signes qui perent en fachon de cors, et noméement du visage et de la vois et de la colour, » est le livre fameux le *Secret des secrets*, ou « le Livre de Governement de rois et de princes, lequel Aristotles envoia al grant roi Alexandre ».

L'auteur de ce travail, tout en déclarant avoir translaté en romans « cel livre ki fu translatei de grec en arabic, et de rechief de arabic en latin, » reconnaît que lui-même et son compagnon Servais Copale ne s'en sont pas tenus seulement au texte de l'ouvrage : « Plusieurs bonnes choses avons entées d'estoires antives et de philosophie, et nostre garant avons amenei fors pris pois de lus. Et fait a savoir que ce que y avons mis de la nature et la diversitez de viandes et de boires est translatez des livres Isaac qui sunt appellez Dietes universelles et particuliers. » Fol. 103, v°.

On voit avec quelle liberté on arrangeait un traité qu'on donnait comme l'ouvrage d'Aristote. Victor Le Clerc, qui a étudié ce traité au tome XXI de l'*Histoire littéraire de la France*, a raison de dire, p. 225, qu'on a fait dire au philosophe grec, pendant des siècles, tout ce qu'on a voulu. Rien ne marque mieux le singulier état des esprits que « les idées incompatibles avec le nom du philosophe grec » qu'on lui prête dans les livres attribués à sa science. Joffroi de Waterford n'éprouve aucun scrupule « à lui faire citer dans une même page saint Bernard, Végèce et Salomon », sans oublier Sénèque et Valère Maxime (fol. 90). « Visougetei estuet prince avoir maiement, por quoi dist Vegece el livre de

chevalerie... Et te reconte Valoire en son septime livre... Por quoi com dist Senesques : fu appelez le siècle d'or quant de sages gens furent governés les Roames... Salemons el livre de science prise savoir en roi, etc. »

Les premiers de ces enseignements, dit Victor Le Clerc, que l'on suppose rédigés pour Alexandre, sont des lieux communs sur le gouvernement des peuples, trois et quatre fois plus longs que dans le texte latin, et qui ont peu de rapport avec la Politique d'Aristote... Suivent des préceptes de santé, mêlés de considérations astrologiques et des plus incroyables recettes, entre lesquelles cependant nous n'avons point trouvé celle qu'exprime ainsi la traduction dédiée par Philippe à son évêque : « Si sentis gravedinem in stomacho et in ventre tortiones, tunc medicina est ponere super ventrem camisiam calidam ponderosam, aut amplecti puellam calidam speciosam. » A quoi le traducteur italien, Jean Manente, substitue ces mots : « Adunque se tu hai gravezza allo stomacho ed al ventre, alhora farai tal medicina ; metterati sopra il corpo una camicia calda e pesante, ed abbraciarai e strigneraiti sopra lo stomacho uno guancialetto pieno di piuma, o cosa simile (1). » La pudeur de Jofroi s'est montrée encore plus sévère : il a tout effacé. Parmi les autres traductions françaises, celle du manuscrit 7068 (nouv. 571) se borne à la chemise chaude ; le n° 7062 ne supprime rien.

Un des préceptes les plus curieux, parce qu'il est empreint du merveilleux si cher aux imaginations du moyen âge, c'est celui que donne Aristote à son élève d'avoir avec lui « le cor de Temisteus ». Cet instrument, nous le savons par l'éditeur de la version latine imprimée à Bologne en 1501,

(1) L'auteur ajoute : « Nous apprenons de notre savant confrère, M. Reinaud, que Philippe n'avait été aussi que le traducteur fidèle du conseil que donne Aristote dans le texte arabe à son disciple Alexandre. Voici ce qu'on lit dans le manuscrit arabe 944, fol. 16 v° : « S'il sent un poids dans ses côtes, il fera bien de placer sur son ventre « une étoffe pesante de la ville de Mérou (dans le Korassan)... » Et la suite du texte latin.

était composé de plusieurs métaux sonores; il pouvait s'entendre à soixante milles et il était porté par soixante hommes. Joffroi de Waterford ne dit que la moitié de ces belles choses, comme le fait observer Victor Le Clerc. Il ne révoque pas en doute pourtant la vertu singulière de ce cornet quand il dit à son disciple : « Et toi convient avoir avoiques toi l'estrument que Temesteus fist, car ce cor vaudra a asembler mout de peuple sodainement en un jour ou en moindre hore, por acune grant besoingne. Cest instrument puet om oir de .lx. milles loins. » (Fol. 135, r., col. 2.)

Crédule sur ce point, il ne pense pas pourtant devoir suivre son texte et attribuer à la sagesse d'Aristote des fables comme celle qui donne à certaine pierre la vertu de faire fuir les ennemis devant celui qui la porte. Son bon sens se révolte. Sous cette rubrique : *Une ramembrance de pierres et d'erbes et d'arbres*, il écrit ce qui suit : « Des proprietez et qualitez et vertus d'acunes erbes promet cest livre a determiner en cest lieu, mais solonc la veritei, quant il dit en cest lieu de pieres et d'erbes et d'arbres est faus, et plus resemble fable que veritei ou philosophie et ce sevent tous les clercs qui bien entendent le latin. Autres choses ichy mises qui sunt de petite value. Entre autres choses il conte qu'il est une piere qui naist en la mer de Gresce, et flote sur la mer. Teile est la vertu de celle piere que se tu la mes en une autre piere et le portes avoiques toi nul ost ne toi pora contrester, mais fuira hastivement devant toi. Bien doient entendre totes gens que ce ne puet estre, et certainne chose est que se Aristotles conneust une telle piere que il la feist avoir à Alixandre; et bien savons par le ystoires que sovent fut dur menez en bataille, et que ses annemis ne fuirent pas, et por chou entendons que Aristotles ne fist mies tout cest livre en la maniere que il vint a nos, car en nul autre livre que il feist nos ne trovames onques fausetez aperte. Le dis-je por sa opinion del mont, car il dist et prueve que le mont onques ne comencha, et tot ne soit ce mie voirs que bien le savons par nostre foi qui nos est monstrée par révélation de Deu, non porquant ce nest pas impossible; car

bien poist-il estre se dieus le vosist, si comme sains Agustins recherche el liuvre de la Citée Deu.

« Par les avant dittes choses entendons nos que quant quest bien dit et solonc raison en cest liure, Aristotles dit ou escrist, mais quant qu'est faus ou desordeneement dit fu la coulpe des translatours. » (Fol. 131, v° (1).) Victor Le Clerc, qui cite aussi en partie ce passage, ajoute à la fin : « On voit que déjà l'autorité d'Aristote ne suffisait plus pour couvrir ce que la raison se refusait à croire, et qu'un homme du treizième siècle, un moine, un traducteur, ne se laissait pas imposer par ce grand nom. » Nous ajouterons que, malgré ces tentatives trop rares d'indépendance, la raison des hommes du moyen âge n'en était pas moins soumise à une sorte de pouvoir fatal qui lui imposait l'erreur, parce qu'elle n'était pas encore éclairée des rayons de la véritable science.

Déjà dans le douzième siècle la grande réputation d'Aristote était arrivée à la foule par un poëme français de deux mille deux cents vers. Pierre de Vernon en était l'auteur. Roquefort le nomme les *Enseignements d'Aristote*, parce que l'auteur suppose qu'il est tiré des lettres écrites par ce philosophe à Alexandre le Grand :

Aristotle mult epistles feseit
De moralitez, car il desireit
Ke chescun bon fust endreit de sei
Et en dreit des autres en bone foi.

(1) Nous ne croyons pas devoir oublier les détails qui suivent, ils jettent un jour sur le sort des livres avant l'imprimerie. Ce manuscrit, que Colbert a recueilli plus tard dans sa bibliothèque, qu'il a fait relier avec soin et qui porte sur ses armes une couleuvre ondulante, avait appartenu, comme on le voit au verso du feuillet 45 et à la fin du Livre des secrets, d'abord à un charpentier du nom de Jean Lasne, « charpentier demorant au Maignil Scellieres ».

On lit ensuite au-dessous, dans l'écriture du même temps, quinzième ou seizième siècle : « Ce présent livre appartient à Pierre Acquary, munier, demorant au Molin avant du Maignil Scellieres. Celuy ou celle qui trouvera le présent livre et qui le rendra au dit Acquary, voullantiers paira du vin, faulte de ne le rendre au dit Acquary le grand diable les puisse emporter. Joseph Marye. (Pierre Acquary.) »

Le philosophe imaginaire donne au roi de fort bons conseils. Il l'engage à être doux, tempérant, modeste, à bien gouverner son peuple. Il prend soin du corps de son élève comme de son âme; il lui parle des différentes maladies dont il peut être attaqué, de la manière de les guérir. Il lui recommande surtout d'être généreux. Il l'invite à remplir ses devoirs de religion, à honorer les savants, à éviter la société des hommes pervers, à être généreux après la victoire, à rendre à tous la justice. Ce que doit ambitionner un souverain, dit-il, c'est l'amour de son peuple; s'il ne l'a pas, malheur à lui! La pluie, en petite quantité, ranime la verdure, nourrit les plantes, les arbres, les fruits, et embellit la nature : tel est l'effet du règne d'un bon prince; mais trop de pluie engendre de grands maux; les espérances du laboureur et du marchand sont détruites, les tonnerres se mêlent à la pluie, la foudre tombe :

En rivières fait crestieues sovent (crues d'eau)
Les ruisseaux s'en enflent ensement,
Et mult aviennent, les mers frémissent
Par qui mut vivanz périssent.

Tout cet enseignement finit par de belles sentences sur la religion chrétienne, sur Jésus-Christ, sur les vertus théologales! S'il y a quelque invraisemblance à rapprocher ainsi des noms si divers, c'est au moins une morale édifiante e une orthodoxie au-dessus de tout reproche. (*Hist. litt. de la Fr.*, t. XIII, p. 125.)

On ferait un volume des erreurs du moyen âge sur l'antiquité. Les hommes les plus érudits de ce temps brouillent et confondent les temps et les lieux. Auteurs imaginaires, traités qui n'ont jamais existé, fables grossières sur les noms les plus illustres du moyen âge, tout se rencontre dans leurs compositions. Alart de Cambrai compose-t-il (t. XXIII, p. 243, *Hist. litt. de la Fr.*) un poëme sur les moralités des philosophes, voici avec quelle critique il enregistre les noms des vingt autorités dont il s'appuiera dans son écrit : « Tulle paraît en tête de la liste; Salomon vient ensuite, escorté de

Sénèque, de Térence, de Lucain, de Perse, de Boëce, de Cicéron, qu'il a le malheur de croire différent de Tulle. » Diogène est nommé « bons clercs, cortois » ; on lui donne cet éloge : « C'est cil en qui n'ot nule faute de clergie soutil et haute. » L'énumération se poursuit : Horace, Juvénal, Ovide, Salluste, Isidore, Aristote, Caton, Platon, Virgile, Macrobe, sont pêle-mêle assemblés. « Voilà les vingt noms entre lesquels on voit qu'il n'y a point de place pour Maron, qu'on l'accuse d'avoir distingué de Virgile. » Saint Paul intervient entre Sénèque et Aristote.

Virgile a eu la meilleure part aux éloges étranges de ces étranges historiens de l'antiquité. Les Oracles sibyllins de sa quatrième églogue lui valurent de bonne heure la réputation d'avoir été un précurseur de Jésus-Christ et d'être révéré comme un prophète. Dans quelques légendes il a sa place auprès de saint Paul :

Dont sains Pols qui vit ses escriz,
Qui molt ama lui et ses diz,
Dist de li, a cuer irascu :
« Quel grasce j'eusse rendu
A Deu, se tu fusses vescuz
Tant que je fusse à toi venuz ! »

Inutile de raconter ici les merveilles qu'on attribuait à sa science de la magie. Un professeur italien, M. Comparetti, les a rassemblées en deux gros volumes. On ne saurait imaginer rien de plus fou que sa mouche d'airain, dont les autres mouches ne pouvaient s'approcher sans s'exposer à périr. Il avait, dit-on, fabriqué un cheval d'airain dont la vue guérissait les chevaux malades. Bâtir une grande ville sur un œuf, jeter un immense pont dans l'air sans l'appuyer nulle part, entourer un jardin d'un épais nuage qui lui forme une clôture infranchissable, ce sont pour lui des jeux. Il a su fabriquer deux cierges inextinguibles, une tête parlante. « Cette tête, qui prononçait des oracles, consultée par lui-même à l'instant où il partait pour un voyage, répondit : « Garde bien ta tête. » Il crut qu'il s'agissait de veiller sur son ouvrage ;

mais on lui recommandait sa propre tête, qui fut atteinte en route d'un coup de soleil dont il mourut. » C'est bien le cas de répéter avec Bossuet que la sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit, comme le jour où Virgile se laissa prendre et pendre dans un panier par les filles de l'empereur, sujet d'un fabliau populaire. Ces petits échecs subis par sa grande science n'ont pas empêché la gloire de ses merveilleux faits de se répandre d'âge en âge, et la nature a voulu contribuer, elle aussi, à honorer un aussi grand homme, car « il a un chastel devers la Sezile » et son tombeau « fors de Rome » :

Encor i sont li os de lui,
C'on garde miex que les atrui.
Quand on les soloit remuer,
Por li en grant honor lever,
Si enfloit la mers maintenant,
Et venoit au chastel corant,
Et com plus le levoit en haut
Tant cressoit plus la mers en haut.

Ms. ancien 7856, 3, 3, nouveau 1822, f° 174 v°, 1re colonne, *Des merveilles que Virgile fist par astronemie.*

Hippocrate n'a pas échappé à ces transformations romanesques. Sa science tient également de la magie, on en fait un des sages de Tolède (1) ; on le fait venir à Rome, où sa haute prudhomie ne tient pas contre les ruses d'une femme. Ce grand médecin tombe malade d'amour ; comme Virgile, dont on raconte la même aventure, il se laisse imprudemment hisser dans la *corbeille aux jugés*. Il y demeure tout

(1) Dans le roman de Maugis d'Aigremont un messager de Tolède appelle dans cette ville Maugis et son précepteur :

A tant es un message de Toulette la cit
Venus est en la sale por saluer Baudri ;
Puis lui a dit : « Biau sire, entendes à mes dis ;
Li sage Goulias, Afarès et Landris
Vos mandent qu'à Toulète soiez ains quinze diz
Que trové ont soz terre en un cellier voltis
Un livre de grant pris come je le vos plevis,
Que li sage Ipocras i ot depost et mis. »

un jour exposé aux quolibets de la populace, jusqu'à ce que l'empereur Auguste fasse cesser cette avanie, non sans rire avec tous ses *barons* de la déconvenue du célèbre médecin. Hippocrate (1), Tolède, Auguste et Rome, tout se brouille et se confond dans la cervelle des conteurs. Qu'on s'étonne, après cela, que l'auteur de l'*Image du monde* fasse d'Aristote et de son maître Platon deux Sarrasins ayant prouvé tous les deux la Trinité, non pas en latin :

Car andoi furent Sarrasin
Com cil qui furent ains le tans
Jhesu Crist, plus de ccc ans,
Si firent toz lor livre en Grèce.
(Image du monde, ms. 7856, nouv. 1822, 174 v° col. 1. Cité par l'*Hist. littér. de la Fr.*, t. XXIII, p. 316.)

Quand de pareilles fables trouvaient du crédit auprès des gens d'étude, il ne faudrait pas reprocher aux romanciers populaires de les avoir accueillies et amplifiées dans leurs compositions. Les historiens d'Alexandre, soit en vers latins, soit en vers français, n'ont pas mieux connu et respecté Aristote.

Gautier de Châtillon, dans son Alexandréïde, en vers hexamètres (*Hist. litt.*, t. XV), est peut-être le plus sobre, sinon le plus exact dans tout ce qu'il dit d'Aristote et de son disciple. Gautier nous le représente avec l'extérieur hideux, la face et le corps maigres, les cheveux négligés et tout l'air d'un pédant usé par l'étude. Les enseignements qu'il donne au prince ne sont d'ailleurs que des leçons communes de morale et de politique.

(1) La fille d'Hippocrate a longtemps passé pour une sorte d'oracle dans l'île de Cos (Lango), qui avait été la patrie de son père. Voir là-dessus le ch. XXVI, t. III, des *Diverses leçons de Louis Guyon :* « De la fille d'Hippocrate médecin, l'esprit de laquelle on entend de jour et de nuict errer autour de très-anciennes ruines d'un temple, dont elle estoit durant son vivant sacrificatrice de la déesse Diane, laquelle respond aux demandes qu'on lui fait. » (P. 651.)

Lambert li Cors, dans son grand roman, reprend l'histoire du Pseudo-Callisthène; il en accepte toutes les fables, mais, suivant l'usage des trouvères, il arrange à la mode française les personnages de son poëme. Nous savons assez quelle était l'ignorance des mœurs antiques chez ces poëtes pour n'être point surpris des nouveaux changements que reçoivent les inventions d'un Grec du cinquième siècle. Parmi les livres qu'un certain Guy de Beauchamp, comte de Warvich, lègue à l'abbaye de Bordesley, dans le comté de Worcester, on retrouve « *Un volume de le Enseignement Aristotle enveiez au roi Alexandre, un volume del romance des mareschaus, et de ferebras de Alissandre* » (*Hist. litt.*, t. XIX, p. 624). Ces livres faisaient l'unique occupation des lecteurs. Romans en vers et légendes, c'était là qu'allaient s'instruire ceux qui avaient quelque goût pour la lecture. Ce qui nous intéresse, c'est la physionomie nouvelle que prend Aristote dans le roman de Lambert li Cors et d'Alexandre de Bernay. Chacun, d'après ce que nous avons déjà vu, se fait un idéal de science et conçoit le précepteur d'un prince selon ses lumières et ses goûts. Attendons-nous donc à de nouveaux détails sur Aristote.

En effet, Lambert li Cors fait du philosophe un maître achevé en toute science. Il tient un rang honorable parmi les « bons augureors » venus d'Espagne, parmi les devins et sages clercs. On ne peut manquer de le voir bientôt entrer en scène.

Philippe a besoin de se faire expliquer un songe qui l'inquiète. Il a vu son fils manger un œuf, or cet œuf a roulé à terre et il en est sorti un serpent. Le roi

> Philippe a mandé la sage gent lointaine,
> Les bons augureors a fait querre d'Espaigne,
> Devins et sages clercs communalment amaine,
> Premiers i est venus Aristotes d'Ataine.

Les Grecs sont assemblés et les devins ont la parole. Le premier qui parle, c'est Astarus; il sait « les cours des estoiles et le sens des auctors »; Salios de Monmier lui succède,

« sages hommes de la loi ». Après eux vient Aristote d'Athènes.

En pies s'est leves, de bien dire se paine :
« Oiez, fait-il, signor, une raison certaine.
Li oes de coi parlons, n'est mie cose vaine ;
Le monde senefie et la mer et l'araine,
Et li mijous dedens est tiere de gent plaine.
De l'serpent qu'en iscoit, vou l'di par Ste Elaine,
Que cou est Alixandres qui souferra grant paine
Et est sires de l'monde, ma parole en est saine,
Et si homme, après lui, le tenront en demaine,
Puis retournera mors en Grèse Macédaine. »

Voilà la première manifestation du grand sens et de « la clergie » d'Aristote : c'est l'explication banale d'un songe. Le sage clerc d'Athènes appuie ses décisions du nom de « sainte Elaine ». La confusion est à son comble !

Philippe, comme de raison, ravi de tant de sapience, « mult ama Aristote et le tint cièrement ».

Tout li abandonna son or et son argent.

Il lui remit surtout en main l'éducation de son fils. C'était un enfant « preus et de bon entent ».

Ce conte l'escriture, se l'estore ne ment,
Que plus sot en x jors que .I. autres en cent.

Il fait de rapides progrès. La nouvelle s'en répand de toutes parts; « les mestre d'école, les bons clercs » veulent connaître « son cœur et son talent ».

Voici le programme des sciences diverses qu'Aristote lui enseigne :

Aristote d'Ataines l'aprit onestement,
Il li monstre escriture, et li valles, l'entent,
Griu, Ebriu et Caldiu et latin ensement,
Et toute la nature de la mer et de l'vent,
Et le cours des estoiles et le compasement,
Isi com li planette maine le firmament ;
Et le vie de l'mont et quant k'il i apent
Et connoistre raison et savoir ingrement (jugement).

Si com retorikes en fait devisement;
Après cou li a dit .l. bon castiement :
Que ja sers de putaire n'est entor lui sovent;
Quar maint home en sunt mort, et livré à torment
Par losenge, par mordre, par empuisonement;
Li mestre li ensegne, li damoisiaus l'entent.

« Li damoisiaus » a grandi. Déjà il a commencé ses exploits de conquérant. Athènes est la première ville qu'il assiége. Enfermés dans leurs murs, qui ne « doutent assaut », défendus par les artifices de Platon, qui se transforme ici en ingénieur, les Athéniens bravent d'abord Alexandre; mais pourtant ils songent à désarmer leur ennemi plutôt qu'à le vaincre, et les barons d'Athènes ont recours à leur compatriote, ancien précepteur du roi.

A Aristote prendent consel a demander,
Que nés est de la ville, mestres et sages ber,
Et mestres est le roi de bien endoctriner.
Il savoit le consel de tous mescies doner,
Et coment on pooit bors et viles garder.
Par son consel voloit li rois tous jors ouvrer
De eastiaux asegier et de viles preer.
Tout ensamble le prient que au roi voist parler,
Que, por l'amor de lui, les laist en pais ester.

Aristote consent à leur demande :

Aristote ist d'Ataines dont fu noris et nés,
Et .i. des sinators par son grant sens només;
De tout sens de clergie est-il si alosés
Que li renoms en est de toutes parts alés.

La mission était difficile, car Alexandre avait fait le serment redoutable de se venger cruellement d'Athènes. Aristote ne désespère pas du cœur de son élève. Il avait raison, car aussitôt que

Li rois le voit venir, contre lui est levés;
Et ambes .ii. les bras, li a au col jetés;
De jouste lui l'asist, car mult ert ses privés,
Et de son sens est-il apris et doctrinés.

Il n'est pourtant pas disposé à renoncer tout de suite au projet de punir Athènes. Aristote éprouve une résistance qui ne le rebute pas néanmoins ; mais il lui faut de l'adresse pour désarmer, ou plutôt pour détourner sur d'autres peuples l'ardeur belliqueuse d'Alexandre. Il paraît renoncer enfin à combattre la volonté du prince ; il l'engage, au contraire, à satisfaire son ressentiment, et ce mouvement ingénieux, que les rhétoriques ont prévu et réglé, a son plein effet :

Alixandre, fait-il, por c'as tant demoré ?
Or commande à tes homes que tos soient armé,
De toutes pars assalent cele bone cité,
Mes à fu et à flame quant k'il i a trové,
Que n'en puissent garir ne mur grant ne fossé;
Se n'i laise valant .I. denier monnée ;
Ce sera grant proecce quant l'aras asomé. »

Voilà la parole qui a « torblé » le roi, qui a coûté tant de malheurs aux peuples de l'Orient ; « puis en furent maint regne exillié et gasté ».

Lambert li Cors suppose qu'Aristote n'abandonne point son élève, car, après maints exploits dans les contrées de l'Orient, nous retrouvons le philosophe auprès du conquérant. Il continue d'exercer sur lui l'ascendant d'un maître. « Tous ses sermons floris », bien accueillis par le héros, ne tendent du reste qu'à sa gloire. Ce sont d'excellents préceptes de morale et de conduite.

Signor gardes qu'il n'ait caiens malvais laron;
Les boins retiegne o soi et hee les felons.

Ce sont des excitations à poursuivre Darius. Alexandre n'est que trop enclin à les accepter.

Aristote se gist adeus sour .I. tapis;
Si doctrine Alexandre com s'il fust aprentis;
Dist lui : « Jà fustes vus si ricement noris,
Jà cuvers losengiers ne soit par vous ois;
Se tu crois bien tes homes, jà ne seras honis,
Et se tu crois tes siers tu seras mal ballis.
Jà sers ne fera bien ki souvent est aflis
Au tierce jour u au quart est ses avoirs fallis. » (P. 251.)

Sa propre sagesse ne suffit point à Aristote pour autoriser ses maximes un peu banales, il l'appuie sur le témoignage de Salomon :

> Li sages Salemons le dist en ses escris :
> A paine a-on bon arbre de mauvaise rais (racine). (*Ibid.*)

Si le maître est prudent, l'élève est on ne peut plus docile et reconnaissant.

> Et respont Alixandres, com hom de sens garnis :
> Or m'en dirai, biaus mestres, de vos sermons floris
> Se jà .I. en trespas, dont soie-jou honnis,
> Le jour soie-jou pires que sers racateis.

Il ne peut moins faire pour le philosophe, qui lui donne conseil de se choisir douze pairs dans son armée, et qui les a élus et triés lui-même, comme on le voit dans ce vers ; « *Les* XII *compagnon que vous m'avés eslis...,* » qui prend soin de sa gloire et la défend contre les arrogantes prétentions de Darius.

Il semblerait qu'Aristote n'eût pas été déplacé à côté de son royal élève, lorsqu'il parcourait les pays des merveilles où il rencontrait la fontaine de Jouvence, ni dans les expéditions hasardeuses dans l'air ou dans le fond des eaux, où le poussait l'amour de la science et l'ardente curiosité de son esprit. Mais il en a paru autrement aux différents conteurs de cette légende, et l'on n'y voit plus le Stagirite. On a cependant le plaisir d'entendre son nom et son éloge sortir de ces arbres surprenants d'où s'échappent des oracles :

> Aristotes, les mestres., qui des sages est flours,
> Ara tous jors grans los, comme mestre doutors.

Lambert li Cors et Pierre de Saint-Cloud, son continuateur, n'ont pas néanmoins un seul instant séparé le précepteur de l'élève. L'auteur du *Secret des secrets* l'éloigne du bruit des armes, et, en le rendant à Athènes, il le rend à l'étude des lettres. Aussi doit-il envoyer dans un livre les préceptes qu'Alexandre lui demande quand il a conquis

l'empire de Darius. Dans le roman français, Aristote ne cesse d'être aux côtés du fils de Philippe. S'il n'est pas toujours question de lui, c'est que le conquérant a autre chose à faire que d'écouter les « sermons» de son maître. Il nous faut donc attendre les bonnes occasions pour que nous voyions Aristote reparaître en scène. Aussitôt qu'il le faut, il est là pour « doctriner » son élève. Telle est, par exemple, la scène suivante.

Au sortir des États de la reine Candace, Alexandre reprend sa course. Le roi chevauchait « avoic sa gent deduisant », il se louait de son « ostesse, ki li fist bel sanlant » (bon accueil). Tout à coup, vers l'heure de none, il voit « contre solel luisant », sur une pierre, un œil humain qui étincelait des feux du soleil. « Aristotes ses mestres vint vers lui cevaucant. » Sire, lui dit-il, rien dans tous les vastes États que vous avez conquis n'est aussi pesant que l'œil que vous voyez ici; rien ne pourrait lui faire contre-poids.

> Alexandres l'oi, si le tint a enfant,
> Et jure que jamais ne passera avant,
> Si avera seu cou qu'il va tesmongnant.

Aristote « ni va plus délaiant », il descend de cheval et accepte l'épreuve. Il fait apporter une grande balance. Dans l'un des plateaux il met l'œil fameux, dans l'autre il fait entasser « obers et casques ».

> Tant en i entassèrent, les cordes vont ronpant;
> Ains la balance à l'uel ne se mut, tant ne quant.

Qu'on juge de l'étonnement des barons. Chacun se demande, interdit, comment si petite chose peut avoir un poids si grand.

Aristote leur ménageait une bien autre surprise.

Il prend ce même œil, il le couvre d'une étoffe de couleur rouge, « d'un pale escariment ». Il le met cette fois dans une balancette où l'on pèse l'or fin d'Arabie, « en unes balancettes d'or fin arabiant ». Dans l'autre bassin il met

deux besants, et aussitôt les deux besants emportent le poids de leur côté.

> Quant li rois a coisi les fais de tel sanlant,
> Ne sot que ce pust iestre, asses i va pensant,
> Et trestout li baron s'en vont esmervillant.

Il fallait donner l'explication de cet étrange expérience.

> Li rois a dit au mestre k'il li die et ensegne :
> Que tant poise et si pou, c'est une cose estragne.
> — Escoute, si l'oras; autrefois t'en souvegne,
> Ceste petite cose t'a aporté ensagne ;
> Quant .I. roiaume as pris et mis en ton demagne,
> S'un autre ne conquiers, ne vaut une castegne;
> Puis le tierc, puis le quart; iols est de tele ouvragne,
> Quan qu'il voit, tout convoite, n'est cose qui remagne.
> Tant com fu descouvers, tant pesa fier et lagne,
> Et quant il fu couvers de pale d'outre ensagne,
> Doi besant l'emportèrent, com fust une castegne. »

La leçon était facile à comprendre, digne à la fois d'Alexandre et d'Aristote.

> Il n'i a nul baron qui en son cuer n'ategne
> L'ensegnement de l'mestre et qui ne l'en refragne.

Pour Aristote, il remonte sur son « auferrant d'Espagne », et l'armée des « Gréjois » n'en continue pas moins de cheminer vers Babylone, où elle ne tarde pas à entrer « entre vespres et nonne ».

Le ciel avait marqué Babylone pour être le tombeau d'Alexandre. Le terme est venu que les arbres avaient dit, l'année et les sept mois prédits sont passés : il faut qu'Alexandre périsse. Gisant sur son lit de mort, le conquérant partage ses États entre les douze pairs. Il regrette à ce moment suprême de n'avoir pas « eu France en son demaine ». Il aurait voulu avoir sa « salle à Paris », car « France fust cief de l'mont ». Mais il expire. Autour de lui chacun pleure. Nul n'a plus vive douleur qu'Aristote.

« Li sages Aristotes, li mestres des escris,
S'apoia devant eus, desous I. arc votis,
Bien fu des filosofes ses gens cors aconplis.
Ni li caloit de soi, tous estoit enhermis (attristé).
Barbe ot et longe et lée et le poil retortis
Et le cief deslavé et velus les sorcis;
De pain et d'iave vit, ne quiert autre pietris (perdrix).

Il convenait à Aristote d'éprouver cette profonde douleur. Les généraux et les pairs ont reçu des royaumes du maître qu'ils viennent de perdre : le philosophe n'a point eu part à ce prodigieux héritage. Il reste ce qu'il était avant, un homme plein « de sens et de clergie », et cependant son chagrin dépasse en profondeur celui de tous les autres. On ne sera pas fâché d'entendre un peu de ses « bons dits » qu'il exprima au milieu des barons :

Mainnes rois qui gis là, mors et deschoulouris,
Com as sor poi de tiere, com est petis tes lis.
Et si me deis-tu .I. fois à Brandis
Que cis mondes estoit a .I. homme petis.
E ! bons rois conquerrans, seur tous hommes hardis,
Largece estoit ta mère, tu estoies ses fils, etc., etc.

Dans sa douleur, le philosophe mêle tout ensemble et Darius, et les rois de Rome, et Crassus si maltraité par les Persans qui « l'abruvèrent d'or quit ki fu boulis », et la prophétie de Joakins qui avait déclaré que « avant ociroit li lions le formis ». Deux ans de plus, s'écrie-t-il,

Tu fusces vis en tiere aourés et servis,
Et te fesisons temple, auteus et crucefis (1).

Éperdu de douleur, il s'emporte jusqu'aux plus horribles blasphèmes :

Jupiter, mult par ies convoitous et salis
Qui les mauvais espargnes et les bons nos ocis.

Il en aurait dit bien davantage, mais deux autres philoso-

(1) Il y a une autre leçon :

A toi fesist on edefis.

phes distingués en grammaire et valeur, « gramare, valore », lui font signe de loin qu'il laisse prendre à l'affliction un trop puissant empire sur son esprit, puisqu'il médit des dieux. Cette observation le ramène à lui; mais aussitôt il tombe pâmé, «tous est evanuis».

Tel est le rôle d'Aristote dans ce vaste roman. C'est un précepteur instruit, sage et dévoué. Il est auprès d'Alexandre pour le conduire, pour tempérer ses passions, pour éclairer son esprit. C'est une sorte de premier ministre au département de la morale et de l'esprit. Jusqu'aux derniers moments du prince, il lui reste tendrement attaché; c'est lui qui, dans le grand deuil que cause sa mort, le loue en dignes paroles et lui rend le plus bel hommage de tendresse désintéressée. Si l'idée n'a rien de bien élevé, elle est du moins acceptable. Là où l'histoire n'est plus qu'une confusion capricieuse de souvenirs tronqués, de noms propres méconnus, il ne pouvait sortir du cerveau des auteurs de ce roman que le portrait d'un fidèle serviteur, d'un loyal ami en qui la science se borne à l'expression de bons préceptes de morale. Il y a plus d'un trait de ressemblance dans cette conception et dans le rôle de l'aumônier de Philippe-Auguste, Guillaume Le Breton.

Le philosophe grec n'a pas été mieux compris par un poëte espagnol, Joan Lorenzo Segura de Astorga, auteur du poëme d'Alexandre le Grand. Cet auteur, dont on ne saurait fixer au juste l'époque, semble avoir vécu dans la seconde moitié du treizième siècle. Sa composition renferme dix mille quarante vers. C'est une compilation où l'on retrouve Quinte-Curce, Gauthier de Châtillon, le Pseudo-Callisthène, et sans contredit Lambert li Cors. Mais c'est surtout sa fantaisie que suit l'auteur castillan. Il mêle dans son œuvre l'histoire de la guerre de Troie et celle de la descente de Jésus aux enfers; il prend de toutes mains. Le Lapidaire de Marbode s'enchâsse dans son récit, aussi bien que les vers latins de l'Alexandréide de Gautier de Châtillon. Il n'y a ni plus de critique ni plus de savoir historique que dans les rêveries que nous venons de parcourir. L'ignorance a

poursuivi son œuvre : les ténèbres sont plus épaisses que jamais.

Dans ce débris de toute science, le nom d'Aristote subsiste toujours. On se souvient qu'il a été le maître d'Alexandre, mais Joan Lorenzo, qui se dit bon clerc et honoré, de mœurs bien réglées, « bon clerigo é ondrado... de mannas bien temprado, » ne se figure pas le «Maître de ceux qui savent », ainsi que l'appelait Dante, autrement que comme le pédagogue d'un fils de roi. Il est un des meilleurs maîtres ornés de sens et de savoir qu'il y eût en Grèce capables d'enseigner les sept arts, le quadrivium et le trivium du moyen âge.

La seule fois qu'il nous apparaît, nous le voyons enfermé dans sa chambre; éclairé d'un cierge, il a travaillé toute la nuit à faire un syllogisme de logique, et n'a pas pris un seul instant de repos :

> Maestro Aristotil que lo avie criado
> Sedia en este conmedio en su camara zarrado :
> Avia un silogismo de logica formado,
> Essa noche ni es dia non avia folgado. 30ª cobla.

Alexandre, en qui s'éveille déjà l'ambition, vient à lui tout chagriné d'apprendre que la Grèce, tributaire du roi de Perse, est soumise à son autorité. Il se présente à son maître et n'ose le regarder, tant il a pour lui de respect.

> El infante al maestro nol ousaba catar,
> Dabal grant reverencia... 34ª cob.

Enfin, il s'enhardit à user de la licence qu'on lui donne de s'exprimer, et nous apprenons de lui par quels degrés de science son maître l'a fait passer depuis l'âge de sept ans qu'il l'a eu dans ses mains :

> Connesco bien grammatica, sé bien toda natura,
> Bien dicto é versifico, connesco bien figura,
> De cuer sey los actores, de libro non he cura....
> Sé arte de musica por natura cantar,
> Sé fer fremosos puntos, las voces acordar,

Sobre mi aversario la mi culpa echar...
Sé de las VII. artes todo su argumento,
Bien sé las qualidades de cada elemento,
De los signos del sol, si quier del fundamento
Non se me podria celar quanto val un accento.

Voilà, il faut le reconnaître, l'instruction la plus complète. Rien ne manque au programme des Universités de Paris ou de Tolède, si ce n'est la connaissance de la magie. Si le disciple est façonné sur le modèle de tous les étudiants du moyen âge, Aristote tient beaucoup aussi lui-même du docteur en qui le caractère de l'homme d'église accompagne ou prime la science. Les leçons qu'il fait à son élève se sentent beaucoup des habitudes des moralistes chrétiens. C'est un code de bonne conduite politique et privée. Les devoirs du prince envers ses vassaux sont indiqués d'une manière bien générale. Quelques préceptes sur la douceur, sur la largesse, n'ont rien de neuf ou d'original; on n'y retrouve en aucune façon la profondeur et la gravité d'Aristote. Hector, Diomède et Achille confirment, par la gloire qui s'attache à leur nom, la vérité des préceptes du maître. Le souci des vertus chrétiennes a dicté les conseils qui suivent :

Sobre todo te cura mucho de no amar mugieres :
49 Ca desque se ombre vuelve con ellas unas vez,
Siempre va arriedro, é siempre pierde prez :
Puede perder su alma que á Dios mucho gravez,
Et puede en grant ocasion caer mui de rafez (ligero, facil).
51 Non seas embriago, nin seas tabernero,
Está en tu paraula firme é verdadero :
Non ames nin ascuches á ombre loseniero,
Si tu esto non faces non valdrás un dinero.

(Sanchez, *Poesias castellanas anteriores al siglo* xv, p. 283.)

Voilà donc, par une dernière transformation, Aristote réduit aux proportions d'un chapelain donnant à son élève, on pourrait dire à son pénitent, des conseils tout à fait sages, mais dépourvus aussi de nouveauté. Du reste, il disparaît après cette scène, et nulle part, dans ce long poëme, il n'est plus question de lui.

A quelque étrange interprétation que fût soumis le nom d'Aristote, il n'en demeurait pas moins à tous les yeux un philosophe de haute valeur, en qui toute science et « toute clergie étaient parfaites ». Quand on lui donnait Athènes pour patrie, l'erreur venait d'un long souvenir que les âges avaient gardé de la brillante époque où le génie grec fleurissait avec tant d'éclat dans une cité embellie par tous les arts. Pour glorifier Paris du haut point d'illustration où l'avait porté l'excellence de ses écoles, on ne savait que le rapprocher d'Athènes. :

Clergie règne ore à Paris
Ensi comme elle fist jadis
A Athenes qui sied en Grèce
Une citeiz de grant noblesse, etc.

Ainsi s'exprime un trouvère (*Hist. litt. de la Fr.*, t. XXIII, p. 304). L'autorité absolue que prenaient dans l'enseignement les livres du Stagirite augmentait encore sa célébrité. On le jugeait avec pièces en main chez les gens instruits, quoiqu'il se mêlât, ainsi que nous l'avons vu, beaucoup d'erreurs à cette demi-science. Les autres répétaient son nom sans s'en faire une idée différente de celle qu'ils prenaient des grands docteurs dont leurs yeux voyaient les corps, dont les oreilles entendaient les leçons. Mais tous donnaient, d'un accord unanime, l'empire des écoles au philosophe maître d'Alexandre. L'αὐτὸς ἔφα de Pythagore s'était renouvelé pour lui. Toute pensée garantie par son nom devenait une vérité incontestable. L'archiprêtre de Hita en témoigne d'un ton moitié sérieux et moitié plaisant dans les vers que je vais citer :

61 Como dise Aristoteles, cosa es verdadera,
El mundo por dos cosas trabaja : la primera,
Por aver mantenencia; la otra cosa era
Por aver juntamiento con fembra plasentera.
62 Si lo dixiese de mio, seria de culpar;
Dise lo gran filosofo, non so yo de rebtar (reprender);
De lo que dise el sabio non debemos dubdar,
Que por obra se prueba el sabio é su fablar. (Sanchez, p. 432.)

C'est à cette réputation d'infaillibilité et d'omniscience qu'Aristote a dû de faire un personnage ridicule dans un fabliau du treizième siècle.

L'auteur de cette composition populaire, Henri d'Andeli, l'a appelée le *Lai d'Aristote*. Rien n'est plus connu que cette histoire. En voici une analyse succincte. « Aristote reproche à son disciple Alexandre de se laisser distraire de la gloire par l'amour qu'une jeune Indienne lui inspire; celle-ci, pour se venger, séduit si bien le vieux philosophe qu'elle l'oblige à recevoir la selle et la bride, et qu'Alexandre, d'une fenêtre de sa tour, voit son maître ainsi harnaché, courbant le dos sous la belle, qui le chevauche et le conduit. » (*Hist. litt.*, t. XXIII, p. 76; *Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. XX, p. 363-371.)

Le conte nous est venu des Orientaux, qui ont aussi leur *Vizir sellé et bridé*. Le sage, qui l'imagina le premier, voulut prouver sans doute qu'il n'est sur la terre ni sagesse assez ferme pour résister au pouvoir de l'amour, ni dignité assez haute que les faiblesses humaines ne puissent atteindre et ravaler. C'est également l'intention de Henri d'Andeli. Du même coup, Amour maîtrise le maître de l'univers et défait la plus grande sagesse qu'il y eût au monde. Choisir Aristote pour infliger cette humiliation à l'orgueil humain était chose naturelle au treizième siècle. Il n'y avait pas de démonstration plus frappante. Le renom du philosophe lui donnait un lustre sans pareil. Il ne nous paraîtra pas surprenant que le philosophe grec ait pris la place du vizir oriental, si nous nous rappelons que d'Herbelot, dans sa Bibliothèque, cite un passage où l'auteur de tant d'ouvrages philosophiques reçoit le titre de vizir. Le Grand d'Aussy pense qu'il n'est pas aisé de deviner ce qui a engagé à substituer Aristote au vizir (t. I, p. 205). La difficulté ne semble pas si grande. Qu'on réfléchisse aux derniers vers du fabliau, qui en sont la morale :

Amour vainc tot et tot vaincra
Tant com li monde durera.

On verra que la preuve de cette vérité est d'autant plus complète que le personnage vaincu par l'amour semblait être au-dessus de toute faiblesse humaine. Il est bien inutile de rappeler, comme le fait Le Grand d'Aussy, une tradition qui fait épouser au philosophe la nièce, d'autres disent la fille ou la petite-fille d'Hermias, son ami. Il en devint, dit-on, si éperdument amoureux, qu'il alla jusqu'à lui offrir des sacrifices. Cette fable, si elle existe, n'a pas d'autre origine que la conception morale qui fait de l'amour un dieu à qui l'homme même le plus sage ne saurait toujours refuser d'ouvrir son cœur.

Henri d'Andeli ne se fait pas d'ailleurs une autre idée d'Aristote que celle que nous retrouvons partout. C'est un pédagogue d'une humeur sévère, qui tance le vainqueur de l'Asie avec la morgue arrogante d'un maître d'école. Il n'imagine pas qu'Alexandre ait secoué le joug de son précepteur, car le prince se laisse réprimander; il obéit même aux reproches. Mais, en malin écolier, il est bien aise d'assister à la défaite de son aigre censeur. Quel plaisir de voir sellé, bridé et conduit par la belle Indienne triomphante ce maître si longtemps inexorable! Lui aussi il était vaincu. « Cent fois, dit le fabliau, la raison lui conseilla de retourner à ses livres; cent fois elle lui représenta ses rides, sa tête chauve, sa peau noire et son corps décharné, faits pour éloigner l'espérance et effaroucher l'amour. La raison parla en vain, il l'obligea de se taire. » Nous voici revenus, on le voit, au portrait qu'a tracé d'Aristote Gautier de Châtillon dans son Alexandréide latine.

Ce lai d'Aristote eut bientôt un grand succès. Il devint facilement populaire. Avec Virgile, avec Hippocrate, Aristote amusa l'imagination des auditeurs qu'assemblaient autour d'eux les trouvères et les chanteurs dans les carrefours. Les aventures de Lancelot du Lac n'étaient ni moins connues ni moins admirées. L'histoire du précepteur d'Alexandre soumis aux caprices d'une femme, c'était une nouvelle preuve à l'appui d'une doctrine hostile à ce sexe et chère à tout le moyen âge. On sait combien la malice des poëtes

s'est alors exercée contre les femmes. Dans la chanson de *Belle Aye d'Avignon*, le héros Bérengiers ne les épargne pas.

> Par fame vint en terre li premerains pechiers,
> Dont encor est li siecles penés et traveilliés.
> (*Hist. litt.*, t. XXII, p. 338.)

Dans la Geste d'*Auberi*, nous retrouvons les mêmes idées, et cette fois plus directement en rapport avec notre sujet :

> Par fames sont maint preudome abatu.
> Rois Constantins, qui tant estoit cremu,
> En fu honis, ce avons-nous séu.
> Par Seguiton qui moult ot tort le bu ;
> Ce fu un nains petis et recréu,
> Set ans la tint, ains que fust percéu.
> Sansons Fortins en perdi sa vertu,
> Qui par la soe fu en dormant tondu.... (*Ibid.*, 325.)

Le nom du philosophe grec ajouté à celui de Constantin, à celui de Samson, rendait plus évident cet axiome de morale : *Par fames sont maint prudhome abatu.* De là naissait aussitôt le conseil d'éviter leurs attraits afin de ne pas perdre son âme.

C'est à ce titre, je pense, que l'on pouvait offrir à l'attention des chrétiens l'histoire fabuleuse d'Aristote. C'est à ce titre aussi que les bâtisseurs d'églises ne dédaignaient pas de sculpter cette aventure sur les chapiteaux des temples qu'ils élevaient. On peut la voir encore aujourd'hui sur l'un des deux premiers piliers de gauche dans l'église Saint-Pierre de Caen. Elle n'y figure pas seule, elle est accompagnée de celle de Virgile (ou d'Hippocrate, car on lui prête le même sort), suspendu dans un panier à l'étage d'une tour d'où l'on voit sortir deux têtes de femmes. Le même sculpteur y a joint l'image de Lancelot du Lac traversant les eaux sur la lame de son épée. Cette église, bâtie vers la fin du quinzième siècle, atteste la longue popularité de ces vieux fabliaux. Moins connus aujourd'hui, ils n'ont plus de sens pour le vulgaire.

Il manquerait quelque chose à la légende d'Aristote si l'imagination des conteurs ne se fût également exercée sur sa mort. Déjà nous avons vu Jofroy de Waterford le faire évanouir comme « une flambe » qui monte au ciel. Cette fin tient du miracle, et le pieux dominicain ne pense pas qu'elle doive nous étonner. Tous ceux qui ont parlé d'Aristote n'ont pas été jusque-là; il en est qui ne font pas intervenir la puissance céleste pour détacher une si grande âme du corps qui lui servit d'asile. Le surnaturel disparaît dans le récit qu'ils font des derniers instants du philosophe; mais, il faut l'avouer, ce n'est pas pour laisser la place à l'histoire : il s'y mêle encore les caprices d'une fantaisie inventive.

Amable Jourdain cite trois fois le nom d'Algazel, traducteur arabe d'Aristote; il ne semble pas avoir eu connaissance d'un manuscrit latin du fonds de Saint-Victor, coté autrefois sous le n° 32 et aujourd'hui sous celui de 14700. Ce volume in-folio du treizième siècle donne, au folio 77, col. 2, r°, la Métaphysique et la Physique d'Aristote. Un prologue précède ces deux traités; il a pour sujet la mort du philosophe : *De morte Aristotelis.*

Le précepteur d'Alexandre va mourir, le mal qui doit mettre fin à ses jours l'a réduit à une grande faiblesse. Tous les sages se sont rassemblés; ils sont venus le voir, ils veulent connaître les causes de sa maladie. Ils le trouvent tenant en main une pomme qu'il était occupé à sentir. Il était d'une maigreur extrême, tant la douleur l'avait malmené. D'abord, quand ils l'aperçurent, ils se troublèrent. Cependant, en approchant de lui, ils lui virent le visage clair et un air enjoué. Il les salua le premier. Les visiteurs lui dirent alors : « Notre maître, au premier abord, nous nous sommes troublés, tant votre maladie nous a paru violente et vos forces affaiblies. Maintenant que nous vous voyons joyeux, l'esprit et le cœur nous sont revenus. » Aristote se moqua d'eux et leur dit : « Ne croyez pas que je me réjouisse parce que j'espère échapper à la mort, mes souffrances ont beaucoup augmenté, et n'était cette pomme que je tiens à la main, dont l'odeur me réconforte et prolonge quelque peu

ma vie, je serais déjà mort. L'âme sensible, qui nous est commune avec les bêtes, se ranime à cette bonne odeur. Je me réjouis de sortir de ce siècle, composé des quatre éléments qui sont dans toute créature sous le soleil : le froid, le chaud, le sec et l'humide. »

Avec la tranquillité d'âme qu'il pouvait avoir autrefois dans son école, il instruit ses disciples, mais il a besoin de respirer de temps en temps la pomme : « C'est, dit-il, pour ramener mes esprits, *ad reducendos spiritus meos.* » Ses disciples se lèvent; chacun d'eux va l'embrasser à son tour; il ne cesse pas de leur parler de la majesté de la philosophie, en qui sont contenues toutes les sciences. Il les rassure contre la mort, qui n'est que le départ de l'âme se séparant du corps.

Mais voici venir la fin de tous ces discours. Les mains d'Aristote sont prises d'un tremblement, la pomme qu'il tenait s'échappe, son visage noircit; il expire. Ses écoliers se jettent sur son lit pour l'embrasser encore. Ce sont des cris, ce sont des pleurs. Ils n'oublient pas cependant de faire cette prière : « Puisse Celui qui recueille les âmes des philosophes recueillir celle de l'homme droit et parfait que tu es (1) ! »

(1) Bibliothèque Nat., manuscrits latins, ancien fonds Saint-Victor, n° 32, nouveau 14700, fol. 77, col. 2, r°... « Et cum applicuisset ad tempora mortis suæ et egrotasset infirmitate qua mortuus extitit, convenerunt omnes sapientes et venerunt eum videre et infirmitatis suæ causas cognoscere, quem invenerunt quoddam pomum in manu tenentem et odorantem illud. Erat autem affectus nimia macie ob vehementiam infirmitatis, præ dolore mortis afflictus. Quum eum sic vidissent, turbati sunt plurimum et appropinquaverunt se ei, et, in approximando se sibi, inveniunt faciem ejus claram ipsumque jocundum, quos salutatione prevenit, et tunc dixerunt ei : O domine, et magister noster, in principio, cum te vidimus, in nobis anima non remansit, et fuimus turbati ex hoc quod cognovimus certe ægritudinem violentam et virtutem tuam nimium debilitatam. Et cum videamus te letum et faciem tuam claram, spiritus noster postquam exivit reversus est in locum suum. — Aristoteles vero de ipsis fecit ridiculum dicens : Non cogitetis in cordibus vestris quod ego leter eo quod sperem evadere, quia dolor multum excrevit, et nisi esset hoc pomum

Ainsi finit, d'après l'Arabe Algazel, le philosophe dont il avait appris à mêler la dialectique aux discussions religieuses. Si ce récit conserve au précepteur d'Alexandre une gravité digne de sa réputation et de sa sagesse, il s'y mêle encore des traits qui sont de la légende. Cette pomme qui ranime l'âme défaillante du Stagirite, ce visage qui noircit, cette assemblée de sages, ces enseignements suprêmes, ces marques d'une vive affection, sont autant de concessions faites au génie romanesque du moyen âge.

Ces fables sont dissipées de nos jours. Ceux qui connaissent le nom d'Aristote savent de lui ce que l'histoire nous en apprend; il n'y a plus de place aujourd'hui pour la légende. Nous savons mieux apprécier le profond génie du philosophe. Si nous ignorons à peu près par quels enseignements il forma son royal élève, nous l'admirons moins pour avoir été le maître d'Alexandre que pour avoir donné par ses travaux une grande et belle idée de ce que peut l'esprit de l'homme fortifié par l'étude et soutenu par une méditation attentive des lois qui le régissent.

quem manu mea teneo et quod odor suus me confortat et aliquantum prolongat vitam meam, jam exspirassem... Anima... qua communicamus cum bestiis fovetur odore bono. Et ego letor eo quod recedo de hoc seclo quod est... quia ex iis IIII^or^ elementis ex quibus creatur omne creatum unum... frigidum, aliud calidum, aliud siccum, aliud humidum et quod posset constare corpus compositum....

« Surgentes autem discipuli osculati sunt singuli caput ejus....(f° 81, 1re col. v°.) Et cum applicuisset sapiens ad finem suorum sermonum inceperunt manus suæ titubare a quibus pomum cecidit quod tenebat, et cum cepisset nigrescere facies, exspiravit... Scolares proni singuli ceciderunt, et osculati sunt eum et clamaverunt... ululatum plorantes ploratu magno et dixerunt : Ille qui recolligit philosophorum animas tuam recolligat animam hominis directi et perfecti sicut tu es. »

LA
BATAILLE DE VARNA

PAR PARASPONDYLOS ZOTIKOS

TÉMOIN OCULAIRE

Poëme grec publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale

PAR ÉMILE LEGRAND.

I.

Le petit poëme dont je donne ici la première édition provient du manuscrit grec coté sous le numéro CCCXVI dans le catalogue de la *Bibliotheca Coisliniana* (Montfaucon, t. II, p. 1063), de laquelle il est passé dans notre Bibliothèque nationale. Ce manuscrit est un in-octavo ordinaire en papier de soie et coton, contenant 163 feuillets en assez bon état de conservation ; il est revêtu d'une reliure en basane portant au dos cette inscription : Pugna Varnensis. Ce titre est incomplet, car notre poëme n'occupe que les douze premiers feuillets; les autres sont remplis par la longue « Iliade » en vers de huit syllabes, composée par Constantin Hermoniakos, sur l'ordre du despote d'Épire, Jean Comnène Angeloducas (voir le folio 22 du manuscrit en

question), et dont Mavrophrydis a publié quelques fragments (1).

Ce manuscrit est en entier de la même main ; les caractères sont clairement tracés et faciles à lire, mais l'orthographe est très-incorrecte, ainsi qu'on pourra s'en convaincre par les leçons originales que j'ai données au bas de chaque page. Les vers sont écrits à la suite les uns des autres comme de la prose, et séparés seulement par un point à l'encre rouge, suivant une méthode dont nous avons de nombreux exemples. Le titre général et les titres particuliers sont tracés au carmin.

Au bas du verso du douzième feuillet, l'un des propriétaires du manuscrit a barbouillé avec une mauvaise plume les lignes suivantes, dont je rétablis l'orthographe défectueuse :

1597 μηνὸς ἀπριλίου 2, ἐγόρασα τὸ βιβλίο ἐτοῦτο ἀπὸ χειρὸς ἑνὸς καλογέρου, ὁποῦ τὸ ἐπούλειεν εἰς τὴν Πόλη, τὸν καιρὸν ὁποῦ ἐκάθισε ὁ κὺρ Μελέτιος πατριάρχης εἰς τὴν Κω[ν]στα[ν]τινούπολη, ὅπου τὸ ἐγόρασα ἐγὼ Γεώργιος Δαβιλᾶς (?) Χιώτης τοῦ παπᾶ Πα[ν]τολέου ἀπὸ τὸ Πυργί, ἔτους χιλιοστοῦ πεντακοσιοστοῦ ἐνενηκοστοῦ ἑβδόμου μηνὸς ἀπριλίου εἰς ταῖς δύο.

L'auteur du poëme sur la bataille de Varna portait le nom de Paraspondylos Zôtikos (2), auquel il ajoute la qualification de « philosophe », c'est-à-dire moine, et non pas « savant », car Paraspondylos prend lui-même la peine vraiment bien inutile, vu la médiocrité de son œuvre, de nous déclarer (vers 105-109) qu'il est un homme ignorant et complétement étranger à la littérature. L'imperfection de ses études philologiques, jointe à la difficulté qu'il trouve

(1) Ἐκλογὴ μνημείων τῆς νεωτέρας Ἑλληνικῆς γλώσσης. Athènes, 1866 (voir pages 73-182).

(2) Voir le titre principal en tête des notes critiques de la première page du poëme. C'est bien Ζωτικός que porte le ms. et non Ζωπικός, comme on est de prime abord tenté de le croire; le scribe forme souvent le τ comme un π dont la barre horizontale ne dépasserait pas le premier jambage.

à exprimer sa pensée, ne lui permettant pas d'aspirer à un style élevé, agréable et facile, il doit se contenter, dit-il, d'écrire un récit simple et véridique de la sanglante tragédie à laquelle il lui a été donné d'assister.

Paraspondylos Zôtikos nous apprend, en effet, qu'il fut témoin oculaire de la bataille de Varna. Il se tenait sur une colline, caché dans un bois; à la vue de cette mer humaine roulant avec un épouvantable fracas ses flots immenses dans la plaine (ce sont ses propres expressions), notre pauvre « moine » est glacé de terreur, sa raison se trouble, il demeure comme pétrifié, sans souffle et privé de sentiment (voir les vers 438 et suivants).

Il n'était pas très-facile que, dans une telle disposition d'esprit, Paraspondylos se rendît compte de toutes les particularités de la lutte qu'il avait sous les yeux. Il lui manquait absolument le calme et le sang-froid sans lesquels il est impossible d'observer avec quelque exactitude de pareils événements : aussi est-il tombé dans les plus graves erreurs ; par exemple, le chiffre des troupes tant chrétiennes que musulmanes atteint sous la plume de Paraspondylos des proportions vraiment fantastiques (1), alors qu'il est avéré que Hunyade avait seulement dix mille hommes et Amurath quarante mille.

Fauriel, qui signala l'un des premiers l'existence du poëme de Paraspondylos, dit, en parlant de plusieurs monuments historiques versifiés en grec vulgaire (2) : « L'un des plus curieux que j'aie vus est une narration très-circonstanciée, et, à ce qu'il paraît, très-fidèle, de la bataille de Varna, gagnée en 1444 sur les Hongrois par Amurat à la tête de ses Turks. Cette narration est l'ouvrage d'un Grec, témoin oculaire de la bataille, et qui, frappé de la singularité des incidents qui l'ont rendue fameuse, en a rendu quelques-uns en traits assez vifs. »

(1) Voir les vers 81, 84, 155, 156, 231 et 265.

(2) CHANTS POPULAIRES DE LA GRÈCE MODERNE, *Discours préliminaire*, page XXIII.

Cette appréciation ne prouve qu'une chose, c'est que Fauriel avait tout au plus effleuré le texte que je publie aujourd'hui, autrement il en eût parlé d'une façon beaucoup moins bienveillante. Je dois avouer cependant, pour être juste, qu'il se rencontre çà et là quelques beaux vers; mais, comme les nautoniers dont parle le chantre de l'Énéide, *apparent rari*.

En lisant le début emphatique de ce poëme, je ne puis me défendre de penser aux vers bien connus d'Horace :

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?
Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.

Cependant, malgré son peu de valeur au point de vue littéraire, ce récit de la bataille de Varna fournit quelques indications nouvelles et confirme plusieurs faits douteux ou controversés. Ainsi, Paraspondylos Zôtikos, d'accord en cela avec presque tous les historiens grecs qui ont parlé de Varna, donne le nom de Chamouzas au janissaire qui, au milieu de la mêlée, coupa la tête au roi Wladislas (voir les vers 405 et suivants). C'était, selon lui, un Grec de trente ans, beau, brave, de taille moyenne. Un autre chroniqueur récemment publié, Hiérax, qui traite le roi de Pologne et de Hongrie de « vil ivrogne », dit au contraire que Chamouzas était Turc, et il ajoute que le sultan le récompensa de son glorieux fait d'armes en lui conférant le titre de bey et de pacha de Philadelphie (1).

Suivant une note qui se trouve sur l'un de ses premiers feuillets blancs, le manuscrit CCCXVI (*Coislin*) remonte au quinzième siècle. Quant à la date de composition du poëme de Paraspondylos, on peut, presque avec certitude, lui assigner celle de 1444, année même de la bataille de Varna, à laquelle, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, l'auteur était présent.

(1) La chronique en vers politiques de quinze syllabes qui porte le nom de Hiérax se trouve dans le premier volume de la *Bibliotheca græca medii ævi* de M. Constantin Sathas.

En fait de détails biographiques relatifs à Paraspondylos Zôtikos, nous ne connaissons absolument que ceux qu'il nous a fournis lui-même dans son poëme.

II.

Afin que le lecteur puisse facilement suivre et apprécier le récit de Paraspondylos, je vais exposer brièvement, en m'aidant des meilleures autorités, la bataille de Varna ainsi que les faits qui l'ont motivée.

Une paix décennale venait d'être conclue, à Szeged, entre Wladislas et le sultan Amurath. Les ambassadeurs turcs avaient à peine repris le chemin de leur pays, quand arrivèrent des courriers apportant des lettres du cardinal Gondolmieri et de l'empereur Jean Paléologue.

Le prélat florentin mandait que la flotte des croisés, dont il était amiral, allait mouiller dans les eaux de l'Hellespont ; que les Turcs, occupés en Asie par les Caramans, y avaient transporté presque toutes leurs forces, et que, par conséquent leurs provinces européennes se trouvaient dégarnies. Il excitait Wladislas à ne point laisser échapper une occasion qui pouvait ne se représenter jamais, à suivre l'exemple de ses alliés, à marcher contre l'ennemi.

Le message de Jean Paléologue, que notre poëte appelle durement ὁ σαθροφόρος βασιλεύς, confirmait ces nouvelles, engageait Wladislas à se défier des propositions pacifiques qu'on lui avait apportées, lui annonçait que les troupes byzantines étaient prêtes à se réunir aux troupes hongroises, et enfin s'efforçait de démontrer qu'il serait déloyal de l'abandonner, lui qui, à cause des conventions préétablies, avait refusé les avances très-avantageuses du sultan. D'autres messages survinrent successivement, faisant prévoir le prochain envoi des soldats et de l'argent promis, ainsi que la diversion de trente mille Albanais sous les ordres du fameux Scanderbeg.

Le roi de Hongrie, très-embarrassé, demanda conseil à

la diète réunie à Szeged. La lecture des pièces diplomatiques y produisit un surprenant effet. On se repentit d'avoir accueilli la paix. Des paroles de rupture furent prononcées. Hunyade déclara hautement, au nom de la sainteté du serment, au nom du salut de la Hongrie, « qu'il n'eût pas fallu engager témérairement sa parole à l'ennemi, et que, une fois donnée, la parole était inviolable. » La loyauté trouva encore d'autres partisans, mais l'intérêt en conservait de plus nombreux. Cependant le chef spirituel de la croisade, Julien Césarini, nonce du pape, représentant de Dieu[1], se leva et prononça un discours qui se terminait par ces mots : « Au nom du souverain Pontife, ce traité, quel qu'il soit, je le brise et l'abroge. Le roi et tous les autres intéressés, je les délie du serment qu'ils ont prêté aux Turcs. »

Alors de toutes parts des acclamations éclatèrent. La guerre! la guerre! criait-on. Ému et troublé, Wladislas ne fut pas assez fort pour résister à l'entraînement général. Il consentit à la rupture du traité. Il ne restait plus qu'à dompter une opposition, celle de Jean Hunyade. Le héros se refusait à un parjure; mais, harcelé et perdant toute volonté et toute conscience, il s'abaissa devant les prescriptions infaillibles du successeur de saint Pierre, et mit son bras au service du roi et du peuple hongrois, décidés à tenter l'aventure.

Aux parjures, la justice éternelle réservait l'épouvantable châtiment de Varna.

L'abolition de la paix ne fut pas plutôt décrétée par la diète de Szeged que Césarini fit jurer au roi et à ses conseillers d'entamer immédiatement les hostilités contre les ennemis du Christ.

Malgré les pressentiments sinistres qui s'agitaient dans son esprit, Wladislas, sans cesse excité par l'ardent cardinal, reprit aussitôt les préparatifs interrompus. Par malheur, les volontaires se présentèrent en fort petit nombre; la divulgation de la trêve si vite violée nuisait à l'enthousiasme. De plus, les Polonais et les Valaques, qui avaient été congédiés après la conclusion de la paix, ne s'empres-

saient guère de quitter leurs familles et de reprendre les armes. Le roi eut donc beaucoup de peine à rassembler plus de dix mille soldats.

Cette armée, très-inférieure à celle qui avait mené à fin la victorieuse campagne de 1443, mais entièrement composée de troupes d'élite, partit de Szeged au commencement d'octobre.

Le 4 novembre, les croisés arrivèrent à Orsova et traversèrent le Danube. De là ils se dirigèrent sur Gallipôli, où ils espéraient opérer leur jonction avec les troupes auxiliaires promises par l'empereur de Byzance. Ils s'abstinrent de toute attaque contre les garnisons ottomanes et ne dévastèrent que fort peu les campagnes, parce qu'ils ne voulaient pas risquer leurs forces avant d'avoir commencé sérieusement la lutte, de concert avec leurs alliés de la flotte pontificale.

Hunyade les rejoignit en chemin avec cinq mille cavaliers qu'il avait levés dans ses possessions particulières et dans son vaïvodat transylvain.

L'armée chrétienne, ainsi augmentée, arriva devant Nicopolis, capitale de la Bulgarie, dont elle ne put s'empêcher d'incendier les faubourgs. Non loin de cette ville, le vaïvode de Valachie, Drakula, vint présenter ses hommages au roi de Pologne et de Hongrie. Il ne lui épargna pas les sages conseils, mais le monarque n'en tint pas compte ; l'armée hongroise continua de marcher en avant, et pénétra bientôt sur le territoire de l'ancienne Thrace. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques journées de marche de la mer Noire, une terrible nouvelle survint tout à coup. Quarante mille Turcs, commandés par Amurath en personne, au lieu de gagner l'Hellespont, où croisait la flotte pontificale, s'étaient embarqués sur le Bosphore et, portés par des bâtiments génois qu'ils avaient payés un ducat par homme, avaient atteint le sol européen. La chrétienté a été trahie par des chrétiens, l'action de la flotte italienne est désormais nulle. La jonction est impossible entre les troupes hongroises et celles de Byzance. Situation épouvantable !

Wladislas tient conseil : il est décidé que l'armée s'établira entre Varna et Galata.

Cependant Amurath réunissait les troupes amenées d'Asie aux troupes européennes, qui s'étaient retirées devant l'ennemi, et, s'avançant à marches forcées, venait camper à quatre mille pas du lieu où s'était déjà établie l'armée hongroise.

Des espions, puis des feux de bivouac annoncèrent l'arrivée des Turcs. Wladislas fit doubler les postes, et ordonna que la nuit fût employée aux préparatifs du combat.

Le lendemain 10 novembre 1444, au point du jour, Jean Hunyade, Julien Césarini, Georges Brankowich, les évêques de Varad et d'Eger, et les autres prélats, barons, magnats et comtes, chefs de l'armée chrétienne, se réunirent en conseil dans la tente royale. La délibération s'engagea aussitôt sur le plan à suivre pour attaquer, attendre ou éviter l'armée des Osmanlis.

Césarini voulait qu'on se retranchât, en barricadant le camp avec les bagages et les chariots, en disposant derrière cette muraille factice des machines de guerre destinées à chasser l'ennemi, s'il osait s'approcher ; pendant ce temps, les troupes de mer, devenues inutiles dans l'Hellespont, et les troupes attardées de Paléologue arriveraient et délivreraient les assiégés.

Ce plan, sage en lui-même, déplut à Hunyade, qui conseilla l'offensive. Son opinion fut appuyée par Brankowich et obtint l'assentiment du jeune roi et des plus braves chevaliers polonais et magyars. Il fut décidé que l'on s'élancerait sur les Turcs, et le commandement en chef fut confié à l'illustre vainqueur de Szeben, de Vaskapu et de la Porte de Trajan.

III.

LA BATAILLE.

L'UN des côtés de la vallée de Varna était ouvert; Hunyade le ferma à l'aide de palissades et de chariots amoncelés. L'autre côté avait pour défense naturelle un marais bordé de rochers à pic; Hunyade y appuya cinq banderies hongroises. A droite, du côté de la petite ville de Varna, à l'extrémité de la plaine, un corps de cavalerie, sous les ordres de Franco Ban et de l'évêque d'Eger, se tint tout prêt à repousser l'attaque principale qui se dirigerait sans doute sur ce point découvert. Au centre, se posèrent le roi, Césarini et les croisés. Wladislas était entouré de cinquante cavaliers, tous de haut rang, et, à sa droite, Étienne Bathori portait la royale bannière de saint Georges. Derrière les retranchements, l'évêque de Varad commandait une réserve hongroise, rangée sous l'étendard de saint Stanislas, et près de lui Lasko Robnitz dirigeait une faible division polonaise. Quant à Hunyade, il ne s'attribua aucun poste déterminé; sa place était partout au fort du danger.

Les Turcs s'échelonnèrent à l'extrémité opposée de la vallée et sur les collines qui lui composent un amphithéâtre; l'aile droite suivait la direction du beglerbeg de Roumélie, Thura-Khan; l'aile gauche, celle de Karadja, beglerbeg d'Anatolie. Au milieu, un large fossé, une énorme barricade; sur cette barricade resplendissait à la pointe d'une lance, fixée sur l'Évangile, la copie du traité violé. Derrière, Amurath avec la formidable infanterie des janissaires, des rangées de chameaux, des amas de bagages.

Le son strident des trompettes et des cris épouvantables annoncèrent le commencement de la bataille.

D'abord, six mille spahis se présentèrent, plutôt afin de reconnaître les forces chrétiennes que pour engager la lutte. Arrivés à peu de distance de l'armée hongroise, les Turcs

lui lancèrent des flèches. L'aile droite, ainsi harcelée, enfreignit les ordres de Hunyade, se rua sur l'ennemi et le força de reculer. Survinrent les masses de la cavalerie ottomane, qui furent encore repoussées à l'arme blanche.

Cependant Hunyade, en même temps que les Valaques chargeaient les troupes rouméliennes, entraînait ses cavaliers contre le beglerbeg d'Anatolie et enfonçait les Asiatiques. Ce premier succès remporté, Hunyade revient en toute hâte trouver le roi et l'engage à se tenir ferme à son poste et à arrêter la poursuite des fuyards. Puis, se croyant soutenu par le corps de réserve, il tente une seconde charge et bouleverse l'armée ottomane.

Enivrés d'espoir, les chrétiens oublient alors les prescriptions de leur général en chef et, de toutes parts, se ruent sur les Osmanlis. Bientôt il n'y a plus en place que le corps d'armée de Venceslas. Les Turcs, un instant troublés, parviennent à refaire masse et regagnent le terrain perdu. A cette vue, le roi, cédant aux insinuations de Césarini et des autres ecclésiastiques qui l'entourent, et désireux de montrer sa vaillance, ordonne le mouvement.

La lutte se ranime ; elle se change en une effroyable mêlée. On lutte corps à corps avec une énergie sauvage. On meurt, mais on ne cède pas. Longtemps l'issue du combat demeure indécise ; enfin les Turcs reculent. Le sultan Amurath, croyant tout désespéré, se disposait à tourner bride, mais Karadja l'arrête ; alors Amurath tire de son sein l'acte du traité, le déplie, lève les yeux au ciel et s'écrie : « O Jésus-Christ, voici l'alliance que les chrétiens ont conclue avec moi, en jurant par ton nom sacré ; si tu es Dieu, venge mon injure, qui est tienne. » Et, calme, il demeure à son poste. A son appel, les Turcs reconstituent leur ordre et, par contre, désorganisent l'armée chrétienne.

Wladislas, obéissant aux folles témérités de sa jeunesse, s'est rué dans la mêlée. Hunyade tente vainement de le ramener dans le camp. Il ne l'écoute pas, mais, décidé à accomplir jusqu'au bout son devoir de soldat, brandissant sa chevaleresque épée, il se fraye une route jusqu'à la tente

impériale et arrive en vue du sultan. Amurath crie à ses janissaires : « Tuez-le ! tuez-le ! »

Wladislas se précipite. Frappé au pied d'un coup de hache, son cheval tombe. Il tombe avec lui. En vain il essaie de se relever; un janissaire, sur le nom et la nationalité duquel les historiens ne sont pas d'accord, lui tranche la tête, et cette tête, plantée sur la barricade, va servir de pendant au traité violé.

Hunyade fait d'inutiles efforts pour reprendre le dessus. Ses compagnons l'abandonnent, la déroute devient générale, le héros lui-même doit désespérer. La nuit approche, il est presque seul : force lui est de se réfugier dans les montagnes.

Après son départ, les Turcs pourchassèrent les fuyards et en tuèrent un grand nombre. La nuit venue, ils rentrèrent au camp, harassés de fatigue, en s'étonnant d'avoir vaincu. Ils étaient si peu sûrs d'avoir remporté un avantage décisif que, le lendemain, ils restèrent armés dans leurs retranchements, se demandant où se cachaient les chrétiens et n'osant point, de peur d'une surprise, aller piller leur camp silencieux. Mais, le jour suivant, ils risquèrent une sortie, sautèrent par-dessus les fortifications élevées par les croisés, massacrèrent ou firent prisonniers les quelques Hongrois ou Polonais qu'ils rencontrèrent et revinrent le soir chargés de butin. Deux cent cinquante chariots remplis d'or, d'argent, d'effets précieux et d'armes de toute sorte, tombèrent en leur pouvoir.

Le succès d'Amurath lui avait coûté plus de la moitié de son armée, mais l'armée chrétienne à peu près entière avait succombé. La plaine de Varna et les collines d'alentour étaient jonchées de cadavres. Parmi les morts, on releva l'évêque de Varad, l'évêque d'Eger, Étienne Bathori, le porte-étendard du roi, et beaucoup d'autres illustres personnages.

Le cardinal Césarini était parvenu à s'enfuir. Rencontré par des cavaliers valaques ou hongrois, il fut sabré, soit parce qu'on voulait s'emparer des richesses qu'il emportait

avec lui, soit parce qu'on le considérait comme coupable de la défaite. Peu après, un chevalier l'ayant trouvé blessé, presque nu, l'accabla d'imprécations et passa son chemin sans daigner le secourir. Bientôt Césarini rendit son âme à Dieu, victime de son dévouement ultra-catholique.

Pour annoncer sa victoire à ses sujets, le sultan Amurath fit porter au gouverneur de Brousse la tête de Wladislas conservée dans du miel. La foule se porta à la rencontre du courrier impérial, lui enleva la tête de l'infortuné monarque, la lava dans les eaux du Niloufer, et la promena triomphalement.

Wladislas était à peine âgé de vingt et un ans. Les Turcs eux-mêmes honorèrent son malheur : sur le champ de bataille, à l'endroit où son corps avait été retrouvé, ils élevèrent une colonne avec une inscription commémorative. Un savant composa ces quatre vers profonds, épitaphe méritée du vaincu de Varna :

Romulidæ Cannas, ego Varnam clade notavi ;
Discite, mortales, non temerare fidem.
Me nisi pontifices jussissent rumpere fœdus,
Non ferret Scythicum Pannonis ora jugum.

Dès qu'elle eut appris le désastre de Varna, la flotte pontificale, mouillée dans l'Hellespont, s'empressa de lever l'ancre et mit à la voile pour l'Italie, où elle répandit la lugubre nouvelle.

Épouvantée, l'Europe chrétienne se désespère et renonce à combattre le trop puissant ennemi de sa civilisation et de son Dieu ; pâle et tremblante, elle se blottit dans ses foyers, espérant tout de la Providence ou du hasard. C'est donc un bonheur pour elle que Hunyade, *le chevalier blanc de Vallagnie*, comme l'appelle notre Comynes (Mémoires, VI, XII), dérobe sa tête au cimeterre ottoman. Il pourra lutter encore. Plus que jamais l'humanité a besoin de sa vaillance.

ΠΑΡΑΣΠΟΝΔΥΛΟΥ ΖΩΤΙΚΟΥ

Η ΕΝ ΒΑΡΝΑΙ ΜΑΧΗ

Τί ἀξιοπρεπέστατον, καὶ θαυμαστόν, καὶ μέγα,
τί ἄγαν πολυτίμητον ἔπαινος νὰ συγγράψω,
τί ξένον καὶ παράδοξον, φρικτὸν νὰ στιχοπλέξω,
καὶ ποῖος νοῦς νὰ δυνηθῇ λεπτογραφεῖν καὶ λέγειν !
ἐξαπορεῖ μου ὁ λογισμός, αἱ χεῖραι καὶ ἡ γλῶττα
νὰ ἐπαινέσω ἄστοχον τὸν μέγαν τροπαιοῦχον,
τὸν μέγαν καὶ τὸν δυνατόν, τὸν ἰσχυρὸν καὶ δράκον,
τὸν μέγαν, φρονιμώτατον, ἄξιον βασιλείας.
Ἄξιος καὶ πανάξιος στέμματος κληρονόμος,
τῆς βασιλείας μέτοχος, Ρωμαίων αὐτοκράτωρ,
πολεμιστὴς καὶ νικητὴς θερμότατος τῆς πίστης !
Νὰ τὸν ἠγράψω μάρτυραν 'ς τοὺς πρώτους χωροστάτας,
νὰ τὸν ἠγράψω ἀπόστολον 'ς τοὺς εὐαγγελιστάδας,
νὰ τὸν ἠγράψω κήρυκαν ὁποῦ κηρύττει πίστιν,
ἢ ἕναν ἐκ τῶν προφητῶν ἐκείνων τῶν ἁγίων ;

Titre. Le titre se lit ainsi dans le manuscrit : Διήγησις [γραμμ]ένη παρ' ἐμοῦ φιλοσόφου Παρασπόνδυλὸς ζοτικῶς. ὢγέγωνε γὰρ ἐν τόπω βάρνας μηνὸς νοευρίου ιγ΄ ἡμέρα τετράδη. ταῦτα γὰρ γέγωναν ἐν τόπω βάρνας.

Vers premier. θαυμαστῶν. — 2. νασιγράψω. — 4. λεπτογραφῆν. λέγει. — 5. ἐξαπορρήμου. λογησμός. — 6. Après ἐπαινέσω il y a σήμερον marqué de points rouges au dessus et de points noirs au dessous. — 8. φρονημώτατον. — 9. πανάξιως. — 10. αὐτωκράτορ. — 11. πολεμηστής. θερμώτατος. — 13. ἀπόστολων. — 14. κύρηκαν. κυρήτην. — 15. εἰ ἕναν. ἐκείνον.

ὁμοῦ ταῦτα ὑπερνικᾷ, εἰς ὕψος ὑπερέϐη.
Ἀρχὴ ὁ πρῶτος βασιλεὺς [καὶ] τῶν Ἑλλήνων δόξα,
Ἀλέξανδρος ὁ Μακεδών, υἱὸς τῆς Ὀλυμπιάδος·
χριστιανῶν ὁ βασιλεύς, ἡ κορυφὴ καὶ ῥίζα,
καὶ τοῦ σταυροῦ ὁ εὑρετής, ὁ μέγας Κωνσταντῖνος·
καὶ τρίτον ὁ πανθαύμαστος ὁ βασιλεὺς Ἰάγγκος.
Ποίαν ἀξιοτίμητον αὐτὴν γραφὴν νὰ γράψω,
ὑψηλοτάτον ἔπαινος ὁ νοῦς μου ν' ἀναϐάσῃ,
ὥσπερ τοὺς δύο βασιλεῖς τοὺς ἄνω γεγραμμένους,
τοιαύτην δίδω τὴν τιμὴν τὸν ἄνω βασιλέα·
πρέπον ἐστὶν καὶ ἁρμόδιον ἡ ἐκκλησιὰ τῆς Ῥώμης,
καὶ πᾶσα γένος χριστιανῶν ἀνατολῆς καὶ δύσης
μνήμην ἀξιοτίμητην ἂς πάρῃ ἐκ τοῦ παρόντος.
Οἵτινες ἐδοξάσθησαν εἰς τοῦ πολέμου μάχας,
ἀνδρειωμένοι καὶ ἄνανδροι καὶ πᾶσα γένος, λέγω,
ἂς προσκυνήσουν σήμερον Ἰάγγκον τῆς Οὐγγρίας,
ἂς ἐπαινέσουν τώρα νῦν αὐτὸν ὡς καϐαλλάριν,
ἂς τὸν ὑψώσουν σήμερον αὐτὸν ὡς βασιλέαν,
μετὰ Σαμψοῦ τοῦ παλαιοῦ, μεγάλου, ἀνδρειωμένου,
καὶ Ἀλεξάνδρου τοῦ φρικτοῦ, καὶ μέγα Κωνσταντίνου.
Δοξάζω εὐαγγελιστάς, δοξάζω καὶ προφήτας,
τὰ τοῦ Χριστοῦ ἀθλήσαντας μεγάλους τοὺς ἁγίους·
μέσον αὐτοὺς δοξολογῶ Ἰάγγκον βασιλέα,
τί τῶν Ῥωμαίων διδαχὸς παρὰ θεοῦ χρισμένος,
χριστιανὸς ἐκδικητὴς καὶ μέγας τροπαιοῦχος,
μὲ ἅπας γένους μουσικῶν χρεία νὰ τὸν δοξάζουν,

16. ἥσηψος. ὑπέρϐη. — 17. πρότος. — 18. λημπιάδος. — 21. ἰάνγχος, et partout ainsi. — 22. ἀξιωτίμητον. — 23. ὑψιλωτάτω. ἀναϐάσει. — 24. δύο ἄνω. — 26. πρέπων. — 27. χρηστειανῶν. — 28. ἁ (*sic*). παρῶντος. — 29. μάχης. — 30. οὐγκρίας. — 32. τόρανῆν. καϐαλάριν. — 37. ἀθλίσαντος μεγάλων τῶν ἁγίων. — 38. δοξωλογῶ. — 39. χρεισμένος. — 40. χριστειανὸς ἐκδικοιτής. — 41. χρίει.

μέλος καινὸν ἡ ἐκκλησιὰ πρέπει νὰ τὸν ὑμνοῦσιν.
Οὔτε ζωὴν λογίζεται, οὔτε τοσοῦτον πλοῦτος,
οὔτε γονέων στέρησιν τοῦ γλυκυτάτου κόσμου,
θέτει ζωὴν διὰ πολλούς, δίδει ψυχὴν διὰ πίστιν,
χριστιανὸς ὀρθόδοξος καὶ τοῦ Χριστοῦ οἰκεῖος
καὶ τοῦ σταυροῦ συνόμιλος καὶ τῶν μαρτύρων πρῶτος,
ὥσπερ Χριστὸς συγκαταβάς, οἰκονομιὰν ποιήσας,
νὰ ἐλευθερώσῃ ἀπὸ δεσμοῦ τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων,
ὥσπερ οἱ ἅγιοι γράφουσιν καὶ παραδίδουσί μας,
καί, στέργω, ἀφυρόνει το ὁ παλαιὸς καὶ ὁ νέος·
οὕτως καὶ αὐτὸς ὁ θαυμαστός, ὁ μέγας Θεοφάνης,
εὑρέθηκεν παρὰ θεοῦ θερμότατος τῆς πίστης
θερμότατος καὶ ζηλωτὴς εἰς τῶν Ῥωμαιῶν τὸ γένος,
Ἰάγγκος, ὁ πανθαύμαστος καὶ μέγας στρατιώτης.
Πρῶτον ἐλπίζει εἰς θεόν, καὶ δεύτερον 'ς τὴν γνῶσιν,
καὶ τρίτον 'ς τὴν ἀνδρείαν του τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων,
νὰ ἐλευθερώσῃ ἐκ παντὸς ἐκ τοὺς Ἀγαρηναίους.
Ζώνεται, ἀφυρόνεται χριστιανῶν τὴν πίστιν·
ἦλθεν, μετὰ θρασύτητος καὶ τάξιν τοῦ πολέμου,
ἀνδρειωμένα, τακτικά, εἰς τοὺς Ἰσμαηλίτας·
ζητεῖ καὶ θέλει πόλεμον ἐν παρρησιᾷ 'ς τὸν κόσμον,
ζητεῖ τὸν Ἀμουράτμπεη καὶ αὐθέντη Μουσουλμάνων,
αὐθέντη μέγαν, ἰσχυρόν, ἀνατολῆς καὶ δύσης,
νὰ πολεμήσουν εὔτολμα μὲ καθαρῆς καρδίας.
Εἶδες ἀνδρειὰν ἐπαινετὴν καὶ φρικτοτάτην γνῶσιν,

42. χανόν est peut-être ici pour χανόνα; je préfère cependant lire καινόν et y voir une réminiscence du premier verset du psaume xcv : ᾄσατε τῷ κυρίῳ ᾆσμα καινόν. — 43. λογεῖζεται. — 44. γοναίων. γληκητάτου. — 45. θέτι. πίστην. — 46. χριστειανός. εἰκήως. — 47. συνόμυλος. πρότος. — 49. ἐλευθερῶσει. — 51. ἀφυρώνητω. — 53. ἐβρέθηκεν. θερμώτατος. — 54. θερμώτατος. — 56. πρότον. — 58. ἐλευθερώσει. ἀγαρηνέους. — 59. ἀφυρώνεται. χριστειανῶν. — 62. παρησία. — 63. μουσουλμάνον. — 66. φριχωτάτην.

εἶδες καρδιοσύστασες ψυχῆς λελαμπρυσμένης,
εἶδες θαυμάσιον θαυμαστόν, θράσος ἀνδρειωμένον·
φιλῶ σου τὸ ἀπόκοτον, φιλῶ σου καὶ τὴν τόλμην.
Ζητεῖ αὐθέντην θαυμαστὸν ἀνατολῆς καὶ δύσης,
νὰ πολεμήσουν εὔτολμα φουσσάτα μὲ φουσσάτα.
Τοῦτο ποτὲ οὐκ ἠκούστηκεν, τοῦτο ποτὲ οὐκ ἐφάνην,
νὰ εὑρεθῇ κἀνεὶς αὐτοὺς ποτὲ νὰ πολεμήσῃ·
ἀφοῦ οἱ Τοῦρκοι ἐπέρασαν 'ς τὴν Ῥωμανιὰν 'ς τὴν δύσιν,
ἀφέντης οὐκ ἠκούστηκεν αὐτοὺς νὰ πολεμήσῃ·
τοῦτο γὰρ ἔναι ἀληθές, λάθος οὐδὲν τὸ γράφω,
εἰ γὰρ εὑρέθησαν τινὲς αὐτοὺς νὰ πολεμήσουν,
ὡς ῥάχνι ἐπεφάνισαν ἐμπρὸς Ἰσμαηλίτων.
Ἕως τοῦ νῦν εὑρέθηκεν ὁ μέγας Θεοφάνης,
ἦλθεν καὶ ἐκατήβηκεν 'ς τὴν Ῥωμανιὰν ἀπέσω,
μετὰ φουσσάτου ἐλιγοστοῦ, σαράντα χιλιάδας·
ὁ κόσμος γὰρ θαυμάζεται, οἱ ἄγγελοι ἀποροῦσιν,
ἐξαποροῦν, καὶ φρίττουσιν, καὶ λογισμομαχοῦσιν
φουσσάτο Ἰσμαηλίτικο [διακό]σιαις χιλιάδες.
Δοξάζω σου τὸ φρόνημαν, δοξάζω σου τὴν τόλμην,
δοξάζω σου τὸ ἀπόκοτον, τὴν καθαρὴν καρδίαν,
δοξάζω σου τὸ ἀφύρωμαν καὶ τὴν θερμήν σου πίστιν
δοξάζω, ὑπερδοξάζω σε, Ἰάγγκο στρατιώτη,
ἀληθινὲ χριστιανὲ καὶ φίλε τοῦ Κυρίου.
Τί ἀξιοπρεπέστατην τιμὴν νὰ σὲ δοξάσω;
ἔχεις τὴν δόξαν ἐπὶ γῆς, εἰς τὸν παρόντα κόσμον,
δόξαν, ἐφήμην θαυμαστὴν ἀπανταχοῦ σὲ δίδουν·
ἔχεις καὶ δόξαν ἕτερην ἐξ οὐρανοῦ μεγάλην,

67. καρδιοσύστασις. — 69. φυλόσου. φυλόσου. — 70. θαυμασθῶν. — 73. πολεμήσει. — 77. τοινές. — 79. θεοφάνεις. — 80. ἐκατοίβηκεν. — 82. ἀπορρούσιν. — 83. ἐξἄπορροῦν. λογισμωμαχούσιν. — 84. ἰσμαηλιτεικοσίες (sic). — 87. ἀφύρομαν. — 89. ἀληθυνὲ χριστειανέ. — 90. ἀξιωπρεπέστατην. — 91. παρώντα.

καὶ μὲ τὰς χεῖρας τοῦ θεοῦ στεμμένην βασιλείαν,
καὶ τῶν μαρτύρων στέφανον ἀπὸ Χριστοῦ φορένεις,
δοξάζω σου τὸν στέφανον, δοξάζω σου τὴν τόλμην,
δοξάζω τὴν καρδίαν σου, τὴν ὄντως λαμπρυσμένην.
Ὁ γὰρ πολύλογος ἀνὴρ ἔχει κάμπόσον βάρος,
λόγοι φρονίμοι ὀλιγοὶ καὶ μεμελετημένοι.
Πᾶς ἄνθρωπος ὀρέγεται νὰ 'δῇ, ν' ἀναγινώσκῃ·
ταύ[την] γὰρ στένω τὴν γραφὴν καὶ τοῦ προλόγου τέλος,
[π]άλιν νὰ συνεγράψωμεν ἐν ἀληθείᾳ πάσᾳ
καὶ τοὺς πολέμους τοὺς φρικτούς, τοὺς γέγοναν ἐν Βάρνᾳ·
ἐγὼ διὰ τὸ ἄπορον καὶ τὸ στενὸν τῆς γλώττης,
καὶ τῶν γραμμάτων ἀμαθὴς καὶ τῆς παιδεύσεως, λέγω,
πολλάκις γὰρ αἰσχύνομαι γράφων τοιούτους λόγους·
ὑπῆρα λύπη ἐξ ἐμοῦ τὰ τῆς φιλοσοφίας,
ἐγὼ ποθήσας ἐξ ἀρχῆς τὰ τῆς φιλολογίας,
γράφω τὸ κατὰ δύναμιν ἐν ἀληθείᾳ τὰ εἶδον.
Ἦλθον οἱ Οὔγγροι κ' ἔπεσον 'ς τὰ σύνορα τῆς Βάρνας,
μετὰ τῆς εὐτολμότητος καὶ ἔπαρσης μεγάλης,
καὶ ἐν Ἀλισμέρεις κείτουνται οἱ Τοῦρκοι, πλῆθος μέγαν·
τριμίλλιον ἀπέχασιν μέσον τῶν δυῶν φουσσάτων.

Λόγους ἀπέστειλε ὁ Ἀμουράτμπεης εἰς τοὺς Οὔγγρους.

Μήνυμαν ἀξιοτίμητον στέλνει ὁ Ἀμουράτης,
καὶ τῆς γραφῆς οἱ ὁρισμοὶ ἦσαν [οἱ] στίχοι οὗτοι·
« ἄκουσον, ῥῆγα τῆς Οὐγγριᾶς, Μπερνάδε κράλη, αὐθέντη,

94. στεμένην. βασιλέαν. — 97. ὄντος. — 98. πολλήλογος. — 99. φρονήμοι, ainsi accentué. μὲ μέλετιμένοι. — 100. ναδοί. — 102. άλιν. — 105. πεδεύσεως. — 106. ἐσχύνωμαι. — 107. ὑπύρα. — 108. φυλολογίας. — 109. τώ. δύναμην. — 110. καί. σίνορα. — 111. εὐτολμώτητος. — 112. ἄλησμέρεις. — 113. τριμήλιον. φουσάτον. — 114. μήνημαν. ἀξιωτίμητον στέλνη. — 115. στίχει. — 116. ῥύγα. οὐγκρίας. αὐθέντι.

καὶ Λούξμπανε Ἰάγγκουλα, οἱ πρῶτοι τοῦ φουσσάτου,
βαστάξετέ με τρίμερον τῆς μάχης τοῦ πολέμου,
νὰ τάξω τὰ φουσσάτα μου, καὶ τὰς παραταγάς μου,
νὰ δώσω τοὺς νεοὺς ἐκλεκτοὺς τοὺς ἔχω μετ' ἐμένα,
νὰ ἀρματώσω τὸν λαόν, ὡς πρέπει καὶ ὡς ἁρμόζει,
εὐθὺς νὰ πολεμήσωμε, καὶ ὁ θεὸς νὰ δείξῃ.
Θαρρῶ εἰς ἐλπίδαν, δύναμιν μεγάλου Μαχουμέτη,
ὅλους ἀπὸ τὸν τράχηλον νὰ δέσω μὲ ἁλυσίδαν,
[νὰ] αἰχμαλωτίσω ἅπαντας καὶ νὰ σᾶς ἀφανίσω. »

Πάλιν ἀντιγράφει βασιλεὺς Ἰάγγκος τὸν Ἀμουράτμπεη.

Ἰάγγκος γὰρ δεξάμενος λόγους τοῦ Ἀμουράτη,
ἀντίγραμμαν ἀπέστειλεν εἰς τοὺς Ἰσμαηλίτας,
καὶ τῆς γραφῆς οἱ ὁρισμοὶ ἄκουσον νὰ θαυμάσῃς·
« Ἀμουράτμπεη, Ἀγαρηνέ, ἐχθρὲ τῆς Ῥωμανίας,
καὶ τῶν Ῥωμαιῶν καταιλυτὴς καὶ χαλαστὴς τοῦ κόσμου,
ἐλπίζω εἰς τὸν δημιουργὸν, τὸν μέγαν παντοκράτωρ,
νὰ κόψω μὲ τὰ χέρια μου, νὰ σὲ ἀποκεφαλίσω,
κατηχυσμένα, σύντομα, μὲ ἐντροπὴν μεγάλην,
τὴν ἄχρηστόν σου κεφαλὴν καὶ τὴν μαγαρισμένην,
εἰς τῆς Οὐγγριᾶς τὰ σύνορα ἄτοπα νὰ τὴν 'δοῦσιν,
καὶ τὄμαν τῶν Ἀγαρηνῶν ποτάμια γῆς νὰ ποίσω,
μόνον νὰ λείπῃ ἡ δυσπιστιὰ ἐκ τὰ ἐμὰ φουσσάτα,
νὰ ἐλευθερώσω Ῥωμανιὰν ἐκ τῶν ἐχθρῶν τὰς χεῖρας,
καὶ τοὺς Ῥωμαιοὺς τοὺς κατηφεῖς ν' ἀνάξω νὰ ὑψηλώσω. »
Τούτους τοὺς λόγους ἔστειλεν μετὰ μεγάλης τόλμης.

122. πολεμήσωμαι. — 123. δύναμην. — 124. τράχιλον. ἀλησίδαν. — 125. ἐχμαλωτίσω. — 127. ἀντίγραμαν. θαυμάσις. — 129. ἀγαρινέ. — 130. κατελυτής. — 131. δημιουργῶν. — 132. χαίρια. ἀποκεφαλήσω. — 133. κατηχεισμένα. — 135. οὐγκρίας. ἄτοπανατὴν δούσιν. — 136. ἀγαρινῶν. πειήσω. — 137. λύπη. δυσπιστείαν. — 139. κατειχῆς.

Συμβουλεύονται οἱ Οὖγγροι.

Ἐκεῖνοι γὰρ ἀπέμειναν καὶ εἰς βουλὴν ἐκάτσαν
Μπερνάδος κράλης καὶ ὁ Λούξμπανος, καὶ ὁ μέγας Θεοφάνης.
Λέγει ὁ κράλης πρὸς αὐτούς, ζητεῖ τὴν συμβουλήν τους·
« Ἰάγγκο, μέγα στρατηγέ, καὶ πρῶτε τοῦ φουσσάτου,
πόνοι σφιγκτοὶ μὲ ζώνουσιν, καρδιοδιχοτομοῦμαι·
τῆς Πόλης γὰρ ὁ βασιλεύς, αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος,
ποῦ ἔφθειρεν κ' ἐχάλασεν τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων,
ἀπὸ ἀναμελείας του καὶ τῆς εὐθρύπτου φύσης,
συχνά, πυκνὰ μηνύματα αὐτὸς ἡμᾶς ἐμήνει,
τὸ πῶς οἱ Τοῦρκοι ἐφθάρθησαν καὶ Ἀμουράτης λείπει·
τὰ κάτεργά μας στέκονται καὶ τὸ στενὸν κρατοῦσιν,
κ' ἐλᾶτε συντομέψετε μετὰ 'λιγοῦ φουσσάτου.
Τώρα θωρῶ πλῆθος λαοῦ, ἀρίφνητα φουσσάτα,
θωρῶ τὸν Καραντζάμπεη, ἀνατολῆς αὐθέντην,
φλάμουρον ἀξιόλογον, ἑξῆντα χιλιάδας·
πάλιν ὁ Ἀμουράτμπεης μὲ ἑκατὸν καὶ πλέον !
τὰ κάτεργα καὶ ὁ βασιλεὺς τί γὰρ ἐπικρατοῦσαν,
τί πέραμαν ἐβάσταξεν καὶ τί στενὸν ἐκράτει
ὁ σαθροφόρος βασιλεύς, ὁ πάντων ἀμελήτης;
ἤλπιζα εἰς τοὺς λόγους του, ἐθάρρουν 'ς τὰς γραφάς του,
καὶ ἦλθα, ὡς πιλαλητής, μετὰ ὀλιγοῦ φουσσάτου. »
Ταῦτα τὰ λόγια εἴρηκεν ὁ κράλης ὁ Μπερνάδος,

Titre. σιμβουλεύωνται. οὔγκροι. — 141. οὗτοι dans le ms. au lieu de ἐκεῖνοι. — 142. θεοφάνεις. — 145. σφηκτοί. καρδιωχιτομοῦμε. — 147. εὔθυρεν.-- 148. ἀθρίσθου. — 149. ἐμύνει. — 150. λύπη. — 152. καί. λύγου. — 153. ὀραθορῶ. — 155. Après λείπῃ, le ms. donne ἡ δυσπιστεία εἰς τὰ ἐμὰ φουσάτα, répétition d'une partie du vers précédent par suite d'une distraction du scribe. — 156. πειῆσω. — 157. Le ms. donne τί au lieu de καί. — 160. ἐθάρουν. — 161. ὀλύγου. -- 162. ἤρηκεν.

καὶ παρευθὺς ὁ Λούξμπανος οὕτως ἀπηλογήθην·
« ἀλήθεια λέγεις, θαυμαστὲ κράλη, μισὶ Μπερνάδε,
ὡς ἀκρίδες καὶ μέρμηγκας ἐξίσταμαι καὶ βλέπω·
νὰ φύγωμε 'ναι ἀδύνατον, νὰ δουλωθῶμεν ὄχι,
χωρὶς πολέμου ταραχὴ αὐτοὶ νὰ μᾶς νικήσουν,
καὶ κάλλιον ν' ἀποθάνωμεν ἀπάνου 'ς τὸ σπαθί μας,
μετὰ τιμῆς καὶ ἔπαινος, χωρὶς κατηγορίας »
Ταῦτα τὰ λόγια καὶ βουλὴ ἦτον τοῦ Λοὺξ τοῦ μπάνου.

Λόγια τοῦ μεγάλου Ἰάγγκου πρὸς τὸν κράλη.

Ὁ μέγας, [ὁ] θεόπεμπτος, καὶ ὁ μέγας Θεοφάνης,
Ἰάγγκος ὁ πανθαύμαστος λέγει ἀνδρειωμένα·
« κράλη Μπερνάδε εὐγενικέ, καὶ τῆς Οὐγγριᾶς αὐθέντη,
εὔχου νὰ λείπῃ ἡ δυσπιστιὰ εἰς τὰ ἐμὰ φουσσάτα·
ἂν τοῦτο λείπῃ ἐξ ἡμῶν, ὅρκον τρανὸν σὲ δίδω,
θαρρῶ εἰς τὸν δημιουργὸν, ποτάμια γῆς νὰ ποίσω
αἷμα ἐκ τῶν Ἀγαρηνῶν, καὶ νὰ θαυμάσῃ ὁ κόσμος,
καὶ νὰ δουλώσω εἰς χεῖρά σου μὲ ἄλυσον τοὺς Τούρκους. »
Αὐτοὶ γὰρ ἦσαν ἡ βουλὴ καὶ τῶν Οὐγγρῶν οἱ λόγοι.
Τὸ μεσονύκτιον ἔφτασεν, καὶ ἡ κραυγὴ σιμόνει,
καὶ οἱ πάντες ἡρματώθησαν μετὰ μεγάλου θράσου,
καὶ τοῦ ἡλιοῦ ἀνάτελμα πλησιάζουν τὰ φουσσάτα,
πλησιάζουν ἡ παραταγαῖς καὶ τὸ καθὲν ἀλλάγι,
ῥίκτουν τὰ 'πανωκλίβανα, ἔλαμψαν τ' ἄρματά τους,

163. παρευθεῖς οὗτως. ἀπειλογίθην. — 164. μοισὶ (ital. *messer* ou *misser*). — 165. ἀκρεῖς. μέρμιγκας. ἐξήσταμε. — 166. φύγομε. ἔναι. δουλοθῶμεν ὄχει. — 168. στωσπαθήμας. — 173. οὐγκρίας αὐθέντι. — 174. λίπει. δυσπιστεία. φουσάτα. — 175. λύπη ἡ δυσπιστεία et la fin du vers précédent que le scribe a répétée par inadvertance. — 176. θαρῶ. πειήσω. — 180. εὔτασεν. σιμόνη. — 182. φουσάτα. — 183. ἀλάγη. — 184. ῥύκτουν.

κάμνουν θωριὰν ἀγγελικὴν καὶ εὐτολμιὰν μεγάλην.
Τίνος ψυχὴ νὰ ηὑρίσκετον 'ς τὴν ὥραν ἐδεκείνην
νὰ μὴν ἐμετατέρπετον καὶ ἀναίσθητος νὰ γένῃ;
μὰ τὴν ἀλήθειαν, ἄρχοντες, ἄστοχον τὸ συγγράφω.
Ἐκ τὰς ἀρχὰς οἱ Ἀγαρηνοὶ ὑπιτροπὴν ὑπῆραν,
πολλοὶ ἐκ τῶν Ἀγαρηνῶν βατοκλαδοκρυβοῦνται,
παίζουν ἀρίφνητα ὄργανα ἀπαὶ τῶν δυῶν τὰ μέρη,
τρουμπέτταις καὶ ἄλλα μουσικὰ Οὔγγρων καὶ Ἰσμαηλίτων,
ἀρίφνητα παιγνίδια, ἔξω τῆς φύσεως λέγω,
ὡς τὰ πουλιὰ πετάμενα ἐπὶ τῆς γῆς ἐπέφταν·
στένουνται ἀπὸ μιὰν μεριάν, καὶ οἱ ἄλλοι ἀπὸ τὴν ἄλλην,
γίνεται ὄχλος πάμφρικτος, καὶ τρόμος, καὶ φοβέρα,
καὶ ταραχή, καὶ μουγκρισμός, καὶ σεισμογὴ μεγάλη,
καὶ τὰ φαριὰ συχνοπηδοῦν καὶ πόλεμον ζητοῦσιν·
φλάμουρον κλένει ἐκ τῶν Οὐγγρῶν εἰς τοὺς Ἰσμαηλίτας,
καὶ ὅλους τοὺς ἀζάπιδας, τοὺς κατειχαγιὰ Ἀμούρην,
ἐσκότωσαν καὶ ἔκοψαν, ἐφθείρασιν ὡς πάχνη·
ξεβαίνει πάλιν ἕτερον φλάμουρον εἰς τοὺς Οὔγγρους,
θνῆσιν μεγάλην πολεμοῦν καὶ αὐτοὺς ὥσπερ τοὺς πρώτους.
Βλέπουν οἱ Τοῦρκοι θέαμαν τὸ γίνεται εἰς αὔτους,
φρίττουν καὶ τρέμουν παντελῶς τὸ ἄφοβον, τὴν τόλμη,
καὶ τὴν πολλὴν ἀποκοτιάν, τὴν ἔχουσιν οἱ Οὔγγροι.
Ταῦτα ὁ Καρατζάμπεης, αὐθέντης ὁ μεγάλος,
αὐθέντης τῆς ἀνατολῆς, ὁ μέγας στρατιώτης,
τὸν εἶχαν οἱ Ἀγαρηνοὶ φρικτὸν καὶ ἀνδρειωμένον·

185. ἀγγεληκήν. — 187. μήνε. ἀνέστητος νὰ γένει. — 188. ἄρχωντες. σιγράφω. — 189. ἀγαρινοί. ὑπειτροπὴν ὑπείραν. — 190. πολεῖ. ἀγαρυνῶν βατωκλαδοτριβοῦνται. — 191. πέζουν. — 193. πεγνίδια. — 194. ἔπευταν. — 195. ἄλοι. — 196. γύναιτε πάνφρικτος. — 198. συχνοπιδοῦν. — 199. κλένη. — 201. εὐθήρασιν. — 202. ξεβένη. οὔγκρους. — 203. θνήσην μεγάλην τούς. πρότους. — 204. γύνεται. — 206. πολήν. οὔγκροι — 207. αὐθέντις. — 209. ἤχαν.

καὶ νὰ νεκρώσῃ στάχυας, εἰς γῆν νὰ ἐξαπλώσῃ·
οὕτως ὁ μέγας στρατηγός, ὁ βασιλεὺς Ἰάγγκος,
τοὺς Τούρκους ἐκατέθεκεν ’ς τὴν γῆν ἐξηπλωμένους·
θέαμαν μέγαν, ἄπειρον, τοῦτο ποτὲ οὐκ ἠκούστην.
Καὶ τότες ὁ μπεγλέρμπεης, τῆς δύσης ὁ αὐθέντης,
ἐξέστην ἐκ τοῦ λογισμοῦ, ὁ νοῦς του ἐπαραπάρθην,
ἐπαίρνει τὰ φουσσάτα του, ’ς τοὺς Οὔγγρους ἐκατέβην·
χιλιάδας ὀγδοήκοντα εἶχεν αὐτὸς φουσσάτον·
τὸ φλάμουλόν του ἔκλινεν ὁ Λούξμπανος αὐθέντης,
καὶ κράζει τὰ φουσσάτα του, εἰς αὔτους ἐκατέβην,
ἀπάνου εἰς τὸν μπεγλέρμπεη εὔτολμα καταιβαίνει.
Καὶ τίς τοιαῦτα νὰ θωρῇ νὰ μὴν ἀναισθητήσῃ;
ὥσπερ νὰ βρέχῃ ὁ οὐρανός, ποτάμια νὰ καταίβουν,
ταῦτα ποτάμια ἔτρεχαν Ἀγαρηνῶν τὸ αἶμαν.
Ταῦτα ἐνεκατώρθησαν οἱ Οὔγγροι ὥσπερ θηρία,
φεύγουν οἱ Τοῦρκοι ὄπισθεν, κρύβουνται εἰς τοὺς δάσους.
Μόνον αὐθέντης ἔστεκεν ὁ μέγας Ἀμουράτης,
μὲ ὅλους τοὺς γενίτσαρους καὶ μὲ τοὺς ἐδικούς του.
Φόβος καὶ τρόμος καὶ δειλιὰ ἐσέμπην εἰς τοὺς Τούρκους·
γλυτόνει ὁ μπεγλέρμπεης μόνος, μεμονωμένος,
τρέχει ’ς τὸν Ἀμουράτμπεη, τὸν μέγαν τὸν αὐθέντη,
ἐβάσταν εἰς τὸν νῶμόν του σπαθὶν ἐκλαμπρυσμένον·
μὲ θρῆνος καὶ μὲ βρυχισμὸν τὸν Ἀμουράτην λέγει.

258. νεκρῶσει στάχιας. — 259. στρατιγός. — 260. ἐξυπλωμένους. — 264. ἐπαίρνη. φουσάτα. — 267. κράζη. φουσάτα. ἐκατεύην. — 268. κατεβένη. — 269. θορεῖ. ἀνεσθητήσει. — 272. ἐνεκατώθησαν. θυρία. — 274. αὐθέντις. — 277. γλυτόνι. μεμονομένος. — 278. τρέχη. αὐθέντι. — 279. εἰς τὸν νόμον. σπαθῆν. — 280. θρίνως.

Λόγους ἐσύντυχεν ὁ μπεγλέρμπεης, εἰς τὸν Ἀμουράτην λέγει.

« Ὦ θαυμαστέ, πανθαύμαστε αὐθέντη τῶν αὐθέντων,
οὐκ ἤλεγά σου πρὸ καιροῦ κ' ἐπληροφόρενά σε,
ὅταν ὑπᾶμεν 'ς πόλεμον καὶ εἰς μάχην νὰ σταθοῦμεν,
οἱ Τοῦρκοι δυὸ μεριαῖς κρατοῦν, νὰ διώξουν καὶ νὰ φύγουν,
καὶ θέλω πάθην ἐντροπήν, κατηχυσμὸν καὶ λύπην ; »
Καὶ ὁ μέγας 'Αμουράτμπεης αὐτὸν ἀπηλογήθην·
« σηκώσου, καβαλλίκευσε καὶ στάθησε εἰς τὴν μέσην,
καὶ τάξε τὰ φουσσάτα σου καὶ τὰς παραταγάς σου·
οὐκ ἔναι τώρα ὁ καιρὸς εἰς τὰ μὲ συντυχαίνεις·
τοὺς Οὔγγρους βλέπω ὡς μουχθερὰ σ' ἐμέναν κατηβαίνουν. »
Καὶ ὁ μέγας 'Αμουράτμπεης λέγει τοιούτους λόγους·
« παιδιά μου, παλληκάρια μου, σύντροφοι ἐδικοί μου,
γενίτσαροί μου, ἀφένταις μου, καὶ σιδηρόν [μου] κάστρον,
ἀσπρόκαστρόν μου δυνατὸν καὶ ἀφυρέ μου πύργε,
σήμερον πέφτω εἰς ἐσᾶς, νὰ ζήσω, ν' ἀποθάνω,
εἴ τιναν εὕρω πρόθυμον ἐδᾶ τὴν ὥραν ταύτην,
πολὺν καλὸν καὶ παρρησιᾷ ἐκεῖνον νὰ ποιήσω,
βλέπω, θωρῶ, χανόμεθεν καὶ βούλομαι νὰ φύγω. »

Λόγια τοῦ γενίτσαρη πρὸς τὸν Ἀμηρᾶν.

Καὶ εἷς ἐκ τοὺς γενιτσάρους του, καλὸς καὶ πειρασμένος,
τὸ ἄλογόν του σταματᾷ, τὰ ῥέτενά του πιάνει,
τὸν 'Αμουράτην ἔλεγεν θρασεὰ καὶ θυμωμένα·

Titre. ἐσύντιχεν. — 281. αὐθέντι. — 282. ἐπληρωφόρενάσε. — 283. ἠπάμεν. — 284. μερές. — 285. κατιχησμόν. — 286. ἀπειλωγίθην. — 287. σηκόσου καβαλήκευσε. — 289. καιρῶς. συντυχένης. — 290. οὔγκρους. κατηβένουν. — 292. πεδία. παληκάρια. — 293. ἀφέντες. — 294. ἀφιρόν. — 295. πεύτο. νά. — 298. θω (*sic*), la seconde syllabe a été omise par le scribe. βούλωμαι. — 299. καλῶς. — 300. πιάνη.

« σουλτάνε, αὐθέντη θαυμαστέ, Μουράτμπεη Ἀτμάννε,
ἀπέζεψε ἐκ τὸ ἄλογο τώρα τὴν ὥραν τούτην,
νὰ ἀποθάνῃς μετ' ἐμᾶς καὶ ἡμεῖς μαζὶ μετά σε.
εἰ γὰρ καὶ βούλεσαι ὄπισθεν εἰ θέλεις τοῦ νὰ φύγῃς,
μὰ τὴν χρυσῆν σου κεφαλήν, καὶ τολμηρὰ σὲ λέγω,
ἀτός μου μὲ τὰ χέρια μου ἐσένα νὰ φονεύσω. »
Ἀκούσας τοῦ γενίτσαρη λόγους, ὁ Ἀμουράτης
πεζεύγει ἐκ τὸ ἄλογον, πόρταν μεγάλην κάμνει,
παλούκια πλῆθος ἔμπηξεν τριγύρωθεν τῆς τέντας.
Στήνουν καμήλια περισσά, μουλάρια καὶ ἵππους·
τριγύρου γύρου τἄδεσαν στερεὰ μὲ ἁλυσίδας,
καὶ ὡς κάστρον ἀφυρώτατον, τεῖχος ὠχυρωμένον,
ἔποικεν ὁ Ἀμουράτμπεης κ' ἐσέμπην εἰς τὴν μέσην,
βούλεται νἄρθῃ τὸ βραδύν, νὰ σκοτεινιάσῃ ἡ νύκτα,
καὶ περνῶν τὸ μεσιάνυκτο νὰ φεύγουν ἐξοπίσω.
Τί τὰ πολλὰ πολυλογῶ, μακρένω καὶ τὸν λόγον;
ἀπὸ τοῦ ἥλιου ἀνάτελμα ἕως ὥρας ἐννάτης,
ἑπτὰ φορὰς ἐσύντριψαν οἱ Οὔγγροι τοὺς Μουσουλμάνους.
Τί συντριμμόν, καταιλυμόν, καὶ τί φθορὰ νὰ γράφω
καὶ ἀπειλὴν ὅπου ἐγίνετο εἰς τοὺς Ἰσμαηλίτας!
Ἔπεσαν τῆς ἀνατολῆς ὅλα της τὰ φουσσάτα,
τὸ πεζικόν, οἱ ἀζάπιδες, οὗλοι οἱ ἀκηντσίδες.
Φόβος καὶ τρόμος καὶ δειλιὰ ἐσέμπην εἰς τοὺς Τούρκους,
πάλιν ἐπεχωρίσθησαν εἰς μέρος τὰ φουσσάτα,
μετὰ τῆς νίκης καὶ τιμῆς καὶ δόξης τῆς μεγάλης.
Οἱ Οὗγγροι ἐγυρίσασιν εἰς τὴν αὐτῶν κατοῦνα,
πεζεύγουν τάχα ὀλιγὸν μικρὸν νὰ ἀνασάνουν,

302. αὐθέντι θαυμασθέ. — 303. ἄλογω τόρα. — 305. θέλης. — 306. τολμυρά. — 307. φωνεύσω. — 308. πεζεύγι. — 309. κάμνη. — 310. ἔμπειξεν. — 311. στίνουν περισά. — 312. ἀλησίδας. — 313. ὀχυρωμένον. — 314. ἔπικεν. — 316. μεσιά νυκτω. — 317. πολλυλογῶ. — 319. οὖγκροι. — 321. ἐγίνεντο. — 323. πεζηκόν. ἀζάπηδες. — 324. ἐσένμπην.

μὲ τὰς χαρὰς καὶ σκιρτησμοὺς καὶ ἔπαρσις μεγάλης·
ἐθάρρεσαν καὶ ἐλπίζασιν ἐνίκησαν τὸν κόσμον.
Τί τὸ λοιπὸν ἐγίνετον 'ς τοὺς Οὔγγρους καὶ εἰς τοὺς Βλάχους;
ἐκάτσαν εἰς τὴν συμβουλὴν οἱ Οὔγγροι τί νὰ ποίσουν,
ὁ κράλης καὶ ὁ Λούξμπανος καὶ ὁ βασιλεὺς Ἰάγγκος·
« 'πέτε, μεγάλοι ἄρχοντες, ἔνδοξοι στρατιώταις,
βλέπω τὴν νίκην εἰς ἡμᾶς ὁ θεὸς ἐχάρισέν την,
τοὺς Τούρκους ἐτροπώσαμεν ἀναίσχυντα, ἐναντία,
καὶ τὸ ἐπετερπόμεσθεν, καὶ τὸ παρακαλοῦμαν,
τὸ ἐδέετο ἡ ἐκκλησιὰ τῆς Ῥώμης καὶ τῆς Πόλης,
ἡμᾶς τὸ εὐεργέτησεν ὁ μέγας παντοκράτωρ.
Θέλω τὸν Ἀμουράτμπεη, τὸν μέγαν τὸν αὐθέντη,
ἀτός μου νὰ τὸν καταιβῶ 'ς τὴν τέντα του ἀπέσω,
νὰ κόψω τὸ κεφάλι του μὲ τὰ 'δικά μου χέρια,
τὸ αἷμαν τῶν γενιτσαρῶν νὰ πιοῦσιν τ' ἄλογά μου,
καὶ λαμπροτάτον ἄκουσμα νὰ λάβῃ τ' ὄνομά μου. »

Λόγια τοῦ Ἰάγγκου πρὸς τὸν κράλην.

« Αὐθέντη κράλη εὐγενικέ, Μπερνάδε τιμημένε,
δὲν πρέπει τοῦτο τὸ λαλεῖς, νὰ γένῃ οὐχ ἁρμόζει,
νὰ πᾳς ἀτός σου εἰς πόλεμον καὶ ἂν συμβῇ νὰ λάβῃς
ἔχασες τὰ φουσσάτα σου καὶ τὰς παραταγάς σου,
τοῦτο τολμῶ καὶ λέγω το, βάρος μηδὲν τὸ πάρῃς·
στέκου ὡς κάστρον ἄφυρόν, μηδὲν παρασαλεύσῃς,
καὶ ὡς πύργος ὀχυρώτατος 'ς τὴν τέντα σου ἀπέσω,
μὲ ὅλα τὰ φουσσάτα σου, μὲ τὰς παραταγάς σου,

330. ἐθάρεσαν. — 331. ἐγύνετον. — 332. οὔγκροι. — 334. πέται. — 336. ἀνέσχυντα. — 339. ἐβεργέτησεν. — 340. αὐθέντι. — 341. κατευβῶ. — 342. κεφάλη. χαίρια. — 343. ποιοῦσιν. — 345. αὐθέντι. εὐγεννηκέ. — 346. λαλῆς. — 347. σηνβή. — 350. ἀφυρῶν. — 351. ὀχειρώτατος. — 352. ὄλλα. φουσάτα.

« σουλτάνε, αὐθέντη θαυμαστέ, Μουράτμπεη Ἀτμάννε,
ἀπέζεψε ἐκ τὸ ἄλογο τώρα τὴν ὥραν τούτην,
νὰ ἀποθάνῃς μετ' ἐμᾶς καὶ ἡμεῖς μαζὶ μετά σε.
εἰ γὰρ καὶ βούλεσαι ὄπισθεν εἰ θέλεις τοῦ νὰ φύγῃς,
μὰ τὴν χρυσῆν σου κεφαλήν, καὶ τολμηρὰ σὲ λέγω,
ἀτός μου μὲ τὰ χέρια μου ἐσένα νὰ φονεύσω. »
Ἀκούσας τοῦ γενίτσαρη λόγους, ὁ Ἀμουράτης
πεζεύγει ἐκ τὸ ἄλογον, πόρταν μεγάλην κάμνει,
παλούκια πλῆθος ἔμπηξεν τριγύρωθεν τῆς τέντας.
Στήνουν καμήλια περισσά, μουλάρια καὶ ἵππους·
τριγύρου γύρου τἄδεσαν στερεὰ μὲ ἁλυσίδας,
καὶ ὡς κάστρον ἀφυρώτατον, τεῖχος ὠχυρωμένον,
ἔποικεν ὁ Ἀμουράτμπεης κ' ἐσέμπην εἰς τὴν μέσην,
βούλεται νἄρθῃ τὸ βραδύν, νὰ σκοτεινιάσῃ ἡ νύκτα,
καὶ περνῶν τὸ μεσιάνυκτο νὰ φεύγουν ἐξοπίσω.
Τί τὰ πολλὰ πολυλογῶ, μακρένω καὶ τὸν λόγον ;
ἀπὸ τοῦ ἥλιου ἀνάτελμα ἕως ὥρας ἐννάτης,
ἑπτὰ φορὰς ἐσύντριψαν οἱ Οὖγγροι τοὺς Μουσουλμάνους.
Τί συντριμμόν, καταιλυμόν, καὶ τί φθορὰ νὰ γράφω
καὶ ἀπειλὴν ὅπου ἐγίνετο εἰς τοὺς Ἰσμαηλίτας !
Ἔπεσαν τῆς ἀνατολῆς ὅλα της τὰ φουσσάτα,
τὸ πεζικόν, οἱ ἀζάπιδες, οὗλοι οἱ ἀκηντσίδες.
Φόβος καὶ τρόμος καὶ δειλιὰ ἐσέμπην εἰς τοὺς Τούρκους,
πάλιν ἐπεχωρίσθησαν εἰς μέρος τὰ φουσσάτα,
μετὰ τῆς νίκης καὶ τιμῆς καὶ δόξης τῆς μεγάλης.
Οἱ Οὖγγροι ἐγυρίσασιν εἰς τὴν αὐτῶν κατοῦνα,
πεζεύγουν τάχα ὀλιγὸν μικρὸν νὰ ἀνασάνουν,

302. αὐθέντι θαυμασθέ.— 303. ἄλογω τόρα. — 305. θέλης.— 306. τολμυρά. — 307. φωνεύσω. — 308. πεζεύγι. — 309. κάμνη. — 310. ἔμπειξεν. — 311. στίνουν περισά. — 312. ἀλησίδας. — 313. ὀχυρωμένον. — 314. ἔπικεν. — 316. μεσιά νυκτω. — 317. πολλυλογῶ. — 319. οὗγκροι. — 321. ἐγίνεντο. — 323. πεζηκόν. ἀζάπηδες. — 324. ἐσένμπην.

μὲ τὰς χαρὰς καὶ σκιρτησμοὺς καὶ ἔπαρσις μεγάλης·
ἐθάρρεσαν καὶ ἐλπίζασιν ἐνίκησαν τὸν κόσμον.
Τί τὸ λοιπὸν ἐγίνετον ’ς τοὺς Οὔγγρους καὶ εἰς τοὺς Βλάχους;
ἐκάτσαν εἰς τὴν συμβουλὴν οἱ Οὔγγροι τί νὰ ποίσουν,
ὁ κράλης καὶ ὁ Λούξμπανος καὶ ὁ βασιλεὺς Ἰάγγκος·
« ’πέτε, μεγάλοι ἄρχοντες, ἔνδοξοι στρατιώταις,
βλέπω τὴν νίκην εἰς ἡμᾶς ὁ θεὸς ἐχάρισέν την,
τοὺς Τούρκους ἐτροπώσαμεν ἀναίσχυντα, ἐναντία,
καὶ τὸ ἐπετερπόμεσθεν, καὶ τὸ παρακαλοῦμαν,
τὸ ἐδέετο ἡ ἐκκλησιὰ τῆς Ῥώμης καὶ τῆς Πόλης,
ἡμᾶς τὸ εὐεργέτησεν ὁ μέγας παντοκράτωρ.
Θέλω τὸν Ἀμουράτμπεη, τὸν μέγαν τὸν αὐθέντη,
ἀτός μου νὰ τὸν καταιβῶ ’ς τὴν τέντα του ἀπέσω,
νὰ κόψω τὸ κεφάλι του μὲ τὰ ’δικά μου χέρια,
τὸ αἷμαν τῶν γενιτσαρῶν νὰ πιοῦσιν τ’ ἄλογά μου,
καὶ λαμπροτάτον ἄκουσμα νὰ λάβῃ τ’ ὄνομά μου. »

Λόγια τοῦ Ἰάγγκου πρὸς τὸν κράλην.

« Αὐθέντῃ κράλη εὐγενικέ, Μπερνάδε τιμημένε,
δὲν πρέπει τοῦτο τὸ λαλεῖς, νὰ γένῃ οὐχ ἁρμόζει,
νὰ πᾷς ἀτός σου εἰς πόλεμον καὶ ἂν συμβῇ νὰ λάβῃς
ἔχασες τὰ φουσσάτα σου καὶ τὰς παραταγάς σου,
τοῦτο τολμῶ καὶ λέγω το, βάρος μηδὲν τὸ πάρῃς·
στέκου ὡς κάστρον ἀφυρόν, μηδὲν παρασαλεύσῃς,
καὶ ὡς πύργος ὀχυρώτατος ’ς τὴν τέντα σου ἀπέσω,
μὲ ὅλα τὰ φουσσάτα σου, μὲ τὰς παραταγάς σου,

330. ἐθάρεσαν. — 331. ἐγύνετον. — 332. οὔγκροι. — 334. πέται. — 336. ἀνέσχυντα. — 339. ἐβεργέτησεν. — 340. αὐθέντι. — 341. κατευβῶ. — 342. κεφάλη. χαίρια. — 343. ποιοῦσιν. — 345. αὐθέντι. εὐγενηκέ. — 346. λαλῆς. — 347. σηνβή. — 350. ἀφυρῶν. — 351. ὀχειρώτατος. — 352. ὄλλα. φουσάτα.

καὶ ἄφες ἐμὲ νὰ καταιβῶ, νὰ πάγω κατ' ἐκείνων,
'ς τὴν τέντα τοῦ 'Αμουράτμπεη καὶ νὰ τοὺς ἀφανίσω.
Ἂν ἀποθάνω καὶ χαθῶ, ποσῶς ζημιὰ οὐκ ἔναι,
μόνον ἡ αὐθεντεία σου νᾶσαι ἀφυρωμένος. »
Καὶ εἷς ἀπὸ τοὺς ἄρχοντας τὸν κράλη μύστης λέγει.

Λόγοι οὓς εἶπεν ὁ κακόπιστος τὸν κράλην.

« Εἶδες, αὐθέντη, ἐπιβουλὴν καὶ κακοτρόπου ἀνθρώπου
δυσκυβουριά, ποῦ βούλεται ἐπίβουλος 'Ιάγγκος!
Οἵτινες κροῦσιν τὰς σπαθιαῖς; οἱ δοῦλοί σου οἱ Οὖγγροι·
οἵτινες εἰς τὸν πόλεμον καὶ εἰς τὰς ἀνδραγαθίας;
καὶ στάζει ἐκ τοῦ ἀγκῶ[νός] μου αἷμαν τῶν Μουσουλμάνων,
καὶ αὐτὸς ὑπῆρεν τ' ὄνομαν καὶ τὴν κοινὴν εὐφήμην·
τὸν κόσμον ἐκερδέσαμεν, οἱ Τοῦρκοι ἐφθαρτῆκαν,
μόνον ὁ 'Αμουράτμπεης, μὲ τοὺς γενίτσαρούς του,
καὶ βούλεται ὁ κακότροπος, ὁ δύσπιστος 'Ιάγγκος
τάχα νὰ ποίσῃ ὀλιγὸν μικρὸν κατορθωμάκιν,
νὰ πέσῃ ὁ κόσμος εἰς αὐτόν, τὸ ἔπαινος καὶ ἡ φήμη,
δί ὡς ἀνδρειὰν ἢ προκοπήν, μόνον μὲ πονηρία. »
'Ακούσας ταύτην τὴν βουλὴν ὁ κράλης ὁ Μπερνάδος
τὸν 'Ιάγγκον ἀπεκρίθηκεν τάχατε θυμωμένα.

Λόγια τοῦ κράλη πρὸς τὸν 'Ιάγγκον.

« Καλὴ ἔναι ἡ προθυμία σου, 'Ιάγγκο στρατιώτη,
ἡμεῖς νὰ κατορθόνωμε καὶ 'μεῖς νὰ πολεμοῦμε,
ἡ δόξα καὶ τὸ ἔπαινος νὰ πέφτῃ εἰς ἐσέναν·

354. κατευβῶ. — 355. ἀφανήσω. — 356. νάσε. — 357. μίστεις. — 358. ἦδες. — 360. ἤτοινες. — 361. ἀγκώμου. — 367. πίσει. ὀλύγον. κατορθομάκην. — 368. πέσι. φήμοι. — 369. δίχος. — 371. τεθυμομένο. — 373. ὑμεῖς. κατορθώνομαι. — 374. πεύτη.

ἐγῷμαι αὐθέντης φυσικὸς καὶ ῥήγας τῆς Οὐγγρίας,
καὶ πρέπει καὶ ἁρμόζει με ἐγὼ νὰ πολεμήσω
τὸν μέγαν Ἀμουράτμπεη, αὐθέντη Μουσουλμάνων·
ὁ βασιλεὺς μὲ βασιλεὰ θέλει νὰ πολεμήσῃ,
αὐθέντης εἶμαι καὶ ἐγώ, καὶ θέλω μὲ αὐθέντην,
τὴν ὥραν τούτην βούλομαι, θέλω νὰ πολεμήσω,
'ς τὴν τέντα τοῦ Ἀμουράτμπεη ἀπέσω νὰ καταίβω.
Ἐνίκησέν τον ἡ ὄρεξη, ἀπῆρέν τον τὸ θράσος,
σπουδαῖα καὶ ἀνεξόρθωτα μετὰ ὀλίγην γνῶσιν,
'ς τὴν τέντα τοῦ Ἀμουράτμπεη ἀπέσω καταιβαίνει·
ηὗραν τὴν πόρταν ἀφυρὴν τριγύρου μὲ ἁλυσίδες,
μὲ τὰ καμήλια γύρωθεν μουλάρια καὶ ἵππους,
καὶ κόπτουν, σκίζουν καὶ χαλνοῦν τὴν πόρταν καὶ 'σεμπαίνουν,
καὶ φθείρουσιν καὶ καταιλοῦν, εὐγάζουν τὸν αὐθέντην,
τὸν Ἀμουράτην ἔβγαλαν ἐκ τὸ κατουνοτόπι·
πέφτουν οἱ Βλάχοι μὲ σπουδῆς [καὶ] τὸν χαζνὰν ἐπῆραν,
τὰ πράγματα ἐδράξασιν μεγάλου τοῦ αὐθέντη,
ὡς εἴδασίν τ' ἀμέτρητα, τὸν πλοῦτον τὸν μεγάλον,
ἐμπρὸς ὀπίσου ἐγύρισαν οἱ Βλάχοι εἰς τὴν κατούναν,
ὁ κράλης ἐπολέμιζε μὲ ὀλιγοστοὺς ἀνθρώπους·
στραφῆν ἰδεῖν ὁ Ἀμηρᾶς τὴν εὐτολμιὰν τοῦ κράλη,
μὲ ἄριστην ἀποκοτιὰ καὶ θράσον θηριῶδες,
καὶ πολεμίζει ἰσχυρὰ καὶ καταιλεῖ τὴν πόρταν,
μόνον ὁ κράλης μὲ ὀλιγοὺς τετρακοσιοὺς ἀνθρώπους
βάνουν καὶ στερεόνουνται καὶ δύναμιν ἐπῆραν·

375. αὐθέντις φυσικῶς. ῥύγας. οὐγκρίας. — 376. ἁρμόζημαι. — 377. αὔθεντι (*sic*). — 378. θέλη. — 381. κατέβω. — 382. ὥρεξει ἀπεῖρεν. — 383. ὀλύγην. — 384. κατεβένει. — 385. ἁλυσίδες. — 386. καμίλια. — 387. σκύζουν. σεμπένουν. — 388. φθήρουσιν. — 389. κατουνωτόπει. — 390. πεύτουν. ἐπεῖραν. — 391. αὐθέντι. — 392. ὁσίδασιν. τά ἀμέτριτα. — 393. ἐγύρησαν. — 394. ἐπολέμηζε. ὀλυγιστούς. — 397. κατελήτην. — 398. ὀλύγους. — 399. δύναμην. ἐπεῖραν.

γυρίζουν οἱ γενίτσαροι, καὶ βάνουν τους ’ς τὴν μέσην,
καὶ πολεμίζουν δυνατὰ ἕως δύσεμαν ἡλίου·
μὲ τὰ σαγιττοδόξαρα τὰ ἄλογά τους σφάζουν·
ὑπιτροπὴν ἐπήρασιν οἱ Οὔγγροι μὲ τὸν κράλην·
βούλεται εἰς τὴν κατούναν του νὰ φύγῃ, ἂν ἠμπορέσῃ.
Καὶ εἷς ἐκ τοὺς γενίτσαρους, ἐκ τῶν Ῥωμαιῶν τὸ γένος,
τὸ ὄνομάν του Χαμουζᾶς, καλός, ἀνδρειωμένος,
μεσαῖος, χαμαδόπλατος, ἦτον τριακοντάρις,
ὡς δράκων ἐβρυχήσθηκεν, ’ς τὸν κράλην καταιβαίνει,
καὶ τὸ ἄλογόν του ἔδωκεν ’ς τὸ ’μπροστινὸν ποδάριν,
εἰς τὸ ποδάριν τῶδωκεν πεζὸς μὲ τὸ μανάρι,
καὶ πάραυτα τὸ ἄλογον ἐμύτισεν τοῦ κράλη,
ἔπεσεν χάμαι παρευθὺς ἐπὶ τῆς γῆς ὁ ῥήγας,
ἐβγάζει τὸ μαχαῖρίν του ὁ Χαμουζᾶς ἐκεῖνος,
καὶ κόπτει τὸ κεφάλιν του, στήνει το ’ς τὸ κοντάριν.
Ὅσοι κατεχωρίσθησαν ’ς τὴν πόρταν τοῦ Ἀμουράτη,
οὐδὲ τινὰς ἐγλύτωσεν, ὅλους ἐκατεκόψαν·
μηδὲν μακρύνω τὴν γραφήν, πλατύνω καὶ τὸν λόγον,
τὴν κεφαλὴν ἐστήσασιν ἀπάνου εἰς τὸ κοντάριν,
κραυγὴν μεγάλην πολεμοῦν οἱ Τοῦρκοι καὶ φωνάζουν,
τὰ πουλία πετάμενα ἔπεφταν καὶ φωνάζουν, [χους·
καὶ καταπάνου ὥρμησαν ’ς τοὺς Οὔγγρους καὶ εἰς τοὺς Βλά-
πολὺν φουσσάτον ’σύντριψαν οἱ Τοῦρκοι ἀπαὶ τοὺς Οὔγγρους,
μετὰ τροπῆς καὶ χαλασμοῦ ὑπᾶν εἰς τὴν κατούναν,
βρυχοῦνται, κλαίουν, δειλιοῦν, ἐξαποροῦν καὶ φρίττουν,
ὥσπερ πουλιὰ ἐσκόρπισαν εἰς κάμπους καὶ εἰς λαγκάδας.

400. μέσιν. — 402. μετὰσσαγϊτοδόξαρα. — 403. ὑπητρωπὴν ὑπείρασιν. οὔγκροι. — 404. ὑμπορέσει. — 408. κατεβαίνει. — 409. στόμπρόστυνῶν. — 410. στομπροστυνόν (*sic*) ποδάριν. — 411. ἐμήτισεν. — 414. κόπτη. — 416. τεινὰς ἐγλύτοσεν. — 417. μοιδέν. — 418. κεφάλην. — 420. ἔπευταν, φονάζουν. — 421. ὄρμησαν. οὔγκρους. — 422. πολήν. ἐσύντριψαν. οὔγκρους. — 424. κλέουν.

Καὶ τότε ὁ φρονιμώτατος, ὁ μέγας ὁ Ἰάγγκος,
πονεῖ μεγάλα, ὀδύρεται ἐκ βάθους τῆς καρδίας,
πάλιν κρυφὰ τὸν χαίρεται, τὸν θάνατον τοῦ κράλη,
διότι οὐδὲν τὸν ἤκουσεν πληρώσει τὴν βουλήν του,
ἀλλ' ὅμως ὁ θαυμάσιος ὁ βασιλεὺς Ἰάγγκος
ἐκρέμετον ὀπίσω του πολύτιμον χρυσίον,
κόρνεον μεγαλόφωνον τὸ σύρνουν οἱ ἀφένταις,
μὲ ἀλυσίδαν πάγχρυσον, φούνταις μαργαριτάριν·
ἀτός του ἤχους ἔδωκεν μετὰ κραυγῆς μεγάλης,
καὶ τὰ φουσσάτα ἐμάζωξεν εἰς τὸ κατουνοτόπιν·
μὰ τὴν τρομάραν τὴν φρικτήν, τὴν ἀπειλὴν ἐκείνην,
κἀνεὶς νὰ μὴν τὸ θυμηθῇ, ἀλλὰ καὶ μὴν τὸ ἀκούσῃ!
Ἐγὼ ἐστεκάμην εἰς βουνό, εἰς δάσους κρυβημένος,
καὶ ὡς μάρμαρον ἐγίνομουν, ἐπελιθώθην λίθος,
ὥσπερ νὰ 'δῇς τὴν θάλασσαν ὡσὰν ἀναγριοῦται
ὑπὸ ἀέρος ἰσχυροῦ, καὶ κύματα γεμίζουν,
οὕτως τὰ κύματ' ἤβλεπα 'ς τὸν κάμπον γεμισμένα,
τὸν λογισμόν μου ἔπασχα, μὴ νἆν' θαλάσσης κῦμα,
μὴ νἆν' θαλάσσης κύματα καὶ ὑπολάθαν μέ το,
καὶ ἐγενόμην ἄνθρωπος δίχως ψυχὴν κὴ αἰστῆσιν.
Εἶδες θαυμάσιον, φρικτόν, ἀπόρρητον, μεγάλον,
καὶ τοῦ θεοῦ παράδοξον ὁ νοῦς νὰ ἐξεθαβῆται·
ἅπασα γένος καὶ πνοὴ πρέπει νὰ μεγαλύνῃ
θεὸν τὸν παντοκράτορα, δημιουργὸν τῶν ὅλων·
ὁ οὐρανὸς τὸ ἤκουσεν, κ' ἐπέφτασιν τὰ ἄστρη,

426. φρονημότατος. — 427. πονῆ μεγάλλα. — 428. κριφά. — 429. εἴκουσεν. πληρώσι. — 430. ἀλόμως. θαυμάσιως. — 431. χρυσίων. — 432. κόρνεων. ἀφέντες. — 433. ἀλησιδαν. — 435. φουσάτα. κατουνωτόπην.— 436. ἀπηλὴν ἐκήνην. — 437. ἀκούσι. — 438. βουνῶ. κριβημένος. — 441. κοίματα γεμήζουν. — 442. κοίμα. — 444. κοίματα. ὑπὸ λαθαν μέτω. — 445. καὶ ἔστησιν. — 448. πνωῆ. — 449. τὸν δλον. — 450. ἐπεύτασιν. ἄστροι.

ὁ ἥλιος ἐκ τοῦ φόβου του ὑπᾷ νὰ βασιλεύσῃ,
τὸ φέγγος ἐσκοτίσθηκεν τὴν νύκταν ὡς δὲν φέγγειν
τὸ πάμφρικτον τὸ θέαμαν, τὸν ὁρισμὸν τὸν θεῖον.
Λέγουν τινὲς [τὸ] τυχερὸν τὸ σύμβαμαν τῆς τύχης,
εἴ τι φρονεῖ καθ' ἑαυτοῦ ἄλλῃ ἄλλος ἐξ ἄλλου,
ἐγὼ γὰρ λέγω, μαρτυρῶ, ὁμολογιὰ τὸ δίδω,
οὐδὲν ἓν γέγονεν ποσῶς παρὰ 'ρισμοῦ κυρίου,
μυστήριον ἀκατανόητον πλήττομαι καὶ θαυμάζω.
Πᾶσα πνοὴ ἐξίσταντο τὸ γέγονεν 'ς τοὺς Οὔγγρους·
ἑπτὰ φορὰς ἐτσάκισαν τοὺς Τούρκους κατὰ κράτος,
οἱ Οὔγγροι διὰ μίαν φορὰν τάχα ποῦ ἐτσακιστῆκαν,
ἐποίησαν ἐπιτροπήν, πλέον οὐ πολεμίζουν.
Δόξα καὶ κράτος καὶ τιμή, ὕμνος ἄξιον, μέγαν,
Πατέραν τὸν πανάγιον, Υἱὸν καὶ ἅγιον Πνεῦμα,
τὸ τριλαμπές, ἁγία τριάς, ὑμνῶ τὰ μεγαλεῖα.

451. βασιλεύσει. — 454. τοινές. τείχης. — 455. φρονῆ. ἄλλοι. — 457. γέγωνεν. — 458. πλήττωμαι. — 459. γέγωνεν. οὔγκρους. — 460. ἐτζάκησαν. — 461. ἐτζακήστηκαν. — 462. πολεμήζουν. — 465. μεγαλιά. — τέλος τέλος.

GLOSSAIRE.

MOTS NOUVEAUX, FORMES RARES

ET ACCEPTIONS NOUVELLES.

Ακουρευτα, *non tondus* (Oracles, I, vers 113). Ce mot est cité par le lexique de Somavera. Il s'applique ici, sans aucun doute, à un mot sous-entendu, tel que πρόβατα.

ἀκυντσίδες, ou ἀκηντσίδες, *coureurs* (Varna, 323). Voyez le Glossaire de Du Cange aux mots ἀκιντζίδες et ἀκκήν (colonne 40).

ἀλουποῦτσα, ἡ, *renard* (Oracles, I, 5 et 15). Ce terme est absent des lexiques.

ἀμελήτης, ὁ, *négligent*, *insouciant* (Varna, 159).

ἀμπέλι, τό, *vigne* (Oracles, I, 204); emploi bizarre de cette forme avec l'article au datif.

ἄνα, *prince* (Oracles, I, 181) ; apocope de la forme régulière ἄνακτα.

ἀναγριοῦμαι, *se soulever avec furie,* en parlant de la mer (Varna, 440). Ce mot manque aux dictionnaires.

ἀναίστητος, comme ἀναίσθητος, *insensible*, *privé de sentiment* (Varna, 187); manque aux lexiques. Cf. αἴστησις (Varna, 445).

ἀναλώσουν, comme ἀναλύσουν (Oracles, I, 252).

ἀνάτελμα, τό, *lever*, en parlant du soleil (Varna, 317).

ἀνεξόρθωτα, *sans chance de succès* (Varna, 383). Terme à ajouter aux lexiques.

ἀντίγραμμαν, τό, *réponse* à une lettre (Varna, 127).

ἀπαύτα, *par suite, conséquemment* (Oracles, I, 168 et 175). R. ἀπό, αὐτός.

ἀπεζέψω, *mettre pied à terre* (Varna, 303). Le ἀ est pure-

ment prosthétique et ne change en rien la signification du mot.

ἀρσώνεις (Oracles, I, 278). J'ignore le sens de ce mot, que Du Cange lisait à tort ἀρσάνης, ainsi que cela résulte du passage cité par lui au mot κουτρούλης dans son Glossaire (colonne 747).

ἀσπρόκαστρον, τό, *blanche forteresse* (Varna, 294).

ἀφυρόνω, *affirmer*, *confirmer* (Varna, 51). Le passif ἀφυρόνομαι se trouve aux vers 59 et 356 du même poëme.

ἀφυρός, *solide* (Varna, 223, 294, 313, 350, 385).

ἀφύρωμαν, τό, *solidité*, et, par suite, *courage*, *vaillance* dans les combats (Varna, 87).

βατοκλαδοκρυβοῦνται pour βατοκλαδοκρύβονται, *se cachent dans les buissons et les fourrés* (Varna, 190).

βίτσα, ἡ, *verge*, et, par extension, *courroie*, *cravache* (Oracles, I, 23). Voyez sur ce mot le Glossaire de Du Cange.

γλυκεῖα, τά, *douceurs*, *friandises* (Oracles, I, 98).

γλυκόξυνος, *aigre-doux* (Oracles, I, 83 et 95).

δάσος, ὁ, *bois*, *forêt* (Varna, 273 et 438). Rare au masculin.

δίκην, qui régit ordinairement le génitif, est construit ici (Oracles, I, 19) avec le nominatif. Peut être faut-il lire ἀνδρειωμένης.

δύσεμα (τοῦ ἡλίου), τό, *coucher du soleil* (Varna, 401).

δυσκυβουριά, ἡ, *malechance, insuccès* (Varna, 359). Le grec littéral a le verbe δυσκυβέω, qui signifie *être malheureux au jeu de dés*.

δυῶν (Varna, 113 et 191), comme δυοῖν ou δύο. Cette forme n'est pas commune.

ἐδεκεῖνος, *celui-ci* (Varna, 186). R. ἐδῶ, ἐκεῖνος.

ἐκρυβῶμαι, *se cacher* (Oracles, I, 46).

ἐλιγοστός, pour ὀλιγοστός. Cette mutation de voyelles est fréquente, surtout en dialecte crétois (Varna, 81).

ἔνδικτος, ἡ, *indiction* (Oracles, I, 51). Les formes ordinaires sont ἰνδικτίων et ἴνδικτος.

ἐξεθαβῆται (Varna, 447), comme ἐξεθαμβῆται.

ἐξερριζόνω, *déraciner* (Oracles, I, 268 ; V, 33 et 35).

ἐξηδάκτυλος, *qui a six doigts* (Oracles, V, 15).

ἔπαινος, τό, *éloge* (Varna, 2, 23, 368, 374). Rare au neutre.

εὐφήμη, ἡ (Varna, 363) et ἐφήμη (*ibid.*, 92), comme φήμη.

ἠγράψω. Dans cette forme, le ἠ est purement prosthétique (Varna, 12, 13 et 14).

θηλύζωος, *qui mène une vie efféminée* (Oracles, I, 239).

θράσον, τό, comme θράσος (Varna, 233, 396).

καταβαίνω, employé activement (Varna, 341).

καταιλεῖ (Varna, 397) et καταιλοῦν (*ibid.*, 388) pour καταιλύει et καταιλύουν, Ces sortes de crases sont très-fréquentes dans les composés du verbe λύω.

κατορθωμάκιν, τό (Varna, 367), diminutif de mépris de κατόρθωμα.

κλένω, comme κλίνω (Varna, 199 et 229).

κλερονόμος, ὁ (Oracles, II, 26), comme κληρονόμος.

κόρνεον, τό, *cor*, *cornet* (Varna, 432). R. latine, *cornu*.

κούει (Oracles, I, 24). Je ne sais ce que signifie ce mot. Dans la version du manuscrit 970, il est deux fois répété avec une orthographe différente de celle-ci : καὶ τὸ κούη κούη κράζουν. Dans la version du manuscrit 426, on lit : καὶ τὸ κοῦ ἠκοῦ πλεονάζει, ce qui n'est pas plus intelligible pour moi que les formes précédentes. Ce terme est peut-être slave.

κουκκοῦτσος, ὁ, *noyau de fruit* (Oracles, I, 134, 180 et 193). On ne connaissait que les formes neutres κουκκοῦτσον et κουκκοῦτσιν.

κουλλίκιον, τό (Oracles, I, 82, 94, 95 et 103), comme κολλίκιον, que Du Cange traduit avec raison par « Panis rotundus ac in coronæ modum contortus » ; c'est ce que nous appelons *couronne*, et les Italiens *ciambella*. Voyez la colonne 111 du Glossaire de Du Cange, au mot κουλήκιον (*sic*). J'écris κουλλίκιον avec deux λ, car ce terme a certainement pour racine κόλλιξ (dans Athénée), terme qui désigne un pain d'orge grossier et visqueux de forme ronde que l'on donnait aux esclaves

κουμούνιον, τό, *commune* (Oracles, I, 191). Voyez ce mot dans Du Cange. — R. latine, *commune*.

κουμπανάτος, ὁ, *compagnon* (Oracles, I, 20). Voyez le Glossaire de Du Cange, *s. v.* On trouve aussi κουμπάνος. Cf. le

vers 169 de l'*Histoire de Tagiapiera* (3e édition, no 4 de la nouvelle série de ma Collection néo-hellénique).

κουρβοῦλι, τό, *pied de vigne* (Oracles, I, 268 et 290; IV, 33). Du Cange cite un exemple du féminin κουρβούλα, tiré de Jean Cananus (éd. d'Allatius, page 189).

κουτρούλης, *chauve* (Oracles, I, 277). Tout le monde connaît la spirituelle comédie de M. Alexandre R. Rhangabé, intitulée τοῦ κουτρούλη ὁ γάμος.

λαζοφαρδάτος, *large*, *étendu* (Oracles, I, 21). Cf. φαρδύς.

λασκαράτος, *écarlate* (Oracles, I, 123). Du Cange lisait à tort λασκαρνάτος, qu'il a traduit par « *rubeus*, Gall. *incarnat* ».

λογισμομαχῶ (verbe intransitif), *avoir un combat d'esprit*, *tergiverser* (Varna, 83).

μανάρι, τό, *hache* (Varna, 410). Le Glossaire de Du Cange donne seulement μανάρα.

μέ (Varna, 65 et 390) gouvernant le génitif n'est pas rare dans le grec du moyen âge. Au vers 329 du même poëme, il régit simultanément le génitif et l'accusatif. Cf. mon édition du Physiologus, page 113 (no 16 de ma Collection néo-hellénique).

μέρμηγξ, ὁ, *fourmi* (Varna, 165) ; cf. le grec littéral μύρμηξ.

μεσαῖος, *de taille moyenne* (Varna, 406).

μετά, construit en même temps avec le génitif et l'accusatif (Varna, 169).

μουρτεύω (verbe intransitif), *s'émousser*, en grec littéral ἀμβλύνομαι (Varna, 246).

μεσιάνυκτο, τό, *minuit* (Varna, 316). C'est la première fois que je rencontre cette forme.

μουχθερόν, τό, *cochon* (Varna, 290). Les dictionnaires grecs d'Alexandre et de Chassang, le Glossaire de Du Cange, les Ατακτα de Coray (I, page 191) affirment que μοχθηρόν (dont les formes vulgaires sont μουχθηρόν, μουκτερόν, etc.) signifie *âne*, et ce sans apporter aucun exemple à l'appui de leur assertion. Seul, l'excellent lexique de Somavera donne un autre sens à ce terme : « ΜΟΥΚΤΕΡΟΝ, τό,— λαχτένδον, γουρουνάκι, γουρουνόπουλον—, *porcello*, *porchetto*. » L'autorité du

P. Somavera, qui vécut si longtemps en Grèce et auquel son lexique coûta quarante années de travail, eût suffi pour me faire adopter cette dernière signification, lorsque, dans la Διήγησις παιδιόφραστος τῶν τετραπόδων ζώων, publiée par M. Wagner dans ses *Carmina græca medii ævi* (Leipzig, 1874), j'ai trouvé la preuve incontestable que μουχθερόν ne signifie pas *âne*, mais *cochon*. Le poëte, en effet, après avoir donné la parole au cochon, qui en profite pour insulter le cerf, la donne ensuite à la brebis, qui se charge de répondre aux grossières injures du pachyderme (pages 155-156) :

Τὸ πρόβατον, ὡς ἤκουσεν τοῦ μοχθηροῦ τὰς ὕβρεις,
ἐξέβη τότε καὶ αὐτὸ καὶ ἔστη εἰς τὸ μέσον,
καὶ ἥμερα καὶ ταπεινὰ ἐφθέγξατο τοιαῦτα ·
« πολλὰ ἐμεγαλαύχησας, φλυαροκόπε χοῖρε. . »

Ici du moins le doute est impossible, et il est bien clair que μοχθηρόν est le synonyme de χοῖρος et de γουροῦνι. Le lexique de Somavera donne encore la forme Μυχτυρον. Je doute qu'il soit possible de trouver un exemple aussi concluant que celui-ci en faveur de l'autre signification. On lit seulement dans Hésychius « ἀγονόμοχθος, ἡμίονος, » ce qui sans doute a fait attribuer à μοχθηρόν la signification erronée que lui prêtent les auteurs cités précédemment.

μπροστινός, comme ἐμπροσθινός (Varna, 409).

μυτίζω, *tomber sur le nez* (Varna, 411). R. μύτη.

νῶμος, ὁ, comme ὦμος (Varna, 279).

ξηρριζόνω, comme ἐξερριζόνω (Oracles, I, 223 et 291).

ξηρρωγίζω, *égrener le raisin* (Oracles, I, 269 ; IV, 34 ; et V, 38). Cf. ce même mot page 113 de mon édition du *Physiologus* (nº 16 de ma Collection néo-hellénique).

ὁμοίωμα, τό, *ressemblance* (Oracles, V, 10).

πανωκλίβανον, τό, comme ἐπανωκλίβανον, *cotte d'armes* (Varna, 184). Voir sur ce mot le Glossaire de Du Cange, qui l'interprète par : *Tunica quæ loricis superinduebatur.*

παππαρίζω (Oracles, I, 2 et 13). Le Glossaire de Du Cange donne les deux passages de notre poëme, puis il ajoute

cette interprétation, dont je lui laisse toute la responsabilité : « Idem valere videtur quod παππάζειν, *patrem appellare, ejulare instar puerorum.* »

παρά avec le génitif (Varna, 457) dans le sens de *contre, malgré.*

παρακαλοῦμαν, τό, *prière, supplication* (Varna, 337). Cf. παρακάλημα et παρακάλεσμα, formes plus usitées et moins vulgaires.

παραμουγκρίζω, *rugir, mugir, grogner* (Oracles, I, 136).

παραπαίρνω, comme παραίρω (Varna, 363).

Παρασπόνδυλος, ou, suivant l'accentuation du manuscrit, Παρασπονδυλός (Varna, *Titre*), n'est pas un nom très-répandu ; il fut cependant porté, au quatorzième siècle, par un personnage dont Cantacuzène fait mention dans son Histoire (éd. de Bonn), aux pages 647 A, 649 A et 665 C.

πάσᾳ, au datif, pour πάσῃ (Varna, 102).

πιλαλητής, comme ἐπιλαλητής, *cavalier fougueux, fanfaron* (Varna, 161). Voir sur ἐπιλαλῶ la note de M. Wagner, à la suite de l'Histoire d'Imbérios et Margarona (vers 103).

πληροφορένω, comme πληροφορέω (Varna, 282).

πολεμῶ, avec le sens de κάμνω (Varna, 203 et 419).

πτερόν, τό (Oracles, I, 21). Du Cange, dans son Glossaire, explique ainsi ce terme : *Propugnaculi species, quo propugnatores teguntur a telis hostium; pinna.* Le même auteur cite ensuite un passage de Procope qui donne la description sommaire de cette machine de guerre (*Procopius; lib. II. de ædificiis, cap.* 8).

ῥάχνι, τό, *toile d'araignée* (Varna, 78).

ῥέτενα, τά, *rênes* (Varna, 300). Cf. Du Cange, qui cite plusieurs exemples de ce mot tirés du poëme bien connu *les Noces de Thésée et d'Émilie.*

ῥωγολόγος, ὁ, *grappilleur* (Oracles II, 28 et 30). Le grec littéral a ῥαγολόγος et le verbe ῥαγολογέω.

σαγιττοδόξαρα, τά, *l'arc et les flèches* (Varna, 402).

σαθροφόρος, *pourri, vermoulu* (Varna, 159).

σακτανίζω (Oracles, I, 25 et 35). Du Cange donne ce verbe

comme un synonyme de σαθανίζω, et le traduit par *Sathanæ tradere*. Il se trouve dans le Θρῆνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως de Georgillas (vers 601, édition Wagner) :

Ἐγίνηκεν Ἀντίχριστος, τὸν κόσμον σακτανίζει.

Σαμψός pour Σαμψών, comme on dit Λεός pour Λεών (Varna, 34).

σεισμογή, ἡ, *tremblement de terre* (Varna, 197).

σκίζω pour σχίζω (Varna, 387).

σκιρτησμός, ὁ, *bond*, *saut*, *trépignement* (Varna, 329). Cette forme vient directement de σκιρτηθμός, dont la prononciation est presque identique.

σύμβαμαν, τό, comme συμβάν (Varna, 454).

συχνοπηδῶ, *bondir fréquemment* (Varna, 198).

τῆς Ἄγαρ, sous-entendu οἱ υἱοί (Oracles, I, 56).

τὄμαν, *le sang* (Varna, 136) ; crase pour τὸ αἷμαν.

τουμπάνι, τό, *tambour* (Varna, 230). Cf. τουμπί, τουμπάκι.

τράφος, ὁ, comme τάφρος. Ce mot se trouve aussi dans les Inscriptions (Oracles, I, 37, 39, 44, et IV, 32).

τριακοντάρις, *âgé de trente ans* (Varna, 407).

τριγωνοχάλαζον, τό, *grêle* ou *grêlon triangulaire* (Varna, 257).

τρίμερον, comme τριμερῶς (Varna, 118).

τυχερός, comme τυχηρός (Varna, 454).

ὕμνος, τό, *hymne* (Varna, 463). Rare au neutre.

ὑπιτροπή, ἡ, comme ὑποτροπή (Varna, 189 et 403).

φαίνει (Varna, 236) se trouve quelquefois au lieu de φαίνεται. Cf. l'Histoire d'Imbérios et Margarona, au vers 605.

φλάμουλον, τό (Varna, 266) et

φλάμουρον, *étendard*, *drapeau* (Varna, 156, 199, 202). Voyez le Lexique de Du Cange, au mot φλάμουλον.

φρούριον (Oracles, I, 44 et 47). L'accent de ce mot doit être régulièrement placé sur l'antépénultième ; mais, dans le manuscrit 929, il est, aux deux endroits, paroxyton. J'ai cru devoir rétablir l'accentuation normale, qui, du reste, est plus en harmonie avec le rhythme du vers.

χαμαδόπλατος, *qui a de larges épaules* (Varna, 407).
χαζνᾶς, ὁ, *trésor* (Varna, 390). Mot turc.
χαφί, τό (ms. χάφι), *corbeille?* (Oracles, II, 61).
χεῖρα, ἡ, *main* (Varna, 5, et Oracles, V, 22).

QUELQUES CROYANCES

ET

SUPERSTITIONS POPULAIRES

DES GRECS MODERNES

NOTES RECUEILLIES EN GRÈCE

Par M. G. Perrot.

L'histoire du passé n'est pas tout entière dans les livres; c'est là une des plus importantes découvertes de notre temps. Le premier, ce siècle est arrivé à se faire une idée claire et complète de la variété des documents qu'il convient de consulter et de mettre en œuvre afin de ressusciter les générations ensevelies, afin de leur rendre le mouvement et les couleurs de la vie.

Sans doute on n'a pas attendu jusqu'à nos jours pour comprendre que les annalistes, les chroniqueurs, les historiens proprement dits ne suffisent point à celui qui veut porter quelque précision dans ce genre de recherches et dans le dessin du tableau qu'il se propose de tracer. Déjà l'antiquité avait formé des recueils de pièces officielles, lois, décrets, listes de magistrats et de vainqueurs dans les jeux, et, si la science épigraphique ne s'est constituée que de nos jours, dès le moyen âge une curiosité qui mérite tous nos respects commençait à rassembler les matériaux que nous élaborons aujourd'hui; elle nous conservait bien

des textes précieux dont l'original est aujourd'hui perdu (1). L'idée même de contrôler et de compléter par l'archéologie ce que nous apprennent les documents écrits n'est pas nouvelle ; déjà le génie de Thucydide devinait le parti que l'historien peut tirer de l'étude des objets que l'homme a marqués de son empreinte, auxquels il a imprimé une forme qui traduit ses pensées et ses croyances, qui révèle le secret de ses usages et de ses mœurs, de ses besoins et des moyens qu'il employait pour les satisfaire. Ainsi, pour justifier ses assertions sur l'ancienne puissance des Cariens, Thucydide profite de fouilles entreprises à une autre fin, des travaux que les Athéniens avaient exécutés dans l'île de Délos à l'effet d'en retirer tous les cadavres qui y avaient été enterrés : les armes trouvées alors dans certaines sépultures lui fournissent un argument en faveur de ses vues (2). Là encore, si quelques rares esprits ont eu de bonne heure le soupçon de ce que l'on pouvait demander à cette catégorie de monuments, il faut descendre à une époque bien voisine de la nôtre pour voir cette méthode si féconde et si sûre devenir d'un usage général et prendre toute la précision dont elle est susceptible.

Monuments littéraires, inscriptions relatives à la vie publique ou privée des anciens, documents authentiques de toute nature, œuvres d'art, objets fabriqués, armes, ustensiles domestiques et symboles religieux, tout cela ne suffit point encore à la curiosité de la science contemporaine ;

(1) Dans son cours de 1862, M. Léon Renier avait consacré à ces premières collections de textes lapidaires et à leurs auteurs d'intéressantes leçons qui, par malheur, n'ont jamais été publiées. On pourra consulter à ce sujet surtout le travail de M. de Rossi, *Le prime raccolte d'antiche iscrizioni compilate in Roma, tra il finire del secolo XI e il cominciare del XV*, Rome, 1852, in-8. Le plus ancien de ces collecteurs d'inscriptions, c'est le voyageur inconnu qui visita l'Italie et Rome vers le milieu du huitième siècle, et que l'on appelle aujourd'hui l'anonyme d'Einsideln, du nom de la bibliothèque où Mabillon a retrouvé son manuscrit depuis longtemps oublié.

(2) I, 8.

elle s'est ouvert une voie jusqu'ici inexplorée; elle a inventé, elle s'est approprié un nouvel instrument d'analyse et de découverte. Ce secret du passé qu'elle poursuit avec tant de passion, elle ne s'est plus contentée de le chercher dans les choses extérieures où l'homme a mis quelque chose de lui-même, de ses croyances et de ses idées, de ses passions et de ses volontés. Sans doute elle accorde toujours la meilleure part de sa confiance à ces témoignages directs, précis, formels, de date certaine; c'est là qu'elle va prendre les matériaux solides et résistants qui lui sont nécessaires pour construire la charpente de l'histoire; mais, pour certaines époques et pour certains peuples, ils lui font presque défaut; d'ailleurs, là même où ils sont le plus complets, ils ne disent pas tout. Dans les siècles et chez les nations qui n'ont pas ce que nous appelons une littérature, combien de sentiments et d'idées qui ne trouvent pas l'occasion de se traduire au dehors par l'écriture ou par la plastique, de se déposer et de se fixer dans un monument authentique! Quand l'homme n'a ni assez d'instruction ni assez de sécurité et de loisir pour s'étudier lui-même, comment raconterait-il aux autres ce dont il se rend à peine compte, ce qui se passe dans son cœur et dans son esprit ou même les événements auxquels il est mêlé et qui le tiennent courbé sous leur poids écrasant? Alors même pourtant, son intelligence n'est pas inactive et stérile; elle a déjà commencé ou n'a point cessé de vivre et de produire, de garder en elle les traces qu'y a gravées le passé, d'élaborer à sa manière les matériaux et les impressions qu'y dépose le présent; les souvenirs y persistent et parfois même s'y enfoncent plus avant que dans l'âme d'un peuple lettré, s'y conservent à l'état d'inconsolable regret ou d'espérance obstinée. Seulement, comme des rayons solaires réfractés par des milieux plus denses que l'air, les noms, les faits, les personnes, les images de toute espèce, dans ces esprits sans culture savante et sans critique, subissent des déformations et des transformations singulières. Ainsi modifiées, ces images se réfléchissent et prennent un corps dans les supers-

titions, les légendes, les contes, les poésies populaires. Recueillir, puis comprendre et analyser ces créations naïves et complexes d'une pensée qui s'ignore elle-même, en séparer les divers éléments, retrouver l'origine, fixer la date de chacun, telle est la tâche que, pour la première fois, nos contemporains ont entreprise. Mieux que tout autre, le nom de Jacques Grimm rappelle ce que sont ces études et quels résultats elles ont donnés.

La voie une fois ouverte, bien d'autres curieux s'y sont engagés. Partout des esprits hardis et pénétrants se sont mis à exploiter cette mine jusqu'alors inexplorée, à rechercher ce précieux métal si longtemps négligé, à en suivre les plus minces filons jusque dans les profondeurs les plus reculées et les plus secrètes de l'âme humaine. Tout ce que, sans le savoir, cette âme a gardé d'un passé auquel on la croyait devenue étrangère, tout ce qui s'est ainsi, par une tradition non interrompue et par la vertu de l'hérédité, comme mêlé à la substance même de telle et telle race, de tel et tel peuple, on le signale, on le met en lumière; on distingue, on isole les fils de cette trame multicolore et serrée que les siècles ont tissée; on retrouve l'étoffe et on en regarde l'envers pour mieux en comprendre la fabrication et le dessin. Il est telle superstition, qu'une religion triomphante a tolérée faute de pouvoir la déraciner, et qu'elle s'est contentée d'interpréter à sa manière; pour qui sait y regarder de près, elle témoigne de la persistance cachée d'une religion antérieure; quoique officiellement abolie depuis des milliers d'années, celle-ci impose encore aux esprits certaines conceptions, certains rites, certains usages qui ne peuvent s'expliquer par les dogmes aujourd'hui dominants (1). Tel de

(1) Voyez, par exemple, ce que dit M. Albert Dumont d'un rite funéraire auquel il a accordé une attention toute particulière, préparé qu'il était, par ses travaux antérieurs, à en saisir le caractère et le sens; je veux parler du banquet funèbre. Voici comment il en parle (*le Balkan et l'Adriatique*, p. 314-315) : « L'usage d'offrir au mort, le jour des funérailles et, plus tard, à des époques fixes, du blé, des raisins, des grenades et du vin, est l'un des plus étranges que nous rencontrions

ces contes, que Max Müller appelle « le patois moderne de la mythologie (1) », nous a conservé comme le dernier reflet et le dernier écho de quelque mythe primitif, né bien loin de là, sous d'autres cieux, et que l'on pouvait croire mort et oublié depuis très-longtemps; on l'y retrouve, bien des siècles après que le sens s'en est perdu, inspirant encore l'imagination populaire, parfois même suggérant aux écrivains et aux poëtes des époques lettrées et savantes l'idée première de leurs œuvres les plus brillantes et les plus admirées. Telles chansons anonymes et rustiques, avec leur rudesse souvent sauvage et leur énigmatique brièveté, nous apprendront mieux que toutes les chroniques les plus exactes quel effet un grand événement produisit sur les contem-

aujourd'hui dans la péninsule du Balkan... Le propre de ce banquet, c'est que la nourriture est offerte au défunt, qu'elle doit refaire ses forces, qu'elle lui est nécessaire, parce que dans le tombeau il garde encore les appétits et les exigences de la vie terrestre. Son ombre réelle et tangible perdrait le peu de consistance et de force qui lui restent, si ces aliments lui manquaient. Cette croyance très-précise, et qui, pour nous, a peu de sens, est aussi ancienne que la race grecque. » Toute la page est à lire. M. Dumont avait traité ce sujet dans un *Mémoire sur les bas-reliefs représentant le banquet funèbre;* il résume ici, en quelques lignes, le résultat de ses recherches, et fait l'histoire de cette croyance, qui n'a jamais réussi à s'acclimater en Occident, mais qui vit encore obscure et indestructible dans l'âme des populations fixées entre l'Adriatique et la mer Égée.

(1) *Essais sur la mythologie comparée, les traditions et les coutumes* (second volume des *Chips*), traduits par G. Perrot, p. 235, dans le cinquième essai, intitulé *Contes et traditions populaires*. C'est à propos d'un ouvrage de M. Kelly (*Curiosities of Indo-European tradition and folk-lore*, London, 1863), qu'il fait rapidement l'histoire de la science nouvelle fondée par Grimm, et qu'il indique quelle méthode doit présider à ces recherches, quels résultats elles ont déjà donnés, quelles découvertes elles promettent encore à mesure qu'elles seront plus générales et mieux conduites. On trouvera encore bien des vues, bien des aperçus ingénieux sur cette matière dans les trois essais suivants : VI, *Contes Zoulous ;* VII, *Contes populaires tirés du Norrain;* VIII, *Mœurs et Coutumes.* Voir enfin l'*Essai sur la migration des fables* qui termine le volume.

porains, comment et pendant combien de temps les âmes en demeurèrent affectées. Veut-on savoir ce qu'ont été, pour les Slaves du sud, la bataille de Kossowo, la victoire et la conquête ottomane ? Ce sont les *pesmas* serbes qu'il faut interroger, ces chants qui retentissent encore dans les clairières et sous les vieux chênes de la Choumadia. Partout ainsi, sous une forme ou sous une autre, le passé reste engagé dans le présent; il s'y perpétue en dépit de tous les changements religieux, sociaux et politiques; il s'y manifeste à tout instant. Le difficile, c'est d'apprendre à en écouter la voix, à recueillir « tout ce qui subsiste et surnage encore autour de nous de débris du plus ancien langage, des pensées, de l'imagination et des croyances d'autrefois (1) ». Ces humbles et précieux vestiges des générations disparues, ces traces ineffaçables et légères que pendant longtemps aucun œil n'avait daigné même apercevoir, les voyageurs, dûment avertis, les rassemblent et les relèvent aujourd'hui dans toutes les parties du monde; la critique les rapproche, les compare et les contrôle. L'étymologie d'un mot ou quelque dicton familier éclaire pour elle d'un jour imprévu telle ou telle phase obscure de la vie des ancêtres; dans les personnages, souvent grotesques, d'un conte de nourrice, elle reconnaît les antiques divinités déchues (2); de la poésie populaire, de ses hyperboles grandioses et de ses lacunes, de ses caprices et de ses naïfs anachronismes, de toutes ces inventions où se joue librement une imagination amoureuse du merveilleux et affranchie de toute règle, elle dégage le fait historique, le noyau solide autour duquel s'étaient groupés, comme pour le dérober à tous les regards, tous ces brillants cristaux. Il se forme ainsi une science nouvelle; elle n'en est encore qu'à ses débuts,

(1) Max Müller, *ibidem*, p. 236.

(2) Voir, sur ce que sont devenus dans les contes populaires les héros solaires, Max Müller, *ibidem*, p. 282-283 de la traduction française. Dans le même article, consacré aux *Contes populaires tirés du Norrain* par M. Dasent, M. Müller touche aussi à l'origine des légendes où le diable joue un rôle.

et déjà l'on prévoit, l'on devine tout ce que bientôt lui devra l'histoire.

Il n'est pas de race à laquelle cette méthode puisse être plus utilement appliquée qu'à la race hellénique, aux divers groupes qui la représentent aujourd'hui, soit dans le petit royaume dont Athènes est la capitale, soit dans le vaste empire des sultans, en Roumélie, dans les îles de l'Archipel, et même dans les communautés grecques éparses en Anatolie; nulle part le voyageur et l'érudit ne trouveront à ces recherches plus de plaisir et de profit tout à la fois. Ce n'est pas seulement l'effet des souvenirs que le nom seul de la Grèce suffit à réveiller dans tous les esprits cultivés, la puissance de sa gloire et de son prestige; c'est aussi que la Grèce, dans son existence déjà si longue, nous offre des points de comparaison et des facilités d'études que l'on ne rencontre nulle part ailleurs. C'est seulement aux deux premiers siècles de notre ère que remontent les renseignements les plus anciens qui nous soient parvenus sur les antiquités germaniques; encore ceux-ci ne nous sont-ils arrivés que par l'intermédiaire des Romains, auxquels manquait tout ensemble et la curiosité et le sens critique. Ceux qui nous les ont transmis ne comprenaient pas toujours ce qui leur était rapporté, ni même ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux: de là bien des erreurs d'observation, bien des méprises. Ces documents sont toujours incomplets, souvent obscurs, parfois tout à fait trompeurs; on ne peut les employer qu'avec une extrême réserve. Même dans ses grandes lignes et ses traits principaux, il n'est que bien imparfaitement connu, ce passé lointain duquel on rapproche et par qui l'on explique les poésies, les traditions, les récits si tardivement recueillis. Dans cette étude, que l'on se serve des historiens classiques ou que l'on cherche à remonter aux origines par la voie de l'étymologie et par celle de la tradition populaire, on aboutit sans cesse à des points d'interrogation, à des impasses.

Cependant, entre la *Germanie* de Tacite et les *Contes* de Grimm, la distance peut paraître courte si on la compare à

celle qui sépare Homère de ces pâtres, de ces laboureurs, de ces pêcheurs du Pinde, de la Thessalie, des îles de l'Archipel, sous la dictée de qui l'on écrit aujourd'hui les chansons qu'ils nasillent ou les contes par lesquels ils distraient et occupent la veillée ; mais quelle différence ! Près de mille ans avant notre ère, la Grèce avait déjà su tracer sa propre image, répandre et traduire ses sentiments, ses idées, ses croyances dans deux grandes épopées qui sont venues jusqu'à nous, et, depuis lors, par la poésie, par l'histoire, par la philosophie, par l'érudition et la critique, par les arts plastiques, elle n'a cessé, jusqu'au seuil même des temps modernes, d'accumuler sur elle-même les témoignages. Si beaucoup de ces documents sont perdus, nous en avons conservé cependant assez pour qu'il n'y ait, dans cette longue vie de la race grecque, presque aucune période, hormis les derniers siècles, qui ne nous soit connue par un ensemble plus ou moins imposant de monuments écrits ou figurés. Alors donc que nous recherchons, dans l'esprit des Grecs modernes, les impressions et les souvenirs que leur a laissés l'antiquité, ces recherches ont un point de départ assuré ; le pied se pose un terrain solide. Dans la légende, dans les superstitions, dans les poésies populaires, nous rencontrons certains types humains et divins qui, nous le sentons tout d'abord, ont été modifiés, altérés, diminués ou agrandis par un lent et obscur travail de l'imagination ; or ici, la forme première que présentaient ces types dans les temps qui les ont vus naître, nous ne sommes pas obligés de la deviner d'après des analogies souvent trompeuses ; nous la connaissons presque toujours par les sources classiques, par l'histoire. Tout l'espace parcouru, nous l'embrassons ainsi d'un seul coup d'œil ; nous pouvons refaire, par la pensée, toutes les étapes de cette longue route et comparer l'une à l'autre les différentes épreuves que le génie grec, en divers temps et dans des situations très-diverses, a tirées d'un même original. Grâce à tous ces points de repère, nulle part la critique ne peut marcher avec plus d'assurance, prendre et donner de meilleures leçons de méthode.

Ainsi comprise, l'étude de la Grèce moderne peut-elle beaucoup ajouter à ce que nous savons de la Grèce ancienne, à l'idée que nous nous en faisons? On serait, au premier moment, tenté de répondre non, tant ce détour paraît long et fatigant, tant cette source semble pauvre à ceux qui ont l'habitude de puiser largement dans le riche trésor de l'antiquité classique! Avec un peu de réflexion et quelque pratique de ces recherches, on revient de cette prévention. Sans doute les documents écrits de toute nature et les monuments figurés restent le fond même de l'histoire, ce qu'il faut consulter tout d'abord, ce que rien ne saurait remplacer; mais de tous ces rouleaux de papyrus et de tous ces produits de son art et de son industrie où la Grèce avait déposé ses pensées, quelle faible partie seulement a triomphé de tant de causes de destruction! Tout cet ensemble, par un vrai miracle, se fût-il conservé sans que rien s'en perdît, nous n'y retrouverions encore pas la Grèce tout entière. Les mythes et les cultes variaient d'une cité, on pourrait presque dire d'un village à l'autre. Dans ce grand nombre, qu'il en est peu dont se soient emparés l'art et la poésie, et qui aient acquis ainsi une notoriété durable! Parmi ceux que les circonstances n'ont point favorisés, combien il en est qui ne nous sont indiqués que par un mot, par une obscure allusion de quelque scoliaste; combien plus encore n'ont laissé dans les monuments aucune trace apparente! Or ce seront parfois ceux-là, obscures croyances, grossières superstitions du laboureur, du pâtre, du bûcheron ou du pêcheur, ignorées ou dédaignées par les poëtes et les artistes d'Athènes, qui auront opiniâtrément persisté, qui se seront transmises, de génération en génération, autour d'humbles foyers, et qui survivent aujourd'hui au culte de Pallas Athéné ou de Jupiter Olympien. Ce que nous révèle surtout de la Grèce ancienne l'étude du peuple grec tel qu'il est maintenant là où il a le moins subi le contact et l'influence de l'Occident, c'est toute cette partie de la vie nationale qui, plus ou moins, échappe partout et toujours aux lettrés: c'est l'âme rustique et populaire.

Pour ce qui est des usages et des mœurs, l'utilité de cette comparaison est autre, elle n'est pas moindre. Les documents antiques ne nous manquent point, et à elle seule, depuis quelques années, l'archéologie multiplie tellement les matériaux, que l'on semble avoir surtout l'embarras du choix; les bronzes, les terres cuites, surtout les vases peints, sortent du sol par milliers, et il n'en est pas un qui ne nous apporte quelque nouveau renseignement. Mais, entre la scène rappelée en quelques mots dans un poëme, ou bien indiquée sur un vase par deux ou trois coups de pinceau, et celle dont on est témoin oculaire, que l'on voit se répéter sous ses yeux dans son cadre naturel et avec ses actes divers, qu'il y a loin, et comme l'impression est, dans ce dernier cas, autrement forte et vive! Ne prenons qu'un exemple entre tant qui s'offrent d'eux-mêmes à l'esprit. Rappelez-vous le vingtquatrième chant de l'Iliade, les lamentations d'Andromaque, d'Hécube et d'Hélène en face du cadavre d'Hector, les cris par lesquels les femmes troyennes répondent à ces derniers adieux, les gestes dont elles les accompagnent : quelle saisissante réalité prendra pour vous tout ce lugubre tableau si, voyageant en Grèce, vous êtes entré dans la maison d'un Maniote, quelques heures après qu'il venait d'expirer! Vous l'aurez vu, revêtu de ses plus beaux habits, étendu, la figure fardée, sur sa couche funèbre au-dessus de laquelle sont suspendues ses armes, les femmes tout à l'entour, échevelées, le regard fixe, se levant l'une après l'autre pour apostropher le mort, lui saisir la main et le baiser au front, puis rappelant, d'une voix coupée par les larmes, ses vertus et ses exploits, lui reprochant d'avoir trop tôt quitté sa famille. Après chacun de ces discours, où abondent les mouvements passionnés et qui prennent souvent comme d'eux-mêmes la forme rhythmique, les gémissements éclatent dans toute la maison, les bras se tordent, ils frappent les épaules et les poitrines nues. Quel commentaire des funérailles d'Hector et du *goos* homérique qu'un enterrement et un *myriologue* (1) maniote!

(1) Τὸ μυριολόγι, mot à mot, *les dix mille paroles*. Impossible de

Il est encore un autre point de vue auquel on peut se placer pour faire profiter à la connaissance de l'antiquité cette étude du présent. Comparez à ce qui subsiste du passé dans la mémoire des hommes ce qui s'en est effacé sans laisser de vestiges, et vous aurez la mesure de l'effet que les choses et les hommes d'autrefois ont produit sur les contemporains. C'est là ce que l'histoire a souvent le plus de peine à se représenter. L'ordre qu'elle est contrainte d'imposer aux phénomènes pour les rendre intelligibles et pour permettre à la mémoire de les retenir a nécessairement quelque chose d'arbitraire et de factice; les faits s'y classent et y prennent de l'importance surtout par leurs conséquences, et celles-ci ont presque toujours échappé à ceux dont elles devaient le plus profondément modifier la destinée. Placé à distance, ayant sous les yeux toute la suite des événements, l'historien peut donc juger tout autrement les phénomènes et leur donner de tout autres valeurs que ne l'ont fait ceux qui les ont vus s'accomplir. Cependant, dès qu'il prétend évoquer et ressusciter un peuple et un siècle, en retrouver la physionomie et l'accent, dès qu'il sort enfin de l'histoire purement abstraite et philosophique, tout change : il ne s'agit plus seulement de savoir ce qui est arrivé, mais aussi ce que les hommes ont senti, comment les ont affectés les péripéties de l'action où ils étaient engagés. Ce qui fournit alors les plus précieux documents, ce sont les poésies, les traditions populaires; il n'est pas de miroir où se reflète, en une plus claire et

mieux indiquer le caractère de cette plainte et de cet éloge qui, pendant toute une journée, recommence et se répète sans cesse, revient toujours aux mêmes exclamations et aux mêmes mots. On a là un exemple de l'un de ces composés heureux et expressifs comme en possède tant le grec moderne, le vrai, la langue du peuple. Dès le dix-septième siècle, l'étrangeté et le caractère saisissant de ces scènes de deuil avaient frappé certains voyageurs, comme l'attestent quelques mots du savant évêque d'Avranches, Daniel Huet, cités pour la première fois par M. Émile Legrand : « Sunt et næniæ quas, querula voce, sparsis capillis vestibusque dilaceratis, in suorum funeribus mulieres cantare solent. » (*Recueil de chansons populaires grecques*, p. VIII.)

plus fidèle image, l'âme des générations contemporaines, avec toutes les nuances d'émotion et de passion qui se sont rapidement succédé sur cette mobile surface et l'ont teinte de leurs couleurs. L'histoire vraie de la race grecque depuis la fin du moyen âge, le secret de cette opiniâtre et presque invraisemblable vitalité, c'est surtout aux *tragoudia* qu'il faut les demander, non sans les éclairer et les compléter par les récits que se transmettent les vieillards, par tel dicton populaire qui résume en deux mots les impressions et les souvenirs de tout un siècle (1). La langue elle-même, pour ces temps obscurs qui n'ont point d'annales, fournit des renseignements qui ont leur prix; seulement, afin de l'étudier, il faut aller la prendre en plein courant, au-dessus du point où les savants, sous prétexte de la filtrer, l'ont brouillée et troublée. Tant qu'elle reste spontanée, sincère et

(1) On sait, en gros, les malheurs qui frappèrent les Grecs à la suite du désastreux soulèvement que provoquèrent, en 1770, les ambitions de la Russie; c'est alors que des clans albanais furent précipités tout entiers par la Porte sur la Grèce, et qu'après avoir tout ravagé sur leur passage, ils allèrent s'établir dans les parties les plus fertiles de la Grèce centrale et du Péloponnèse, occupant les meilleures terres, réduisant les *raïas* du voisinage à une condition voisine du servage. C'est ce temps de souffrances et de misères que désigne une expression encore très-usitée dans certaines parties du royaume de Grèce, εἰς τὸν καιρὸν τῆς ἀλαμπάντας : ce terme, né sur la côte occidentale, dans le pays voisin des îles Ioniennes où l'on comprenait l'italien, est emprunté à cette dernière langue. Cette époque, c'est le temps où tout allait à l'aventure, à la dérive, *alla banda*. Les renseignements nous manquent sur le détail de ce que supportèrent alors les populations chrétiennes; mais une locution de ce genre trahit le désespoir qui dut alors envahir bien des âmes (voir L. Heuzey, *l'Olympe et l'Acarnanie*, p. 263).

Un exemple plus frappant encore des souvenirs persistants qu'ont laissés certains fléaux, c'est le dicton qui atteste la terreur produite, au quatorzième siècle, par les ravages de la Grande Compagnie que commandait Roger de Flor : le plus grand malheur que puisse souhaiter une jeune fille à son séducteur, c'est de tomber entre les mains des Catalans : σὲ Τούρκικα σπαθιὰ σὲ ἰδῶ, σὲ Κατελάνου χέρια. Voir Émile Legrand, *Recueil de chansons populaires*, p. xx et 32.

franche, par la place qu'occupe chacun des éléments étrangers qui s'y sont introduits, on peut juger de l'importance relative de ces éléments et de l'influence qu'ils ont exercée sur le peuple qui parlait cet idiome.

Pour ce qui est de la Grèce, déjà, dès le seizième et le dix-septième siècles, quelques curieux, plus avisés et plus avides du nouveau que leurs contemporains, s'enquéraient de cette humble et fraîche source de poésie qui persistait, malgré tant d'âpres et desséchantes saisons, à jaillir du sol sacré (1); mais, jusqu'à M. Fauriel, ce n'avait été là que des fantaisies tout individuelles, dont la science ne tirait aucun profit. Le premier, en 1824, notre compatriote comprit quelle était l'importance, quel était l'intérêt de cette poésie populaire jusqu'alors si dédaignée ; le premier surtout, avec la haute autorité que lui avaient conquise ses travaux antérieurs, il signala ce monde nouveau qu'il avait comme découvert et qui tenait par tant de liens à l'ancien (2). Dans son beau *Discours préliminaire*, qui, maintenant encore, après cinquante ans, fait grand plaisir à lire, il avait très-bien indiqué le vrai point de vue, l'étroite relation entre le passé et le présent de la Grèce, ce que l'étude de l'un ajoute à la connaissance de l'autre, la continuité de la race et la persistance de ses caractères originaux, des sentiments et des pensées qui lui sont propres. On a, depuis lors, écrit en France, sur ce sujet, des pages

(1) C'est M. Constantin Sathas qui a récemment découvert à la bibliothèque de Vienne le recueil de poëmes en grec vulgaire, formé, au milieu du seizième siècle, par Augier Busbecq, ce même ambassadeur de Charles-Quint qui a aussi le premier fait connaître à l'Europe le monument d'Ancyre. M. Émile Legrand, qui vient de publier une partie des poëmes transcrits par l'ordre de Busbecq, nous donne aussi, d'après Huet, quelques détails sur une collection de *tragoudia* qui, un siècle plus tard, aurait été due à un jésuite, le P. Xavier de Montaigu ; par malheur ce manuscrit, qui semble avoir passé sous les yeux de l'évêque d'Avranches, est aujourd'hui perdu (voir Legrand, *Recueil de chansons populaires*, p. VIII-X).

(2) Les *Chants populaires de la Grèce moderne*, 2 vol. in-8°.

élégantes où abondent les aperçus ingénieux (1). Mais l'Allemagne a la première essayé de fondre dans un travail d'ensemble toutes ces observations éparses (2). Un ouvrage aujourd'hui en cours de publication, celui de M. Bernhard Schmidt, sera, s'il s'achève, de beaucoup ce qu'il y aura sur cette matière de plus complet et de mieux distribué (3). L'auteur a vécu en Grèce pendant plusieurs an-

(1) Voir, entre autres essais, J.-J. Ampère, *la Poésie grecque en Grèce*, dans le volume intitulé *la Grèce, Rome et Dante* (Didier, 1859, in-18); E. Gandar, *Homère et la Grèce contemporaine*, dans le tome II de l'ouvrage intituté: *Lettres et souvenirs d'enseignement* (Didier, in-8°, 1869).

(2) Curt. Wachsmuth, *Das Alte Griechenland im Neuen.* Mit einem Anhang uber Sitten und Aberglauben der Neugriechen bei Geburt, Hochzeit und Todt, Bonn, 1864, in-8°, 125 pp. C'est à l'obligeance de M. Brunet de Presle que nous avons dû de pouvoir consulter l'ouvrage de M. Wachsmuth, qui ne se trouve dans aucune de nos bibliothèques. Ce petit volume, d'une lecture très-instructive et très-agréable, se divise en deux parties. La première, une conférence faite à Bonn, se tient dans les généralités; elle indique, sans entrer dans le détail, les ressemblances et les rapports qui rattachent les Grecs modernes à leurs ancêtres; ce qui en fait le principal intérêt, ce sont les notes. L'auteur y fait preuve d'une connaissance vraiment exceptionnelle de tous les travaux qui ont été publiés sur ce sujet; il cite notamment un certain nombre de monographies qu'il a pu consulter ou réunir pendant un séjour en Grèce dont il a tiré le meilleur profit. Dans la seconde partie, il étudie *les usages et les superstitions des Grecs modernes relatifs à la naissance, au mariage et à la mort.* C'est comme un chapitre détaché du grand ouvrage qu'il avait projeté sur la vie des Grecs d'aujourd'hui, et qu'il a laissé faire à M. Bernhard Schmidt. Comme celui-ci, M. C. Wachsmuth porte dans cette étude, dans ces comparaisons, beaucoup de mesure et de critique.

(3) *Das Volksleben der Neugriechen und das hellenische Alterthum.* in-8°, Leipzig. 1re partie, 1871. L'ouvrage tout entier aura trois parties; à elle seule, la première compte déjà 251 pages. Voici les titres des cinq chapitres qui la composent: I. *Éléments paiens dans les croyances et le culte chrétiens.* II. *Les Démons.* III. *Les Génies.* IV. *Les Géants.* V. *Le destin, la mort et la vie après la mort.*

A peu près en même temps que cette première partie, paraissait à Athènes le premier volume d'un ouvrage écrit en grec, sous ce titre: Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων, ὑπὸ Ν. Γ. Πολίτου. Τόμος

nées; une partie des matériaux qu'il emploie, c'est lui-même qui les a recueillis sur le terrain; les autres, il les doit à une étude approfondie de tout ce qu'ont écrit sur ce sujet soit les voyageurs européens, soit les Grecs eux-mêmes. Ceux-ci, soit dans des écrits spéciaux (1), soit dans

πρῶτος. Νεοελληνικὴ μυθολογία. L'ouvrage avait été composé pour répondre à une question mise au concours par la commission du prix Rodocanachi; mais, de l'aveu même des juges qui l'ont couronné, MM. Asopios, Philippos Ioannou et Euthymios Castorchis, il manque un peu de méthode et de critique. Même après la révision qu'il a subie avant d'être imprimé, il paraît encore, tout en témoignant d'une lecture étendue et de sérieuses recherches, très-inférieur au travail de M. Schmidt.

(1) On trouvera, dans les notes de l'Introduction de M. B. Schmidt, l'indication de presque toutes ces monographies publiées en Grèce. La plus remarquable est sans contredit l'ouvrage de M. Sakellarios, Κυπριακὰ, qui doit comprendre trois volumes in-octavo. Le premier seulement et le troisième ont paru, l'un en 1855, l'autre en 1868, à Athènes. Le premier est une description de l'île de Chypre, à laquelle il y aurait, après les fouilles faites dans ces dernières années, beaucoup à corriger et à ajouter; mais le troisième contient des matériaux du plus haut intérêt, une grammaire du dialecte grec aujourd'hui parlé dans l'île de Chypre, un recueil très-riche et très-varié de chants populaires chypriotes, des proverbes, huit contes, des échantillons du grec chypriote au moyen âge, un recueil des mots qui, dans l'antiquité, étaient, d'après les grammairiens, propres aux habitants de l'île de Chypre, et un lexique de ceux qui caractérisent aujourd'hui leur idiome. Le second volume doit contenir l'histoire de l'île depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. M. Bernhardt Schmidt n'a pu connaître une curieuse brochure qui a récemment été publiée à Constantinople sous ce titre : Περὶ τῶν ἀναστεναρίων, καὶ ἄλλων τινῶν παραδόξων ἐθίμων καὶ προλήψεων (in-8°, 1873). L'auteur, M. Chourmouziadis, y donne des détails intéressants et qui paraissent exacts et bien observés sur d'étranges cérémonies où il lui semble retrouver, dans quelques vallées de la Thrace orientale, la tradition encore persistante du culte de Bacchus et des troubles nerveux qu'il provoquait. La danse des Anastenarioi, telle qu'il la décrit, semble aussi se rapprocher de celle des derviches hurleurs. Chez les chrétiens comme chez les musulmans, sous des noms et des formes diverses, il est resté quelque chose de ces cultes orgiaques, autrefois si chers à toutes ces populations de la Thrace et de l'Asie-Mineure; le difficile est de distinguer ce qui, dans

nombre d'articles insérés dans des journaux tels que l'Ἐφημερὶς τῶν φιλομαθῶν et la Νέα Πανδώρα, ont en effet rassemblé et signalé beaucoup de détails curieux, publié des chansons, transcrit des contes populaires, indiqué les caractères particuliers de tel ou de tel dialecte local du grec moderne, les usages singuliers ou les superstitions qui se sont conservés dans tel ou tel canton reculé. La critique leur manque parfois; il faut savoir choisir entre les faits qu'ils rapportent et ne pas toujours admettre les explications qu'ils en présentent. Mais toutes ces monographies, toutes ces notes envoyées, des points les plus divers du monde grec, aux journaux d'Athènes, n'en forment pas moins un répertoire des plus utiles, et l'on ne peut que s'associer au regret exprimé à ce propos par M. Schmidt, qu'il soit si difficile en Occident de se procurer ces journaux, ces revues grecques. Les journaux quotidiens, avec la place qu'y occupe la politique courante, ne peuvent guère en effet intéresser que les Grecs du royaume; quant aux revues, elles n'ont jamais paru très-régulièrement, et elles arrivent plus irrégulièrement encore en Europe; le plus souvent même, ceux qui désireraient les recevoir ne savent où s'abonner. Les rapports de librairie entre Athènes d'une part, de l'autre Leipzig ou Paris, sont encore loin d'être devenus ce qu'ils devraient être eu égard à l'activité d'esprit que déploie la Grèce.

Nous ne prétendons nullement, dans les pages qui suivent, traiter un sujet aussi vaste et aussi complexe. Nous y avions songé jadis, pendant un séjour en Orient qui, pour avoir duré quatre années, ne nous en a pas moins semblé bien court, bien insuffisant à satisfaire toutes les curiosités qu'il éveillait. Dans toutes nos excursions sur le continent comme à travers les îles grecques ou turques de l'Archipel, sur le territoire du royaume hellénique comme en Roumélie et en Anatolie, nous n'avions pas cru céder à un caprice et

ces ressemblances, provient d'une imitation, d'une transmission directe, et ce qui s'expliquerait suffisamment par le caractère du peuple, les analogies de la situation et du milieu.

manquer à notre devoir en nous occupant de la Grèce moderne autant que de l'ancienne : pour nous, ces deux études ne pouvaient se séparer, elles n'en faisaient qu'une, sous des aspects et des noms différents. Nous avions donc commencé par apprendre à parler couramment la langue vulgaire, puis, à Athènes même comme en voyage, nous avons cherché à transcrire les chansons populaires qui nous frappaient ; nous avons noté de notre mieux les mots qui nous semblaient propres à l'idiome de telle ou telle île, de tel ou tel district ; nous avons relevé les traits de mœurs ou les traditions locales, et recueilli de la bouche des vieillards les souvenirs qu'ils avaient gardés de la période antérieure au régime actuel. Par malheur, elles ont bientôt pris fin, ces années libres et variées pendant lesquelles, pour s'instruire, il suffisait d'ouvrir ses yeux et ses oreilles. Des matériaux que la jeunesse amassait sans compter, comme si la vie devait durer toujours, l'âge mûr ne pourra mettre en œuvre qu'une bien faible partie. Le moment vient bien vite où l'on commence à s'apercevoir qu'il faut se réduire et se restreindre. Contraint de se renfermer dans des études de plus en plus spéciales, on voudrait pourtant ne pas laisser perdre ce que l'on a eu parfois tant de peine, ce que l'on a eu toujours tant de plaisir à recueillir. J'ai donc prié notre savant confrère, M. Émile Legrand, de vouloir bien publier à ses heures ce que j'avais rapporté de *tragoudia;* c'étaient des chansons historiques ou distiques amoureux (*madinadais*) de l'île de Crète, des *myriologues* maniotes, et déjà, dans le recueil par lequel il vient de reprendre avec éclat la tradition de Fauriel, il a donné un des plus curieux de ces chants, celui de maître Jean de Spakia (1). Lorsqu'il aura eu le loisir de s'occuper des poésies maniotes que je lui ai communiquées, j'espère trouver encore dans mes notes de quoi faire mieux connaître l'histoire de ces hardis montagnards qui rappellent à beaucoup d'égards

(1) *Recueil de chansons populaires grecques, publiées et traduites pour la première fois*, in-8°, Maisonneuve, 1873.

ceux de la Crète, les Séliniotes et surtout les Sfakiotes (1). J'ai visité avec soin, pendant mon séjour en Grèce, cet étrange et pittoresque district; j'y ai recueilli, dans les *pyrghi,* maintenant à demi ruinés, qui jadis ont subi tant d'assauts, plus d'un récit de bataille et de vendetta, où se complaisait la mémoire de quelque vieux capitaine, ancien compagnon de Petro-Bey Mavromichali. Ces renseignements ont été complétés par ceux que m'a obligeamment fournis, à Athènes même, après avoir fait appel aux souvenirs des siens, le plus jeune, le dernier survivant des fils du prince, M. Dimitri Mavromichali. De ces poésies populaires comme de ces traditions orales se dégage une même impression : bien étudié dans sa vie intérieure et domestique comme dans ses luttes contre les Turcs, le Magne du dix-huitième siècle et des premières années du dix-neuvième siècle fournirait un des types les plus intéressants de cet état de société tout primitif qui ne se rencontre plus guère aujourd'hui en Europe que chez les Slaves du Monténégro et parmi les tribus albanaises, où l'a récemment observé et décrit avec tant de précision M. Albert Dumont.

En attendant, j'ai cru devoir signaler dès aujourd'hui à l'attention de ceux qui étudient la vie et les idées des Grecs modernes quelques faits qu'ils ne me paraissent pas avoir connus. C'est un conte populaire que j'ai entendu en Attique; ce sont deux singulières croyances que j'ai observées chez les paysans de cette même contrée. Quant aux méthodes de divination qui sont encore en usage chez les Albanais et les Grecs, on les a déjà plus d'une fois rapprochées de celles que pratiquait l'antiquité; pour y revenir aujourd'hui, mon excuse, c'est que le héros de la scène qui m'a été rapportée, après bien des années écoulées, par un témoin oculaire, c'est Karaïskakis. Or, de

(1) Sur les Sfakiotes, outre l'ouvrage de Pashley, si mal composé, mais si riche en observations de tout genre (*Travels in Crete*, 2 vol. in-8°, Murray, 1837), voir G. Perrot, *l'Ile de Crète, souvenirs de voyage,* Hachette, in-18, 1867.

tous les capitaines qui se sont distingués dans la guerre de l'indépendance, c'était celui qui avait laissé aux Philhellènes européens les meilleurs souvenirs, celui qui par sa bravoure et la noblesse de son caractère rappelait le mieux un de ces héros d'Homère ou de Plutarque auxquels la poésie et la presse ont alors trop souvent comparé des sauvages avides et rusés, tels que l'étaient la plupart des chefs grecs et albanais engagés dans la lutte. Il est vrai que l'opinion, avec ses retours et ses caprices, n'a fait ensuite payer que trop cher aux Grecs ses engouements irréfléchis et ses exagérations déclamatoires.

I.

LÉGENDE DE LA VÉNUS CORINTHIENNE.

Dans l'ouvrage malheureusement inachevé qui porte pour titre *Monographie de la voie sacrée Éleusinienne,* M. Fr. Lenormant rapporte, d'après un vieux *papas* d'Éleusis, un conte populaire fort curieux (1). Ce qui en forme le fond, c'est le mythe de Déméter et de Coré; c'est l'enlèvement de celle-ci par Pluton; ces éléments antiques et primitifs, dont quelques-uns rappellent le célèbre hymne homérique, y sont mêlés à d'autres dont l'origine est plus obscure. A côté de ce récit, nous en placerons un semblable, que nous avons recueilli en 1858 dans la même région de la Grèce, mais qui se rattache à la mémoire d'une autre divinité, Aphrodite. Le nom de cette déesse n'a point été conservé comme celui de Charon, des Néréides ou des Moirai, par les chants romaïques, et ne se rencontre guère non plus dans les traditions populaires (2). Il y a donc intérêt à le

(1) I, p. 395.

(2) La seule mention que j'en connaisse se rencontre dans le conte d'Éleusis, recueilli par M. Fr. Lenormant. Pour donner une idée de la beauté par laquelle se distinguait la fille de sainte Dhimitra, on

retrouver dans une légende familière aux paysans de l'Attique. Ainsi que nous le prouve ce conte, le culte de la Vénus Corinthienne, de même que celui des grandes déesses d'Éleusis, a laissé dans l'imagination grecque des souvenirs qui ont survécu à la chute du paganisme, et qui ont traversé tout le moyen âge pour arriver jusqu'à nous.

Il y avait autrefois, raconte-t-on, une reine merveilleusement belle, qui s'appelait Aphrodite ; elle avait un château à Daphné, sur la route qui mène d'Athènes à Éleusis, et elle possédait aussi l'Acrocorinthe. Pour aller de l'une à l'autre résidence, elle s'était fait creuser un souterrain qui traversait le golfe en passant sous la mer. Deux rois, épris de sa beauté, recherchaient sa main : l'un lui plaisait, elle détestait l'autre ; mais elle ne voulait pas déclarer hautement sa préférence ni provoquer par un refus ouvert la colère du prétendant qu'elle désirait éconduire. Voici ce qu'elle imagina pour sortir d'embarras : comme elle se faisait alors même bâtir un palais sur la montagne de Corinthe, elle chargea l'un de ses amants d'entourer de murs la haute colline, et l'autre d'amener l'eau sur cet aride sommet : elle accorderait sa main à celui qui aurait le plus tôt terminé sa tâche. Elle avait, bien entendu, imposé à celui que son cœur préférait le plus facile des deux travaux, celui qui semblait devoir être le plus court : il n'aurait qu'à trouver une source ou à poser quelques conduits, pendant que son rival devrait apporter péniblement sur cette cime élevée tous les matériaux nécessaires, suspendre son enceinte sur des abîmes et la jeter à travers des précipices.

Malheureusement il arriva le contraire de ce que s'était promis la reine ; des difficultés imprévues retardèrent celui des princes qui avait entrepris d'élever l'eau jusqu'au faîte

dit que « depuis Madame Aphrodite (Κυρὰ Φροδίτη) » on n'avait rien vu d'aussi charmant. Dans sa *Mythologie néohellénique*, M. Politis, suivant dans leur transformation moderne un certain nombre des dieux et des déesses de l'Olympe grec, ne prononce même pas le nom d'Aphrodite.

du mont, tandis qu'au contraire les murailles grandissaient d'heure en heure avec une rapidité désespérante. Déjà elles étaient terminées ; il ne restait plus, pour que l'architecte eût le droit d'exiger sa récompense, qu'une pierre à poser, la clef de voûte de la grande porte ; encore quelques instants, et tout était consommé. Aphrodite voit le danger ; mais, tout affligée, toute troublée qu'elle est, elle n'abandonne point la partie. De sa voix la plus attirante et de son plus joli sourire, elle appelle celui qui ne doutait plus d'être son vainqueur. « Viens, laisse là la truelle ; que tardes-tu ? n'as-tu pas achevé ta tâche ? n'es-tu pas sûr du prix ? Viens que je fasse paraître, maintenant que je le puis, combien te favorisaient mes secrets désirs, combien je suis heureuse de ton succès ! » A ces mots l'imprudent abandonne tout, rejette à terre la pierre fatale qu'il avait déjà soulevée et qu'il s'apprêtait à mettre en place, et se laisse entraîner par la perfide sur un banc de gazon et de fleurs, où elle le retient en lui prodiguant de ces douces paroles et de ces légères caresses qui n'engagent à rien, mais qui font tout espérer. Dans son ivresse, l'amant transporté oublie que la porte n'était pas finie ; il oublie jusqu'à l'existence même de son rival. Celui-ci cependant, qui voyait sa maîtresse conspirer pour lui, redouble d'efforts. Enfin le roc est percé, et une abondante fontaine jaillit en jet joyeux et brillant. La reine aussitôt de se lever et de tirer sa révérence au pauvre architecte, qui

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Cette curieuse légende nous présente certains traits qu'il est difficile d'expliquer, et qui semblent empruntés à des mythes autres que ceux qui sont arrivés jusqu'à nous ; mais elle en contient aussi plusieurs dont l'origine et le sens sont faciles à saisir. Les honneurs extraordinaires que Corinthe rendait à Aphrodite expliquent bien le choix de la montagne où elle se bâtit un palais. Il y avait aussi un temple de Vénus sur la voie Sacrée, dans la gorge du Corydalle, à quelques pas de l'endroit où s'éleva plus tard le couvent de

Daphné (1). Dans cette source qui s'élance tout à coup du roc, il y a très-probablement un souvenir de la fontaine Pirène, que fit sourdre au même endroit un coup de pied de Pégase. La tradition populaire a bien conservé le caractère de l'antique Vénus, sa fourberie passionnée, sa dangereuse coquetterie qui aveugle et qui perd.

II.

SOUVENIRS LAISSÉS EN GRÈCE PAR L'ADMINISTRATION ROMAINE. LE CADASTRE.

De tous les pays que Rome soumit à son joug et qu'elle fit entrer dans son vaste empire, celui qui résista le plus opiniâtrément, sinon aux armes, du moins à l'influence de son vainqueur, celui qui se laissa le moins latiniser, ce fut la Grèce (2). La langue latine, qui dans plusieurs contrées remplaça presque la langue nationale, ne réussit jamais à faire oublier ou négliger sur les côtes de la mer Égée la langue grecque; c'est à peine si dans le romaïque quelques rares expressions d'origine latine témoignent de la conquête romaine; des mots à physionomie occidentale que l'on y rencontre, la plupart sont venus d'Italie au moyen âge plutôt qu'avant les invasions barbares. Il est pourtant un des traits de la grandeur de Rome, une des formes de sa puissance dont quelque souvenir s'est conservé à travers tant de siècles, sur cette terre même où ont passé tant d'envahisseurs, dans la mémoire de ces populations sans cesse renouvelées et croisées en mille manières : c'est l'administration romaine avec son habileté patiente et sa majestueuse régularité, merveille que jusqu'alors n'avait pas connue le

(1) Pausanias, I, 37. M. Fr. Lenormant, dans la partie publiée de son travail, n'est pas arrivé jusqu'à ce temple de Vénus, situé à la sortie du défilé, près de l'endroit où la route aboutit à la plaine et à la baie d'Éleusis.

(2) Cf. Egger, *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie*, X, De l'étude de la langue latine chez les Grecs dans l'antiquité.

monde grec, et que maintenant encore il n'est pas parvenu à oublier.

Au mois d'avril 1858, je m'étais arrêté pour y passer la nuit à *Grammatiko*, petit village de l'Attique, entre Marathon et Rhamnunte; dès que je suis installé près du foyer de l'une des huttes, les paysans, des Albanais qui parlent tous le grec, se réunissent autour de moi et nous causons. Ils me demandent, entre autres questions, si j'ai été à Constantinople. Sur ma réponse affirmative, ils s'informent si j'y ai vu « une plaque de marbre, très-grande, où sont marqués tous les villages, tous les champs même, avec leurs limites ». Je leur réponds que je ne l'ai pas vue et n'en ai même jamais entendu parler; puis je leur montre la carte du royaume de Grèce dressée par l'état-major français, carte où se trouvent aussi jusqu'aux moindres hameaux, et je leur affirme qu'elle a été récemment exécutée par des officiers mes compatriotes. Cela ne fait que les confirmer dans leur opinion. « Ces cartes sont copiées, » avance aussitôt l'orateur de la bande, « des marbres que l'on conserve à Constantinople; il faut, continue-t-il, vous les faire montrer quand vous y retournerez. Ils sont là, nous le savons, depuis bien des siècles; nos pères nous l'ont dit. »

Ce n'est sans doute pas à l'administration turque que l'imagination populaire fait honneur de cette sorte de cadastre. Les Turcs ont toujours été trop négligents et trop ignorants pour entreprendre dans leur vaste empire ce que la race normande, bien autrement intelligente et active, avait fait en Angleterre après la conquête, ce tableau de toutes les terres, de tous les fiefs du royaume qui est resté connu sous le nom de « livre du jugement dernier », *doomesday-book.* Il y avait bien, à ce qu'il paraît, dans les villages grecs, avant la révolution, des espèces de terriers contenant le dénombrement des propriétés que renfermait la commune, et qui servaient aux primats à répartir l'impôt entre les particuliers. Ces registres, après la guerre et lors de l'évacuation du pays par les Turcs, auraient été enlevés, là où ils avaient échappé aux chances destructives de la lutte;

ils auraient été transportés à Constantinople et s'y trouveraient encore maintenant; le gouvernement grec aurait même songé à réclamer à la Porte ces documents. Mais sont-ce ces registres, sans doute fort abrégés et fort incomplets, qui auraient pu frapper à ce point l'esprit du peuple? Bien des primats d'ailleurs, qui ont rempli ces fonctions sous le régime turc, sont encore vivants, et ces papiers qu'ils ont eus entre les mains, qu'ils ont vus et touchés tant de fois, n'ont pour eux aucun caractère étrange et mystérieux. Non, l'on sent ici une légende qui vient de plus loin, qui a son origine dans une plus grande chose. Je n'hésite pas à voir dans cette croyance un vague souvenir de l'administration romaine et byzantine, de ce cadastre de tout l'empire qu'avait mis à la disposition du pouvoir central la docilité laborieuse de ses agents partout répandus et leur longue persévérance.

Cet immense travail avait été projeté sous César; il fut exécuté pendant le règne d'Auguste, sous la surveillance d'Agrippa, et, pendant toute la durée de l'empire, il ne cessa d'être complété et perfectionné par les arpenteurs publics; on l'étendit à toutes les provinces nouvelles, et, plus tard, Constantinople en recueillit les fruits et en continua les traditions (1). On est trop porté à mépriser et à diffamer le

(1) Voir l'édition des *Gromatici veteres* de Lachmann et Rudorff, et ce que disent ces écrivains de ces plans tracés sur une table de bronze, qui, lors de l'établissement d'une colonie, étaient dressés en double exemplaire et déposés, l'original dans les archives de l'État romain, la copie dans celles de la ville dont ils figuraient le territoire (notes de Mommsen, t. II, p. 152).

Appliqués seulement d'abord à l'*ager divisus adsignatus* qui constituait le domaine de la colonie, ces procédés furent peu à peu étendus, par analogie, à d'autres territoires. A mesure que s'effacèrent les différences de condition entre les habitants de l'empire, et, par suite, entre les sols soumis à tel ou tel régime, à mesure que tous devinrent égaux devant l'impôt et la loi, le cadastre dut prendre partout un aspect uniforme. C'était lui qui servait de base à ce recensement quinquennal des personnes et des biens qui, depuis Auguste, se répète par les soins des magistrats municipaux sous la haute direction du gouverneur de la province. Sur les travaux qui conduisirent à l'établis-

bas-empire; quels qu'y aient été les défauts du gouvernement ou du peuple, l'administration byzantine se montra l'héritière souvent heureuse et habile de l'administration romaine. Il n'y avait certes pas dans l'Europe occidentale, au temps de Nicéphore Phocas, de Jean Tzimiscès ou de plusieurs autres que je pourrais nommer, de contrées qui fussent aussi policées et aussi prospères que les provinces de l'empire d'Orient; il n'y en avait pas où régnât un ordre mieux fondé sur des règles fixes, filles d'une longue pratique; il n'y en avait pas où la volonté et l'action du pouvoir parvinssent plus rapidement jusqu'aux extrémités de la monarchie, jusqu'aux couches inférieures de la population. Fidèles en cela aussi aux exemples de leurs devanciers, les Césars de Byzance durent donc travailler à conserver et à tenir en état ce cadastre sans lequel ils ne pouvaient donner une assiette régulière à l'impôt auquel ils avaient tant à demander. Les hordes barbares avaient beau se jeter sur l'empire et le traverser au pas de course : les possesseurs changeaient ou disparaissaient; mais la terre, mesurée une fois pour toutes, restait à sa place, et, quand l'ouragan avait passé, quand les armées de César avaient repris le dessus, ses gouverneurs et ses collecteurs savaient combien d'arpents avait à réclamer telle ville tout à l'heure réduite à ses murailles, pour combien d'autres ils avaient à demander le tribut à telle peuplade serbe ou bulgare qui s'était établie sur telle montagne, qui était restée maîtresse de telle vallée. Ce n'est qu'après la prise de Constantinople par les Francs que ces traditions se perdirent; depuis ce moment, partout le morcellement et le désordre; malgré un apparent retour de fortune, l'heure de l'irrémédiable décadence avait sonné sans retour; l'antique et savante machine tombait en pièces et s'en allait par morceaux. Depuis cette époque, ces beaux

sement de ce cadastre, sur les principaux ouvrages modernes qui ont cherché à en déterminer le caractère et les conditions, on peut consulter une page de M. Duruy et les notes qui l'accompagnent (*Histoire romaine*, t. III, p. 252-253).

pays ont toujours été entre les mains d'indolents possesseurs, qui n'ont jamais su faire le compte de leur richesse. Sur ces terres vagues, sur ce sol comme incertain et sans limites, se sont succédé, poussées de place en place par le désir du changement ou le vent de la conquête, des générations toutes pauvres et ignorantes, toujours absorbées par le dur besoin du pain quotidien et par les soucis de l'heure présente; et malgré tout, dans cette mémoire du peuple qui n'apprend et ne garde rien que par la tradition orale, on trouve encore de confuses traces de l'impression laissée dans les esprits par la paix romaine, par l'ordre romain qui a disparu depuis si longtemps, mais qui, pour l'Orient du moins, n'a jamais été remplacé.

III.

LA FIGURE D'UNE TRUIE, INDICE DES TRÉSORS CACHÉS.

On a relevé certaines superstitions des Grecs relatives à la découverte des trésors. C'est un songe, croit-on généralement, qui vous avertit de l'endroit où un trésor est caché; il faut s'y rendre dès le lendemain matin, seul, en secret, emportant avec soi un coq, que l'on sacrifie, avant de creuser la terre, au mystérieux possesseur de ces richesses cachées. Après cette offrande, on déterre l'argent. Que si, au contraire, l'on a parlé, si l'on s'est vanté de son rêve et de son bonheur futur, quand on arrive au lieu désigné et que l'on a ouvert le sol, au lieu du trésor, on ne trouve qu'un vase de terre rempli de charbon. Différents contes de chercheurs heureux ou déçus se rattachent à cette croyance (1).

J'ai trouvé, dans plusieurs villages de l'Attique et de la Grèce centrale, une autre idée, qui ne me semble point avoir été signalée jusqu'ici. Nous voyant chercher les rui-

(1) Politis, Μελέτη, I, p. 147-150. Νεοελληνικὰ Ἀνάλεκτα, περιοδικῶς ἐκδιδόμενα ὑπὸ τοῦ φιλολογικοῦ συλλόγου Παρνασσοῦ, t. I, 1re partie, p. 324.

nes et les inscriptions, les paysans s'imaginaient, là comme partout en Orient, que le vrai but de nos recherches, c'était la découverte des trésors ; ils en concluaient que nous savions à quoi nous en tenir sur les moyens d'arriver à cette découverte. Plusieurs viennent donc s'informer auprès de nous de l'endroit où ils pourront trouver la pierre sur laquelle est représentée une truie avec ses petits. « Pourquoi donc ? » demandons-nous au premier qui nous fait cette question. « Mais, vous le savez bien, répondent-ils ; cette pierre indique l'endroit où est caché un trésor. » La même question nous fut adressée dans différents endroits, mais nous ne pûmes jamais déterminer ni même soupçonner quelle était la nature du rapport qui, pour ces paysans, rattachait cet emblème à la présence d'un trésor souterrain.

D'où peut venir cette idée ? Nous avouons n'avoir pu en discerner l'origine ; nous n'avons rien trouvé d'analogue ni dans l'antiquité ni dans les superstitions populaires d'autres pays. Le seul souvenir qu'elle nous rappelle, c'est l'oracle rendu par Hélénus à Énée (1) ; c'est la rencontre d'une truie blanche, étendue sur le sol et entourée de ses trente petits, qui lui indiquera sur les rivages de l'Italie l'endroit où il devra élever la cité qui recueillera les Pénates de Troie. De ce rapprochement, il ne semble pas qu'il y ait rien à tirer. C'était surtout à Déméter que l'on sacrifiait le porc (2) ; or nous ne voyons nulle part que cette déesse connût et fît retrouver les trésors cachés. Ce rôle, on l'attribuait à Hermès (3) ; or aucun mythe, aucun rite n'établit une relation spéciale entre Hermès et le porc ou la truie. Peut-être la truie n'a-t-elle été choisie comme symbole de la découverte heureuse, qu'à cause de l'habitude qu'elle a de remuer le

(1) Virg., *Æn.*, III, 389-393.

(2) Schol. Aristoph. ad *Ranas*, v. 338, Servius, ad Virg., *Georg.*, II, 380, etc.

(3) Alf. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. I, p. 438. Voir aussi Max Müller, *Nouvelles Leçons sur la science du langage* (traduction Harris et Perrot), t. II, p. 220, avec la note de M. Bréal.

sol avec son grouin. « Fouillez la terre comme le porc, retournez-la en tous sens, » dirait la sagesse populaire, « et ce sera bien miracle si vous ne trouvez point quelque chose. »

IV.

LA DIVINATION PAR L'INSPECTION DES OS D'UN MOUTON ET PAR LE VOL DES OISEAUX.

Albanais et Grecs, j'entends ceux qui n'ont point eu de contact avec l'Europe, qui n'ont subi d'autre influence que celle de l'hérédité et de la tradition populaire, croient encore à la divination. Pour eux, il est certains moyens de connaître l'avenir qui ont été mis par Dieu à la portée des hommes ; le tout est de savoir interpréter ces signes où peut se lire le secret du lendemain. Un ancien compagnon de Fabvier, le général Morandi, me racontait, en 1857, une scène dont il avait été le témoin pendant la guerre de l'indépendance ; son récit suffit à montrer quel empire cette croyance conservait alors sur l'esprit de l'un des mieux doués et des plus intelligents parmi ces chefs de bande que les circonstances avaient donnés pour compagnons d'armes à un ancien officier de Napoléon.

C'était en 1826, en Attique. Fabvier, avec son corps de Philhellènes et les troupes irrégulières que commandaient Karaïskakis et plusieurs autres capitaines indigènes, avait assailli les Turcs pour dégager l'acropole d'Athènes qu'ils bloquaient. On s'était, pendant deux jours, battu sans résultat à *Gaïdari*. Le second soir, Karaïskakis, inquiet du résultat de l'entreprise, assemble ses palicares et fait tuer un mouton. On dépouille la bête, puis on lui en apporte l'épaule ; il la dégage des chairs, il la nettoie, et examine avec soin l'omoplate ; ensuite il fait part de ses observations aux capitaines qui l'entourent, et chacun d'eux, prenant l'os en main, vérifie et montre à son voisin les signes

indiqués (1). Quels étaient au juste ces signes? M. Morandi ne s'en souvient plus; toujours est-il qu'après quelques minutes de délibération, tout le monde était du même avis. On s'accordait à trouver que cette épaule annonçait de la manière la plus certaine, le revers pour le lendemain, le malheur et la défaite. Aussitôt Karaïskakis envoie dire à Fabvier que l'on ne peut songer à combattre : les présages sont effrayants; à moins de vouloir courir au-devant d'une mort certaine, point d'autre parti à prendre que de décamper.

Fabvier eut beau accourir lui-même et faire à ses auxiliaires les plus vives représentations; ordres et prières, tout fut inutile. Les augures avaient parlé, et la nuit même, précipitamment, sans prendre aucune précaution pour couvrir la retraite, les palicares détalèrent. Pour quelques-uns peut-être, pour les lâches et les rusés, il y avait là un commode prétexte qui leur permettait de se soustraire au danger ou d'aller à d'autres aventures plus profitables; mais quant à Karaïskakis, ceux mêmes des Philhellènes qui étaient devenus le plus sceptiques ne doutaient point de sa bravoure et de son sincère désir de délivrer Athènes, devant laquelle, bientôt après, il tombait glorieusement en marchant à l'ennemi. Si ce jour-là il avait reculé, c'est qu'à son esprit s'imposait une de ces croyances que l'on n'a jamais songé à discuter, parce qu'on les voit, dès l'enfance, admises par tous ceux au milieu desquels l'on vit et l'on grandit (2).

(1) Ce mode de divination a déjà été remarqué et décrit par Dodwell, qui voyageait en Grèce vers le commencement du siècle (*Classical and topographical Tour*, t. I, p. 398-399). On le désigne, suivant lui, par le terme de πλατομάντεια.

(2) D'après M. Curtius Wachsmuth (*Das alte Griechenland in neuen*, p. 86), les cérémonies du mariage, chez les Grecs d'aujourd'hui, nous offrent l'exemple d'un mode de divination qui se rapproche beaucoup de celui que nous venons de décrire. Voici la traduction de ce passage : « C'est le samedi matin que l'on commence à tuer solennellement les animaux qui seront mangés dans les fêtes du mariage. Le fiancé doit immoler lui-même la première des têtes de bétail

En écoutant ce récit, il me semblait entendre lire une page d'Hérodote. En fallait-il plus, dans la Grèce ou l'Italie antique, pour abattre tous les courages, pour glacer de terreur toute une armée, pour tourner vers la fuite toutes les pensées et tous les regards? Que [illegible] se rappelle Pausanias à Platée : attaqué par les Perses, il maintient ses troupes immobiles sous une pluie meurtrière de flèches et de traits. C'est que les présages sont défavorables; il ne se décide à marcher, quoique de minute en minute la situation devienne plus grave, qu'au moment où enfin le devin qui l'accompagne a lu dans les entrailles d'une nouvelle victime de claires promesses de succès et la permission donnée par les dieux d'engager la lutte (1).

Ce n'était point seulement en inspectant les entrailles des victimes que les anciens croyaient entrer en rapport avec les dieux et pouvoir deviner leurs volontés et les arrêts mystérieux de la destinée; le vol des oiseaux passait pour ne pas fournir de moins sûrs présages (2). Ce fut surtout en Italie, chez les Étrusques et les Romains, que l'on cultiva cette branche de la divination; mais les Grecs mêmes ne l'avaient

qui sont destinées au repas; mais la manière dont s'accomplit ce meurtre n'est point indifférente. Le fiancé doit, au moment de porter à sa victime le coup mortel, la tourner vers l'orient. Tout a son importance, la manière dont a jailli le sang de l'animal, en droite ligne et d'un jet vigoureux ou en zigzag, la langue que la bête s'est mordue, l'écume sanglante qui lui est venue aux lèvres; vieilles femmes et vieillards commentent ces phénomènes de l'agonie et d'autres analogues, et savent en tirer d'infaillibles augures sur l'avenir du mariage qui s'apprête. » Dans cette immolation et les rites auxquels elle est assujettie, M. Wachsmuth reconnait avec raison, ce semble, un reste du sacrifice que, chez les Grecs anciens, on offrait, avant le mariage, sous le nom de προγάμεια, aux dieux protecteurs de l'union conjugale, sacrifice où l'on devait chercher aussi dans les entrailles de la victime des pronostics du même genre.

(1) Hérodote, IX, 40.

(2) Sur les différentes formes que prenait chez les Grecs l'art de la divination, voir Alfred Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. II, ch. XIII.

pas négligée. Sous le titre d'οἰωνοπόλοι, toute une catégorie de devins s'adonnait particulièrement à l'observation et à l'interprétation de cet ordre de phénomènes. La croyance sur laquelle se fondait leur crédit vit encore sur le sol de la Grèce; c'est ce dont le voyageur peut avoir la preuve, sans même s'éloigner beaucoup d'Athènes.

A 3000 mètres environ au nord-ouest de Képhissia, dans un large et profond ravin qui descend du plateau boisé entre Pentélique et Parnès, se trouve, ombragée de deux magnifiques platanes, une petite chapelle, connue sous le nom de *Panaghia tou Chelidoniou* ou « Vierge de l'Hirondelle (1) ». Elle est appuyée contre une des parois du ravin, et derrière elle il y a une petite grotte creusée dans le rocher, et où suinte une eau qui a la réputation de guérir toutes les maladies; c'est un ἁγίασμα, comme on dit en Grèce. Je m'étais, au mois d'août 1857, réfugié à Képhissia, pour fuir l'insupportable chaleur qu'il fait alors à Athènes; j'en profitai pour me rendre à la *panégyrie* ou fête religieuse et populaire qui, l'un des dimanches de ce mois, se célèbre dans cet endroit. Nous arrivâmes tard, quand le soleil commençait déjà à baisser. Profitant de l'ombre qui emplissait déjà le ravin, on dansait sur l'étroite plate-forme, auprès de la chapelle; d'autres groupes mangeaient sur l'herbe, pendant que par les étroits sentiers qui descendent, à travers les arbousiers et les myrtes, jusqu'au fond de la gorge, remontaient, dans leurs costumes de fête, ceux des paysans qui avaient le plus long chemin à faire pour rentrer chez eux. Dans des bouteilles qu'ils tenaient à la main, ou dans de grandes jarres bouchées avec une touffe d'herbe fleurie et pendues au flanc de leurs ânes ou de leurs chevaux, la plupart emportaient l'eau de la source miraculeuse; c'était pour les parents et les amis qui n'avaient pas pu venir la

(1) Elle est indiquée, si je ne me trompe, sur la carte de l'état-major français de cette manière : *Panaghia ruinée*. Je n'en trouve aucune mention ni dans Leake, *Athens and the Demi of Attica*, ni dans Hanriot, *Recherches sur la topographie des dèmes de l'Attique*, ni dans Wordsworth, *Athens and Attica*.

boire dans l'un des trois petits bassins qu'elle remplit à l'entrée de la grotte, avant de s'engager dans un conduit souterrain qui la fait reparaître un peu plus bas, au pied de l'un des deux larges platanes.

L'ami que j'accompagnais, un étranger, propriétaire à Képhissia et fixé depuis plusieurs années dans le pays, connaissait plusieurs des campagnards qui assistaient à la fête. Nous causâmes avec eux; nous leur demandâmes d'où venait le nom de la *Panaghia tou Chelidoniou*. Voici ce qu'ils nous racontèrent. Autrefois, — il y a bien un siècle, dit l'un d'entre eux, — une armée ennemie avait brusquement pénétré dans l'Attique; elle s'avançait, dévastant tout sur son passage, brûlant les maisons et les oliviers, pillant et massacrant tout ce qui tombait entre ses mains. Réunis à la hâte et mal armés, les gens des environs s'étaient postés sur le bord du ravin où s'élève maintenant la chapelle; sur l'autre bord étaient rangés les envahisseurs, bien plus nombreux. On allait en venir aux mains, et les défenseurs de l'Attique ne pouvaient s'empêcher de ressentir une certaine crainte en se comparant à leurs adversaires. Soudain alors, au-dessous d'eux, de la grotte où l'on vient aujourd'hui en pèlerinage, une hirondelle s'élança, et, d'un vol rapide, traversa tous leurs rangs. Dans l'apparition de cet oiseau, dans la direction qu'il prit au sortir de la grotte, on vit un présage de victoire; les courages se relevèrent, et, l'ennemi descendant au même moment pour franchir le ravin, on se précipita sur lui sans plus regarder au nombre, on le culbuta, on le mit en fuite, on le poursuivit et on en fit un grand carnage. Ce serait en mémoire du rôle joué dans cette rencontre par l'hirondelle que l'on aurait ensuite élevé la chapelle, et découvert les propriétés miraculeuses de la source voisine.

Selon toute apparence, cette dévotion doit remonter à l'antiquité même; comme le site charmant connu à Képhissia sous le nom de *Grotte des Nymphes*, cette source devait être consacrée soit aux Nymphes, dont le culte a laissé tant de traces sur le sol de la Grèce et dans l'imagination

des Grecs, soit à Artémis Amarousia, dont le sanctuaire était voisin. La circonstance dont la tradition a conservé le souvenir aurait seulement, croyons-nous, remis en honneur un lieu de culte que l'on oubliait peu à peu; on aurait alors réparé une chapelle plus ancienne, adoré en cet endroit la Panaghia sous un nouveau vocable, et fondé cette panégyrie qui est encore aujourd'hui dans toute sa vogue. Quant à l'époque où aurait eu lieu ce prodige et cette rencontre, impossible de la deviner en se reportant à l'histoire. M. Pittakis, que j'ai consulté à ce sujet, voulait que ce récit se rapportât à la dernière moitié du dernier siècle, que les envahisseurs ainsi repoussés, grâce à l'hirondelle, fussent une de ces bandes de Guèges ou de Tosques qui se jetèrent alors sur la Grèce pour servir les vengeances de la Porte provoquées par le soulèvement de la Morée; mais il est impossible de prouver que la population de l'Attique ait fait aucun effort pour résister à cette invasion. Nous inclinerions à croire que cette tradition remonte bien plus loin, au moyen âge par exemple. Ces malheureuses contrées ont été si souvent envahies, pendant toute cette période, qu'en en parcourant les annales, on trouverait plus d'une circonstance à laquelle pourraient convenir les traits principaux de la tradition populaire.

Peu importe, d'ailleurs; ce que nous tenions à prouver, c'est qu'aujourd'hui encore l'imagination grecque accepte, sans aucun effort, comme un signe manifeste de la volonté du ciel, l'apparition d'un oiseau qui se présente dans telles ou telles conditions. Le paysan qui nous racontait ce prodige parlait comme le chœur d'Aristophane, qui, dans la parabase des *Nuées*, racontait à sa manière la bataille de Marathon :

« Race pleine de courage, nous avons souvent défendu cette ville dans les combats, aux temps où le barbare vint ravager tout le pays et le couvrir de feu et de fumée, dans le dessein de nous ravir nos ruches. Aussitôt chacun de nous saisit la lance, le bouclier, et marche à l'ennemi ; nous combattîmes, animés par la colère, homme contre homme, les

lèvres serrées de fureur; la multitude des traits dérobait la vue du ciel. Enfin nous les mîmes en déroute, vers le soir, avec l'aide des dieux. Avant le combat, une chouette avait passé au-dessus de notre armée. »

Γλαῦξ γὰρ ἡμῶν, πρὶν μάχεσθαι, τὸν στρατὸν διέπτατο (1).

C'est ainsi que se serait exprimé, en racontant l'action, un des combattants de la rencontre et de la victoire dont toute cette foule de Ménidiotes et de Képhissiotes fêtait alors, fête encore chaque année le souvenir. Dans le vers d'Aristophane, au nom de la chouette athénienne, aujourd'hui déchue de son ancienne gloire, il n'aurait eu qu'à substituer celui de l'hirondelle, que la poésie populaire célèbre encore aujourd'hui comme la rapide et charmante avant-courière des beaux jours (2).

(1) *Guêpes*, 1077-1086.

(2) Voir dans les Νεοελληνικὰ ἀνάλεκτα, t. I, 1re partie, p. 360-368, toute une série de chansons de l'hirondelle ou χελιδονάσματα, où se trouvent, avec les chansons déjà publiées par Passow, plusieurs autres textes nouveaux, variations heureuses du même thème.

ALEXANDRE SOUTZOS

LE POÈTE NATIONAL DE LA GRÈCE MODERNE

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

LE Mis DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE.

I.

Dans une des intéressantes conférences que M. Brunet de Presle a inaugurées cet hiver à l'École des langues orientales vivantes (1), le savant professeur, l'homme de France qui sait le mieux le grec moderne, disait qu'il lui était arrivé autrefois, lorsque dans le monde il parlait de la Grèce

(1) Cette année, M. Brunet de Presle a fondé, organisé et dirigé à l'École des langues orientales vivantes, rue de Lille, des conférences sur la langue et la littérature grecque moderne. Pour ces conférences, qui ont eu lieu sous sa direction, le jeudi soir de chaque semaine (du mois de janvier au mois de mai), M. Brunet de Presle a demandé le concours de quatre membres de notre Association ; MM. Gidel, Émile Legrand, Constantin Sathas et de Queux de Saint-Hilaire. M. Gidel a parlé des Imitations en grec des poëmes français du moyen âge; M. Émile Legrand, des chansons populaires grecques, et d'un poëme inédit du dixième siècle, de Digennis Acritas, M. Sathas, de la langue grecque moderne et de sa prononciation. Ce sont les conférences, faites par M. de Saint-Hilaire sur Alexandre Soutzos, qui ont été résumées dans cet article.

Le discours d'ouverture de M. Brunet de Presle a été publié dans la *Revue politique et littéraire* du 21 février 1874.

moderne, de ses poëtes et de ses historiens, de voir des gens étonnés ou sceptiques lui demander si véritablement il y avait une littérature grecque moderne vraiment digne de ce nom. Nous croyons qu'aujourd'hui on ne ferait plus une semblable question. La fondation de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, association qui date déjà de huit années, et qui dans ses publications fait une part, sinon large, au moins honorable à la littérature grecque moderne; le cours professé par M. Brunet de Presle à l'école des langues orientales vivantes, et peut-être surtout l'amour-propre de quelques-uns de nos écrivains renommés, flattés de voir leurs œuvres passer, grâce à de nombreuses traductions, dans la langue qui fut autrefois celle des Dieux et d'Homère, tout cela fait qu'aujourd'hui il y a beaucoup plus de personnes qu'autrefois sachant qu'il existe une littérature grecque moderne. Mais, pour en connaître l'existence, on n'en connaît pas la valeur. On croit généralement que cette littérature ne vit que d'emprunts et d'imitations; que les Grecs copient ou imitent toujours les poëtes ou les romanciers de l'Occident, et en particulier ceux de la France. Ce défaut, qui peut être vrai dans une certaine mesure, ne l'est point toutefois d'une manière absolue. Malheureusement pour elle, la littérature grecque moderne a des ennemis de deux sortes, très-dangereux tous deux : les ignorants et les savants. Les ignorants se contentent de l'ignorer; pour eux, elle n'existe pas, comme beaucoup d'autres choses qui vivent cependant. Les savants la dédaignent, ce qui est plus grave. Les plus grands contempteurs de la littérature grecque moderne (et c'est là son malheur) sont surtout les hellénistes, les savants consommés, les admirateurs passionnés de la littérature grecque ancienne ; non point tous assurément, qu'on ne se trompe point à nos paroles : notre association en compte un grand nombre, et des plus illustres, qui n'ont point ce travers et qui, tout en admirant la littérature grecque ancienne, savent apprécier à sa juste valeur la littérature grecque moderne. Mais il en est beaucoup aussi qui, lors-

qu'on leur parle de la Grèce moderne, semblent s'étonner de la liberté grande, de l'audace qu'ont les Grecs contemporains d'oser écrire en grec, de faire des poésies ou des harangues dans la langue sacrée d'Homère, de Sophocle, de Platon et de Démosthène. Cela leur semble un sacrilége. Quand on leur parle des poëmes de Soutzos ou de Rangabé, ils vous demandent si cela vaut l'Iliade; si on leur dit que Rizos Néroulos, A. Soutzos, M. A. Vlachos ont fait de charmantes comédies, ils vous jettent à la tête le nom d'Aristophane; si on leur parle des tragédies de M. Démétrios Bernardakis, ils vous répondent par Sophocle ou Eschyle. Ils vous demandent sérieusement si les fables de Vilaras valent celles d'Ésope. Tout au plus consentent-ils à faire une exception en faveur d'Athanase Christopoulos, qu'ils veulent bien comparer à Anacréon. C'est vraiment employer de bien gros mots pour des choses toutes simples; et on pourrait croire que les Grecs, à qui l'on a souvent reproché d'avoir trop remué la poussière de Marathon, en ont aveuglé les autres nations. Assurément non, la Grèce moderne n'a produit ni un nouvel Homère, ni un nouveau Démosthène; mais que l'on nous montre où sont les Homère, les Platon, les Aristophane, les Démosthène dans les littératures contemporaines de l'Europe entière, même chez nous! Il ne faut donc pas mêler deux époques si différentes, et écraser la littérature grecque moderne sous le poids de son glorieux passé. La littérature grecque contemporaine est une littérature nouvelle qui répond à des idées, à des sentiments actuels, qui est née de la situation politique de la Grèce de nos jours, qui n'a aucun autre rapport que la langue avec la littérature ancienne, et dont les poëtes même, à propos de la langue, n'ont pas tous mis en pratique le conseil excellent qu'André Chénier, ce Grec égaré dans le dix-neuvième siècle et au milieu de la révolution française, donnait aux poëtes de son temps :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Les poëtes grecs modernes n'ont pas toujours fait des vers

antiques, et ils ont eu tort, mais leurs pensers, pour parler comme Chénier, ont toujours été nouveaux, et, en cela, ils ont eu raison. Il faut donc prendre la littérature grecque contemporaine pour ce qu'elle est, pour une littérature nouvelle, et nous serons libres alors de chercher à reconnaître ce qu'elle doit à son illustre devancière. Cela admis, nous croyons pouvoir avancer, sans craindre d'être démenti, qu'il n'est peut-être pas de pays en Europe, sans en excepter la France, qui, toute proportion gardée, ait produit plus d'hommes illustres, plus de poëtes remarquables, plus de prosateurs distingués, qui ait déployé une activité plus grande, une ardeur plus virile. Il semble que ce petit peuple, actif et intelligent, plein de vitalité et d'ardeur, ait voulu d'un seul coup se mettre au courant du mouvement littéraire du reste de l'Europe, et montrer qu'il était digne d'y tenir une place des plus honorables. On est frappé d'étonnement et d'admiration lorsque l'on voit ce petit royaume sans frontières définies, à peine aussi grand qu'un simple département français, n'existant d'une vie propre que depuis un demi-siècle à peine, sorti de la plus affreuse guerre et de la plus profonde barbarie où il était resté plongé depuis plus de dix siècles, produire presque tout à coup et après ses grands hommes de guerre, les Tsavellas, les Botzaris, les Canaris (1), les Miaoulis, les Colocotronis, dont la poésie française elle-même a popularisé les noms et les hauts faits, des poëtes, comme Rigas avec ses hymnes patriotiques, Athanase Christopoulos avec ses chants anacréontiques, Jacovaky Rizos Néroulos, qui a excellé dans tous les genres, avec ses tragédies, ses comédies, ses histoires, et qui a le premier fait un exposé de la littérature grecque moderne; Démétrios Byzantios, Jean Vilaras, Constantin Kokkinakis, J.-R. Rangabé le père, Jean Zampélios, Solomos, l'auteur de l'hymne à la liberté, Calvos, Georges Zalocostas, Piccolos et les frères Panagiotti et Alexandre

(1) L'illustre Canaris, un des héros de la guerre de l'indépendance, est encore vivant et habite Athènes, bien que presque tous les dictionnaires biographiques aient donné la date de sa mort.

Soutzos. Et dans cette longue énumération des poëtes qui ont paru en Grèce depuis le commencement de ce siècle, nous n'avons voulu parler que des morts. Une génération nouvelle a succédé à cette brillante génération qui eut à la fois l'honneur de combattre pour l'indépendance de sa patrie et la joie et la gloire de la voir proclamer. Cette génération de poëtes, nous ne pouvons pas la juger puisqu'elle existe à côté de nous; cependant qu'il nous soit permis, pour prouver que le flambeau de la poésie n'est pas éteint en Grèce, de citer les noms déjà connus et célèbres de MM. Alexandre Rizo Rangabé, naguère encore ambassadeur à Paris, et qui a su traiter tous les genres avec un égal bonheur; Théodore Orphanidis, Jean Skylizzis, Georges et Achille Paraschos, Jean Carasoutzas, Vasiliadis, Terzetis, Démétrios Bernardakis, Angelos Vlachos, Aristote Valaoritis, et le regrettable Démétrios Paparrigopoulos, le plus jeune d'entre eux et le plus tôt parti, mort, il y a peu de mois, sans avoir fait assez pour la postérité, mais après avoir donné la mesure de ce qu'on était en droit d'attendre de lui. Si, comme l'a dit poétiquement un Grec moderne, — dont je suis là-dessus le sentiment, — si les poëtes brillent comme les astres au firmament, on peut dire avec vérité que le beau ciel d'azur de la Grèce est encore constellé d'étoiles qui, pour n'être pas toutes de première grandeur, brillent d'un éclat assez vif pour être aperçues d'un autre rivage que de celui de la Grèce, et dont plusieurs méritent d'être considérées attentivement. Si, parmi ces étoiles, nous avons choisi particulièrement l'astre d'Alexandre Soutzos pour sujet de cette étude, c'est qu'il nous a semblé qu'Alexandre Soutzos, que l'on a tour à tour appelé le père de la poésie néo-hellénique et le poëte national de la Grèce nouvelle, résumait en lui les qualités et les défauts de la nation grecque elle-même. Soutzos possède à la fois et la verve mordante du satirique, et l'enthousiasme du poëte lyrique. Il est vraiment poëte, et sa poésie est toute patriotique; l'amour de son pays enflamme son cœur, et, soit qu'il se serve de l'ode au vol élevé, soit qu'il aiguise les traits les

plus piquants de la satire, on sent toujours en lui le patriote inspiré et le poëte indomptable, comme il se désigne lui-même dans une de ses comédies politiques qui porte ce nom : ὁ Ἀτίθασσος ποιητής. De plus, il fut mêlé à la politique de son temps et de son pays, et on ne peut raconter sa vie sans rappeler en même temps les phases glorieuses ou lugubres par lesquelles a passé la Grèce pour devenir, de simple province turque, un royaume indépendant destiné à servir à la fois de boulevard et de flambeau à la civilisation en Orient.

On nous a quelquefois demandé d'où venait l'attrait si vif que nous nous sentions pour la littérature grecque moderne, et on a paru s'étonner parfois de la prédilection que nous avions pour elle. Puisque l'occasion s'en présente, qu'il nous soit permis de dire ici pourquoi nous aimons particulièrement la poésie grecque moderne : c'est qu'elle tire sa source du patriotisme : l'amour de la patrie sous toutes ses formes, voilà quelle est son inspiration. Soit que par l'ode, l'épopée, le poëme épique, elle célèbre, avec les deux Soutzos, Zalocostas, Byzantios et autres, les luttes héroïques de la guerre de l'Indépendance ; soit qu'avec Solomos et Calvos elle entonne un hymne à la liberté, ou qu'avec Rigas elle crie aux armes pour combattre les Turcs ; soit qu'avec Zambélios, Piccolos, Alcaios, elle prenne pour sujet de tragédie les héros contemporains, les Miaoulis, les Tsavellas, les Marcos Botzaris, les Karaïskakis ou la mort de Rigas ; soit qu'avec Valavanis elle déplore les malheurs de la Grèce en de touchantes élégies, c'est toujours l'amour de la patrie qui domine, qui fait le sujet des poëmes épiques ou même des satires les plus mordantes de Soutzos ou de Vilaras. En effet, leurs satires s'attaquent aux gens qui, selon eux, ne contribuent pas assez efficacement à la grandeur et à la gloire de la patrie. Jamais, au gré de ses poëtes comme de ses historiens, jamais la Grèce n'est assez belle, assez puissante, assez honorée au dedans, assez respectée au dehors. Ne nous y trompons pas ; le patriotisme est la source la plus pure où il soit donné à la poésie de puiser. C'est lui qui la fait grande et

belle; grâce à lui, à son inspiration, tous les sujets sont respectables : il ennoblit tout ce qu'il touche, il met une auréole au front de tous les poëtes. Heureux les peuples qui ont encore au fond du cœur cet ardent et fécond amour de la patrie, de la patrie d'autant plus chère qu'elle est plus malheureuse, d'autant plus aimée qu'elle est plus en danger! Heureux les poëtes qui choisissent la patrie pour seul texte de leurs chants, et qui, après avoir pris courageusement les armes pour défendre ou conquérir l'indépendance de leur pays, pour le délivrer du joug de l'étranger, ont été assez heureux pour le défendre et pour le chanter! Voilà pourquoi nous aimons, nous estimons, nous honorons la poésie grecque moderne et les poëtes de la Grèce contemporaine. Ils ne sont pas tous excellents, assurément, mais tous sont dignes de notre admiration et de notre respect, parce que tous ont senti vibrer dans leur cœur le grand et puissant amour de la patrie et de la liberté. Voilà pourquoi nous pensons aussi que dans quelques pays d'Occident on ferait bien de mieux connaître et d'étudier ces poëtes qui, tous, nés avant ou après la date mémorable de 1821, convergent tous, si on peut ainsi parler, à cette date.

Il est bien rare qu'au milieu de ces événements où la liberté d'une nation et même sa vie sont en jeu, au milieu de ces secousses violentes, de ces alternatives de succès et de revers qui exaltent ou qui accablent un grand peuple qui se relève, il est bien rare qu'il ne se rencontre pas un poëte inspiré en qui s'incarnent les joies ou les douleurs, les espérances ou les déceptions de toute une génération; qui soit, en quelque sorte, comme la voix même de la patrie. Ce poëte fut pour la Grèce Alexandre Soutzos; et, en même temps, par sa langue essentiellement sobre et claire, par sa versification élégante et facile, il contribua puissamment à la réforme de la langue grecque actuelle; pour en donner une idée, qu'il nous soit permis de citer quelques vers que nous avons retrouvés dans son *Panorama de la Grèce*. Dans ces vers, Soutzos rappelle les principaux poëtes de la Grèce dont nous n'avons fait que citer les noms, et donne sur cha-

cun d'eux une appréciation de leur talent qui est toujours juste, même lorsque parfois elle est sévère :

« C'est sur les rives agréables du Bosphore, au sein même de la volupté, — qu'est née la poésie de notre nouvelle Grèce ; — c'est là qu'Athanasios (1), le nouvel Anacréon, — a le premier chanté les louanges des belles. — Ses vers, inspirés sur ces bords fleuris, — écrits au doux murmure des ruisseaux, — ont le parfum des myrtes et des roses, — et coulent naturellement comme une source pure sur un lit de sable fin. — Il abandonnait sa vie à l'insouciance, — et, nouveau Bacchus, à table, couronné de pampres, — lorsqu'il nous peignit avec art les grâces de l'ivresse, — c'étaient ses propres plaisirs qu'il chantait dans ses vers.

« Né avec une âme antique, avec un caractère digne des anciens Grecs, — lorsque Rizos (2) prit en main sa lyre, — il charma nos oreilles par ses mélodies archaïques, — et nous fit tourner nos regards vers les anciens monuments de notre langue : — n'est-il pas étonnant que, né dans des jours d'esclavage, — il ait écrit ses pensées libres si longtemps avant que se soit levé le jour de la liberté ?

« Rigas, martyr précurseur de notre lutte sainte, — nous a laissé la mémoire d'un poëte inspiré. — Jamais les Muses n'avaient pris un but plus héroïque — lorsque la trompette de notre nouveau Tyrtée résonna à notre oreille. — Ses chants patriotiques enflamment encore nos cœurs, — et nous arrosons de larmes la pierre de son tombeau.

« Perdicaris, imitateur fidèle d'Apulée, — plaît quelquefois, si la grâce lui manque ; — mais, dans son Ermilas, l'œil d'un Aristarque — peut souvent découvrir un diamant caché dans la poussière.

« Calvos et Solomos, grands poëtes lyriques tous les deux, — ont négligé les beautés de notre langue, — sans songer que des idées, si riches qu'elles soient, quand elles sont pauvrement vêtues, — ne sont pas destinées à une vie immortelle.

(1) Athanase Christopoulos.

(2) Rizos Néroulos.

« Notre poésie a trouvé le nerf et l'éloquence — dans la belle et tragique folie du *Voyageur* (1). — Ce *Voyageur* (ὁ Ὁδοιπόρος), trésor de sujets variés, — est un monde nouveau d'idées, de tableaux, de sentiments; — avec une forte et sonore harmonie des vers; — il montra la toute-puissance du Créateur.

« Et de nos faibles mains, de nos mains novices, — nous avons essayé de lancer le trait de la satire, — et l'on n'a point trop blâmé notre audace. — Nous souhaitons à d'autres poëtes, plus dignes, — de parcourir avec honneur la carrière que nous avons ouverte. — La vie nous paraîtra utile et la mort douce, — si, à notre déclin, nous voyons beaucoup d'étoiles — briller dans le ciel éclatant du Parnasse. »

II.

Nous n'avons pas l'intention d'écrire ici une biographie complète d'Alexandre Soutzos, bien qu'une biographie exacte de ce poëte soit encore à faire; mais cette tâche incombe plutôt aux Grecs qu'à nous (2); nous parlerons plutôt

(1) Poëme de Panagioti Soutzos, frère d'Alexandre.

(2) Nous ne connaissons pas en effet de biographie complète de A. Soutzos. En Grèce, il a paru, en 1863, l'année même de la mort du poëte, une série d'articles sur ses ouvrages dans un recueil périodique, intitulé : Χρυσαλλίς, première année et premières livraisons (de 6 à 9); ces articles, signés Κ. Δ. Σοῦτσος, étaient, croyons-nous, d'un parent du poëte, mais, quoique assez longs, ils se bornaient à donner une analyse de ses ouvrages que l'auteur de l'article avouait même ne pas avoir sous les yeux, et citer de mémoire. En 1873, un autre recueil périodique, Ὁ Μέντωρ, a publié, dans sa livraison du 15 septembre, une notice des plus sommaires sur les deux frères Alexandre et Panagioti Soutzos, accompagnant leurs portraits, celui d'Alexandre, d'après un buste en marbre : nous ne mentionnons que pour mémoire la courte notice biographique, en quelques lignes, insérée dans le Παρνασσός, de M. Raptarchis. En français, nous nous sommes servis surtout de l'article que M. Yéméniz a consacré à Alexandre Soutzos, dans son volume intitulé : *la Grèce moderne*, et d'un article de M. Jules Roussy, qui avait connu notre poëte, publié dans le journal

de ses ouvrages. La vie d'un poëte n'est-elle pas, en effet, tout entière dans ses œuvres? Les événements qui l'ont traversée importent peu; ils n'ont de valeur pour nous qu'autant qu'ils ont inspiré au poëte quelque œuvre remarquable, et qu'ils ont eu de l'influence sur son génie. De plus, la vie privée de Soutzos est moins estimable que ses ouvrages, et c'est peut-être pour cela que ses contemporains et ses compatriotes sont moins à l'aise pour parler de lui que ne le sont les étrangers ou que ne le sera la postérité; enfin, cette vie est d'une monotonie désespérante. Alexandre Soutzos a passé sa vie à faire de l'opposition, de l'opposition à tout le monde, à tous les gouvernements, à tous les ministres, et naturellement il a toujours été en butte aux rigueurs du pouvoir. Non pas qu'il fût, comme on l'a dit, un opposant de parti pris, opposant sans beaucoup de discernement ou de justice, et qui subissait surtout l'influence de son frère Panagioti. On a dit qu'Alexandre Soutzos n'avait pas d'opinion personnelle, et qu'il mettait en vers spirituels et mordants les diatribes violentes des factieux de quelque parti qu'ils fussent; on a dit que son opposition contre les Bavarois et contre le roi Othon était tout aussi peu raisonnée que contre Capodistrias, et qu'il était l'écho plutôt qu'il n'était l'orateur des rues et des cafés. Ce jugement nous semble beaucoup trop sévère. Alexandre Soutzos, pour nous, était avant tout un grand patriote avec un tempérament de véritable poëte, et le trait distinctif de son caractère nous semble avoir toujours été l'amour de la patrie et la haine de l'étranger. Cela fait assurément pardonner bien des écarts de plume ou de langue. Il avait un grand amour de son pays,

l'Union, en 1863, quelques mois après sa mort. Voilà les seules sources où nous avons pu puiser. Nous nous sommes principalement adressé, pour compléter nos renseignements, à ceux des Grecs ou des Français qui avaient personnellement connu Alexandre Soutzos, et nous prions ici Messieurs Rangabé, Skylizzis, Vlachos, Athanase Bernardakis, Triantaphillis, Brunet de Presles, Jules Roussy et Blancard, de vouloir bien recevoir nos remercîments pour l'empressement qu'ils ont mis à répondre à notre demande.

il avait une haute idée des destinées futures de la Grèce; il voulait sa patrie grande, forte, honorée au dedans, respectée au dehors, et il trouvait toujours que son état présent ne répondait pas à ses aspirations élevées ni à ses espérances. Alors il s'en prenait aux hommes qui étaient au pouvoir, aux gouvernants, et il les attaquait, il les poursuivait des traits implacables de sa satire impitoyable; il se faisait, sans beaucoup de scrupule peut-être, l'écho de toutes les rancunes, de tous les mécontentements, mais il avait un but plus haut. Son imagination vive l'entraînait quelquefois hors des bornes permises à la polémique courtoise; il se passionnait pour ceux qui attaquaient comme lui les hommes qu'il jugeait funestes à son pays, qu'il voulait renverser, et que ceux-ci aspiraient seulement à remplacer, et il les a peints d'une façon sanglante dans sa comédie politique du PREMIER MINISTRE (ὁ Πρωθυπουργός). Puis, lorsqu'il voyait les gens que sa passion politique avait poussés au pouvoir continuer les mêmes errements que ceux que sa satire avait contribué à renverser, il les attaquait avec la même violence et la même âpreté. Aussi passa-t-il sa vie à se faire arrêter, juger, condamner, exiler pour délits de presse, par ceux-là même qu'il avait le plus servis, ou plutôt qui s'étaient le plus servis de lui pour arriver au pouvoir. Mais le peuple, dont l'instinct ne se trompe pas, avait discerné bien vite le mobile de cette opposition qui semblait de parti pris et qui était un grand amour de la patrie, une passion de voir la Grèce libre et glorieuse; aussi le peuple prenait-il son poëte sous sa protection et empêchait-il qu'on ne le mît en prison; si bien que souvent, pour éviter un mouvement populaire, le gouvernement prenait le parti de faire avertir secrètement A. Soutzos des poursuites qui étaient dirigées contre lui, afin que, par une absence qui n'était jamais de longue durée, car les ministres ne restaient pas longtemps au pouvoir, il pût se soustraire aux rigueurs de la justice.

Dans ces alternatives continuelles d'enthousiasme et de dénigrement, A. Soutzos trouvait l'emploi de ses deux facultés

si brillantes et de ses qualités contraires : l'enthousiasme du poëte lyrique pour le gouvernement qu'il désirait, la verve mordante du satrique pour le gouvernement qui existait, même quand ce gouvernement était celui qu'il avait appelé de ses vœux les plus ardents. Ses amis eux-mêmes disaient, croyant l'excuser, qu'il n'était qu'un instrument brillant et sonore dont jouaient les ambitieux, surtout ceux de sa famille, et, mettant sur le compte de l'imagination déréglée du poëte ces inconséquences, ils disaient qu'il passait sa vie à brûler ce qu'il avait adoré et à adorer ce qu'il avait brûlé. Pour nous, nous croyons qu'il faut voir les choses de plus haut, et nous persistons à penser que les deux grands mobiles du caractère et de la poésie de Soutzos étaient un immense amour de sa patrie, une haine implacable de la domination étrangère; et nous n'en voudrions pour preuve que le silence qu'il imposa à sa muse, et qu'il garda pendant plus de dix années : depuis la révolution du 3 septembre 1843, qui donna à la Grèce, en même temps que le départ des Bavarois qui accompagnaient le roi Othon, les lois constitutionnelles que Soutzos avait réclamées comme le salut de la Grèce, et qu'il chanta sur un ton lyrique dans son poëme intitulé : *la Révolution du* 3 *septembre*, ἡ Μεταβολὴ τῆς τρίτης Σεπτεμβρίου.

« Lois constitutionnelles, salut! Vous étiez mystérieusement écrites dans le cœur de tous les Grecs; mais vous attendiez pour briller au grand jour les rayons du 3 septembre, comme ces écritures cachées qui n'apparaissent qu'au contact de la flamme. Saintes lois, vous êtes éternelles! Nées dans le jardin sacré d'Épidaure, scellées du sang de nos héros, couronnées par la victoire du septembre, vous êtes désormais l'évangile politique de la race grecque. »

En dépit, ou plutôt, à cause de ces qualités et de ces défauts, l'existence de Soutzos ne fut pas heureuse, et ce grand poëte, ce grand patriote, cet homme qui aimait tant son pays, passa la plus grande partie de sa vie hors de la Grèce qu'il a tant chantée. Plaignons-le, ne nous plaignons pas. Les douleurs des poëtes sont souvent la source de leurs plus belles œuvres; les exils successifs d'Alexandre Soutzos lui

ont inspiré quelques-unes de ses plus belles, de ses plus touchantes poésies. Les titres mêmes de ses ouvrages sont comme le résumé de sa vie : *l'Errant*, ὁ Περιπλανώμενος, remarquable poëme lyrique, avec les notes du satirique, son chef-d'œuvre; *l'Exilé*, ὁ Ἐξόριστος, un roman fort intéressant; *le Poëte indomptable*, ὁ Ἀτίθασσος Ποιητής, une comédie spirituelle et du ton le plus élevé : c'est son histoire, c'est lui, toujours lui.

Cependant, sans vouloir raconter sa vie en détail, et sans faire à proprement parler une biographie, il nous faut dire quelques mots de la famille et de la vie de Soutzos.

Alexandre Soutzos appartenait à une ancienne et illustre famille de Phanariotes qui comptait des ancêtres parmi les hospodars de Moldavie et de Valachie, et se rattachait par ses alliances aux dynasties byzantines (1). Son père s'appelait Constantin Soutzos, et avait eu cinq enfants, qui tous s'illustrèrent par leur patriotisme et leur talent poétique. Alexandre était le troisième de ces cinq enfants. L'aîné, Michel, fut consul à Salonique et premier interprète de la légation grecque à Constantinople; il mourut jeune. Le second, Démétrios Soutzos, soldat de la guerre de l'Indépen-

(1) Le nom des Soutzos est très-répandu en Orient, à Constantinople, et dans les Principautés danubiennes; beaucoup de ceux qui l'ont porté se sont voués au culte des lettres. La riche bibliothèque grecque de M. Brunet de Presle nous a donné la connaissance de divers ouvrages qui ont été publiés par les personnes de ce nom au commencement de ce siècle. Nous n'en citerons que deux, qui ont le double mérite de la rareté et de l'intérêt : le premier est un recueil de comédies, ou plutôt de récits dialogués en prose, divisés en séries, et dont les personnages sont tous mythologiques : la Sagesse, la Richesse, la Vertu, la Haine, etc. En voici le titre : Πονήματά τινα δραματικὰ συντεθέντα παρα τοῦ Γεωργίου υἱοῦ τοῦ Νικολάου Σούτζου ποτὲ μεγάλου διερμηνευτοῦ τῆς κραταιᾶς τῶν Ὀθωμανῶν Βασιλείας. — Ἐνετίησιν, 1805, con regia approvazione, in-18 de 174 pages.

Un autre ouvrage, publié en 1842, à Athènes, en un volume in-8° de 494 pages, renferme les poésies et des traductions de trois membres différents de la famille Soutzos, les frères Nicolas, Georges et Démétrios Soutzos, fils du prince A. Soutzos, hospodar de Valachie et de

dance, et l'un des quatre commandants du bataillon sacré qui renfermait toute l'élite de la jeunesse grecque, fut tué en Valachie, dans les plaines de Dragatsani, en 1821. M. Rizos Rangabé a consacré, dans son poëme de *l'Imposteur*, ὁ Λαοπλάνος, à la mémoire de ce jeune héros, des vers émus et touchants que l'on nous permettra de rappeler ici.

Les voici :

« Tu étais là, ô rejeton d'une illustre race byzantine, Démétrios ! Tu avais été élevé dans l'indolence et la mollesse; mais, dès que tu as entendu ce bruit précurseur des guerres, tu as quitté avec joie ta demeure dorée. Tu es allé dans la montagne porté sur les ailes du vent. L'amour de la patrie gonflait ton noble cœur. Des emblèmes de mort couvrent tes armes; tes yeux lancent des flammes et tes regards comptent déjà tes ennemis.

« Ses compagnons s'arrêtent. Ont-ils peur ? est-ce qu'ils hésitent ? Des mains de l'un d'entre eux il arrache le drapeau. En avant ! en avant contre les ennemis ! l'épée nue ! Il s'élança au milieu du bataillon le plus épais, et avec son

Moldavie, et cousin de notre poëte Alexandre Soutzos. En voici le titre :

Ποιήσεις καὶ πεζὰ τῶν Ἀδελφῶν Νικ. Γεωρ. καὶ Δημ. Σούτσων.

Γουλιέλμος Τέλλος παρὰ τοῦ Κ. Γεωργίου Α. Σούτσου.

Νουμᾶς Πομπίλιος πεζὰ παρὰ τοῦ Κ. Δημητρίου Α. Σούτσου, ἀξιωματικοῦ τοῦ Ἱππικοῦ.

Ποιήσεις διάφοραι καὶ παρὰ τοῦ Κ. Νικολάου Α. Σούτσου.

Ἐκδοθὲν ὑπὸ Χρήστου Ἀναστασίου. 1842.

Parmi les vers de Nicolas A. Soutzos se trouve une jolie pièce datée de 1831, et intitulée Ἡ Ἐνθύμησις, qui est une imitation de la méditation de Lamartine, *le Souvenir*.

Le père d'Alexandre Soutzos était cousin germain d'Alexandre Soutzos, le dernier prince phanariote de Valachie, à la mort duquel éclata l'insurrection grecque. Il était de même cousin issu de germain de Michel Soutzos, le dernier prince phanariote de Moldavie, qui fut, plus tard, ministre de la Grèce à Paris; il était au même degré apparenté au père de M. Alexandre Rizos Rangabé, ancien ambassadeur de Grèce à Paris, qui a bien voulu nous donner ces renseignements.

glaive il ouvrit le chemin à ses compagnons d'armes. De sa main il tua sept Turcs ; sept blessures mortelles épuisaient ses forces, et pourtant il avançait encore. Au moment où il levait le bras pour immoler un huitième ennemi, un sauvage cavalier de Numidie, fondant sur lui, lui perça le cœur d'un coup de lance et le jeta sur l'herbe humide et ensanglantée.

« Lorsque l'on retrouva son corps, quelques jours après, sa main serrait encore la poignée de son épée brisée. Les plis de son drapeau couvraient son corps et ses lèvres froides tenaient embrassée la croix. Dors en paix, ton sommeil est doux, combattant de la Thrace. Un printemps éternel couvre la terre où tu reposes, et souvent, dans mon sommeil, tu m'apparais en songe, tenant le casque et le bouclier antiques. Tu me fais signe avec ton épée, tu me donnes ton drapeau, tu me dis de mourir comme tu es mort. Mourir pour sa patrie, c'est vivre dans l'éternité (1) ! » (Rangabé, *l'Imposteur*, ch. 4.)

Le troisième fils était Alexandre Soutzos, notre poëte; le quatrième, Panagioti, poëte distingué, auteur de drames sacrés : *le Messie*, *le Voyageur* (ὁ Μεσσίας, ὁ Ὁδοιπόρος), etc., qui est mort tout récemment. Ils avaient aussi une sœur, Catherine, qui traduisit plusieurs ouvrages du français en grec, entre autres, *les Entretiens de Phocion*, par l'abbé Mably, et contribua ainsi, comme ses frères, à la gloire de sa patrie. Voilà ce qu'était, au commencement de ce siècle, une famille grecque où le culte des lettres et l'amour de la patrie tenaient non pas seulement la plus grande place, mais occupaient toute la vie.

(1) La mort héroïque, qui est retracée dans ce quatrième chant, dit M. Rangabé, dans une note de son poëme, que nous reproduisons ici, est celle de l'immortel Démétrios Soutzos, le frère de nos poëtes Alexandre et Panagioti Soutzos. Ce brave jeune homme était commandant du bataillon sacré à Dragatsani, où tombèrent les premiers combattants de l'indépendance. Comme Botzaris et comme Kyriacoulis, Démétrios doit être placé par l'histoire au rang des Épaminondas, des Léonidas et de toutes les nobles victimes de la liberté.

A. Soutzos naquit, en 1803, à Constantinople. Il perdit sa mère, jeune encore, et fut élevé par la sœur de son père, qui était la mère de Théodore Négris, un des fondateurs du royaume de Grèce. On lui apprit le français dès son âge le plus tendre, et les premiers ouvrages qu'on lui donna à lire furent les écrits de Voltaire et de Rousseau, qui étaient, en quelque sorte, le bréviaire des peuples opprimés, et qui représentaient presque uniquement la littérature française en Orient. Dans une note de sa comédie du *Premier Ministre* (et les notes de Soutzos sont toujours des plus instructives et des plus intéressantes; c'est là qu'il faut aller chercher les éléments de sa biographie et le mobile véritable de tous ses ouvrages), Alexandre Soutzos rappelle ce souvenir :

« Vers la fin de l'année 1841, dit-il, dans une de mes promenades mélancoliques sur la rive européenne du Bosphore, arrivé à ce qu'on appelait autrefois le Golfe profond, et qu'on appelle maintenant en turc Bouyougdéré, je visitai la très-ancienne demeure de la sœur de mon père, morte aujourd'hui, et qui était la mère de Théodore Négris. Entré dans la chambre où cet amant des muses, Négris, avait sa bibliothèque, je me le suis rappelé dans sa jeunesse, expliquant à mon frère Panagioti et à moi, enfants tous deux encore, les écrits de Voltaire et de Rousseau. Je me le suis rappelé plus tard, Étairiste patriote en Moldavie, contribuant par ses propres et faibles ressources à l'entretien des écoles de Constantinople et de Chio. Je me le suis rappelé ensuite législateur à Astros, conseillant aux Grecs le partage des terres nationales avant l'invasion des étrangers en Grèce. Je me le suis rappelé enfin, plus pauvre qu'Épaminondas, vivant ses derniers jours dans une misérable chaumière; je me le suis rappelé enfin, peu d'instants avant sa mort, prononçant sur les lois foulées aux pieds, sur les grands principes grecs méconnus, ces tristes prophéties que nous nous rappelons maintenant avec des larmes, et qui nous font comparer ce grand homme aux prophètes des temps anciens. »

La Révolution de 1821 le surprit avec son frère Panagioti,

élève du gymnase de Chio. A cette époque, Alexandre Soutzos vint terminer à Paris son éducation commencée dans ce gymnase grec. Là il se passionna pour la langue et la littérature françaises qu'il connaissait déjà, et en peu de temps il posséda si bien cette langue, qu'il fut en état de publier des articles en français dans les journaux de l'époque. Son frère Panagioti, du reste, parlait et écrivait si correctement le français qu'il publia en 1828, à Paris, un petit volume de poésies françaises, sous le titre de : *Odes d'un jeune Grec, suivies de six chants de guerre écrits en vers grecs par le même auteur.* Un des biographes d'A. Soutzos attribue à celui-ci ces remarquables poésies de son frère, qu'il faut rendre à son auteur. Rentré en Grèce en 1826, il y débuta par le genre dans lequel il devait exceller, la satire, et surtout la satire politique, en attaquant avec une verve moqueuse les autorités qui existaient alors; puis, en 1828, à l'issue de la guerre de l'Indépendance, à laquelle s'intéressa l'Europe entière, et qui fut le grand événement du milieu de ce siècle, Soutzos revint à Paris et résolut d'en raconter les péripéties. Il composa et écrivit alors, dans le français le plus pur, une *Histoire de la révolution grecque,* qu'il dédia à la mémoire de son frère Démétrios, et qui fut publiée à Paris en 1829, chez M. Firmin Didot, en un volume in-8° devenu fort rare. Tout est à louer dans cet ouvrage historique, la composition et le style. L'écrivain satirique n'apparaît jamais dans cette œuvre, où une poésie sévère se mêle parfois à la gravité des récits de l'histoire qui, pour s'être passée de nos jours, n'en a pas moins été vraiment héroïque.

De retour en Grèce en 1830 (1), A. Soutzos devint l'adversaire acharné de Capodistrias, qu'il avait cependant admiré et vanté quelques années auparavant, lorsque, le 2 avril

(1) Ce fut également à cette époque que Soutzos publia une remarquable comédie en vers, intitulée *le Prodigue*, ὁ Ἄσωτος, comédie pleine d'esprit et de verve comique, mais assez faible au point de vue dramatique.

1827, le comte Capodistrias avait été élu pour sept ans président de la Grèce, et qu'il considérait actuellement comme un usurpateur et comme un instrument de l'étranger. Soutzos poursuivit de ses satires le président avec une implacable animosité. Les Grecs, tout en refusant de partager les haines du poëte, applaudissaient à ses saillies et approuvaient l'indépendance de sa muse. Cependant on peut à bon droit lui reprocher de s'être laissé entraîner, toujours extrême dans ses amitiés comme dans ses haines, jusqu'à faire l'apologie de l'assassinat politique, et à glorifier comme des héros les Mavromichalis, meurtriers du président assassiné à Nauplie en 1831, qui, à vrai dire, ne s'était rendu odieux qu'à une opposition anarchique. C'est là un fait blâmable dans la carrière littéraire d'A. Soutzos.

Au président Capodistrias succéda d'abord son frère Augustin, puis le roi Othon, élu le 7 mai 1832. Soutzos commença par saluer avec enthousiasme son avénement au trône.

« O Roi, lui disait-il, la main de Dieu t'a conduit vers nous! Les Hellènes frémissent de joie en voyant l'enfant de la Germanie s'asseoir sur le trône de Grèce. La terre des Gessner, des Wieland, des Klopstock, des Gœthe, des Schiller, ne peut enfanter que des sentiments généreux et des inspirations de liberté... Avenir trois fois heureux! la justice régnera, les athlètes de l'indépendance recevront le prix de leurs travaux; les portes de la gloire vont s'ouvrir à la vertu, la lumière va dissiper les ténèbres de notre profonde nuit... »

Voilà ce que Soutzos disait dans le *Panorama de la Grèce*, publié en 1833 (t. II, p. 61). Mais cet enthousiasme fut de courte durée. L'administration des Allemands venus à la suite du jeune roi réveilla les plus vives colères du poëte, qui fut, cette fois, l'organe d'un sentiment tout national, et céda à l'inspiration d'une passion universellement partagée. Aussi cette campagne que Soutzos ouvrit contre les étrangers, de 1833 à 1843, et qui se termina par la révolution pacifique du 3 septembre 1843, le départ des Bavarois et la

proclamation des lois constitutionnelles, porta à son comble sa renommée, et lui valut une popularité méritée. Par une contradiction singulière, et par un juste retour des choses d'ici-bas, pendant que le roi Louis de Bavière, poëte et artiste amoureux de l'antiquité classique, bâtissait une Munich nouvelle où tout était grec, même les noms donnés aux monuments, où le musée de peinture s'appelait Pinacothèque, et celui de sculpture Glyptothèque, tout était allemand à Athènes sous le règne de son fils Othon; ce qui faisait dire plaisamment à un voyageur français de beaucoup d'esprit, Gérard de Nerval, qui traversait Munich au moment de sa transformation : « On est tellement Grec à Munich, que l'on doit être bien Bavarois à Athènes; c'est du moins ce dont se plaignent les Athéniens. » Du reste, A. Soutzos nous a fait connaître la cause fondamentale de la haine des Grecs contre les hommes d'État que leur avait envoyés la Bavière. « Le sentiment patriotique, dit-il, mes très-chers Bavarois, n'est point une chimère. Pourquoi ne pouvons-nous pas vous supporter en Grèce? Par la même raison que vous ne pourriez pas nous supporter en Bavière, si nous nous faisions les gardiens de vos forteresses, vos ministres et vos conseillers auliques. »

C'est dans une note de son poëme *l'Errant*, ὁ Περιπλανώμενος, qu'il leur dit cela. Ce poëme héroïque, tout plein d'enthousiasme patriotique et de souffle poétique, dont les notes de la première édition sont essentiellement satiriques et mordantes, est le chef-d'œuvre poétique de A. Soutzos; il fit les délices de toute la jeunesse grecque de ce temps-là. On ne peut lui reprocher que d'être un souvenir plutôt qu'une imitation de Child-Harold de Byron; encore ce reproche doit-il s'adresser à la poésie grecque moderne tout entière, qui avait en ce moment le malheur ou le défaut d'imiter les œuvres de l'Occident plutôt que de produire des œuvres vraiment originales. La première édition de ce poëme, l'une des œuvres les plus remarquables non pas seulement de A. Soutzos, mais de la poésie grecque contemporaine, parut en 1839, en un petit volume, à Athènes;

elle ne contient que les trois premiers chants, auxquels l'auteur ajouta un quatrième en 1852. Mais cette première édition, devenue fort rare, renferme des notes satiriques qui ont disparu des éditions suivantes, et qu'il est intéressant de lire pour connaître les sentiments véritables de Soutzos. Du reste, rien n'est plus curieux que de voir cet étrange assemblage de poésie lyrique d'une part et de verve satirique de l'autre. Le poëte est là tout entier. Qu'on nous permette, parmi tant de pages empreintes d'une véritable éloquence, de citer seulement deux traits principaux ; on y verra que le poëte ne se faisait pas faute de jeter le ridicule sur la personne de ses ennemis :

« Ces gens-là, dit-il en parlant des étrangers, sont doués d'aptitudes surnaturelles. Sans avoir jamais navigué sur le plus petit canot bavarois, Heydeck (membre du conseil de régence) devient en Grèce grand-maître de la marine. A voir seulement couler sous un pont l'onde inoffensive des fleuves de Bavière, sa large personne perdait l'équilibre, tant le mouvement des flots répugne à ses sens ! En Grèce, il construit des barques armées de canons. L'un, excellent cavalier à Munich, devient à Athènes bureaucrate achevé ; et ce reître reste désormais collé sur sa chaise, comme autrefois sur la selle de son bucéphale. L'autre s'endort officier subalterne et se réveille diplomate accompli. Il dirige les rapports de la Grèce avec les puissances étrangères. Et nous, Grecs, pauvres d'esprit, nous regardons de loin et bouche béante ces nouvelles métamorphoses d'Ovide. »

Ailleurs, il les accuse de vouloir faire retomber la Grèce, à peine affranchie du joug des Turcs, sous un nouveau joug également plein d'opprobre. Mais une nouvelle génération qui est née sur les champs de bataille, et qui veut couronner l'œuvre de ses pères par des triomphes d'une autre nature, prépare une réaction terrible, et le poëte adresse aux étrangers cette éloquente menace :

« Prenez la peine de songer qu'auprès de vous il existe une classe d'hommes, petits par l'âge, mais dont la taille grandit chaque année d'un doigt, tandis que la vôtre se

courbe d'autant vers la terre. Cette classe étudie, médite, réfléchit dans les colléges, dans les écoles, dans les académies, et elle ne trouve pas que tout soit pour le mieux. Cette classe se compose non-seulement des Zaïmis et des Kriéris, fils de ministres et de présidents, mais de Démos, le fils du laboureur; de Georges, le fils du boucher; de Pétros, le fils du cordonnier. L'an passé, ils étaient dix mille; cette année, ils sont vingt mille; l'an prochain, ils seront trente mille. Tous lisent les Vies de Plutarque, les Philippiques de Démosthène, la République de Platon. Ajoutez à cela que la langue grecque est douée d'un singulier privilége: elle est pénétrée du souffle de la liberté. Chacune des lettres qui la composent est une balle qui siffle contre la tyrannie (1). »

C'est donc à la puissance des idées, à la force morale, que Soutzos faisait appel pour changer la situation de son pays. Ce sont, en effet, les nobles éléments d'une révolution qui, sans violence et sans effusion de sang, mit fin au règne des Bavarois, à la Xénocratie, et donna à la Grèce une constitution et un gouvernement exclusivement national. Soutzos avait contribué par ses écrits à préparer ces événements. Il en fit l'apologie et en consigna les annales dans un livre intitulé : *Révolution du 3 septembre*, qui parut en 1844, et dont nous avons déjà parlé.

Avant de publier son poëme « *l'Errant*, A. Soutzos, forcé de s'exiler à la suite de ses satires, s'éloigna de la Grèce où il ne rentrait plus, hélas ! que pour en sortir au plus vite, et entreprit à travers l'Europe un long voyage où son talent devait mûrir et se fortifier. Il parcourut successivement les divers pays de l'Europe et séjourna quelque temps dans les différentes capitales, à Paris, à Londres, à Munich, à Berlin, en se rendant en Russie. Accueilli à Saint-Pétersbourg par le czar Nicolas avec les plus grandes marques de distinction, il ne fut pourtant pas tenté de se fixer dans cette ca-

(1) *La Grèce moderne, Héros et poëtes*, par M. Eugène Yéméniz. Paris, 1862, p. 319.

pitale. Il aimait trop passionnément la liberté pour s'accommoder du régime moscovite et pour trouver une compensation suffisante dans les faveurs dont il paraissait être l'objet. Dans une soirée de la cour où il avait été invité, il vit ses poésies, sous une magnifique reliure, parmi les livres favoris de l'empereur, et reçut de la bouche même du tout-puissant monarque des félicitations publiques. Il ne demeura pas insensible à une telle courtoisie, et le souvenir lui en fut toujours cher, sans toutefois altérer son amour de l'indépendance et sans émousser en aucun endroit la pointe d'ironie qui perce partout dans ses vers. Le nom de l'empereur Nicolas est maintes fois revenu sous sa plume ; quand il esquisse cette figure, c'est toujours avec un sentiment de respect et de sympathie, mais jamais avec la complaisance d'un adulateur obligé (1). A. Soutzos résuma les impressions de ce voyage dans un roman en deux volumes intitulé *l'Exilé,* ὁ Ἐξόριστος, dont il est le principal personnage, et qui est devenu très-rare, comme tous les ouvrages de Soutzos. *L'Exilé* parut en 1833. C'est à peu près le même sujet en prose que le poëme de *l'Errant*. En 1837, il fonda, pour soutenir et développer les idées politiques qui lui tenaient si fort à cœur, un recueil de satires politiques, sous le titre de : *la Balance grecque*, ἡ Ἑλληνικὴ Πλάστιγξ. C'était une publication périodique en vers et en prose, une sorte de satire d'abord hebdomadaire, puis mensuelle, dans le genre de la *Némésis* de Barthélemy, et dont le résultat fut pour A. Soutzos une foule de procès pour délits de presse, de condamnations et d'amendes qui lui firent une fois de plus quitter le sol de la Grèce. Il s'éloigna donc encore de son pays, voyagea en Occident, et en rapporta son poëme du Περιπλανώμενος, publié à Athènes en 1839, et qui lui valut de nouvelles condamnations et un nouvel exil. Il repartit de nouveau, mais cette fois non sans publier deux brochures : l'une, intitulée ἡ Προανάχρισις καὶ προφυλάκισίς μου, κατὰ τὴν 15, 16, 17 αὐγούστου 1839,

(1) *Union*, 1863. Article de M. Jules Roussy.

datée du 18 août, et l'autre, son apologie, Ἀπολογία Ἀλεξάνδρου Σούτσου συντεθεῖσα διὰ τὴν δικάσιμον ἡμέραν, qu'il avait lancée, comme la flèche du Parthe, du Pirée, le 25 décembre 1839, avant de s'embarquer. En 1843, il fit paraître à Bruxelles deux comédies politiques des plus remarquables, dans lesquelles, se servant de cette forme de la comédie qui fournissait à son esprit les ressources de la peinture des caractères et de la vivacité du dialogue, et qui peut être justement appelée une satire en action, il attaqua vigoureusement les institutions et les hommes qu'il avait déjà marqués du fouet de la satire. La première de ces comédies, intitulée *le Premier Ministre*, ὁ Πρωθυπουργός, met en scène un de ces hommes que Soutzos appelle du nom significatif de Πονηρίδης, qui ne veulent que deux choses, être ministres quand ils ne le sont pas, rester ministres quand ils le sont, et qui, pour atteindre ce double but, sont prêts à tout. Le poëte s'est mis en scène, lui aussi, comme dans tous ses ouvrages, sous le nom d'Ἀγαθόβουλος, l'homme qui veut le bien, et, pour que l'allusion fût plus claire encore, une gravure placée en tête du volume représentait les deux personnages, l'un sous les traits d'A. Soutzos, l'autre sous ceux d'un ministre dont l'histoire n'a pas gardé le nom. On peut s'imaginer aisément ce qu'était la scène entre ces deux hommes, Poniridès, se servant d'Agathoboulos pour arriver à ses fins, et lui faisant les promesses les plus libérales, qu'il se hâtait d'oublier une fois au pouvoir; Agathoboulos, soutenant Poniridès qu'il croit dévoué au bien public, et le renversant dès qu'il le voit un ambitieux vulgaire comme tous les autres. Toute la vie politique de Soutzos est dans cette comédie, qui n'est pas seulement vraie en Grèce.

Dans la comédie intitulée *le Poëte indomptable*, ὁ Ἀτίθασσος ποιητής, Soutzos se met encore plus en scène, car le poëte indomptable, c'est lui, et c'est une de ses nombreuses mésaventures judiciaires qu'il a mise en pièce. Le Poëte indomptable va publier un poëme, une satire politique; le gouvernement cherche à empêcher le pamphlet de paraître, et le fait saisir chez le poëte, qui ne veut écouter aucune

remontrance ni consentir à aucune suppression, inébranlable dans sa conviction et fort de ce qu'il croit être son droit et son devoir. Le résultat se devine : il est emprisonné préventivement, jugé, condamné, enfin gracié; il s'exile. C'est encore, on le voit, l'histoire personnelle de Soutzos, qui, comme toujours, s'est donné le beau rôle, en se donnant le nom de Δημόφιλος. Cette seconde comédie est encore supérieure peut-être à la première, et surtout la première scène, qui n'est qu'une paraphrase, et, dans bien des passages, une traduction littérale de la première scène du *Misanthrope* de Molière ; mais la fermeté de ce caractère si noble et si beau du misanthrope, transportée de l'ordre moral dans la politique, prend encore un cachet de grandeur tout particulier (1).

L'année suivante, 1844, parut le volume intitulé : *la Révolution du* 3 *septembre*, ἡ Μεταβολὴ τῆς τρίτης Σεπτεμβρίου.

C'est dans cet ouvrage que A. Soutzos réunit ses satires les plus vives contre les Bavarois. Ce volume, tout d'actualité, est rempli de piquantes satires, de portraits vigoureusement touchés, qui eurent un prodigieux succès ; mais aujourd'hui l'intérêt n'est plus le même; et, quand on relit ce livre, il fait un peu l'effet de ces feux d'artifice que l'on voit le lendemain du jour où ils ont été tirés. Cependant la forme est toujours très-belle, et on y trouve plusieurs tableaux tracés de main de maître, entre autres celui d'une émeute à Athènes, du soulèvement populaire qui arracha au roi Othon une constitution essentiellement libérale et nationale, et qui dota la Grèce des bienfaits du régime parlementaire. Nous avons vu plus haut sur quel ton de lyrisme A. Soutzos chanta ce grand événement. A partir de ce moment, il garda le silence, un si-

(1) Nous ne citons ici que pour mémoire une autre comédie en cinq actes de Soutzos, et qui n'est qu'une parodie, tout à fait indigne de l'auteur des deux comédies dont nous venons de parler; elle est intitulée *l'École constitutionnelle*, τὸ Συνταγματικὸν Σχολεῖον, et parut à Athènes en 1852, en même temps que le 4e chant du Περιπλανώμενος.

lence politique, si on peut ainsi parler, pendant près de dix ans, comme si la révolution du 3 septembre, en réalisant les espérances du patriote, avait brisé la plume du poëte, du poëte satirique au moins, car il avait entrepris un poëme épique dont il voulait faire le couronnement de sa carrière poétique. Il voulait chanter la lutte héroïque que la Grèce avait soutenue contre la Turquie, dans un poëme en douze chants, qu'il intitula ἡ Τουρκομάχος Ἑλλάς, et dont les quatre premiers chants, les seuls qui furent écrits, parurent à Athènes en 1850. A. Soutzos n'avait pas l'haleine assez longue pour faire un véritable poëme épique. C'est ce qui explique qu'il n'en a jamais achevé aucun; des douze chants qu'il avait annoncés, *la Grèce combattant la Turquie* n'en a jamais eu que quatre, et *l'Errant* a été fait en deux fois. Du reste, ce poëme, dont Soutzos voulait faire son testament politique, est une de ses erreurs, dont la moindre n'est peut-être pas l'incroyable et singulière idée d'écrire un poëme épique en vers lyriques.

Sa muse se réveilla pourtant en 1853, au moment où éclata la guerre de Crimée. Il partagea alors au plus haut degré l'exaltation populaire; il publia d'abord une brochure de 20 pages, intitulée : Ἀληθὴς φάσις τοῦ Ἀνατολικοῦ Ζητήματος, à Athènes, 1853, in-8°; puis ses mémoires poétiques sur la guerre d'Orient, qui ne furent publiés qu'en 1857 sous le titre de : Ἀπομνημονεύματα ποιητικὰ ἐπὶ τοῦ Ἀνατολικοῦ πολέμου, à Athènes, in-8°, 232 pages. C'est un recueil de poëmes, d'odes, de satires, une peinture saisissante de l'état des esprits en Grèce à cette époque, une expression passionnée de l'enthousiasme imprudent qui éclata parmi les Hellènes et des illusions auxquelles ils s'abandonnèrent. A. Soutzos fut véritablement le Tyrtée du soulèvement des Grecs en Grèce, en Épire et en Thessalie. Il adressa tour à tour à Grivas, l'un des plus rudes soldats de l'Indépendance, et au roi Othon, ses poétiques accents :

« O Grivas! dit-il, toi qui as défendu Nauplie contre Ibrahim, ceins ton glaive héroïque et pesant; prouve que le lion d'Acarnanie a encore ses griffes. Dans le bois, mille

hommes sont réunis, embrasés d'un feu sacré. Sous chaque platane dont la cime frissonne dans les airs, un polémarque surgit. Ils chantent la liberté et courent au champ glorieux de Gravia. En avant, donc ! Que ton cri de guerre soit : Indépendance ! Empire !

« Othon ! Othon ! le frémissement de tes peuples ne s'empare-t-il pas de toi ? Ton jeune trône ne tremble-t-il pas comme la terre qui le porte ? A cheval ! à cheval ! Les Thermopyles te réclament ! Soldat de l'Épire et de la Macédoine, armatoles et généraux, conduis-les tous aux sept collines de Byzance (1). »

C'étaient de fiers accents, mais peu politiques. Que serait devenue la Grèce si des conseils aussi téméraires avaient été suivis ? Les puissances alliées, la France et l'Angleterre, n'encouragèrent point ces velléités de conquêtes ; elles décidèrent l'occupation de la patrie de Soutzos, qui reprit encore une fois le chemin de l'exil sans qu'on l'y invitât. Ce fut au milieu de ces pérégrinations incessantes qu'il conçut et réalisa l'idée d'un vaste poëme dont il comptait faire son meilleur titre devant la postérité. *La Guerre de Crimée, ses causes et ses conséquences*, tel est le canevas sur lequel il exerça sa verve caustique et le profond esprit d'observation dont il était doué. Huit années entières il travailla sans relâche à l'érection de ce superbe monument, capable à lui seul d'assurer sa gloire. La mort est venue avant l'achèvement ; mais, quoi qu'il en soit, une pareille œuvre, même inachevée, ne saurait être indifférente à sa renommée (2).

(1) Yéméniz, *la Grèce moderne*, p.

(2) *Union*, article de M. Jules Roussy.

C'est dans l'article de M. Jules Roussy, publié dans *l'Union* du 31 octobre 1863, que nous avons trouvé la mention de cet ouvrage de A. Soutzos, qui n'est cité nulle part ailleurs. M. Roussy ajoute que c'était lui que Soutzos avait chargé de faire la traduction française de ce poëme intitulé : *la Guerre de Crimée, ses causes et ses conséquences ;* on nous pardonnera de transcrire ici quelques passages de cet article qui peut jeter un jour nouveau sur ce dernier ouvrage de A. Soutzos, qui semble aujourd'hui perdu :

« En mars 1861, dit M. Jules Roussy, Soutzos était venu à Paris

En 1861, il était venu à Paris dans l'intention de l'y terminer et d'en donner la publication, en y ajoutant une traduction. Cependant la nostalgie le reprenait sans cesse; il

pour publier ce poëme en l'accompagnant d'une traduction. Ce fut à cette occasion que j'entrai en rapport avec lui. Il m'avait fait demander par un ami commun de l'aider dans sa traduction. Connaissant le talent de Soutzos, je ne fis aucune difficulté de condescendre à ses désirs. J'éprouvai même une vive satisfaction de l'avoir fait quand son poëme et sa personne me furent connus. C'était un vrai type de poëte qu'Alexandre Soutzos, mais un poëte à la manière antique, qu'on eût aussi bien confondu avec le philosophe et qu'on eût appelé *vates* ou σοφός indistinctement..... Ce poëme *de la Guerre de Crimée*, objet de nos communs labeurs, est d'une conception originale et qui n'avait pas en ce genre de précédent, que je sache. Le côté descriptif et pittoresque n'y a pas été la principale visée du poëte, quoiqu'il ait peint des couleurs les plus vives les grandes batailles et tous les incidents de cette lutte formidable. Le point de vue a été plus élevé, plus moderne en quelque sorte, que le point de vue ordinaire des poëmes héroïques. Il a voulu exprimer, avec le prestige de la poésie, l'action politique des Cabinets européens sous la pression de l'élément révolutionnaire. Je regrette de ne pouvoir citer ici un passage qui donnerait une idée de cette conception si neuve et si large à la fois; mais le manuscrit ne m'est point resté, et je ne l'oserais de mémoire.

« Le poëte représente ce nouvel et terrible élément qui domine aujourd'hui toute politique, comme l'un de ces géants de la terre, prêts à s'armer contre les dieux et à escalader le ciel. Il va, dit-il, dans les sombres demeures qu'il habite, attisant les flammes des brasiers; chaque fois qu'il dresse sa tête horrible à la lumière, le monde frémit d'épouvante, les trônes s'écroulent, les dynasties s'anéantissent; le sol tremble sous ses pas; irrésistible comme le destin, il marche en emportant dans son tablier les cendres de l'Europe.

« Pour le poëte, tous les événements accomplis depuis soixante ans dans la politique n'ont été que la continuation de la même guerre avec des chances inégales entre l'ancien ordre de choses et l'anarchie, celle-ci empiétant chaque fois un peu plus et agrandissant toujours son domaine. Toutes les alliances ou les querelles des princes et des divers États n'ont eu à ses yeux d'autre but que de combattre ensemble l'ennemi commun ou que de le contenir et de l'apaiser par des concessions apparentes, et en feignant d'arborer ses couleurs. Ainsi le poëte pénètre d'un regard profond les secrets mobiles des gouvernements européens, et, sous les paroles diplomatiques, comme sous les

voulait revoir la Grèce, ce pays dont il aurait pu dire ce que le poëte latin disait de sa belle : *Nec tecum, nec te sine vivere possum;* il eut la consolation de la revoir, mais ce ne fut pas pour longtemps. Il quitta Paris en 1862, passa quelques mois à Athènes; puis s'embarqua pour Smyrne où la mort le surprit. Un Grec qui l'a personnellement connu, et qui l'a beaucoup aimé, nous écrit à ce sujet :

« A. Soutzos voyageait constamment. En Grèce, il était le plus souvent cité devant les tribunaux pour ses écrits excitant à la haine et au mépris du gouvernement. Une constitution libérale était son rêve; les Bavarois étaient son cauchemar, et il ne contribua pas peu à leur expulsion de la Grèce.

« Personne n'était plus populaire que lui ni plus fêté par les colonies grecques qu'il parcourait de temps à autre; mais il souffrait du mal du pays; il retournait en Grèce pour repartir peu après, dégoûté de l'état des choses. Cependant il était si aimé de la foule, malgré ses excès de langage, que maintes fois, à la veille d'être arrêté pour délit de presse, la police le faisait avertir secrètement de quitter le pays; car, une fois, un mandat d'arrêt lancé contre lui, au sujet d'une de ses satires, n'avait pu être mis à exécution, le peuple ayant pris son poëte sous sa protection. Ses procès faisaient tant de bruit, que le gouvernement aimait mieux fermer les yeux à sa fuite. Le gouvernement du roi Othon avait cependant commencé par tenter de se l'attacher. On l'avait nommé poëte lauréat et historiographe du règne du roi

programmes officiels, il se plaît à démêler les vrais sentiments. On est surpris, en le lisant, que la poésie puisse trouver des prestiges pour de telles réalités, et l'on admire d'autant plus son art exquis et son talent vraiment magistral.

« Alexandre Soutzos avait déjà publié un recueil intitulé : *Souvenirs poétiques de la guerre d'Orient*, mais ce n'était pas même une ébauche informe de son poëme, c'était plutôt une série de fragments dont quelques-uns ont pu y trouver place. »

On nous pardonnera, j'espère, la longueur de cette note; nous serions heureux que ces renseignements, qui paraissent si précis, pussent aider à découvrir ce dernier poëme de Soutzos, qui paraît ou perdu ou du moins ignoré.

Othon, comme Racine pour Louis XIV, mais il ne remplit jamais ces fonctions, non plus que celles de professeur de littérature et de poésie à l'Université d'Athènes, où il ne professa jamais, car l'esprit de conduite lui a toujours manqué.

« Il ne faisait aucun cas de l'argent qu'il gagnait par ses ouvrages. Il le dépensait, en objets frivoles, comme un enfant fait pour des jouets, ou magnifiquement, dans le but de consacrer le souvenir d'une des gloires de sa patrie. A Athènes, il a élevé à ses frais un beau mausolée à la mémoire du Bataillon sacré (τοῖς Ἱερολοχίταις), qui mourut bravement en Moldavie lors de l'insurrection grecque de 1821, et que commandait son frère Démétrios. On sait que ce bataillon était composé des jeunes gens appartenant aux meilleures familles grecques. C'est ainsi qu'il dépensa une fortune qui avait été considérable; et, bien que tous les Grecs tinssent à honneur de ne le laisser jamais manquer de rien, il était tombé dans la misère et ne vivait plus que de charités déguisées. »

Il mourut misérablement, de la mort des poëtes, à l'hôpital grec de Smyrne, où il était de passage. Il venait de France, et se proposait de faire le voyage de Jérusalem. C'était au mois de juin 1863. La communauté hellénique lui fit des obsèques magnifiques, et dernièrement on s'occupait de lui élever par souscription un monument dans le cimetière grec de cette ville.

Sa mort fit une grande impression à Athènes. L'Assemblée nationale de 1863 décida presque à l'unanimité qu'une statue lui serait élevée, et que ses ouvrages seraient publiés aux frais de l'État. Mais ni l'une ni l'autre de ces décisions n'a encore reçu son exécution; la seconde surtout serait bien importante, car la plupart des œuvres de Soutzos, étant toutes d'actualité, sont dispersées et devenues d'une extrême rareté. Quelques-unes ont été récemment réimprimées, mais une édition complète de ses œuvres serait à désirer, et ce travail est bien fait pour tenter quelqu'un de ces écrivains grecs qui portent si haut le culte des gloires de leur patrie. Quoi qu'il en soit, personne jusqu'ici n'a, à notre connaissance, songé à réclamer l'exécution de cette loi,

et le grand poëte lyrique et satirique, celui qui a eu l'honneur d'être appelé tour à tour *le Père de la poésie grecque moderne* et *le Poëte national de la Grèce*, celui qui fit de si louables et de si poétiques efforts pour rendre à son pays le rang qu'il doit avoir dans le monde et à la langue moderne des Grecs un peu de cette richesse qu'elle avait dans l'antiquité, repose enfin, après une vie si agitée, sur une terre non pas absolument étrangère, car l'Ionie est grecque de cœur et de tradition, mais sur une partie de la terre hellénique encore possédée par les Turcs. Espérons qu'un jour viendra où les restes d'Alexandre Soutzos n'auront pas besoin d'être transportés à Athènes pour reposer sur la terre de la Grèce.

Nous ne saurions terminer cette étude sur l'un des principaux poëtes grecs modernes sans ajouter quelques mots sur l'influence que son talent a pu avoir sur la langue et la poésie grecque de nos jours. Le caractère particulier de la langue et de la versification de Soutzos est une extrême clarté et une grande simplicité; on sent chez lui un esprit net qui sait ce qu'il veut dire et qui le dit bien. On sent aussi un homme qui connaît bien, qui a beaucoup étudié, et qui possède à fond la langue française du dix-huitième siècle, la langue de Voltaire et de Rousseau, et qui a cherché à faire passer en grec les principales qualités de netteté et de clarté de notre langue. L'influence du génie français se voit dans son style. Cela pourrait lui être compté comme un défaut par ses compatriotes; on nous pardonnera de le regarder comme une qualité. Du reste, défaut ou qualité, l'influence française, au moins au point de vue de la littérature et de la langue, avec sa netteté, sa précision et sa clarté, est générale à présent, à ce point qu'un homme de grand esprit et d'un grand tact littéraire, Prosper Mérimée, a pu dire avec vérité qu'aujourd'hui on écrivait en français dans toutes les langues de l'Europe. Pour Alexandre Soutzos, la facilité extraordinaire n'était pas de la négligence; il travaillait beaucoup, toujours, et partout, dans les promenades publiques, au théâtre, dans la rue, sans se préoccu-

per des témoins ou des curieux qu'il pouvait avoir autour de lui, toujours absorbé dans ses pensées. C'était un véritable ouvrier de style, et M. Roussy, qui a travaillé avec lui à la traduction d'un de ses poëmes, raconte jusqu'à quel point il poussait la recherche et le scrupule de la précision.

« Un mot, dit-il, le préoccupait à l'excès; il en voulait connaître toutes les nuances, les plus imperceptibles et les plus délicates, et discutait jusqu'à se fâcher si l'on combattait ses scrupules ou si on passait trop vite condamnation. Parfois, si l'expression française dépassait, par l'image ou par l'énergie, l'expression grecque, si elle précisait la pensée avec plus de netteté, il refaisait son vers, sa strophe même, jusqu'à ce qu'il eût atteint ce niveau supérieur et ce perfectionnement. Il croyait que le grec moderne était susceptible de ressaisir toutes les richesses de l'ancien, sans perdre le caractère nouveau que notre civilisation actuelle y avait nécessairement imprimé, et il travaillait dans ce but. Ses efforts ne furent pas sans succès, et aucun de ses compatriotes ne contribua plus que lui à faire de la langue moderne une langue littéraire capable de répondre à tous les sentiments de l'âme comme à toutes les idées de l'esprit. »

Il faut aussi défendre Alexandre Soutzos du reproche d'athéisme et d'irréligion qui lui a été fait quelquefois, au sujet de l'imitation en vers d'une chanson de Béranger, qui avait été mal interprétée par ses compatriotes. Le sentiment religieux était profond dans le cœur d'A. Soutzos, comme dans celui de tous les Grecs, et sa pièce *sur Dieu*, imitation du *Dieu des bonnes gens*, de Béranger, n'avait pas été dans son intention une boutade irrévérencieuse contre la Providence, mais seulement une manière de dire de bonnes vérités à ses compatriotes et de leur faire la leçon. Indépendamment des témoignages que l'on pourrait tirer de l'ensemble de ses œuvres, le projet pieux de sa dernière heure, celui d'un pèlerinage à Jérusalem, suffirait pour affirmer la sincérité de sa foi. Peu de jours avant de quitter Paris, M. Roussy raconte que, pressé

de laisser quelques vers sur un album, à titre de souvenir, il avait écrit les suivants :

« Grand et salutaire dogme de l'Immortalité! à l'aspect d'un temple qui nous rappelle tes promesses, nous sentons nos cœurs consolés, et le clocher aérien, en perçant les nues, brille comme un phare à nos yeux au fond du port céleste. Battus par les vents, ballottés par les vagues, au milieu des écueils et des récifs, nous pressons d'une main fortifiée par l'espérance la barre du gouvernail, pour gagner le rivage lointain. »

L'accent de ces vers est sincère, et c'est du fond de sa pensée que les écrivait le poëte, déjà gravement malade, et qui sans doute avait le pressentiment de sa fin prochaine.

Enfin, on nous permettra, pour finir, de citer quelques vers touchants, qui sont comme le testament poétique d'A. Soutzos. Ce serait mal connaître Soutzos que de ne voir en lui qu'un poëte satirique et mordant. Il avait plus d'une corde à sa lyre, et la pièce suivante, choisie entre plusieurs autres, montre que la corde tendre ne lui manquait pas.

Voici cette pièce, dans laquelle il répond d'avance au reproche qu'il pressentait qu'on lui ferait un jour d'avoir été surtout un satirique impitoyable pour les travers de ses compatriotes. Elle est intitulée :

MES DERNIERS VERS.

Allez, mes derniers vers, vêtus de deuil ! — Allez, tristes échos d'une lyre mélancolique ! — Dites adieu, mes enfants, et pour toujours, à la patrie, — à mes amis, à la Gloire et aussi à l'Espérance ! — Si, avec le temps, vous trouvez, par hasard, quelque ami fidèle, — désireux de connaître quel était le cœur de votre père, — montrez lui seulement son zèle incommensurable — pour la liberté. — « — C'était un poëte comique, diront quelques gens, qui — s'est permis de railler tout, même Dieu, le Poëte de la création ! — Il a répandu toute la bile d'Archiloque contre les vivants. — La mémoire du satirique, votre père, est méprisée chez nous. »

— Répondez alors à ces méchants : — « Il était l'ennemi du mal et non des hommes ! » — « Son âme, ajouteront-ils, eut-elle donc une pensée généreuse ? — Tant de sarcasme avait-il un but utile ? — Ce railleur impitoyable a-t-il donc eu pitié de quelqu'un ? » — Répondez : « — Lorsqu'il voyait la frêle barque de sa patrie voguer au milieu des écueils et loin du port, — Lui aussi, il savait pleurer ! » — O vous, mes rares contemporains, dont j'ai pu — tourner la sympathie sur les malheurs de la patrie, — O vous, protecteurs de ma muse, ne laissez pas tomber dans l'oubli — ce rôle tragique que j'ai joué ! — Dites à vos enfants que, moi aussi, j'ai souvent donné — des louanges et des larmes à notre malheureuse patrie ! »

Voici la liste des ouvrages d'Alexandre Soutzos, que nous avons pu nous procurer :

1829. *Histoire de la Révolution grecque*, par M. Alexandre Soutzos, témoin oculaire d'une grande partie des faits qu'il expose. — Paris, Firmin-Didot, libraire-imprimeur du roi et de l'Institut. 1829, in-8° de 466 pages.

Vers 1830. Ὁ Ἄσωτος, κωμῳδία εἰς πέντε πράξεις. — Ἐν Ἀθήναις. — Une seconde édition a paru à Athènes en 1865.

1833. Πανόραμα τῆς Ἑλλάδος. 2 volumes in-8. — Une seconde édition de ce recueil parut à Leipzick, en 1835, avec des notes et un Glossaire en allemand.

1835. Ὁ Ἐξόριστος. — Roman. 2 volumes in-8.

1839. Ὁ Περιπλανώμενος, ποίημα εἰς ᾄσματα τρία. Μενιππεία τις ποιήσις καὶ ἡ Ἀγγελία, Ἀθήνησιν. — 1 vol. in-18 de 232 pages.

1839. Ἡ Προανάκρισις καὶ προφυλάκισίς μου κατὰ τὴν 15, 16, 17, Αὐγούστου. — Ἐν Ἀθήναις. In-8°. Brochure en prose de 29 pages, datée d'Athènes, 18 août 1839.

1839. Ἀπολογία Ἀλεξάνδρου Σούτσου, συντεθεῖσα διὰ τὴν δικάσιμον ἡμέραν. — Ἐν Ἀθήναις. In-8°. Brochure en prose de 43 pages, datée du Pirée, 25 décembre 1839.

1843. Ὁ Πρωθυπουργὸς καὶ ὁ Ἀτίθασσος Ποιητής, δράματα πολιτικά. — Ἐν Βρυξέλλαις. 1 vol. in-18 de 333 pages.

1844. Ἡ Μεταβολὴ τῆς τρίτης Σεπτεμβρίου, εἰς φυλ-

λάδια πέντε. — Ἐν Ἀθήναις. 1 vol. in-8° de η' et 194 pages.

1844. Πανόραμα τῆς ἐν Ἀθήναις ἐθνικῆς συνελεύσεως. — Ἐν Ἀθήναις. — Brochure in-8° de 38 pages.

1845. Σατύρα πρώτη. Κάτοπτρον τοῦ ἔτους 1845. — Ἐν Ἀθήναις. In-8°. Satire en vers de 24 pages.

1848. Ἡ Ἑλληνεργεσία. — Ἐν Ἀθήναις. Brochure in-8° de 22 pages.

1849. Ἡ Παλαία καὶ νέα Ἑλλάς. — Ἐν Ἀθήναις. — In-8°. Recueil de diverses pièces de vers intitulées : Αἱ Ἀθῆναι. — Ὁ Μαραθών. — Αἱ τέσσαρες Γυναῖκες. — Αἱ πέντε τῆς Ἑλλάδος ἐποχαί — et d'un dialogue en prose entre Aristoboulos et Phygopatridis.

1850. Ἡ Τουρκομάχος Ἑλλάς, ποίημα ἐπικὸν εἰς ᾄσματα δώδεκα. Τόμος πρῶτος περιέχων ᾄσματα τέσσαρα. — Ἀθήναις. In-8° de 255 pages. — C'est tout ce qui a paru de ce curieux poëme dont une seconde édition populaire vient d'être donnée à Athènes en 1873.

1852. Ὁ Περιπλανώμενος, ᾆσμα τέταρτον καὶ τελευταῖον. Τὸ Συνταγματικὸν Σχωλεῖον, κωμῳδία εἰς πράξεις πέντε. — Διθύραμβος πρὸς τὸν Λαὸν τῆς ἐλευθέρας καὶ τῆς δούλης Ἑλλάδος. — Αἱ Ἀθῆναι, ἐλεγεῖον. — Ὁ Μαραθών, ἡρωελεγεῖον. — Ἐν Ἀθήναις. 1 vol. in-8° de 200 pages.

1853. Ἀληθὴς φάσις τοῦ Ἀνατολικοῦ Ζητήματος. — Ἀθήναις. Broch. in-8° de 20 pages.

1857. Ἀπομνημονεύματα ποιητικὰ ἐπὶ τοῦ Ἀνατολικοῦ πολέμου, — ἔκδοσις δευτέρα, εἰς ἣν προστίθεται ᾠδὴ τοῦ αὐτοῦ ἐπὶ τῆς στέψεως τοῦ Αὐτοκράτορος τῆς Ῥωσσίας Ἀλεξάνδρου τοῦ Β'. — Ἀθήναις. 1 vol. in-8° de 232 pages.

1858. Ὁ Περιπλανώμενος, ποίημα λυρικὸν εἰς ᾄσματα τέσσαρα. — Ἡ Ἀγγελία. — Τὰ Δικαστικὰ τῶν Ἐτῶν 1839-1840, καὶ 1852. — Ἔκδοσις πρώτη τοῦ ὅλου. — Ἀθήναις. 1 vol. in-8° de 245 pages.

A ces ouvrages, publiés en Grèce, il faut ajouter le poëme inédit *de la Guerre d'Orient, ses causes et ses résultats*, dont parle M. Jules Roussy, et la traduction en français d'une brochure politique publiée à Athènes, en grec, en 1860, sous le titre de *Canaris incendiant le système*. Ce dernier ouvrage est resté, croyons-nous, inédit.

NOTE

SUR LA TRANSCRIPTION

DES MANUSCRITS GRECS

AU COUVENT DE GROTTA-FERRATA

PAR

M. L'ABBÉ TOUGARD.

Plusieurs des faits qu'on va lire ont été résumés dans un volume qui vient de paraître (1). Ce résumé a engagé M. Egger à me demander sur ce sujet quelques pages pour l'*Annuaire*. Je vais faire de mon mieux pour répondre au zèle et à la bienveillance de notre illustre et vénéré confrère, et ne pas rester au-dessous du savant recueil où il m'offre une place.

« La ville de Frascati, située à 12 milles de Rome, remplace, suivant une opinion très-répandue, l'ancienne ville de Tusculum, dont la campagne voisine garde encore le nom. A un mille environ, en tirant vers le midi, où fut jadis la maison de plaisance de Lucullus *ad aquam Crabram*, se présente le célèbre monastère nommé dans le pays *Grotta-Ferrata* (en latin *Crypta-Ferrata*). Ce nom lui vient, selon

(1) *Quædam de scribarum arte*) p. 59-61 du volume *Quid ad profanos mores dignoscendos augendaque lexica conferant Acta SS. græca Bollandiana, indagavit, digessit, exposuit* A. TOUGARD. Thèse pour le doctorat ès lettres.

les uns, d'une grotte habitée par les moines, et fermée de barreaux de fer, assure-t-on; suivant d'autres, de l'abondance du fer qu'on trouve en ce lieu-là (1). »

Le couvent de Grotta-Ferrata fut fondé vers la fin du dixième siècle par saint Nil, communément surnommé *le Jeune*, pour le distinguer de saint Nil, anachorète et docteur de l'Église au quatrième siècle.

S. Nil le Jeune se distingua par son activité à transcrire les manuscrits. « Depuis le matin jusqu'à la troisième heure, nous dit son biographe, il copiait rapidement et élégamment; *il usait d'un genre d'écriture particulier, fin et compacte,* et chaque jour il remplissait un cahier de quatre feuillets (2). »

Les détails soulignés sont d'autant plus remarquables, que les manuscrits grecs de cette époque sont écrits d'ordinaire en grands caractères fort marqués, comme m'en avertit mon collègue M. l'abbé Emm. Auvray, qui a naguère suivi à l'École pratique des Hautes-Études les cours de paléographie grecque, sous l'habile direction de M. Tournier.

Deux pages plus loin, nous voyons le saint « partir pour Rome à la recherche de quelques manuscrits ». Il lui vint sur ces entrefaites un disciple qui « en peu de temps apprit de lui l'art de la calligraphie, dont les principes sont difficiles à donner (δυσδιόρθωτον) ».

« Ce disciple, en arrivant chez le saint, lui avait dit : « Père, j'ai trois *nomisma;* que voulez-vous que j'en fasse? — Va, avait répondu Nil, et les donne aux pauvres; puis, prends ton psautier, et suis les commandements du Seigneur. » Et sur-le-champ l'autre fit ainsi... »

Mais, bientôt dégoûté de la vie monastique, il chercha noise au saint homme, et lui dit tout en colère: « Rendez-moi « mes trois *nomisma,* et je pars; car quelle nécessité avais-je « de les donner aux pauvres, si je n'en avais été persuadé

(1) Le P. J. Clé, Bollandiste, *Commentaire préliminaire sur la vie de saint Nil,* chap. 2 (*Acta SS.*, Septembris vii, 259, C., éd. Palmé).

(2) *Vie de saint Nil*, chap. 15 (Acta SS., *loc. cit.*, p. 271, C).

« par votre ordre? » Et le saint répond aussitôt : « Écris-« moi, mon frère, sur un lambeau de papier, que j'en re-« cevrai la récompense dans le royaume des cieux, et place « ce papier sur l'autel, et je te rendrai bientôt tes trois *no-« misma.* »

« L'autre, qui voulut voir d'où donc S. Nil aurait à lui remplir sa promesse, lui qui n'avait pas même une obole, écrivit de sa propre main ce que le saint lui demandait, et le mit sur l'autel. Et, l'ayant pris, l'homme de Dieu descend vers le couvent du château ; et, y ayant emprunté les trois *nomisma,* les donna avec charité au frère, lequel, les ayant reçus, s'éloigna, accomplit ce que le saint lui avait prédit, et mourut peu de temps après.

« Or Nil, notre frère saint, retourna dans sa grotte ; et, y demeurant avec grande patience et constance, en quelques jours il copia trois psautiers. Car on dit qu'il acheva alors chacun d'eux en quatre jours ; et il se libéra de la dette qu'il avait contractée selon le commandement du Sauveur (1). »

Il nous reste à faire quelques remarques sur ce curieux récit.

Toutefois, nous laisserons à de plus habiles le soin de déterminer la valeur précise de ces *nomisma.* Du Cange dit que le *nomisma* est le *solidus* ou sou d'or (2) ; mais il est sûr qu'il ne s'agit point ici d'une monnaie d'or désignée plus loin sous le nom de χρύσινα. S. Nil crut compenser chaque *nomisma*, et même sans doute en surpasser la valeur, en rendant en échange un manuscrit contenant les cent cinquante psaumes de David copiés de sa main. Cela prouve qu'à cette époque et en ce pays les livres n'étaient pas d'un prix excessif.

Les mots de notre texte, « avec grande patience et constance, » supposent que notre saint s'appliqua à l'ouvrage avec plus d'ardeur que de coutume. Il semble néanmoins qu'il eût pu achever un psautier en quatre jours, car il co-

(1) *Vie de saint Nil*, chap. 20 et 21 ; p. 274, E-275, A.

(2) *De inferioris ævi numismatibus*, cap. 78.

piait chaque jour une feuille in-4°, et, de son écriture fine et serrée, il est vraisemblable qu'il aurait pu renfermer tout le psautier en 32 pages, puisqu'il n'en occupe aujourd'hui que 64 dans un petit in-8° ordinaire (1).

Mais S. Nil ne se contenta pas d'être lui-même un copiste infatigable. Il y a lieu de croire qu'il fonda dans son monastère une école de calligraphie. Nous avons déjà vu qu'un disciple s'était venu mettre sous sa conduite pour apprendre cet art. De plus, en 986, il fit écrire par le moine Paul les lettres de S. Isidore de Péluse; et un autre de ses moines, nommé Néophytus, transcrivit en 992 les œuvres de saint Maxime (2).

Quoi qu'il en soit de cette école et de son existence, sur lesquelles les documents font défaut, un texte précis montre qu'au onzième siècle l'abbé de Grotta-Ferrata donnait à ses moines l'utile exemple de la transcription des livres. Ceci est vrai au moins pour S. Barthélemy, quatrième abbé, mort en 1065. Luc, son successeur comme septième abbé du monastère, écrit dans sa vie, au chapitre 17 :

« Cet homme admirable écrivait dans la perfection (εἰς κάλλος), comme un scribe, et d'une façon assez irréprochable pour ne donner aux délicats, en ce point, aucune prise pour la critique (3).

« J'en ai en main un témoin, ajoute en note le cardinal Maï. C'est un manuscrit écrit de la main du saint homme, comme une annotation autographe l'atteste à la fin. Je publierai ce manuscrit dans cette *Nouvelle Bibliothèque*. Ce manuscrit, je le répète, est fort élégamment écrit, et sans fautes la plupart du temps, sauf quelques-unes qui découlent de la manière de prononcer, par exemple des iotacismes... (4). »

Ces quelques notes suffiraient déjà à justifier l'éloge de

(1) Ἡ παλαιὰ διαθήκη, p. 574-638; *ed. Leandro van Ess.* Lipsiæ, Tauchnitz, 1855.

(2) D. MONTFAUCON, *Palæographia græca*, p. 104 et 105.

(3) *Patrologie grecque*, CXXVII, 493, B.

(4) *Ibidem*, note 7.

Montfaucon, qui dit de Crypta-Ferrata : « *Clara fuit olim Græcæ scriptionis officina* (1). »

Mais il se prouvera mieux encore peut-être par les précieux manuscrits que les temps modernes y ont recueillis.

Au seizième siècle, le cardinal Sirlet trouva à Grotta-Ferrata une collection de Vies des Saints manuscrites, qui furent portées plus tard dans la bibliothèque du Vatican (2).

Les Bollandistes, à leur tour, y prirent en 1661 la moitié du Synaxaire (3) de l'empereur Basile Porphyrogénète (du mois de mars au mois de septembre exclusivement), qui leur fut d'un grand usage pour leurs travaux (4). Le cardinal Pitra affirme en outre (5) qu'ils y revirent les manuscrits de Métaphraste, que Lipomani avait traduits.

Le 8 septembre 1685, parmi les obscurs fidèles qui encombraient la chapelle de Grotta-Ferrata, s'était humblement mêlé l'un des princes de l'érudition française. C'était Mabillon. Mais, à cause de la solennité du jour, l'infatigable explorateur ne put voir les richesses littéraires du couvent. Il s'en console en citant un auteur qui prétend qu'on n'y rencontre plus que quelques lambeaux de livres (6).

Toutefois Baillet, généralement exact pour les détails modernes, n'a pas craint de dire : « On y a vu une ample

(1) *Palæogr.*, p. 113.

(2) Le P. Henschénius, Bollandiste, *Commentaire préliminaire sur les SS. martyrs Maxime, Quintilien, et leurs compagnons*, chap. 5. (*Acta SS.*, April., II, 127, E.)

(3) A la page 1 du volume précité : *Quid ad profanos mores*, etc., j'ai dit que ce Synaxaire avait été écrit sur l'ordre de Basile le Jeune avant l'an 884. Il faut lire 984. Au reste, mon article est aussi exact que celui de Fabricius (X, 145, Harl.), qui ne l'est guère. D'ailleurs, les savants hésitent entre l'empereur Basile le Macédonien et Basile le Jeune (*Patrol. grecque*, CXVII, 9-18). Mais le dernier a pour lui de meilleures autorités, notamment celle des Bollandistes (*Acta SS.*, Martii, I, 127, C; 858, D).

(4) Le P. Papebroch, Bollandiste, *Vie du P. Bolland*, chap. 103. *Acta SS.*, Martii I, xxxvi, E; 858, D.

(5) *Études sur les Bollandistes*, p. 44.

(6) *Iter Italicum*, p. 87, en tête du *Museum Italicum*.

bibliothèque, mieux fournie de livres grecs, surtout à l'usage de l'Église, qu'en aucun autre endroit de l'Italie (1). »

Cette abondance de livres grecs s'explique parce que, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle et peut-être jusqu'à nos jours, on suivait dans ce monastère la règle de S. Basile (d'où les moines en sont appelés *Basiliens*), et qu'on y disait la messe en grec, mais suivant le rit romain.

Nous ne saurions mieux finir qu'en rappelant que dès le dix-septième siècle divers savants affirmaient que le monastère de Grotta-Ferrata était situé sur l'emplacement même où s'élevait jadis la *villa Tusculana* de Cicéron. Toutefois ce sentiment a été combattu par le P. Kircher et par l'abbé Capmartin de Chaupy (2). Cependant, naguère encore, le cardinal Maï tenait pour l'affirmative (3).

(1) *Vie de saint Nil*, chap. 7, col. 335 (édit. 1724, in-fol.).
(2) *La Maison de campagne d'Horace*, II, 235, et suiv.
(3) *Patrologie grecque*, CXXVII, 481, note.

LETTRES INÉDITES

DE

R.-F. PHILIPPE BRUNCK

SUR LES OUVRAGES GRECS QU'IL A PUBLIÉS

(1771-1776)

PAR M. E. COUGNY.

Il reste du savant helléniste Rich.-Fr.-Philippe Brunck une multitude de lettres. Elles ont été écrites à l'occasion des recherches et des études critiques qu'il a dû faire pour préparer les belles éditions grecques données par lui à partir de 1772-1776, date de la publication de ses *Analecta* (1).

Cette correspondance est l'histoire, écrite jour par jour, de ses nombreux et consciencieux travaux ; non-seulement

(1) Une grande partie de cette correspondance se trouve à la Bibliothèque nationale. C'est à M. Egger que je dois la connaissance de cette précieuse collection. Outre qu'il a bien voulu me donner à ce sujet des indications particulières, il a appelé l'attention du public sur cette « longue série de lettres autographes » dans une note de son deuxième article sur l'*Anthologie grecque* (*Journal des savants*, janvier et février 1874). Depuis, avec son obligeance ordinaire, il m'a confié une autre collection de lettres de Brunck, toutes autographes, à l'exception d'une seule, copiée par M. Dehèque, l'habile traducteur de l'Anthologie.

elle présente le tableau fidèle de ses efforts pour ramasser tous les matériaux qui pouvaient lui être utiles, mais elle peint à merveille son caractère passionné, inquiet, jaloux jusqu'à l'injustice, de sa supériorité et du succès des œuvres auxquelles il avait voué toute sa vie. Ne pouvant guère voyager ni s'absenter longtemps de Strasbourg, son pays natal et sa résidence habituelle, où le retenait sa charge de commissaire des guerres (1), il employait sa fortune, qui paraît avoir été considérable, à l'acquisition de tous les livres dont il pouvait avoir besoin. Il se composa ainsi une riche collection de la plupart des livres grecs dans les diverses éditions publiées depuis la Renaissance. Quelques-uns de ces livres avaient appartenu à des savants illustres qui en avaient enrichi les marges de leurs observations. Brunck, dans ses lettres, parle souvent de sa bibliothèque avec amour ; on y verra les détails d'une guerre à mort qu'il se propose de faire à de nombreuses tribus d'insectes σελιδηφάγων qui avaient élu domicile dans la galerie où elle était rangée; on y verra surtout l'expression éloquente de sa douleur quand un incendie porta le ravage dans son cher trésor. En même temps qu'il cherchait à contenter sa passion de bibliophile, son activité infatigable entretenait des relations suivies avec tous les érudits de l'Europe, et en particulier avec ceux de l'Allemagne. Ceux-là seuls sont pour lui (il le laisse trop voir) des savants dignes de ce nom.

Les lettres de Brunck conservées à la Bibliothèque nationale font partie des papiers Foncemagne. Elles vont du mois d'octobre 1771 à la fin de 1776, et se rapportent par conséquent à la publication des *Analecta*, recueil qui, comme on le sait, ne comprend pas seulement toute l'An-

(1) Fonctions correspondantes à celles d'intendant militaire. C'est le titre qu'il prend. V. la première lettre à M. de Foncemagne. Cependant Reiske, en tête de la lettre par laquelle il lui dédie son Lysias (1772), lui donne de plus les titres de conseiller du roi et de receveur des finances. *Brunkio* (sic) *V. I. Regis Christianissimi Consiliario, quæstori Fisci, et Rei bellicæ Commissario.*

thologie grecque, mais les gnomiques élégiaques tels que Solon, Tyrtée, etc., mais Callimaque, Théocrite lui-même avec Bion et Moschus, etc. Un certain nombre de lettres ont trait à l'édition d'Apollonius de Rhodes à laquelle Brunck songeait déjà et qu'il donna en 1780. Deux enfin contiennent des notes sur Oppien. Ces lettres sont toutes ou presque toutes adressées à M. de Foncemagne, membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1722, et de l'Académie française depuis 1737.

C'est le hasard qui fit de Brunck un helléniste; c'est aussi le hasard qui le mit en rapport avec M. de Foncemagne. Entré dans l'administration de la guerre presque au sortir du collége, il songeait peu à la littérature, et moins à la littérature grecque qu'à toute autre, lorsque des circonstances fortuites, — un séjour forcé en Allemagne, la connaissance qu'il fit d'un professeur de grec à Giessen, — réveillèrent en lui le goût des études classiques. Un des hommes les plus capables d'apprécier un pareil génie, M. Boissonade, s'est plu à peindre Brunck de retour à Strasbourg, après les campagnes de Hanovre, dans toute l'ardeur de sa passion nouvelle. Il nous le montre « âgé de plus de trente ans, pourvu d'une charge publique, allant, ses livres sous le bras, aux leçons particulières du professeur de grec à l'Université (1).» Brunck profita beaucoup de ces savantes leçons; il acquit une connaissance profonde du matériel de la langue et de ses lois. Dès lors sa résolution fut prise de consacrer aux lettres grecques la meilleure partie de ses loisirs. Depuis longtemps, en France et à l'étranger, on s'occupait de l'Anthologie. Récemment même, en 1754, un ami de Brunck, J.-Jacq. Reiske, avait publié trois livres de l'Anthologie de Céphalas, et ce recueil venait d'être réimprimé à Oxford, en 1766. Mais diverses tentatives pour donner une édition complète de ce recueil n'avaient pu aboutir. Brunck entreprit de réaliser enfin le projet conçu par tant de savants hommes, les Saumaise, les Guiet, les d'Or-

(1) Biogr. universelle, article *Brunck*.

ville, etc., et qui n'avait échoué que par la faute des circonstances.

Il avait eu pour condisciple au collége Louis le Grand, à Paris, Jean du Saulx (1), qui venait de publier sa traduction de Juvénal (1769), et avec qui il avait conservé les meilleures relations. Il s'ouvrit à lui de son dessein de travailler à l'Anthologie. Cette confidence faite à un ami fut l'origine de sa liaison avec M. de Foncemagne. Il se trouva que ce savant académicien, qui avait eu la passion du grec (2), avait fini par se livrer presque tout entier à des recherches sur l'histoire de France. Or, au temps de son grand amour pour la littérature grecque, il avait fait des travaux considérables en vue d'une édition nouvelle de l'Anthologie. Il ne s'agissait pas d'une édition complète (3) : les épigrammes obscènes devaient être d'autant plus scrupuleusement bannies de son recueil qu'il y joignait une traduction française. Chacun des poëtes qui lui fournissaient une ou plusieurs

(1) Brunck écrit toujours ainsi le nom de son ami, et c'est aussi l'orthographe suivie dans les Mémoires de l'Acad. des Inscriptions.

(2) En voici un trait caractéristique. Lorsque Vernage cessa d'exercer la médecine, on demandait à M. de Foncemagne qui il prendrait pour médecin : « Je prendrai Lorry, répondit-il; d'abord, il sait le grec... » V. les biographies. Toutes procèdent, pour la plus grande partie, de son éloge prononcé à l'Académie des Inscriptions, Pâques 1780, par Dupuy, secrétaire perpétuel (1777-1782).

(3) Dupuy (Éloge cité) s'est montré parfaitement renseigné sur les travaux de Foncemagne relatifs à l'Anthologie :

« Dès sa jeunesse, il avait commencé de travailler sur l'Anthologie, dans le dessein d'en donner sinon une édition complette (*sic*), du moins un recueil de ce qu'elle contient de plus piquant, avec une traduction française et des notes sur le texte. Mais il n'eut pas plutôt appris que M. Brunck, aujourd'hui notre confrère, s'occupait du même objet, qu'il lui offrit tout ce qu'il possédait en ce genre. Lorsque M. Brunck, au lieu des courtes notes qu'il a placées à la fin de son édition, publiera d'amples commentaires sur l'Anthologie, on saura par lui-même tout ce que lui a valu ce trait de générosité. » Ces commentaires n'ont pas été faits. Brunck a payé sa dette à M. de Foncemagne dans la préface des *Analecta*. V. plus bas.

pièces, chacun de ceux même à qui se rapportent des épigrammes de l'Anthologie, était le sujet d'une courte mais substantielle notice. De plus, il avait adopté l'ordre chronologique suivi depuis par Brunck, et son ouvrage, ainsi ordonné, devait former une sorte d'histoire de la poésie grecque. En apprenant de du Saulx, avec qui il était lié, que Brunck s'était donné à peu près la même tâche, il renonça à son travail, et mit généreusement à la disposition du jeune savant tous les matériaux qu'il avait recueillis. Ces matériaux considérables, traductions, commentaires, observations critiques, notices sur les auteurs, furent communiqués à Brunck par M. Dacier (Bon) qui vivait chez M. de Foncemagne, et tenait lieu de fils à cet excellent homme si cruellement éprouvé dans ses affections de famille (1). Élève chéri du vieil académicien, Dacier fut, on peut le croire, associé à ses travaux, notamment à ses études sur l'Anthologie. Ainsi, une partie des manuscrits de M. de Foncemagne sur cette matière étant d'une autre main que la sienne, il est permis de penser qu'ils sont de celle de son élève, qui peut bien aussi n'avoir pas été complétement étranger à la rédaction de ces divers écrits. En effet, lorsqu'on voit Dacier, cinq ou six ans après la mort de son maître et de son bienfaiteur, *communiquer* à l'Académie des Inscriptions *divers morceaux d'une traduction inédite de l'Anthologie* (2), et qu'on retrouve ces morceaux dans les manuscrits autographes de M. de Foncemagne, on peut croire ou que Dacier ne les donnait pas pour être son œuvre, ou bien qu'il s'attribuait tacitement sur ces opuscules certains droits d'auteur. J'ai soigneusement comparé avec les minutes de la main de M. de Foncemagne la seule partie de ces *diverses* communications qui ait été imprimée dans les Mémoires de la Compagnie, c'est-à-dire quatre ou

(1) Il avait perdu en peu de temps sa femme et son fils unique.

(2) *Mémoires*, t. XLVI, p. 289 et suiv. — En supposant un travail commun, quelle qu'ait été la part de Dacier, on s'étonne que dans ces communications à l'Académie il n'ait fait aucune mention de son maître et ami M. de Foncemagne.

cinq épigrammes sur Linus et Orphée, accompagnées d'une traduction française et de notes : je n'y ai constaté que des changements de peu d'importance des détails de rédaction. Les feuilles du manuscrit qui ne sont pas de la main de M. de Foncemagne ne sont que des *copies* dont les minutes, généralement chargées de ratures et de corrections, se trouvent auparavant dans le même volume. Seulement, au lieu de renvoyer, comme l'original, à l'Anthologie de Brodeau, la copie renvoie aux *Analecta græca* (sic) de Brunck : elle est donc postérieure à l'impression de cet ouvrage. Elle comprend les épigrammes sur les femmes poëtes, sur Homère et sur Hésiode.

Quoi qu'il en soit, tous ces papiers communiqués à Brunck furent fidèlement restitués par lui à M. de Foncemagne, qui, dès lors, en correspondance suivie avec le nouvel éditeur de l'Anthologie, joignit à ses propres manuscrits toutes les lettres, notes, observations qu'il reçut de l'helléniste de Strasbourg.

On voit par ce recueil un peu indigeste avec quelle ardeur patiente M. de Foncemagne s'était livré à ce travail de prédilection que sa mauvaise santé l'empêcha de mener à bonne fin, mais auquel il revenait toujours avec plaisir. Il prend pour base l'édition de Brodeau, probablement celle de 1600, qu'il cite, je crois, quelque part (1).

Je trouve des détails intéressants sur ce travail dans le brouillon d'une lettre sans indication d'aucune sorte, destinée peut-être à Capperonnier, peut-être aussi à quelque autre helléniste de l'Académie : car il y a çà et là, parmi

(1) En voici le titre complet : *Epigrammatum græcorum libri VII, græce, annotationibus Joannis Brodæi Turonensis, nec non Vinc. Opsopœi, etc., illustrati. Accedunt annotationes Henrici Stephani. Francofurti, apud Andr. Wecheli heredes,* anno MDC, in-fol. — La première édition est de 1549 ; elle est intitulée : *Epigrammatum græcorum libri VII, annotationibus Joannis Brodæi Turonensis illustrati, quibus additus est in calce operis rerum ac vocum explicatarum index diligentissime conscriptus. Ap. Froben, Basileæ*, 1549, in-fol.

les papiers que nous examinons, des notes d'écritures différentes, qui semblent bien être des réponses à des questions du genre de celles que pose M. de Foncemagne dans la lettre que voici :

« En lisant les *Extraits de Stobée* publiés par Grotius avec sa traduction en vers latins (1), j'y ai retrouvé quelques épigrammes de l'Anthologie que j'avois de mon côté déjà traduites en françois. Je les ai tirées de ce recueil où elles sont confondues parmi plusieurs fragments d'anciens poëtes grecs. Je vous les envoie avec la double traduction, en vous priant de juger la mienne, ainsi que le petit nombre de notes que j'y ai jointes.

« Ces notes auront le plus souvent pour objet de justifier la leçon que j'ai suivie, ou les additions que j'ai cru devoir faire au texte pour rendre ma traduction plus claire. Quelquefois je me permettrai de vous inviter à examiner si ma traduction n'est pas plus exacte que celle de Grotius. J'ose croire, en effet, que dans trois ou quatre endroits je suis plus heureux que lui. Mais il ne m'en paroît pas moins étonnant qu'avec la liberté de la prose, je n'ai pu me flatter que très-rarement d'avoir cet avantage sur un écrivain qui non-seulement a traduit en vers, mais de plus s'est imposé la gêne de suivre dans sa traduction la mesure de l'original. Quel homme que ce Grotius ! Théologien, politique, philologue : on ne saurait décider en quel genre il excella davantage, ni s'il est plus admirable quand il établit les preuves de la Religion et qu'il pose le fondement du droit public, ou quand, pour se consoler, dans sa prison, de l'injustice qui le persécute, il monte sa lyre sur tous les tons.

« Vous savez qu'il a traduit en vers toute l'Anthologie, que son précieux manuscrit est conservé dans la bibliothèque du collége des Jésuites (2), que le P. Berthier offrit, il y a quelques années, à l'Europe savante d'en procurer l'édi-

(1) *Dicta poetarum quæ apud J. Stobæum exstant, emend. et lat. carmin. reddita ab Hugone Grotio.* Paris, 1623, in-4°.

(2) De cette phrase on peut conclure que cette lettre est antérieure

tion, et que cette offre n'a tenté aucun de nos imprimeurs. L'échantillon que je vous adresse augmentera sans doute vos regrets. J'aimerois bien mieux qu'il servît à exciter l'émulation de ceux dont le peu de zèle pour les lettres grecques a retardé jusqu'ici l'exécution de ce projet. »

On le voit, M. de Foncemagne avait eu l'idée que Brunck, de bonne foi sans doute, s'attribuera plus tard (1), — son immense orgueil le jetait souvent en de pareilles erreurs, — de réunir les débris épars de la traduction de Grotius dont le hasard avait toujours retardé la *publication* complète. La *Bibliothèque choisie* de Jean Leclerc, le livre du P. Levassor, *de Epigrammate*, le recueil des Poésies de Grotius lui-même, publié à Leyde en 1629, et ses *Excerpta Stobæi* lui fournirent presque tout le troisième livre de Brodeau. Mais il ne pouvait se résigner à la fatalité qui privait le public de ce chef-d'œuvre. Voici ce qu'il écrivait le 17 mars 1760 à un des rédacteurs du *Journal de Trévoux* (le P. Berthier?) :

« Ne vous en prenez qu'à vous, mon Révérend Père, si l'on vous soupçonne d'avoir pour le moins fourni le fond de la lettre qui vous est adressée à la fin de votre dernier Journal (2). En nous apprenant, dans un article de celui du mois d'août 1751, que votre bibliothèque conserve l'exemplaire original de la traduction de l'Anthologie par Grotius, vous nous avez mis en droit de penser que celle du présent poëme *sur le Printemps*, dont vous aviez fait dès lors imprimer les quatre premiers vers, ne pouvoit guère venir que de vous. [Il y auroit, en effet, moins de raison de supposer que nous la devons à l'inconnu entre les mains de qui est tombée la copie dont parle M. Leclerc dans le septième tome de sa Bibliothèque choisie] (3). Quoi qu'il en soit, il suffit

à 1762, date de l'expulsion des jésuites. Cf. plus bas un extrait du *Journal de Trévoux* de 1751.

(1) Voir, ci-après : Note de Brunck sur les versions latines de l'Anthologie, et, auparavant, la lettre II.

(2) *Journal de Trévoux*, mars 1760, p. 763 et suiv.

(3) Phrase rayée dans le manuscrit.

que cet élégant morceau nous ait été communiqué par la voie de votre Journal, pour que les gens de lettres soient tenus de vous en faire des remerciemens. »

. . . .

« Toute longue qu'est déjà cette lettre, je ne puis me résoudre à la finir sans vous rappeler le projet que vous aviez conçu en 1751 (1) et que vous semblez avoir abandonné, de nous procurer une nouvelle édition de l'Anthologie avec la traduction entière de Grotius. Le public ne se rend point aux raisons qui vous en ont fait suspendre l'exécution. J'ose même vous assurer [au nom des gens de lettres] (2), que dans la capitale seule il existe encore un bon nombre d'amateurs de la littérature grecque qui ne sont pas indignes du présent que vous leur feriez, et j'augure assez favorablement de notre typographie pour croire que vous y trouveriez du côté du zèle et du talent tout ce que demande une pareille entreprise. Je dirai plus : il est aujourd'hui tel im-

(1) Voici le passage du *Journal de Trévoux*, août 1751, p. 1793, auquel il est fait allusion ici : « On conserve depuis quatre-vingt-six ans, dans la bibliothèque du Collége des Jésuites de Paris, la version de Grotius, et, sur les instances de quelques gens de lettres, qui s'intéressent encore à l'antiquité grecque, nous publions aujourd'hui la notice de cet ouvrage. Si le siècle étoit un peu plus vif pour les études solides, s'il ressembloit dans ce genre aux deux siècles qui l'ont précédé, nous ne balancerions pas à donner l'édition entière d'un morceau si estimable. Mais qui peut dire aujourd'hui, comme Pindare, à des vers grecs ou même à des vers latins : « Embarquez-vous, mes vers, sur tous les vaisseaux; allez jusqu'aux extrémités de la terre ? » Et quelle seroit la typographie assez zélée ou assez téméraire pour se charger d'une telle entreprise ? Renonçons donc à ces idées, et demandons encore grâce pour le latin et le grec que nous serons obligés de citer dans cet article. Ceux qui n'ont nul commerce avec Rome et Athènes sont priés bien instamment de ne point s'arrêter ici. Il y a une jolie épigramme grecque où l'on fait parler ainsi une fontaine : « Si vous avez du cœur, buvez de mes eaux ; si vous êtes lâches, n'en buvez pas ; ma liqueur est mâle, elle ne doit plaire qu'aux hommes. Les lâches ne doivent puiser que chez eux-mêmes. » *Anthol.* Planud., I, c. LXV, 3 ; *Anthol.* Didot, IX, 38.

(2) Mots rayés.

primeur aussi capable de s'en charger par honneur et par goût, comme homme de lettres lui-même, que de l'exécuter comme artiste, avec la plus grande intelligence. Sa réputation me dispense de vous le nommer (1). »

[« Si jamais vous vous déterminez à reprendre cet ancien projet, permettez que je vous avertisse que vous avez à Paris deux riches dépôts (2) d'où vous pourrez tirer de quoi perfectionner considérablement l'ouvrage : l'un est la bibliothèque d'un savant du premier ordre qui a recueilli un grand nombre d'excellentes notes de différentes mains sur l'Anthologie, entre lesquelles les siennes ne sont pas les moins précieuses; et l'autre, celle d'un magistrat homme de lettres qui conserve l'original de celles de Saumaise (3), dont M. Leclerc autrefois désiroit si fort d'avoir une copie, et je vous réponds que tous deux saisiroient avec empressement l'occasion d'être utiles à la littérature, en vous faisant part de leurs richesses. Que n'ont-ils aussi cet autre exemplaire dont parle le même M. Leclerc, à la tête duquel étoient des *Prolégomènes* de Grotius sur l'Anthologie! Mais je pense que, s'il y a moyen de faire sortir des ténèbres ce précieux manuscrit, c'est d'annoncer le projet de votre édition comme prêt à s'exécuter. Celui qui en est dépositaire seroit peu digne de posséder ce trésor, s'il ne s'empressoit de vous le communiquer. »]

« Je suis, avec autant d'estime pour l'étendue de vos connoissances que de respect pour votre personne, mon Révérend Père, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« A Paris, le 17 mars 1760. »

(*Sans signature.*)

(1) En note, d'une écriture un peu tremblée, mais de la même main : « M. Guérin vivoit alors. » — Tout ce qui suit, et que nous avons placé entre crochets, après avoir été chargé de ratures, a été biffé.

(2) Foncemagne avait d'abord écrit « cabinets ».

(3) V. dans la préface des *Analecta* de Brunck, p. xv, un extrait de la Vie de Saumaise, par Philibert de la Mare.

M. de Foncemagne pouvait espérer que son appel serait entendu. Mais, deux ans après, les Jésuites étaient bannis de France, leur bibliothèque de Paris dispersée, et la publication de l'Anthologie de Grotius semblait indéfiniment ajournée, lorsque, en 1795, cette précieuse traduction fut imprimée par les soins de Jérôme de Bosch, ainsi que les *Prolégomènes* dont parlait Leclerc, et dont la perte possible causait tant de soucis à M. de Foncemagne (1).

Par ces trop rares débris, on voit combien il est regrettable que cet ami zélé de la littérature grecque n'ait pas conservé ses lettres avec le même soin que celles de Brunck. En voici encore une toute charmante; avec deux ou trois autres, c'est jusqu'à présent tout ce que nous en avons pu découvrir. Celle-ci se rapporte au temps où il était encore sous-gouverneur du duc de Chartres (2). Tout occupé de son travail sur l'Anthologie, et l'on peut dire tout plein de son sujet, il emprunte à une petite pièce de ce recueil la forme d'un gracieux remercîment aux médecins qui ont soigné son élève :

(Mardi matin) (3).

Je n'eus point de nouvelles hier, Monsieur : cependant je ne soupçonne pas M. Petit d'avoir laissé dans sa poche la lettre dont il avoit bien voulu se charger pour vous. Heureusement j'ai su d'ailleurs que tout alloit à merveille, et j'apprens ce matin que M. le duc de Chartres doit être purgé aujourd'hui pour la 2e fois. Cette 2e médecine a l'air de l'audience de congé de la Faculté. Avant qu'elle se sépare, je veux lui offrir un dernier hommage, dans la langue de vos bulletins. Une épigramme de l'Anthologie m'acquittera.

(1) Anthologia græca cum versione latina Hugonis Grotii, edita ab Hieronymo de Bosch. Ultrajecti, e typographia B. Wild et J. Altheer, MDCCXCV; gr. in-4°, avec un beau titre gravé et le portrait de Grotius.

(2) Plus tard duc d'Orléans, père du roi Louis-Philippe.

(3) Sans autre indication.

Cette épigramme a été faite originairement pour Oribaze, médecin de l'empereur Julien : avec un léger changement (1), j'en fais une inscription qu'on pourroit mettre au bas d'un groupe ou d'un tableau qui représenteroit les deux docteurs. Je les désigne par la qualité de fils d'Esculape.

Τῶν Ἀσκληπιάδων τὴν ἀθανάτην διὰ τέχνην,
Πολλάκι δειμαίνουσα μίτους ἀνεβάλλετο Μοίρη.

Imitation en vers ïambes.

Asclepio geniti, proles non degener,
Cùm sæpius Orcum spe frustrarentur sua,
Ægrè ferentes Parcæ operam se perdere,
Quidni irritas, aiebant, abjicimus colos (2)?

Au lieu du 2e vers, on peut lire :

Hiantis Orci cum spem sæpe fallerent.

Pour traduire littéralement, il faudroit dire :

Propter artem Asclepiadum, morti inimicam,
exterrita (indignata) *sæpius Parca colos abjecit.*

Tous ces documents réunis forment un gros volume in-folio. En tête, sur une feuille blanche, détachée évidemment d'une lettre de Brunck (elle porte le nom de M. de Foncemagne écrit de sa main), se trouve cette indication un peu vague qui est bien certainement de la main de M. de Foncemagne : « 15 feuilles du 2d vol. — L'ouvrage en étoit là, lorsque M. Brunck est parti pour Vienne. Depuis son retour à Strasbourg, il m'a fait plusieurs envois : 1° six feuilles; 2° 7 feuilles; 3° 5 feuilles. » Le recueil des lettres

(1) Voici l'épigramme originale : Εἰς τὴν Ὀρειβασίου βίβλον·
Δίου Ὀρειβασίου, τὸν ἀθανάτην διὰ τέχνην
Πολλάκι δειμαίνουσα μίτους ἀνεβάλλετο Μοίρην.
(*Anthol.* Jacobs. ἀδέσποτ., 586; *Anthol.* Didot, IX, 199).

(2) Cf. le distique de Grotius, *Anth.* Didot, *ibid.*

porte ce titre : « Lettres de M. Brunck sur les différents poëtes dont il a recueilli les ouvrages dans son Anthologie : 1771-1772; 1773-1774; 1775-1776 (1). » Les plus nombreuses sont des années 1772 et 1776. Vers la fin de 1772, et pendant une partie de 1773, Brunck fut chargé d'une mission en Autriche. Durant plusieurs mois, la publication de l'Anthologie est à peu près suspendue; la correspondance languit. Il n'y a que deux lettres datées de Vienne.

On connaît l'homme sérieux, l'aimable savant que Brunck prit pour le confident de ses travaux. Dans une longue suite de lettres, l'éditeur de l'Anthologie se montre plein de reconnaissance pour ce généreux patron; il témoigne aussi la plus tendre affection pour M. Dacier; enfin il n'oublie jamais du Saulx, son ancien camarade d'école. Ces sentiments honorent son cœur. Mais on ne peut s'empêcher de remarquer son injuste dédain pour l'érudition française, qui, depuis plus d'un siècle, était représentée par une société savante (2), sans rivale en Europe. Ses boutades à cet égard sont suivies parfois de palinodies assez plaisantes, qui ne font pas grand honneur à son caractère. Ainsi, après avoir traité assez cavalièrement la science de Capperonnier, quand il voit que M. de Foncemagne tient ce savant en haute estime; quand il s'aperçoit aussi qu'il peut avoir besoin des bons offices de ce conservateur de la Bibliothèque du Roi, il change de ton; sa roideur s'assouplit : M. Capperonnier devient une autorité pour lui; il prie qu'on ne manque pas de communiquer ses feuilles à M. Capperonnier; il attend avec impatience les observations de M. Capperonnier. Il se corrigera avec plus de naïveté, je ne veux pas dire d'impudence, à l'égard de M. de la Nauze. Cet

(1) Cette indication pourrait bien être de Dacier. Il ne faut pas oublier que toute cette collection de papiers porte son nom au dos; plusieurs volumes in-fol. Nous verrons plus loin qu'il en était le *dépositaire*.

(2) L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

académicien avait écrit des ***Mémoires sur les chansons de l'ancienne Grèce***. Brunck, arrivé dans son recueil aux scolies ou chansons de table, relève avec rudesse quelques erreurs du savant français qu'il croit mort depuis longtemps. Puis, tout étonné d'apprendre par l'*Almanach royal* (1) que celui qu'il a flagellé comme un grimaud est encore son confrère à l'Académie, il a peur de s'en faire un ennemi : il voudrait bien rattraper la lettre où il s'est montré si peu respectueux. En revanche, il a toujours de « tendres compliments » pour Dacier. Il parle longuement, à plusieurs reprises, de la traduction d'Élien (2), non toutefois sans une pointe de malice. Cet ouvrage lui paraît sans doute un titre un peu mince aux suffrages de la docte compagnie qui vient d'en admettre l'auteur parmi ses membres : il l'a donné à lire à sa femme. Du reste, les contradictions avec lui-même ne lui répugnent guère; elles lui échappent peut-être sans qu'il s'en doute. Ainsi, après avoir dit qu'il ne compte guère sur la France pour la vente de son Anthologie, dont huit cents exemplaires seulement seront livrés au commerce, il prie quelques jours plus tard M. de Foncemagne de s'intéresser à l'édition des Orateurs grecs de Reiske, qui ne pourra guère s'écouler en Allemagne (3).

(1) V. ci-après *Lettres*, n. II, et les notes.

(2) *Hist. variée*. Cette traduction parut en 1772. Cette même année Dacier fut reçu membre de l'Académie des inscriptions.

(3) Lettre IV, 24 janvier 1772. Le Lysias de Reiske (*Lysiæ quæ supersunt*, etc., 6 vol. in-8, Lips., 1772) est dédié à Brunck. Cet Allemand se montre, dans la dédicace de cet ouvrage, assez favorable à la France. « *Aliæ si quæ sunt nationis gallofrancicæ virtutes, quæ sunt et numero multæ et præclaræ, est utique meo judicio in primariis earum illa vestratium mirifica officiositas, amicorum studiis liberaliter inservire contendens.* » Cette obligeance délicate, il la loue en particulier chez Brunck et Capperonnier. « *Macte vero tu, Bruncki, et tu, Capperoneri, et quotquot vestri sunt similes, hac vestra liberalite, qua nil cunctamini rogantibus amicis literariarum opum, si quid penes vos sit, quo illi indigeant, id impertire.* »

Et pourtant l'esprit allemand se trahit encore. Reiske, vers la fin de cette épître, répète lui-même le vieux refrain teuton sur la pauvre

En somme, Brunck vaut mieux, croyons-nous, que l'opinion qu'on pourrait se faire de lui d'après cette correspondance. Son orgueil est excessif sans doute, excessif aussi, au moins parfois, le soin qu'il prend, à grand renfort de flatteries, de ménager les personnes dont il croit avoir besoin. Mais, au demeurant, son orgueil n'est pas de la vanité, et l'adulation chez lui est heureusement maladroite; elle s'accommode mal avec son caractère ardent, fougueux au point qu'il ne pouvait trouver assez de sang-froid pour corriger ses épreuves d'imprimerie de façon à en ôter toutes les fautes : perpétuel sujet de dépit pour son amour-propre si chatouilleux. Aussi peut-on croire que, comme tous les hommes à tête chaude, il avait bon cœur, et qu'il était sincère quand il écrivait, dans la préface de ses *Analecta*, cette page d'une élégance un peu étudiée, où il résume, non sans une louable complaisance, l'histoire de ses relations avec M. de Foncemagne :

« ... (1) Nunc de subsidiis superest ut dicam, quibus adjutus editionem hanc molitus sum.

« Quum primum mihi constitutum fuit Anthologiam adornare, id latere non passus sum virum mihi amicissimum, moribus non minus quam verbis scriptisque Philosophiæ studia professum, quocum mihi jam inde ab adolescentia conjunctissima intercedit familiaritas, M. DU SAULX, qui ante hos proximos annos, quibus nullum magis tempus satiram desiderasse videtur, acrem vitiorum, quæ semper eadem, licet dissimili vultu, se produnt ubicunque luxu et deliciis diffluunt homines, insectatorem, generosumque poetam, Juvenalem, primus nostratium graviter, ornate, salse loquentem induxit. Is quum in ambulatione obviam forte factum adiisset virum illum optimum, quem vene-

France épuisée : *Fugientes e Francia vetustas bonas literas siste*, dit-il à Brunck. Et c'est de la France de Rollin, de Fréret, de Villoison, de Larcher, de Barthélemy, etc., que Reiske parle ainsi !...

(1) Page XXII. Cet avant-propos ne porte aucun titre; il est daté à la fin : Strasbourg, 8 décembre 1776.

rantur et amant litterati omnes, qui, ut Homericus Nestor, παλαιά τε πολλά τε εἰδώς, nihil gratius auribus percipit, quam si nova quædam referuntur molimina, queis res litteraria incrementum accipere possit, quoque tum nemo promptior et alacrior non consilio solum, sed et ingenii doctrinæque opibus stadium hoc, quod tanta cum laude confecit, currentes juvare, ut inter confabulandum varii injiciuntur sermones, aliquid de meo in Anthologiam studio narrat. Insperato hoc nuntio gavisus amabilis senex, cujus ut nomine postremæ hujus libelli insignitæ chartæ, sic frons ipsa nullo, quod mihi majori sit laudi, decorari potest ornamento, M. DE FONCEMAGNE, amico meo ait se olim dum floreret annis, idem Epigrammarum (*sic*) Græcorum, sin omnium, saltem plerorumque et optimorum edendorum suscepisse consilium, quod quin exitum habuerit, intercessisse graviores curas, severiora studia, munerisque administrationem, quo civilius non aliud esse credo, quum ut imperii dignitatis, ita felicitatis civium nihil magis intersit, quam optima bonorum principum proponi exempla; sed condita servare, quæ illuc facerent non pauca, collectanea Epigrammatum, in quibus inedita quædam, variasque observationes, quæ si inspexisse e mea re esse arbitrarer, usibus meis ultro offerebat. Id mihi quum amicus meus renunciasset, significassetque simul, quænam esset viri, non aliunde mihi tum quam e publice editis scriptis noti, dignitas, qualis honor, quanta apud omnes existimatio, summisque modestiam, liberalitatem, urbanitatem extulisset laudibus, nihil prius habui, quam debitas humanissimo viro persolvere grates, eaque omnia flagitare, quæ sua sponte obtulerat. Nulla interjecta mora, fasciculum accepi prætiosissimarum schedarum, quarum subinde, pro singulis in frequenti litterarum commercio natis occasionibus, dumque interea Parisiis versato mihi, inter omnia hospitalitatis officia, sui penitus cognoscendi comiter facultatem daret, fugitivis e thesauri sui angulis retractis foliis, adauxit numerum, e quibus quot et quanta ad excolendam Anthologiam depromi possint, aliquando apparebit, quum laxiori-

bus evagato spatiis, non jejunis notulis, sed uberiori commentario hæc illustrare contigerit. Indicavit mihi etiam fratrum Guijoniorum opera, qui quum in his oris non cognitus esset liber, ultro mihi illius e sua bibliotheca transmisit exemplar, apud me quidem non diu retentum. »

Outre les détails relatifs à ses travaux de prédilection, les lettres de Brunck contiennent des renseignements curieux sur des mœurs et des coutumes particulières à son temps et à son pays. Nous avons cru devoir conserver quelques-unes de ces indications utiles pour l'histoire.

Nous ne pouvons donner pour cette fois qu'une partie des lettres relatives aux *Analecta,* avec des extraits des *Observations* qui d'ordinaire y étaient jointes. Ces remarques historiques et philologiques présentent encore aujourd'hui quelque intérêt. Brunck ne les a pas toujours reproduites ni même résumées dans les *Lectiones et Emendationes* qui remplissent plus de la moitié de son troisième volume. On y retrouve souvent l'esprit de cette critique un peu téméraire « qui se faisait une gloire de consulter plutôt les exigences de la pensée et de l'expression que les traces plus ou moins incertaines ou capricieuses de l'écriture (1) ». Elles répondent enfin, dans une certaine mesure, à la question que se posait Jacobs, de savoir quels secours les papiers de M. de Foncemagne avaient fournis à Brunck pour la constitution du texte de l'Anthologie « *An schedæ viri doctissimi Brunckio ad Anthologiæ textum quidquam profuerint* (2). » Jacobs trouvait la préface des *Analecta* trop peu explicite sur ce point (*non satis intelligitur ex iis quæ dixit Præf.*, p. XXIV).

(1) Hoc cum innumeris exemplis patet, tum ipse Brunckius plus semel gloriatur, se non ex iis esse, qui literarum rimentur apices, sed vi ipsius sententiæ sermonisque proprietate bene perspecta, quod sententia postulet et intelligi possit, dare, etc. Jacobs, *Anthol.*, *Prolegom.*, p. CLXXVII.

(2) *Proleg. ibid.*, p. CLXVII.

I.

Au château d'Ollwiller, le 18 octobre 1771.

Monsieur,

M. du Saulx, mon ancien et intime ami, m'apprend qu'il a reussi (1) à me concilier votre bienveillance, et que vous avés bien voulu lui offrir de me communiquer des materiaux que vous avés autrefois rassemblés dans le dessein de publier une edition de l'Anthologie grecque. Il vous a dit que je suis occupé du meme projet, et il ne vous aura sans doute pas permis de soupconner que je l'aie temerairement formé. Cependant, Monsieur, vous connoissés mieux que personne la difficulté de l'entreprise, et rien ne peut vous porter a croire que je suis capable de l'executer. Elle m'effraie encor plus depuis que je sais qu'il faut ajouter votre nom a ceux de plusieurs grands hommes qui ont travaillé a cette edition, qui l'ont promise au public et qui n'ont pas rempli son attente, comme entre autres Saumaise, Leclerc et feu M. d'Orville (2). Si quelque chose peut me faire esperer de reussir, c'est la possibilité que j'entrevois de rassembler les observations de ces savans

(1) Nous avons respecté partout l'orthographe de Brunck; elle paraît être chez lui l'application d'un système: jamais de cédille; il écrit *receu*, *apperceu*; jamais de trait d'union dans les mots composés; jamais d'accents, si ce n'est à la fin des mots. Il écrit toujours *encor*, *œuil*, *completter*, etc.; quelquefois *exacte* et *correcte* au masculin; quelquefois aussi *asseurer*, *asseurance*.

(2) V. sur d'Orville, et en particulier sur ses travaux relatifs à l'Anthologie grecque, l'excellent article de M. Boissonade dans la *Biographie universelle*. Le catalogue de ses manuscrits, qui font aujourd'hui partie de la bibliothèque Bodléienne, a été imprimé sous ce titre : *Codices manuscripti et impressi cum notis manuscriptis, olim Dorvilliani, qui in bibliotheca Bodleiana apud Oxonienses adservantur*, 1806, in-4°.

eparses en partie dans differens de leurs ouvrages et consignés en totalité dans des mss. qui ne doivent pas etre perdus et qu'avec des soins et de la bonne fortune on peut parvenir a decouvrir.

M. Boutin a bien voulu me confier un exemplaire imprimé de l'Anthologie, dont les marges sont chargées de notes manuscrites de la main de Saumaise. Ce livre, trop fastueusement annoncé dans le Catalogue de la bibliotheque de M. de Boze, ne remplit pas, à beaucoup près, l'opinion que donne la notice inserée dans ce catalogue. J'y ai cependant trouvé de bonnes choses. J'ai une copie exacte que j'ai prise moi meme a Paris, du ms. de Guiet qui est à la Bibliotheque du Roi, et dont M. Boivin a donné la notice au 2e tome des Memoires de votre Academie. Ce n'est qu'un extrait du ms. de Saumaise qui a publié un grand nombre d'epigrammes anecdotes qui ne se trouvent pas dans ce recueil. Je crois que ce qu'il y a de plus complet sur cette partie de l'antiquité est ce qu'a laissé feu M. d'Orville. Ses papiers sont entre les mains de son fils qui vit en Angleterre, et qui paroit n'avoir pas le dessein d'en faire usage au profit du public. Je sais cependant qu'il ne veut ni les vendre, ni les communiquer. La source ou tous ont puisé est un manuscrit sur velin transporté de Heidelberg a Rome. Il doit y en avoir dans cette ville un autre dont parle Luc Holstein qui le donne pour etre une copie de la fameuse Couronne de Meleagre : il pourroit bien s'etre trompé. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas en situation de voyager pour aller a la recherche de ces precieux debris ; c'est a ceux qui en sont a portée a les tirer de l'obscurité. Je me contenterai des secours qui sont près de moi, et il ne pouvoit rien m'arriver de plus heureux, Monsieur, que d'etre a meme de profiter de vos recherches. M. Dacier, sous votre bon plaisir, offre a M. du Saulx de me communiquer ce qu'il a trouvé dans vos portefeuilles de relatif a l'Anthologie. Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien n'en rien soustraire, et faire remettre le tout a mon ami que je charge de me l'envoier par le courrier. Tout ce que j'au-

rai receu vous sera fidelement remis dans le plus court delai possible.

M. Dacier a bien voulu entrer dans quelques details sur ce tresor litteraire dont il est depositaire. Je suis on ne peut plus empressé de voir les deux mss. et le recueil des epigrammes traduites en vers latins. Vous savés, Monsieur, que les Jesuites de Paris avoient le ms. de la traduction entiere de l'Anthologie en vers latins par Grotius. On ne sait ce qu'il est devenu; du moins le P. Brottier n'a pas pu me l'apprendre. J'imagine que je trouverai dans votre recueil beaucoup de pieces traduites par Grotius, et qui ne sont pas publiées. Car on en a imprimé un grand nombre dans differens ouvrages. Mais ce que je desire le plus qui se retrouve dans vos portefeuilles, ce sont vos propres observations, et les notes que vous avez pu faire sur les epigrammes tant publiées qu'anecdotes...

Je suis avec respect, Monsieur, votre très humble et très obeissant serviteur,

Brunck,
Commissaire des guerres a Strasbourg.

II.

Strasbourg, le 25 novembre 1771.

Monsieur,

[Je me reproche..... Brunck a reçu les mss. qui lui étaient promis; il s'excuse d'avoir tant tardé à remercier M. de Foncemagne de cet envoi. Il n'a fait depuis « autre chose que de les lire et de les digérer ». C'est là la cause de son retard.]

Votre copie de l'Anthologie anecdote est beaucoup meilleure que celle ecrite de la main de Guiet qui est a la Bibliotheque du Roi. Outre qu'elle est plus correcte, elle contient un plus grand nombre d'epigrammes. Il y en a beaucoup d'omises dans le ms. de Guiet ou la partie inti-

tulée Στρατωνος Μουσα παιδικη (1) ne contient que deux cent vingt epigrammes. Votre copie tirée de celle du president Bouhier en a près de 40 de plus. Guiet ne s'est pas contenté d'omettre, je ne sais pourquoi, plusieurs epigrammes; il en a aussi mutilé quelques unes. De toutes les copies qui existent de cette partie de l'Anthologie, celle la est peutetre la moins bonne, comme on en peut juger par plusieurs pieces qui en ont eté produites.

La copie de cette Muse de Straton qui vous vient de M. Falconet contient quelques diverses leçons qui me paroissent en general moins bonnes que celles du ms. du president Bouhier; il y en a cependant quelques-unes de preferables ou qui mettent au moins facilement sur la voie de la bonne. En voici un exemple. C'est une epigramme de Rhianus, la 59[e] dans les deux mss., qui se rapportent pour les nombres. La voici telle qu'elle est dans les ms. de M. Falconet :

Ἡ Τροιζην ἀγαθη κουροτροφος· ουκ αν ἁμαρτοις
δινησας παιδων ουδε τον ὑστατιον.
τοσσον δ' Εμπεδοκλης φανερωτερος, ὁσσον εν αλλοις
ανθεσιν ειαρινοις καλον ελαμψε ῥοδον (2).

Au vers 2, le mot δινησας ne signifie rien : il est aussi sans aucune note dans le ms. ecrit de la main de M. Falconet et dont le second cahier est perdu. Le ms. du president Bouhier et celui de Guiet ont ωνησας et a la marge, *forte* ευνησας *vel* αινησας. Le ms. de Guiet n'a que ce dernier mot. Il est evident qu'il faut lire βινησας. Au v. 3, le ms. de Bouhier a των δε μεν Εμ... et a la marge τοσσον δ' Εμ.... Cette correction est inserée dans le texte de M. Falconet, et avec raison, car elle est necessaire.

Je me felicite bien, Monsieur, d'avoir eu sur beaucoup

(1) Brunck, avant de connaitre M de Foncemagne, repoussait absolument l'accentuation du grec. V. plus loin.

(2) *Analect.*, t. I, p. 480. Rhian. III. Brunck, dans ses Lettres, propose comme ici βινήσας : Jacobs, d'après la correction de Saumaise, écrit αἰνήσας, leçon admise également dans l'*Anthologie* Didot, XII, 58.

de choses les memes vues que vous, je pourrois meme dire a peu près sur tout....

On doit dans les tout premiers jours de l'année prochaine commencer a imprimer mon edition. Je donne separement et de suite toutes les pieces d'un meme auteur, et je les range suivant leur ordre d'ancienneté, par les memes raisons qui vous avoient aussi determiné a cet ordre. Cependant, comme Meleagre de Gadare en Syrie passe pour etre le premier collecteur de l'Anthologie et que sa preface peut servir de frontispice a l'ouvrage et contient les noms des plus celebres poetes jusqu'a lui, j'ai cru devoir lui donner la premiere place et je le mets a la tete.

J'avois mis en ordre 117 epigrammes de ce poete tirées des deux anthologies; vos mss. m'en ont fait porter le nombre a 120, en me fournissant deux petites pieces anecdotes que je n'avois pas, et en m'indiquant Meleagre comme l'auteur d'un distique qu'on lit dans l'Anthologie de Planude sous le titre αδηλον (1). Ce titre αδηλον est du presque toujours a la negligence des copistes qui ont omis d'ecrire en tete de plusieurs pieces les noms de leurs auteurs. On en retrouve beaucoup dans le ms. palatin. M. Boutin a eu la bonté de me preter son exemplaire de l'edition de Brodeau conferée par Saumaise avec ce ms. dans le temps qu'il etoit encor a Heidelberg. J'en ai copié toutes les notes, et c'est par la que je suis en etat de produire 120 epigrammes de Meleagre. Car on chercheroit en vain dans l'Anthologie de Planude, telle que nous l'avons, ce qu'il faudroit ajouter a celles qu'on trouve dans l'Anthologie anecdote pour remplir ce nombre. Cette observation doit etre appliquée en general a tous les autres poetes. Il n'y en a presque point a qui je ne rende quelque chose de son bien. Vous connoissés surement, Monsieur, ce livre du Cabinet de M. Boutin. Je ne conçois pas que M. de Boze ait pu l'annoncer aussi fastueusement qu'il l'a fait dans la petite notice qu'il en a donnée dans le Catalogue de sa bibliotheque. Il s'en faut

(1) *Anthol.* Planud., liv. III, 12, 16.

bien qu'il y ait la dedans tout ce que Saumaise avoit preparé pour l'edition qu'il comptoit donner de l'Anthologie. Si M. de Boze le croioit, il etoit bien peu au fait de cette besogne. Tel qu'il est cependant, il contient beaucoup de choses utiles.

Je n'ai jamais pu parvenir a decouvrir ce qu'est devenu le ms. entier de Saumaise ou etoient les epigrammes de Metrodore et autres mathematiciens poetes qu'il a fournies a Bachet de Meziriac qui les a inserées dans son Commentaire sur Diophante, ou etoient les prefaces des Couronnes de Meleagre et de Philippe, publiées par Martinus d'après le ms. du Vatican (1), ou etoient un grand nombre d'epigrammes publiées par Saumaise lui meme en differens ouvrages, et dont on ne trouve rien du tout dans toutes les copies de l'Anthologie anecdote. Cela doit etre en Hollande ou Saumaise est mort, et je crois que c'est la qu'il faut chercher. Mais je ne vois rien dans les ouvrages des Hollandois qui m'indique que cela y soit connu. Je crois, contre l'avis de mon ami Reiske, que le Sicelidès (2) dont il est parlé dans la preface de Meleagre, est Theocrite : je compte le donner tout entier, c'est a dire les idylles avec les epigrammes.

On vient de publier en Angleterre une nouvelle edition de ce poete en deux gros volumes in-4° (3). La meilleure chose qu'il y eut eu a faire etoit de donner le texte corrigé, et c'est precisement ce qu'on a negligé de faire. On avoit cependant beau jeu pour cela, puisqu'on a produit a la fin de cette edition la collation des meilleurs manuscrits de ce poete, avec des notes excellentes de M. Toup, savant critique, tant sur le scholiaste que sur le texte dont il retablit plusieurs passages. Je supplée a ce defaut, et je me pro-

(1) *Epist.*, lib. IV, 5, p. 188.

(2) V. 46. —*Anthol.* Didot, cap. IV, 1.—V. la note de Jacobs : « Σικελίδου *mentionem facit Theocrit.* VII, 40; ubi Schol. Ἀσκληπιάδην φησὶ τὸν ἐπιγραμματογράφον, ὡς υἱὸν Σικελίδα. Avant Brunck, Martinus avait voulu voir Théocrite dans le Sicélide de Méléagre.

(3) Éd. de Thom. Warton, Oxford, 1770.

prose d'inserer dans mon edition le Theocrite entier; j'en fais de meme d'Anacreon et de Callimaque, de Bion, de Moschus. Cela augmentera beaucoup l'agrement et le merite du livre, sans le rendre beaucoup plus volumineux.

Je compte partager en deux sections toutes les epigrammes dont les auteurs ne sont pas connus, et qui sont sous le titre d'αδηλα. Je donnerai dans la premiere toutes celles qui portent avec elles les caracteres de l'antiquité, c'est a dire du bon gout, tant du coté de la pensée que de celui de l'expression; et je mettrai dans la deuxieme toutes celles du mauvais age. J'ajoute a cela un assés bon nombre de pieces tirées des marbres et des pierres antiques qui se sont conservés. Je ne donnerai point de version ni en prose ni en vers : il y a dans ce recueil un grand nombre de pieces obscenes qu'on peut sans aucun danger publier en grec. Les bons ecoliers de troisieme et de seconde les entendroient très bien si elles etoient en latin, et c'est ce qu'il ne faut pas. Traduire les autres et ne pas traduire celles la, c'est indiquer aux esprits corrompus celles qu'ils doivent etudier. Je n'approuverois pas qu'on publiat la Muse de Straton separement et de suite : ce seroit un cours d'impudicité. Mais depecée et confondue avec trois a quatre mille epigrammes, cela ne fera plus le meme effet. Et voila comment elle se trouvera tout entiere dans mon edition ou les poetes sont separés et se suivent dans leur rang d'ancienneté. Il y a en outre un grand nombre de pieces qui roulent sur des jeux de mots souvent intraduisibles.

Il seroit cependant possible, agreable et meme utile de donner dans un vol. separé la traduction en vers de toutes les pieces qui sont susceptibles de traduction. Il faudroit pour cela avoir le manuscrit de Grotius qu'avoient les Jesuites, qui est sorti de leur college et dont on ne trouve plus la piste. Cependant il n'est pas perdu, et on peut esperer de le recouvrer. Du Jon (1), dans son Traité de la

(1) Du Jon (François), en latin Junius, fils de Franç. Du Jon de Bourges. — *De Pictura veterum*, lib. III. Amstelod., 1637, in-4°.

peinture des Anciens, et le P. Hardouin sur Pline en ont publié plusieurs epigrammes; M. d'Orville, qui avoit une copie de ce ms., en a publié quelques unes aussi; je me propose de les rassembler toutes (1).

Vous aviés dessein, Monsieur, de donner dans une preface l'histoire de l'Anthologie, et vous indiqués les sources ou il en faut chercher les materiaux. Il me semble que cela est assés inutile aujourd'hui. M. Reiske l'a donnée dans la preface de l'Anthologie de Cephalas. On la reimprime avec une nouvelle preface en Angleterre, et on a encor traité ce sujet : ce qu'on y pourroit ajouter ne merite pas trop la peine de refaire de nouveau cette histoire, et je suis dans la necessité de menager le terrein, desirant renfermer tout ce que j'ai a publier en deux volumes in 8° qui ne deviennent pas d'une grosseur incommode. Je reserverai cette histoire pour le sujet d'une dissertation a publier en francois.

Je regarde les accens et les esprits qui indiquent l'absence de l'aspiration comme une invention de la barbarie (2), qui n'est bonne qu'a defigurer les livres, ou tout au moins, comme les accens ne sont d'aucun usage dans la lecture des poetes, je me propose de n'en point faire emploi dans l'impression de l'Anthologie. Il me semble que tout le monde peut entendre la petite epigramme que j'ai copiée ci dessus, quoiqu'il n'y ait ni accens, ni esprits doux.

J'ai fait marché pour imprimer 953 exemplaires de ce livre, dont 800 sont destinés a etre vendus, uniquement

(1) On a déjà vu que ce travail avait été fait en grande partie par M. de Foncemagne.

(2) Un contemporain de Brunck, Wakefield, disait : *Totam accentuum doctrinam non assis facio.* — Voyez, sur la question des accents, sur leur histoire, leur utilité, une longue et savante lettre de Villoison à Fl. Lécluse, à la suite de la préface de l'*Ulysse* de Giraudeau, édit. de Fl. Lécluse, dédiée à Villoison, an X (1802), in-8°. Cette lettre (p. XXV-XXXV) répond à toutes les objections des adversaires de l'accentuation grecque.

pour payer les frais de l'edition. J'abandonne tout le benefice au libraire chargé de la vente, et je fais l'avance des frais, en consideration de quoi je garde pour moi 153 exemplaires a donner aux gens de lettres et aux personnes qui ont bien voulu contribuer a l'execution de mon projet. Mais il me semble que c'est beaucoup de 953 exemplaires pour le peu de gens qui cultivent aujourd'hui les lettres grecques. Si les pays etrangers (1) ne viennent pas au secours, cette edition, quoique peu considerable, ne sera jamais debitée, et j'en serai pour mon argent. Mais le sort en est jetté, il en faut courir les risques.

Je ne trouve pas beaucoup de secours dans vos papiers, Monsieur, pour la correction de l'Anthologie de Planude. J'ai des collations de quatre mss. de la Bibliotheque du Roi, dont un qui est le plus ancien et le meilleur, est malheureusement mutilé, et reduit a peu près a la moitié : c'est grand dommage. J'ai un exemplaire de l'edition de Florence qui a appartenu a Alde Manuce, ou il y a un petit nombre de corrections que je crois de sa main. J'ai l'exemplaire de l'edition de Brodeau qui a appartenu a Guiet ; il y a par ci par la sur les marges quelques observations de sa main. M. Reiske m'a preté son exemplaire de l'edition de Henri Estienne ou il a corrigé beaucoup de choses, souvent temerairement ou mal, quelquefois fort bien.

J'ai eu l'honneur de vous parler des notes de Saumaise sur l'exemplaire qui appartient a M. Boutin, et dont j'ai pris copie, excepté de quelques endroits si mal ecrits que je n'ai pu les lire.

Je crois avoir a peu près tous les livres de belles lettres ou de critique dans lesquels il peut y avoir des corrections

(1) Quels? l'Allemagne? V. ci-après les plaintes de Reiske, qui, dix-huit mois après l'annonce de son Démosthène, n'avait encore trouvé que *six* souscripteurs. Brunck, son ami, le recommandait aux lettrés français. Mais ces contradictions ne sont pas rares chez le savant Strasbourgeois.

sur l'Anthologie. Avec tout cela, il y a encor bien des passages ou totalement desesperés ou dont je ne sache pas que personne ait encor apperceu le vice. Je corrige ce que je peux; ce qui est au dessus de mes forces, je le laisse; c'est un os a ronger pour de meilleures dents. Ceci me mene a vous dire, Monsieur, que vous me combleriés si vous vouliés bien me communiquer tel qu'il est votre exemplaire de l'Anthologie de Brodeau, sur les marges duquel vous avés ecrit, avec tous les petits papiers qui sont dedans. J'en aurois bien soin, et il ne s'en perdroit rien. J'y trouverois surement d'excellentes choses dont j'aurois bien regret de ne pouvoir pas enrichir le public.

Il n'y a personne en France, Monsieur, qui soit plus en etat que vous de juger du merite de l'ouvrage que j'ai entrepris, ni dont je desire plus obtenir l'approbation.

Je fais les vœux les plus ardens pour le prompt retablissement de votre santé, et je l'espere.

Si vous pouviés vous amuser de revoir ces epigrammes grecques reproduites a peu près de la maniere que vous vous proposiés il y a une vingtaine d'années de les donner, je ne vous laisserois pas attendre la fin de l'edition pour vous donner cette satisfaction, et je vous en enverrois les feuilles a mesure qu'elles seroient tirées, si vous vouliés bien me donner une adresse d'un fermier des postes qui voulut les recevoir et vous les faire passer sans qu'il vous en coutat le port.

Voila, Monsieur, une bien longue epitre : je ne comptois pas en verité vous faire perdre tant de tems; mais je me suis trouvé engagé a vous faire part du plan que je compte suivre. Pardonnés moi mon indiscretion et mon bavardage, surtout la liberté avec laquelle je vous ecris fort a la hate et avec trop peu de soin. Ce n'est point par des phrases etudiées que je chercherai a gagner votre bienveillance; mais je ferai tout au monde pour trouver des occasions de vous donner des preuves de mon respect, de mon attachement, de ma reconnoissance. C'est avec ces sentimens que

j'ai l'honneur d'etre très sincerement, Monsieur, votre très humble et très obeissant serviteur,

BRUNCK.

III.

Strasbourg, le 26 décembre 1771.

J'ai receu la lettre dont vous m'avés honoré le 9 de ce mois, avec la petite liasse de notes que M. Dacier a bien voulu rassembler. Les bontés que vous voulés bien me temoigner lui ont inspiré pour moi un zele auquel je suis fort sensible et dont je le remercie en particulier. Je ne mets pas plus de bornes, Monsieur, a l'estime que je porte aux materiaux que vous avés la generosité de me confier qu'a ma reconnoissance. Vos observations me seront d'une utilité infinie; je tacherai d'en tirer parti de maniere a ne pas vous donner de regrets. Je voudrois fort que vous n'en eussiés pas au sujet des epigrammes obscenes.

Vos differentes copies de l'Anthologie anecdote m'ont fourni tres peu de chose que je n'aie pas eu precedemment. J'ai eu l'honneur de vous marquer que j'avois une copie de l'Anthologie de Guiet qui est a la Bibliotheque du Roi : le manuscrit est a la verité moins complet que celui de M. de la Bastie; mais je l'avois augmenté de beaucoup de pieces que m'a fournies une copie qui m'a eté communiquée par M. Reiske, du manuscrit de Leipsig. Ce en quoi votre manuscrit m'a eté de beaucoup de secours, c'est qu'il m'a donné l'ordre des pieces et leurs distinctions. Dans le ms. de Leipsig, elles etoient fort embrouillées : on y voit des distiques d'une epigramme joints a quelques distiques d'une autre, ce qui fait des pieces informes, sans liaison ni beaucoup de sens. J'ai eu l'honneur de vous marquer que vos copies de la Muse de Straton m'avoient fourni trois epigrammes de Meleagre que je n'avois pas ou que je ne connoissois pas pour etre de ce poete; mais elles

ne sont pas obscenes; je veux les copier ici afin que vous en jugiés vous meme.

I. Ματρος ετ' εν κολποισιν ὁ νηπιος ορθρινα παιζων
αστραγαλοις τουμον πνευμ' εκυβευσεν Ερως (1).
II. Κειμαι· λαξ επιβαινε κατ' αυχενος, αγριε δαιμον.
Οιδα σε, ναι μα θεους, και βαρυν οντα φερειν·
οιδα και εμπυρα τοξα. Βαλων δ' επ' εμην φρενα πυρσους,
ου φλεξεις· ηδη πασα γαρ εστι τεφρη (2).
III. Ηους αγγελε, χαιρε, Φαεσφορε, και ταχυς ελθοις
Ἑσπερος, ἣν απαγεις, λαθριος αυθις αγων (3).

Votre pudeur ne seroit pas allarmée, Monsieur, si le public savoit que c'est a vous que je dois ces trois pieces : la premiere se trouve sans nom d'auteur dans l'Anthologie de Planude.

Le ms. de M. de la Bastie m'a fourni une piece que je cherchois inutilement depuis lontems. C'est une epigramme de Lucien dont le dernier editeur de cet auteur n'a donné que le premier distique. L'obscenité des deux autres l'a empeché, dit-il, de les publier. Je crois avoir des mœurs tout aussi pures que lui; cependant je ne serai pas si difficile. Cette piece n'est pas plus obscene que beaucoup d'autres de l'Anthologie anecdote. Mais ce qui est plus capable de me justifier, c'est que Planude en a publié une dans le meme sens et encore plus obscene. Il y a toute apparence qu'il ne l'a pas comprise, et je soupçonnerois volontiers que l'editeur de Lucien auroit eté embarrassé d'expliquer celle qu'il a supprimée. Je vous supplie, Monsieur, de me permettre de les copier ici toutes deux. Voici d'abord celle de Lucien :

Αἱ τρισσαι τοι ταυτα τα παιγνια θηκαν ἑταιραι,
Κυπρι μακαιρ', αλλης αλλη απ' εργασιης·
ὡν απο μεν πυγης Ευφρω ταδε, ταυτα δε Κλειω,

(1) Brunck, *Analect.*, t. I, p. 22. Jacobs, *Anthol.*, t. I, p. 22.

(2) *Anthol.* Didot, cap. XII, 47 et 48. Cf. Brunck, *Analect.*, t. I, p. 11; Jacobs, *Anthol.*, t. I, p. 11.

(3) *Anthol.* Didot, c. XII, 114. Cf. Brunck, *Analect.*, t. I, p. 22; Jacobs, *Anthol.*, t. I, p. 22.

ὡς θεμις, ἡ τριτατη Θαις απ' ουρανιων.
Ανθ' ὡν τη μεν πεμπε τα παιδικα, δεσποτι, κερδη,
τη δε τα θηλειης, τη δε τα μηδετερης (1).

Au 4e vers, il y a dans le ms. ἡ τριτατη δ'απ-ις απ' ουρανιων· Je ne connois point de nom de femme de deux syllabes commençant par απ- et finissant par ις. J'ai substitué le nom Θαις qui se trouve joint avec celui d'Ευφρω dans une epigramme de Simonide (2).

Cette epigramme de Lucien est elegante et bien tournée. Je la publierai comme vous venés de la lire, sans explication, sans notes aucunes, et bien entendu sans version. Je ne me permettrai pas meme d'indiquer au lecteur qu'il trouvera l'explication de la fin du 4e vers qui renferme l'image la plus obscene, dans la note de Brodeau sur une epigramme qui se lit p. 628 de son edition. Elle est de Marcus Argentarius; la voici telle que je la lis :

Αλλος ὁ Μηνοφιλᾳ λεγεται παρα μαχλαδι κοσμος,
αλλος, επει πασης γευεται ακρασιης.
Αλλ' ιτε, Χαλδαιοι, κεινης πελας· ἦ γαρ ὁ ταυτης
ουρανος εντος εχει και κυνα και διδυμους (3).

Il me semble, Monsieur, que quand on a imprimé cette deuxieme piece ci, on ne peut pas se rendre difficile pour la premiere : il y a tout lieu de croire que le bon moine Planude, en la copiant, ne savoit pas ce qu'il ecrivoit. Il a supprimé ou interpolé beaucoup de choses qui pouvoient plus aisement passer. Je crois, Monsieur, qu'en publiant l'Anthologie grecque, uniquement en faveur des savans,

(1) *Anthol.* Didot, c. VI, 17. Cf. Brunck, *Analect.*, t. II, p. 308; Jacobs, *Anthol.*, t. III, p. 21; Lucien, édit. F. Didot, LXXXII, *Epigr.* 36 (p. 813).

(2) Les auteurs de l'*Anthol.* Didot ont trouvé ce nom qui manquait à Brunck; leur texte porte Ἀτθὶς, correction on ne peut plus naturelle, et que donne un manuscrit. Brunck, *Analect.*, II, 308, imprima Λαῒς au lieu de Θαις, qu'il proposait ici. V. la note de Jacobs, *In Anthol. Comment.*, t. II, part. II, p. 411.

(3) *Analect.*, t. II, p. 269; *Anthol.* Jacobs, t. II, p. 245; *Anthol.* Didot, cap. V, 105.

c'est a dire des gens qui savent bien le grec et qui par consequent n'ont pas besoin de version ni d'un grand fatras de notes, on peut se permettre de ne pas supprimer les pieces de ce genre; a coup sur, les ecoliers ne les entendront pas; pour les hommes faits il n'y a point de risque. Malgré toutes les augmentations, mon edition ne sera pas si dangereuse pour les mœurs que celle de Brodeau. Je donnerai les epigrammes obscenes aussi correctement qu'il me sera possible; mais ceux qui les entendront n'en devront l'intelligence qu'a leur habileté dans la langue grecque, car je ne les aiderai en rien. Par exemple, sur l'epigramme de Straton qui se lit dans l'Anthologie de Brodeau, p. 188, je n'avertirai pas qu'Ausone l'a traduite, et je donnerai encor moins sa traduction. Il y a une autre piece du meme Straton, dans sa Muse, qui est precisement dans le meme sens et dans les memes termes. On n'aura pas raison de me reprocher de la publier; la voici :

Τρεις αριθμει τους παντας ὑπερ λεχος, ὡν δυο δρωσιν,
και δυο πασχουσιν · Θαυμα δοκω τι λεγειν ·
Και μην ου ψευδος · δυσιν εἱς μεσος, ὁς μεν ὑπουργει
τερπων εξοπισθεν, προσθε δε τερπομενος (1).

Je suis entré dans ces details, Monsieur, pour d'une part ne pas vous laisser des scrupules sur les pieces dont vos mss. ont augmenté ma collection, et de l'autre, pour rasseurer votre delicatesse et ne pas vous donner lieu de craindre que mon edition puisse etre un danger pour les mœurs. Personne ne les respecte plus que moi et ne seroit plus faché d'y donner atteinte.

Je passe a votre observation sur les accens. Mon ami Du Saulx m'avoit deja marqué qu'on etoit effarouché à Paris de l'idée de voir du grec imprimé sans accens et sans esprits doux. Cela m'a etonné, car je suis encor a deviner de quelle utilité cela peut etre. J'etois bien determiné, malgré son avis, a n'en pas faire usage. Mais je me rens,

(1) *Anthol.* Didot, cap. XII, 210. Brunck. *Analect.*, t. II, p. 371. Jacobs, *Anthol.*, III, p. 80, LII.

Monsieur, a votre conseil, et j'en ferai emploier dans l'impression de mon grec, puisque vous croiés que cela sera agreable a ceux qui le liront. A vous parler franchement, je ne compte pas que des 953 exemplaires que je ferai imprimer, il s'en vende beaucoup en France. Si les pays estrangers ne viennent pas a mon secours, il y a toute apparence que j'en serai pour mes frais. En Angleterre, on estime fort peu ce barbouillage d'accens, et on commence assés generalement a n'en plus emploier. Il paroit que l'Academie d'Oxfort les a proscrits. Je vois qu'en Italie on en fait usage; mais communement ils sont si mal placés dans les livres imprimés dans ce pays la, qu'autant vaudroit n'en avoir pas mis du tout. On en peut dire autant de beaucoup de manuscrits. En Allemagne, on y tient encor : je ne connois pas de livre imprimé dans ce pays sans accens (1). Mais je sacrifie, Monsieur, mon opinion, et cela sans aucune peine, a vos lumieres et a votre experience. Je vous dois trop pour ne pas vous donner au moins cette marque de deference. J'en serai quitte pour revoir tous les cahiers que j'ai preparés pour l'imprimeur, et mettre les accens sur chaque mot, ce ne sera pas une bien grande peine. Je suis fort aise d'etre encor a tems de le faire.

Nous recevrons dans peu nos caracteres si le fondeur de Basle qui nous les fournit nous tient parole....

Je suis enchanté de ce que vous agreez l'offre que j'ai eu l'honneur de vous faire de vous envoier les feuilles d'impression a mesure qu'elles seront tirées. Vous voudrés bien permettre que j'y joigne toujours un petit mot pour vous presenter les asseurances de mon respect, et je supplierai M. Dacier de vouloir bien, en m'en accusant reception, me dire quelque chose de votre santé; elle m'est infiniment precieuse, et je m'y interesse aussi vivement que qui que ce soit au monde.

(1) Quelques années plus tard, Brunck aurait pu citer la *Chrestomathia poetica, græco-latina,* de Dav. Christop. Seybold, *Lemgoviæ,* MDCCLXXV, où, suivant son système, il n'y a pas d'accents ni d'esprits doux.

Vous devés avoir rassemblé, Monsieur, tout ce qui a eté imprimé de relatif à l'Anthologie : je juge par vos notes que votre bibliotheque est bien fournie en cette partie : je vous supplie de trouver bon que je l'augmente de deux petits livrets, dont l'un certainement ne vous est pas connu, sortant tout nouvellement des presses de Leipsig, et l'autre pourroit bien aussi n'avoir pas eté envoié a Paris, ou j'entens dire que les livres imprimés en Allemagne parviennent assés rarement depuis quelques années. Je remettrai ce petit paquet a une personne d'ici qui part dans peu de jours pour Paris.

J'ai l'honneur d'etre, avec le plus sincere et le plus respectueux attachement, Monsieur, votre très humble et très obeissant serviteur.

(*Sans signature.*)

IV.

Strasbourg, le 24 janvier 1772.

Monsieur,

Je profite avec grand plaisir de la permission que vous avés bien voulu me donner de faire passer sous vos yeux les feuilles de mon edition de l'Anthologie a mesure qu'elles seront tirées. J'ai l'honneur de vous en presenter ici la premiere....

Vous verrés du premier coup d'œuil (*sic*), Monsieur, que j'ai suivi votre conseil en emploiant les accens et les esprits. J'ai meme cherché a y mettre beaucoup d'exactitude. Les poesies de Meleagre tiendront encor une feuille et demie. Une bonne partie de ces pieces ne se trouve pas dans l'Anthologie de Planude, et plusieurs de celles qu'on y lit n'y paroissent pas sous le nom de leur veritable auteur. Il sera rendu compte de cela dans les notes que je mettrai a la fin de l'edition; et en vous envoiant la derniere feuille de Meleagre, j'y joindrai une petite table qui indiquera les

pieces tirées de l'Anthologie de Planude et les pages de l'edition de Brodeau ou elles se trouvent, afin que par la comparaison vous puissiés juger des avantages qu'aura cette edition sur les precedentes relativement a la correction des pieces anciennement publiées.

Je ne doute pas, Monsieur, que M. le baron de Flachsland, mon compatriote, n'ait fait remettre chez vous un petit paquet dont il a bien voulu se charger, contenant les deux petits livres relatifs à l'Anthologie dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma derniere lettre. L'auteur de l'un d'eux M. Klotz est mort a la fin de l'année derniere. C'est une veritable perte pour la litterature. Il y avoit beaucoup a attendre de cet homme qui avoit de l'erudition, du gout et qui etoit encor jeune. Je ne sais si vous connoissés une edition qu'il a donnée des fragmens de Tyrtée (1) : elle merite d'etre dans votre bibliotheque. Si vous ne l'avés pas, ce qui est probable, vu le peu de soin qu'ont les libraires de Paris de se procurer les produits de la litterature d'Allemagne, je vous demande la permission de vous l'envoier.

J'ai, Monsieur, une grace a vous demander en faveur d'un homme respectable et qui merite a tous egards l'interet et la protection des gens de lettres : c'est M. Reiske, professeur a Leipsig. Il publie a ses frais une edition des orateurs grecs, dont il y a deja quatre volumes imprimés, et dont les suivans jusqu'a la fin de l'ouvrage paroitront successivement de six mois en six mois, avec autant d'exactitude qu'il en a mis a publier les premiers. Ce galant homme qui fait pour l'impression de ce bel ouvrage une depense au dessus de ses forces, ne trouve pas dans sa nation les secours auxquels il devoit s'attendre (2). La misere

(1) *Tyrtæi quæ supersunt omnia* collegit, commentario illustravit, edidit Chr.-Ad. Klotzius. Altenburgi, 1767, in-8.

(2) Nous avons déjà remarqué que le Lysias de Reiske est dédié à Brunck, et que l'épître dédicatoire est datée du 19 mars 1772. Brunck semble pourtant faire allusion ici au Démosthène dans la préface du-

extreme qui regne en ce pays la peut bien y avoir mis des bornes. Il convient que les autres etats de l'Europe ou les lettres sont honorées et cultivées, viennent a son secours; et je vous repons que personne ne regrettera d'avoir acheté ce livre. Je vous supplie de vouloir bien le recommander aux personnes qui ont l'honneur de vous voir. Gibert, libraire sur le quai des Augustins, pourra en procurer des exemplaires par sa correspondance avec le Sr Bauer, libraire de cette ville.

J'oubliois presque, Monsieur, de vous parler de ma sensibilité a un honneur que l'Academie des Inscriptions a bien voulu me faire, et dont vous avés sans doute plus que simple connoissance. La maniere avantageuse dont on vous a prevenu en ma faveur, qui jointe a votre bienfaisance naturelle, a determiné les bontés dont vous m'avés honoré, vous aura encor porté a determiner cette faveur par votre suffrage. Je vous dois des remerciemens a cet egard, et je m'en acquitte avec la reconnoissance la plus pieuse.

Permettés moi de prier ici M. Dacier de vouloir bien mettre sous les yeux de M. Capperonnier cette premiere feuille de l'Anthologie. Il a de l'amitié pour moi et il s'interesse au succès de cette edition, a laquelle il a bien voulu aussi contribuer en me communiquant les mss. de la Biblio-

quel (écrite en avril 1770) nous trouvons des détails intéressants sur le peu de succès des publications de Reiske en Allemagne. Depuis dix-huit mois son ouvrage était annoncé, et il n'avait encore que six souscripteurs. « *Præterierant* XVIII *menses a publicato illo programmate, quum, incipiens jam de bono successu mei conatus desperare, decernerem paucis illis, qui pecuniam prænumerassent* (sex ferme numero erant), *pecuniam cuique suam remittere. Sed intercessit uxor, quæ, tametsi cerneret, commoda ipsius sua tam periculoso et ancipiti cœpto minui, aut certe in discrimen dari, me tamen hortata est, ut, confisus Dei auxilio, ...fidem datam liberarem, reique publicæ ne deessem, et melius, quam solerem, de liberalitate hujus sæculi sperarem...* » Le nombre de ses souscripteurs s'accrut un peu; la liste qu'il publie à la fin de sa préface contient 34 noms, parmi lesquels on distingue ceux de Harles, de Heyne, de Wyttenbach et de BRUNCK « *in totum opus* ».

theque du Roi. Je le supplie de vouloir bien en meme tems lui remettre la lettre ci jointe et recevoir l'asseurance de mon attachement.

Je pense que vous vous voudrés bien conserver les feuilles que j'aurai l'honneur de vous adresser successivement : elles formeront un exemplaire que j'aurai soin de completter. Mais ce ne sera pas celui la pour lequel je vous demanderai une place dans votre bibliotheque. J'en fais tirer de format in-4°, et j'aurai l'honneur de vous en offrir un.

Agreés, Monsieur, etc.

V.

Strasbourg, 28 janvier 1772.

. . . .

Dans deux jours au plus tard, j'aurai l'honneur de vous adresser la seconde feuille qui sera mieux imprimée que la premiere, parce que nous avons receu aujourd'hui un supplement de caracteres qui nous manquoient, parce que l'assortiment avoit eté fait relativement au projet de ne pas emploier d'accens....

VI.

[*Fragment d'une lettre adressée probablement à M. Dacier, à la fin de janvier ou au commencement de février* 1772.]

Je suis faché que M. l'abbé Sevin n'ait pas rassemblé et publié a la suite des curieuses recherches qu'il a données sur la Vie et les Ouvrages d'Archiloque, au tom. X des Memoires de l'Academie, les fragmens de ce poete dispersés dans les ouvrages qui nous restent de l'Antiquité. Il y a apparence que s'il avoit eu sous les yeux les fragmens rassemblés, il se seroit preservé de quelques petites inadvertances qui lui ont echappé. Par exemple, page 51 (78 et s.

in-12), parlant du poeme en vers elegiaques qu'Archiloque avoit fait sur la mort de son beau frere, il dit :

« On ignore maintenant quel etoit le titre de cette production d'Archiloque; les passages de Longin, le seul auteur qui en fasse mention, ne fournissent point matiere a des conjectures : le premier en cite deux vers, etc. »

Longin ne fait point mention de ce poeme d'Archiloque; il parle seulement de sa description d'un naufrage; c'est a la page 86 de l'edition de Tollius : Οὐχ ἄλλως ὁ Ἀρχίλοχος ἐπὶ τοῦ ναυαγίου. Mais c'est sans dire que cette description de naufrage se trouvat dans l'elegie sur la mort du mari de sa sœur qui avoit peri sur mer.

N'aiant parlé que de Longin et aiant dit que c'est le seul auteur qui fasse mention de cette piece, pourquoi dit-il ensuite que c'est le premier?

Dans le fait, c'est Plutarque qui fait mention de cette piece en deux endroits d'un meme traité, et qui en rapporte non pas deux vers, mais quatre. Les voici :

Moral. p. 23 (je me sers de l'edition de Paris, in-f°), il parle d'Archiloque et dit :

Θρηνῶν δὲ τὸν ἄνδρα ..... ἐνεγκεῖν,
Εἰ κείνου κεφαλὴν καὶ χαρίεντα μέλεα
Ἥφαιστος καθαροῖσιν ἐν εἵμασιν ἀμφεπολήθη.

Puis à la page 33 :

Οὔτε τι γὰρ κλαίων ἰήσομαι, οὔτε κάκιον
Θήσω, τερπωλὰς καὶ θαλίας ἐφέπων.

Il faut lire dans Plutarque quatre ou cinq lignes qui precedent ce fragment pour voir qu'il est tiré de la meme piece que le precedent (1).

(1) Brunck aurait dû noter que le second passage de Plutarque est cité déjà dans le Dictionnaire de Bayle, article Archiloque, note M, et dans le Premier Discours sur les poëtes élégiaques de l'abbé Souchay, Acad. des Inscript., Mémoires in-12, t. X; Mémoires et Histoire in-4°, t. VII. — Bayle et l'abbé Souchay renvoyaient même au traité *de la Lecture des poëtes*. Ici Brunck altère un peu le texte de la première citation de Plutarque; le voici rétabli : VI... Ὅταν δὲ τὸν ἄνδρα

Cet exemple prouve que ce peut etre une chose aussi utile qu'agreable d'avoir rassemblé de suite tous les fragmens des anciens auteurs, surtout des poetes, dont les ouvrages entiers ne sont pas venus jusqu'a nous.

Ces paroles de Meleagre dans la preface de sa *Couronne,* au sujet des pieces d'Archiloque qu'il y avoit inserées,

μικρὰς στράγγας ἀπ' ὠκεανοῦ,

m'ont fait naitre l'idée de rassembler tous les fragmens de ce poete que je pourrois rencontrer, et j'en ai trouvé en differens auteurs 36 tant longs que courts, et j'ai pensé que je ne ferois pas mal de les inserer dans mon edition de l'Anthologie. Il est bien vrai que Henri Estienne, dans les fragmens des lyriques qu'il a donnés a la suite de Pindare, en a quelques uns d'Archiloque; mais cette collection n'est ni assés complette ni assés correcte, et les auteurs d'ou ils sont tirés n'y sont pas indiqués de maniere a ce qu'on les y puisse facilement trouver.

Je ne regarde comme fragmens a recueillir que les passages en vers qui contiennent un sens determiné, dont on puisse tirer quelque induction sur la vie, les ouvrages et les sentimens de l'auteur. Car les citations de Pollux, de l'auteur de l'Etymologique et autres grammairiens qui rapportent un mot unique ou deux tirés d'un auteur pour en jus-

τῆς ἀδελφῆς ἠφανισμένον ἐν θαλάττῃ καὶ μὴ τυχόντα νομίμου ταφῆς λέγῃ, θρηνῶν (ὁ Ἀρχίλοχος), μετριώτερον ἂν τὴν συμφορὰν ἐνεγκεῖν, κ. τ. λ.

Voici également les quatre ou cinq lignes de Plutarque qui précèdent le second fragment d'Archiloque : XII... Πάλιν ὁ Ἀρχίλοχος οὐκ ἐπαινεῖται λυπούμενος μὲν ἐπὶ τῷ ἀνδρὶ τῆς ἀδελφῆς διεφθαρμένῳ κατὰ θάλασσαν, οἴνῳ δὲ καὶ παιδιᾷ πρὸς τὴν λύπην μάχεσθαι διανοούμενος. Αἰτίαν μέν τοι λόγον ἔχουσαν εἴρηκεν,

Οὔτε τι γὰρ κλαίων, κ. τ. λ.

Il faut aussi rappeler cette courte note de T. Lefèvre sur Longin, sect. IX de son édition. Salmur., M.DC.LXIII, in-18 : « Mihi idem quod Langbænio videtur, ad illud poema respicere Longinum, quod Archilochus de sororis suæ marito, qui naufragio perierat, olim scripsit, *ut ex Plutarcho notum est.* »

tifier l'usage, appartiennent aux lexicographes et ne doivent point entrer dans un ouvrage de gout.

Les fragmens d'Archiloque seront imprimés a la suite de Meleagre et paroitront dans la 3e feuille.

Je desire que M. de Foncemagne approuve cette idée et qu'il soit content de son execution.

VII.

Strasbourg, 4 février 1772.

[Brunck envoie à M. de Foncemagne la petite table de Meleagre annoncée dans la lettre du 24 janvier; il ajoute :]

...Vous voila en etat de faire la comparaison des deux textes; j'espere bien qu'elle sera a mon avantage. Car quoique je me rende severement justice, et que je sente parfaitement que je ne suis pas en etat de remplir les desirs des critiques, je suis cependant bien asseuré que le nouveau texte sera beaucoup moins defectueux que l'ancien. Et cela n'est pas etonnant; il a passé sur celui ci près de deux siecles pendant lesquels on a eclairci bien des choses. Mes devanciers ont eu plus de merite que moi a faire moins bien dans le temps ou ils ont fait, et ce que je fais engagera peut etre quelqu'autre plus habile a faire mieux par la suite.

. . . .

Je suis bien charmé que les deux petits livrets que vous avés receus vous aient eté agreables. Je serai bien aise que vous les lisiés pour que vous soiés en etat de juger combien cette anthologie anecdote s'est corrompue a force d'etre copiée. Les mss. dont ces deux Mrs (?) ont fait usage, sont bien mauvais. Vous trouverés que plusieurs des memes pieces que je publierai seront beaucoup plus correctes.

Vous recevrés la semaine prochaine, avec la 4e feuille de mon impression, les fragmens de Tyrtée publiés par feu M. Klotz; vous verrés que cet homme avoit beaucoup de litterature et de gout, ce qui n'est pas commun en Allemagne. Il est mort a l'age de 34 ans.

. . . .

Je ne vous envoie point ce Tyrtée aujourd'hui, parce qu'etant imprimé sur du papier d'Allemagne, j'ai cru qu'il seroit bon de le faire coller; il vous arrivera tout pret a etre broché ou relié.

. . . .

[Brunck exprime son regret de ne point connaître personnellement M. de Foncemagne.]

C'est M. Capperonnier qui m'a envoié une patente de l'Academie. Je lui ai repondu et l'ai prié de vouloir bien etre l'interprete de tous mes sentimens. Je desire fort qu'il vous en soit venu quelque chose. Je ne connois pas le ceremonial de votre cour. J'ai prié M. Capperonnier, s'il y avoit quelqu'autre chose a faire, de me le mander, parce que je voudrois bien ne manquer a rien. Je pourrois bien attendre lontems la reponse; car M. Capperonnier convient lui-meme qu'il est un peu paresseux. Je ne peux etre que très flatté de l'honneur que l'Academie a bien voulu me faire... parce que je n'ai aucun titre bien constaté. Si mon travail sur les poetes grecs peut donner une opinion favorable de la maniere dont j'emploie mon loisir, on pourra me le temoigner en changeant mon titre de correspondant en celui d'associé libre, comme l'avoit feu M. Schoepflin, mon concitoyen, et comme l'a mon intime ami, le P. Paciaudi, non pas bibliothecaire, mais fondateur de la Bibliotheque de Parme, et restaurateur des bonnes lettres en ce pays la.

. . . .

Je fais beaucoup de complimens a M. Dacier.

VIII.

Strasbourg, 9 février 1772.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint (*sic*) la 4e feuille de mon impression; cela va, comme vous voiés, assés bon train. Dans la huitaine, vous aurés la 5e. Après cela, nous

nous reposerons un peu. L'imprimeur qui travaille pour moi est imprimeur de l'Université d'ici, et il va me quitter pour imprimer une thèse ou très longue dissertation je ne sais sur quelle matiere, d'un jeune homme qui doit prendre des degrés en droit. Un autre se facheroit et trouveroit cela mauvais; mais moi je laisse chacun faire son metier en paix.

J'avois compté joindre a mon paquet les fragmens de Tyrtée publiés par M. Klotz, et je l'aurois bien pu faire, si je ne desirois pas de vous faire prendre la meilleure opinion possible du merite de ce litterateur. J'avois entendu que l'on me donneroit la derniere edition qu'il a publiée, et l'on m'a apporté la premiere qui est moins ample. Je l'ai rendue et ai donné commission de faire venir la deuxieme que l'on me promet dans 15 jours.

. . . .

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien detacher la derniere feuille d'observations et l'envoier a M. Gayot qui vous la fera repasser; je n'ai pas de copiste, dont bien me fache.

Je joins ici une petite lettre pour M. Du Saulx.

Sur les versions latines de l'Anthologie. — (*Extrait des Notes que Brunck envoyait à M. de Foncemagne avec les feuilles de son édition, à mesure qu'elles étaient imprimées et quand il le jugeait nécessaire.*)

J'ai deja dit une partie des raisons qui m'ont determiné a ne pas accompagner d'une version latine ces poésies : elles doivent etre approuvées par toutes les personnes honnetes (1). Quant a l'utilité de la version, je ne la sens pas. Une version en vers n'est jamais parfaitement exacte. Je pourrois bien rassembler une bonne partie de celle de Gro-

(1) Lettres II et III.

tius (1), et je trouverois encor des ressources dans les autres poetes latins modernes (2). Une version en prose est chose très platte; l'examen de celle qu'on estimera la meilleure confirmera ce jugement. Je ne connois qu'une edition de l'Anthologie avec une version latine, c'est celle de Lubin (3); on n'en fait pas le moindre cas. Les savans et les gens de lettres se servent ou de celle de H. Estienne, ou de celle de Brodeau qui sont l'une et l'autre sans version. Il y a dans cette collection des gaillardises qu'on ne doit pas traduire, des jeux de mots qu'on ne peut pas traduire, beaucoup de choses très simples et très aisées qui n'ont pas besoin d'etre traduites. Les endroits difficiles seront eclaircis par des notes ou par des indications des auteurs qui les expliquent. Les passages absolument corrompus et auxquels on ne saura pas de remede, seront laissés comme on les aura trouvés. Si quelqu'un peut retablir l'epigramme de Meleagre n° XLVIII, il me fera plaisir de me communiquer sa correction (4). L'epigramme XLVI n'est point corrompue; mais il manque plusieurs vers (5). Aprés le premier vers, il en manque deux, un pentametre et un hexa-

(1) Nous avons remarqué que M. de Foncemagne avait eu cette idée avant Brunck, et qu'il l'avait même en partie réalisée.

(2) Voir, dans l'extrait des *Prolégomènes* de Grotius, *Anthol.* Didot, t. II, p. VII-VIII, une longue liste, — près de 40 noms, et elle est loin d'être complète, — des poëtes latinistes qui s'étaient essayés sur les épigrammes de l'Anthologie.

(3) Ἀνθολογία διαφόρων ἐπιγραμμάτων παλαιῶν εἰς ἑπτὰ βιβλία διῃρημένη. — Florilegium, hoc est Veterum Græcorum Poetarum Epigrammata comprehensa libris septem. Interprete Eilhardo Lubino. In Bibliopolio Commeliniano. Anno MDCIV. — Sur le mot *Florilegium*, voir l'*Anthol.* de M. Dehèque, Introd., p. III, et la note 2.

(4) « M. Reische (*sic*) en avoit pensé comme M. Brunck. Voici ce qu'il dit de cette épigramme à la page 472 du vol. IX, part, 1re, des *Acta Lipsiensia* : « Sequens distichon non intelligo; » et il ajoute : « Neque « ingenium in his sordibus exhauriam. » Note de M. de Foncemagne.

(5) *Analect.*, I, p. 15, XLVI; *Anthol.* Jacobs (in-8°, Leips., 1794), t. I, p. 15, Meleagr. XLVI; *Anthol.* Didot, cap. XII, 94. Le texte de cette épigramme n'a pas encore été complétement rétabli.

metre; après le second, il manque encor probablement un distique entier. J'aurois du marquer les lacunes. Le 4e vers est clair, la ponctuation marque bien le sens; mais cela ne peut pas s'expliquer.

Il faut que la generation presente et celles qui viendront fassent comme ont fait les passées; que ceux qui voudront entendre tout cela etudient. Peut-on traduire la ve epigramme de Meleagre? Il faut traduire tout ou rien, parce que la raison du defaut de traduction etant connue, c'est indiquer aux esprits corrompus ce qu'ils doivent chercher. Il ne pouvoit pas entrer dans mon plan de joindre une traduction au grec; je m'estimerai bien heureux, si je parviens a donner un texte correcte (*sic*).

Autre observation qui, pour n'etre pas d'un grand poids au jugement du public, n'en est pas moins importante pour moi. Je fais imprimer ce livre a mes frais, risques et perils; en en doublant le volume, j'en doublerois la depense. J'ai la pretention de n'y pas gagner une maille, mais je voudrois n'y rien perdre. Dans ce cas, on se moqueroit de moi et on auroit raison.

[9 février.] *Date de la main de M. de Foncemagne.*

Observations sur la 4e feuille des poëtes grecs.

(Extrait.)

Erinne.

IV. Que le sujet de cette ode conservée par Stobée soit le courage, *fortitudo*, *virtus bellica*, ou bien la ville de Rome, c'est ce que je ne deciderai pas. Il faut cependant s'en tenir a la premiere opinion, si l'on attribue cette piece a Erinne, contemporaine de Sapho.

Je dois prevenir que tous les fragmens que je publie sont tirés des sources meme, et que je ne m'astreins point a l'ordre que d'autres editeurs leur ont donné. On ne trouvera nulle part ceux de Solon recueillis avec autant de soin qu'ils sont

ici. C'est ce dont on pourra juger lorsqu'on verra la 5e feuille qui sera imprimée à la fin de la semaine prochaine.

Voila 64 pages auxquelles l'Anthologie de Planude n'a pas fourni grand' chose ; elle jouera un plus beau role dans quelque tems.

Observations de M. Capperonnier communiquées à M. Brunck.

[Sous ce titre, nous trouvons les lettres ci-dessous de M. de Foncemagne. Elles sont, sans aucun doute, du commencement de février 1772, et ont été adressées à Jean Capperonnier qui les renvoya avec les Observations qui lui étaient demandées. Il s'en est certainement perdu quelques feuilles, car la réponse de Brunck, qu'on trouvera ci-après, 22 février 1772, se rapporte à certaines critiques dont il n'y a pas de trace dans ce qui nous en reste.]

Au Palais-Royal (1), lundi matin [6 févr. (?) 1772].

Voici, mon cher Confrère, la 2e feuille de l'Anthologie. Comme M. Brunck me l'avoit annoncée, j'ai différé de lui accuser réception de la 1re et de lui envoyer vos observations, jusqu'à ce que j'eusse quelque chose de plus à lui mander. Si la nouvelle feuille vous donne occasion de faire quelques remarques, je les joindrai aux premières. Car je ne puis lui rendre un meilleur service que de lui renvoyer (*sic*) vos lettres. Dans le cas où cette revision ne vous

(1) En qualité de sous-gouverneur du duc de Chartres, M. de Foncemagne avait son logement au Palais-Royal. Même quand il eut obtenu sa retraite (1761), le duc d'Orléans voulut qu'il continuât d'y demeurer. Il avait avec lui le jeune Dacier, à qui il avait fait partager les études et les exercices de son élève. Voir, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscript., in-4°, 1834, l'excellente notice de M. Silv. de Sacy. Dacier y est fort bien jugé.

seroit pas importune, je continuerai à vous communiquer les feuilles à mesure qu'elles me seront remises.

J'ai l'honneur de vous offrir, mon cher Confrère, mille très humbles complimens.

(*Sans signature.*)

Au Palais-Royal, samedi matin [11 févr. (?) 1772].

Voici, mon cher Confrère, deux nouvelles feuilles de M. Brunck. Puisque vous permettez que je lui communique vos observations, j'attendrai pour lui écrire que vous ayez examiné ce nouvel envoi; son ouvrage ne peut qu'y gagner.

Suivant le plan qu'il se propose, et qu'il a déjà exécuté, ce ne sera plus l'Anthologie dans le sens où nous avons jusqu'ici entendu ce mot, c'est-à-dire un recueil d'épigrammes, ce sera en même temps la collection des fragmens épars des anciens poëtes grecs. Mes infirmités ne m'ont guère permis de juger que de l'exécution qui me paroît admirable. Je vous laisse, mon cher Confrère, le soin de juger du reste.

Agréez mille très humbles complimens.

Je vous renvoie, mon cher Confrère, la feuille D, que vous avez déjà vue, parce qu'à la deuxième page commencent les pièces de Solon dont la suite est à la feuille E, que je viens de recevoir. J'y joins une feuille d'observations qui accompagnent cet envoi.

Mille très humbles complimens.

Samedi matin.

(*Sans signature.*)

A ces lettres de M. de Foncemagne sont jointes quelques-unes des Observations de Capperonnier. Elles portent presque toutes sur des fautes d'impression, — des fautes d'accents surtout. Il en est toutefois qui ont plus d'importance; les voici :

[Analect. t. 1.] p. 17, epigr. 53, [v. 5.]

μὴ καὶ ποτεφίπτασθαι. — Je ne connois pas ce dernier mot; il faut apparemment μὴ καί ποτ' ἐφίπτασθαι (1).

Epigr. 54 [v. 3] : ἦ γάρτοι, lisez ἦ γάρ τοι, deux mots.

Dans ce même vers, le mot Ἔρως étoit quelque part, et je crois que c'étoit après κατείρυσεν; de sorte que l'auteur auroit écrit κατείρυσεν Ἔρως. Le vers alors péchera par la mesure (2).

[*Ibid.* p. 18, Epigr.] 58 : Ναὶ Κύπριν ἁλώσει. Je soupçonne qu'il y avoit ἁλώσῃ; ΣΗ et ΣΕΙ se ressemblent beaucoup. D'ailleurs le sens exige la correction (3).

[*Ibid.* p. 24, Epigr.] 82 : κόλποις ἔχον, je crois qu'il faut lire κόλποις ἔσχον, à moins que la mesure du vers ne s'y oppose (4).

Sur les Observations, Solonis (sic).

VI. Au lieu de la correction que M. Brunck propose, j'aurois imprimé tout simplement ἀργάλεον χειροῖν ξυλλέγεται βίοτον. Cela est beaucoup plus clair, et vous n'avés pas l'embarras de deux épithètes dont l'une est jointe à Vulcain, et l'autre se rapporte à Minerve. D'ailleurs on dit très bien ἀργάλεος βιότος (5).

(1) On verra plus loin que Brunck rejeta cette correction que Jacobs a admise : ὦ πτανοὶ, μὴ καί ποτ' ἐφίπτασθαι μὲν, Ἔρωτες..., ainsi que les auteurs de l'*Anthologie* Didot, c. v, 212.

(2) Capperonnier voyait bien quel mot avait été omis ; il est étonnant qu'il n'ait pas cherché où il pouvait se placer dans le vers sans rompre la mesure. Jacobs, après Brunck qui, comme on le voit, en devait l'idée première à Capperonnier : Ἦ γὰρ Ἔρως τρία τόξα κατείρυσεν κ. τ. λ. Toutefois, dans l'*Anthologie* Didot on a gardé l'ancienne leçon, en sous-entendant Ἔρως. Voir la note.

(3) Il est étrange que Capperonnier n'ait pas vu qu'on dit aussi bien ἁλώσει que ἁλώσῃ à la 2e personne du singulier.

(4) Il n'est pas moins étonnant qu'il n'ait pas remarqué qu'avec ἔσχον, le vers était faux : ἀλλ' ὅτε τὰν ῥαδινὰν κόλποις ἔχον, κ. τ. λ., et que ἔχον sans augment était poétique pour εἶχον.

(5) Les anciennes éditions donnaient ἀργαλέαιν χειροῖν, *laboriosis*

IX.

Strasbourg, le 22 février 1772.

J'ai receu, Monsieur, la lettre dont vous m'avés honoré le 16 de ce mois avec les precieuses notes de M. Capperonnier. Je me flatte que vous avés assés bonne opinion de moi pour penser que je suis très éloigné de lui vouloir du mal de ce qu'il relève mes fautes. Je regarde au contraire l'attention avec laquelle il a bien voulu lire mes feuilles, comme une preuve d'amitié et je le prie de me la continuer. Je lui ecris a cet effet, et je le previens que sous peu je lui enverrai des reponses a quelques-unes de ses observations.

Je vois avec un peu de peine que, malgré les soins que j'ai cru y mettre, il m'est echappé beaucoup de fautes à la correction des epreuves. Je vous avoue, Monsieur, que j'etois peu au fait de cette besogne de corriger. Ma memoire m'a fait illusion et m'a mieux servi que ma vue; je savois ce qui devoit etre imprimé; je croiois le voir quoiqu'il n'y fut pas. Il faudroit que je pusse trouver ici un correcteur aussi habile que M. Capperonnier; je me contenterois meme a moins; mais il ne m'est pas possible d'en avoir un quelconque; au moien de quoi il faut que je fasse tout. Vous jugerez combien cela est penible, quand vous saurés que tout ce que vous avés vu et verrés par la suite a eté et sera imprimé d'après mes copies manuscrites. Comme mon projet n'avoit pas eté d'abord d'emploier les accens ni les esprits doux, je ne les avois pas marqués sur mes minutes; il a fallu y revenir après coup, et il n'est pas etonnant qu'il y en ait quelques-uns d'oubliés ou de mal placés. Cependant dans le petit nombre de fautes de ce dernier genre, il en est quelques-unes sur lesquelles on pourroit

manibus, et même ἀργαλέοιν, que l'on faisait rapporter aux noms des deux divinités. Brunck proposait ἐργατίνης, qui, on le verra plus loin, ne satisfaisait point M. de Foncemagne.

batailler. Il y a beaucoup de varieté sur l'accentuation des memes mots dans les livres les mieux imprimés; j'observe cela tous les jours en comparant les editions. Voici un article sur lequel je peux me defendre, je ne le cite que pour exemple :

P. 16, v. 4. J'ai mis γενέτας δ' οὔτε τις, οὔτε τίνος. M. Capperonnier veut οὔτε τινός (1). Je crois qu'il a raison; je l'avois marqué ainsi sur le cahier qui a eté donné a l'imprimeur. Puis ayant observé que Brodeau avoit accentué comme j'ai fait, j'ai voulu voir s'il ne s'etoit pas trompé et j'ai recouru a H. Estienne qui, dans son edition, p. 471, a imprimé de meme. Mon doute n'en a pas moins subsisté, et j'ai cherché a m'eclaircir dans Alde Manuce dont les editions sont si correctes. Je me suis contenté de consulter celle de 1503 et celle de 1521; toutes les deux sont conformes a ce que j'ai donné. J'aurois pu consulter encor d'autres editions, si cela m'avoit paru en valoir la peine, car je crois avoir a peu près toutes celles de l'Anthologie. Ce n'est que depuis l'observation de M. Capperonnier qu'il m'est venu en idée de voir comment ce bout de vers est imprimé dans l'edition de Florence, en lettres capitales; elle est encor pour moi, aiant comme les autres οὔτε τίνος. Il y a plus. M. d'Orville, dont on pouvoit attendre une edition de l'Anthologie beaucoup plus parfaite que je ne peux la donner, a publié cette epigramme corrigée sur le ms. du Vatican, dans son commentaire sur Chariton, p. 41, et il a encor imprimé comme j'ai fait. Me fera-t-on un crime d'avoir suivi des autorités si respectables? Vous avouerés,

(1) Jacobs (*Anthol.*, I, p. 16, liv. V, 6) admet cette accentuation. L'*Anthologie* Didot revient à l'ancienne, à celle que préférait Brunck. Voir cap. v, 180. Le pronom τινός étant ici indéfini, Capperonnier avait raison. Voici la phrase :

γενέτας δ' οὔτε τις, οὔτε τινός.

Il est vrai que si l'on sous-entend quelque chose comme φανερὸν ἐστίν ou ἐγνωσμένον ἐστίν, τις et τινος, formant une interrogation indirecte, doivent être accentués τίς, τίνος.

Monsieur, que cela s'appelle au moins bien defendre une mauvaise cause. Car, dans le fonds, je suis persuadé que j'ai tort, et que j'aurois du m'en tenir a mon premier avis, confirmé par le sentiment de M. Capperonnier. Je me console cependant de tout ceci parce qu'il y a un remede : un errata au commencement du volume indiquera les fautes les moins considerables et quatre cartons feront disparoitre celles-ci :

P. 6. epigr. XI, v. 5. θνατοῖς p. θρατοῖς.
— 17. — LIV, — 1. χάριτες p. χάρισες.
— 40. — I, — 3. πολυφλοίσβοιο p. π-φλοίβοιο.
— 49. — II, — 4. προμάχους p. προχάμους.

En lisant les epreuves, j'ai vu ce qui devoit etre, et non ce qui etoit ; encor un coup, ma memoire m'a mieux servi que mes yeux. Mais je m'apperçois, ou je me trompe fort, que je deviens plus habile a corriger, et je crois que dans les feuilles suivantes on trouvera moins de fautes.

Vous avés remarqué, Monsieur, une faute de ponctuation qui avoit echappé a M. Capperonnier et qui est très reelle. Dans l'epigramme CX, v. 5, ἁπαλὴν est bien avec l'aspiration ; vous ne trouverés jamais ce mot ecrit autrement. Au v. 10, κολπώσαντος seroit bon, si les mss. et les anciennes editions donnoient cette leçon ; mais ils conspirent pour κολπώσαντες qui fait un aussi bon sens ; c'est pourquoi je ne l'ai pas changé (1).

Sur l'epigramme 53, vers penultieme, ποτεφίπτασθαι, M. Capperonnier ne connoit pas ce mot.

Il y en a beaucoup dont, au moien de l'Anthologie, on pourra augmenter les dictionnaires. M. Alberti sur Hesychius en a remarqué plusieurs. Ποτεφίπτασθαι *doricè* pour προσεφίπτασθαι *bicomposito*. En lisant μὴ καί ποτ' ἐφίπτασθαι,

(1) C'était une conjecture de Huet, *vulgata elegantior*, dit Jacobs, admise dans l'*Anthologie* Didot, cap. IX, 363. — V. *Petri Danielis Huetii Poemata*, quart. edit. auctior et emendat. Ut et ejusdem notæ ineditæ ad Anthol. Epigramm. græc. Ultrajecti, 1700, in-12.

le ποτὲ est oisif, n'a aucun sens et merite d'etre rejeté par quiconque connoit un peu le genie de la langue (1).

Je repondrai a M. Capperonnier sur tous les autres objets sur lesquels je ne crois pas pouvoir être d'accord avec lui.

. . . .

J'attens avec grande impatience la lettre que vous m'annoncés de M. Dacier. L'Academie de Belles Lettres n'a point de distinction que je ne sois persuadé qu'il ne merite très fort. La qualité de votre eleve forme dans mon esprit un prejugé en sa faveur, dont je fais plus de cas que des preuves de beaucoup d'autres; au surplus, il en a de bonnes a produire, au moien de la traduction dont vous me marqués qu'il a la bonté de s'occuper de me faire passer un exemplaire : je le recevrai avec autant de plaisir que de reconnoissance.

[La fin de cette lettre annonce l'envoi de *deux feuilles d'Anacréon.*]

...J'ai fait par ci par la quelques petits changemens dans le texte, fort peu, a ce que je crois, de mon autorité. J'ai profité des observations d'habiles critiques. La feuille qu'on va imprimer achevera Anacreon, et commencera Simonide, ou les Simonides. J'aurai beaucoup de choses a observer sur ceux-ci....

[Brunck annonce enfin l'envoi des fragments de Tyrtée dont il a déjà parlé.]

...Ce petit livre qu'on chercheroit peut-etre inutilement a Paris, et qui pourroit bien n'etre pas a la Bibliotheque du Roi, merite d'avoir place dans la votre.

(1) Capperonnier a eu raison devant tous les éditeurs; Jacobs, t. I, p. 17. *Anthol.* Didot, cap. v, 212.

X.

Strasbourg, le 29 fevrier 1772.

Voici, Monsieur, la 8e feuille des poetes grecs, qui vient vous rappeler le souvenir d'un homme qui vous est bien sincerement attaché, et qui est toujours enchanté d'avoir a vous offrir cet hommage. Celle-ci finit Anacreon et commence les Simonides; car vous savés qu'il y a plus d'un poete de ce nom. Leon Allatius en a donné la liste dans son ouvrage intitulé *De Simeonum* (sic) *scriptis diatriba* (1). Je doute qu'elle soit complette. C'etoit un usage chez les Grecs de donner aux enfans les noms de leurs grands peres. C'est ainsi que Simonide le jeune qui florissoit avant la guerre du Peloponnese et qui avoit fait un poeme sur les Genealogies (sans doute des dieux et des heros), porta le nom de Simonide de Ceos, pere de sa mere. Je suis bien tenté de croire que Simonide le jeune fit porter pareillement ce meme nom devenu celebre a un petit fils a lui, que les monuments n'ont pas distingué de ses homonymes et dont je crois que nous avons quelques epigrammes. Quand vous aurés toutes les poesies de ces Simonides imprimées, j'aurai l'honneur de joindre aux dernieres une table qui indiquera exactement d'ou chaque piece ou chaque fragment aura eté tiré.

Les epigrammes d'Anacreon se trouvent dans l'edition de Josua Barnes : il y en a quelques unes de plus que j'ai sagement, a ce que je pense, renvoié (*sic*) aux ἄδηλα, car elles ne sont pas plus d'Anacreon que de moi.

Je crois que cette feuille et les deux ou trois precedentes se trouveront plus correctes que les premieres, du moins y ai je donné toute l'attention dont je suis capable. C'est, je vous jure, Monsieur, une furieuse besogne que d'amener cette affaire a sa fin. Mais je ne trouve rien de si fatiguant

(1) Paris, 1664, in-4°.

que la correction des epreuves. Je les vois toutes trois fois. On ne concevra pas après cela qu'il ait pu y rester des fautes. C'est que malheureusement je lis comme il devoit y avoir.... Voila comment m'ont échappé ces quatre grosses vilaines fautes que M. Capperonnier a relevées a ma grande satisfaction, et dont personne ne s'appercevra, car les cartons les feront disparoitre.

J'ai eu l'honneur d'ecrire a M. Capperonnier et l'ai prié de vous communiquer ma lettre. J'en joins ici une pour M. Dacier.

Après Simonide, vous aurés trois poetes qui ne tiendront pas grand' place, Timocreon de Rhodes, Æschyle dont il y a une epigramme ou plutôt un fragment d'elegie, et Bacchylide. J'ai cru bien faire de placer après eux le recueil de ce qui nous reste des anciennes chansons de table appelées scolies, qui ont été conservées la plupart par Athenée.

Il y a dans les Memoires de l'Academie une dissertation (1) de M. de la Nauze sur ce sujet. Diogene Laerce en rapporte une de Solon dans la vie de ce philosophe. Je l'avois marquée, et mon etourderie me l'a fait oublier quand on l'a imprimé. Il y a heureusement du remede. Vous aurés un carton pour le feuillet des pages 75 et 76, et a la premiere on ajoutera cette scolie de Solon, car je regarde comme telles ce que Diogene appelle τὰ ᾀδόμενα, en parlant de ces anciens sages.

(1) Brunck aurait pu remarquer qu'il y a *deux* Mémoires de M. de la Nauze *sur ce sujet* des chansons de l'ancienne Grèce; le premier, il est vrai, traite plus particulièrement des *Chansons de table* ou scolies. Mais Brunck, en général, n'est guère favorable à l'érudition française, à celle de son temps surtout. Il ne craint pas, du reste, les palinodies et se contredit avec une aisance sans pareille, quand son intérêt semble l'exiger. On en jugera par les deux extraits qui suivent. Dans ses Observations sur quelques poëtes grecs, il relève d'une façon peu obligeante pour l'Académie des Inscriptions deux ou trois erreurs de M. de la Nauze, dont les deux Mémoires *Sur les Chansons de l'ancienne Grèce* avaient trouvé place dans le recueil de la Compagnie (t. XIII, in-12; IX, in-4°) :

« A la page 332, M. de la Nauze a donné la scolie que j'ai n° VIII; il

Je ne desire rien plus que d'apprendre, par la premiere lettre dont vous m'honorerés, de bonnes nouvelles de votre santé. On a ici la composition d'un jus de reglisse que l'on dit etre fort bon dans les rhumes. J'ai grande envie de vous

semble qu'il l'ait partagée en deux chansons ; je crois que ce n'en est qu'une (*).

« J'ai suivi l'ordre chronologique dans l'arrangement de celles faites sur des événements historiques,

« M. de la Nauze n'a pas observé que Hesychius nous fait connaître l'auteur de la scolie sur Armodius (*sic*), qui est Callistrate.

« La dix-septième scolie se trouve dans M. de la Nauze, p. 345. Je m'étonne bien que, lorsqu'il a lu ce mémoire à l'Académie, aucun de messieurs ses confreres ne lui ait fait remarquer que κώθωνι n'est pas le nom d'une fille, soit servante, soit courtisane ; c'est le nom d'une espece de gobelet, et il est ici au datif : κώθων, κώθωνος (**).

« La quatorzième scolie se trouve dans M. de la Nauze, page 331, mais mutilée. Il n'est pas question de Carcinus, poëte comique, mais d'une écrevisse. On auroit dû aussi faire observer à M. de la Nauze que lorsque Eustathe cite Pausanias : ἐν τῷ οἰκείῳ λεξικῷ, cela ne veut pas dire dans son dictionnaire familier, mais tout simplement dans son dictionnaire. »

« Strasbourg, 2 avril 1772.

Extrait. « ..... En parcourant je ne sais par quel hasard, ces jours derniers, un Almanach royal de cette année. je suis tombé sur l'Academie des Inscriptions, dont il m'a pris fantaisie de connoitre par leur nom tous les membres. J'ai eté fort etonné d'y voir celui de M. de la Nauze, que je croiois mort depuis lontems, je ne sais pas pourquoi; peut etre pour avoir vu de ses Memoires dans des volumes de l'Acade-

(*) Sur ce point, M. Boissonade et les autres éditeurs modernes donnent raison à M. de la Nauze.

(**) Il n'y avait rien d'absurde à voir dans Κώθωνι le vocatif d'un nom propre féminin Κώθωνις. On trouve bien comme noms propres masculins Κώθων et Κωθωνίδης (Polyb., IV, 52, 4, et Suidas v. Κώθων). D'ailleurs le texte d'Athénée, encore si imparfait aujourd'hui, était tel au seizième siècle que Noël de Conti, le premier traducteur latin du *Banquet des Sophistes*, pouvait rendre ainsi ce passage : « Infunde, *minister*, in vas, non autem in lapidem, si viris bonis opus est « jam infundere. » Ce qui montre qu'au lieu de διάχουε, il lisait διάκονε, leçon à laquelle on est revenu ; au lieu d'ἐπιλήθου, ἐπὶ λίθον, ce qui n'est guère clair. Enfin Κώθωνι est une leçon abandonnée pour Κήδωνι, *nom propre* (Boisson., *Lyr. Græc.*, p. 92 ; Athen., edit. Leipzig, 1834, t. IV, p. 156), et le sévère Brunck n'a pas su voir dans cette citation d'Athénée ce que tout le monde y voit aujourd'hui, un distique très-régulier.

en envoier. Cela pourroit aisement, vu la forme dont il est, se mettre dans un paquet semblable a une lettre; mais le poids pourroit le rendre suspect. Il faut arranger cela avec M. de Juvigny.

Je vous presente, Monsieur, les sinceres asseurances de mon respectueux attachement.

XI.

Strasbourg, 7 mars 1772.

Ne trouvés vous pas, Monsieur, que je dois etre assés content de mon imprimeur? Il me fournit a peu près toutes les semaines l'occasion de vous presenter mon hommage.

[Brunck annonce la table déjà promise pour Simonide.]

XII.

Strasbourg, le 13 mars 1772.

Monsieur,

Je vous demande bien des pardons, je vous assomme aujourd'hui d'ecritures, et vous n'en etes pas quitte pour la peine de vous faire lire les feuilles ci jointes; vous essuierés encor la communication d'une assés longue lettre que j'ai écrite a M. Capperonnier. Voila a quoi vous vous etes exposé en consentant a suivre mon travail et en daignant en agreer les premices.

[Brunck exprime sa joie de la satisfaction qu'on lui témoigne. Cette satisfaction s'accroitra par la suite; il par-

mie d'une date assez ancienne. Je me suis mordu les doits (*sic*) d'avoir parlé de lui peu respectueusement dans une table que j'ai eu l'honneur de vous adresser. Je serois bien faché qu'il sut que je me suis donné les airs de le critiquer, et je confesse que cela ne me va pas plus qu'il n'est dans mon caractère de vouloir deplaire a qui que ce soit. »

viendra a être « plus exacte » (*sic*). — « D'ailleurs nous allons bientôt avoir des poetes plus interessans. » Il s'applaudit des avantages que présentera son édition « par la disposition et l'arrangement des auteurs et des pieces, et en ce que celles-ci sont attribuées à leurs auteurs. Il y aura au moins 800 epigrammes de plus que dans Planude, et je parie qu'il y en aura beaucoup moins sous le titre d'ἄδηλα. Vous en trouverés plusieurs dans Simonide qu'on ne se doutoit pas qui fussent de lui. »]

Je desire, Monsieur, que vous approuviés l'idée que j'ai eue de rassembler toutes les petites scolies qui sont la plus part fort agreables, assés estropiées dans Athenée, auteur dont il manque une bonne edition, et qui meritent d'avoir place dans l'Anthologie. Celle d'Aristote sur Hermas d'Atarne paroitra dans la feuille suivante, avec les autres poesies de ce philosophe.

Mon imprimeur est, en effet, fort habile; s'il avoit un meilleur correcteur, il feroit des merveilles. Il a travaillé autrefois a Paris. C'est lui qui a composé tout le Sophocle que M. Capperonnier doit mettre dans peu en lumière, et que j'ai depuis longtemps de cet imprimeur meme, qui l'a rapporté ici (1).

(1) J. Capperonnier mourut en 1775, sans avoir eu le temps de publier son Sophocle, qui ne parut qu'en 1781, sous ce titre : *Sophoclis tragœdiæ VII*, græce et latine, cum scholiis veteribus et novis, curavit Joan. Capperonnier; post mortem ejus edidit, notas, præfationem et indicem adjecit Joan.-Franc. Vauvilliers. Parisiis, J.-N. Pissot, 1781, 2 vol. in-4°. — Brunck, quelques années après, donna successivement plusieurs éditions de Sophocle :

1° Sophoclis quæ extant omnia cum veterum grammaticorum scholiis. Gr. et lat., ed. R. Fr. Ph. Brunck, Argentorati, Treuttel, 1786, 2 vol. gr. in-4°.

2° Eadem, ed. secunda. Argent., 1786-1789, 4 vol. in-8°.

3° Eadem, ed. tertia. Argent., 1788, 3 vol. gr. in-8° (édition tirée à 250 exemplaires seulement).

Il serait intéressant d'examiner si Brunck a profité du travail de Capperonnier, qu'il avait eu en feuilles dès les premiers mois de 1772, neuf ans avant la publication de Vauvilliers.

Je me donne, Monsieur, pour cette correction une peine etonnante, et avec tout cela, je ne peux avoir la satisfaction de voir une feuille sans fautes. Je croiois que je l'aurois cette fois ci, point du tout. Voiés, je vous prie, la page 148, vous trouverés un R latin pour un P grec; j'ai corrigé quatre epreuves, et je n'ai pas vu cela.

Je loue, Monsieur, et estime infiniment M. Dacier de s'appliquer a votre exemple a l'etude de notre histoire. Cela vaut mieux que les balivernes dont je m'occupe; et quand j'aurai fini ceci, je me remettrai a cette etude que j'ai toujours beaucoup aimée, et dont je fais le plus grand cas. Cela est sans contredit plus solide et plus digne d'un homme qui pense, et l'on se rend en meme temps plus capable d'etre utile. Un point de l'histoire de France bien eclairci, qui peut interesser le droit public de la nation, est plus estimable que la meilleure edition possible d'un poete grec. Car, en pareille matiere, je crois que l'utilité publique doit toujours etre la mesure de nos jugemens (1).

J'ai donné Elien (2) a lire à ma femme qui a de l'esprit, du gout et un fort bon jugement. Je manderai à M. Du Saulx l'impression que ce livre aura faite sur elle, et il *le* dira a M. Dacier; je parie bien que ce sera avec des eloges qui lui donneront envie de connoitre ce censeur. Cependant je crois que j'en jugerois mieux qu'elle; mais je n'ai pas le temps de faire actuellement cette lecture que je veux faire avec attention et a coté du grec, etc.

(1) Brunck, qui ne se piquait pas de constance en ses opinions, ne pouvait guère être ici de bonne foi; en parlant ainsi, il croyait flatter M. de Foncemagne. Loin de revenir à l'histoire de France, si tant est qu'il en eût jamais fait, comme il le prétend, une étude spéciale, il se livra plus que par le passé et jusqu'à la fin de sa vie, à ces travaux de critique, qu'avec une incroyable légèreté il traite ici de « balivernes indignes d'un homme qui pense ».

(2) Cette traduction de l'*Histoire variée* d'Élien est de cette même année 1772; elle ouvrit à Dacier les portes de l'Académie des Inscriptions; il avait alors trente ans.

XIII.

Strasbourg, le 23 mars 1777.

[Brunck se félicite encore de la marche rapide et régulière de sa publication ; il envoie deux nouvelles feuilles.]

La suivante tardera un peu plus a venir. Elle vous presentera Simmias le Rhodien, dont l'*Œuf*, les *Ailes* et la *Hache* sont difficiles a imprimer. J'ai trouvé a la fin d'un de vos mss. une copie de ces pieces tirée originairement du ms. du Vatican. Elle m'est fort utile, en ce qu'elle me met en etat de mieux apprecier les corrections de Saumaise. J'espere que je vous donnerai cela plus correct que cela n'a encor paru. Mais, comme dans ces pieces il y a des vers d'une longueur demesurée, je serai obligé de les faire imprimer sur des feuillets d'une largeur double de celle des autres, et qui se plieront comme les planches dans les livres de geometrie. C'est un inconvenient qu'il est impossible d'eviter ; cela me paroit mieux que d'emploier de très petits caracteres qui fatigueroient la vue.

Je joins ici aussi, Monsieur, une table que j'ai fait copier par mon secretaire dont l'ecriture a un plus bel œuil (*sic*) que la mienne ; je ne sais si vous la trouverés plus lisible ; mais je me suis prudemment reservé d'en ecrire le grec....

...J'espere que M. Capperonnier sera content de ces deux dernieres feuilles ; j'attens avec impatience sa critique sur la 9e et la 10e.

Un jeune homme d'ici, né avec une fortune considerable, et qui, malgré cela, se destine a etre professeur dans l'Université protestante, vient de soutenir une these sur un sujet assés interessant et que l'on dit fort bien traité ; en voici le titre :

De jure legislatorio Merovæorum et Carolingorum Galliæ Regum, circa sacra.

Elle est en deux parties de 232 pages in-4°. Cela pourroit amuser M. Dacier, et cela est relatif a sa principale etude

qui est l'histoire de France. Je lui offre de les lui envoier, et lui fais par la même occasion mille sinceres complimens.

J'ai l'honneur d'etre, avec le plus inviolable et le plus respectueux attachement, Monsieur, votre très humble et très obeissant serviteur,

BRUNCK.

Permettés que je joigne ici une lettre pour M. Du Saulx.

[Voici quelques extraits de la table annoncée dans la lettre précédente; ils permettront de juger de l'importance du reste.]

Ion de Chio fleurissoit en la LXXXII olymp. Il avoit composé des tragedies et beaucoup d'autres ouvrages dont il ne nous reste rien. Voici quelques fragmens de ses elegies (1). Voiés sur ce poete Fabricius dans sa Bibl. gr., t. I, p. 648; la lettre de Bentley, a la suite de Jean Matata (?) traduit en latin dans le vol. de la Bysantine, imprimé a Venise en 1733, p. 26, et Kuhn sur Jul. Pollux, p. 197.

I. Athen., p. 447 [Edit. Casaub.]. Le commencement du 6e vers auroit, a ce que je crois, besoin d'etre corrigé (2).

II. Athen., p. 463. La correction que l'on verra ici est due a M. Toup, dans sa lettre a milord Warburton, p. 110.

III. Diogene Laerce, p. 76 [I, 120].

IV. Plutarque dans la vie de Thesée, p. 17 [c. XX].

Les deux epigrammes d'Empedocle se trouvent dans Diogene Laerce [liv. VIII]. J'ai negligé les fragmens des poemes qu'Empedocle avoit composés sur la Physique. On les trouvera dans le petit livre de H. Estienne intitulé *Poesis philosophica*.

(1) *Analect.*, t. I, p. 461 et suiv.

(2) Jacobs a essayé de faire cette correction. Voir les notes de son *Anthologie*. Il remarque que Brunck, en reconstruisant le premier vers, l'a fait *heptamètre*.

XVI. [*Analect.*, t. I, p. 167]. Anthol. ms. ou elle est attribuée a Evenus grammatic. Cette epigramme a eté publiée par M. Alberti dans ses notes sur Hesychius, col. 1462 [t. I]. Il fait observer que les mots σελιδηφάγος et κελαινόχρως ne se trouvent pas dans les dictionnaires (1); pour peu qu'on sache le grec, on n'a pas besoin de les y chercher. On les entend de reste. J'ai dit dans une des lettres que j'ai eu l'honneur d'ecrire a M. Capperonnier que l'Anthol. fourmilloit de termes peu usités dont les lexicographes n'ont pas fait la plus petite mention, et que M. Alberti en avoit remarqué plusieurs. Le hasard me fait retrouver cet endroit ci que je cite. C'est ce qui me donne envie de faire une table de tous ces mots. Cela m'a eté conseillé d'ailleurs par un homme de beaucoup de merite dont j'estime fort l'érudition, et aime encor plus la modestie. C'est M. Larcher a qui la langue françoise devra bientot une excellente traduction d'Herodote. J'aurai occasion de parler encor dans cette feuille de ces mots qui ne se trouvent pas.

XIII. Anthol., p. 41 (2). Il manque ici le nom d'un arbre; et de dire d'un arbre que φρίσσει χῶμον dans le sens qu'on l'entend ici me paroit une hardiesse plus que poetique. Cela passeroit dans un dithyrambe; mais dans une inscrip-

(1) Ils ont trouvé place dans le nouveau *Thesaurus Ling. græc.*, éd. Didot. Jacobs les avait déjà enregistrés dans son *Index Græcitatis* de l'Anthologie.

(2) Cette indication se rapporte à l'Anthologie de Planude, édition Wechel. (Édit. Ald. fil. Venet. M.D.L, fol. 16, verso; édit. Eilh. Lub. Commelin, in-4°, MDCIV, p. 58; *Analect.*, t. I, p. 171, Platon, XIII; *Anthol.* Didot, cap. XVI, 13.) Jacobs (t. I, p. 105, 13) donne χῶμον, qui est la leçon du scholiaste. Κῶνον était déjà proposé par Huet, qui l'avait trouvé sur la marge d'un livre de Scaliger. Je ne crois pas qu'il existe d'exemples de κῶνος pris dans le sens de l'arbre appelé πίτυς ou πεύκη. Voir, du reste, la note de Jacobs, Comment., vol. I, pars prior, p. 348 sq. — Cette note se termine par des paroles fort sages sur la hardiesse excessive de certains éditeurs à corriger les textes d'après leurs conjectures. Brunck, on le sait, n'a pas su toujours, principalement dans ses *Analecta*, éviter l'abus qu'il signale ici.

tion, cela est dur. Je ne peux pas citer d'exemples ou κῶνος, qui est le nom du fruit du pin, soit emploié pour signifier l'arbre lui-meme : il y en a peut etre, et je suis fort tenté de croire que c'est ainsi qu'il faut ecrire ici. Mais il m'appartient plus qu'a personne d'etre modeste, et je ne veux pas abuser de la permission qu'ont les editeurs de donner quelquefois leurs conjectures.

Simmias le Thébain.

II. v. 3 [*Analect.* t. I, p. 168]. Πεταλὸν [καὶ πεταλὸν πάντη θάλλοι ῥόδον...] est ici adjectif : c'est pour cela qu'il a l'accent sur la derniere. Ῥόδον est la leçon des mss. et aussi de l'edition de Florence. Dans les suivantes, on a mis ῥόδου, parce qu'on a pris πέταλον pour un substantif signifiant *folium* (1). — V. 5. Μελιχρὸς. Cela veut dire ἡδὺς, *dulcis*. Le mot μελίχρους, qui se trouve dans les mss. et dans les éditions, signifie *flavus*. Cette epithete est souvent donnée par les erotiques aux beaux garçons. On sent bien qu'elle ne convient pas a Sophocle (2). J'admire que cette correction aussi facile que vraie ne soit pas venue dans l'esprit des editeurs, surtout de H. Estienne; mais ces Mrs sont complaisans, ils digerent tout.

(1) Brunck ne semble pas être ici fort exact. Jacobs : « Vulgo ῥόδου legitur; nec aliter membr. Vat. Ῥόδον *una* Flor. ed. præbet. » Il approuve Brunck d'avoir préféré cette leçon comme plus élégante. L'*Anthologie* Didot, c. VII, 22, est revenue à l'ancienne leçon ῥόδου.

(2) Μελιχρὸς est généralement adopté. Μελίχρους ne satisfaisait pas H. Estienne, qui proposait μελίθρους, melliloquus, « aut aliud. » Voir Thesaur., v° μελίχροος. — On ne voit pas pourquoi cette épithète *donnée aux beaux garçons* ne convient pas à Sophocle, qui, selon la tradition, aurait été choisi, à cause de sa beauté, pour danser et chanter des péans à la tête d'un chœur d'adolescents, autour des trophées de Salamine (Athén., I, 20 : Πρὸς τῷ καλὸς γεγενῆσθαι τὴν ὥραν... Cf. Vie de Soph.); Brunck aurait dû dire qu'une pareille épithète ne s'accorde pas ici avec la suite de l'idée.

Aristote.

I. Ce pean, ou cette scolie (1), car on n'est pas d'accord sur le nom qu'il faut donner a cette piece, ce qui est assés indifferent, est rapporté par Athenée, p. 696 (2), et par Diogene Laerce, p. 272 (3). On ne le trouve nulle part aussi correctement qu'ici. Il est dans beaucoup de livres; si on en veųt voir la liste, il n'y a qu'a consulter le très exact Maittaire, dans les notes du recueil publié a Londres en 1722, sous le titre de *Miscellanea græcorum aliquot scriptorum Carmina*, p. 161. On y verra p. 163 comment ce galant homme se demene pour corriger et expliquer le vers onzieme qui m'a aussi donné beaucoup d'embarras. J'etois tenté d'abord d'ecrire μαλακοῦ ἡδιώ θ' ὕπνου. Cela me paroissoit meilleur que la leçon d'Athenée et celle de Diogene qui ne sont ni l'une ni l'autre supportables (4). Je me suis heureusement avisé de consulter les notes de Joach. Kühn sur Diogene, et j'y ai trouvé la correction que j'ai admise, que je crois vraie et meilleure que la mienne.

Au v. 19, je ne sais pas pourquoi dans presque toutes les editions de cette scolie on a imprimé αὐγᾶς, genit. sing. Il est evident qu'il faut αὐγὰς, accus. plurier. Le mot μαλακαυχητῆς (5) ne se trouve pas dans les dictionnaires; il faudra

(1) Il s'agit de l'hymne sur Hermas d'Atarne (V. Boisson., *Lyr. gr.*, p. 26, et les *notules*, p. 180 sq.). M. de la Nauze (Mém. cité) a traduit cette pièce; il rappelle que si Jules Scaliger, d'après les accusateurs d'Aristote, Démophile et Eurymédon, y voyait un péan, « Athénée, liv. XV, 51 (696), soutient qu'on n'y trouve pas le moindre vestige de cet hymne sacré. » Casaubon partageait l'opinion de Scaliger.

(2) Page 696, édit. Casaub.

(3) Édit. mod., V, 5.

(4) Athén., μαλακαυγῆ, τοϊό θ' ὕπνου. — De la Nauze, μαλακοῦ γε τοῖο θ'.... — Maittaire, μαλακωτάτοιο, etc.

(5) *Sic*, ce qui ne présente aucun sens; Jacobs a conservé ce mot, qu'on retrouve encore dans une édition spéciale de cet hymne (*Essai d'un caractère grec*. Paris, F. Didot, in-8°, 1834). Tout le monde lit

l'y ajouter avec beaucoup d'autres. On n'y trouve pas non plus μαλακαυγὴς ni μαλακαύγητος; mais on peut se passer de ces deux ci, surtout du deuxieme qui n'est pas grec.

III. Les epitaphes des heros sont d'Aristote. H. Estienne qui les a publiées le premier dans son edition de l'Anthologie, n'en connoissoit pas alors l'auteur. C'est Guillaume Canterus qui a fait cette decouverte dans Eustathe (1). Il les a fait imprimer en 1571, chez Plantin (2), avec une traduction en vers de sa façon. H. Estienne, deux ans après, les a publiées de nouveau avec sa traduction en vers jointe a celle de Canterus. Cela se trouve dans un petit livre intitulé *Homeri et Hesiodi certamen* (1573). L'epitaphe d'Ajax, fils de Telamon, qui se trouve ici au bas de la page 178 (3), se lit dans l'Anthologie, p. 344, ou elle est attribuée à Asclepiade. On en verra plus bas la parodie par Mnasalcas de Sicyone, epigr. XII, qui se trouvera dans la 3e feuille (4). Cela demandera du temps a la composer, et beaucoup d'attention a la corriger, parce qu'elle contiendra ce qui nous reste de Simmias de Rhodes. Il y a de ce poete l'Œuf, les Ailes et la Hache. Cela n'est bien imprimé nulle part, et j'ai grand desir que cela soit bien dans mon edition.

XIV.

Strasbourg, 2 avril 1772.

...On a imprimé en Angleterre des lettres de feue Madame la marquise de Pompadour, qui ont un grand air de verité, et que je ne crois pas supposées. Les amateurs de

aujourd'hui μαλακαυγήτοιο, de μαλακαύγητος, et cette seule forme a trouvé place dans la nouvelle édition du *Thesaurus*, bien qu'expressément condamnée par Brunck, comme on va le voir.

(1) Ad Iliad. β, p. 218.

(2) Et antérieurement, à Bâle, 1566, in-4°.

(3) Des *Analecta*.

(4) *Analect.*, t. I, p. 193. C'est l'épigr. XIV. — H. Estienne, *Planud. Anthol. Append.*, p. 524.

l'histoire de France rechercheront cela un jour, et cela sera regardé comme memoires du temps. Voulés-vous que je vous les envoie?

La leçon que vous me faites l'honneur de me proposer dans le passage de Solon (1) sur lequel nous n'avons pas eté d'accord, M. Capperonnier et moi, terminera notre dispute. Ce que vous avés trouvé est surement le vrai (2). Cette correction est meme si naturelle que je m'etonne qu'elle ne me soit pas venue a l'idée. C'est comme les vers de Racine qui sont si faciles et si naturels qu'un chacun en les lisant s'imagine qu'il en feroit de pareils.

Ἄλλος Ἀθηναίης τε καὶ Ἡφαίστου πολυτέχνεω
ἔργα λαχών, χειροῖν ξυλλέγεται βίοτον.

Voila certainement ce que Solon a ecrit. Je ne m'etonne pas que cela ait l'approbation de M. Capperonnier; j'y

(1) Voir, plus haut, les Observations de Brunck communiquées à M. Capperonnier.

(2) *Note de M. de Foncemagne à Capperonnier* :

« En vous renvoyant la lettre de M. Brunck (*), je hasarde, mon cher confrère, de vous proposer une conjecture sur le deuxième vers du distique de Solon. La difficulté est dans le mot ἐργατίνης, qu'il adopte, et auquel vous voudriez substituer ἀργαλέον. J'ai sous les yeux le texte de Stobée, qui porte ἔργαλα; j'y vois à la marge cette note qui doit être de Conrad Gesner : *malim* ἔργα ἔχων. Or du texte ἔργαλα que je conserve, mais en le coupant, et du mot ἔχων ajouté par Gesner, dont je prends la dernière syllabe, je compose ces deux mots : ἔργα λαχών (**). Alors la phrase devient claire, et la construction est régulière, *alius cui obtigerunt Minervæ et Vulcani opera victum suis sibi manibus colligit*. Que pensez-vous de cette conjecture? A tout hasard, je la communiquerai à M. Brunck, qui en fera l'usage qu'il lui plaira. »

(*) Lettre à Capperonnier, dans laquelle Brunck rejetait la correction ἀργαλέον χειροῖν ξυλλέγεται βίοτον, proposée par ce savant pour un vers de Solon, altéré chez Stobée, *Florileg.*, tit. IX.

(**) Cette correction, adoptée par Brunck dans ses *Lectt.* et *emendatt.*, p. 11, a, je crois, suggéré la leçon définitivement admise, ἔργα δαείς. — V. la note de Brunck, 48; elle contient un hommage délicat à M. de Foncemagne, et ne fait aucune mention de la conjecture de Capperonnier.

souscris pleinement et d'autant plus que je sentois la necessité de reformer le texte. Je n'ai pas eté assés heureux pour bien deviner.

Quel dommage, Monsieur, que ce ne soit pas vous qui donniés cette Anthologie! Elle y gagneroit et le public aussi. Rendés lui au moins le service de reformer tout ce que j'y laisserai de defectueux. Plus j'avance, plus je me confirme dans l'opinion qu'il faut presque regarder ceci comme une premiere edition imprimée; il en faudra une deuxieme pour amener l'ouvrage a sa perfection. Je ne negligerai rien pour rassembler de toutes parts des corrections.

Je vais demain matin faire une course legere a 9 lieues d'ici pour deterrer un ms. de Theocrite dont on m'a donné avis. Cela ne me paroit pas a negliger. A mon retour, j'ecrirai a M. Capperonnier. Il a pris pour une faute un fait exprès a la page 186, ligne 5, ou j'ai ecrit καλὴ, καὶ πίειρα, περίῤῥυπος. — Il dit : « Lisés περίῤῥυτος. » — Cela est bon dans Homere d'ou la parodie de ce vers est tirée. Mais la plaisanterie du poete cynique devient plus piquante en lisant περίῤῥυπος, epithete qui convient fort a la besace (1). Il n'y a qu'a voir les commentateurs de Diogene Laerce a l'endroit que j'ai cité (2).

Il y a dans les accents trois ou quatre fautes qui me déplaisent; je voudrois bien voir une fois une feuille ou il n'y en eut pas. Je ne sais pas si celle que je vous ai envoiée aujourdhui me donnera cette satisfaction; je l'espère, je ne sais pourquoi. Mais je me defens sur l'orthographe que j'ai suivie en ecrivant ces mots : κ'Αχέροντα (3) et κ'Αριστογείτων (4) pour καὶ Αχε —, καὶ Αριστ —; je ne vois point du tout la

(1) Cette correction, qui est d'Henri Estienne, et qu'approuvait Casaubon, a été admise par Jacobs, *Anthol.*, t. I, p. 118, Crat. II. On ne connaît pas d'autre exemple de ce mot.

(2) C'est Diogène qui a conservé cette parodie de Cratès, liv. VI, 85.

(3) On peut même écrire en un seul mot, sans apostrophe, κἀχέροντα, ou κ'Αχέροντα.

(4) *Analect.*, t. I, p. 155; Scolia, VII.

faute. Cela est imprimé dans les editions les plus correctes. Il y a une infinité de cas ou l'ι disparoit tout a fait.

Dans cette jolie scolie d'Harmodius, j'ai fait encor une faute qui n'a pas eté remarquée. Au v. 2, Αρμόδιος; l'accent est oublié. Il y auroit très peu de fautes dans ce livre, s'il etoit tout imprimé comme l'*œuf* et la *hache* figurés. Au surplus, toutes ces regles sur l'accentuation ne sont pas bien certaines; il y en a beaucoup sur lesquels les grammairiens ne sont pas d'accord, et sur le plus grand nombre, je pourrois me defendre par l'autorité de livres imprimés; mais cela n'en vaut pas la peine. Par exemple, dans la XLVIII epigramme de Simonide, j'ai imprimé comme Leon Allatius τῶνδε ποτέ. M. Capperonnier voudroit τῶνδέ ποτε (1). Dans la feuille que j'ai eu l'honneur de vous envoier ce matin, la III epigramme d'Asclepiade a eté publiée par M. Klotz : il a imprimé καὶ σεῦ ἀπ' ὤμων. Cela avoit passé aussi dans mon texte, dans trois épreuves. Je l'ai corrigé a la quatrième : καί σευ m'a paru etre plus dans la regle. Sur ces accens il n'y a qu'une chose que je trouve certaine, c'est cette decision repetée, apres bien d'autres, par Walckenaer : « *Accentibus, quam occupant, sede relictis, sic tamen statuo, ne unicum quidem versum poetæ, et ne unicam quidem oratoris periodum legi debere secundum accentus* (2).

Je vous asseure, Monsieur, etc.

(1) C'est l'orthographe aujourd'hui généralement admise.

(2) Voici quelques lignes de la lettre de Villoison citée plus haut, qui peuvent servir de réponse à Brunck et à Walckenaer :

« On disputoit depuis longtemps sur l'époque et l'invention des accents, qu'on a employés *pour fixer la prononciation qui auroit pu se perdre ou devenir incertaine*. Un traité classique et curieux, Ἀρκαδίου περὶ τῆς τῶν τόνων εὑρέσεως, καὶ τῶν σχημάτων αὐτῶν, καὶ περὶ χρόνων, καὶ πνευμάτων, que j'ai déterré dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, et publié p. 115 et suiv. de mes *Epistolæ Vinarienses, Turici*... 1783, in-4°, a décidé cette question importante, et démontré qu'Aristophane de Byzance a imaginé les accens environ deux cents ans avant J.-C. Cet opuscule d'Arcadius commence ainsi,

XV.

Strasbourg, 16 avril 1772.

...Je suis fort aise de voir que plus j'avance dans mon ouvrage, plus je deviens exacte et attentif. La faute qui se trouve a la page 198 ou la premiere lettre du mot ὄφρα est tombée au tirage, ne s'etoit pas fait remarquer dans les epreuves, et elle ne subsiste pas dans les feuilles in-4°; mais tout l'in-8° en est atteint. L'imprimeur qui est industrieux, et qui a eté très faché de cette negligence de son ouvrier, fera disparoitre cette faute en imprimant a la main cet unique caractere sur toutes les feuilles. Il a remarqué, en distribuant les caracteres de cette feuille, une autre petite faute qui a echappé a M. Capperonnier. C'est a la p. 212, v. second, ἒξ avec un accent qu'il ne fallait pas. Mais voici une autre affaire qui est bien plus importante. Pour remplir le vuide de la p. 206, j'ai mis un petit avertissement qui peut n'etre pas inutile. A la ligne antepenultieme, *singuli a tergo* n'est point une faute de l'imprimeur. Si c'est un sollecisme, comme je suis capable d'en faire, il

pages 415 et 416 de mon édition : Οἱ χρόνοι, καὶ οἱ τόνοι, καὶ τὰ πνεύματα, Ἀριστοφάνους ἐκτυπώσαντος, γέγονε πρός τε διάκρισιν τῆς ἀμφιβόλου λέξεως, καὶ πρὸς τὸ μέλλον τῆς φωνῆς συμπάσης, καὶ τὴν ἁρμονίαν, ὡς ἐὰν ἐπᾴδοιμεν φθεγγόμενοι· σκέψαι δ' ὡς ἕκαστον αὐτῶν φυσικῶς ἅμα καὶ οἰκείως, καθάπερ τὰ ὄργανα ἐσχημάτισται, καὶ ὠνόμασται, ἐπειδὴ καὶ ταῦτα ἔμελλε τῷ λόγῳ ὥσπερ ὄργανα ἔσεσθαι, κ. τ. λ. Vous voyez donc qu'il compare les accents et les esprits à des instruments ; en effet, *on ne prononçoit pas, on ne lisoit pas le grec, mais on le chantoit;* le mélange des longues, des brèves, des accens aigus, des graves, des circonflexes, des esprits rudes, des doux, des ténues, des aspirées, des voyelles et des demi-voyelles, en faisoit la plus douce et la plus variée des mélodies. » Pages XXVI-XXVII.

Villoison rappelle qu'il a prouvé, page 118 de ses *Epistolæ Vinarienses*, que l'ouvrage d'Arcadius n'est qu'un abrégé de la Καθολικὴ προσῳδία, ou *Traité de l'accentuation en général*, en 20 livres, composé par Hérodien et dédié à Marc-Aurèle.

est tout de ma façon. J'observe d'abord que de ma vie je ne me suis avisé d'ecrire en latin, et qu'il ne m'etoit jamais venu en idée qu'il pourroit m'etre utile de m'y exercer. Ainsi je serai dans le cas d'imiter ce savant anglois qui a donné de très bonnes notes sur les tragiques grecs, et qui dans sa préface declare qu'il ne se pique pas de bien ecrire en latin, et prie ses lecteurs de pardonner a son style le defaut d'elegance et meme de correction. M. Capperonnier connoit seurement cet auteur nommé Benjamin Heath, dont le livre est imprimé a Oxfort, en 1762, in-4°. Ce petit preambule vous fera connoitre au moins, Monsieur, que je n'ai aucune pretention, et que je tendrai les mains de bonne grace aux savans qui me donneront des ferules. J'ai mis *singuli* au genitif singulier, je sousentens *poematii* qui est aussi le substantif sousentendu du pronom *eorum* dans la ligne precedente, et tout cela se rapporte au commencement de ce très court article *in sequentibus duobus poematiis*. Je sais bien qu'on emploie très ordinairement *singuli*, *singulos* au plurier. Mais n'y a-t-il pas d'exemple de ce mot au singulier? Je n'en sais rien. Je vois bien qu'il auroit eté plus clair de dire *cujusque poematii a tergo*. Il y avoit vingt manieres de dire mieux. Mais d'après l'explication que je viens d'avoir l'honneur de vous donner, il s'agit de savoir si, a toute rigueur, j'ai fait un solecisme. Je reviens toujours a dire que j'en suis très capable.

J'ai trouvé, en effet, Monsieur, dans les precieux materiaux que vous avés eu la bonté de me confier, une courte mention des freres Guijon : ce que vous avés la bonté de m'en ecrire est plus detaillé et plus piquant : il faut absolument que j'aie ce livre la. Je charge mon ancien camarade et mon fidele ami M. Du Saulx d'avoir l'honneur de vous voir et de vous demander le titre entier de ces *Guijonnorum opera varia* (1) qu'il cherchera et fera chercher le plus di-

(1) Voici ce titre entier : Jacobi, Joannis, Andreæ et Hugonis Guijonium opera varia, ex Bibliotheca Philib. de La Mare. *Divione*, Philib. Chavance, 1658, in-4°.

ligemment possible chez tous les libraires de Paris. J'aime mieux qu'il m'en coute une pistole ou deux et avoir ce livre que de vous donner l'embarras d'en faire copier une partie si considerable. D'ailleurs ma passion presque unique est celle des livres, et je vous ai, Monsieur, une vraie obligation de m'en avoir fait connoitre un qui peut etre fort agreable, et dont au moins une partie est interessante pour moi dans la conjoncture. Quelques jours après, M. Du Saulx vous fera une seconde visite et aura l'honneur de vous communiquer la XXI[e] idylle de Theocrite que j'ai copiée comme je compte la faire imprimer, et que je lui ai envoiée pour la faire voir a M. Larcher qui me paroit grand amateur de ce poete, et qui m'a proposé des doutes sur quelques passages de cette idylle. C'est celle qui a eté le plus maltraitée par les copistes. Je suis faché de n'avoir pas de collation des mss. de Theocrite qui sont a la Bibliotheque du Roi, et ou je suis asseuré de bonne part qu'on trouveroit d'excellentes choses. Il a fallu pour cette fois ci me contenter des collations publiées par Warton dont je crois avoir fait a peu près tout l'usage possible, comme vous en pourrés juger par cette idylle.

Je ne me rappelle pas d'avoir rien vu, Monsieur, dans vos Memoires concernant le ms. de Jean Lacurne : ce que vous me faites l'honneur de m'en écrire ne m'apprend pas ou il est : je verrai si les livres que vous cités donnent cette connoissance.

Je vois dans vos Memoires que vous connoissés le recueil de traductions de l'Anthologie de Florent Chretien. J'ai ce livre et je crois comme vous qu'il n'est pas commun ; je ne l'ai vu nulle part ailleurs que chez moi. Il y a au bas de mon exemplaire qui est très beau et très bien conservé ces mots ecrits très probablement de la main de Rob. Estienne lui meme : « Viro eruditiss. Dionysio Perroto amicitiæ σύμϐολον D.D.R.STephanus R.FR.N. » Je suis si aise d'avoir de l'ecriture de R. Estienne que je considere fort, que je ne donnerois pas ce petit livre la pour beaucoup d'argent.

En voici un autre du meme genre, dont je ne sais pas si

vous avés connoissance; il doit naturellement etre plus rare a Paris que le premier; en voici le titre :

Epigrammata græca *veterum elegantissima*, *eademque latina*, ab utriusque linguæ viris doctissimis versa, atque in rem studiosorum e diversis autoribus per Joannem Soterem collecta. Friburgi Brisgoiæ, 1544, in-8°. On n'imprime plus de grec a Fribourg, non plus qu'a Haguenau, ville de cette province ci ou on en a beaucoup imprimé autrefois, et ou bien certainement aujourd'hui il n'y a personne qui le sache lire.

Vous avez deja eu la bonté, Monsieur, de me dire un petit mot de la bevue du P. Berthier au sujet de l'epigramme de Meleagre, publiée comme nouveauté par l'abbé Zenobetti. Le detail que vous avés bien voulu me faire de toute cette histoire est fort interessant et fort curieux (1). J'en savois bien une bonne partie, et de la bouche du P. Berthier lui meme, a qui je montrai chez moi le petit livret de l'abbé romain que mon ami, le P. Paciaudi, bibliothecaire du duc de Parme, m'a envoié, et qu'il a eu bien de la peine a avoir. Il a fallu qu'il emploiat le credit de l'ambassadeur de Malthe a Rome, qui etoit sans doute ami de l'auteur, qui a bien voulu lui donner cet exemplaire qu'il a detaché d'un recueil dans lequel il étoit relié. Le P. Berthier me montra dans la bibliotheque de M. Gayot qui etoit alors recteur (?) ici, les deux articles du journal de Trevoux qui sont relatifs a cette piece. Mais il restraignit (*sic*) sa narration par la reticence d'une circonstance que vous m'apprenés et qui ne peut pas manquer d'etre vraie, c'est que son erreur fut relevée par un autre jesuite, et non pas, comme il me le dit, par un pedant inconnu de l'Université. Car comment un autre qu'un jesuite auroit-il pu donner la traduction de Grotius (2)?

(1) Cette histoire est tout entière dans les papiers de M. de Foncemagne, avec des lettres de lui qui mériteraient d'être publiées.

(2) Voir la lettre insérée dans le *Journal de Trévoux*, mars 1760, p. 762, et commençant par ces lignes : « Vous avez annoncé, MM. RR. PP., dans vos Mémoires de janvier, 1 vol., une Idylle *Sur le Printemps*, comme

Je crois avoir deja eu l'honneur de vous faire des excuses, Monsieur, sur un defaut fort importun que j'ai ; c'est le bavardage que je me permets assés librement avec les personnes qui ont de la bonté pour moi ; je ne sais si je ne le pousse pas un peu trop loin. Voila une bien longue lettre. Pour vous dedommager, j'en joins ici de plus courtes et de plus amusantes ; des circonstances assés singulieres font que je me trouve deux exemplaires de ce livre ; et quel meilleur usage puis-je faire d'un double de cette espece que de vous l'offrir ? N'en parlons plus, je vous en supplie.

J'attens avec impatience une occasion pour vous renvoier un des exemplaires d'Elien ; le second que M. Dacier a eu la bonté de m'envoier etoit de tout point parfait, et il n'a pas eté necessaire de tirer un seul feuillet du premier. Je m'etois trop pressé de le faire decoudre : c'a eté peine perdue ; je l'ai fait brocher de nouveau, et mieux qu'il n'etoit. Je ne concois pas par quelle aventure il s'est trouvé maculé comme vous verrés qu'il l'est. Mon relieur pretend que cela est arrivé sous le marteau ; il faut qu'on ait essaié de le battre, ce qui cependant ne me paroit gueres probable.

Je vous serai infiniment obligé, Monsieur, de vouloir bien conferer l'idylle de Theocrite qui vous sera remise par M. Du Saulx avec le texte de D. Heinsius, et de me faire la grace de me marquer ce que vous en pensés.

tirée depuis peu des ténèbres de l'antiquité, et publiée à Rome d'après un manuscrit du Vatican. Je ne doute pas qu'elle ne soit dans ce dépôt littéraire ; mais j'ai l'honneur de vous assurer qu'on la trouve dans tous les Recueils complets d'Épigrammes grecques, connus sous le nom d'*Anthologie*. Je l'ai vue, etc. » Et l'auteur de la lettre, après avoir constaté que l'idylle est beaucoup plus correcte dans toutes les éditions que dans l'édition romaine, ajoute : « . . . . . Mais au lieu de vous entretenir de ces bagatelles, j'aime mieux vous transcrire la traduction que le célèbre Grotius a faite de cette même pièce, traduction qui n'est sûrement imprimée nulle part. » — Il ne faut pas oublier que dans un article de leur *Journal*, publié dix ans auparavant, août 1751, les jésuites avaient constaté, non sans un juste sentiment d'orgueil, qu'ils avaient en leur possession le manuscrit original de la traduction de Grotius. Voir plus haut, page 455, note 1.

Je ne peux pas finir sans vous asseurer de la part que je prens a deux evenemens qui vous interessent. Vous etes fort au dessus de la gloire qui peut etre attachée a la qualité de Pensionnaire du Roi; mais tout bon Francois doit etre flatté de voir que le gouvernement s'occupe d'accorder au merite des graces et des distinctions. C'est une confirmation de l'hommage que le public rend a vos talens et a vos vertus; ce n'est que dans celles ci que vous trouverés des consolations *sur* la perte que vous avés faite d'un illustre confrere qu'on m'a dit qui etoit de vos amis.

Agreés, Monsieur, les asseurances de mon sincere et respectueux attachement.

Encor un paquet pour M. Du Saulx, que je recommande a vos bontés.

Sous peu de jours, j'aurai l'honneur de vous envoier une feuille imprimée ; elle est composée et corrigée; il ne reste plus qu'a la tirer, desque la presse sera libre. C'est la fin d'Asclepiade et une partie de Leonidas de Tarente. Je joindrai a cet envoi la dissertation de M. Turkheim dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Je l'ai fait brocher et reduire au moindre volume possible.

XVI.

Strasbourg, le 28 avril 1772.

Vous etes en verité bien bon, Monsieur, d'avoir satisfait si promptement l'empressement que vous m'aviés inspiré de voir le livre des freres Guyon. Je vous remercie infiniment de la complaisance que vous avés bien voulu me temoigner en me l'envoiant; je l'ai receu. Je vous le renverrai trés certainement. Je compte qu'on m'en trouvera a Paris un exemplaire a un prix raisonnable, sinon je le paierai un peu plus cher a Basle, ou je sais qu'il y en a un. J'en ai fait offrir neuf livres. J'attens la reponse, et je verrai ce qu'on me demandera. En vous renvoiant votre exemplaire, j'y laisserai vos notes que j'ai trés bien lues, vous demandant

seulement la permission de les copier et d'en enrichir le mien.

J'ai lu les epigrammes qui ont eté l'occasion de la nouvelle marque de bonté que vous voulés bien me donner. J'en connoissois deux qui sont de Mesomedes, poete lyrique qui vivoit sous l'empereur Adrien, et que M. de Saumaise a publiées dans ses notes sur l'Histoire Auguste, autant qu'il m'en souvient. Il y en a une troisieme que j'entens; c'est celle-ci :

Εἰ πυρὸς αἰθομένου μέσσην ἑκατοντάδα θείης
παρθένου εὑρήσεις υἱέα καὶ φονέα (1).

Le mot de l'enigme est Pyrrhus, fils d'Achille; mais au premier vers, je voudrois διπλῆν au lieu de μέσσην. Quant aux vingt deux autres, elles m'ont fait apercevoir à la premiere lecture que je n'etois pas sorcier, et je m'en serois bien douté sans cela. J'ai parcouru assés rapidement le reste du volume, ou j'ai bien remarqué qu'il y a de très bonnes choses; c'est un livre a avoir. Dans une lettre de Jacques, l'ainé de ces freres, a Saumaise, j'ai trouvé ceci, qui m'a fait grand plaisir :

« Quod ita morosos typographos habes, ut solidè græcum aliquid recusent mandare suis formulis, doleo Anthologiæ tuæ vicem, recte enim judicas multum gratiæ abscessurum Callimacho, Meleagro, Rhiano, cæteris illis, si per interpretes balbutiendum ipsis erit, quorum in rotundo illo ore et labris ipsa πειθὼ et suada, ipsæ Gratiæ sessitent; sed non aliter quam si ipsi ἀπὸ στόματος ἀγορεύοντες audiantur (2). Tu vero preme nihilominus atque urge Brontas istos et Steropas tuos, tam feliciter tibi repertum ramum et surculum hunc aureum cave sinas unquam alteri cuiquam in Hermæum cedere. »

Saumaise vouloit donc aussi publier ces epigrammes sans

(1) *Analect.*, t. III, 318; *Anthol.* Jacobs, t. IX, p. 286; *Anthol.* Didot, cap. XIV, 22.

(2) Ce passage est cité par Brunck dans la préface de ses *Analecta*, p. XXI.

version, et il y etoit determiné par les memes raisons que moi. Voilà encor un grand homme avec qui je me suis rencontré. S'il me reste de la place a la fin de mon second volume, je rassemblerai les traductions en vers les mieux faites des plus jolies epigrammes, dont je ferai un appendice. J'ai encor un recueil de traductions que vous connoissés sans doute, Monsieur; il est de H. Estienne; en voici le titre :

Epigrammata græca selecta ex Anthologia interpretata ad verbum et carmine ab Henr. Stephano : quædam et ab aliis, 1570.

Mon exemplaire a appartenu a Paul Estienne. Je crois que ce petit livre ne doit point etre commun.

Vous connoissés, Monsieur, tous les poetes latins, anciens, modernes, et vous avés surement les poesies des deux Strozzi pere et fils. Mais peut etre bien n'avés vous pas l'edition originale imprimée en 1513 par Alde Manuce. Comme je suis un des plus determinés furets de livres qu'il y ait jamais eu, je me trouve avoir avec beaucoup d'autres celui la double; je voudrois bien que l'offre que je vous en fais put vous etre agreable et fut acceptée.

J'envoie, avec cette lettre, a M. Dacier la dissertation que je vous ai annoncée, et j'y joins pour vous une autre petite dissertation dont m'a gratifié mon ami M. Reiske. Je ne sais pas si c'est par hasard ou a dessein qu'il m'en a envoié deux exemplaires. Je vous prie de me permettre de vous en offrir un. Il y est question d'un ms. de Virgile qui n'avoit pas eté connu jusqu'ici. Ces petites pieces la parviennent peu a Paris, et celle ci peut etre interessante.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien faire mille tendres compliments de ma part a M. Dacier, que j'aime beaucoup, parce qu'il est votre eleve et votre ami, et que surement il marchera sur vos traces. Qu'il ne soit point inquiet de son double exemplaire d'Elien, que je lui renverrai surement; j'attens une bonne occasion. Celui qu'il a bien voulu me donner est actuellement pompeusement relié dans mon cabinet.

Je ne vous envoie point aujourd'hui, Monsieur, de mes feuilles. La semaine prochaine, vous en recevrés sans faute trois a la fois, avec la table, dont j'ai ecrit hier soir une bonne partie. La premiere de ces feuilles est imprimée; on acheve de tirer la seconde, et je corrigerai demain matin pour la premiere fois la troisieme. Celle la contiendra douze petits poetes. Après quoi nous passerons a Theocrite, dont j'espere que je vous donnerai une bonne edition. Je suis faché que M. Du Saulx ne vous ait pas laissé l'idylle des Pecheurs avant de la communiquer a M. Larcher; je l'en avois prié par un postscriptum (1). La correction que j'y ai faite d'après un ms. me paroit tres sure : ἄγρα πενίας φιν ἑταίρα. Cependant, pour retablir parfaitement le texte, il faut ecrire πενίας ψιν. Voyés l'Etymol. m., p. 702, l. 41, et la note de Sylburge, dont la correction est confirmée par les bons mss. Il est inutile de publier Theocrite, si l'on n'y retablit pas la dialecte (2) dorique syracusienne, dans laquelle il est certain qu'il a ecrit. On disoit en Sicile ψε pour σφε, et ψιν pour σφιν. Idylle 4 v. 3 :

Ἦ πά ψε κρυβδαν τὰ ποθέσπερα πᾶσας ἄμελγες;

Dans l'epithalame d'Helene [Idyll. XVIII], dont la scene est a Sparte, j'ecris au v. 14 ἐπεὶ καὶ ἔναρ (3) καὶ ἐς ἀῶ. Hesychius : ἔναρ, εἰς τρίτην· Λάκωνες. Horace a dit dans une de ses epodes (4) :

.... Rapiamus, amici,
Occasionem de die, dumque virent genua,
Et decet, obducta solvatur fronte senectus.

Ce *dum virent genua* est imité ou plutot traduit de Theocrite, ou je l'y remettrai mot pour mot. C'est a la fin de la 14e idylle ou l'on lit : ποιεῖν τι δεῖ οἷς γόνυ χλωρόν; il faut lire :

ποιῆν τι δεῖ ἇς γόνυ χλωρόν.

(1) La copie de cette idylle avec des notes, le tout de la main de Brunck, figure parmi les lettres adressées à M. de Foncemagne.

(2) Le mot grec διάλεκτος est féminin.

(3) Boisson., Didot : ἔνας.

(4) *Epod.* lib., carm. XIII, v, 3-5.

Un excellent ms. de Florence donne cette leçon ἇς, que les premiers editeurs ont negligée, faute peut etre de l'entendre. Voiés Hesychius et la note de M. Alberti, ἇς (scr. ἇς), ἕως, ὅπως, μέχρις οὗ.

J'espere, Monsieur, que par amitié pour moi vous voudrés bien relire ce poete la. J'accompagnerai les feuilles que j'aurai l'honneur de vous envoier d'observations qui justifieront les changemens nombreux que j'ai faits dans le texte. La version latine qui se trouve dans toutes les editions est pitoyable et degoutante. Il n'y a pas de mal a cela, personne ne sera tenté de la lire. Ce Theocrite là est parfois plus que gaillard, très obscene. Je ne voudrois point du tout etre chargé de le traduire en françois.

Je vous presente, Monsieur, mon sincere et respectueux hommage.

Observations sur l'Idylle des Pécheurs.

Cette idylle a été écrite dans la dialecte dorique, que j'ai retablie dans beaucoup d'endroits. On trouvera dans les notes de M. Reiske et dans celles de l'edition de Warton la plupart des corrections que j'ai admises et qui m'ont paru necessaires. Il y a deux passages dont j'ai retabli la leçon que je vais justifier.

Au vers 16, le ms. du Vatican donne τήνοις ἄγρα. Ainsi, au lieu de ἄγρας πενία σφιν ἑταίρα, ce qui ne signifie pas grand chose, ou du moins dont il est difficile de tirer un bon sens, comme on le voit par la torture que s'est donnée Santamand, dont la note est rapportée par Warton, p. 358, j'ai ecrit ἄγρα πενίας φιν ἑταίρα (1). Le second et le troisieme mot

(1) Cette correction n'a pas été adoptée. M. Boissonade s'en est tenu a l'ancienne leçon. M. F. Didot, dans le texte qui accompagne sa traduction en vers, met un point en haut après ἄγρας. Mais dans le Théocr. de la Bibl. gr.-lat., on lit : ἁ γὰρ πενία σφας ἐτήρει : « id mihi latere in scripturæ discrepantia visum est. » Ameis. La conjecture de Brunck est digne d'attention.

de cette phrase etoient probablement ecrits en un seul dans le ms. πενιασφιν, comme on le voit souvent. Des copistes et des éditeurs ont mal fait la separation en πενία σφιν, et aiant besoin d'un genitif, ils ont, contre l'autorité du ms., ecrit ἄγρας pour ἄγρα. Voila l'origine de la corruption du passage. Le sens en est clair : ils n'avoient pas seulement une marmite; tout a ces bonnes gens, tout paroissoit superflu; la peche etoit la seule compagne de leur pauvreté.

Au vers 36, Casaubon a très bien expliqué le sens du proverbe λυχνίον ἐν πρυτανείῳ. C'est au chap. 19 du XV livre de ses *Animadversions* sur Athenée. Mais il n'a pas remarqué que ce passage etoit mal conceu dans les editions. La formule du proverbe est λυχνίον ἐν πρυτανείῳ, et ce qui fait voir que c'est un proverbe ou une façon de parler populaire, c'est le mot φαντὶ qui suit. On a furieusement embrouillé tout cela en ecrivant : τὸ δὲ λυχνίον ἐν πρυτανείῳ·

φαντὶ γὰρ αἰὲν ἄγραν τόδ' ἔχειν.

Ces pecheurs la, qui n'avoient d'autre habitation que le rivage, savoient mieux que personne, et par leur propre experience, quels etoient les endroits les plus poissonneux; ce n'etoit pas par le bruit public, par un *on dit* qu'ils avoient appris a connoitre ces lieux. Il est donc absurde de leur faire dire : — « Car on dit qu'il y a toujours quelque capture a faire en cet endroit ci. » Santamand et Merrik veulent qu'on lise τόδε λυχνίον, et non pas τὸ δὲ, et sous-entendant χωρίον, ce τόδε signifie, selon eux, cette place ci. Cela vaut certainement mieux que la leçon ordinaire; mais on ne peut pas y trouver le sens que donne Santamand, qui est bon. Il faut donc ecrire τί δὲ; λυχνίον ἐν πρυτανείῳ, φαντί γε. « Et puis, sommes nous donc dans le cas de nous tant tourmenter? Le poisson ne nous manque pas plus ici que l'huile ne manque dans la lampe du Prytanée. »

Voila ce que je crois la vraie leçon et le vrai sens de ce passage. Toutes les autres explications qu'on en a données sont pitoyables. Celle que propose M. Markland avant ou après M. Reiske n'est pas soutenable : « Il ne fait pas encor

jour, nous ne dormons pas, causons pour tuer le temps ; je vais te conter mon rêve. Aussi bien ne pouvons nous pas pecher a la lumiere. Ma lampe est en gage au Prytanée ; car on dit qu'il y a toujours la beaucoup de butin. » Cela ne veut rien dire du tout ; pourquoi transporter a Athenes la scene de cette idylle? Elle a eté traduite par l'abbé Batteux, qui a prudemment passé cet endroit ci, et auroit bien du encor passer l'autre.

[A la fin de ces observations sur divers passages de Théocrite, Brunck se montre déjà préoccupé du titre qu'il donnera à son ouvrage ; il sent très-bien que ce n'est plus une Anthologie, au sens ordinaire de ce mot ; il écrit :]

Il y aura surement dans cette edition beaucoup de fautes. Je suis vif, etourdi et très fautif en tout. D'ailleurs il ne faut pas perdre de vue que ceci est une premiere edition imprimée, faite en entier d'après mes manuscrits. Cette circonstance doit disposer a l'indulgence.

Quel titre donnerai je a ce recueil? Le plus court et le plus modeste que je pourrai. En voiçi un, par exemple :

Anthologia Epigrammatum, Poematum
et Fragmentorum veterum Poetarum græcorum
digessit et recensuit Rich. Franc. Phil. Brunck
Argentoratensis (1).

En voici un autre plus court :

Analecta veterum Poetarum Græcorum
cura Rich. Fr. Phil. Brunck
Argentoratensis.

Je prie M. de Foncemagne et M. Capperonnier de me marquer celui qui leur rit davantage ; car bientot on gravera le frontispice (2).

(1) Cette disposition des lignes est de Brunck lui-même.

(2) Le frontispice est différent dans chacun des trois volumes des *Analecta*. Ce sont de véritables œuvres d'art, de charmantes gravures de Weiss. L'artiste s'est inspiré heureusement des principaux carac-

J'ai une grande aversion pour ces longs titres fastueux qui souvent promettent beaucoup plus que le livre ne tient. Au surplus, il n'y a pas deja tant de disparate dans ce recueil ci. Il y a dans l'Anthologie des epigrammes de Theocrite, deux chansons d'Anacreon, une idylle de Moschus, des epigrammes de Callimaque. Pourquoi n'y pas mettre tout ce qui nous reste de ces poetes? surtout si on peut les donner plus correctes qu'ils n'ont paru jusqu'ici. Certainement dans l'Anthologie il y a autre chose que des epigrammes. La petite piece de Meleagre sur le printemps n'est pas une epigramme; l'hymne a Apollon et l'hymne a Bacchus ne sont pas des epigrammes; le poeme de Christodore, au commencement du V[e] livre, n'est pas une epigramme, et tant d'autres choses. Ce sera un recueil de poesies; plus il y aura de varieté et de diversité, meilleur il sera.

tères de l'Anthologie. Le frontispice du premier volume représente un beau jardin avec des arcs de verdure, des colonnades, des portiques, beaucoup d'art et beaucoup de grâce. A gauche, sur le premier plan, un vase antique, à demi caché parmi des plantes grimpantes ; à droite, un Priape plus décent que ne le représente d'ordinaire l'antiquité : « mais le lecteur français veut être respecté. » Il contemple d'un œil content trois beaux génies comme on en voit dans quelques fresques de Pompéi ; l'un d'eux, à la mine éveillée, cherche à entraîner l'autre avec une guirlande de roses. Celui-ci, tout féminin, apporte une charge de ces douces fleurs au troisième, qui en respire les parfums avec volupté.

Le titre du tome II représente une voie des tombeaux, près de quelque cité antique : c'est le sévère et élégant symbole des *epigrammata sepulcralia* qui abondent dans l'Anthologie (748 dans l'édition Didot, ch. VII). Un génie lit d'un œil curieux une vieille inscription gravée sur un monument. A l'horizon, un vaisseau battu par la tempête, à demi submergé par les vagues d'une mer en furie. Au troisième frontispice, se voit un médaillon qui doit être la copie de quelque pierre gravée. Un génie, l'Amour, qui mène tout, παντοδαμάτωρ ἔρως, qui aussi met partout la concorde à qui tout obéit, παμπειθής, un thyrse à la main, conduit un char attelé d'un bouc et d'un lion.

XVII.

Strasbourg, 2 mai 1772.

Recevés, Monsieur, l'hommage de trois feuilles de l'Anthologie que j'ai l'honneur de vous presenter, accompagnées de quelques petites observations. Je les ai ecrites moi meme parce qu'elles sont entremelées de beaucoup de grec. L'imprimeur m'a un peu pressé pour tirer la troisieme feuille; je n'en ai corrigé que deux epreuves; je crains bien qu'il n'y soit resté quelques fautes. Cependant je n'ai rien apperceu, et les minutes que je lui ai données etoient ecrites avec beaucoup de soin.

Je pense que vous aurés vu actuellement l'idylle des Pecheurs. M. Larcher a eu la bonté d'aller perdre de bonnes heures a la Bibliotheque du Roi pour recueillir les variantes de deux mss. sur cette idylle. J'ai receu tout cela aujourd'hui, et n'ai pas encor eu le temps de l'examiner. Je me suis embarqué dans une autre occupation qui me tracasse fort, et qu'il faut achever, puisqu'elle est commencée. Je me suis apperceu que dans une galerie ou j'ai ma bibliotheque, il s'etoit etabli je ne sais quelle espece d'insectes qui vivoit aux depens de la couverture de mes livres, et j'ai pris la resolution de la faire deloger. Il faut pour cela battre et vergetter tous les livres hors de la piece qui sera garnie de cuir de Russie et d'herbes aromatiques dont l'odeur chassera cette pernicieuse engeance; elle pourra peut etre bien me donner mal a la tete dans le commencement. Mais je m'y ferai. Cela me rappelle l'epigramme d'Evenus, ἐχθίστη Μούσαις σελιδηφάγε. Je crois que les rouleaux des anciens etoient plus facilement accessibles aux insectes que nos livres de la maniere dont on les relie aujourd'hui, et ceux auxquels je donne la chasse sont des animaux carnassiers qui heureusement n'ont pas eu la pretention de devenir savants : ils ont respecté le papier.

J'espere, Monsieur, que M. Capperonnier voudra bien me continuer ses bontés et noter les fautes qu'il appercevra dans ces trois feuilles. Après demain je corrigerai la premiere de Theocrite.

LES

SYLLOGUES[1]

EN TURQUIE

PAR M. ALBERT DUMONT.

J'ai eu occasion récemment, dans une suite d'études que la *Revue des Deux-Mondes* a publiées (2), de signaler l'activité avec laquelle les Grecs de Turquie et du Royaume hellénique créaient des sociétés pour répandre l'instruction et aussi pour rechercher les antiquités que le passé a laissées de tous les côtés dans leur pays. Nous ne pouvons qu'applaudir à une initiative aussi fructueuse. Le mouvement qui s'était annoncé depuis quelques années est loin de se ralentir. Les sociétés, les Σύλλογοι, se multiplient; ils trouvent des revenus pour accomplir leur œuvre; ils ouvrent des écoles; ils recueillent et publient des monuments. Il y a là comme une rivalité de progrès et d'honneur entre les différentes colonies grecques répandues dans tout l'empire ottoman. A Salonique, à Vodéna, à Braïla, à Smyrne, à Rodosto, à Janina, surtout à Constantinople, ces académies sont floris-

(1) Le mot *syllogue*, traduction du grec σύλλογος, est un néologisme; les Grecs l'ont créé eux-mêmes dans les correspondances qu'ils entretiennent en français avec nous. Nous l'acceptons d'autant plus volontiers que nous ne saurions lui trouver ni synonyme ni équivalent.

(2) Elles sont réunies en un volume qui a paru à la librairie académique de Didier et Cᵉ sous ce titre : *le Balkan et l'Adriatique*.

santes. J'ai sous les yeux les comptes rendus imprimés par quelques-unes d'entre elles. Beaucoup sans doute de ces résumés sommaires, et cependant si instructifs, ne me sont pas parvenus. Celles de ces compagnies que je ne connais que de nom me pardonneront de me borner à les mentionner. Pour les autres, il convient, je crois, aux sentiments de bonne confraternité qui unit notre association à ces sociétés amies que nous disions ici, en quelques mots, avec quel intérêt nous les suivons dans la tâche qu'elles entreprennent.

Les *Syllogues* se sont imposé deux grands devoirs. Ils instruisent les Grecs de Turquie ; par là ils servent dignement la cause de l'hellénisme. Ils étudient les restes du passé, ils copient les inscriptions, ils contribuent donc au progrès général de la science. Pour qui a voyagé en Orient, il est évident que le plus souvent l'étranger, qui reste durant quelques jours dans une province, ne peut en connaître tous les monuments. Pour la Turquie d'Europe en particulier, une longue exploration seule promet des résultats importants. Les habitants du pays sont dans des conditions plus favorables; ni le temps, ni les renseignements, ni toutes les facilités que donne la résidence, ne leur manquent; aujourd'hui la plupart des régions de l'empire ottoman doivent être étudiées par ceux qui y sont nés et qui y vivent. C'est à eux de copier les premiers les inscriptions; à eux de surveiller les découvertes, de les signaler, de les suivre, de les activer, de les provoquer. Combien de fois n'avons-nous pas appelé de nos vœux le moment où dans toutes les villes importantes nous pourrons avoir des correspondants éclairés, de manière à ce que rien ne se perde des trésors infinis que le sol livre tous les jours! Il n'est nul besoin que dans chaque ville il y ait des érudits spéciaux. Ce qui existe en Italie, où des hommes exacts et zélés adressent régulièrement, depuis 1829, à l'Institut de correspondance archéologique les nouvelles qui intéressent la science, doit se réaliser un jour pour l'Orient. Athènes instruit les jeunes gens que le monde hellénique tout entier lui envoie; elle les rend ensuite à leurs diverses patries. Que les élèves de MM. Ran-

gabé et Komanoudis se souviennent des leçons de leurs professeurs. Ils ont appris à bonne école ce qu'est l'érudition, ce qu'est la méthode. Il ne leur faut qu'un peu de zèle, une fois revenus au pays natal, pour suivre les conseils de ces maîtres excellents. Ils n'acquitteront la reconnaissance qu'ils doivent à l'Université et à la ville d'Athènes qu'en servant l'hellénisme et la science. Ils ont, du reste, d'heureux exemples sous les yeux. — Ce qui est resté jusqu'ici une exception doit devenir une habitude. Le patriotisme grec est trop ardent, il a une vue trop nette de ses devoirs pour que toutes les espérances que nous formons dans cet ordre ne soient pas réalisées.

Le Syllogue qui a servi de modèle à tous les autres est celui de Constantinople, ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος. Fondé en 1861, il a déjà publié six volumes, qui contiennent les procès-verbaux des séances et une suite de dissertations.

Les mémoires pour l'année 1871-1872 se divisent en deux classes : les études générales sur des questions d'histoire et de philosophie, sur les sciences physiques et naturelles, les publications de monuments inédits. Pour nous, les monuments ont un intérêt particulier. Tout document nouveau, si peu important qu'il soit, a droit à notre reconnaissance. A ce point de vue, nous signalerons les travaux de M. Paspatis *sur les fouilles faites à Constantinople;* de M. Mordtmann fils, *sur les bulles de plomb;* de M. A. Mordtmann, sur *les inscriptions et les bas-reliefs de Philippopolis.*

Les recherches topographiques de M. Paspatis ne sauraient être résumées facilement; l'auteur y note avec précision les moindres détails des découvertes faites dans ces dernières années autour de Sainte-Sophie. Il restitue une des façades du palais de Boukoléon. Le Syllogue a entrepris de lever à ses frais et de publier le plan de Constantinople. Il est à souhaiter que cette carte reçoive l'indication des moindres trouvailles, qu'elle soit scrupuleusement tenue à jour. La topographie est, de toutes les parties de la science

de l'antiquité, celle qui prête le plus à l'hypothèse. Beaucoup d'esprits sérieux, découragés par la foule des chimères qui trouvent place dans ces études, ne les suivent qu'avec défiance. Depuis longtemps, pour Constantinople, ce que les textes peuvent apprendre est connu : Pierre Gyll et Bandouri en ont traité excellemment. C'est maintenant aux ruines de parler. La topographie de la ville ancienne est une œuvre de patience, qui ne se fera qu'à loisir et lentement, en notant sur un plan exact les détails de chaque découverte. Cette tâche revient de droit au Syllogue. M. Paspatis continuera l'œuvre qu'il a commencée, et trouvera des émules.

La série des plombs publiée par M. Mordtmann jeune est intéressante; elle fait connaître un grand nombre de dignitaires de l'empire byzantin; elle fournit de nouveaux exemples des titres variés en usage à cette époque à Constantinople. On y remarquera surtout la bulle que l'auteur a fait dessiner à la page 109. Elle représente un homme et une femme qui tiennent une église. L'inscription Ἁγία Σοφία ne laisse heureusement aucun doute. Le revers se lit aussi avec certitude. M. Mordtmann a raison de rectifier sur ce point Ficoroni, qui, dans son bel ouvrage sur *les médailles de plomb*, avait donné sans l'expliquer une légende identique (planche XI, page 38) (1). Il faut lire τοῖς θεοσεβεστάτοις πρεσβυτέροις καὶ ἐκκλησεκδίκοις. Voilà une heureuse correction à un livre qui, malgré ses imperfections, reste à bien des égards classique. Les ἐκκλησέκδικοι sont les *defensores* de l'Église, et c'est leur sceau dont le Syllogue nous signale heureusement trois exemplaires. Reste à expliquer l'avers. Que sont les deux personnages qui portent Sainte-Sophie? Sur deux exemplaires, M. Mordtmann lit ou restitue avec certitude, autour des figures, ὑπεραγία Θεοτόκε βοήθει; mais sur le troisième, Ficoroni a lu ////CTINIANOCCEB, c'est-à-dire

(1) *Piombi antichi*, Roma, 1740. *Dissertatio de plumbeis antiquorum numismatibus*, *tam sacris quam profanis*, *lat. versa a* Dominico Cantagalio. Roma, 1750.

'Iου]στινιανὸς σεϐαστός. M. Mordtmann n'admet pas cette conjecture. Pour lui le savant italien s'est trompé; il avait sous les yeux les restes frustes de la légende ὑπεραγία Θεοτόκε βοήθει. Il est difficile de condamner rapidement un antiquaire aussi scrupuleux que Ficoroni. Le nom de Justinien serait-il ici invraisemblable? M. Mordtmann pense avec Ficoroni que l'Église est portée par saint Pierre et par la Vierge. Il faudrait un *fac-simile* exact pour décider si saint Pierre figure en effet sur ce plomb. Cependant le bois inséré dans le recueil du Syllogue ne rappelle en rien la figure du chef des Apôtres telle qu'elle est fixée pour nous par une tradition qui commence dans les catacombes avec les verres à figures d'or, et se continue encore en Orient de nos jours (1). Le costume semble indiquer un empereur et non saint Pierre. Bien loin que la lecture de Ficoroni nous inspire des doutes, elle nous paraît au contraire donner le mot de l'énigme, en nous indiquant que les ἐκκλησέκδικοι avaient représenté sur leur sceau le fondateur de l'Église. Quoi qu'il en soit, ce plomb, qui demande un nouvel et très-attentif examen, est d'un grand intérêt; nous ne doutons pas qu'il ne figure heureusement dans le travail d'ensemble que prépare M. Salinas à Palerme, sur les bulles grecques. La scène offre avec des types fréquents en Occident des ressemblances frappantes. De plus, on sait combien sont rares en Orient les représentations d'édifices et même d'œuvres d'art célèbres (2) sur les monnaies et sur les sceaux.

Les huit inscriptions de Philippopolis éditées par M. A. Mordtmann, d'après des copies de M. Scordélis, sont des spécimens précieux de l'épigraphie encore si peu connue

(1) La figure de saint Pierre, telle que nous la conservent les mosaïques de Ravenne, est exactement celle que reproduisent, en 1874, les peintres de l'église byzantine.

(2) Quelques exemples d'œuvres d'art reproduites sur des monnaies ou sur des sceaux byzantins sont réunis dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1867, p. 254. Statues de Jésus Sauveur Chalcéen, de la vierge des Blachernes, et de celle du Parthénon, appelée l'Athénienne.

de la Thrace intérieure. Ces dédicaces enrichissent la liste des noms barbares recueillis dans cette province; elles apportent des données nouvelles aux travaux entrepris par M. Heuzey et par M. W. Tomaschek (1), elles contribueront à éclairer l'histoire si obscure du cavalier thrace. En me reportant à mes copies, je soumettrai à l'auteur, dans une prochaine occasion, quelques remarques de détails.

Un mémoire non moins original, bien que d'un intérêt tout différent, est l'exposé de l'état de l'instruction publique dans les villes et villages grecs de l'empire par une commission spéciale. Les auteurs de ce travail y ont réuni des renseignements de statistique qui méritent d'être lus. Dans la pénurie d'informations où nous laisse l'autorité ottomane, cette enquête est précieuse. Le rapport passe successivement en revue trente-neuf éparchies (2).

A chacune de ces provinces la Commission a donné des secours; sur chacune d'elles elle fait des remarques qui prouvent avec quelle sollicitude l'enquête a été conduite.

Les mémoires qui n'ont pas pour objet principal de publier des faits ou des monuments nouveaux contribuent du moins à faire connaître dans les colonies grecques d'Orient les progrès de la science moderne. Telles sont les recherches de physiologie de M. Kallivoursis, les travaux philologiques de M. Paranikas, les études de M. Mavroyenis sur la philosophie en France et en Allemagne, la dissertation de

(1) Je citerai en particulier de M. Heuzey le mémoire sur le *Sancctuaire de Bacchus Tasibasténus dans le canton de Zikhna*, de M. W. Tomaschek, ses recherches *über Brumalia und Rosalia nebst Bemerkungen über den bessichen Volksstamm*, Wien, 1869.

(2) Celles d'Andrinople, de Viza, de Silyvrie, d'Héraclée, de Ganos et de Chora, d'Énos, de Philippopolis, de Varna, de Basse-Mœsie, de Cassandrée, de Stromnitsée, de Thessalonique, de Castoria, de Sisanion, de Grevenna, de Pélagonie, de Iannina, de Drynopolis, d'Arta, de Belgrade, de Korytsa, de Larisse, de Trépizonde, de Nicomédie, de Nicée, de Brousse, de Smyrne, d'Éphèse, d'Iconium, de Césarée, de Laodicée, de Proconnèse, de Mitylène, de Méthymne, de Chios, de Kos, de Rhode, de Chypre et de Crète.

M. Schrœdder sur la stèle de Méza, celles de M. Bernardakis sur le papier-monnaie chez les anciens, de M. Aristarchis sur la chimie chez les Arabes (1).

L'actif de la société, en 1872, était de 121,785 francs. Sur les revenus de cette somme, et grâce aussi à des dons faits pour des objets spéciaux, le Syllogue a consacré 6,900 fr. à des achats de livres, près de 20,000 fr. à l'entretien des écoles pauvres. Le nombre des membres soumis à la contribution annuelle d'une livre ottomane (22 fr. 69) n'ayant été pour l'année que de 212, on voit que les offrandes extraordinaires, comme il arrive du reste toujours dans les sociétés helléniques, ont dû être très-importantes. Ainsi le caissier a reçu 829 livres pour les écoles pauvres, 300 livres turques pour la bibliothèque. MM. Zariphis, Ménélas Negrepontis, André Vallianos, comptent parmi ces généreux évergètes. A ces noms, notre association s'étonnerait de ne pas nous voir ajouter celui de M. Zographos. Ici comme partout, il doit figurer à la place d'honneur.

La société, en 1872, a jugé le concours pour le prix Zographos. Le 7 septembre 1864, elle avait proposé comme sujet une étude de l'Épire au triple point de vue de l'histoire, de la langue et de la géographie. Durant plusieurs années, elle s'abstint de décerner le prix, rappelant sans cesse aux candidats tout ce qu'on exigeait d'eux. L'ouvrage de M. Arabantinos obtient aujourd'hui non la récompense entière, mais une indemnité de 75 livres turques, qui doit aider ses héritiers à continuer la publication déjà commencée de son œuvre. Le rapport, qui est, je crois, de M. Basiadis, donne une haute idée des qualités que le Syllogue demande au candidat. Tous ceux qui ont eu dans les mains les deux premiers volumes de l'ouvrage de M. Arabantinos savent que ce travail est sérieux; qu'il témoigne de grandes recherches, qu'il rend de réels services au voyageur qui

(1) Nous devons encore citer : Mordtmann, Περὶ τῶν ἀρχαιοτάτων μνημείων τῆς Ἀρμενίας. Paspatis, Περὶ τοῦ ἐμπορίου τῶν Γενουηνσίων ἐν Κωνσταντινουπόλει. Jernnigham, Περὶ τοῦ μυθολογικοῦ ἐνδιαφέροντος τοῦ Βοσπόρου.

veut étudier l'Épire. J'en ai eu la preuve dans le voyage que j'ai fait d'Avlona à Prévésa en 1872. Les critiques de M. Basiadis, si sévères qu'elles puissent paraître, sont cependant exactes. Du moment que le Syllogue veut provoquer une étude savante des différentes provinces de la Turquie, nous ne pouvons nous plaindre qu'il se montre résolu à ne pas être trop facilement satisfait.

Le Θρᾳκικὸς Σύλλογος a été fondé le 15 octobre 1872. M. George Zariphis, l'archevêque Dorothéos et M. Christaki Zographos, en sont les évergètes. M. le docteur Alexandre Zoiros, qui a déjà beaucoup fait pour le progrès de cette société, s'est chargé des fonctions de secrétaire général. Le siége de l'association est à Constantinople; elle a surtout pour objet les progrès de l'instruction publique. Dès la première année, elle a réuni une somme de 26,000 francs. Parmi les travaux qu'elle a publiés, nous remarquons une importante étude de M. Zoiros sur l'état des écoles en Thrace, un mémoire de M. Basiadis sur l'histoire générale de la province. Ces deux ouvrages, répandus dans le pays, ne peuvent manquer d'y fortifier le goût de l'instruction et celui des recherches d'antiquités. Que M. Basiadis me permette seulement de m'inscrire contre une des opinions qu'il me prête, d'accord du reste en cela avec M. Zoiros, qui a bien voulu traduire en grec la monographie que j'ai publiée sur la Thrace, et qui l'a accompagnée d'un commentaire plein de faits. Il s'agit naturellement des chants bulgares.

Je me suis borné à dire que le problème était digne d'intérêt; qu'il serait utile de recueillir ces vieilles poésies, d'en vérifier l'authenticité, en un mot de faire une enquête (1).

Je n'avais pas autorité pour prononcer sur l'antiquité de ces rapsodies, pour y chercher ce qui pouvait remonter à une ancienne origine, pour démêler ce qui était vrai, original dans ces œuvres, si barbares qu'elles soient, des chimères et des inventions dues à l'esprit de parti des Panslavistes. A cela s'est borné mon rôle; le reste a été fait, et très-bien

(1) Revue des Deux-Mondes, *Philippopolis et le réveil bulgare.*

fait, par un savant qui connaît le bulgare et les langues congénères, par M. Auguste Dozon (1).

Le Syllogos épirote a été fondé à Constantinople le 24 juin 1872, sous ce titre : Ἠπειρωτικὸς Φιλεκπαιδευτικὸς Σύλλογος. Le président, M. Basiadis, en prenant la parole dans la première séance, disait, en lettré et en patriote, combien cette création nouvelle était appelée par le vœu de tous. Tous les humanistes goûteront le charme très-particulier des premières lignes de son discours, où la langue et l'esprit rappellent heureusement la Grèce classique. Φίλοι Συμπολῖται, ἰδοὺ παρέστη ἡ ἡμέρα ἐκείνη, ἣν πᾶσα Ἠπειρωτικὴ καρδία πρὸ πολλοῦ ἐπόθει καὶ βαρυαλγοῦσα ἐπὶ τῇ ἀναβολῇ ἠρώτα « πότε τέλος πάντων ὁ Ἠπειρωτικὸς Φιλεκπαιδευτικὸς Σύλλογος τῶν ἐργασιῶν αὐτοῦ ἄρξεται ; » Σήμερον, ἄνδρες Ἠπειρῶται, χαίρετε καὶ ἀγαλλιᾶσθε. Ἰδοὺ ὁ μυριοπόθητος Σύλλογος, εἰς οὗ τὴν σύστασιν ἀπὸ πενταετίας ἀσχολούμεθα, τὸν δὲ κανονισμὸν αὐτοῦ ἀπὸ τριετίας ἔχομεν συντεταγμένον, συνέρχεται ὅπως καὶ πραγματικὴν καταστήσῃ τὴν ἵδρυσιν αὐτοῦ καὶ συσκεφθῇ καὶ φροντίσῃ περὶ τῶν δεόντων γενέσθαι πρὸς διάδοσιν τῆς στοιχειώδους ἰδίᾳ παιδεύσεως κατὰ τὴν Ἤπειρον. Si les lenteurs que M. Basiadis indique en si bons termes aux ἄνδρες Ἠπειρῶται ont été en effet un peu longues, une fois les statuts arrêtés, les libéralités ne se sont pas fait attendre. Le 13 mai 1873, le greffier du Syllogue, rendant ses comptes à l'assemblée, déclarait que les revenus de l'année montaient à 55,000 francs. Parmi les donateurs, nous remarquons, pour n'en citer que quelques-uns, MM. Zariphis, Zappas, Konéménos-bey, Karapanos. — M. Christaki Zographos est grand évergète. La présidence honoraire lui a été décernée. L'archevêque Néophytos, Δέρκων Νεόφυτος, est président. MM. Karapanos et Basiadis ont accepté la vice-présidence. Ainsi nous retrouvons dans cette société, comme dans les autres, des noms qui nous sont chers.

L'article 1er des statuts porte que le Syllogue est fondé pour répandre en Épire l'instruction publique, la culture

(1) *Premier rapport sur une mission en Macédoine*. Archives des Missions, troisième série, t. I, p. 51. *Deuxième rapport*, p. 193.

morale et intellectuelle. Dans ce but, il établira une école normale destinée à former des maîtres, et aussi des institutrices pour les écoles de filles et de petits enfants. Il ouvrira des écoles, il soutiendra celles qui existent, il fera imprimer et distribuer les livres qu'il jugera utiles. Il poursuivra, on le voit, pour l'Épire la tâche que le Syllogue de Thrace s'est donnée pour une autre province.

Le compte rendu de l'année 1872-73 contient une étude étendue sur les écoles de l'Épire, dont il résume en partie l'histoire. Nous y voyons une fois de plus que l'instruction est une partie du patriotisme chez les Grecs; s'ils ont traversé tant de fortunes diverses sans perdre leur indépendance morale, sauvegarde de toute espérance, ils le doivent surtout à leur foi et à leur langue. C'est parce qu'ils ont gardé avec passion leurs croyances et leur culture intellectuelle qu'ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a quatre siècles, il y a dix-huit siècles, ce qu'ils ont toujours été, une nation vivante. Les croyants antiques pensaient que les destinées des peuples étaient attachées à la conservation de pieux symboles. Les villes avaient leur *palladium*, que les habitants emportaient loin de la patrie aux jours d'épreuves, et qui gardaient leur association de la mort. D'autres entretenaient une flamme sacrée qui ne devait s'éteindre qu'avec la race. Cette grande société qu'on appelle l'hellénisme a pour palladium la religion et les lettres; nul chez elle n'ignore quelle est cette flamme sacrée qu'il ne faut à aucun prix laisser s'éteindre.

Ἡ παροιμία « οὐχ ἐν τῷ πολλῷ τὸ εὖ » ἐπὶ ἄλλων ἐφαρμοζομένη ἐπὶ τῶν Συλλόγων οὐχ ἐφαρμόζεται. Le proverbe « dans le beaucoup n'est pas le bien », dit M. Basiadis, ne s'applique pas aux Syllogues, et il se félicite d'en voir naître de tous côtés : à Sérès, où nous retrouvons le souvenir d'un homme excellent, aussi dévoué aux lettres grecques qu'à la cause hellénique, M. G. G. Pappadopoulos, si prématurément enlevé à notre affection il y a déjà près d'un an, au milieu d'un voyage qu'il faisait en Macédoine pour étudier la situation de cette province; à Smyrne, où les rivalités d'écoles et de

nations doivent être un stimulant de plus pour les Grecs ; à Varna, à Rodosto, colonies grecques entourées de Bulgares, obligées d'opposer leur activité à une propagande qui croît de jour en jour ; à Salonique, la seconde ville de la Turquie d'Europe, riche par le commerce, plus riche encore par ses merveilleuses antiquités. Il faut changer le proverbe pour les Syllogues « ἐν τῷ πολλῷ τὸ εὖ ». Que leur nombre s'augmente encore ; quelles que soient leurs ambitions, le patriotisme des Grecs trouvera les ressources nécessaires. Cette race très-riche n'a qu'un seul luxe, les œuvres nationales. Les Hellènes gagnent beaucoup ; pour eux-mêmes ils dépensent peu ; pour la cause commune, ils dépensent tout. C'est là leur passion ; ils peuvent laisser dire leurs détracteurs ; il est des qualités contre lesquelles rien ne prévaudra, ni les attaques des adversaires, ni les défauts mêmes de la race.

Ces quelques pages de cordial souvenir, adressées à des amis éloignés, expriment imparfaitement le mérite de ces œuvres généreuses. Qu'ils sachent du moins avec quel intérêt nous suivons la tâche qu'ils accomplissent, quel sérieux plaisir ils nous font quand ils nous adressent leurs comptes rendus. J'aurais voulu dire tout le charme de ces publications, où la Grèce antique et la Grèce moderne sont si étroitement associées. Tout nous y attache, et les chapitres en apparence les plus arides autant que les autres. Les listes d'offrandes, où toutes les colonies grecques sont réunies, où nous retrouvons tant de noms connus, nous donnent un plaisir très-particulier. Dans cette suite de lettres que réunit chaque Syllogue, pour conserver la mémoire des sympathies et des dons qu'il reçoit, dans ces honneurs qu'il décerne à la manière antique, dans ces inscriptions et ces décrets qui sont inspirés par l'épigraphie d'autrefois, dans ces éloges funèbres qu'il prononce, comme est par exemple celui du vénérable Asopios, ce doyen de l'hellénisme, mort après une vie pleine de choses, de science, de virils exemples, nous ne trouvons pas seulement des sentiments qui seraient honorables en tout pays, mais un mé-

lange de simplicité et de grandeur, qui a été de tout temps un des traits du génie grec. Personne ne lira ces recueils sans mieux comprendre ce qu'était la race hellénique d'autrefois (1).

(1) Les *Syllogues* sont un journal bi-hebdomadaire, qui paraît depuis deux ans à Braïla, et qui réunit les faits relatifs à ces associations. Parmi les Sociétés nouvellement créées, nous devons encore citer le Φιλεκπαιδευτικὸς Σύλλογος Βοδενῶν; l'Ἑλληνικὸς φιλόμουσος Σύλλογος, de Braïla; l'Ὅμηρος, de Smyrne, qui publie un recueil spécial, l'Ὅμηρος; le Βύρων, à Athènes; la Pallas, Ἑλληνικὴ φιλόμουσος Ἑταιρία; l'Ἑταιρία φίλεργος, de Constantinople; l'Ἑλληνικὸς σύλλογος Κοραῆς, dans la même ville; enfin, le ἐν Μαγκεστρίᾳ Ἑλληνικὸς Σύλλογος Ἑρμῆς.

LISTE

DES

PRIX DÉCERNÉS PAR L'ASSOCIATION.

(1868-1874.)

1868. Prix de 500 fr. M. Tournier, édition de Sophocle.

— Mention honorable. M. Boissée, 9e vol. de l'édition avec traduction française de Dion Cassius.

1869. Prix de l'Association. M. Weil, édition de sept tragédies d'Euripide.

— Prix Zographos. M. A. Bailly, *Manuel des racines grecques et latines.*

— Mention très-honorable. M. Bernardakis, Ἑλληνικὴ γραμματική.

1870. Prix de l'Association. M. Alexis Pierron, édition de l'Iliade.

— Prix Zographos. M. Paparrigopoulos, *Histoire nationale de la Grèce.*

1871. Prix de l'Association. M. Ch.-Em. Ruelle, *Traduction des Éléments harmoniques d'Aristoxène.*

— Prix Zographos. Partagé entre M. Sathas (Ἀνέκδοτα ἑλληνικά, Χρονικὸν ἀνέκδοτον Γαλαξειδίου, Τουρκοκρατουμένη Ἑλλάς, Νεοελλενικὴ φιλολογία, Νεοελληνικῆς φιλολογίας παράρτημα) et M. Valettas (Δονάλδσωνος ἱστορία τῆς ἀρχαίας ἑλληνικῆς φιλολογίας ἐξελληνισθεῖσα μετὰ πολλῶν προσθηκῶν καὶ διορθώσεων).

1872. Prix de l'Association (n'a pas été décerné).

— Prix Zographos (n'a pas été décerné).

— Médaille de 500 fr. M. Politis (Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων).

1873. Prix de l'Association. M. Am. Tardieu, traduction de la Géographie de Strabon, tomes 1 et 2.

— Médaille de 500 fr. M. A. Boucherie, Ἑρμηνεύματα et Καθημερινὴ ὁμιλία, *textes inédits attribués à J. Pollux.*

— Médaille de 500 fr. M. A. de Rochas d'Aiglun, *Poliorcétique des Grecs; Philon de Byzance.*

— Prix Zographos. M. Coumanoudis (Ét.-A.), Ἀττικῆς ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι.

— Médaille de 500 fr. M. C. Sathas, *Bibliotheca græca medii ævi.*

1874. Prix de l'Association. M. C. Wescher, *Dionysii Byzantii de navigatione Bospori quæ supersunt, græce et latine.*

— Prix Zographos. M. Émile Legrand, *Recueil de chansons populaires grecques publiées et traduites en français pour la première fois.*

— Mention très-honorable. M. E. Filleul, *Histoire du siècle de Périclès.*

— Mention très-honorable. M. Alfred Croiset, *Xénophon, son caractère et son talent.*

BIBLIOGRAPHIE.

Thèses de M. Paul Foucart : 1° *De Collegiis scenicorum artificum apud Græcos.* — 2° *Des Associations religieuses chez les Grecs* (*Thiases, Éranes, Orgéons*), avec le texte des inscriptions relatives à ces associations. Paris, Klincksieck, 1873, gr. in-8° de 106 et xv-243 pages.

(Compte rendu par M. C.-E. R.)

Depuis la création de l'École française d'Athènes, on peut dire que le doctorat ès lettres a subi une complète transformation. Longtemps circonscrit dans les questions d'esthétique littéraire et l'examen des textes classiques, il a fait son profit du développement que la philologie et l'archéologie doivent à l'ensemble imposant des inscriptions ou des monuments artistiques recueillis sur le sol de la Grèce et de l'Asie Mineure. Les travaux de l'École d'Athènes, rendus possibles par les subventions de l'État, inspirés, dirigés par les programmes de l'Académie des Inscriptions et souvent honorés de ses récompenses, sont presque toujours venus demander à la Faculté des lettres la consécration de son autorité. L'étude de M. Émile Burnouf sur Neptune et son culte dans le Péloponnèse (1850) est, je crois, le premier exemple d'une thèse présentée par un membre de l'École et résultant de son séjour en Grèce. Les dernières thèses issues de cette origine sont celles de M. Paul Foucart, l'une sur les artistes dramatiques, l'autre sur les associations religieuses chez les Grecs. Nous essaierons de mettre en relief l'importance de ces deux études pour l'histoire de la civilisation hellénique.

I.

La question des artistes dramatiques dans l'ancienne Grèce est assurément de celles qui auraient dû donner lieu aux travaux les plus nombreux et les plus approfondis. Son double caractère religieux et social la mettait sur le chemin de ceux qui étudient l'histoire des divers États comme sur celui des mythologues. Il n'en est rien. Étonné de ne pas voir figurer le nom de M. Ch. Magnin, ni le titre de ses *Origines du théâtre moderne* dans la publication de M. Foucart, j'ai revu cet ouvrage, et ma surprise a redoublé après avoir constaté que le livre du savant académicien, dont la première moitié est remplie de faits sur le théâtre grec, n'a donné qu'une page aux artistes dionysiaques. M. Eg-

ger a publié, en 1856, dans la *Revue des Cours publics* et reproduit, en 1862, dans ses *Mémoires de littérature ancienne*, un coup d'œil sur l'histoire des acteurs dans l'antiquité. M. Foucart cite aussi, dans les *Études* de M. Egger *sur les traités publics chez les Grecs,* des documents relatifs aux corporations dramatiques, dans les *Tragiques grecs* de M. Patin quelques aperçus sur des sujets analogues, et rappelle enfin l'opuscule de Wieseler, intitulé : *Theaters-Gebæude*, etc. Mais ces citations ne servent qu'à faire voir que la matière était presque inexplorée lorsque le nouveau docteur a mis en œuvre les textes littéraires et surtout des documents épigraphiques dont une bonne partie furent découverts à Delphes par l'École d'Athènes et publiés, en 1863, sous les noms de MM. Wescher et Foucart (1).

Il examine d'abord la condition que la législation d'Athènes faisait aux artistes dramatiques, et d'après laquelle tout citoyen dont les fonctions se rattachaient à l'art théâtral revêtait un caractère religieux et en quelque sorte inviolable. Dans quelles villes se formèrent des colléges d'acteurs ? La réponse est principalement sur les marbres épigraphiques: Athènes, Thèbes, l'Isthme et Némée, Téos, Chypre, Alexandrie, Syracuse, Rhegium, Naples. En telle de ces localités le recrutement se faisait exclusivement parmi les citoyens; en telle autre, il admettait aussi les étrangers.

Le monde théâtral, en Grèce, avait une législation et une réglementation spéciale dont l'ensemble est perdu pour nous; mais M. Foucart en a réuni les débris épars, notamment ce qui concerne les représentations, ainsi que la charge d'agonothète, la distribution des couronnes et autres honneurs, la célébration des sacrifices, et la jurisprudence propre aux acteurs.

Leurs assemblées, leur sacerdoce, leurs magistratures, et, un point jusqu'à ce jour mal déterminé, mais positivement acquis désormais, leurs proxénies, sont ici l'objet d'une description sommaire mais substantielle.

Suivent des chapitres tout à fait neufs, sur les dispositions bienveillantes, que les dieux, dans leurs oracles, manifestaient en faveur des corporations dramatiques; sur les priviléges décernés à ces corporations par le conseil amphictionique, et par diverses cités, entre autres l'exemption du service militaire ou maritime; sur l'organisation des représentations sacrées, la composition des chœurs scéniques et musicaux, la distinction et l'ordre hiérarchique des rapsodes, citharèdes, citharistes, aulèdes, aulètes, etc.; — une esquisse historique sur les poëtes scéniques et enfin une discussion sur la question

(1) Nous avons vu à la bibliothèque nationale de Madrid un recueil, presque entièrement inédit, des discours et déclamations du sophiste Choricius (sixième siècle), où M. Foucart aurait trouvé et certainement mis à profit un morceau étendu (13 feuillets) sur les artistes dionysiaques. Voir dans les Archives des Missions (livraison actuellement sous presse), mon premier rapport sur une mission philologique en Espagne. Cp. Villoison, Anecd. gr., t. II, p. 67, d'après Iriarte, Codd. Matrit., p. 400.

de savoir jusqu'à quel point les artistes dramatiques ont pu nuire chez les Grecs à la morale publique et à la liberté. M. Foucart, sur le chapitre des mœurs, s'en tient à la pensée d'Aristote, que, généralement dénués de goût pour la philosophie, et livrés soit aux excès dans le plaisir soit aux privations dans la misère, ils ont les vices qui sont la conséquence ordinaire de ces deux états extrêmes. Peut-être, sur le second point (l'influence nuisible de la société des acteurs sur la situation politique de la Grèce), notre auteur a-t-il exagéré quelque peu la part de la profession dans le triste rôle joué auprès des princes de Macédoine par certains Grecs qui étaient des acteurs. Il faudrait savoir si cette profession a fourni un contingent plus fort que les autres à l'affaiblissement du sentiment patriotique qui, en Grèce comme partout, est la première cause de l'asservissement.

Ce que l'on ne peut contester à M. Foucart, c'est l'accueil empressé que les colléges scéniques firent à l'administration de la République romaine, puis des empereurs. Mais ici encore nous demanderons si les autres corporations restèrent au-dessous de cet affligeant exemple. M. Foucart, continuateur, avec M. Waddington, du Recueil des inscriptions rapportées par Philippe Le Bas, est un des épigraphistes les mieux placés pour nous répondre lui-même un jour d'après les titres inscrits sur les marbres de Grèce ou d'Asie Mineure.

Cette thèse est un tableau complet, mais en raccourci, des colléges dramatiques chez les Grecs. En cent et quelques pages, beaucoup de points ont été discutés, mais tout a été dit au moins à titre d'indication. C'est sans doute pour ne pas rompre l'harmonie de ce plan que l'auteur a cru devoir se borner à une traduction latine des textes grecs invoqués. En plusieurs endroits ces citations sont appelées à trancher une question depuis longtemps controversée ou à réfuter péremptoirement une solution admise sur la foi de quelque autorité imposante. On aimerait à trouver au bas de la page, dans ce cas-là, ou plutôt en toute occasion, le texte du document traduit dans le corps de l'œuvre. Cette lacune dans la thèse latine, bien qu'elle ne nuise pas réellement à l'argumentation du savant docteur, nous est d'autant plus sensible que la reproduction des textes tient une grande et légitime place dans sa thèse française dont il nous reste à rendre compte.

II

M. Foucart n'a pas oublié le précepte de Cicéron, qu'il faut commencer toute discussion par la définition des termes (1). D'après lui, ou plutôt d'après les autorités qu'il invoque (2), le mot *thiase* désignait originairement des associations ayant avant tout un caractère religieux et se rattachant en particulier aux cultes dans lesquels on

(1) *De Fin.*, II, 2. Cp. Aristot., *Metaphys.*, I, 1.

(2) M. Wescher avait déjà touché cette matière (*Revue arch.*, septembre 1865). On verra plus loin sur quels points M. Foucart se sépare de lui.

célébrait des cérémonies orgiastiques, tels que ceux de Dionysos et de Sabazios. Les *éranes* sont des associations tantôt purement civiles tantôt religieuses. Les éranes civils sont des sociétés, on pourrait dire des *cercles* formés de citoyens d'une même ville, qui ont étendu à d'autres usages la contribution, l'écot (ἔρανος) payé primitivement pour un repas commun. Dans les éranes religieux, les seuls dont il s'agisse dans la suite du travail, les étrangers étaient admis comme dans les thiases. M. Foucart n'a peut-être pas marqué d'un trait assez sensible la différence primitive de ces deux sortes d'associations qui, dans les inscriptions et dans les textes littéraires, finissent bientôt par se confondre entièrement. Toutefois il semble ressortir de ses explications que les éranistes admettaient un plus grand nombre de divinités étrangères. Quant au terme d'*Orgéons*, il ne se prête pas jusqu'ici à une explication précise, et son acception reste circonscrite dans le culte de la mère des dieux, pratiqué au Métroon. Plus on descend dans l'histoire hellénique, moins ces trois expressions : *thiases*, *éranes*, *orgéons* se distinguent entre elles.

Les chapitres suivants traitent de la composition des associations ; l'auteur établit l'admission dans leur sein des femmes, des étrangers, des affranchis et même des esclaves. Une loi particulière régissait les sociétés, des livres sacrés contenaient la réglementation du culte. M. Foucart publie, d'après une copie faite par notre savant confrère d'Athènes, M. Coumanoudis, et vérifiée sur un estampage, le texte partiel d'une loi des Orgéons, de la mère des dieux, qui doit remonter au quatrième siècle avant notre ère.

Ce document épigraphique est un des principaux parmi les soixante-huit inscriptions reproduites en manière d'appendice, à la fin de la thèse, précieux débris découverts par MM. Rangabé, Ph. Le Bas, Ross, Wescher, Conze, Coumanoudis, Pittakis, Papasliottis, Rhousopoulos, Eustratiadis et en majeure partie par M. Foucart lui-même, qui les a soumis à un nouvel examen critique. Ce travail lui a permis de reconstituer dans presque tous les détails l'organisation, la jurisprudence et la liturgie des associations éraniques. Telle inscription (par exemple le n° 57) fait connaître la part de contribution promise ou donnée par douze membres d'un thiase ; cette part varie entre 300 et 5 drachmes. D'autres donnent le nom attribué au président, tantôt ἀρχιθιασίτης, tantôt ἀρχιερανίστης, ἀρχερανίστης, ἀρχέρανος, ou concernant le secrétaire, le trésorier, l'épistate, et certains commissaires (ἐπιμεληταί). Telle autre encore empruntée au vaste recueil épigraphique de Le Bas, continué par M. H. Waddington et par M. Foucart, procure à notre auteur une nomenclature assez complète des fonctions subalternes exercées au sein d'une société religieuse de Sparte et probablement d'un grand nombre d'autres (musiciens, architectes, fabricants de stèles, doreurs, fileurs, teinturiers, fabricants de couronnes de palmier, vendeuse de couronnes, greffier, lecteur, purificateur, serviteur, fournisseur de bois, cuisinier, panetier). Suit le détail des récompenses décernées aux bienfaiteurs du thiase et des amendes infligées aux

membres en défaut, un coup d'œil sur le système financier et la condition légale des associations, etc.

Dans la seconde partie, M. Foucart pose la double question de savoir si les thiases ont eu pour but de propager une religion nouvelle et s'ils ont apporté et répandu des principes d'une morale plus pure et plus élevée. Le premier point, la nouveauté des cultes étrangers en Grèce, reçoit ici pour la première fois, croyons-nous, une solution négative. M. Foucart établit, avec M. Caillemer, que pour former une association aucune autorisation n'était exigée. La seule condition nécessaire pour la validité des engagements entre sociétaires, était que ces engagements n'eussent rien de contraire aux lois publiques; seulement, pour élever sur le sol athénien le temple d'un dieu étranger, il fallait une autorisation du conseil et du peuple. L'inscription n° 1 (1), traduite dans le corps de la thèse, est un exemple de ces sortes de décrets, daté de l'an 333 avant notre ère.

Ce monument, venu presque le dernier dans l'ordre chronologique des découvertes épigraphiques, mériterait le premier rang parmi les matériaux pour servir à l'histoire de la liberté de conscience. D'autre part, l'introduction illégale, non autorisée, des divinités étrangères pouvait entraîner la mort. La plupart de ces divinités étaient originaires de Thrace (par exemple Dionysos, Cotytto), de l'Asie Mineure, notamment de la Phrygie (Adonis et Sabazios, Rhée, Attis, Mên), de la Syrie, notamment de la Phénicie (Aphrodite-Astarté ou Uranie, Héraclès) et de l'Égypte (Isis, Sérapis). Leurs légendes, leurs symboles, leurs cérémonies étaient restés les mêmes que dans les religions orientales (2), à la différence des dieux étrangers qui avaient reçu le droit de cité dans l'Olympe hellénique.

La découverte, au Pirée, en 1855, du temple public appelé le Métroon, est habilement mise à profit par M. Foucart. Un texte épigraphique tranche affirmativement la question de savoir si les mystères d'Attis et de la Mère des dieux existaient chez les Orgéons, et démontre que les Orgéons athéniens avaient adopté et maintenu les rites de la Phrygie.

M. Foucart nous retient aussi sur une inscription trouvée en 1868, dont le texte nous permet d'assister à l'introduction d'un dieu étranger, Mên Tyrannos, et à la naissance d'une association religieuse. Il est regrettable que M. Foucart n'ait pas reproduit cette inscription dans l'appendice. Il est vrai qu'elle figure dans la publication de Le Bas et Waddington (*Inscr. d'Asie Mineure*, n° 667), mais cette omis-

(1) Trouvée au Pirée en 1870 et publiée dans la Παλιγγενεσία du 10 septembre de la même année par M. Coumanoudis. — Vérifiée depuis sur un estampage par M. Foucart.

(2) Un texte étendu, à la publication duquel nous mettons la dernière main, la partie restée inédite de l'ouvrage du philosophe Damascius ayant pour titre : *Des premiers principes*, contient sur ces divinités un grand nombre de passages qui pourront éclairer leur histoire. Nous en avons donné autrefois comme un avant-goût, à la demande de M. Renan, dans la *Revue archéologique* de 1860-1861 (neuf morceaux inédits, etc.).

sion s'explique d'autant plus difficilement que l'Appendice renferme plusieurs textes moins importants empruntés au même travail.

Divers détails élucidés dans la thèse de M. Foucart, tels que les purifications qui faisaient donner le nom de βάπται aux thiasotes de Cotytto, les diverses causes d'impureté, notamment l'usage du porc, font venir à la pensée des comparaisons instructives entre les institutions religieuses qui nous sont venues de l'Orient et celles qui caractérisent le culte purement hellénique. Ailleurs les textes de la littérature classique sont corrigés avec bonheur; c'est ainsi que la leçon ἐστεμμένον, dans les *Caractères* de Théophraste (chapitre xxx), devient avec plus de vraisemblance ἐσθιόμενον ou plutôt ἐσθόμενον.

L'examen de la seconde question fait le sujet de la troisième et dernière partie et réduit à leur juste valeur, selon nous du moins, l'influence des thiases, envisagée sous un jour plus favorable par M. C. Wescher, l'ancien collègue de M. Foucart à l'École d'Athènes. Des recherches et des découvertes importantes faites en commun puis séparément, mais toujours sur le même sol, devaient mettre en présence tôt ou tard les résultats archéologiques et les déductions de nos deux savants confrères (1).

M. Wescher avait dit (2), en parlant des associations religieuses libres, sans en exclure celles qui nous occupent ici : « Le principe de ces réunions, c'est la liberté. Leur but, c'est l'amélioration morale et matérielle des hommes.

« Les seules conditions d'admissibilité qu'elles exigent sont trois vertus, qu'on pourrait appeler chrétiennes : la sainteté, la piété, la bonté » (p. 226), et plus loin : « Ce sera pour la Grèce un éternel honneur d'avoir donné avant l'apparition du christianisme de tels exemples au monde » (p. 227). S'il faut en croire M. Foucart, au contraire, « la foule, c'est-à-dire les esprits faibles, les superstitieux, les gens animés de superstitions basses ou mauvaises, trouvaient bien plus d'attraits dans les cérémonies désordonnées des thiases que dans le culte réglé de l'État; les divinités plus grossières, plus sensuelles de l'Orient promettaient à leurs adeptes des jouissances bien autrement vives que les dieux, jusqu'à un certain point spiritualistes, de la Grèce; les pratiques superstitieuses, que la religion hellénique modérait sans les supprimer, se déployaient à l'aise dans ces religions orientales où se multipliaient les sacrifices expiatoires et les purifications. Voilà quelles furent les véritables causes du succès des thiases. On peut donc affirmer que, bien loin d'avoir été un immense progrès pour l'humanité, leur développement, au contraire, lui fit faire un pas en arrière » (3).

(1) Dans la *Revue archéologique* de septembre 1865 (p. 214), M. Wescher disait préparer depuis quelques années un travail sur les sociétés religieuses dans l'antiquité grecque. Voir aussi son rapport adressé au ministre de l'Instruction publique, daté d'Athènes, 4 juillet 1863 (*Moniteur* des 20, 23 et 24 octobre 1863).

(2) *Rev. arch.*, 1865, t. XII.

(3) On voit que M. Foucart s'inspire surtout du jugement porté par Aristote

Peut-être ces deux jugements sont-ils trop absolus. La vérité ne serait-elle pas dans une distinction plus tranchée des thiases et des éranes ? Le thiase a toujours un caractère religieux entaché de superstition, et ses pratiques nous semblent mériter la sévère appréciations de M. Foucart. L'érane est tantôt civil, tantôt religieux, et, si par ce dernier côté il s'est confondu plus tard avec le thiase, il n'en a pas moins pour caractère constant le principe philanthropique de la société de secours mutuels. Rien n'est plus important, en matière d'histoire morale ou religieuse, que de remonter à la forme première des institutions et de les suivre pas à pas sans jamais abandonner le sentiment de leur essence, à travers les périodes où elles se confondent, bien plus en apparence que réellement, par le fait des hommes et des circonstances, pour se transformer et prendre leur place dans la civilisation chrétienne et moderne.

sur les thiases et les éranes, et cité page 153 de son travail : « Ἔνιαι δὲ τῶν κοινωνιῶν δι' ἡδονὴν δοκοῦσι γίγνεσθαι. »

CATALOGUE

DE

PUBLICATIONS RELATIVES AUX ÉTUDES GRECQUES.

(1872-1874)

DRESSÉ PAR LE BIBLIOTHÉCAIRE DE L'ASSOCIATION.

I. RECUEILS PÉRIODIQUES ET JOURNAUX (1).

ABHANDLUNGEN der königl. böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften. 6. Folge. 5. Band. Classe f. Philosophie, Gesch. u. Philologie.

Joh. Kelle, Die klassischen Handschriften in Prager Bibliotheken.

— philologische und historische, aus dem Jahr 1871. Ebd. 261 S. (2). mit 1 Chromolith. (Académie des sciences de Berlin ; — section de Philologie). 5 Th.

Kirchhoff, Nachträgliche Bemerkungen zu der Abhandlung über die Abfassungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes.

— aus dem J. 1872. Ebd. 290 S. m. 10 lith. und chromolith. Taf. in qu. Fol. gr. in-4. n. 6 1/2 Th.

Curtius, Beiträge z. Gesch. und Topogr. Kleinasiens (Ephesos, Pergamon, Smyrna, Sardes). Mit 7 Tafeln. S. 1. — *Curtius*, Philadelpheia (Nachtrag zu d. vorigen. Mit 1 Karte). S. 91.

ACADÉMIE des inscriptions. — Mémoires de l'Académie, t. XXVII, 2e partie. 1873, in-4.

Egger, Mémoire sur les historiens officiels et les panégyristes des princes dans l'antiquité grecque. — *E. Miller*, Mémoire sur une inscription agonistique de Larisse.

— Tome XXVIII, 1re partie, 1874. in-4.

Th.-H. Martin, Mémoire sur la cosmographie grecque à l'époque d'Homère et d'Hésiode. — *Le même*, Mémoire sur la signification cosmographique du mythe d'Hestia dans la croyance antique des Grecs.

(1) Voir, à titre de complément, la bibliographie des périodiques publiée dans le *Polybiblion*, organe de la Société bibliographique universelle, et dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*.

(2) S., abréviation du mot *Seite*, page.

— Mémoires présentés par divers savants. 1re série, t. VIII, 2e partie. 1874, in-4°.

P. Foucart, Mémoire sur un décret inédit de la ligue arcadienne en l'honneur de l'Athénien Phylarchos. — *Rangabé*, Du Laurium.

— Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, publiés par l'Institut national de France, faisant suite aux notices et extraits lus au comité établi dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Tome XXIII. 2e partie. *Paris, Imprimerie nationale*, 624 p. in-4.

E. Miller, Poëmes astronomiques de Théodore Prodrome et de Jean Camatère. — *A. Boucherie*, Palimpseste de Montpellier. — *Le même*, Ἑρμηνεύματα καὶ καθημερινὴ ὁμιλία de Julius Pollux.

— Comptes rendus des séances de l'Académie, 4e série. Tome I. 1873, *Paris, Imprimerie nationale*, in-8. Libr. Alphonse Picard. 8 fr.

J. Halévy, Quelques observations sur l'origine de l'alphabet phénicien. — *Egger*, Observations sur deux passages d'Homère. — *Fr. Lenormant*, Sur l'existence de l'éléphant dans la Mésopotamie au XIIe siècle avant l'ère chrétienne.— *J. de Witte*, Note sur deux amphores panathénaïques trouvées à Corneto. — *A. de Longpérier*, Note sur une monnaie antique de Sicile. — *Lebègue*, Fouilles à Délos. — *Coquart*, Lettre au Président de l'Académie. (Question de priorité relativement à une exploration archéologique dans l'île de Samothrace.) — *G. Perrot*, Trois inscriptions inédites d'Asie Mineure. — *E. Havet*. — Authenticité des ouvrages attribués à Bérose et à Manéthon. — *E. Miller*, Inscriptions grecques découvertes en Égypte.

— Tome II, année 1874. Janvier à juin.

L. Heuzey, Recherches sur le type de la Déméter voilée dans l'art grec.— *F. Delaunay*, Sur les §§ 2 et 4 du livre III et sur le *Procemium* des oracle sibyllins. — *F. Robiou*, Apollon dans la doctrine des mystères. — *Egger* Note sur un passage du scholiaste de Platon concernant les fortification d'Athènes. — *L. Heuzey*, La Pierre sacrée d'Antipolis. — *G. Perrot*, Inscriptions inédites des côtes de la mer Noire. — Lettres de M. de Vogüé et autres documents relatifs à la découverte de la Vénus de Milo.

ACTA Societatis philologæ *Lipsiensis*, ed. *Frdr. Ritschelius*. Tomi II, fasc. I. *Leipzig*, *Teubner*. VIII u. S. 1—196. gr. in-8. n. 1/3 Th. (I. u. II., 1. : n. 3 Th. 24 Ngr.)

O. Hense, lectiones Stobenses. — *L. Mendelssohn*, quæstionum Eratosthenicarum cap. I, quod est de mortis anno Sophoclis et Euripidis.

— Tom. III, XVIII, 504 S. gr. in-8. n. 4 2/3 Th. (I. II, 1. u. III. : n. 8 Th. 14 Ngr.)

P. Schuster, Heraklit von Ephesus, ein Versuch, dessen Fragmente in ihrer ursprünglichen Ordnung wieder herzustellen.

ANNALI dell' Instituto di corrispondenza archeologica. Vol. XLIV. Annales de l'Institut de correspondance archéologique. Tom. XLIV. *Roma*, in-8.

A. Kluegmann, Statua d'Amazzone nel palazzo Borghese (Mon. vol. VIII, tav. XXXVII), p. 95-108. — *A. Trendelenburg*, Anfora rappresentante Perseo ed Andromeda (Mon. vol. VIII, tav. XXXVIII) p. 108-130. — *A. Prachov*, Statue archaïque d'Apollon (Mon. vol. VIIII tav. XLI) p. 181-184. — *A. Prachov*, Stèle sépulcrale de Philis, fille de Cléomède (tav. d'agg. L), p. 185-187. — *A. Michaelis*, Licurgo furente sopra anfora di marmo (Mon. vol. VIIII tav. XLV), p. 248-269, con giunta *W. Helbig*, p. 269-270. — b. *Metalli* : I. *Roulez*, Minerve Courotrophos (tav. d'agg. N.) : p. 216-225. — *G. Lignana*, Tazza d'argento di lavoro orientale (Mon. vol. IV, tav. XLIV) p. 231-247. — *G. Hirschfeld*, Vasi arcaici ateniesi (Mon. vol. VIIII, tav. XXXIX, XL, tav. d'agg. I K), p. 131-181. — *Conze*, Il ritorno di Ulisse (Mon. vol. IX tav. XLII, tav. d'agg. M) p. 187-216. con postilla (tav. d'agg. Q) p. 331. *R. Kekulé*, La partenza di Trittolemo (Mon. vol. VIIII tav. XLIII) p. 226-230. — *F. Matz*,

Tazza di Brygos (Mon. vol. VIIII tav. XLVII) p. 295-308. — Tavole d'aggiunta: A. Dipinto vasculare riferibile al mito di Alcmena. — BCD. Dipinti sacrati pompeiani. — IK. Vasi arcaici ateniesi. — L. Stele trovata a Thasos.

ARCHIV, pädagogisches. Centralorgan für Erziehung und Unterricht in Gymnasien, Realschulen und höheren Bürgerschulen. Herausgegeben von *W. Langbein*, 15. Jahrg., 1873. 10 Hfte. (5 B.) *Stettin, v. der Nahmer*, gr. in-8. n. 5 1/3 Th.

Heft 4 : *M. Stier*, über Sophokles' Antigone. (Vortrag).

ARCHIVES DES MISSIONS scientifiques et littéraires, 3e série, Tome Ier. *Paris, Franck, Durand*, 1873.

Auguste Dozon, Premier rapport sur une mission littéraire en Macédoine, p. 51. Deuxième rapport, p. 193.
Albert Dumont, Nouveau mémoire sur la chronologie des éponymes athéniens postérieurs à la CXXIIe olympiade, p. 125.

ARSSKRIFFT Upsala Universitets. 1871. Philos., Språkvetensk. och histor. vetensk. (1872).

S. Ljungdahl, de transeundi generibus, quibus utitur Isocrates commentatio.

ἈΘΗΝΑΙΟΝ. Σύγγραμμα περιοδικὸν κατὰ διμηνίαν ἐκδιδόμενον συμπράξει πολλῶν λογίων. Τόμ. α'. Ἀθήνησιν (Wilberg.). 92 p. in-8. 24 Ngr.

Κουμανούδης, Ἀττικαὶ ἐπιγραφαί. P. 1. — Καστόρχης. Περὶ τῶν οἰκονομικῶν τῶν Ἑλλήνων. P. 19. — Ἀναγκαία ἐξήγησις περὶ τῶν Ἀθήνησι φιλολογικῶν διαγωνισμάτων. P. 84.

GERICHTE über die Verhandlungen der königlich sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig. Philosophisch-historische Classe. II. III. *Leipzig, Hirzel.*

Overbeck, Analecten zur Kunstmythologie des Zeus.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES. Sciences philologiques et historiques. *Paris, Franck*, in-8, 10e fascicule.

Ed. Tournier, Exercices critiques de la conférence de philologie grecque 8 livraisons.

BLÄTTER für das bayerische Gymnasialschulwesen, redigirt von *W. Bauer*, und *G. Friedlein*. Bd. 8. H. 6. 7. 8. 9. 10.

H. Stadelmann, Kleinigkeiten (Forts.) — *A. Thenn*, Eurip. Alc. noch einmal. — *Geist*, Bemerkungen zu Xenoph. Hellen. VII, 5, 11. — *Metzger*, zu Soph. Ai. 405 ff. Dind.

— Bd. 9. H. 6. 7. 8. 9.

A. *Riedenauer*, Homerisches Allerlei. — *Zettel*, zu Theokrit. — *G. Gebhardt*, Zweite Folge kritischer Bemerkungen zu dem 1. Buche des Thukydides. — *Metzger*, Weitere Beiträge zu Tragikern.

— 9. Bd. 10 Hfte. à 2—3 B. *München, Lindauer*, gr. in-8. n. 1 Th. 24 Ngr.

Zchetmayr, zu δή.

CALVARY'S philologische und archæologische Bibliothek. 1. Bd. 1—3. Lfg. *Berlin, Calvary et Co.*, in-8. à n. 1/6 Th.

Prolegomena ad Homerum, sive de operum Homericorum prisca et genuina forma variisque mutationibus et probabili ratione emendandi. Scripsit *Frid. Aug. Wolfius*. Ed. nova cum notis ineditis *Immanuelis Bekkeri*. 1-3. Lfg. IV u. S. 1-172.

— 4. 5. 6. 7. 16. 17. u. 21. Bd. *Berlin, Calvary et Co.*, in-8. à n. 1/2 Th.

16. *P. Pauli Dobree* adversaria critica. Editio in Germania prima cum præfatione Gul. Wagneri. Vol. 1. pars 1. — 21. Dr. *Richard Bentley's* dissertations upon the epistles of Phalaris, Themistocles, Socrates, Euripides and upon the Fables of Æsop. Edited with and introduction and notes by Wilh. Wagner. Part. I, XVIII, 142 S.

CHRONICLE, the Numismatic, and Journal of the Numismatic Society. Ed. by W. S. W. *Vaux*, John *Evans*, and Barclay V. *Head*. New Series. Vol. XII. 1—4 (No. 45—48). *London*, 1872, *John Russel Smith*, in-8.

A. Cunningham, Coins of Alexander's successors in the East. — Oriental Numismatics : *E. Thomas*, Sassanian coins.

— Vol. XIII. 1873. N. 1. 2. (N. 49. 50.)

F. Imhoof-Blumer, l'inscription *TPIH* sur des monnaies grecques antiques. — *W. Weber*, List of unedited Greek coins. Cooper. — Barclay *V. Head*, The Greek autonomous coins from the cabinet of the late Mr. Eduard Wigan, now in the British Museum. — *T. J. Arnold*, Νομίσματα τῆς νήσου Ἀμόργου καὶ τῶν τριῶν αὐτῆς πόλεων Αἰγιάλης, Μινώας, καὶ Ἀρκεσίνης, ὑπὸ Παύλου Λάμπρου. Ἀθήνησιν, 1870.

COLLECTION philologique. Recueil de travaux originaux ou traduits relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire. Nouvelle série. 2e fascicule. Notes critiques sur Coluthus , par *Ed. Tournier*. *Paris*, *A. Franck*, 1870, in-8,

HERMES. Zeitschrift für classische Philologie unter Mitwirkung von R. Hercher, A. Kirchhoff, Th. Mommsen herausgegeben von *Emil Hübner*. 7. Bd. 4 Hfte. *Berlin*, *Weidmann*, gr. in-8. n. 3 1/2 Th.

6. Bd. H. 4 : *H. Matzat*. über die Glaubwürdigkeit der geographischen Angaben Herodot's über Asien. — Miscellen : *A. Kirchhoff*, zu Demosthenes Kranzrede §. 289 ff. — *V. Rose*, zu Aristophanes περὶ ζώων.

— Bd. 7. H. 1. 2.

E. Curtius, Inschriften aus Kl. Asien. — *J. Friedländer*, griechische Eigennamen auf Münzen. — *G. Hirschfeld*, die Familie des Titus Flavius Alkibiades. — *W. Dittenberger*, zur Erklärung einer argivischen Inschrift. — *H. van Herwerden*, ad Dionem Chrysostomum. — *H. Bonitz*, zu Aristot. Pol. II, 3, 1262 a 7. — *A. Riedenauer*, zur Naupaktos-Inschrift. — *E. Curtius*, Inschrift aus Sestos. — *U. Köhler*, attische Psephismen. — *W. Dittenberger*, Kaiser Hadrian's erste Anwesenheit in Athen.

— Bd. 7. H. 3.

R. Hercher, zu griechischen Prosaikern. — *C. E. Geppert*, ob Arcadius oder Theodosius. — *O. Lüders*, Künstlerinschrift aus Athen. — *L. v. Sybel*, zu Simonides von Amorgos. — *Miscellen : C. E. Geppert*, handschriftliche Verbesserungen. — *Ders.*, zu den. griech. Grammatikern.

— 8. Bd. 4 Hfte. *Berlin*, *Weidmann*. 1. Hft. 128 S., gr. in-8, n. 3 1/2 Th.

Bd. 7. H. 4. *H. Weil*, die Œtæa im 4. Jhdt. (mit 1 Karte). — *E. Hiller*, die athenischen Odeen und der προάγων. — *E. Curtius*, Inschrift aus Lesbos. — *H. Bonitz*, zur Erklärung einiger Stellen aus Aristoteles' Schrift über die Seele. — *R. Hercher*, zu griechischen Prosaikern. — *R. Hercher*, zu den Romanfragmenten des Const. Manasse.
Bd. 8. H. 1. *Hirzel*, zu Platons Politikos.

INSTRUCTION PUBLIQUE (l'), Revue des lettres, sciences et arts, dirigée par M. Alfred Blot, in-4. Année 1873.

Aug. Robert, L'Hellénisme en France, de M. Egger, p. 4, 32. — *Alexis Pierron*, Derniers travaux sur l'Odyssée, p. 30. — *Boutroux*, Nouveau dic-

tionnaire grec, de M. A. Chassang, p. 62. — *Chaignet*, Caractère religieux du pythagorisme, p. 79. — *Edm. Filleul*, Véritable origine de la comédie grecque, p. 117. — *Gidel*, L'Éloquence politique et judiciaire à Athènes, de M. G. Perrot, p. 224. — *Ad. Guillemot*, Première traduction française de Démétrius, dit vulgairement de Phalère, p. 293, 326, 352, 369, 393, 416, 537. — *Gidel*, Recherches sur Diophane et Blossius, de M. Renieri, p. 316. — *Chassang*, Premiers éléments de grammaire comparée ou grammaire historique, p. 448, 480, 516, 535, 564. 593. — *Legouez*, Hymnes homériques, p. 484, 521, 533, 568. — *Alexis Pierron*, La Batrachomyomachie. p. 556. — *Eug. Talbot*, Compte-rendu des thèses de M. Emm. des Essarts, p. 558.

— Année 1874. Janvier à Juin :

Ad. Guillemot, Démétrius, dit de Phalère (suite). p. 6. 228. — *Chassang*, Grammaire comparée (suite), p. 9, 37. — *Legouez*. Hymnes homériques (suite), p. 13, 39, 136, 209, 233, 256. 280. — *Al. Pierron*, Complément de la Découverte de Villoison (scbolies de l'Iliade), p. 27. — *Croiset*, Théognis, p. 83. 107, 136, 159, 208, 233, 256, 279. — *Legouez*, Denys d'Halicarnasse, 1re lettre à Ammée, p. 60, 84. — *Eug. Talbot*, Thèses de M. Foucart, p. 100; — de M. G. Feugère, p. 152 et 176; — de M. F. Talbert, p. 201; — de MM. A. et M. Croiset, p. 245. — *Emm. des Essarts*, L'Histoire d'Alcibiade, de M. Henry Houssaye, p. 197, 248. — *E. Egger*, M. Fr. Meunier, p. 202. — *F. Penant*, Études sur l'éloquence attique, de M. Jules Girard, p. 227. — La morale de Plutarque, de M. O. Gréard, p. 278.

JAHRBÜCHER, neue, für Philologie und Pädagogik. Herausgegeben von *A. Fleckeisen* und *H. Mazius*. 105. und 106. Band. 6. Heft. *Leipzig*, *Teubner*.

I. Abth. : *H. Hennig*, zu Euripides Iphigeneia in Aulis. — H. *Blümner*, zu Pausanias VIII, 37, 4. — *A. Ludwich*, zu den hymnen des Proklos.

— 105. und 106. Band. 8 Heft.

I. Abth. : *F. Polle*, zu des Euripides Phœnissen. — *R. Rauchenstein*, zu des Euripides Orestes. — *R. Prinz*, zur Handschriftenkunde des Euripides. — *K.-Ch. Planck*, über die Bedeutung und Echtheit des Platonischen Parmenides (Schluss). — *A. Fleckeisen*, Peloponnesus.

— 105. u. 106. Band. 9. Heft.

I. Abth. : *A. Philippi*, der athenische Volksbeschluss von 409-8. — *J. Mähly*, zum Epitaphios des Hypereides. — *Hermann Schmidt*, zu Platons Theætetos 187c-201c. — *E. Gotschlich*, zur Physik des Aristoteles.

— Dasselbe, 107 u. 108. Band. 8. Hft.

I. Abth. : *H.-K. Benicken*, zum ersten Buche der Ilias. — *J. Rutgers*, zu Aristophanes (Ritter, 526). — *Albert Müller*, die Construction des griechischen Theaters nach Vitruvius. — *J.-Ch.-F. Campe*, die Kämpfe der Athener und der Peloponnesier im Hellespont 411-409, eine philologische Abhandlung. — *G. Jacob*, zu Xenophons Hellenika V, 4, 42. — *R. Grosser*, Plutarch und der Hellenika-Auszug. — *H. Usener*, πλεῖν und δεῖν. — *J. Rutgers*, die bindevocallose Conjugation griechischer Aoriststämme.

— 105. u. 106. Bd. 1872. 12. Hft.

I. Abth. : *A. Nauck*, zur Kritik griechischer Dichter. — *F.-K. Hertlein*, zu Platon.

— 107. u. 108. Band. 1873. 1. Heft.

I. Abth. : *M. Wohlrab*, zu Platon's Euthyphron. — *G. Gilbert*, die Philochoreischen ὁμογάλακτες. — *F.-K. Hertlesn*, zu Æneas' Poliorketik. *Ch.-F. Sehrwald*, zu Theokritos' Eidyllion XVIII.

— 2. Heft.

II. Abth. : 5. Zur Lehre vom Eros.

I. Abth. : *W. Jordan*, Novellen zu Homeros. 2-7. — *L. Friedländer*, die Œlcultur zu Homeros und andere homerische Realien. — *H.-K. Benicken*, zum fünften Liede der Ilias. — *J. Mähly*, zu Theognis. — *E. Gotschlich*, zur Physik des Aristoteles (Δ 11.). — *F.-K. Hertlein*, zu Xenophons Anabasis (I, 5, 11).

II. Abth.

— 3. und 4. Heft.

I. Abth. : *H. Usener*, Lysias Rede über die Wiederherstellung der Demokratie. — *R. Rauchenstein*, zu Sophocles Œdipus auf Kolonos. — *F.-K. Hertlein*, zu Isæos (5. 11). — *L. Breitenbach*, über die Abfassungszeit des thukydideischen Geschichtswerkes. — *G. Krüger*, zu Sophokles *Aias* (v. 5). — *E. Herzog*, zur Ilias A 611.-B. 2. — *E. Plew*, zu dem Mythus von Kentauren. — *N. Wecklein*, eine Grabschrift von der Insel Syros. — *A. Römer*, zu den Odysseescholien. — *A. Philippi*, die griechische Künstler Damophiles und Gorgasos in Rom. — *H. Schmidt* und *G. Friedlein*, zu Platons Theætetos. — *A. Lowinski*, zur Kritik des Æschylos (Sieben g. Th. 441.) — *F. Hultsch*, zur griechischen Lexikographie.— *O. Meltzer*, zu Timæos von Tauromenion. — *O. Carnuth*, zum Etymologicum magnum. — *G.-F. Unger*, Julius Africanus über Midas Tod.

— 107. u. 108. Band. 1873. 5. Heft.

I. Abth. : *F. Susemihl*, zur griechischen Rhythmik und Metrik (*W. Brambach :* metrische Studien zu Sophokles. (Leipzig, 1869). *Derselbe :* die Sophokleischen Gesänge für den Schulgebrauch metrisch erklärt. — *Derselbe :* rhythmische und metrische Untersuchungen (ebd. 1871). — *W.-H. Roscher*, zu Eustathios (Δ 101). — *Derselbe*, zu Æschylos Persern (v. 952). — *R. Prinz*, zu Euripides Elektra. — *H. Blümner*, zu Hippokrates. — *W.-H. Roscher*, zu Dionysius von Halikarnass (ant. Rom. IV, 22). — *J. Sommerbrodt*, zu Lukianos. — *R. Jacobi*. Leæna, ein ätiologischer Mythos.

II. Abth. : *Conr. Hermann*, das etymologische und das syntaktische Einrichtungsgesetz der Sprache.

— 6. Heft.

I. Abth. : *L. Schwabe*, zu Xenophons Hellenika. — *E. Hiller*, zu Iamblichos. — *H. Marquardt*, zu Galenos περὶ ἀρίστης διδασκαλίας. — *R. Peiper*. Tomyris — Tamyris.

— 7. und 8. Heft.

I. Abth. : *E. Wellmann*, die Philosophie des stoikers Zenon. — *Ch.-F. Sehrwald*, zu Platons Euthydemos. — *F. Hultsch*, zu Platons Timäos (31c f).

— 107. u. 108. Band. 7. Heft.

I. Abth. : *K.-Ch. Planck*, über die Bedeutung und Echtheit des Platonischen Parmenides. — *Ch.-F. Sehrwald*, zu Platons Dialogen. — *K. Lehrs*, des sogenannten Philemon λεξικὸν τεχνολογικόν und Favorinus.

II. Abth. : *Kerber*, zur griechischen Grammatik, u. s. w.

— 9. Heft.

I. Abth. : *H. Düntzer*, der Name δρᾶμα. — *H. Probst*, zur Odyssee (η 120). — *C. Meiser*, zur Antigone des Sophokles (v. 510). — *R. Rauchenstein*, zu Sophokles Aias. — *E. Reuss*, Chronologie der Regierung Kleomenes III von Sparta. — *A. Holm*, zur Geschichte von Halaisa. — *A. Ludwich*, zu Musaios dem Epiker. — *W. Teuffel*, neuere Werke über griechische und römische Literaturgeschichte. — *F. von. Duhn*, zu Dracontius.

II. Abth. : *Benseler*, die Dichtkunst an den Höfen hellenischer Fürsten.

— 10. u. 11. Heft.

I. Abth. : *E. Plew*, zur mythologischen Literatur. — *J. Overbeck*, Commentatio de Iona telluris non lunæ dea patrio sermone conscripta (Leipzig, 1872). — *E. Burnouf*, la Légende athénienne (Paris, 1872). — *H.-W. Roscher*, zu dem Mythus von den Kentauren. — *C. Frick*, der Tyrann Kleisthenes und die ἀναγραφή von Sikyon. — *R. Bobrik*, zu Platons Apologie (37 d). — *G. Römheldt*, zur Disposition der Rede des Demosthenes von der Truggssandschaft.

JAHRBÜCHER des Vereins von Alterthumsfreunden in Rheinlande. H.LII. *Bonn*, 1872.

Dilthei, Apollon und Daphne. Elfenbeinrelief in Ravenna. — *Freudenberg*, Seltene griechische Kaisermünze aus Bonn.

JOURNAL DES SAVANTS. Année 1873. *Paris, Didier*, in-4.

Beulé, La Galatie et la Bithynie (suite), p. 20, 107. — *E. Egger*. Papyrus gréco-égyptien inédit appartenant à la bibliothèque de l'Université d'Athènes, texte et commentaire, p. 30, 97. — *E. Caro*, La société chrétienne en Orient, p. 42. — *E. Egger*, De plusieurs ouvrages récemment publiés en France sur le droit public et privé de l'ancienne Grèce, p. 197, 333. — *A. Dumont*, Les vases peints de la Grèce propre (suite), p. 245, 575. — *E. Miller*, Poliorcétique des Grecs (à propos de la traduction de Philon, par M. de Rochas), p. 385, 427. — *E. Egger*, Hérodote, Thucydide et Xénophon, p. 481. — *E. Egger*, Les Epistolographes grecs, p. 537, 709. — *E. Egger*, Ἑρμηνεύματα ou *Interprétations*, etc., de Julius Pollux, p. 637. — *Alfred Maury*, Géographie de Strabon (traduction de M. Am. Tardieu), p. 672. — *Adrien de Longpérier*, Numismatique alexandrine, p. 746. — *Ch. Lévêque*, Philosophie de l'architecture en Grèce, p. 772.

Bibliographie (anonyme) : Histoire de la guerre du Péloponnèse, traduction française de M. Ambroise-Firmin Didot, p. 63. — Sénatus-consulte inédit de l'année 170 avant notre ère, par M. P. Foucart, p. 534. — Eléments harmoniques d'Aristoxène, traduits en français pour la première fois par Ch.-E. Ruelle, p. 790.

— Année 1874 ; janvier à juin.

Egger, Anthologie grecque, p. 23, 107. — *E. Renan*, Ignace d'Antioche, p. 34. — *A. Maury*, Géographie de Strabon, 2e et dernier article. — *Miller*, Denys de Byzance. éd. Wescher, p. 200. — *Miller*, Bibliothèque grecque (Anecdota medii ævi, ed. C. Sathas), p. 269. *Ch. Levêque*, Le Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, de MM. Daremberg et Saglio, p. 315. — *Egger*, Histoire de la langue grecque, 1er article, p. 369, (2e et dernier article, p. 437).

Bibliographie : Itinéraire de l'Orient, de M. le Dr F. Isambert, p. 68. — Histoire d'Alcibiade, de M. Henry Houssaye, p. 134. — Trojanische Alterthümer, de M. H. Schliemann, p. 136. — Bérose et Manéthon, de M. E. Havet, p. 288.

ΚΛΕΙΩ, journal politique et littéraire, publié à Trieste.

MÉLANGES gréco-romains, tirés du Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Tome II, livr. 2. *Saint-Pétersbourg, Leipzig, Voss.* S. 185—344. Lex.-8. n. 1/2 Th.
— Tome III, livr. 3. *Ebd.*, 1872. S. 345—458. Lex.-8. n. 1/3 Th.

MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tom. II, fascic. 1. *Paris*, 1872. Fasc. 2, *ib.*, 1873, *Franck*, in-8.

Ch. Ploix, Étude de mythologie grecque. Hermès. — *L. Havet*, Mots locriens contenant un α pour un ε. — *M. Bréal*, Une tendance phonique de la langue grecque.

MNÉMOSYNE. Bibliotheca philologica Batava. Scripserunt *C. G. Cobet*, *C. M. Francken*, *H. van Herwerden*, *S. A. Naber*, *W. G. Pluygers*, alii. Collegerunt *H. T. Karsten*, *H. J. Polak*, *H. W. van den Mey*. — Nova Series. Vol. I. *Lugduni Batavorum*, *E. D. Brill.; Lipsiæ*, *Richter et Harassowitz*, 1873, in-8.

N. 1. 3. 4. : *C. G. Gobet*, Miscellanea philologica et critica. — *W. G. Pluygers*, Varia. — *Cobet*, Dionis Chrysostomi locus correctus. — *V. Herwerden*, Ad Thucydidem. — *Cobet*, Senatusconsultum de Thisbensibus. — *Cobet*, Frontonis epistola græca emendata. — *V. Herwerden*, Ad Demosthenis orationem in Midiam. — *Ders.*, Emendatur Sophocles ap. Stob. Flor. 26. 1. — *S.-A. Naber*, Observationes criticæ in Heliodorum. — *Cobet*, Menandri fragmentum novum. — *Cobet*, Poëta apud scholiastam Platonis emendatus. — *Cobet*, Miscellanea philolog. et critica. — *Cobet*, Suidas emendatus. — *C. Badham*, Herodota et Thucydideae. — *Cobet*, Suidæ error. — *V. Herwerden*, emendatur Herodotus VII, 168, 3. — *Cobet*, Scholiasta Platonis emendatus. — *W. F. A. van Dam*, Lacuna in fragmento Euripideo expleta. — *Cobet*, Error in loco Galeni. — *Cobet*, Confusio inter Κύριε et εἴκοσι πέντε.

MONUMENTS grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France. N° 1, 1872. *Paris, imprim. Cha-*

merot; libr. Durand et Pedone-Lauriel. 15 p. et 2 pl., in-8. 2 fr.

De Witte, Les exploits de Thésée, coupe peinte par Euphronius. 2 planches.

— N° 2, 1873, *ibid.* 5 fr.

F. Ravaisson, Lettre inédite de Fauvel, avec notes explicatives. — *Léon Heuzey*, Recherches sur les figures de femmes voilées dans l'art grec. 2 planches. — *Albert Dumont*, Miroirs grecs ornés de figures au trait. Miroir de Corinthos et de Levkas, 1 pl.

MUSEUM, Rheinisches, für Philologie. Herausgegeben von *Fr. Ritschl* und *A. Klette*. N. F. Bd. 27. H. 3. In-4.

A. Holm, die Entdeckungen im grossem Tempel zu Salinus (mit Facsim.). — *K. Dilthey*, über die von E. Miller herausgegebenen griechischen Hymnen. — *J. Gildemeister* und *F. Bücheler*, Themistios' περὶ ἀρετῆς. — *H. Gelzer*, kleinasiatische Inschriften. (Mit 1 Tafel.) — *L. Müller*, in Sachen Simonides. — *W. Clemm*, Oraculum Pythium. — *N. Wecklein*, zu Euripides. — *J.-M. Stahl*, zu Thukydides. — *L. Breitenbach*, Xenophon's Hellenica Buch I, verglichen mit Diodor und Plutarch. — *Gildemeister* und *Bücheler*, Pseudo-Plutarchos περὶ ἀσκήσεως. — *A. Rapp*, die Mänade im griechischen Cultus, in der Kunst und Poesie (Schluss). — *Miscellen*: Epigraphisches : *C. Wachsmuth*, Lokrische Inschriften. — *A. Riese*, zur Historia Apollonii regis Tyrii. — Mythologisches : *B. Schmidt*, Drymien. — Litterarhistorisches : *J. Steup*, Noch einmal das angebliche Capitel III, 17 des Thukydides.

— Bd. 28. H. 1.

H. Gelzer, Lykurg und die Delphische Priesterschaft. — *H. Buchholtz*, die Fabel vom Affen und Fuchs bei Archilochos. — *N. Wecklein*, zu den Fragmenten der griechischen Tragiker. — *J. Steup*, zu Thukydides. — *J. Valhen*, zu Aristoteles Poetik.

— 28. Bd. Jahrg. 1873. 4 Hfte. *Francfurt a. M., Sauerländer.* 1. Hft. 192 S. m. e. Tab. in-4. u. e. lith. Karte in qu. 4. gr. in-8. n. 4 Th.

F. Nietzsche, der florentinische Tractat über Homer und Hesiod, ihr Geschlecht und ihren Wettkampf (Schluss). — *E. Rohde*, Ælius Promotus. — *F. Susemihl*, Studien zur Aristotelischen Poetik. — *Kritischexegetisches : L. Urlichs*, zu Sophokles. — *J. Steub*, zu Thukydides. — *W. Teuffel*, zu Platons Symposion. — *W. Vischer*, Sitzen oder Stehen in den griechischen Volksversammlungen. — *G. Kaibel*, quæstiones Simonideæ. — *Literarhistorisches : W. Gilbert*, zur Datirung der Supplices des Æschylus. — *Kritischexegetisches : J. Kraus*, Epistolium Homericum.

— Bd. 28. H. 4.

H. Nissen, über Tempelorientirung. 1. — *H. Buchholz*, Archilochos' u. Terpander's Hymnen. — *C. Wachsmuth*, Inschrift aus Alexandria. — *H.-A. Koch*, zu Minucius Felix. — Miscellen : Literarhistorisches : *J.-M. Stahl*, zu Thukydides. — Kritisch-Exegetisches : *N. Wecklein*, zu Æschylus u. Euripides. — Polemisches : *A. Hug*, zu Plato. — *F. Susemihl*, zu Aristoteles' Poetik.

ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΑ ἀνάλεκτα περιοδικῶς ἐκδιδόμενα ὑπὸ τοῦ φιλολογικοῦ συλλόγου Παρνασσοῦ κ. τ. λ. Τόμος Α', φυλλ. Ζ'. Γλωσσικὴ ὕλη. Athènes, 1872, in-8. — Ce fascicule contient un glossaire des mots particuliers au dialecte de l'île de Lesbos et des recherches sur la formation des mots en grec moderne.

ΝΕΟΛΟΓΟΣ, journal politique et littéraire de Constantinople.

PHILOLOGUS. Zeitschrift für das classische Alterthum. Hrsg. von *Ernst v. Leutsch*. 32. Bd. 3. Hft. *Gœttingen, Dieterich*, gr. in-8.

N. Anke, Lexikographische Bemerkungen medicinisch-philologischen Inhalts. S. 385. — *A. Bischoff*, über Hom. Il. *A*. S. 568. — *A. Lawes*, zu Xenophon's Hellenica. S. 571.

— 32. Bd. 4. Hft.

N. Anke, Lexikographische Bemerkungen medicinisch-philologischen Inhalts. S. 577. — *Th. Bergk*, Lösungen. S. 669. — *C.-Fr. Müller*, zu Sophokles Antigone. S. 682. — *K. Bouterweck*, die griechischen Wörter bei Lucilius. S. 691. — *Jahresberichte* : *N. Wecklein*, die Æschyleische Literatur von 1859-1871. 1. Allgemeiner Theil. (Schluss.) S. 725.— *Miscellen* : A. Zur Erklärung und Kritik der Schriftsteller : *M. Schmidt*, Soph. Œd. Tyr. 200. S. 739.— *G.-Fr. Unger*, zu Plutarchs Cato. S. 740.

— 33. Bd. 1. Hft.

Abhandlungen : *W. Hertzberg*, Bemerkungen zur Cultur der Griechen in homerischer Zeit. S. 1. — *L. Gerlach*, über das elfte Lied der Ilias und die Berechtigung der zersetzenden Homerkritik. S. 13.— *G.-F. Unger*, die Abfassungszeit des sogenannten Skylax. S. 29. — *G. Gilbert*, die Quellen des plutarchischen Theseus. S. 46. — *Karl Lugebil*, zur Kritik und Erklärung von Pausan. I, 20 2. S. 67. — *Ernst von Leutsch*, Kratippos und Xenophon. S. 97. *P. Forchhammer*, zur Topographie von Athen. S. 98. — *Ernst von Leutsch*, Thucyd. I, 1, 1 S. 147. — *Ernst von Leutsch*, Thukydides und Homer. S. 155. — *Ernst von Leutsch*, Thukydides und Homer. S. 185. — *Miscellen* : B. Zur Erklärung und Kritik der Schriftsteller : *Otto Gilbert*, zu Hom. hymn. VIII, 6 sqq. S. 189.

— 33. B. Jahrg. 1873. 4 Hfte. 192 S.

2. Hft. : *Abhandlungen*. *L Gerlach*, Ueber das elfte Lied der Ilias und die Berechtigung der zersetzenden Homerkritik (Schluss). — *H. Buchholtz*, Die Parodos in den Choephoren des Æschylus. — *G.-F. Unger*, Der Olympien Monat. — *R. Unger*, Soph. Antig. 1118. — *Jahresberichte* : *H. Frohbergers* Der Redner Lykurgos. — *R. Unger*, Epigr. ap. Pausan. V, 18, 1. — *Miscellen*, A. Inschriften. — *J. Becker*, Römische Inschrift. — B. Mittheilungen aus Handschriften. — *A. Lowinski*, Zu Æschylus. — *G. Haupt*. Zu Euripides Electra. — *E. Herzog*, Zu Aristoteles Poetik. — *H. Weber*, Zu Lysia- Or. XII, 44. — D. Auszüge aus Schriften und Berichten der gelehrten Gesellschaften, so wie aus Zeitschriften : Revue archéologique.

3. Hft. : *Abhandlungen* : *H.-L. Ahrens*, Ueber einige alte Sammlungen der theokritischen Gedichte (Schluss folgt). — *E. v. Leutsch*, Zur Thierfabel. — *R. Unger*, Der fluss Satrachus. — *E. v. Leutsch*, Hom. Odyss. I. 7. — *E. v. Leutsch*, Der αἶνος Κύπριος. — *Jahresberichte* : *H. Frohberger*, Der Redner Lykurgos (Schluss).— *E. Rosenberg*, Die Partikel τοίνυν. — *H.-K. Benicken*, Zu Homeros. — *R. Rauchenstein*, Zu Thukydides Buch II. — *C. Peter*, Dionys. Hal. AR. III, 68. — C. Auszüge aus Schriften und Berichten der gelehrten Gesellschaften, so wie aus Zeitschriften : Revue archéologique.

— 34. Bd. n. 5 Th. 20 Ngr.

Inhalt. Heft 1. Abhandlungen. *Bischoff*, Ueber die homerische Götterdichtung. — *Unger*, Die Zeit der nemeischen Spiele. — *Rosenberg*, Ueber das attische Militärstrafgesetz. — *Müller*, Einige Bemerkungen zu Kiepert's Atlas von Hellas. — *Unger*, Zu den Panegyrici. — *Müller*, Studien zur römischen Verfassungsgeschichte. I. Dion. Hal. AR. II. 7 oder das Verhältniss der Gentes und Curien im alten Rom. II. Zur römischen Militärverfassung. — *Unger*, Eumen. p. restaur. schol. 17, 1. — Jahresberichte. — *Peppmüller*, Zu Hesiodus. — *Wecklein*, Ueber die Scenerie der Medea des Euripides.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, nouvelle série. Tome XXV, 1er semestre 1873. *Paris*, *Didier*, in-8.

E. Miller. Sur deux inscriptions grecques découvertes dans l'île de Thasos, p. 40, 152. — Bibliographie : Quelques mots sur l'instruction publique en France, de Michel Bréal; compte rendu par M. G. Perrot, p. 66. — *A. Dumont*. Bas-relief votif à Apollon, p. 159. — *Michel Bréal*. Quelle place doit tenir la grammaire comparée dans l'enseignement classique ? Leçon de réouverture du cours de grammaire comparée au Collége de France, p. 122.

A. Lebègue. Notes sur Skyros, p. 173. — *Léon Heuzey*. La Deuriopos et le cours de l'Erigon, p. 182. — *A. Bertrand*. Tumulus de la Tauride, p. 203. — *A. Dumont*. Liste d'éponymes athéniens, olympiades 179-181, p. 246. — *E. Miller*. Poëmes historiques de Théodore Prodrome, p. 250, 344, 415. — Bibliographie : Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure, de Ph. Le Bas et H. Waddington, livr. 78-79, publiées par P. Foucart; c. r. par

M. G. P., p. 278. — Griechische und Sicilische Vasenbilder herausgb. von Otto Benndorf, 1re livraison; c. r. par ***, p. 286. — *Dumont*. Inscriptions céramiques de l'île de Chypre, lettre de M. Colonna Ceccaldi, p. 317.— *G. Perrot*, l'Art de l'Asie Mineure, p. 336, 373. — *Ch. Clermont-Ganneau*. Nouveaux ossuaires juifs avec inscriptions grecques et hébraïques, p. 398. — Bibliographie : la Légende athénienne, d'Emile Burnouf; c. r. par ***. — Les terres-cuites grecques funèbres dans leurs rapports avec les mystères de Bacchus, d'E.-Prosper Biardot; c. r. par M. ***.

— Tome XXVI, 2e semestre 1873.

Ferdinand Delaunay. De l'authenticité du livre de Philon d'Alexandrie qui a pour titre : *De la vie contemplative*, p. 12. — *E. Miller*. Poëmes historiques de Théodore Prodrome, p. 23, 153. — *Léon Heuzey*. Découvertes des ruines de Stobi, p. 25. — *A. Dumont*. Monument métrologique (σήκωμα) découvert à Naxos, p. 43. — *E. Miller*. Inscription grecque trouvée à Enos, p. 84. — *F. Robiou*. Note sur le rapport de valeur entre le cuivre et l'argent dans l'Egypte grecque, p. 98. — *Emile Burnouf*. Fouilles à Délos, p. 105. — Bibliographie : Nouveau mémoire sur la chronologie des archontes athéniens, d'Albert Dumont, c. r. par M. *** (contenant la liste des 60 éponymes étudiés dans ce mémoire), p. 207. — *A. Dumont*. La chronologie athénienne à Délos, p. 236. — Bibliographie : Poliorcétique des Grecs; Traité de fortification, etc., de Philon de Byzance, traduit par A. de Rochas d'Aiglun; c. r. par M. Ch.-Em. Ruelle, p. 270. — *E. Miller*. Fragments inédits de Théodore le Lecteur et de Jean d'Egée, p. 273, 396. — *G. Perrot*. Trois inscriptions inédites d'Asie Mineure, p. 374. — *Félix Ravaisson*. Lettre au directeur de la *Revue archéologique* (sur les fouilles de M. Schliemann, à Troie), p. 404.

— Tome XXVII; 1er semestre 1874, in-8. *Paris*, *Didier*.

O. Rayet. Fouilles faites, en Asie Mineure, aux frais de MM. les barons G. et E. de Rothschild, p. 9. — *E. Coquart*. Lettre au président de l'Académie des inscriptions (Priorité d'une exploration archéologique dans l'Ile de Samothrace), p. 22. — *E. Miller*. Inscriptions grecques découvertes en Egypte, p. 43.— *A. Dumont*. Leçon d'ouverture du cours d'archéologie fait à la succursale de l'Ecole française d'Athènes, à Rome, p. 57. — *Georges Colonna Ceccaldi*. Nouvelles inscriptions grecques de Chypre, p. 79. — Bibliographie : Ἑρμηνεύματα, de Julius Pollux, publiés par A. Boucherie; compte rendu de M. C.-E. R., p. 138. — Griechische und Sicilische Vasenbilder, d'Otto Benndorf; compte rendu de M. F. E., p. 143. — *E. Miller*. Inscriptions grecques découvertes en Egypte, p. 145. — Bibliographie : Recueil de chansons populaires grecques, édition princeps, traduction d'Em. Legrand; compte rendu par Ch. Gidel, p. 202. Grammaire grecque élémentaire d'Anatole Bailly; c. r. par M. C.-E. R., p. 205. — *E. Miller*. Extraits de l'Onomasticon de J. Pollux, p. 260. — Bibliographie : Mémoire sur la date des écrits qui portent les noms de Bérose et de Manéthon, d'Ernest Havet; compte rendu par M. C.-E. R., p. 276. — Zwei Mithræen, etc., de K.-B. Starck, et Kunst und Kunstwissenschaft auf deutschen Universitæten, du même; c. r. par M. G. Perrot, p, 277. — *E. Miller*. Inscriptions grecques découvertes dans l'île de Thasos, p. 322 et 409. — Bibliographie : Des associations religieuses chez les Grecs, de P. Foucart; compte rendu par M. L. H. — De quelques thèses récemment présentées à la Faculté de Paris, par MM. A. Croiset, Hémardinquer et F. Castets; compte rendu par M. G. P., p. 423.

REVUE CRITIQUE d'histoire et de littérature, 7e année, 1873, 1er semestre. *Paris, Franck*, in-8.

H. Weil, Eratosthenis carminun reliquiæ, ed. Hiller, p. 5. — *Ch. Thurot*, Aristotelis politicorum libri VIII, rec. Susemihl, p. 17. — *Le même*, die Methode der Aristotelischen Forschung, etc., de R. Enken, p. 75. — *X.*, Epigrammatum anthologia palatina, ed. F. Dübner, p. 103. — *Ch.M.*, Sénatus-consulte inédit de 170 avant notre ère, publié par M. P. Foucart, p. 106. — *L. Havet*, Étude sur les composés syntactiques en grec, de M. Fr. Meunier, p. 114. — *Ch. Thurot*, Géographie de Strabon, trad. A. Tardieu, p. 140. — *Albert Dumont*, Voyage archéologique de Le Bas, Inscriptions recueillies en Grèce, de M. P. Foucart, p. 163. — *E. Caillemer*, Éloquence politique et judiciaire à Athènes, de M. G. Perrot, p. 183.— *A. B.-L.*, Das Leben der Griechen und Römer, von Guhl u. Koner, p. 201. — *Dumont*, Die Vasensammlungen des Museo Nazionale zu Neapel, de H. Heydemann, p. 215. — *J. Nicole*, Der Platonische Georgias, de Chr. Cron, p. 257.

— 2e semestre.

G. Perrot. De Demosthene Isæi discipulo, thèse de M. Paul Hoffmann, p. 64. — *A. Dumont*, Curæ epigraphicæ, de R. Neubauer, p. 73. — *C. de la Berge*, Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie. de MM. G. Perrot, E. Guillaume et J. Delbet, p. 137-148. — *Ch. Thurot*, Mnemonyme, bibliotheca philologica batava, de G.-E. Cobet, etc., p. 185. — *A. Dumont*, Voyage archéologique de Le Bas, Inscriptions de la Mégaride et du Péloponnèse, de P. Foucart, p. 206. — *A. Darmesteter*, Ἑρμηνεύματα, etc., de Julius Pollux, éd. A. Boucherie, p. 219. — *H. Weil*, Lexicon Æschyleum, éd. G. Dindorf, p. 243. — *G. Perrot*, Histoire du siècle de Périclès, de M. E. Filleul, p. 361.

— 8e année, 1874, 1er semestre.

Ch. Thurot, Harangues de Démosthène, édition H. Weil, p. 17. — *Paul Vidal-Lablache*, Eudoxe de Cyzique et le périple de l'Afrique dans l'antiquité, de M. Gaffarel, p. 81. — *H. Weil*, Die Einheit der Odyssee, von Dr Ed. Kammer. Anhang : Homerische Blätter von Dr Lehrs. — *Ed. Tournier*, Index [801] Commentationum Sophoclearum, etc., de H. Genthe, p. 101. — *Ch. Thurot*, Mémoire de M. E. Havet sur la date des écrits qui portent les noms de Berose et de Manéthon, p. 132. — *J. Nicole*, Xénophon, son caractère et son talent, de M. Alfred Croiset. p. 150. — *Ed. Tournier*, T. Ier du Sophocle édité par L. Campbell ; Three plays of Sophocles, trad. du même, p. 161. — *M. N.*, Clementinarnm epitome duæ, ed. Dressel, p. 184. — *M. B.*, Græsk Formlære, de Sheon Brunn, p. 232. — *A. Sabatier*, Novum Testamentum, texte grec, éd. C. de Tischendorf, p. 257. — *P. Vidal-Lablache*, Kong Attalos' Stoa i Athen, de M. Ussing, p. 273. — *M. N.*, Clementis Romani Epistola, éd. C. de Tischendorf; Clementis Rom. ad Corinth. epist. rec. J. C. M. Laurent, p. 275. — *J. Nicole*, Homerische Studien, von W. Hartel, p. 305. *M. B.*, Grundzüge der griechischen Etymologie, de Georges Curtius, p. 341. — *Ed. Tournier*, Dionysii Byzantii de Bospori navigatione quæ supersunt, ed. C. Wescher, p. 375. — *P. Decharme*, Der Raub und die Ruckkehr der Persephone, etc., von R. Foerster, p. 390.

REVUE DE LINGUISTIQUE. Tome IV; fasc. 3, 4.

G. de Rialle. De la méthode en mythologie (IV). — *Ch. Ploix.* La racine MA. Minerve Athênê, Promêthée (suite). — *Hovelacque*, ἀνήρ, — ἔαρ — au fémin. arî-ganva-, ganvat-; darva-, darvat.

— Tome V; fasc. 1, 2.

Ch. Ploix. Mercurius, Mars et la racine *mar*. — *Ch. Schœbel.* Théophile, Théophobe.

— par *A. Hovelacque.*

— Tome V ; fasc. 3, 4, 1873, janvier.

Joannon. Etude sur l'origine des mots κωφός, *cæcus*, et quelques autres exprimant la cécité.

REVUE NUMISMATIQUE publiée par J. de Witte et Adrien de Longpérier. Nouvelle série, t. XV, année 1874, Paris, Rollin et Feuardent. In-8°. Planches.

— No 1, janvier-février.

Jacques de Rougé. Monnaies [grecques et autres] des nomes de l'Égypte. p. 1-71. — *A. L.* Monnaies de Grèce, p. 109-110.

— No 2. Mars-avril.

A. de Longpérier. Pélops et Hippodamie, p. 117-123. — *F. de Saulcy.* Notes sur q.q. monnaies inédites d'Ascalon, p. 124-135. — *A. de Longpérier.* Monnaies de la Characène. Le roi Obadas, p. 136-143. — *A. L.* Mantinea d'Arcadie, p. 166-168. — *A. L.* Ichna de Macédoine, p. 168-169.

RIVISTA di filologia e d'istruzione classica. Direttori *G. Müller* e *D. Pezzi.* Anno I; fascic. 1—5. *Torino, Firenze e Roma, Loescher*, in-8.

G.-M. Bertini, alcuni appunti in servigio dei futuri editori di traduzioni italiane di prosatori greci. — *B. Peyron*, Notizia d'un antico Evangeliario

Bobbiese, che in alcuni fogli palimpsesti contiene frammenti d'un greco trattato di filosofia. — *V. Inama*, osservazioni sulla teoria della coniugazione greca. — *A. Coen*, osservazioni sopra un passo dell' Anabasi di Senofonte. — *G.-M. Thomas*, l'influsso continuo dello spirito greco sul progresso del genere umano.

— Anno I; fasc. 6, 7, 8, 9, 10.

G. Müller, G. Hermann. — *G. Oliva*, Cenni sulla sintassi della lingua greca. — *D. Pezzi*, considerazioni sull' istruzione, sopratutto classica, in Italia. — *G.-M. Bertini*, saggio sul Clitofonte, dialogo attribuito a Platone.— *Fr. Zambaldi*, la Commissione d'inchiesta sulla instruzione secondaria, a Roma. — *G.-C. Conestabile*, sull' insegnamento della scienza delle Antichità in Italia. — *D. Pezzi*, la grammatica storico-comparativa e lo insegnamento ginnasiale delle lingue classiche giusta M. Bréal.

— Fasc. 12.

J. Grion, ad Alexandri Magni itinerarium conjecturæ. — *D. Pezzi*, considerazioni sulla istruzione, sopratutto classica, in Italia. a proposito del recentissimo libro di *M. Bréal* sull'istruzione pubblica in Francia. (Fine.)

— Anno II; fasc. 1, 2, 3, 4, 5.

G. Curtius, Νόστος. — *A. Pellegrini*, il dialetto Greco-Calabro di Bova. — *Pezzi*, la inchiesta sulla istruzione secondaria. — *G. Beloch*, bronzo e ferro nei carmi omerici.— *Th. Mommsen*, lettera a G. C. Conestabile sull'insegnamento della scienza dell'antichità in Italia. — *A. Gasperetti*, l'inchiesta sulle scuole secondarie nelle provincie meridionali. — *E. Piccolomini*, intorno ai Collectanea di Massimo Planude. — *G. Lumbroso*, Saggio d'inventario delle iscrizioni greche di Torino.

SCHRIFTEN der Universität zu Kiel aus dem Jahre 1871. 18. Bd. Kiel, Universitätsbuchh. in Comm. III, 285 S m. 1 Steintaf. in qu. Fol. gr. in-4.

Herm. *Petersen*, de Sophistæ dialogi Platonis ordine, nexu, consilio. 44 S.

SITZUNGSBERICHTE der königlich bayrischen Akademie der Wissenschaften. Inhaltsverzeichniss zu Jahrgang 1860—1870. *München, Franz in Comm.* 72 S., gr. in-8. n. 1/3 Th.

— der philosophisch-philologischen und historischen Classe der königlich bayerischen Akademie der Wissenschaften zu München. 1872. H. 1. 2. Mai und Juni.

W. Meyer, über den lateinischen Text der Geschichte des Apollonius von Tyrus. — *Schmidt*, die Taktmaasse einiger olympischer Oden Pindars.

— 1873. 1—4 Hft. *München, Franz in Comm.* gr. in-8 à n. 12 Ngr.

Wecklein, Der Areopag, die Epheten und die Naukraren. — *V. Halm*, über d. hdschr. Sammlung der Camerarii und ihre Schicksale.

— der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Classe. 71. Bd. 4. Heft oder Jahrgang 1872. *Vien*, 1872, *Gerold's Sohn in Comm.* 7. Heft VI u. S. 691—851, Lex.-8. n. 18 Ngr.

— 72. Band oder Jahrg. 1872. 1—3. Heft. October-December. *Ébend.* 631 S. Lex.-8. n. 1 5/6 Th.

Philolog. 1872. Hist.-philos. Gl. Nr. 21—29 : *Vahlen*, über ein Capitel aus Aristoteles' Politik. — *M. Büdinger*, kritische Untersuchung zur egypt. Forschung Herodots.

— 1873. 1—5. Heft.

Conze, zur Geschichte des Anfangs griechischer Kunst.

SYLLOGOS littéraire de Constantinople. Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος. Tome IV, in-4. (Voir ci-dessus, p. 529.)

STUDIEN zur griechischen und lateinischen Grammatik. Hrsg. von *Georg Curtius*. Bd. 5. H. 1. 2. *Leipzig*, *Hirzel*, gr. in-8.

H. 1. : *G. Meyer*, Beiträge zur Stammbildungslehre des Griechischen und Lateinischen. — *J. Siegismund*, Quæstionum de metathesi Græca capita duo. — *G. Curtius*, οὐλόμενος. — *C. Brugman*, Etymologien.
H. 2. : *G. Erman*, de titulorum Ionicorum dialecto. — *N. Chalkiopulos*, de sonorum affectionibus, quæ percipiuntur in dialecto Neo-Locrica. — *J. Hadley*, über Wesen und Theorie der griechischen Betonung (übersetzt aus dem Englischen).

— 6. Bd. 1. Hft. 276 S. gr. in-8. n. 2 Th.
(I—VI, I : n. 14 1/3 Th.)

Inhalt : *Th. Forssmann*, de infinitivi temporum usu Thucydideo. — *G. Curtius*, ἴσμαρος. — *Ad. Fritsch*, de vocalium Græcarum hyphæresi. — *B. Mangold*, de diectasi Homerica imprimis verborum in — ΑΩ. — *G. Meyer*, zur griechischen Nominalcomposition. — *E. Windisch*, Etymologien (θανεῖν. — ῥίς, ῥέγκω.) — *Ders.*, der doppelte Stamm *ΕΡΥ*.

TRANSACTIONS of the American Philological Association. 1869-70. Hartfort, 168, 30, 30 p., in-8. 7 sh. 6 d.

Inhalt : *James Hadley*, on the Nature and Theory of the Greek Accent. — *Willam W. Goodwin*, on the Aorist, Subjunctive, and Future Indicative with Ὅπως and Οὐ μή.

UNIVERSAL-BIBLIOTHEK. Nr. 411—440. *Leipzig*, *Ph. Reclam jun.* gr. in-16. baar à n. 2 Ngr.

Anakreon. Uebersetz v. H. A. Junghans. 50 S. — 417.

VORTRÄGE, öffentliche, gehalten in der Schweiz und herausgegeben unter gefälliger Mitwirkung der Herren E. Desor, L. Hirzel, G. Kinkel, etc. 2. Bd. 1. u. 5. Hft. *Basel*, *Schweighæuser*, gr. in-8. n. 12 Ngr.
Subscr.-Pr. f. 12 Hfte. n. 2 1/6 Th.

H. Gelzer. Eine Wanderung nach Troj. 32 S. n. 6 Ngr.

ZEITSCHRIFT für die österreichischen Gymnasien. Red. : *J. G. Seidl*, *F. Hochegger*, *J. Vahlen*. 23. Jgg. H. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11.

J. Oberdick, zu Æschylus. — *A. Goldbacher*, über Lucius von Patræ, den dem Lucian zugeschriebenen Λούκιος ἢ Ὄνος und des Apuleius Metamorphosen. — *J. La Roche*, Beobachtungen über den Sprachgebrauch von ἐπί im Homer. — *J. Vahlen*, grammatische Bemerkungen zum Plato.
J. Oberdick, zu Æschylus. — *H. Cron*, zu Euripides Hippolytus.

— Jgg. 24. H. 1. 2. 3. 4.

R. Roesler, einiges über das Thrakische. — *H. Cron*, Kritisches und Exegetisches zu des Euripides Helena. — *Ed. Ott*, über eine Sophoklesbibliothek.

ZEITSCHRIFT für das Gymnasialwesen. Hgg. von *H. Bonitz*, *R. Jacobs*, und *P. Rühle*. N. F. 26. Jgg. April, Mai, Juni, Juli, Aug., Septbr.

Beckhaus, der junge Xenophon und Isokrates. — *Bornhak*, über die Casuslehre der griechischen und lateinischen Sprache. — *Berch*, die Eusebie des Œdipus auf Kolonos. — *Keller*, syntakt. Studien zur griech.-latein. Casuslehre. — *H. Dondorff*, der Verfall des hellenischen Lebens in der Zeit von 400—338. — *L. Bellermann*. Nauck's Sophokleskritik.

— 1872, Oct.-Dec.

Th. Hertel, nochmals die Authadie des Œdipus Tyrannus. — *G. Kiessling*, Moritz Ludw. Seyffert (Nekrolog). — *L. Bellermann*, Nachtrag zu dem Aufsatze im Octoberhefte über Nauck's Sophokleskritik.

— 27 Jgg. Jan. Febr. Marz.

Berch, über den Chor in der Antigone. — *V. Höl zer*, über das 3. Stasimon des Œd. Colon.

— Oct.

Berch, die Authadie des Kreon in der Antigone. — *P. Weissenfels*, Beitrag z. Erklärung u. Kritik d. Xenophonteischen Anabasis. — *Berch*, nochmals die Authadie des Œdipus Tyrannus. — *G. Schimmelpfeng*, d. Griechische Scriptum in Prima.

ZEITSCHRIFT, Numismatische. Herausgegeben und redigirt von Chr. Wilh. *Huber* und Jos. *Karabacek*. Wien. 3 Jhrg. Juli-Decbr. 1871.

Fr. Imhoof-Blumer, zur Münzkunde und Paläographie Böotiens. — *Derselbe*, Anaktorion. — Argos. — Lepsimandos. — Tempelschlüssel auf Münzen. —*A. v. Sallet*, Satrapenmünzen mit griechischer Inschrift. — *J. Friedlænder*, das Silphium. — *M.-A. Levy*, die aramäische Legende auf einer Drachme athenischen Geprägs. — *L. Mayer*, Mittheilungen über falsche in der Levante angefertigte antike Münzen. — *P. Lambros*, unedirte Münzen und Bleibullen der Despoten von Epirus.

ZEITSCHRIFT für Numismatik hgg. von Alfr. v, Sallet. Berlin. Bd. 1. H. 1. 2.

E. Curtius, über griechische Colonialmünzen. — *A. v. Sallet*, die Münzen von Chersonesus in der Krim. — *A. v. Rauch*, über den innern Gehalt und den Metallwerth griechischer und römischer Silbermünzen nach preussischem Gelde. — *J. Brandis*, Beiträge zur griechischen Wappenkunde. — *Imhoof-Blumer*, Beiträge zur Münzkunde v. Altgriechenland und Kleinasien. — *A. v. Sallet*, thracische und macedonische Münzen. — *R. Weil*, Bemerkungen zu den griechischen Bundesmünzen. — *Derselbe*, Histiæa-Oreos. — *P. Lambros*, unedirte Mittelaltermünzen von Athen und Naxos.

ZEITSCHRIFT für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete des Deutschen, Griechischen und Lateinischen. Unter Mitwirkung von Ernst W. A. Kuhn hrsg. von *Adalb. Kuhn. Berlin, Dümmler's Verl.* gr. in-8. à n. 4 Th.

— Bd. 20. H. 4-6.

R. Pischel, Ueber den Namen Πελασγός.

— N. F. Bd. 1. 1872. Heft 2—5.

L. Meyer, Ἕκαστος-Ϝέκαστος. — *W. Burda*, zur Etymologie von παρρασία. — *L. Meyer*, Ἐάω-ἐϜάω aus σαϜάω.

— 2. Bd. 6. Hfte. *Berlin, Dummler's Verl.* 1. Hft. 96 S. gr. in-8. n. 4. Th.

G. Meyer, Die dvandva-Zusammensetzung im Griech. und Latein. — *L. Meyer*, ἱκνέομαι und Zubehör. — *Ders.*, Θεοπρόπος.

ZEITUNG, archæologische. Unter Mitwirkung v. E. Curtius hrsg. v. *E. Hübner*. Neue Folge 5. Bd. Der ganzen Folge 30. Jahrg. (1872.) 4 Hfte. *Berlin, G. Reimer*, 1. u. 2. Hft. 48 S. m. eingedr. Holzschn. u. 5 Steintaf. Imp.-4. n. 4 Th.

Bd. IV, 3. 4. : *H. Wittich*, von den Maassen des Parthenon, des vorpersischen und des Perikleischen. — *A. Michaelis*, zu den Parthenonsculpturen. — *H. Heydemann*, Relieffragmente. — *Miscellen* : Abbildungen. — *Ad. Michaelis*, griechische Grabreliefs. — *Derselbe*, Jason bei Aietes, Vasenbild aus Ruvo. — *Derselbe*, Darstellungen aus dem Mythos der Phädra und des Hippolytos. — *Miscellen* : Berichte, Abbildungen.

Bb. V, 1. 2. : *E. Schulze*, über die Giebelgruppe des capitolinischen Juppitertempels (hierzu Taf. 57) des Tempels des Hercules an der Porta trigemina (hierzu Taf. 58). — *F. Matz*, Sarkophag aus Patras (hierzu Taf. 59). — *G. Hisrchfeld*, Nachträge zu den attischen Künstlerinschriften (hierzu Taf. 60 61). — *H. Wittich*, zum ephesischen Artemision. — *O. Lüders*, der Westfries der Cella des Parthenon in seinem jetzigen Zustande. — *H. Heydemann*,

deux peintures de Vases grecs de la Nécropole de Kameiros. Paris, 1871. Fol. (mit zwei Holzschnitten). — *Derselbe*, zur Danaevase No. 1723 der Petersburger Ermitage (mit zwei Holzschnitten). — *Derselbe*, Teller aus Kamairos (mit 1 Holzschnitt). — *Miscellen : E. Hübner*, zur Madrider Sapphoherme (Taf. 50.) — *Derselbe*, zum Grabstein des Antipatros von Askalon in Athen (Arch. Ztg. 29, 1871 S. 145). — *Derselbe*, Ausgrabungen in der Saalburg.

— Bd. V. Hft. 3.

B. Graser, das Bronze-Bugbild eines antiken Fahrzeugs aus Actium. — *E. Curtius*, die Geburt des Erichthonios. — *Ders.*, neue Funde in Ilion. — *H. Heydemann*, vier Wandgemälde aus Stabiæ. — *Ders.*, Adonia (?) auf einer Vase aus Ruovo. — *Ders.*, die Wuth des Lykurgos. — *Ders.*, Antiken des Grafen Wilh. von Pourtalis in Berlin. — *Fr. Wieseler*, das Heerd-und Feuersymbol bei Vulcanus. — *E. Curtius*, die Säulenreliefs von Ephesos.

— H. 4.

A. Conze, die Antikensammlung der Marciana von Venedig. — *H. Heydemann*, pompejanische Wandgemälde. — *E. Curtius*, Bruchstück eines Cäretaner Wandgemäldes.— *J. Schubring*, die neuen Entdeckungen von Selinunt (Vortrag). *H. Wittich*, der Zeustempel und sein Ausbau.

— 1873. Bd. VI. 4 Hfte. gr. in-4. n. 4 Th.

A. Michaelis. Attischer Schulunterricht auf einer Schale des Duris (hierzu Taf. 1). — *A. Trendelenburg*, die Orientirung des capitolinischen Stadtplans (hierzu Taf. 2). — *H. Heydemann*, grossgriechische Terracottagefässe (hierzu Taf. 69 des Jahrg. 1872). — *F. Matz*, Antikensammlungen in England (hierzu ein Holzschnitt). — *M. Fränkel*, zur Erklärung der Venus von Milo. — *R. Weil*, phtiotische Lokalsagen (hierzu eine Lithographie). — *A. Lang*, Classification of pottery from Cyprus. — *A. Trendelenburg*, Erotenfries aus Pompeji (hierzu Taf. 3). — *O. Lüders*, Eros im Brautgemach (hierzu Taf. 4). — *G. Hirschfeld*, eine attische Lekythos (hierzu Taf. 5). — *R. Schöne*, Votivrelief aus Megara (hierzu Taf. 6). — Miscellen : *O. Lüders*, Funde auf dem Boden von Dekelea. — *H.-G. Lolling*, Reisenotizen aus Griechenland.— *W. Wattkiss Lloyd*, Herakles auf einem Scarabäus (hierzu ein Holzshnitt). — *A.-S. Murray*, zum Weihgeschenk des Attalos. — Bericht über die Conze'sche Expedition nach Samothrake. (Sitzungen der philos.-histor. Klasse der Akademie der Wissenschaften zu Wien vom 11. Juni und 9. Juli, 1873).— Sitzungsberichte der archäologischen Gesellschaft zu Berlin, Januar bis Juni 1873. Abbildlungen : Taf. 1. Schale des Duris. — Taf. 3. Erotenfries aus Pompeji. — Taf. 4. Eros im Brautgemach. — Taf. 5. Attische Lekythos. — Taf. 6. Votivrelief aus Megara. — *K. Dilthey*, Pan und Selene (hierzu Taf. 7, 1). — *Derselbe*, Menelaos und Helena (hierzu Taf. 7, 2). — *Derselbe* : Tod des Pentheus (hierzu Taf. 7, 3). — *O. Lüders*, eine Grabstele aus Athen (hierzu Taf. 8). — *R. Kekulé*, Vase des Euthymides (hierzu Taf. 9). — *F. Adler*, Athena Promachos aus Athen (hierzu Taf. 10). — *J. Friedländer*, die Fox'sche Münzsammlung. — Miscellen : *E. Bormann*, Krügelchen mit Weihinschrift aus der Rheinprovinz (hierzu ein Holzschnitt). — *G. Hirschfeld*, Funde in Piræus.— *Derselbe*, zwei voreuklideische Inschriften. — *Derselbe*, Inschriften von Gefässen. — *M. Fränkel*, zur Erklärung der Venus von Milo. — *C. Curtius*, ein alterthümliches Sitzbild aus Arkadien. — Abbildungen : Taf. 7, 1. Pan und Selene; 2. Menelaos und Helena; 3. Tod des Pentheus. — Taf. 8. Grabstele aus Athen. — Taf. 9. Vase des Euthymides zu Bonn. — Taf. 10. Athena Promachos aus Athen.

II. RELIGION. — MYTHOLOGIE. — PHILOSOPHIE.

BADER, De dis πατρῴοις. *Schleusingen*. 21 S., in- 4. (Progr.)

BAND, Oscar, De diipoliorum sacro Atheniensium. *Halæ Sax.* 67 S. in-8. (Diss. Lips.)

BERNOULLI, J.-J., Aphrodite. Ein Beitrag zur griechischen Kunstmythologie. Mit e. lith. Titelbl. *Leipzig, Engelmann*, XII, 426 S., gr. in-8. n. 2 2/3 Th.

BÖHRINGER, Frdr., Athanasius u. Arius, od. der erste grosse Kampf der Orthodoxie u. Heterodoxie. Nebst 2 ergänz. Zugaben : 1. Christenthum u. die Kaiser Diokletian. u. Konstantin. 2. Antonius, der-Patriarch des Mönchthums. Gr. in-8, VII—628 p. *Stuttgart, Meyer et Zeller.*

BRET-HARTE, die Argonauten-Geschichten, spanischen und amerikanischen Sagen und Stadt- und Charakterskizzen. 2 Bd. *Leipzig. Grunow*, IV, 282 S., in-8. à n. 1 1/2 Th.

CHAIGNET, A.-Éd., Pythagore et la philosophie pythagoricienne, contenant les fragments de Philolaüs et d'Archytas, traduits pour la première fois en français. 2 vol. *Paris, Didier*, XXVIII, 507 p. in-8. 12 fr.

DORPH, Chr., graesk-romersk Mythologi til Skolebrug. Andet forbedrede Oplag. *Wlödike.* 98 S., in-8. Indb. 52 sk.

DRIOUX, Précis élémentaire de mythologie grecque, romaine, indienne, persane, égyptienne, gauloise et scandinave à l'usage des institutions, etc. 18e édition, entièrement refondue. *Paris, Belin*, 232 p. et planche, in-18. 1 fr.

ÉLÉMENTS de mythologie. Dieux primitifs, divinités et dieux de la mer, dieux des enfers, divinités inférieures, héros et demi-dieux. 3e édition, publiée par *Ad. Rion. Paris, imprimerie Bornet*, 63 p. in-16.

FIALON, E., l'École d'Athènes au IVe siècle. François de Maucroix, Lectures faites à l'Académie delphinale. *Grenoble, impr. Prudhomme.* 34 p. in-8.

FINDEKLEE, Ch.-W., Mythologie der Griechen und Römer, der Ægypter und Nordländer. Für Töchter aus den gebildeten Ständen. 6. Aufl. *Halle, Schwabe.* 138 S., in-8. n. 1/2 Thr

FISKE, John, Myths and myth-makers, old tales and superstitions, interpreted by comparative mythology. *London, Trübner*, VI, 252 p. in-12. 10 sh. 6 d.

FOUCART, P., Des Associations religieuses chez les Grecs, Thiases, Eranes, Orgéons, avec le texte des inscriptions relatives à ces associations. *Paris, Klincksieck*, XV, 243 p. in-8.

FOUILLÉE, A., La Philosophie de Socrate. In-8, XX—1007 p. *Paris, Ladrange.* 16 fr.

GEBHARD, W., Beitrag zur Geschichte des Pancultus. *Braunchsweig*, 12 S., in-4. (Progr.)

GÉRUSEZ, E., Petit cours de mythologie, contenant la mythologie des Grecs et des Romains, avec un précis des croyances fabuleuses des Indous, des Perses, des Egyptiens, des Scandinaves et des Gaulois. 13e éd. *Paris, Hachette.* 144 p. in-18. 90 c.

GILBERT, Otto, die Festzeit der attischen Dionysien. *Gœttingen Vandenhoeck et Ruprecht.* IV, 176 S., gr. in-8. n. 1 Th

GUBERNATIS, Angelo, zoological mythology or the legends of animals. 2 vol. *London : Leipzig, Brockaus' Sort. in Comm.* XXVII, 432 u. VII, 442 S., gr. in-8. n.n. 8 2/3 Th.

HARTUNG, J. A., die Religion und Mythologie der Griechen. 4 Thl. Die Zeus-Kinder und die Heroen. Aus dem Nachlass des Verstorbenen herausgegeben von dessen Sohne *Fritz Hartung. Leipzig, Engelmann*, 1873. VI, 254 S., gr. in-8. (1—4. : 4 1/2 Th.) 1 Th.

HEINZE, Alb., Die metaphysischen Grundlangen der älteren Pythagoräer. *Leipzig*, 1871. 35 S., in-8. (Diss.)

HUIT, C., De priorum Pythagoreorum doctrina et scriptis disquisitio. Hanc thesim proponebat facultati litterarum Parisiensi. *Paris, Thorin.* 123 p. in-8.

JAHNEL, J., über den Begriff Gewissen in der griechischen Philosophie Glatz. *Berlin, Calvary et Co.* 18 S., in-4. n. 8 Ngr.

JUGEND- UND HAUSBIBLIOTHEK, illustrirte neue. 3. Serie. 9. Bd. Illustrirte Mythologie. Göttersagen und Kultusformen der Hellenen, Römer, Ægypter, Inder und Perser. Dargestellt für Freunde des Alterthums, insbesondere für die reifere Jugend, von *Herm. Gœll.* 2. stark verm. Abdr. Mit e. Titelbilde. 155 in den Text gedr. Illustr. in Holzschn. Nach Zeichnungen v. C. F. Klimsch, H. Leutemann u. A. *Leipzig, Spamer.* VIII, 302 S., gr. in-8. n. 1 Th. geb. n. 1 1/3 Th.

KIRCHNER, O., Grundrisse der Mythologie und Sagen-Geschichte der Griechen und Römer. 2 verb. und zum Theil umgearb. Aufl. *Gera, Griesbach.* VII, 51 S., gr. in-8. n. 1/3 Th.

LANGE, Friedr., Ueber den Sensualismus des Sophisten Protagoras und die dagegen von Plato im ersten Theil des « Theætet » gemachten Einwürfe. *Gœttingen*, 52 S., in-8. (Diss.)

LEGRAND, Émile, Mythologie néo-hellénique, par N. G. Politis. Compte rendu. *Paris, Maisonneuve.* 16 p. in-8.

LEWES, Geo. Henry, Geschichte der alten Philosophie. 2. Aufl. Schluss-Lfg. *Berlin, Oppenheim.* X. u. S. 449—533, gr. in-8, à n. 1/3 Th.

LOLLING. G.. De Medusa. *Gottingæ.* 29 S., in-8. (Diss.)

LUND, Troels, Om Sokrates's Laere og Personlighed. *Kjobenhavn*, 1871. 250 S., in-8. (Diss.)

MANITIUS, Carl, de antiquissima Neptuni figura. *Leipzig, Engelmann.* IV, 48 S., gr. in-8. n. 16 Ngr.

MORELL. Mrs. C., The Mythology of Greece and Rome : a text book for schools and private families. With numerous illustrations. *Allman.* 132 p. in-12. 1 sh. 6 d.

MÜLLER, Aug., die griechischen Philosophen in der arabischen Ueberlieferung. *Halle*, 1573, *Bucchh. d. Waisenh.* 59 S., gr. in-8, n. 1/2 Th.

MÜLLER, F. Max, Introduction to the science of religion : four lectures delivered at the royal institution; with two essays on false analogies and the philosophy of mythology. *Longmans.* 404 p. in-8. 10 sh. 6 d.

— Einleitung in die vergleichende Religionswissenschaft. 4 Vorlesungen im J. 1870 an der Royal-Institution in London gehalten nebst 2 Essays « über falsche Analogien » und « über Philosophie der Mythologie ». *Strassburg*, 1874, *Trübner*. 1. Hälfte 194 S. m. 1 Lichtdr. In-8. n. 2 2/3 Th.

— Essais sur l'histoire des religions. Ouvrage traduit de l'anglais par Georges Harris; 2e éd. *Paris*, *Didier*, XLIV, 351 p. in-12. 4 fr.

— Essais sur la mythologie comparée, les traditions et les coutumes. Ouvrage traduit de l'anglais par Georges Perrot. *Ib.*, VII, 487 p. in-8.

MURRAY, Alexander S., Manual of Mythology, for the use of Schools, Art Students, and General Readers, founded on the Works of Petiscus Preller, and Welcker, with 35 Plates on toned paper, representing 76 Mythological Subjects. *Asher*. 418 p. in 8. 9 sh.

OSTERWALD, K. W., griechische Sagen als Vorschule zum Studium der Tragiker für die Jugend bearb. 3. Abth.: Aischyloserzählungen. 2. Bdchn. Die Perser. Die Schutzflehenden. Die Sieben gegen Theben. Der gefesselte Prometheus. *Halle, Buchh. d. Waisen*, 107 S., in-8. à n. 12 Ngr.

OVERBECK, Joan., De Jone telluris non lunæ dea commentatio (patrio sermone conscripta.) *Lipsiæ*, 1872. 24 S. in-4. (Progr.)

— Griechische Kunstmythologie. 3. Bd. Besonderer Theil. 2. Bd. 2., 3. u. 4. Buch. : Hera, Poseidon und Demeter. 1. Thl. 2. Buch. : Hera. Mit 5 lith. Taf. u. 6 eingedr. Holzschn. *Leipzig*, *Engelmann*. XII, 205 S., gr. in-8. n. 3 2/3 Th. (2. u. 3. Bd. : n. 10 Th.)

— Atlas der griechischen Kunstmythologie. Mit Unterstützung d. königl. sächs. Ministeriums des Cultus und öffentlichen Unterrichts. In 10 Lfgn. 2. Lfg. *Leipzig*, *Engelmann*. 5 Steintaf. m. 2 S. Text. Imp.-Fol. n. 16 Th.

PERVANOGLU, P., das Familienmahl auf altgriechischen Grabsteinen. Eine archäologische Untersuchung. Mit e. lith. Taf. *Leipzig. Engelmann*. 73 S., gr. in-8. n. 24 Ngr-

PETISCUS, A. H.. der Olymp oder Mythologie der Griechen und Römer. Mit Einschluss der ägyptischen, nordischen und indischen Götterlehre. Zum Selbstunterricht für die erwachsene Jugend und angehende Künstler, sowie für höhere Lehranstalten. 16. verb. u. verm. Aufl. Mit 89 erläut. Abbildungen in Holzschn. *Leipzig, Amelang*. VII, 454 S. m. eingedr. Holzschn. u. 27 Holzschntaf., gr. in-8. 1 Th.; geb. n. 1 1/3 Th.

— Même ouvrage en langue suédoise. *Stockholm*. 316 p. in-8. 3 Rd.

PHARSY (Βασίλειος Φάρση). Ὁ Ταραξισσύλλογος, ἤτοι πραγματεία περὶ χριστιανισμοῦ καὶ ἑλληνισμοῦ. *Constantinople*, 1870, in-8, 64 p.

PHILOSOPHIE, die, der griechischen Mythologie und die Entdeckung der Bedeutung der Gottheiten und Mythen. *Elberfeld*, *Fröhling*. 41 S., gr. in-8. n. 1/6 Th.

POETTER, Frdr. Chr., die Geschichte der Philosophie im Grundriss, Ein übersichtlicher Blick in den Verlauf ihrer Entwickelung. 1. Hälfte. Die griech. Philosophie. *Elberfeld*, *Friderichs*. 127 S., gr. in-8. n. 2/3 Th.

PREISS, Armin., de Ethice Attica. *Halæ*, 1872. 36 S., in-8. (Diss.)

PRELLER, L., griechische Mythologie. 1 Bd. Theogonie und Goetter. 3. Aufl. v. *E. Plew. Berlin, Weidmann.* XIV. 709 S., gr. in-8. n. 2 Th.

RECHENBERG, C. M., Entwickelung des Gottesbegriffes in der griechischen Philosophie. Inaugural-Dissertation. *Leipzig*, *Rossberg*, 82 S., gr. in-8. n. 1/3 Th.

REUSS, Edler Carl Friedr., De Antigones et Ismenes sororum mytho. *Marburgi Cattorum.* 53 S. in-8. (Diss.)

ROSCHER. Wilh. Heinr., Studien zur vergleich. Mythologie der Griechen und Römer. 1. Apollon und Mars. *Leipzig*, *Engelmann.* X, 93 S., gr. in-8. n. 2/8 Th.

ROSENBERG, Ad. De Erinnyum religione, cultu, imaginibus, particula prior. *Berolini*, 1872. 32 S., in-8. (Diss.)

— die Erinnyen. Ein Beitrag zur Religion und Kunst der Griechen. Mit 2 eingedr. Holzschn. und e. Taf. in Steindruck in qu. 4. *Berlin, Borntrager.* IV, 87 S., gr. in-8. n. 1 Th.

SCHLÜTER, C. B., Aristoteles' Metaphysik e. Tochter der Sankhya-Lehre d. Kapila. Eine indisch-griech. Studie. Gr. in-8, 96 p. *Münster, Russell.*

SCHMIDT, Ferd., Götter und Helden. Erzählungen aus der griechischen Vorzeit. 2. Aufl. *Berlin*, *Kastner.* 150 S. m. 1 Hozchntaf. Gr. in-16, cart. 1/4 Th.

SEEMANN, Otto, Kleine Mythologie der Griechen u. Römer. Unterstetter Hinweisg. auf die Künstler. Darstellg. der Gottheiten u. die vorzügl. vorhandener Kunstdenkmäler bearb. Gr. in-8, XII-228 p. et 63 fig. *Leipsig, Seemann.*

SPIEGEL, F., Erànische Alterthumskunde. 2 Bd. Religion. Geschichte bis zum Tode Alexanders d. Grossen. *Leipzig, Engelmann*, 1873. Th. 3 2/3. (I u. II : n. 7 1/3 Th.)

STACKE, Ludwig, De Admeto et Alcestide, mythologische Abhandlung. *Rinteln.* 18 S., in-4 (Progr.)

STEIN, De Græcorum religione per Judæorum religionem illustrata. *Pastchkau.* 9 S., in-4. (Progr.)

STOLL, H. W., die Götter und Heroen des classischen Alterthums-Populäre Mythologie der Griechen und Römer. 2 Bde. 4 Aufl. *Leipzig, Teubner*, br. in-8. 1 1/2 Th.; geb. 2 Th.

Inhalt : 1. Die Götter. Mit 22 Abbildungen (Holzschntaff.) XII, 314 S. — 2. Die Heroen. Mit 20 Abbildungen (Holzschntaff.) IV, 280 S.

SYMONS, Ernst, Die Sage vom thebanischen Kreon in der griechischen Poesie. *Berlin.* 97 S., in-8. (Diss. Jenons.)

TATAMO, S., L'Aristotelismo nella storia della filosofia. Studi critici; II ed. notevolmente accresciuta. Gr. in-8, 332 p. *Napoli*, 1873, *Detken et Rocholl.*

WOLLMER, W. Wörterbuch der Mythologie aller Völker. In 10 Lfgn. 1. Lfg. *Stuttgart*, *Hoffmann*. 48 S. m. eingedr. Holzschn. gr. in-8. n. 1/2 Th.

WEISS, E. O. Max, die metaphysische Theorie der griechischen Philosophie nach ihren Principien dargestellt. *Dresden, Adler's Buchh.* VI, 64 S., gr. in-8. baar n. 1/2 Th.

WESTROPP, H. M., et **WAKE**, C. S., Ancient Symbol Worship. Influence of the Phallic Idea in the Religions of Antiquity. With an Introduction, additional Notes, and Appendix by Alexander Wilder. In-8. *New-York.*

WEYGOLD, G. P., Zeno von Cittium und seine Lehre. Ein Versuch, den Zenonischen Antheil am Stoicismus auf Grund der Quellen auszuscheiden. *Jena*, 46 S., 8. (Diss.)

WINTER, A., Mythologie der Griechen und Römer für die reifere Jugend. 8. Aufl. *Langensalza, Schulbuchh.* 76 S. m. 16 Holzschntaf. auf Tonpap. u. e. Chromolith., in-8 12 Ngr.

WÖLFFLIN, Ed., Antiochos von Syrakus und Cœlius Antipater. *Leipzig, Teubner in Comm.* VIII, 99 S., gr. in-8 n. 16 Ngr.

ZANDONELLA, Bartolommeo. Il Mito di Prometeo. Dissertazione. *Verona, tip. Cirelli*, 16 p. in-8.

III. ARCHÉOLOGIE. — ÉPIGRAPHIE.

AICARD, J. La Vénus de Milo. Recherches sur l'histoire de la découverte d'après des documents inédits. In-8 jésus, 339 p. *Paris, Sandoz et Fischbacher.*

AMBROSETTI, Davide, I piombi figurati del museo Cavaleri. *Milano, tip. della Gazzetta di Milano*, 26 p. in-8.

BARTHÉLEMY. Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du IVe siècle avant l'ère vulgaire. 3 vol. *Paris, Hachette*, 1,388 p. in-18. 3 fr. 75 c.

BENNDORF, Otto, Die Antiken von Zürich. (Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich. Bd. XVII. H. 7.) 56 S. u. 8 Taf. In-4. 4 fr.

— Die Metopen von Selinunt. Mit Untersuchungen über die Geschichte, die Topographie und die Tempel von Selinunt. *Berlin, Guttentag.* 81 S. m. eingedr. Holzschn. u. 43 Steintaf. Fol. geb. n. 16 Th.

BOHSTEDT, Eduard, Ueber das Söldnerwesen bei den Griechen. *Rendsburg.* 16 S., in-4. (Progr.)

BORGHESI, Bartolomeo, œuvres. T. VIII (Lettres. T. III) publié sous les auspices de M. le ministre de l'instruction publique par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. *Paris, Imprim. nationale*, 632 p. et portr. in-4.

BOUTKOWSKI, A. P., Recueil de curiosités inédites ou peu connues dans le champ de l'archéologie, de la numismatique et de l'épigraphie. 2e livr. *Genève, Menz*, 36 p. in-8. 2 fr.

BURSIAN, Conr., De tempore quo templum Jovis Olympiæ conditum sit disputatio. *Jenæ.* 13 S., in-4. (Ind. lectt.)

CAILLEMER, E., Études sur les antiquités juridiques d'Athènes. 10e étude. Le Contrat de société à Athènes. *Paris, Durand ; Thorin*, 56 p. in-8.

CAVALLARI, Francesco Saverio, Relazione sullo stato delle antichità di Sicilia, sulle scoverte e sui ristauri fatti dal 1830 al 1872. *Palerma*, 1872, *tip. del Giornale di Sicilia.* 28 p. in-8.

CONZE, A., zur Geschichte der Anfänge griechischer Kunst. (Aus « Sitzungsber. d. k. Akad. d. Wiss. ») *Wien, Gerold's Sohn in Comm.* 32 S. Lex.-8. n. 1/6 Th.

— Ueber griechische Grabreliefs. Mit 2 lith. Taf. (Aus « Sitzungsber. d. k. Akad. d. Wiss. ») *Wien, Gerold's Sohn in Comm.* 18 S. Lex.-8, 1872. n. 8 Ngr.

CORPUS inscriptionum atticarum. Consilio et auctoritate academiæ litterarum regiæ Borussicæ ed. Vol. I. Inscriptiones atticæ Euclidis anno vetustiores ed. *Ad. Kirchhoff.* Addita est (chromolith.) tabula geographica conspectum civitatum societatis Deliæ exhibens in gr. Fol. *Berlin, G. Reimer.* 243 S. Fol. n. 8 Th.

DAREMBERG et **SAGLIO**, Dictionnaire des antiquités grecques et romaines ; fasc. 1 et 2 (A-APO). *Paris, Hachette*, 1873, gr. in-4.

EICHHOFF, Karl, über die Blutrache bei den Griechen. *Duisburg, Ewich.* 30 S., in-8. (Progr.) baar n. 1/3 Th.

ENGHOLM, Ed. Vilelm., de Epitaphiis Atheniensium. *Upsalæ*, in-8.

ES, A. H. G. P. van den, Grieksche antiquiteiten. Handleiding to de kennis van het staats- en bijzonder leven der Grieken. 2e druk. *Groningen, J. B. Wolters.* 8 en 228 bl., in-8. 2 fr.

FIORELLI, Giuseppe, Gli scavi di Pompei dal 1861 al 1872 : relazione al ministro di Pubblica Istruzione. *Napoli, Detken e Rocholl.* XIX, 175, 20 p. con XX tavole. In-4. L. 30,00.

FORBIGER, Alb., Hellas und Rom. Populäre Darstellung des öffentlichen und häuslichen Lebens der Griechen und Römer. 1. Abth. Rom im Zeitalter der Antonine. 2 Bd. *Leipzig, Fues.* VII, 368 S. gr. in-8. à Bd. n. 2 Th.

FOUCART, Paul, Sénatus-consulte inédit de l'année 170 avant notre ère. *Paris, Impr. nationale*, 1872. (Extrait des Archives des missions scientifiques et littéraires, t. VII, 2e série). In-8. 32 p.

— De Collegiis scenicorum artificum apud Græcos (thèse pour le doctorat ès lettres). *Paris, Klincksieck*, 1873, in-8.

— Voir aussi Le Bas.

FRIEDERICHS, Carl, Berlin's antike Bildwerke. 1. Bd. Nachtrag. *Düsseldorf, Budeus.* 15 S., in-8. gratis.

GEBHARDT, W, die Komposition der Gemälde des Polygnot in der Lesche zu Delphi. Festschrift. *Gœttingen*, 1872, *Dieterich.* V, 41 S. m. e. Steintaf. in qu. Fol. gr. in-4. n. 1 Th.

GENNARI, P., Cenni intorno al Museo d'antichità della R. Università di Cagliari. *Roma, tip. Botta*, 70 p. in-8.

— Appendice ai cenni intorno al Museo d'antichità di Cagliari. *Ibid.* 12 p. in-8.

GUHL, E. und W. **KONER**, das Leben der Griechen und Römer. 3. Aufl. 7—12. (Schluss-) Lfg. *Berlin, Weidmann.* XVI u. S. 225—805 m. eingedr. Holzschn. gr. in-8. à n. 1/3 Th.

— La Vita dei Greci et dei Romani, ricavata dagli antichi monumenti : traduzione italiana sulla terza edizione tedesca di Carlo Giussani. Fasc. 1, 4. *Torino, Roma e Firenze, Loescher*, p. 1—144, in-8. Cadun fascicolo L. 1, 50.

HERBST, über Festungen und Festungskrieg der Griechen von den ältesten Zeiten bis auf die Schlacht bei Chäronea. *Stettin. Berlin, Calvary et Co.* 25 S., gr. in 4. baar n. 12 Ngr.

HEUZEY, L., Recherches sur les figures des femmes voilées dans l'art grec, avec trois planches gravées et une photographie. In-4. 44 p. *Paris, impr. Chamerot.* (Extrait du recueil des Monuments grecs publié par l'Association.)

HEYDEMANN, H., Die Vasensammlungen des Museo nazionale zu Neapel. In-8, LVIII—923 p. *Berlin, Reimer.* 22 fr. 75.

HIRCHSFELD, G., Athena und Marsyas. Mit 2 lith. Taf. *Berlin*, 1872, *Herz in Comm.* 16 S., gr. in-4. baar n. 1/2 Th.

JAHRESZEITEN, griechische. Unter Mitwirkung Sachkundiger herausgegeben von *Aug. Mommsen*. 1. u. 2. Hft. *Schleswig, Bergas.* XV, 153 S. n. 1 1/2 Th.

JANNET (Claudio). Les Institutions sociales et le droit civil à Sparte. *Paris, Durand et Pedone-Lauriel*, 1873, in-8.

JUGEND-BIBLIOTHEK, klassische. Eine Sammlung der vorzüglichsten Kinder- und Jugendschriften für Schule und Haus. Unter Mitwirkung v. G. Steinacker und M. Zille ausgewählt, durchgesehen und hrsg. v. *Max Moltke*. 2 Bd. *Karl Frdr. Becker's* Erzählungen aus der alten Welt für die Jugend. 3 Thle. *Leipzig, Gebhardt's Verl.* gr. in-13, geb. n. 1 Th.

1. Ulysses von Ithaka. Eine Erzählung nach Homer's Odyssee. Neue durchgeseh. Ausg. Mit e. Titelbild v. H. Leutemann. 218 S. — 2. Achilles. Eine Erzählung nach Homer's Ilias. Neue durchgeseh. Aufl. Mit e. Titelbild. v. H. Leutemann. 260 S. — 3. Kleinere griechische Erzählungen nach Virgil, Apollonius Rhodius und anderen Dichtern der Alten. Neue durchgeseh. Ausg. Mit e. Titelbilde v. H. Leutemann. 222 S.

KENNER, Frdr., Ueber eine griechische Inschrift aus Erythræ. (Aus « Sitzungsber. der k. Akad. der Wiss. ») *Wien, Gerold's Sohn in Comm.* 24 S. Lex.-8. n. 1/2 Th.

KIRCHHOFF, A., Ueber die Tributpflichtigkeit der attischen Kleruchen (Aus « Abhandlungen der k. Akad. der Wiss. zu Berlin ».) *Berlin, Dümmler's Verl. in Comm.* 35 S. gr. in-4. n. 12 1/2 Ngr.

KOPF, Carlo, Gli scavi nella Grecia, confutazione delle teorie di Folmeravz. Traduzione dal tedesco (in greco) di Francesco Zambaldi. *Venezia, tip. Il Tempo*, 110 p. in-8. 2 L.

LANGII, Ludovici, de ephetarum Atheniensium nomine commentatio. *Leipzig, Heinrich's Sort.* 25 S., in-4.

LE BAS, Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure, continué sous la direction de M. Waddington. — Inscriptions du Péloponnèse, par Paul Foucart. Livr. 1—6, in-4. *Paris, Firmin Didot.*

LOBECK, Chr. Aug., de Priscarum gentium diebus nuptiarum religiosis opusculum post LXXII annos iterum publ. *Lud. Friedlænder. Regimonti*, 1871. 8 S., in-4. (Progr.)

LUBER, Alois, Musik und Gymnastik als Erziehungsmittel, bei Platon und Aristoteles. *Salzburg.* 32 S., in-8. (Progr.)

MATRANGA, Filippo, Monografia sulla grande inscrizione greca testè scoperta nella Chiesa di Santa Maria dell' Ammiraglio detta della Martorana. *Palermo, tip. Tamburello*, 28 p. in-8.

MUSEO archeologico della R. Biblioteca marciana di Venezia. *Venezia, tip. Visentini*, 132 p. in-8.

PALMA DI CESNOLA, general Luigi, Antiquities of Cyprus discovered (principally on the sites of the ancient Golgoi and Idalium). Photographed by Stephen Thompson, and printed by the Alethetype Proces-Permanent, from a selection made by *C. T. Newton.* With an Introduction by Sidney Colvin. Thirty-six Plates 12 × 10 ins., representing above One Hundred Objects, and mounted on boards. 18 × 14 ins. *ibid.* Price, complete, with Introduction, in Wrapper 4 L. 4 sh.

Separate Plates, 2 sh. each.

PETERSEN, J., Billeder af Livet i Oltiden hos Graekerne og Romerne. 1—2. Hefte à 64 S. *Gyldendal*, in-8. à 40 sk.

RICH, Antony, A dictionary of Roman and Greek antiquities. With nearly 2000 engravings on wood from ancient originals, illustrative of the industrial arts and social life of the Greeks and Romans. 3rd ed., revised and improved. *Longmans*, IV, 756 p, in-8. 7 sh. 6 d.

SABATIER, J., Description générale des monnaies byzantines frappées sous les empereurs d'Orient, depuis Arcadius jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II. Suite et complément de la description historique des monnaies frappées sous l'empire romain par Henri Cohen. Tome II. *Paris, Rollin et Feuardent*, 381 p. et 36 pl. in-8.

SACKEN, Ed. Freih. v., die antiken Sculpturen des k. k. Münz- und Antiken-Cabinetes in Wien. Mit 35 photograph. Taf. u. 16 in den Text gedr. Abbildungen. Hrsg. mit Unterstützung der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. *Wien, Braumüller.* 64 S. gr. Fol. geb. n. 40 Th.

SCHÆFER, Die astronomische Geographie der Griechen bis auf Eratosthenes. In-4°, 32 p.

SCHÖNE, Rich., griechische Reliefs aus athenischen Sammlungen. 38 Taf. in Steindr. in Fol. u. qu. gr. Fol. m. erlaüt. Text. *Leipzig, Breitkopf und Haertel.* 72 S. Fol. geb. 1872. n. 8 Th.

SCHOEMANN, G. F., griechische Alterthümer. 2. Bd. Die internationalen Verhältnisse und das Religionswesen. 3. Aufl. *Berlin, Weidmann*, VIII, 613 S. gr. in-8. n. 1 2/3 Th.

TALLANDRINI, Leandro, Sulla ginnastica greca e romana. *Verona, tip. Civelli*, 12 p. in-8.

VALENTIN, Veit, die hohe Frau von Milo. Eine ästhetische Untersuchung. Mit 4 lith. Taf. zum Theil geometrischer Zeichnungen. *Berlin, G. Reimer*. IV, 66 S. Imp.-4. cart. n. 2 2/3 Th.

VINET, Ernest. L'Art et l'archéologie (réunion d'articles publiés dans la *Revue archéologique*, le *Journal des Débats*, etc.). *Paris, Didier*, 1874, in-8.

— Bibliographie méthodique et raisonnée des beaux-arts. (Esthétique et histoire de l'art. — Archéologie. — Architecture. — Sculpture. — Peinture. — Gravure. — Arts industriels, etc., etc.) *Paris, Firmin Didot*, 1874, in-8. (Supplément au *Manuel du libraire* de J. Brunet.) 1re livraison, 1874.

WIESELER, Frieder., Commentatio de vario usu tridentis apud populos veteres, imprimis apud Græcos et Romanos. *Gœttingen, Dieterich*. 15 S. gr. in-4. (Ind. lectt.) n. 8. Ngr.

WINCKELMANN, J., The History of Ancient Art. Translated from the German. By G. Henry Lodge, with a Life of the Author. 4 vol. *Boston*. XII, 460; XVI, 270; XII, 350; XVI, 440 p. with 72 plates of Illustration. Imp.-8. L. 5.

ZACHARIÆ, Charles-Édouard, Histoire du droit privé gréco-romain. Traduit de l'allemand par Eugène Lauth. *Paris*, 1870, *Durand et Pedone-Lauriel*, 176 p. in-8. 3 fr.

ZACHARIÄ, A., Geschiedenis der Grieken. Een leesboek voor de jeugd. (Uit het Hoogd.) Op nieuw uitgegeven door J. G. Frederiks. *Zutfen. W. J. Thieme en co*. 6—146 bl. 8. f. 0,40.

WEIL, Rud., de Amphictionum Delphicorum suffragiis capita duo priora. Dissertatio inauguralis philologica. *Berlin*, 1872, *Calvary u. Co*. 33 L. gr. in-4. baar n. 12 Ngr.

ZELL, Carl. Catalogue de la collection de médailles grecques, romaines et byzantines de Philippe Margaritis, d'Athènes. In-8, 51 p. et 3 pl. *Paris, imprimerie Arnous de Rivière*.

IV. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

ADLER-MESNARD, Histoires des temps héroïques de la Grèce, ou choix des plus belles traditions de l'antiquité classique, racontées à la jeunesse française dans un langage simple et facile. Texte allemand. Nouvelle édition. *Paris, Fouraut*. XLI, 244 p. in-12.

BERG (VOM), C. A., Aristides. 1. Th. Das Leben des Aristides bis zum Abschlusse seines Conflicts mit Themistokles. *Gœttingen*, 44 S. in-8.

BOUCHÉ-LECLERQ, A., placita Græcorum de origine generis humani collecta, digesta et explanata. *Paris*, *Franck*, VII, 83 S. gr. in-8. n. 16 Ngr.

BURSIAN, Conr., De tempore quo templum Jovis Olympiæ conditum sit disputatio. *Jenæ*, 1872. 13 S. in-4. (Index schol.)

— Geographie von Griechenland. II. Bd. Peloponnesos und Inseln. 3. Abth. Die Inselwet. *Leipzig*, *Teubner*. VI u. S. 345—618, gr. in-8, n. 1 Th. 14 Ngr. (I-II. : n. 5 2/3 Th.)

CRATIUNESCO, J., Plutarchus cum Herodoto et Thucydide comparatur quod ad historicam rationem attinet. Thesim proponebat facultati litteratum Parisiensi ad doctoris gradum promovendus. In-8, 77 p. *Paris*, *Hachette*.

CURTIUS, Ernst, Griechische Geschichte. 1. u. 2. Bd. 3. Aufl. Register. *Berlin*, *Weidmann*. 74 S. gr. in-8. n. 6 Ngr.

— The History of Greece. Transl. by Adolphus William Ward. Vol. V. *Bentley*, 530 p. in-8. 18 sh.

— Philadelpheia. Nachtrag zu den Beiträgen zur Geschichte und Topographie Kleinasiens. (Aus « Abhandl. d. k. Acad. d. Wiss. zu Berlin ».) Mit 1 chromolith. Karte. *Berlin*, *Dümmler's Verl. in Comm.* 4 S. in-4, cart. n. 1/4 Th.

— Beiträge zur Geschichte und Topographie Kleinasiens (Ephesos, Pergamon, Smyrna, Sardes) in Verbindung mit den Herrn Regely, Adler, Hirschfeld und Gelzer herausgegeben. (Aus « Abhandlungen d. k. Akad. d. Wiss. zu Berlin »). *Berlin*, *Dümmler's Verl. in Comm.* 91 S. m. 6 Steintaf. in qu. gr. 4. u. Tabelle in Fol. gr. 4. n. 3 Th.

CURTIUS, Carl, Urkunden zur Geschichte von Samos (mit 1 Tafel). *Wesel*. 12 S. in-4. (Progr.)

DEBAY, A., Laïs de Corinthe (d'après un manuscrit grec) et Ninon de Lenclos. Biographie anecdotique de ces deux femmes célèbres. 5e éd. *Paris*, *Dentu*, 364 p. in-8. 3 fr.

— Les Nuits corinthiennes, ou les soirées de Laïs. 3e édition. *Ibid.*. 364 p. in-8. 3 fr.

DOLLFUS, Charles, Considérations sur l'histoire. Le Monde antique. *Paris*, *Germer-Baillière*, 600 p. in-8. 7 fr. 50 c.

DURUY, Victor, Abrégé d'histoire grecque, avec des cartes géographiques, rédigé conformément aux derniers programmes officiels pour la classe de cinquième. Nouvelle édition. 342 p. In-12. 2 fr. 50 c.

— Histoire grecque. Avec cartes, plans et gravures. 8e édition. *Ibid.*, 511 p. in-18. 4 fr.

FILLEUL, E. Histoire du siècle de Périclès. 2 vol. *Paris*, *Firmin Didot*. In-8.

FRICKE, Karl, Die Hellenen in Campanien. *Hildesheim*. 28 S. in-4. (Progr.)

GAFFAREL, Paul, Eudoxe de Cyzique et le périple de l'Afrique dans l'antiquité (extrait des Mémoires de la Société d'émulation du Doubs). *Besançon*, 1873, in-8 ; 90 p.

GERLACH, Dor., griechischer Einfluss in Rom in 5. Jarhundert der Stadt. Mit Anhang. Die Census des Appius Claudius Cæcus. *Basel, Schneider*, 61 S. gr. in-8. n. 1/3 Th.

HOUSSAYE, Henry, Histoire d'Alcibiade et de la République athénienne, depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avénement des trente tyrans. *Paris, Didier*, 2 vol. in-8. 14 fr.

ISAMBERT (le Dr Émile)). Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient. 1re partie, Grèce et Turquie d'Europe. 2e édition. *Paris, Hachette*, 1873, 1 vol. in-8 de LXXXIV—1084 pages, 11 cartes, 23 plans.

JÄGER, Osk., Geschichte der Griechen. Mit 1 Abbild. d. Parthenon Kpfrst. 2. verb. Aufl. *Gütersloh, Bertelsmann's Verl.* XII, 564 S. gr. in-8. n. 2 Th.

JUGEND- U. HAUSBIBLIOTHEK, neue, 3. Serie. 1. u. 2. Bd. Hellas. Das Land und Volk der alten Griechen. Bearbeitet für Freunde des klassischen Alterthums, insbesondere für die deutsche Jugend, von Wilh. Wägner. 2 Bde. 3. verm. u. verb. Aufl. *Leipzig, Spamer*, gr, in-8. n. 3 Th.; geb. n. 4 Th.

KAEGI, Adf., Kritische Geschichte des spartanischen Staates von 500 — 431 v. Chr. Mit Ausschluss der Kriegsereignisse von 480 und 479. (Aus « Jahrbücher für class. Philologie ».) *Leipzig. Teubner*. 70 S. gr. in-8. n. 16 Ngr.

KIEPERT, Heinr., zur Topographie des alten Alexandria. Nach Mahmûd Bey's Entdeckungen bearb. (Aus « Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin ».) *Berlin*, 1872, *D. Reimer*. 15 S. m. e. lith. u. color. Plan in qu. Fol. gr. in-8. n. 1/3 Th.

KLEINE, Émile, Récits d'histoire ancienne, grecque, romaine et du moyen âge. Ouvrage rédigé conformément aux programmes de l'enseignement secondaire spécial (1re année). 2e édition, entièrement refondue, ornée de 6 cartes. *Paris, Ducrocq*. VIII, 584 p. in-12.

KŒRTING, Gust. Dictys u. Dares. Ein Beitrag zur Geschichte der Troja-Sage in ihrem Uebergange aus der antiken in die romant. Form. gr. in-8, IV—119 p. *Halle, Lippert'sche Buchh.*

LANGE, H., Karte von Griechenland zu Conr. Bursian's Geographie von Griechenland. Lith. u. col. *Leipzig, Teubner*. Imp.-Fol. 12 Ngr.

LANDGE, Ludw., Die Epheten u. der Areopag vor Solon. (Aus « Abhandlungen d. k. Sächs. Ges. d. Wiss. ») Gr. in-4, 73 p. *Leipzig, Hirzel.*

LLOYD, W., Watkins, The History of Sicily to the Athenian War : with Elucidations of the Sicilian Odes of Pindar. With a Map. *Murray*. 406 p. in 8. 14 sh.

MAHMOUD-BEY, Mémoire sur l'antique Alexandrie, ses faubourgs et environs découverts, par les fouilles, sondages, nivellements et autres recherches, faits d'après les ordres de Son Altesse Ismaïl-Pacha, vice-roi d'Égypte. 136 S. *Ikke i Boghandelen.*

MELLO, T., Dictionnaire littéraire et historique de la Grèce, de Rome et du moyen âge, enrichi de tableaux synoptiques embrassant l'histoire de tous les siècles avant et après Jésus-Christ. *Paris, Delagrave.* IV, 596 p. in-8. 10 fr.

MOSTRAS, C., Dictionnaire géographique de l'empire ottoman. *Saint-Pétersbourg. Leipzig, Voss,* 1873. 1 Th. 3 Ngr.

OSTERWALD, K. W., griechische Sagen als Vorschule zum Studium der Tragiker für die Jugend bearb. 3. Abth. : Aischyloserzählungen. 1. Bdchn. : Die Oresteia. (Agamemnon. Das Todenopfer. Die Eumeniden.) *Halle, Buchh. d. Waisenh.* 103 S. in-8. n. 12 Ngr.

PETERSDORF, Rud., Beiträge zur Geschichte Alexanders d. Gr. *Berlin, Weber.* 32 S. in-4. d. 10 Ngr.

PETER, Carl, Zeittafeln der griechischen Geschichte zum Handgebrauch und als Grundlage des Vortrags in höheren Gymnasialklassen mit fortlaufenden Belegen und Auszügen aus den Quellen. 4. verb. Aufl. *Halle, Buchh. d. Waisenh.* 146 S. gr. in-4. n. 1 1/2 Th.

PETIT DE JULLEVILLE, L., Considérations sur la chute de l'indépendance politique en Grèce. Leçon d'ouverture du cours d'histoire. *Nancy, impr. Crépin-Leblond,* 20 p. in-8.

PIGEONNEAU, H., Les Grandes Époques de l'histoire ancienne, grecque, romaine, et de l'histoire du moyen âge jusqu'en 1453. 4e éd., corrigée. *Paris, Belin,* 344 p. in-12. 2 fr.

RENIERI, Marc, Περὶ Βλωσσίου καὶ Διοφάνους ἔρευναι, κ. τ. λ. *Leipzig,* 1873, in-8.

ROBIOU, Félix, Itinéraire des Dix-Mille. Étude topographique, avec 3 cartes (Bibliothèque des hautes études, sciences philolog. et histor., fasc. 14). *Paris, Franck,* 1873, in-8, 68 pages.

ROEMHELD, Beiträge zur Geschichte und Kritik der Alexandersage. Auszug aus der syrischen Uebersetzung des Pseudokallisthenes mit Beziehung auf den Text der griechischen Codices, sowie der lateinischen und armenischen Versionen. Thl. I. *Hersfeld.* 52 S. mit 2 Tab. in-8. u. 4. in-8. (Progr.)

SAUPPE, Herm., Commentatio de amphictionia delphica et hieromnemone attico. *Gottingæ.* 16 S. in-4. (Ind. lectt.)

SCHÆFFER, Arn., Abriss der Quellenkunde der griechischen Geschichte auf Polybios. 2. Aufl. *Leipzig, Teubner.* 111 S. gr. in-8. n. 20 Ngr.

SCHÆFFER, H. W., Die astronomische Geographie der Griechen bis auf Eratosthenes. *Berlin, Calvary und Co.,* 1873. 16 Th.

SCHAMBACH, Otfr., Repetitorium der griechischen Geschichte. Zum Gebrauche in I. und II. der Gymnasien. *Mülhausen, Heinrichshofen.* 18 S. in-4. n. 4 Ngr.

SCHMIDT, De expeditionibus a Demetrio Poliorceta in Græciam susceptis. *Pyritz.* 15 S. in-4. (Progr.)

— Max, Das Leben Conon's. Historische Abhandlung. *Leipzig, G. Koerner in Comm.* 60 S. gr. in-8. (Diss. Lips.) baar 1/2 Th.

SIRET, C., Epitome historiæ græcæ, notis selectis illustravit A. Mottet. Ouvrage approuvé et prescrit pour les écoles publiques par décision du ministre de l'instruction publique. *Paris*, *Delalain*. VIII, 207 p. in-18. 1 fr.

— Traduction française, avec le texte en regard, par L. Frémont. *Ibid.*, 227 p. in-18. 1 fr. 75 c.

STACKE, Ludw., Erzählungen aus der alten Geschichte. 1. u. 2. Bd. *Oldenburg*, *Stalling*, in-8. à 1/2 Th.

Inhalt : 1. Erzählungen aus der griechischen Geschichte in biogr. Form. Mit 1 Karte Holzschn. in 4. 10. Aufl. VIII, 244 S. — 2. Erzählungen aus der römischen Geschichte in biogr. Form. Mit 2 Karten Holzschn. in 4 9. Aufl. VIII, 208 S.

STARK, H. B. Nach dem Griechischen Orient. Reise-Studien Nebst e. Situations-Karte u. photolith. Taf. In-8, XII—408 p. *Heidelberg*, *C. Winter*.

STEIN, res Syracusanæ inde a morte Hieronis usque ad urbis expugnationem narrantur atque illustrantur. Part. II. *Cœln und Neuss*, *Schwann*. 10 S. in-4. (Progr.) n. 3 Ngr.

STOLL, H. W., Geschichte der Griechen und Römer in Biographien. Für Schulen und die reifere Jugend bearb. 2 Bde. m. je 1 stahlst. 2. Aufl. *Leipsig*, *Teubner*, br. in-8. 3 Th. 9 Ngr.

Inhalt : 1. Die Helden Griechenlands in Krieg und Frieden. Geschichte der Griechen in biographischer Form. VIII, 539 S. 1 1/2 th. — 2.

THIERRY, Amédée, Saint Jean Chrysostome et l'impératrice Eudoxie. La Société chrétienne en Orient. *Paris*, *Didier*. IV, 504 p. in-8. 8 fr.

TOUGARD, l'abbé A., De l'histoire profane dans les actes grecs des Bollandistes. Extraits grecs, traduction française, notes, avec les fragments laissés inédits par les Bollandistes. In-8, XVI—280 p. *Paris*, *Palmé*. (Thèse pour le doctorat ès lettres.)

= *Voir aussi* la thèse latine de M. l'abbé Tougard, section V de ce catalogue.

V. PHILOLOGIE ET LINGUISTIQUE.

AHRENS, H. L., Ῥᾶ. Beitrag zur griechischen Etymologie und Lexikographie. *Hannover*. 19 S. in-4. (Progr.)

AKENS, Joh., Ueber die Adjectiva auf αιος, ειος, ηῖος, ωῖος. *Emmerich*. 18 S. in-4. (Progr.)

ALEXANDRE, C., Dictionnaire grec-français composé sur un nouveau plan, où sont réunis et coordonnés les travaux d'Henri Estienne, de Schneider, de Passow et des meilleurs lexicographes et grammairiens anciens et modernes; augmenté de l'explication d'un grand

nombre de formes difficiles et suivi de plusieurs tables nécessaires pour l'intelligence des auteurs. 14[e] édition, avec un vocabulaire des noms historiques, mythologiques et géographiques, par A. Pillon. *Paris, Hachette*. XVI, 1810 p. à 3 col. in-8. 15 fr.

ALEXANDRE, PLANCHE et **DEFAUCONPRET**, Dictionnaire français-grec, composé sur le plan des meilleurs dictionnaires français-latins, et enrichi d'une table des noms irréguliers ou difficiles et d'un vocabulaire des noms propres. *Paris, Hachette*. LIV, 1014 p. in-8 à 2 col.

ALY, Godofr. Frdr., de Nominibus ιο suffixi ope formatis. Dissertatio inauguralis.*Berlin. Leipzig, Lorentz*. 43 S. gr. in-8. (Diss. Lips.) n. 1/3 Th.

ANGERMANN, C. Th., die Erscheinungen der Dissimilation im Griechischen. In-4. *Leipzig, Hirzel*. n. 1/2 Th.

ASSELIN, V., Choix de dissertations françaises et latines, de vers latins et de thèmes grecs, à l'usage des candidats à la licence ès lettres. Sujets et développements. *Paris, Hachette*. VII, 326 p. in-8. 5 fr.

BAILLY, Anatole, Grammaire grecque élémentaire, rédigée d'après les plus récents travaux de philologie grecque et suivant les principes de la méthode comparative. Grammaire complète. *Paris, Durand et Pedone-Lauriel*. XVI, 409 p. in-8. 4 fr.

— Grammaire grecque élémentaire, rédigée d'après les plus récents travaux de philologie grecque et suivant les principes de la méthode comparative. Grammaire abrégée à l'usage des commençants. *Ibid*. IV, 220 p. in-8.

BAPHIADIS, Caractère et esprit de la langue grecque moderne. (Écrit en grec.) In-8.

BENSELER, Gust. Ed., Griechisch-deustches und deutsch-griechisches Schul-Wörterbuch. I. Griechisch-deutsches Schul-Wörterbuch zu Homer, Herodot, Æschylos, etc., soweit sie in Schulen gelesen werden. 4. verb. Aufl. besorgt von *J. Rieckher. Leipzig, Teubner*. XI, 852 S. Lex.-8. 2 Th.

BOECKEL, Dagoberto, Temi greci in correlazione alla grammatica di Giorgio Curtius con dizionari in ordine etimologico. Edizione italiana curata di Gius. Müller. *Torino, E. Loescher*. 208 p, in-16. L. 2,00.

BOPP, François, Grammaire comparée des langues indo-européennes, comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand. Traduite sur la deuxième édition et précédée d'introductions par Michel Bréal. T. IV. *Paris, Hachette*. XXXII, 431 p. in-8. — T. V. Registre détaillé, rédigé par Francis Meunier. 229 p.

BRUNET DE PRESLE, L'École des langues orientales vivantes. — La Chaire de grec moderne. — Discours lu le 5 février 1874, pour l'ouverture des conférences de littérature grecque moderne. (*Revue politique et littéraire*, n° du 21 février 1874.)

BRUNETTI, Federico, Dizionario italiano-greco, compilato per le scuole del Regno, *Venezia, Visentini*. XVI, 5[illegible] p. in-16. L. 6,00.

BUTTMANN, Alexander. A Grammar of the New Testament Greek. Authorized translation by J. Henry Thayer. With numerous corrections and additions by the author. *Andover*. 494 p. in-8. 18 sh.

CHALKIOPULOS, Nicolaus. De Sonorum affectionibus quæ percipiuntur in dialecto Neolocrica. *Lipsiæ*, in-8. (Diss.)

Aus Curtius Studien z. griech. u. lat. Grammat. Bd. 5. S. 341—375.

CHASSANG, A., Abrégé de la grammaire grecque, d'après les principes de la grammaire comparée. *Paris, Garnier*, 194 p. in-8.

— Nouvelle Grammaire grecque d'après les principes de la grammaire comparée. *Ibid*. XVI, 342 p. in-8.

— Traduction des Exercices grecs élémentaires et gradués. *Paris, Garnier*, 36 p. in-18.

COBET, C. G., Variæ lectiones quibus continentur observationes criticæ in scriptores græcos. Editio secunda auctior. *Lugduni-Batavorum, E. J. Brill*. XXXV en 681 bl. in-8 L. 7.

Voor de bezitters van den eersten druk is afzonderlijk verkrijgbaar: het voorwerk XXXV bl. en de vermeerderingen bl. 401—681. à 4 f. 50 c.

CULMANN, F. W. das Geheimniss des Spiritus asper mehrseitig beleuchtet. 2. verm. Aufl. *Leipzig, Fr. Fleischer*. 194 S. gr. in-8. n. 2/3 Th.

CURTIUS, Geo., Grundzüge der griechischen Etymologie. 4. durch Vergleichungen aus den keltischen Sprachen v. *Ernst Windisch* erweit. Aufl. *Leipzig, Teubner*. XV, 835 S. Lex.-8. n. 6 2/3 Th.

— das Verbum der griechischen Sprache seinem Bau nach dargestellt. 1. Bd. *Leipzig, Hirzel*. X, 392 gr. in-8. n. 2 Th. 12 Ngr.

— The Accidence of the Greek Language, from the smaller Greek Grammar. *Murray*. 126 p. in-8. 2 sh, 6 d.

— Griechische Schulgrammatik. 10., unter Mitwirkung von *Bernh. Gerth* erweit. u. verb. Aufl. *Prag, Tempsky*. VIII, 392 S. gr. in-8. n. 28 Ngr.

DECHARME, P., Extraits d'un lexique manuscrit latin-grec ancien et grec moderne. *Paris, impr. Chamerot*. 13 p. in-8. (Extrait de l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques, année 1873.)

DUBNER, Frédéric, Lexique français-grec, à l'usage des classes élémentaires, rédigé sur le plan du Lexique français-latin extrait du grand Dictionnaire de M. L. Quicherat. *Paris, Hachette*. XVI, 526 p. in-8. 6 fr.

EGGER, Em., Notions élémentaires de grammaire comparée pour servir à l'étude des trois langues classiques. 7e éd. revue, corrigée, augmentée. *Paris, Pedone-Lauriel*, 1874, in-12.

ERMAN, Guil., De titulorum Jonicorum dialecto. *Lipsiæ*, 1872, in-8.

Aus Curtius Studien z. griech. und latein. Gramm. Bd. 5. S. 251—310. (Diss.)

ERNST, Julius, De usu aoristi et præsentis conjunctivi in enunciatis relativis condicionalibus et temporalibus. *Marburgi Cattorum*. 60 S. in-8. (Diss.)

ESCHWEILER, Alex., De ἄλφα præfixo, præcipue intensivo. *Aachen.* 18 S. in-4. (Progr.).

FEUILLET, L., Exercices sur la Grammaire grecque complète. Partie du maître. 2e édition, corrigée. *Paris, Belin.* VIII, 367 p. in-12.

FRANKE'S, Carl, griechische Formenlehre. Bearb. von *Alb. v. Bamberg.* 7. Aufl. *Berlin, Springer's Verl.* X, 128 S. gr. in-8. n. 1/2 Th.

FRICK, Otto, Tabelle über die griechische Moduslehre. *Potsdam.* S. 15—21 d. Progr. in-4.

FRITSCH, Adolf., de Vocalium græcarum hyphæresi. *Lipsiæ.* 54 S. in-8. (Diss.).

GARNERI, G. B., Saggio di voci italo-greche, ossia facile metodo per imparare la lingua greca proposto alle scuole ginnasiali. *Torino, Milano, Firenze e Roma, Paravia.* 176 p. in-18.

GREENWOOD, J. G., The Elements of Greek Grammar. 4th ed. *Macmillan.* 158 p. in-8. 5 sh. 6 d.

HAMILTON, Gavin, The Simple Solution of the Greek and Latin Subjunctive. *Edinburgh, Oliver and Boyd; Simpkin.* 130 p. in-8. 4 sh. 6 d.

HART, Jul. v. der, Leitfaden der griechischen Grammatik. Nach der latein. Grammatik bearb. Mit eine artist. Schriftvorlage. *Freiburg i/B., Herder.* IV, 175 S. in-8. n. 1/2 Th.

HEHN, Vict., Kurturpflanzen und Hausthiere in ihrem Uebergang aus Asien nach Griechenland und Italien sowie in das übrige Europa. Historisch-linguist. Skizzen. 2. umgearb. Aufl. 1. 2. Lfg. *Berlin*, 1874, *Borntraeger.* S. 1—128. Lex.-8. à n. 1/3 Th.

HEIMSOETH, Frider., de Voce ὑποκριτής commentariolus. *Bonnæ.* XIV S. in-4. (Ind. lectt.)

HELBIG, Hugo, de Dialecto Cretica quæstiones grammaticæ. *Plauen, Hohmann.* 52 S. in-4. n. 1/2 Th.

HOUT (VAN), de Vi atque usu pronominis αὐτός adiecti ad reflexiva. *Bonn.* 24 S. in-4. (Progr.)

INAMA, Vigilio, Crestomazia greca pei licei tratta da Senofonte e da Omero, con note e vocabolario. Parte I. Estratti da Senofonte. *Milano e Padova*, 1873, *Valentiner e Mues.* 292 p. in-8.

CRESTOMAZIA greca pei licei tratta da Senofonte e da Omero, con note e vocabolario per cura di Vigilio Inama. Parte II, Estratti da Omero. *Milano e Padova, Valentiner e Mues.* 128 p. in-8. L. 1.50.

IUANA, Vigilio, Prospetti della coniugazione regolare dei verbi greci, per uso delle Scuole ginnasiali. *Milano e Padova, Valentiner e Mues.* 48 p. in-8.

KLEEMANN, G. M., De universa creticæ dialecti indole adiecta glossarum creticarum collectione. *Halæ.* 44 S. in-8. (Diss.)

KLEIN, Jos., die wichtigsten Regeln der griechischen Syntax. 2. umgearb. Aufl. *Bonn, Cohen et Sohn.* 116 S. gr. in-8. n. 12 Ngr.

KNÖS, O. V., De digammo Homerico quæstiones. I. (Upsala universitets årsskrift 1872. Philosophi, språkvetenskap och historiska vetenskaper. V.) *Upsala, Akad. bokh.* 48 S. in-8. 75 öre.

KOCKS, W., Tabelle für die griechischen verba anomala des attischen Dialekts. 2. Aufl. *Kœln*, 1872, *W. Greven*. IV, 12 S. gr. in-8. n. 3 Ngr.

KÖHLER, griechisches Schreibheft. I. *Berlin*, *Kœnigsmann*. 24 S. qu. in-4. n. 3 Ngr.

KÖPKE, Ernst, die homerische Formenlehre, für Gymnasien. 3. verm. u. verb. Aufl. *Berlin*, *F. Duncker*. XII, 107 S. in-8. n. 1/3 Th.

KOHLMANN, Rud. de Verbi græci temporibus. *Halle*, *Lippert'sche Buchh.* 42 S. gr. in-8. (Diss.) n. 12 Ngr.

KRÜGER, K. W., griechische Sprachlehre für Schulen. 1. Thl. 2. Hft. 5. durchgängig verb. Aufl. m. Nachweisung der gewählten Beispiele. *Berlin*, *Krüger*. 366 S. gr. in-8. n. 1 Th.

KÜBLER, C., griechisches Vocabularium. 6. Aufl. Nebst e. Anh. : Die hauptsächlichsten Regeln der Homerischen Formenlehre für Anfänger. *Berlin*, 1873, *Wiegandt et Grieben*. 36 S gr. in-8. n. 16 Th.

KÜHNER, Raphael, Elementargrammatik der griechischen Sprache nebst eingereihten griechischen und deutschen Uebersetzungsaufgaben und den dazu gehörenden Wörterbüchern, sowie einem Anhang von den homerischen Verse und Dialekte. 27. Aufl. *Hannover*, *Hahn*. XVI, 343 S. gr. in-8. 27 1/2 Ngr.

— Uebungsbuch, enthaltend deustche und griechische Uebungsstücke zur Erlernung der Formenlehre und der Syntax, als Anhang zu des Verf. kurzgefasster griechischer Schulgrammatik. 2. verb. u. verm. Aufl. *Hannover*, *Hann*. II, 156 S. in-8. 1/2 Th.

LAROUSSE, P., Jardin des racines grecques, à l'usage des écoles professionnelles, des écoles normales, des pensionnats de demoiselles et des écoles primaires des deux sexes. Étude raisonnée de plus de 4,000 mots que les sciences, les arts, l'industrie ont empruntés à la langue grecque; suivie de nombreux exercices intellectuels et lexicologiques. Huitième édition. Livre de l'élève. *Paris*, *A. Boyer*. 252 p. in-18.

— Livre du maître. *Ibid*. XII, 363 p. in-12. 2 fr.

LECLAIR, L., et L. **FEUILLET**, Grammaire de la langue grecque ramenée aux principes les plus simples. Grammaire complète. 10e édition, revue et corrigée. *Paris*, *Belin*. VIII, 336 p. in-8.

— — Exercices sur la grammaire complète, par L. Feuillet. 4e éd., revue et corrigée. *Paris*, *Belin*. VII, 224 p. in-12.

LENORMANT, François, Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde. T. I, 2e livraison. *Paris*, *Maisonneuve*. 193—348 p. et 12 pl. in-8.

L'ouvrage complet formera 5 vol. de 25 feuilles d'impression et de 24 pl. chacun. Il paraîtra par demi-volume.

LINDNER, F. G., griechische Syntax. In den Hauptregeln übersichtlich zusammengestellt 3. verb. Aufl. *Breslau*, *Gosohorsky*. IV, 48 S. gr. in-8.

LÖFSTEDT, E., Grekisk grammatik. 2. ofversedda uppl. *Sthlm*, *I. Haeggstrœm*. 243 S. in-8. 4 rd.

MAASS, Carol., Vocales in stirpium terminationibus positæ nominum Italicorum, Græcorum, imprimis vero Germanicorum post quas potissimum consonas in singularis nominativo perierint quæritur. *Rostochii.* 56 S. in-8. (Diss. Lips.)

MADVIG, J. N., Syntax of the Greek Language. Translated from the German by Rev. H. Browne. Edited by Rev. T. K. Arnold. 2nd ed. *Rivingston.* 264 p. in-8. 8 sh. 6 d.

MANGOLD, Bernh., de Diectasi Homerica imprimis verborum in αω. *Lipsiæ.* In-8. (Diss.)

(Aus Curtius Studien z. griech. u. lat. Gramm. Bd. 6. S. 141—213.)

MATHER, Richard H., Selections from Herodotus and Thucydides. With Notes and References to the Grammars of Crosby, Goodwin, and Hadley. *Allyn.* 152 p. in-16. 1 sh.

MAUNOURY, A. F., Grammaire de la langue grecque. 17[e] édition, revue, corrigée et augmentée. *Paris, Delagrave; Poussielgue.* VIII, 150 p. in-8.

— Petite Anthologie, ou recueil de fables, descriptions, épigrammes, pensées, contenant les racines de la langue grecque. 19[e] édition, revue et corrigée. *Paris, Poussielgue; Delagrave.* VIII, 112 p. in-12.

— Chrestomathie, ou recueil de morceaux gradués tirés des auteurs grecs, à l'usage des commençants, avec dictionnaire. 6[e] édition, revue, corrigée et augmentée. *Ibid.* 112 p. in-12.

ΜΑΥΡΟΦΡΥΔΗΣ, Δημήτριος, Δοκίμιον ἱστορίας τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης, βραβευθὲν ὑπὸ τῆς ἐπιτροπῆς τοῦ πανεπιστημίου, ἐκδοθὲν δὲ μετὰ τὴν ἀποβίωσιν τοῦ συγγραφέως δαπάνῃ καὶ ἐπιστασίᾳ τῆς ἐφορίας τῆς εὐαγγελικῆς σχολῆς πρὸς ὄφελος ταύτης. Ἐν Σμύρνῃ, 1871. (*Athen, Wilberg.*) 693 S. gr. in-6. 6 Th.

MEISTER, Ricard., De dialecto Heracliensium Italicorum. *Lipsiæ,* 1871. 61 S. in-8. (Diss.)

MEUNIER, Francis, Études de grammaire comparée. Les composés syntactiques en grec, en latin, en français et subsidiairement en zend et en indien. *Paris, Durand et Pedone-Lauriel.* 204 p. in-8. (Extr. de l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques, année 1872.)

MEYER, Gust., Die mit nasalen gebildeten præsensstämme der Griechischen mit vergleichender berücksichtigung den andern indogermanischen Sprachen. *Jena, Mauke's Verl.* VIII, 120 S. gr. in-8. n. 1 1/3 Th.

MÜLLER, H. D., u. J. **LATTMANN**, griechisches Uebungsbuch. 1. Stufe. 2. verb. Aufl. *Gœttingen, Vandenhoeck und Ruprecht.* VIII. 64 S. gr. in-8. n. 8 Ngr.; geb. n. n. 1/3 Th,

D'OOGE, Martin Luther, On the use of the suffixes τερ, τορ, τηρ, τα in Homer. *Leipzig.* 48 S. in-8. (Diss.)

PAPE, W., Handwörterbuch der griechischen Sprache. In 4 Bdn. 4. Bd. Deutsch-griechisches Wörterbuch. 3. Aufl. bearb. v. *M. Sengebusch. Braunschweig, Vieweg und Sohn.* XVI, 1048 S. gr. in-8. n. 3 Th.

PETERSEN, P., graesk Anthologi til Skolebrug. *Reitzel.* 104 S. in-8. 72 sk.

PRONUNCIATION, Greek and Latin, adopted in the University and Public Schools of Melbourne. *Melbourne.* 2 p. in-8. 4 d.

QUICHERAT, L. Premiers Exercices de traduction grecque, extraits des auteurs classiques, avec un lexique. 8e édition. *Paris, Hachette,* III, 172 p. in-18. 1 fr. 25 c.

QUOSSEK, J., Uebungsbuch der griechischen Sprachelemente. 1. Thl. Für Quarta. 3. verb. Aufl. *Paderborn, Schœningh.* 151 S. gr. in-8. 12 Ngr.

RAMAGE, Craufurd Tait, Beautiful Thoughts from Greek Authors. 2nd ed. *Liverpool, Howell; Simpkin.* 500 p. in-12. 7 sh.

RANGABÉ, A. R., Grammaire abrégée du grec actuel, précédée d'une préface sur la prononciation et suivie d'un choix de morceaux de lecture. 2e édition.[1] *Paris, Durand et Pedone-Lauriel.* 243 p. in-8.

ROST, Valent. Chrn. Frdr., deutsch-griechisches Wörterbuch. Neu bearb. v. *Frdr. Berger.* 10. vielfach verb. Aufl. 1. Abth. (erstes Drittel.) *Gœttingen*, 1874, *Vandenhoeck und Ruprecht.* 352 S. Lex.-8. n. 28 Ngr.

ROUZÉ, C., Le Jeune Helléniste. Méthode pratique destinée à simplifier l'etude élémentaire de la langue grecque, contenant les Fables d'Ésope annotées, accompagnées d'un lexique spécial et suivies de thèmes d'imitation sur les vingt-quatre premières fables. Edition nouvelle formant le cours complet de la sixième. *Paris, Belin.* 224 p. in-12. 1 fr. 80 c.

RUDIMENTS of the Greek Language. With Lessons in Reading and Composition. *Collins.* 184 p. in-12. 2 sh.

— of the Greek Language, for the Use of Edinburgh Academy. 15th ed., with the Syntax entirely re-written, etc. *Edinburgh, Oliver and Boyd; Simpkin.* 218 p. in-12. 3 sh. 6 d.

SAUPPE, Jul., Hauptregeln der griechischen Syntax für mittlere Gymnasialclassen. 2. nach d. Verf. Tode bearb. Aufl. v. *Eug. Frohwein. Gera, Kanitz.* VIII, 39 S, gr. in-8. 1/4 Th.

SCHAUBACH, A., griechisches Vokabularium für den Elementarunterricht. *Leipzig, Teubner.* IV, 31 S. gr. in-8, cart. 4 1/2 Ngr.

SCHMIDT, Leop., Observationes de analogia et anomalia in syntaxi græca. *Marburgi,* 1871. IX S. in-4. (Ind. lect.)

SCHOU BRUUN, Graesk Formlaere. H. Aschehoug et C. Indb. 48 sk.

SCHREIBVORSCHRIFTEN, griechische. *Breslau, Morgenstern.* 24 S. qu. 4. n. 3 Ngr.

— 3. verb. Aufl. *Halle, Buchh. d. Waisenh.* 24 S. qu. 4. n. 2 1/2 Ngr.

SENGLER, le R. P., Grammaire grecque. *Paris, Albanel.* VI, 134 p. in-12.

SEYFFERT, Mor., Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in das Griechische im Anschluss an Xenophons Anabasis für die mittleren und oberen Gymnasialklassen bearb. 4. durchgesch. Aufl. *Berlin, Springer's Verl.* VIII, 276 gr. in-8. n. 24 Ngr.

— Hauptregeln der griechischen Syntax. Als Anhang der griechi-

schen Formenlehre von Carl Frenke. 7. verb. Aufl. *Berlin*, 1873, *Springer's Verl.* 46 S. gr. in-8. n. 1/6 Th.

SERTUM, A Greek reading book for the fourth form at Eton. With notes. 4th thousand. *Simpkin.* 122 p. in-12. 2 sh. 6 d.

SIEGISMUND, Alcuin. Justus, Quæstionum de metathesi Græca part. I. *Lipsiæ.* 48 S. in-8. (Diss. — Reliqua dissertationis pars prodibit in Curtii « Studiorum grammaticorum » vol. V.)

SOMMER, E., Abrégé de grammaire grecque. 6e édition. *Paris, Hachette.* 240 p. in-12. 1 fr. 50 c.

STEWART, Thomas A., A new first Greek course. Comprising grammar, syntax, and exercises. With vocabularies containing all the words in the text. *Edinburgh, Oliver and Boyd; Simpkin.* 156 p. in-12. 2 sh. 6 d.

STIER, griechisches Lesebuch für das 2. Unterrichtsjahr. Mit Zeitwörtertabellen und Wörterverzeichnissen sowie einem Anhang deutscher Uebungsstücke. *Wittenberg, Kœlling.* VIII, 215 S. gr. in-8. n. 2/3 Th.

STORR, Francis, Tables of irregular Greek verbs. *Rivingston*, in-8. 1 sh.

SUHLE, Berth., eine neue Erklärung der sogenannten epischen Zerdehnung. *Leipzig, Hahn.* 8 S. in-8. 1 1/2 Ngr.

— griechische Verba anomala in alphabetischer Reihenfolge tabellarisch dargestellt. Suppl. zum Handwörterbuch der griechischen Sprache v. B. Suhle und M. Schneidewin und zur griechischen Schulgrammatik v. B. Suhle. *Ebd.* 31 S. Lex. in-8. 9 Ngr.

SZUMAN, etymologische Tafeln nach Curtius und Miklosich. — Tabellarische Uebersicht der regelmässigen Tempusbildung im Griechischen. *Marburg.* 22 S. in-8 u. 2 S. qu. fol. (Progr.)

TALBERT, F., De Lingua græca vulgari quatenus quoad declinationes cum rustica romana conveniat. Hanc thesim proponebat facultati litterarum Parisiensi. *Paris, Delalain.* 52 p. in-8.

TALBOT, E., Nouveau Dictionnaire grec-français, précédé d'une liste des formes difficiles des verbes et suivi d'un vocabulaire des noms propres, rédigé sur un plan très-méthodique d'après les travaux lexicographiques les plus récents. 3e édit., revue et corrigée. *Paris, Delalain.* XX, 1,079 p. in-8. 7 fr.

— Nouveau Dictionnaire français-grec, suivi d'un vocabulaire des noms propres. Ouvrage rédigé sur un plan méthodique d'après les travaux lexicographiques les plus récents. 5e édition. *Paris, Delalain.* XII, 572 p. à 2 col. in-8. 7 fr.

TAYLOR, Samuel H., An Elementary Grammar of the Greek Language, with Exercises and Vocabularies. Basen on the Twenty-Fifth Edition of Kühner's Grammar. *New-York.* XIV, 594 p. in-8. 6 sh. 6 d.

THÉRY, A., Projet d'une réforme dans l'enseignement des langues anciennes. *Paris, Durand et Pedone-Lauriel.* 28 p. in-8.

TOUGARD (l'abbé A.), Quid ad profanos mores dignoscendos augendaque lexica conferant Acta sanctorum græca Bollandiana, indagavit, digessit, exposuit. In-8, xx-210 p. *Paris, Palmé.*

VOLKMANN, R., Observationes miscellæ. XXXV-LX. *Jauer*. 22 S. in-4, (Progr.)

WESENER, P., griechisches Elementarbuch zunächst nach den Grammatiken von Curtius und Koch bearbeitet. 1. Thl. Das Nomen und das regelmässige Verbum auf ω nebst einem systematisch geordneten Vocabularium. 2. verb. Aufl. *Leipzig, Teubner*. IV, 96 S. gr. in-8. 1/2 Th.

— griechisches, etc. 2 Thl. Verba auf μι und unregelmäss. Verba nebst e. etymologisch geordneten Vocabularium. 2. verb. u. verm. Aufl. *Leipzig, Teubner*. 158 S. gr. in-8. 12 Ngr.

WESTPHAL, Rud., methodische Grammatik der griechischen Sprache. 2. Thl. Semasiologie und Syntax der griechischen Sprache. 1. Abth. Allgemeine Bedeutungslehre der griechischen Formen nebst der Nominal-Composition. *Jena, Mauke's Verl*. XVI, 160 S. gr. in-8. n. 1 Th. (I-II, I, 1. : n. 5 2/3 Th.)

— Dasselbe. 2. Lfg. *Ebd*. XLIII u. S. 161-280, gr. in-8. n. 1 Th. (I-II, I, 1. 2. : n. 6 2/3 Th.)

ZACHER, Konrad., De Prioris nominum compositorum græcorum partis formatione. Part. I. *Halis Saxon*. 29 S. in-8. (Diss.)

— *Halle, Lippert'sche Buchh*. 60 S. gr. in-8. n. 12 Ngr.

V *bis*. MUSIQUE ET MÉTRIQUE.

BARLEN, C., De Vocalis *A* pro *H* in tragicorum græcorum versibus trimetris usu. *Bonnæ*, 1872. 47 S. in-8. (Diss.)

BRILL, Bernh., über dipodische oder tripodische Messung und über die Cæsur des jambischen Trimeters. Mit besonderer Rücksicht auf die Ansichten von H. Schmidt und K. Lehrs. *Kœnigsberg, acad. Buchh*. 44 S. gr. in-8. n. 12 Ngr.

HARTELL, Wilh., Homerische Studien. Beiträge zur Homer. Prosodie u. Metrik. 2e édition. Gr. in-8, IV—130 p. *Berlin, Vahlen*.

HAUPTMANN, M., die Natur der Harmonik u. der Metrik, zur Theorie der Musik. 2e édit. Gr. in-8, VIII—375 p. *Leipzig*, 1873. *Breitkopf et Härtel*.

HEIMSOETH, Frider., Commentatio de versuum in tragœdiis Græcorum structura. *Bonnæ*. 14 S. in-4. (Progr.)

HULDGREN, F. C., Observationes metricæ in poetas elegiacos græcos et latinos. *Leipzig*. 34 S. in-4. (Progr.)

KIRCHHOFF, Chr., die orchestische Eurythmie der Griechen. 1 Thl. u. 2. Thl. 1. Hft. *Altona, Schlüter*. Gr. in-4. n. 2/3 Th.

Inhalt : I. Grundzüge der Theorie 18 S. m. 2 Steintaf. in qu. Fol. — II. Analyse der Praxis. 1. Hft. Die orchest. Diagramme zu Euripides Hippolyt. 19 S.

LANG, Carl, kurzer Ueberblick über die altgriechische Harmonik nebst 2 Beilangen (a. « die antike Notenschrift », b. « die antiken Musikreste ».) *Heidelberg, Weiss*. III, 69 S. gr. in-8. n. 16 Ngr.

LUBER, Alois, Musik und Gymnastik als Erziehungsmittel bei Platon und Aristoteles. Salzburg. 32 S. 8. (Progr.)

MEHLER, E., Homerische vormleer. 1e stuck. Metrick, prosodie, leer van de klanken. *Zwolle, W. E. J. Tjeenk Willink*. 8 en 124 bl. 8. 1 fr. 25 c.

RUMPEL, Johs., de Trimetri græci exitu. *Insterburg. Berlin, Calvary et Co.* 9 S. in-4. (Progr.) baar n. 1/3 Th.

VOGELMANN, Alb., über metrische und rhythmische Schlüsse. *Tübingen, Fues Sort*. 23 S. gr. in-8. n. 6 Ngr.

VI. LITTÉRATURE. — GÉNÉRALITÉS.

BERGK, Thdr., griechische Literaturgeschichte. 1. Bd. *Berlin, Weidmann*. VI, 1024 S. gr. in-8. n. 3 Th.

BRETIGNÈRE, L., Notions d'histoire littéraire, littérature grecque, littérature latine, littérature française. *Paris, Courcier*. 487 p. in-18. 3 fr. 50 c.

CATALOGUE général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements ; publié sous les auspices du ministre de l'instruction publique. T. IV. (Arras, Avranches, Boulogne.) *Paris, Impr. nationale*. XII, 812 p. in-4.

CHURMUZIADIS, A., Περὶ τῶν ἀναστεναρίων καὶ ἄλλων τινῶν παραδόξων ἐθίμων καὶ προλήψεων. *Constantinople*, 1873, in-8, 22 p.

CORAY. Lettres autographes inédites de Coray à Chardon de la Rochette, publiées par M. Brunet de Presle. In-8, 35 p. *Paris, imprimerie Chamerot*. (Extr. de l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques, année 1873.)

CROWFOOT, J. R., Observations on the Collation in Greek of Cureton's Syriac Fragments of the Gospels. *Williams and Norgate*. In-4. 5 sh.

DUGIT, Ernest, Projet d'une réforme dans les études classiques. Discours de réception prononcé, le 27 décembre 1872, à l'Académie delphinale, et Réponse de M. Maignien. *Grenoble, imprimerie Prudhomme*. 45 p. in-8.

EGGER, Ém., Académie des inscriptions et belles-lettres. Rapport fait au nom de la commission de l'Ecole française d'Athènes sur les travaux des membres de cette école pendant les années 1872-1873. *Paris, imprimerie F. Didot*. 23 p. in-4.

— Observations sur le genre de drame appelé satyrique. In-8, 23 p. *Paris, impr. Chamerot*. (Extrait de l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques, année 1873.)

FREUND, Wilh., drei Tafeln der griechischen, römischen und deutschen Literaturgeschichte. Für den Schul- und Selbstunterricht. I. Tafel der griechischen Literaturgeschichte. II. Tafel der römischen Literaturgeschichte. *Leipzig*, *Viollet*. Imp.-Fol. à n. 1/6 Th. — III. Tafel der deutschen Literaturgeschichte *Leipzig*, *Viollet*. Imp.-Fol. à n. 1/6 Th.

— Wie sturdirt man Philologie? Eine Hodegetik für die Jünger dieser Wissenschaft. *Zweite, unveränderte Auflage.* Preis 15 Sgr.

I. Name, Begriff und Umfang der Philologie. — II. Die einzelnen Disciplinen der Philologie. — III. Vertheilung der Arbeit des Philologie-Sturdirenden auf 6 Semester. — IV. Die Bibliothek des Philologie-Studirenden. — V. Die Meister der philolog. Wissenschaft in alter und neuer Zeit.

FRIEDMANN, Alfr., Aus Hellas. Gesänge. Gr. in-16, IV—73 p. *Wien*, *Rosner*.

GILDEMEISTER, Joann., Catalogi chirographorum in bibliotheca academ. Bonnensi servatorum fasc. X. sive Catalogi librorum manu scriptorum Orientalium fasc. IV. *Bonnæ*. S. 57—80. (Progr.)

GOGOS, Gr., Deux discours : 1° Pour l'anniversaire de l'indépendance hellénique (en grec) ; 2° Περὶ ἑλληνικῶν γυναικῶν. *Braïla*, 1872, in-8.

GROLÉE, A.-F., De l'Éloquence judiciaire en France dans ses rapports avec l'éloquence judiciaire à Athènes et à Rome. Discours prononcé à l'ouverture des conférences. In-8, 40 p. *Grenoble*, *impr. Maisonville*.

HERWERDEN, H. van, Studia critica in poetas scenicos Græcorum. Insunt duo fragmenta Aristophanis inedita. Edidit Academia regia disciplinarum Nederlandica. *Amstelodami, apud C. G. van der Post.* 8 en 100 bl. 4. f. 2, 10.

— Appendix ad studia critica in poetas scenicos Græcorum. *Trajecti ad Rhenum*, *Kemink et fil.* 40 bl. gr. 8. f, 0,60.

HUG, Arnold, de Græcorum proverbio : αὐτόματοι δ' ἀγαθοὶ ἀγαθῶν ἐπὶ δαῖτας ἴασιν. *Zürich*.

— Aufführung einer Griechischen Komödie in Zürich am 1. Januar 1531. Vortrag, gehalten an der Jahresversammlung des schweizerischen Gymnasiallehrervereins, den 4. Oktober 1783. *Zürich*, *S. Hœhr.*, 1874, 36 S. gr. in-8. 70 c.

HÜTTEMANN, Ferd., Die Poesie der Orestessage. Eine Studie zur Geschichte der Cultur u. Dramatik. *Braunsberg*. 31 S. in-4. (Progr.)

— 2. Thl. *Braunsberg*, *Martens in Comm.* 54 S. gr. in-4. n. 2/3 Th. (cplt. n. 1 Th.)

KOPP, W., griechische Literaturgeschichte für höhere Lehranstalten und für weitere Kreiss bearb. *Berlin*, *Springer's Verl.* VI, 203 S. in-8. n. 24 Ngr.

LOUAGE, A., A History of Greek and Roman classical literature. *New-York*, in-8. 6 sh. 6 d

MADVIGII, J. N., Adversaria critica ad scriptores græcos et latinos. Vol. II. *Hauniæ* (*Leipzig*, *T. O. Weigel*), 1873. 4 5/6 Th.

MILSANT, J., Les Études classiques et l'enseignement public. *Paris*, *Germer-Baillière*. VIII, 273 p. in 18. 3 fr. 50 c.

MORILLOT, André, De l'Éloquence judiciaire à Athènes. Discours prononcé à l'ouverture de la conférence des avocats, le 15 novembre 1873. *Paris, Cotillon.* 74 p. in-8.

MYRIANTHEUS, L., die Marschlieber des griechischen Drama. *München, Ackermann.* VII, 141 S. m. 1 Seintaf. in 4. gr. in-8. n. 28 Ngr.

NICOLAI. Rud., griechische Literaturgeschichte in neuer Bearbeitung. 1. Bd. Die antik-nationale Literatur. 1. Hälfte. Die poetische Literatur. *Magdeburg*, 1873, *Heinrichsofen.* 237 S. gr. in-8. 3/4 Th.

PATIN, Études sur les tragiques grecs. Euripide. 4e édition, revue et corrigée. 2 vol. *Paris, Hachette.* 839 p. in-18. 7 fr.

PESSONNEAUX, Émile, Les Grands Poëtes de la Grèce. Extraits et notices. *Paris, Charpentier.* VII, 307 p. in-18. 3 fr. 50 c.

PIERRON, Alexis, Histoire de la littérature grecque. 6e édit. *Paris, Hachette.* VIII, 604 p. in-18. 4 fr.

ΠΟΛΙΤΙΣ, Ν. Γ., Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων. Τομὸς 1. Ἀθηναΐς, 1872. *Berlin, Calvary et Co.* XLIII, 204 p. in-8. baar n. 1 1/6 Th.

QUEUX DE SAINT-HILAIRE, le marquis de, Un Essai de théâtre national dans la Grèce moderne. *Paris, impr. Chamerot.* 15 p. in-8. (Extrait de l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques, année 1872.)

— Des Traductions et des Imitations en grec moderne. *Paris, imprimerie Chamerot.* 32 p. in-8. (Extrait du même recueil, année 1873.)

REIMER, Joh. Ghold., über das Formelwesen im griechischen Epos und epische Reminiscenzen in der ältern griechischen Elegie. *Leipzig, Teubner.* 69 S. gr. in-4. n. 24 Ngr.

ῬΕΝΙΕΡΗ, Μάρκου, περὶ Βλοσσίου καὶ Διοφάνους. *Leipzig, Lorentz.* 204 S. gr. in-8. n. 1 1/4 Th.

RENIERI, Marco. Tiberio Gracco e di suoi amici Blossio e Diofane. Ricerche e congetture. In-8, VIII—48 p. *Venezia*, 1873, *tip. del giornale* il Tempo.

ROMIZI, Augusto, Comparazioni letterarie tra poeti greci, latini, italiani. *Mondovi, Issoglio.* 172 p. in-8.

SAUPPE, H., Symbolæ ad emendandos oratores atticos. 4. *Gœttingen, Dietrich's Verl.*, 1873. 8 gr.

SCHMIDT, J. H. Heinr., die Kunstformen der griechischen Poesie und ihre Bedeutung. 4. Bd. A. u. d. T. : Griechische Metrik. *Leipzig, F. C. W. Vogel.* XXII, 680 S. gr. in-8. n. 4 1/2 Th. (I—IV. : n. 17 Th.)

SCHÜRMANN, Heinr., de SS. Basilio et Gregorio Nazianzeno litterarum antiquarum studiosis. Pars II. *Kempen.* 18 S. in-4. (Progr.)

STUDIO di storia e di critica letteraria sull' eloquenza greca profana e sacra, ossia la vita e le opere degli oratori attici e dei padri della chiesa analizzate da un accademico romano. *Pisa, L. Ungher.* 186 p. in-8.

TALBOT, Eug., Cours de littérature : I. Notions de littérature ; II. Histoire de la littérature sacrée, grecque et romaine ; III. Histoire de la littérature française. *Paris, Librairie générale*, 1873. 3 vol. in-16.

TOMMASEO, Niccolò, Degli Studii elementari dei superiori delle università e de' collegi. Accenni. *Firenze, tip. cooperativa*. XII, 436 p. in-16. L. 3,50.

VITA, Memorie e detti dei sette savi della Grecia con i loro ritratti cavati da Diogene Laerzio, e da altri autori. *Codogno, tip. Cairo*. 16 p. in-24. L. 0,20.

WOLFF, Adolf, die Classiker aller Zeiten und Nationen, Geschichte ihres Lebens, Charakteristik ihrer Schriften und auserlesene Stücke aus ihren Meisterwerken. Nebst vollständiger Geschichte der einzelnen Literaturen. Im Verein mit mehreren Gelehrten begründet. 65. Lfg. 5. Bd. S. 761—816. *Berlin, Hempel*. Lex.-8. à n. 1/3 Th.

YEMENIZ, E., Poésie populaire de la Grèce moderne. Discours de réception à l'Académie des belles-lettres, sciences et arts de Lyon. *Lyon, impr. Regard*. 18 p. in-8.

VII. AUTEURS GRECS ANCIENS.

ALCMAN.

Benseler, Gust., Quæstionum Alcmanicarum pars I. *Eisenach*. 11 S. 4. (Progr.)

ANACRÉON.— Anacreonte, Alla Cicala. —Callimaco, L'invidia. Traduzione in versi di Giacomo Zanella. *Padova, typ. Prosperini*, 3 p. in-8.

ANDOCIDE. — Andocidis Oratio de pace cum Lacedæmoniis ineunda latine reddita et annotationibus instructa. Diss. acad. scr. Gust. Melch. Yden. *Upsaliæ*, 35 S. 8.

Droysen, Johs., de Demophanti Patroclidis Tisameni populiscitis quæ inserta sunt Andocidis orationi περὶ μυστηρίων. Dissertatio inauguralis. *Berlin, Calvary et Ce*. 47 S. gr. 8. baar 1/2 th.

ANTIPHON.

Hug, A., Commentatio de arte critica in Antiphonteis orationibus factitanda. *Turici*. 26 S. 4. (Presschr.)

APOLLODORE. — Apollodori Bibliotheca. Ex recognitione Rud. Hercheri Gr. in-8°, 148 p. *Berlin, Weidmann.*

Robert, Car., De Apollodori Bibliotheca. Berolini. 91 S. 8. (Diss.)

APOLLONIUS DE RHODES. — Gli Argonauti. Traduzione dal greco di Felice Bellotti. *Firenze, Le Monnier*, 280 p. in-18. 3 L.

APPIEN.

Keller, Lud., de Juba Appiani Cassiique Dionis autore. *Marburg. Braun*. 40 S. 8. n. 8 Ngr.

ARCHIMÈDE.

Henning, C., ein unächter Brief des Archimedes. Zum ersten Mal aus einer Londoner Handschrift herausgegeben. *Darmstadt, Brill.* 18 S. 4. 3 Ngr.

ARISTÉE.

Kurz, Em., Aristeæ epistula ad Philocratem. *Bernæ.* 25 S. 8. (Diss.)

ARISTON.

Schmidt, Leop., Commentatio εἴρωνος notione apud Aristonem et Theophrastum. *Marburgi.* XII S. 4. (Ind. lectt.)

ARISTOPHANE. — Aristophanes, by Rev. W. Luca Collins. (Ancient Classics.) *Blackwood and Son.* 172 p. in-12. 2 sh. 6 d.

— Œuvres complètes. Traduction nouvelle avec une introduction et des notes, par C. Poyard, 3e et 4e éditions. *Paris, Hachette,* XII-524 p. in-18. 3 fr. 50 c.

— De scena Acharnensium Aristophanis. *Berolini.* 8. S. 4. (Ind. lectt.) Bonsted, E., Quæstiones Aristophaneæ. *Jenæ.* 44 S. 8. (Diss.) Wecklein, N., Commentatio in Aristophanis Ranas. *München.* 33 S. 4. (Progr.)

— Œuvres, Traduction nouvelle, avec une introduction et des notes, par C. Poyard, 4e édition. *Paris, Hachette.* XII, 528 p. in-18. 3 fr. 50 c.

— The Peace. A revised text, with English notes and a preface by F. A. Paley. *Bell and Sons.* 160 p. in-12. 4 sh. 6 d.

— The Peace. Edited by W. C. Greenen. *Longmans.* 112 p. in-8. 3 sh. 6 d.

— Plutus, comédie. Édition classique, avec les variantes des éditions de Boissonade, etc., et des notes littéraires, etc., par Eug. Fallex. *Paris, Delagrave,* VIII, 136 p. in-12.

— Il *Pluto* di Aristofane greco ed italiano, da Castellani (Carlo). *Firenze,* 1872, in-12, 258 p.

— The Birds of Aristophanes, translated into English verse. With Introduction, Notes, and Appendices. In-8, 244 p. *London, Macmillan.*

Arnoldt, Dr. Richard, die Chorpartien bei Aristophanes scenisch erläutert. [VIII u. 196 S.] *Leipzig, Teubner,* gr. 8 geh. n. 1 Thlr. 10 Ngr.

Brentano, E., Aristophanes und Aristoteles, oder über ein angebliches Privilegium der alten attischen Komödie. *Berlin, Weidmann.* 56 S. gr. 4. n. 16 Ngr.

Croiset, A., De personis apud Aristophanem, ad doctoris gradum promovendus, disseruit. *Paris, Thorin.* 79 p. 8.

Lange O., Variæ lectiones in scholiis Aristophaneis latentes. *Gryphiswaldiæ,* 1872. 41 S. 8. (Diss.)

Leon, Frdr., quæstiones Aristophaneæ. *Bonn, Cohen und Sohn.* 44 S. gr. 8. (Diss.) n. 12 Ngr.

Muff, Chr., der Chor in der griechischen Komödie vor Aristophanes. *Halle,* 1871. 40 S. 4. (Progr.)

Müller-Strübing, Herm., Aristophanes und die historische Kritik. Polemische Studien zur Geschichte von Athen im 5. Jarhh. v. Chr. G. *Leipzig, Teubner.* XVI, 735 S. gr. 8. n. 5 1/2 Th.

Schinck, Æmil., de interjectionum epiphonematumque vi atque usu apud Aristophanem. *Halle, Lippert'sche Buchh.* 38 S. gr. 8. (Diss.) n. 12 Ngr.

ARISTOTE. Aristotelis Opera omnia. Index nominum et rerum absolutissimus. Volumen quintum, continens Indicem nominum et rerum. Gr. in-8 à 2 col., VIII-924 p. *Paris, Firmin Didot.*

— Nicomachean Ethics Books V. and X. Transl. with a revised Greek Text and Brief Explanatory Notes, by F. A. Paley. *Cambridge, Hall; Whittaker*, 120 p. in-12. 4 sh.

— Politicorum libri VIII. Cum vetusta translatione Guil. de Moerbeka recensuit Franc. Susemihl. Accedunt variæ lectiones Œconomicorum. *Leipzig, Teubner*, LXIX, 635 S. gr. in-8. n. 6 Th.

— Politik. 1., 2. u. 3. Buch. Mit erklärenden Zusätzen in's Deutsche übertragen von Jac. Bernays. *Berlin, Hertz*, IV, 216. S. gr. in-8. n. 1 Th. 6 Ngr.

— rhetorica et poetica ab Imman. Bekkero a. MDCCCLIX tertium editæ nunc iteratæ. *Berlin, G. Reimer*. 206 S. 18 Ngr.

— Poétique, avec des extraits de la Politique et des Problèmes. Texte grec avec commentaire en français, par E. Egger. 2e éd. revue et corrigée. *Paris, Hachette et Pedone-Lauriel*, 1874, in-12,.—Traduction française, par le même. 2e éd. revue et corrigée. *Paris*, 1874, in-12, *mêmes librairies*.

Altmüller, Carl, Der Zweck der schönen Kunst. — Eine Aristotelische Studie. *Cassel*. 40 S. 8. (Diss. Jenens.)

Averroes, Il commento medio alla poetica di Aristotile per la prima volta publicato in arabo e in ebraico e recato in italiano da Fausto Lasinio. Parte I. Il testo arabo con note e appendice. *Pisa*, 1872, il Traduttore edit. 20, XXIV, XVI, 48 p. 4. L. 15,00.

— Parte II. La versione ebraica di Tôdrôs Tôdrôsi, con note. *Pisa, tip. Nistri*. 8, 8, 36 p. 4. L. 6, 00

Baumgart, Herm., Pathos und Pathema im Aristotelischen Sprachgebrauch. Zur Erläuterung von Aristoteles' Definition der Tragödie. *Königsberg i. Pr., Koch*. 59 S. gr. 8. n. 1/2 Th.

Belger, Christianus, de Aristotele etiam in parte poetica componenda Platonis discipulo. Dissertatio inauguralis philosophica. *Berlin, Calvary et Ce*. 83 S. gr. 8. baar n. 12 Ngr.

Doergens, Herm., Aristoteles, oder über das Gesetz der Geschichte. *Leipzig, C. F. Winter*. VII, 80 S. gr. 8. n. 16 Ngr.

Eucken, Rud., die Methode der aristotelischen Forschung in ihrem Zusammenhang mit den philosophischen Grundprincipien des Aristoteles. *Berlin, Weidmann*. VII, 185 S. gr. 8. n. 1 1/2 Th.

Friedrich, W., Quæstiones in Aristotelis librum, qui inscriptus est περὶ ποιητικῆς. Mühlhausen. 38 S. 4. (Progr.)

Hauréau, Grégoire IX et la philosophie d'Aristote. Lu dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres du vendredi 20 décembre 1872. *Paris, Firmin Didot*. 10 p. 4.

Hayduck, M., Observationes criticæ in aliquot locos Aristotelis. *Greifswald*. 16 S. 4. (Progr.)

Hoffmann, Jo. Geo. Ern., de hermeneuticis apud Syros Aristoteleis, adjectis textibus et glossario. Ed. 2. immutata. *Leipzig* 1873, *Hinrichs*' Verl. VII, 218 S. hoch 4.

Karbaum, Gust., Die Lehre von Tragischen nach Aristoteles. *Ratibor*, 1869. 11 S. 4. (Progr.)

Lorscheld, J., Aristoteles Einfluss auf die Entwickelung der Chemie. *Münster, Coppenrath*. 68 S. gr. 8.

Schneider, die staatswirthschaftlichen Lehren in der Politik des Aristoteles. (Thl. 2 u. Schluss.) *Neu-Ruppin*. 24 S. 4. (Progr.)

Scherler, Joh., Darstellung und Würdigung des Begriffs der Materie bei Aristoteles. *Potsdam*. 30 S. 8. (Diss. Jenens.)

Schlottmann, Konstantin, Das Vergängliche und Unvergängliche in der menschlichen Seele nach Aristoteles. *Halle*. 57 S. 8. (Osterprogramm.)

Schluter, C. B., Aristoteles Metaphysik e. Tochter der Sankhya-Lehre d. Kapila. Eine indisch-griech. Studie. Gr. in-8., 96 S. *Münster, Russell*.

Siebeck, H., Aristotelis et Herbarti doctrinæ psychologicæ quibus rebus inter se congruant. *Halæ*. 23 S. 8. (Diss.)

Susemihl, Franc., de Politicis Aristoteleis quæstionum criticarum p. IV.

Gryphisw. 20 S. 4. (Progr.) — p. V. Ib. 16 S. 4. (Ind. lectt.) *Berlin, Calvary.* I—V. u. Appendix n. 2 Th. 4 Ngr.

— Accedit de poeticorum capite XII et de paracataloge commentariolum. *Berlin, Calvary et Cº.* 35 S. 4. baar n. 12 Ngr. — (I—VI und Appendix: n. 2 Th. 16 Ngr.)

Teichmüller, Gust., aristotelische Forschungen. III. Geschichte des Begriffs der Parusie. *Halle, Barthel.* XVI, 163 S. 8. n. 1 Th. 6 Ngr. (I-III.: n. 6 Th. 1 Ngr.)

Valhein, J., Aristotelische Aufsätze. I. Ueber eine Stelle in Aristoteles, Schrift von der Seele. [Aus « Sitzungsber. der k. Akad. der Wiss. »] *Wien, Gerold's Sohn in Comm.* 18 S. Lex.-8. n. 4 Ngr.

— II. Ueber ein Capitel aus Aristoteles' Politik. [Aus « Sitzungsber. d. k. Akad. der Wiss. »] *Wien*, 1872, *Gerold's Sohn in Comm.* 52 S. Lex.-8. à n. 8 Ngr.

Walter, Julius, Ueber eine falsche Auffassung des νοῦς πρακτικός. Vorbemerkungen zur Einleitung in das 6. Buch der Nikomachischen Ethik des Aristoteles. *Jena.* 94 S. 8. (Diss.)

Zell, Karl, Ansichten der Alten über die gemischte Staatsverfassung. Aristoteles in seinem Verhältnisse zur griechischen Volksreligion betrachtet. Ferien-Schriften. Neue Folge. 2 Hälfte. 2. Ausg. *Heidelberg, Winter.* S. 251—392. 8. n. 1/2 Th.

CAMATÈRE (Jean). *Voir* Théodore Prodrome.

CALLIMAQUE. — Callimachea. Edidit Otto Schneider. Vol. II. Fragmenta a Bentleio collecta et explicata, ab aliis aucta. Accedunt commentationes et indices tres. *Leipzig, Teubner.* 860 S. gr. 8. n. 7 1/3 Th. — (I. II.: n. 11 Th.)

Kaesebier, De Callimacho νόμων poeta. *Brandenburg a. d. H.* 18 S. 4. (Progr.)

— *Voir aussi* Anacréon.

CÉBÈS. — Le Tableau ou l'Image de la vie humaine, traduit en arabe par Ibni Muskwéïh, au IVe siècle de l'Hégire. Édité et accompagné de notes, par Suavi Effendi. *Paris, imp. Goupy,* 32 p. et grav. in-8.

Drosihn, Frdr., Die Zeit des πίναξ Κέβητος. Aus des verstorbenen Papieren von Dietlein. *Neustettin.* 15 S. 4. (Progr.)

DÉMOCRITE.

Lortzing, F., Ueber die ethischen Fragmente Demokrits. *Berlin.* 34 S. 4. (Progr. d. Sophien-Gymnas.)

DÉMOSTHÈNE. Les Harangues. Texte grec, publié d'après les travaux les plus récents de la philologie, avec un commentaire critique et explicatif, une introduction générale et des notices sur chaque discours, par Henri Weil. *Paris, Hachette,* LI, 490 p. in-8. 8 fr.

— Olynthiennes. Texte grec, avec un choix de notes en français, à l'usage des classes, par M. Valton. *Paris, Delagrave,* 52 p. in-12.

— and Æschines, Oration on the Crown. With Introductory Essays and Notes by George Augustus Simcox and William Henry Simcox. *Macmillan,* 292 p. in-8. 12 sh.

— Discours sur la couronne. Nouvelle édition, revue sur les meilleurs textes, accompagnée d'arguments et de notes historiques, grammaticales et littéraires en français, par M. Aderer. *Paris, Belin,* IV, 165 p. in-12.

— Les Philippiques (texte grec). Nouvelle édition, revue sur les meilleurs textes, contenant des notes historiques, géographiques, littéraires et grammaticales, par Albert Pessonneaux. *Ibid., id.* IV, 103 p. in-12.

— Troisième Olynthienne expliquée en français, suivant la méthode des lycées, par une double traduction, l'une mot à mot dite intralittérale, l'autre correcte, précédée du texte grec, par F. Prieur. *Paris, Delalain*, 43 p. in-12. 60 c.

— Choix de discours. Édition classique, précédée d'une notice littéraire, par T. Budé. *Ibid.*, XX, 320 p. in-18. 1 fr. 75 c.

— Tal om Freden. Ofversättnig frän Grekiskan jemte inledning och anmärkningar. Akad. afhandling af A. A. H. Leander. *Lund*, 1871. 26 S. 8. (Diss.)

— Ausgewählte Reden. Erkhlärt v. C. Rehdantz. 1 Thl. Die neun Philippischen Reden. 1. Hft. I—III. Olynthische Reden. IV. Erste Rede gegen Philippos. 4. verb. Aufl. *Leipzig, Teubner*. IV, 158 S. gr. 8. 12 Ngr.

Gilbert, Otto, die Rede des Demosthenes περὶ παραπρεσβείας. *Berlin, Weidmann*. 131 S. gr. 8.

Hoffmann, Paul., de Demosthene Isæi discipulo. Dissertatio inauguralis. *Berlin, Calvary et Cᵉ*. III, 59 S. gr. 8. baar n. 12 Ngr.

Laudahn, A., welchen Einfluss hat Isæus auf die Demosthenischen Vormundschaftsreden ausgeübt. *Hildesheim*. 12 S. 4. (Progr.)

Meutzner, Carl Frdr. Ghold., de interpolationis apud Demosthenem obviæ vestigiis quibusdam. *Plauen*, 1871, *Hohmann*. 24 S. gr. 8. n. 12 Ngr.

Sigg, Johs., der Verfasser neun angeblich von Demosthenes für Apollodor geschriebener Reden. (Aus « Jahrbücher für class. Philologie. ») *Leipzig, Teubner*. 32 S. gr. 8. n. 1/3 Th.

Spengel, A., über die Handschrift cod. Augustanus I Monac. des Demosthenes. Ein Beitrag zur Textkritik des Demosthenes. Festgabe des k. Ludwigs-Gymnasiums zum 400jährigen Jubiläum der Ludwig-Maximilians-Universität in München. *München*, 1872, *Franz*. 24 S. gr. 4. n. 1/6 Th.

DENYS DE BYZANCE. Dionysii Byzantii de Bospori navigatione quæ supersunt, una cum supplementis in geographos græcos minores aliisque ejusdem argumentis e codicibus mss. ed. C. Wescher. *Paris, Firmin Didot*, 1874. In-4, XXXIV, 160 p.

DENYS D'HALICARNASSE.

Jacoby, Carl, Ueber die Sprache d. Dionysius v. Halikarnass in der römischen Archäologie. Gr. in-4, 38 p. *Aarau, Sauerländer*.

—Observationes criticæ in Dionysii Halicarnassensis Antiquitates Romanas. *Lipsiæ*, 1871. 32 S. 8. (Diss.)

Mestwerdt, Georg., de Dionysii Halicarnassensis et Hermogenis in æstimandis veterum scriptoribus inter se ratione. *Cleve*. 15 S. 4. (Progr.)

Roessler, Carol. Theod., Dionysii Halicarnassensis scriptorum rhetoricorum fragmenta. Dissertatio philologica. *Lipsiæ, Göttingen, Deuerlich*. 43 S. gr. 8. (Diss. Lips.) n. 1/3 Th.

DION CASSIUS.

Böttcher, Herm., Ueber die Quellen des Cassius Dio in seiner Darstellung des Bürgerkrieges zwischen Cäsar und Pompejus. *Halberstadt*. 20 S. 4. (Progr. u. Rostocker Diss.)

Christensen, Henr., de fontibus a Cassio Dione in vita Neronis enarranda adhibitis. *Berolini* 1871. 73 S. 8 (Diss.)

Keller, Ludov., De Juba Appiani Cassiique Dionis auctore. *Marburgi Cattorum*, 1872. 38 S. 8. (Diss.)

Rothkegel, Franz, Einige Betrachtungen über die Rede des Mäcenas bei Cassius Dio LII, 14—40. *Gross-Strehlitz O/S*. 17 S. 4. (Progr.)

ÉLIEN.

Schoerner, Reinhold., de Claudio Æliano. *Vratislaviæ*. 58 S. (Diss.)

ÉRATOSTHÈNE.— Eratosthenis carminum reliquiæ. Disposuit et explicavit Eduardus Hiller. *Lipsiæ, Teubner*, 1872, in-8 140 p. 4 fr. 50 c.

ESCHINE. — Æschinis orationes. Recensuit Andreas Weidner. *Berlin, Weidmann*, XII, 251 S. gr. 8. 3/4 Th.

— *Voir aussi* DÉMOSTHÈNE.

Castets, Ferdinand, Eschine l'orateur, thèse pour le doctorat ès lettres. *Nîmes. imprim. Clavel-Ballivet.* XVI, 187 p. 8.

ESCHYLE. — Æschylus, Dramas. Translated by Anna Swanwick. 2 vols. *Bell and Daldy*, 8. 12 sh.

— Tragedies. A New Translation, with Biographical Essay, by E. H. Plumptre. 2nd ed., revised. *Strahan.* 440 p. in-12. 7 sh. 6 d.

— The Persians. Translated into English Verse by Rev. William Gurney. *Bell and Daldy*, 82 p. in-12. 3 sh.

— Tragœdiæ quæ inscribitur Prometheus vinctus vers. 1—398 Suethice redditi et annotationibus instructi. Diss. inaug. scr. Rudolph Röding. *Holmiæ.* 45 S. 8.

— Tragœdiæ quæ inscribitur Prometheus vinctus vers. 561—940 Suethice redditi atque annotationibus instructi. Diss. inaug. scr. Carol. Hadr. Landberg. *Upsaliæ.* 56 S. 8.

Dindorf, Guilelm., lexicon Æschyleum. Fasc. 1. *Leipzig*, *Teubner.* VI, 224 S. Lex.-8. n. 2 2/3 Th.

Hense, kritische Blätter. 1. Hft. Æschylus' Choephoren. Miscellen. *Halle, Mühlmann.* 86 S. gr. 8. n. 2/3 Th.

Marbach, Osw., die Oresteia des Æschylos. Agamemnon. Choephoren. Eumeniden. Deutsche Nachdichtung u. Erklärung. *Leipzig, C. G. Naumann.* VI, 436 S. gr. 8. n. 2 Th.

Merkel, Rud., Nachtrag zum Programm von 1871. *Quedlinburg.* 14 S. (Progr.)

Schultze, Reinhard, Adnotationes ad Æschyli Eumenidum partem priorem (v. 1—233.) *Königsberg i. d. N.* 29 S. 4. (Progr.

Stisser, Theod., Quid judicandum sit de *F. Ritschelii* sententia in Æschyli Septem contra Thebas septem nuntii sermones et regis responsa æquabiliter dimensa esse existimantis. *Aurich.* 33 S. 4. (Progr.)

Waldeyer, Aug., de Æschyli Oedipodea. Spec. II. *Leobschütz.* 13 S. 4. (Progr.)

ÉSOPE, Choix de fables (texte grec), avec des notes grammaticales où sont comparées les trois langues classiques. Suivi des fables imitées d'Ésope par La Fontaine et d'un lexique complet, par Aniel. *Paris, Belin*, XII, 132 p. in-12.

— Fables choisies d'Ésope expliquées littéralement et traduites en français par C. Leprévost. *Paris, Hachette,* 84 p. in-12. 1 fr. 25 c.

— Fables choisies. Édition classique accompagnée des imitations de La Fontaine et d'un lexique avec des notes en français, par E. Sommer. *Paris, Hachette,* 127 p. in-12. 1 fr.

EURIPIDE. Medea. With Introduction and explanatory Notes for Schools, by John H. Hogan. *William and Norgate.* 162 p. in-8. 3 sh. 6 d.

— Euripide. Analyses et extraits par M. Cougny (texte grec). *Paris, Belin, s. d.*, in-12,

— With an English Commentary by F. A. Paley. Vol. I. 2nd edit., revised and corrected. Bibliotheca Classica. *Whittaker,* 950 p. in-8. 16 sh.

— ausgewählte Tragödien. Erklärt von F. G. Schöne. 2. Bdchn.: Iphi-

genia in Taurien. 3 Aufl. von H. Köchly. *Berlin*, *Weidmann*, XII, 235 S. gr. in-8. 1/2 Th.

— Iphigenie auf Taurien zum Schulgebrauche mit erklärenden Anmerkungen versehen von Wolfg. Bauer. *München*, *Lindauer*. 90 S. gr. in-.8 n. 1/3 Th.

Basedow, Frdr. A., de Euripidis fabula quae inscribitur Ἀλκμέων ὁ διὰ Κορίνθου. *Berolini*. 36 S. 8. (Diss. Rostoch.)

Bauer, Wolfg., zu Euripides' Iphigenie auf Taurien. Kritisches und Exegetisches. *München*, *Lindauer'sche Buchh*. 21 S. gr. 4. n. 1/4 Th.

Bock, Conr., de Baccharum Euripideæ prologo et parodo. Part. I. *Colbergæ* 1871. 21 S. 8. (Diss. Rostoch.)

Potthast, Frz., de Euripidis Heraclidis. *Manasterii*. 39 S. 8. (Diss.)

Schönwälder, Karl Frdr., Iphigenie in Tauris von Euripides und Göthe. *Brieg*. 19 S. 4. (Progr.)

Sedgwick, A., Scenes from Euripides. Rugby ed. The Election. *Rivingtons*. 12. sd. 1 sh.; 1 sh. 6 d.

Wiskemann, Aug. Carol., De nonnullis locis Jonis fabulæ Euripideæ. *Marburgi Cattorum* 1872. 35 S. 8. (Diss.)

EUSÈBE DE CÉSARÉE. Ecclesiastical History, according to the Text of Burton, with an Introduction by William Bright. *Macmillan*, 410 p. in-8. 8 sh. 6 d.

GALIEN.

Bonnet, Max, de Claudii Galeni subfiguratione empirica. *Bonnæ*. 80 S. 8. (Diss.)

Chauvet, E., la Théologie de Galien. In-8., 34 p. *Caen, imp. Le Blanc-Hardel*. (Extr. des Mém. de l'Acad. des sciences, etc., de Caen.)

Müller, Iwan, Quæstiones criticæ de Galeni libris περὶ τῶν καθ' Ἱπποκράτην καὶ Πλάτωνα δογμάτων. *Erlangen*. 19 S, 4.

— Criticarum, etc., specimen alterum. *Erlangen* 1872, *Deichert*. 23 S. 4. (Progr.) n. 8 Ngr. (1. u. 2. : n. 15 1/2 Ngr.)

— Galeni libellus qui inscribitur ὅτι ἄριστος ἰατρὸς καὶ φιλόσοφος. *Erlangen*, *Deichert*. 28 S. 4. n. 8 Ngr.

HÉRACLITE.

Schuster, Paul, Heraklit von Ephesus. Ein Versuch dessen Fragmente in ihrer ursprünglichen Ordnung wiederherzustellen. *Leipzig*. 81 S. 8. (Diss.— Fortsetzung und Schluss erscheinen im 3. Bande von Ritschl's Acta Societatis phil. Lips.)

HERMÈS TRISMÉGISTE. — Hermetis Trismegisti qui apud Arabes fertur de castigatione animæ libellum ed., latine vertit, adnotationibus illustravit Dr. Otto Bardenhemer. Accedit appendix in qua nonnulla philosophiæ arabicæ vocabula explicantur. Gr. in-8, XVI-153 p. *Bonn*, 1873, *A. Morcus*.

HÉRODOTE. — Récits (texte grec), précédés d'un commentaire sur le dialecte ionien, et accompagnés de notes historiques, littéraires et grammaticales, par Ch. Lebaigue. *Paris*, *Belin*, XXI, 191 p. in-12.

— Book 1, with English Notes and Introduction by Henry George Woods. (Catena Classicorum.) *Rivingtons*, LXXI, 190 p. in-8. 6 sh.

— Book 2. *Ibid.*, 179 p. in-8. 5 sh.

— Le storie : libri nove, versione in lingua italiana per Carlo Crandi, con note del traduttore e con altre desunte dai migliori commentatori. Vol. 1. 312 p. Vol. 2. 386 p. *Asti, tip. Paglieri*, in-8. L. 8. 80, Vol. 3. Contenente i tre ultimi libri. *Asti, tip. Paglieri*, XVI. 344 p. in-8. L. 4. 60

— Für den Schulgebrauch erklärt von K. Abicht. 2. Bd. Buch III. u. IV. 2. verb. Aufl. *Leipzig, Teubner,* 314 S. gr. 8. 21 Ngr.

— 3. Bd. Buch V u. VI. 2. verb. Aufl. *Leipzig, Teubner,* 244 S. gr. in-8. 18 Ngr.

— 4. Bd. 2. Buch. Mit 2 Karten. 2. verb. Aufl. Ebd. 200 S. gr. in-8. 18 Ngr.

— Erklärt von Heinr. Stein. I. Bd. 2. Hft.: Buch II. Mit erklärenden Beiträgen von H. Brugsch, einem lith. Kärtchen von H. Kiepert, und mehreren eingedr. Holzschn. 3. verb. Aufl. *Berlin, Weidmann,* 202 S. gr. in-8. 1/2 Th.

Büdinger, Max, zur egyptischen Forschung Herodot's. Eine kritische Untersuchung. [Aus « Sitzungsber. der k. Akad. der Wiss. »] *Wien, Gerold's Sohn in Comm.* 26 S. Lex.-8. n. 4 Ngr.

Kirchhoff, A., nachträgliche Bemerkungen zu der Abhandlung über die Abfassungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes. (Aus den Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin.) *Berlin, Dümmler's Verl. in Comm.* 21 S. imp.-4. n. 12 Ngr.

Schæfer, Joh. Peter, de quibusdam locis Herodoteis. *Rostochii,* 1870. 8. (Diss.)

HÉSIODE. — Hesiodus et Theognis, by James Davies. (Ancient Classics.) *Blackwood and Sons,* 172 p. in-12. 2 sh. 6 d.

— La Théogonie. Traduction nouvelle par M. Patin, *Paris, impr. Chamerot,* 32 p. in-8.

— Poëmes, traduction nouvelle, par M. Patin. *Paris, imp. Chamerot,* 41 p. in-8.

(Extrait de l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques, années 1872 et 1873.)

— I Poemi, compresi i frammenti, recati dal greco in versi italiani, premesso un discorso sulla vita, sulle opere e sul sistema cosmogonico del poeta, per L. Pozzuolo. In-16, 296 p. *Milano,* 1873, *Bernardoni.*

Betke, Carol., De Hesiodi « Operum et Dierum » fine, compositione e dictionis proprietate in comparationem vocatis Homericis ceterisque Hesiodeis carminibus. Pars I. *Monasterii* 1872. 66 S. 8. (Diss.)

Ellger, Gust., de procemio Theogoniæ Hesiodeæ. P. I. de procemio vere Hesiodeo sive de versibus 1—35. *Gottingæ.* 43 S. 8. (Diss.)

Flach, H., die hesiodische Theogonie m. Prolegomena. *Berlin, Weidt mann.* IV, 105 S. gr. 8. n. 1 Th.

Schneider, Paul., de elocutione Hesiodea commentatio. Pars I. *Berolini,* 1871. 46 S. 8. (Diss. Rostoch.)

HÉSYCHIUS.

Schmalfeld, Frdr., Noch einmal über ἀγέρωχος und nebenbei über ἐρωεῖν, ἐρωή, θάμβος, ἄγη, Ἔρωχος und einige Glossen des Hesychius. *Eisleben,* 1872. 32 S. 4. (Progr.)

HOMÈRE. — Œuvres complètes. Traduction nouvelle, avec une introduction et des notes, par P. Giguet, 11e édition. *Paris, Hachette,* IV, 736 p. in-18. 3 fr. 50 c.

— Iliad. Translated by Alexander Pope. Edited by Rev. H. F. Cary, with a Biographical Notice of the Author. *Routledge,* 308 p. in-8. 2 sh.

— Iliade. Chant IV (texte grec). *Paris, Delalain,* 20 p. in-12. 25 c.

— Iliad. The First Book of Pope's Homer's Iliad. Translated into-

Latin Elegiacs by Hon. George Denman. *Bell and Daldy*, 64 p. in-12. 3 sh. 6 d.

— Iliad. First Six Books Translated into Fourteensyllable Verse. With Preface and Notes, and a Map of Greece in the Homeric Age : designed as a Reading-Book for Colleges and Schools. By Rev. Edward Simms. *Stanford*, 164 p. in-8. 7 sh. 6 d.

— Ilias. Erklärende Schulausg. v. Heinr. Düntzer. 1 Hft. 1. Lfg. Einleitung. Buch I—III. 2., neu bearb. Aufl. *Paderborn, Schöningh*, IV, 129 S. gr. 8. 12 Ngr.

— L'Iliade. Texte grec. Édition classique, précédée d'une notice littéraire, par T. Budé. *Paris, Delalain*, XII, 572 p. in-18.

— Bryant's Iliad. Roslyn edition. *Boston*. 12. 1 L.

— Iliad. Translated by Pope. *Edinburgh, Ross; Simpkin*, 510 p. in-12. 2 sh. 6 d.

— L'Iliade. Traduite en français, par le prince Lebrun. Édition revue par l'abbé... *Limoges, Ardant et Thibaut*, 219 p. et grav. in-8.

— Initia Homerica : the first and second books of the Iliad of Homer. With parallel passages from Virgil, and a Greek and English lexicon. 5th ed. *Fellowes*, 90 p. in-12. 3 sh. 6 d.

— Iliade. Morceaux choisis (texte grec), précédés d'une étude sur Homère et accompagnés de résumés analytiques, etc., par M. P.-A. Brach. *Paris, Belin*, 292 p. in-12.

— Iliade. Chant VIe. Texte revu, avec sommaires et notes en français, par Fr. Dübner. *Paris, Lecoffre*, 33 p. in-12.

— Ilias ad fidem librorum optimorum ed. J. La Roche. Vol. 1. *Leipzig, Teubner*, VI, 361 S. m. 2 Steintaf. gr. 8. n. 3 1/2 Th.

— Iliade. Erklärt von Vict. Hugo Koch. 4. Hft. [N—Π.] 2. vielfach bericht. Aufl. *Hannover, Hahn*, 167 S. gr. 8. 1/3 Th.

— Iliade. Chant Ier. Nouvelle édition, avec un choix de notes en français, par N. Theil. *Paris, Delagrave*, 36 p. in-12.

— Iliade, XIII—XVI, med Anmaerkninger til Skolebrag udgivne af J. P. Bang. *Gandrup*, 132 S. 8. 88 sk.

— Iliad. Books 23 and 24. The Greek Text, with an Accurate English Version, Notes Grammatical, Critical, and Explanatory, and Short Prolegomena. Edited by E. S. Crooke. *Cambridge, Hall; Simpkin*, in-8. 5 sh.

— L'Iliade, tradotta da Vincenzo Monti. *Milano* 1872, *Guigoni*, 576 p. in-32. L. 1,80.

— El primo libro de la Iliade tradoto in venezian da Luigi de' Giorgi. *Parma, tip. Fiaccadori*, XX, 40 p. in-32. L. 0,30.

— L'Odyssée. Texte grec revu sur les meilleures éditions et accompagné de notes en français, par E. Sommer. Chants I à VIII, 2 vol. *Paris, Hachette*, 148 p. in-12. Chaque volume, 75 c.

— Odyssee. Für den Schulgebrauch erklärt von Karl Frdr. Ameis. 1. Bd.2. Hft. Gesang VII—XII. 5. vielfach bericht. Aufl. von C. Hentze. *Leipzig, Teubner*, 175 S. gr. 8. à 12 Ngr.

— Odyssee. Erklärt von J. M. Faesi. 1. Bd. 1—8. Gesang. 6. Aufl. besorgt v. W. C. Kayser. *Berlin, Weidmann.* 259 S. gr. 8. 18 Ngr.

— Odyssey. Edited with Marginal References, various Readings, Notes, and Appendices. Vol. 2. Books 7 to 12. *Nutt.* 460 p 8. 14 sh.

— Odyssey. Books 9—11. With a Commentary by John E. B. Mayor. Part I. *Macmillan*, 144 p. in-12. 3 sh.

— L'Odyssée, mise en vers français par Pierre Jônain. Notes à la suite de chacun des chants; onomastique ou signification des noms propres. *Niort, Clouzot; Paris, Dentu*, 38 p. in-18.

— Odissea. I due primi libri volti in versi italiani dal Sac. Bragio Manara. *Torino*, 1872, *tip. S. Giuseppe*, 40 p. in-16. L. 0,40.

— Odyssey. Construed Literally and Word for Word, by the Rev. Dr. Giles. Vol. 2. Books 7—12. *Cornish*, 238 p. in-18. 3 sh.

— Odyssee. Erklärt von Vic. Hugo Koch. 4. Hft. ν—π. *Hannover, Bahn*, 154 S. gr. 8. à 1/3 Th.

— Odyssee. 17. Gesang. Wortgetreu in deutsche prosa übersetzt von H. R. Mecklenburg. *Berlin, H. R. Mecklenburg.* S. 555—598. 32. n. 2 1/2 Ngr.

— Odyssee. Für den Schulgebrauch erklärt von Karl Frdr. Ameis. 1. Bd. 1. Hft. Gesang I—VI. 5. vielfach bericht. Aufl. besorgt v. C. Hentze. *Leipzig, Teubner*, XXIV, 179 S. gr. 8. 12 Ngr.

— Odyssee. Schulausgabe von K. F. Ameis. *Anhang.* 1. Hft. Erläuterungen zu Gesang I—VI. 2. berichtigte Aufl. besorgt von C. Hentze. *Ebds.* 103 S. gr. 8. 9 Ngr.

— Odyssee. Für den Schulgebrauch erklärt v. Karl Ameis. 2. Bd. 1. Hft. Gesang XIII—XVIII. 5. vielfach bericht. Aufl. besorgt von C. Hentze. *Leipzig, Teubner.* IV, 179 S. gr. 8. 13 1/2 Ngr.

— Odyssey. Translated by Alexander Pope. Edited by Rev. H. F. Cary. With a Biographical Notice of the Author. *Routledge.* 220 p. in-8. 2 sh.

— L'Odyssée. Traduction de M[me] Dacier. Nouvelle édition, revue et corrigée par M. Crouslé, suivie des petits poëmes attribués à Homère, traduits par Dugas-Montbel. *Paris, Garnier*, 503 p. in-18.

— Odyssee übersetzt von Wilh. Osterwald. 6 Hfte. (Leuckart's Uebersetzungs-Bibliotek griechischer und römischer Classiker.) *Leipzig* 1873, *Leuckart.* LXVI, 322 S. gr. 16. à 4 Ngr.; cplt. in 1 Bde. n. 2/3 Th.

— Odyssee. Vossische Uebersetzung. 40 Original-Compositionen von Frdr. Preller. In Holzschn. ausgeführt von R. Brend'amour und K. Oertel. 2. Aufl. *Leipzig* 1873, *A. Dür.* 311 S. m. eingedr. Holzschn. u. 11 Holzschntaf. Fol. cart. n. 8 3/4 Th. in Lwdbd. n. 11 Th.; in Lederbd. n. 17 1/2 Th.

— Odyssee. Erklärt von Vict. Hugo Koch. 1. Hft. (α—δ.) *Hannover, Hahn.* 168 S. gr. 8. 1/3 Th.

— the Odyssey. Translated into blank verse. By William Cullen Bryant. Roslyn edition. 2 vols. *Boston.* 282, 262 p. in-12. 1 L. 5 sh.

— Odyssey. Translated by Pope. *Simpkin.* 396 p. in-12. 2 sh. 6 d.

— Odissea, tradotta da Ippolito Pindemonte con cenni intorno alla questione omerica ed al traduttore. *Milano*, *Sonzogno*. 372 p. in-18. 1 L.

— L'Odyssée expliquée littéralement, traduite en français et annotée par M. Sommer. Chants IX, X, XI et XII. *Paris*, *Hachette*, 313 p. in-12. 4 fr.

— Homeri Odyssea cum potiore lectionis varietate edidit Aug. Nauck. Pars prior. *Berolini, apud Weidmannos*, 1874. in-8.

— —— éd. Hayman, chants VII à XII. *London*, 1873, in-8. 1 fr. 80 c.

— Präparationen zu Homer's Odyssee. Von einem Schulmann. 1 u. 2 Gesang. *Köln und Neuss* 1872, *Schwann*. 120 u. 112 S. 32. à 3 3/4 Ngr.

— III. Gesang. Kleine Ausg. *Ebds*. 139 S. 32. 3 3/4 Ngr.

— Gesang I—III. *Ebds*. 99 S. gr. 8. 12 1/2 Ngr.

— —— IV. Gesang. *Köln u. Neuss*, *Schwann*. 191 S. 32. n. 4 Ngr.) (1—4.: n. 15 1/4 Ngr.)

— —— V. Gesang. *Ebds*. 114 S. 32. n. 4 Ngr. (1—5.: n. 19 1/4 Ngr.

— —— 1. u. 2 Hft. Gesang 1—5. 2. verm. Aufl. *Ebd*. gr. 8. n. 2/3 Th.

Inhalt : 1. Gesang 1—3. 99 S. n. 12 Ngr. — 2. Gesang 4. 5. 82 S. n. 8 Ngr.

Autenrieth, Geo., Wörterbuch zu den homerischen Gedichten. Für den Schulgebrauch bearb. Mit vielen eingedr. Holzschn. u. 1 lith. Karte in gr. 4. *Leipzig*, *Teubner*. X, 296 gr. 8. 1 Th.

Bekker, Imman., Homerische Blätter. Beilage zu dessen Carmina Homerica. 2. Bd. Mit e. Anh. *Bonn*, *A. Marcus*. III, 239 S. gr. 8. n. 1 2/3 Th. (1. 2. : n. 3 1/2 Th.)

Benicken, Hans Karl, das zweite Lied vom Zorne des Achilleus nach Karl Lachmann und Mor. Haupt und der achaiische Schifskatalog nach Karl Lachmann und Herm. Köchly hrsg. und das erste Buch der homerischen Ilias gegen Herrn Prof. dr. Düntzer kritisch besprochen. *Leipzig*, *Hahn's Verl*. XXIII, 202 S. gr. 8. n. 1 1/3 Th.

— das 3. und 4. Lied vom Zorne des Achilleus nach Karl Lachmann aus Γ und Δ der Ilias hrsg. und mit einem Anhange : Theodor Bergk und die homerische Frage begleitet. *Halle*, *Mühlmann*. XIII, 250 S. gr. 8. n. 1 Th. 18 Ngr.

— das fünfte Lied von Zorne des Achilleus. Nach Karl Lachmann und Mor. Haupt aus Δ und E der Ilias herausgegeben. *Halle*, 1873, *Mühlmann*. XII, 104 S. gr. 8. n. 24 Ngr.

— das elfte Lied vom Zorne des Achilleus nach K. Lachmann aus dem zwölften Buche der Ilias. *Barmen*, *Wiemann*. 71 S. gr. 8. 1/2 Th.

— die Interpolationen im elften Buche der Ilias. Antwort auf die gleichbetitelte Abhandlung des Hrn. Prof. Dr. H. *Düntzer*. *Stendal*, *Franzen und Grosse*. IV, 67 S. 8. n. 8 Ngr.

— acta in Sachen H. Köchly und H. Düntzer contra Karl Lachmann betreffend Il. B. 1—483. *Salzwedel*, *Schmitz*. 26 S. gr. 8. n. 6 Ngr.

Bonitz, Herm., über den Ursprung der Homerischen Gedichte. Vortrag gehalten im Ständehause zu Wien am 3 März 1860. 3. Aufl. *Wien*, *Gerold's Sohn*. 81 S. gr. 8. n. 2/3 Th.

Bozanes, Branus, ἡ καθ' Ὅμηρον Πάλλας Ἀθήνη μέρος πρῶτον. *Halis Sax*. 59 S. 8 (Diss.)

Büchner, Wilh., Homerische Studien. Abth. I. II. *Schewerin*. *Berlin*, *Calvary und C°*. gr. 4. baar à n. 1/2 Th.

Inhalt : I. Die Ebene von Troja und ihre Bedeutung für den trojanischen Krieg. 43 S. — II. Die Sagen von Ilion und ihre Verbreitung nach Ionien. Homer und Kreophylos. 36 S.

Düntzer, H. Die homerischen Fragen. *Leipz*. *Hahn*, 1874, gr. in-8. Th. 1, 10 Ngr.

Ebeling, H. Ed. Lexicon Homericum composuerunt C. Capelle, A. Ebe-

rhard, E. Eberhard, etc. Fasc. 7 et 8. *Leipzig, Teubner.* S. 355—464. Lex.-8. à n. 2/3 Th.

Eberhard, die Sprache der ersten homerischen Hymnen verglichen mit derjenigen der Ilias und Odyssee. 1. Thl. Husum. 24 S. 4. (Progr.)

Ellendt, Joh. Ernst, Sammlung der Parallelstellen zum ersten Buche der Odyssee. Aus dem nachgelassenen Mscr. des « Parallel-Homer » hrsg. von *Geo. Ellendt. Königsberg, Berlin, Calvary und C*°. 45 S. gr. 4. baar n. 12 Ngr.

Friedel, Guil. Otto, De philosophorum ac sophistarum qui fuerunt ante Platonem studiis Homericis. Particula I. De Sophistis. *Halis Sax.* 32 S. 8. (Diss.)

Friedrich, Ricard., de libro Iliadis XXIV. *Lipsiæ.* 50 S. 8. (Diss.)

Garcke, Herm., die wichtigsten anomalen Verba bei Homer. Im Anschluss an Köpke's Homerische Formenlehre als Memorirstoff zusammengestellt. *Altenburg, Schnuphase.* 32 S. 8. n. 1/6 Th.

Gemss, Gust., De hymno in Cererem Homerico. Pars I. De hymni compositione. *Berolini*, 1872. 43 S. 8. (Diss. Jenens.)

Gutsche, Guil. Osc., Quæstiones de Homerico hymno in Cererem. *Halis Saxon.* 1872, 41 S. 8 (Diss.)

Grein, Matth. Hubert., de Ratione, quæ interest inter Homeri et epici cycli carmina, quod attinet ad utrorumque naturam et artem. *Gladbachi.* 32 S. (Diss. Rostoch.)

Hartel, Wilh., homerische Studien. Beiträge zur homerischen Prosodie u. Metrik. 2. Aufl. *Berlin, Vahlen*, IV, 130 S. gr. 8. n. 1 Th.

Hug, Arn., Αὐτόματοι δ'ἀγαθοὶ ἀγαθῶν ἐπὶ δαῖτας ἴασιν. *Turici*, 1872. 22 S. 4. (Progr.)

Kammer, Ed., die Einheit der Odyssee. Nach Widerlegung der Ansichten von Lachmann, Steinthal, Koechly, Hennings und Kirchhoff. Anhang : Homerische Blätter von *Dr. Lehrs. Leipzig, Teubner.* VI, 806 S. gr. 8. n. 5 1/3 Th.

Koch, Vict. Hugo, de articulo Homerico. *Leipzig, Hinrichs'sche Sort.-Buchh.* 40 S. gr. 4. (Progr.) baar n. 1/2 Th.

Lachmann, Karl, Betrachtungen üb. Homers Ilias. Mit Zusätzen v. Mor. Haupt. 3ᵉ édit., gr. in-8. 109 p. *Berlin, G. Reimer.*

Lange, Ludw., der Homerische Gebrauch der Partikel εἰ. I. Einleitung und εἰ mit dem Optativ. (Aus Abhandlungen d. k. s. Gesellschaft d. Wiss.) *Leipzig, Hirzel.* 182 S. hoch 4. n. 1 1/3 Th.

— II. Εἴ κεν (ἄν) mit dem Optativ und εἰ ohne Verbum finitum. (Aus « Abhandl. der königl. s. G. der Wiss. ») *Leipzig, Hirzel.* S. 488—566. hoch 4. n. 2/3 Th. (I. II.: n. 2 Th.)

— de formula Homerica εἰ δ' ἄγε commentatio. *Leipzig*, 1873, *Hinrichs' Sort.* 27 S. gr. 4. baar n. 12 Ngr.

Linguiti, Alfonso, I miti e i poeti greci e particolarmente Omero nell' Odissea. *Salerno, tip. Migliaccio*, 12 p. 8.

Lohsee, Ernest., de hymno in Mercurium Homerico. *Berolini.* 46 S. 8. (Diss.)

Nerrlich, Paul., de Jove Homerico. Partis prioris caput I. De Jove qualis sit in Odyssea. *Jenæ* 1871. 64 S. 8. (Diss.)

Niese, Benedictus, der homerische Schiffskatalog als historische Quelle betrachtet. Kiel, Schröder et Co. 57 S. gr. 8. n. 1/3 Th.

Pantazidès, J. — Λεξικὸν ὁμηρικὸν, περιέχον πάσας τὰς εὑρισκομένας λέξεις παρ' Ὁμήρῳ καὶ τοῖς Ὁμηρίδαις κ. τ. λ. *Athènes et Constantinople* 1873, in-8, 721 pages.

Peppmüller, Rud., über die Composition der Klagelieder im 24. Buch der Ilias. *Halle, Lippert'sche Buchh.* 25 S. gr. 4. 1/4 Th.

Prœtorius, der homerische Gebrauch von ἤ (ἦε) in Fragesätzen. *Cassel.* 25 S. 4. (Progr.)

Ribbeck, W., homerische Formenlehre. *Berlin* 1873, *Calvary und C*ᵉ. VIII, 87 S. gr. 8. n. 1/2 Th.

Schaper, F., Quæ genera compositorum apud Homerum distinguenda sint. *Coeslin* 22 S. 4. (Progr.)

Schneider, Ferdin., Ueber den Ursprung der Homerischen Gedichte. *Wittstock*, Gerloff. 55 S. 4. (Progr.)

Schrader, Herm., über die Porphyrianischen Ilias-Scholien nebst einer Ausgabe der auf Ilias Γ bezüglichen. *Hamburg.* 45 S. 4. (Progr.)

Werkmeister, Wilh., Ein Kunstprincip Homers. *Ratibor*, 1869. 12 S. 4. (Progr.)
in : Festschriften z. 50jährigen Stiftungsfeier.

Zander, Carol. M., de epanalepsi Homerica et Herodotea. *Lund*, 1871. 8. (Diss.)

ISÉE.

Laudahn, Arnold, Welchen Einfluss hat Isæus auf die Demosthenischen Vormundschaftsreden ausgeübt. Abth. I. *Hildesheim*, 1872. 12 S. 4. (Progr.)

ISOCRATE.

Krasper, Probe eines vollständigen Wörterverzeichnisses zu Isokrates. *Magdeburg*, 40 S. 4. (Progr.)

Ljungdahl, Sam., de transeundi generibus quibus utitur Isokrates commentatio. (Aus « Universitets Arsskrift ».) *Upsala, academ. Buchh.* 70 S. gr. 8. n. 16 Ngr.

Reinhardt, Carol., De Isocratis æmulis. *Bonn, Coken und Sohn.* 44 S. gr. 8. (Diss.) n. 12 Ngr.

JOSÈPHE. — Works. Translated by William Whiston. *Routledge.* 768 p. in-8. 3 sh. 6 d.

Tachauer, Gust., das Verhältniss von Flavius Josephus zur Bibel und Tradition. *Erlangen*, 1871. 76 S. 8. (Diss.)

LONGIN. — On the Sublime. Construed literally and word for word, with a free Paraphrase of the original. By Rev. Dr. Giles and H. A. Giles. *Cornish.* 206 p. in-18. 2 sh. 6 d.

LONGUS, Les Pastorales, ou Daphnis et Chloé. Traduction d'Amyot, revue et complétée par P.-L. Courier. Nouvelle édition, accompagnée d'un glossaire des mots difficiles, par Pierre Jannet (2e édition). *Paris, Lemerre,* 175 p. in-16. 2 fr.; pap. vélin, 5 fr.; pap. de Chine, 15 fr.

Asser, Georg. De Longi sophistæ usu grammatico. Part. I. *Vratislaviæ*, 51 S. 8. (Diss.)

LUCIEN. — Dialogues des morts (texte grec). Nouvelle édition, conforme au texte adopté par l'Université, avec des notes historiques, etc., précédée d'études préliminaires, suivie d'un lexique nouveau de tous les mots contenus dans les dialogues, par M. Ditandy. *Paris, Belin,* VIII, 140 p. in-12. 1 fr. 50 c.

— De la Manière d'écrire l'histoire, expliqué littéralement par M. Le Hugueur et traduit en français par M. Talbot. *Paris, Hachette,* 148 p. in-12. 2 fr.

— Morceaux choisis. Nouvelle édition, publiée avec une notice, des sommaires et des notes en français par E. Talbot. *Paris, Hachette.* 315 p. in-16. 2 fr.

— Selections from Lucian. With English Notes. By Evelyn Abbott. *Rivingtons.* XIV, p. in-12. 3 sh. 6 d.

— ausgewählte Schriften. Erklärt von Jul. Sommerbrodt, 1 Bdchen Ueber Lucians Leben und Schriften. Lucians Traum. Charon. Timon. 2. Aufl. *Berlin, Weidmann.* XLII, 116 S. gr. 8. 12 Ngr.

— Choix de Dialogues des morts. Édition classique avec des notes en français et un lexique de tous les mots contenus dans l'ouvrage, par E. Pessonneaux. *Paris, Hachette.* 127 p. in-12. 1 fr.

— Lucian, by W. Lucas Collins. (Ancient Classics.) *Blackwood and Sons.* 174 p. in-12. 2 sh. 6 d.

— Luciani Samosatensis selecta in usum scholarum edidit J. G. Schlimmer. Fasc. II continens inferorum dialogos. *Tilæ, A. von Loon.* 6 en 73 bl. 8. 1 fr.

Sommerbrodt, Jul., Lucianea. I. Handschriftliches. II. Beiträge zur Kritik. *Leipzig, Teubner.* VII, 164 S. gr. 8.

LYSIAS, ausgewählte Reden. Erklärt von R. Rauchenstein. 6 verb. Aufl. *Berlin, Weidmann.* XI, 275 S. gr. 8. 18 Ngr.

— Rede gegen Evander mit kritischen Bemerkungen von P. R. Müller. *Merseburg.* 25 S. 4. (Progr.)

Kirchner, Friedr., De vicesima Lysiæ oratione. *Ohlau.* XVIII S. 4. (Progr.)

Meutzner, Ghold., commentatio de Lysiæ oratione περὶ τοῦ σηκοῦ, *Lipsiæ. Plauen, Hohmann.* 28 S. gr. 4. n. 12 Ngr.

Sachse, Æmil. Godoholdus, Quæstionum Lysiacarum specimen. *Halis Sax.* 49 S. 8. (Diss.)

Schoell, Rud., quæstiones fiscales juris attici ex Lysiæ orationibus illustratæ. *Berlin, Weidmann.* IV, 20 S. gr. 8. n. 12 Ngr.

NONNUS.

Ludwich, Art., Beiträge zur Kritik d. Nonnos von Panopolis. *Regimonti. Berlin, Calvary und Ce.* 143 S. gr. 4. baar n. 1 Th.

Tiedke, H., quaestionum Nonnianarum specimen. (*Berlin, Weber*). 1873. 1 h. 1/2 Th.

PACHYMÈRE (GEORGES). — Deux morceaux inédits de Georges Pachymère sur l'arc-en-ciel, publiés et traduits en français par Ch.-Em. Ruelle. (Extr. de l'Annuaire de l'Association pour 1873.) *Paris, Labitte, Aug. Durand,* 1873, in-8, 32 p., 3 pl. 1 fr. 50 c.

PAUSANIAS.

Hitzig, Herm., Beiträge zur Texteskritik d. Pausanias. *Heidelberg, K. Groos.* 29 S. gr. 8. n. 6 Ngr.

Schaarschmidt, Ulricus Constant., de ἐπί præpositionis apud Pausaniam periegetam vi et usu. Dissertatio inauguralis. *Leipzig, Abel.* 49 S. gr. 8. n. 1/3 Th.

Storch, Syntaxis Pausaniana. *Waldenburg i. Schl.* 16 S. 4 (Progr.)

PHILON d'Alexandrie,

Holwerda, J. H., Annotatio critica in Philonem Judæum. (Dans les mém. de l'Acad. des sc. d'Amsterdam, cl. de littérature, 2e série, 3e partie. p. 271-288. Amsterdam, 1873, in-4°.)

PINDARE.

Engberg, Joh. Frdr., Pindari Pythium carmen X explicatum. *Upsalæ.* 8. (Diss.)

Friese, Ern., Pindarica. *Berlin.* 42 S. 4. (Progr.)

Lehrs, K., die Pindarscholien. Eine kritische Untersuchung zur philologischen Quellenkunde. *Leipzig, Hirzel.* VIII, 199 S. Lex.-8. n. 2 Th. 8 Ngr.

Pannicke, Edmund., De Sublimitate Pindari. *Cüstrin.* 15 S. 4. (Progr.)

Ring, Mich., zur Tropik Pindar's. *Pest, Aigner.* 45 S. gr. 8. n. 1/3 Th.

Sybel, Ludov. de, de scholiis veteribus in Pindari carmina. *Marburgi.* 39 S. 8. (Diss.)

PLATON. — Platonis opera. Argumenta dialogorum cum indice nominum et rerum necnon indice philosophico absolutissimis condidit J. Hunziker. Accedunt prolegomena et scholia græca in Platonem ex recensione Fr. Dübneri. Vol. tertium. Gr. in-8, à 2 col., II-354 p. *Paris, Firmin Didot.* (Scriptorum græcorum bibliotheca, vol. XLVIII.)

— Œuvres complètes publiées sous la direction de Émile Saisset. Traductions Dacier et Grou, soigneusement revisées et complétées

par une nouvelle version de plusieurs dialogues, avec notes et arguments par E. Chauvet et A. Saisset. T. 5. Dialogues dogmatiques. I. *Paris, Charpentier*. 431 p. in 18. 3 fr. 50 c.

— — T. 7. La République ou l'État. *Paris, Charpentier*. 519 p. in-18. 3 fr. 50 c.

— — T. 8 et 9. Les Lois. T. 1 et 2., *ibid*. 719 p. in-18. 7 fr. (Les Œuvres complètes de Platon forment 10 volumes.)

— I Dialoghi nuovamente volgarizzati da Eugenio Ferrai. Vol. I. Dialoghi Socratici. *Padova, tip. del Seminario*. CXLIV, 536 p. in-8. L. 9,00.

— ausgewählte Schriften. Für den Schulgebrauch erklärt von Christ. Cron und Jul. Deuschle. 3. Thl. 2. Hft. *Leipzig, Teubner*, gr. in-8. n. 1/6 Th.

Inhalt : Euthyphron erklärt von *Mart. Wohlrab*. VI, 41 S.

— Apologia di Socrate voltata di greco in italiano dal Francesco Tarducci. *Cagli* 1872, *tip. Reali*. 68 p. in-8.

— Apologie des Sokrates und Kriton. Mit Einleitung und Anmerkungen für den Schulgebrauch von Alfr. Ludwig. 5. von neuem durchgeseh. Aufl. *Wien, Gerold's Sohn*. XXXVI, 92 S. gr. in-8. n. 12 Ngr.

— Hippias minor, sive socratica contra liberum arbitrium argumenta. A. Fouillée. *Paris, Ladrange*. 78 p. in-8.

— Phédon, ou de l'Immortalité de l'âme. Texte grec revu sur les meilleures éditions et annoté en français par E. Sommer. *Paris, Hachette*. 94 p. in-12. 60 c.

— Valda skrifter. I svensk öfversättning af M. Dalsjö. 2. Staten. (Grekiska och romerska författare i svensk öfversättning. 10.) *Sthlm, L. J. Hiertas förlags-expedition*. 557 S. 8. 4 rd.

— ausgewählte Dialoge. Erklärt v. Herm Sauppe. 2 Bdchn. Protagoras. 3. Aufl. *Berlin, Weidmann*. 147 S. gr. 8. 12 Ngr.

— Euthydemos. Für den Schulgebrauch erklärt v. Martin Schanz. *Würzburg, Stuber's Buchh*. XI, 72 S. gr. 8. n. 18 Ngr.

— Gorgias syllogismo Socratico una cum grammatica duce emendatus atque illustratus nec non prolegomenis et indice instructus in usum studiosæ juventutis. Ed. R. B. Hirschig. *Utrecht, Kemink and Zoon*. XL, 164 S. gr. 8. n. 1 Th. 28 Ngr.

— Gorgias. Traduction de Grou, revue et corrigée, avec des notes et des remarques, précédée d'une introduction par M. Ch. Bénard, *Paris, Delagrave*. XII, 132 p. in-18. 75 c.

— Gorgias, dialogue. Traduction française par J. Grou. Nouvelle édition, revue et précédée d'une notice historique et d'une analyse développée, par J. Mangeart. *Paris, Delalain*, XII, 106 p. in-12. 1 fr. 60 c.

— Πλάτωνος Διάλογοι ἐκδιδόμενοι κατ' ἐκλογὴν ὑπὸ Γεωργίου Μιστριώτου. — Γοργίας. Ἐν Ἀθήναις, 1872, in-8°.

— the Philebus. Translated, with brief explanatory notes, by F. A. Paley. *Bell and Sons*. 138 p. 8. 4 sh.

— Morceaux choisis (édition Fouillée). Traduction nouvelle, par M. Eugène Hallberg. *Paris, Belin.* 232 p. in-12.

— Extraits, avec notes et arguments, par A. Fouillée. *Ibid.* 335 p. 12.

Achels, Thomas, Ueber Platons Metaphysik. *Göttingen.* 48 S. 8. (Diss.)

Berkusky, Waldemar, Platon's Theaitetos und dessen Stellung in der Reihe seiner Dialoge. *Jena.* 92 S. 8. (Diss.)

Behncke, G., Plato's Ideenlehre im Lichte der Aristotelischen Metaphysik. *Berlin.* 32 S. 4. (Progr. d. Friedr.-Wilh. Gymn.)

Benrath, K., das pädagogische System Platon's in seinen Hauptzügen. *Jena.* 30 S. 8. (Diss.)

Brede, die Ethik des platonischen Symposion und das Christenthum. *Eckernförde*, 1870. 8. (Diss. Rostoch.)

Hennessy, Joann., de deo Platonis. *Monasterii.* 62 S. 8. (Diss.)

Hirzel, Rud., über das Rhetorische und seine Bedeutung bei Plato. *Leipzig* 1871. 75 S. 8. (Habilit.-Schr.)

Huit, C., De l'authenticité du Parménide, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris. *Paris, Thorin.* VIII, 211 p. 8.

Jacoby, Kurze Darstellung der platonischen Seelenlehre. *Emden.* 13 S. 4. (Progr.)

Imme, Theod., De enuntiationum interrogativarum natura generibusque psychologorum rationibus atque usu maxime Platonico illustratis. P. I. *Lipsiæ.* 54 S. 8. (Diss.)

Kæhler, G. A., über den Gedankengang der platonischen Apologia Socratis. *Göttingen.* 32 S. 8. (Diss.)

Lingenberg, Platonische Bilder und Sprichwörter. *Köln.* 21 S. 4. (Progr.)

Oldenberg, Herm., de Platonis arte dialectica. *Gottingæ.* 65 S. 4. (Comm. præm. orn.)

Papa, Vincenzo, Idea del buono in Platone : cenni. *Torino, tip. V. Bona.* 48 p. 8.

Rettig, G., vindiciæ Platonicæ. *Bernæ*, 1872. *Berlin, Calvary und Co.* 11 S. gr. 4. (Progr.) baar n. 1/3 Th.

Schmidt (Herm.), Beiträge zur Erklärung Platonischer Dialoge, Gesammelte Kleine Schriften. Gr. in-8, 242 p. *Wittemberg, Herrosé.*

Schmidt, Julius, Wie verhält sich der Tugendbegriff bei Schleiermacher zu dem platonischen ? *Aschersleben.* 15 S. 4. (Progr.)

Schneider, H., das materiale Princip der platonischen Metaphysik. *Gera.* 21 S. 4. (Progr.)

Schulze, Oscar, der platonische Wissensbegriff im Dialog « Theætet. » *Naumburg.* 20 S. 4. (Progr.)

Schuster, Ant. Frz., Gedanken über Platon's Parmenides. *Rostock*, 1870. 8. (Diss.)

Siebeck, H., de doctrina idearum qualis est in Platonis Philebo. *Halæ.* 30 S. 8. (Diss.)

Steger, Jos., platonische Studien. III. [Die Platonische Psychologie.] *Innsbruck, Wagner.* III, 69 S. gr. 8. à n. 16 Ngr.

Thaulow, Gust., Plato. Erinnerung an ihn bei seinem 2300jähr. Geburtstage den 29. Mai 1873. *Kiel, Universitäts-Buchh.* 16 S. gr. 8. 3 Ngr.

Vonneilich, Ferdin., de Phædri Platonici ætate argumentoque. *Malchini.* 31 S. 8. (Diss. Rostoch.)

Winiewski, Frz., Platonis de animarum post mortem sorte sententia. 22 S. 4. (Ind. lectt.)

PLÉTHON.

Schultze, F., Georgios Gemistos Plethon und seine reformatorischen Bestrebungen. Ein Beitrag zur Geschichte der Philosophie der Frührenaissance. *Jena, Mancke.* Gr. in-8, XII, 320 S.

PLUTARQUE. — Œuvres complètes. Les Vies des hommes illustres, traduites en français par E. Talbot. 2e édition. 4 vol. *Paris, Hachette.* LXVIII, 2441 p. in-18. 14 fr.

— Les Vies des hommes illustres. Traduites en français par Ricard; précédées de la vie de Plutarque. Nouvelle édition, revue avec le plus grand soin. 4 vol. *Paris, Garnier.* XIX, 2370 p. in-18.

— Vies des hommes illustres. Analyses et extraits, accompagnés de

notes historiques, littéraires et grammaticales, et précédés d'une notice sur Plutarque, par Paul Feuilleret. *Paris*, *Belin*. XI, 264 p. in-12. 2 fr.

— Vies des Grecs illustres, abrégées et annotées par Alphonse Feillet, sur la traduction d'E. Talbot, et illustrées de 53 vignettes d'après l'antique par P. Sellier. 2e édition. *Paris, Hachette*. V, 31 p. 16.

— Choix de vies des hommes illustres, texte grec. Édition classique précédée d'une notice littéraire par T. Budé. *Paris*, *Delalain*. XX, 352 p. 19. 1 fr. 75 c.

— Les Vies des hommes illustres de la Grèce. Traduction de Ricard. Édition soigneusement revue pour la jeunesse. *Limoges*, *Ardant et Thibaut*. 215 p. et gr. 8.

— Vies des hommes illustres de la Grèce. Traduction de Ricard. Nouvelle édition, avec des appréciations, des notes, des médailles antiques servant d'illustrations et d'éclaircissement pour le récit et une notice sur Plutarque, par M. Dauban. 2 vol. *Paris*, *Delagrave*. 793 p. in-8. 6 fr.

— Vies des hommes illustres de Rome. Traduction de Ricard. Nouvelle édition, avec des appréciations, des notes, des médailles antiques servant d'illustrations et d'éclaircissement pour le récit, par M. Dauban. 2 vol. *Ibid*. VIII, 896 p. in-8. 6 fr.

— gli ammaestramenti e gli esempi, raccolti ed ordinati per i giovanetti dal prof. Silvio Pacini. *Firenze*, 1872, *Felice Paggi*. 221 p. in-18. 1 L. 80 c.

— Sur les délais de la justice divine dans la punition des coupables. Ouvrage nouvellement traduit, avec des additions et des notes, par le comte Joseph de Maistre. Suivi de la traduction du même traité par Amyot, sous ce titre : Pourquoi la justice divine diffère la punition des maléfices. *Paris et Lyon*, *Pélagaud et Roblot*. XX, 202 p. in-12.

— Vie d'Alexandre. Édition classique, accompagnée de notes et remarques grammaticales et historiques, par T. Lemeignan. *Paris*, *Delalain*. 112 p. in-12. 1 fr.

— Vie de Marius. Texte grec. Édition classique annotée par V. Legentil. *Paris, Delagrave*. XII, 140 p. in-12. 1 fr.

— ausgewählte Biographien. Für den Schulgebrauch erklärt von Otto Siefert und Frdr. Blass. 3 Bdchn. Themistokles und Perikles von Frdr. Blass. *Leipzig*, *Teubner*. III, 132 S. gr. 8. 12 Ngr. (1—3.: 29 1/2 Ngr.

— Dasselbe. 4 Bdchn. Aristides und Cato von Frdr. Blass. *Ebd*. 114 S. gr. 8. 8 Ngr. (1—4.: 1 Th. 8 1/2 Ngr.)

— Vies des Romains les plus illustres. Traduction de Ricard, soigneusement revue par un directeur de bibliothèque chrétienne. *Limoges et Isle*, *E. Ardant et Thibaut*. 216 p. et grav. in-8.

— Vie de Cicéron. Édition classique, accompagnée de notes et remarques, par M. C. Cuvillier. Nouvelle édition. *Paris*, *Delalain*. 92 p. in-12. 1 fr.

— Chæronensis moralia ex recensione Rud. Hercheri. Vol. I. *Lepzig, Teubner*. VI, 392 S. 8. 18 Ngr.

Albracht, Franc., De Themistoclis Plutarchei fontibus. *Gottingæ*. 78 S. 8. (Diss.)

Gréard (Octave). De la morale de Plutarque, ouvrage couronné par l'Académie française. 2e édition, revue et augmentée. *Paris, Hachette*, 1874, in-12, XVI, 400 p.

Haebler, Albinus, Quæstiones Plutarcheæ duæ. I. De auctore libri qui inscribitur : περὶ τῆς Ἡροδότου κακοηθείας. II. De Plutarchi fontibus in vitis Themistoclis et Aristidis. *Lipsiæ*. 60 S. 8. (Diss.)

Heinze, Herm., Plutarcheische Untersuchungen. 1 Hft. *Berlin* 1873, *Calvary und Co*. VIII, 46 S. gr. 8. n. 1/2 Th.

Müller, Berthold, Plutarch über die Seelenschöpfung im Timæus. *Breslau*. 55 S. 4. (Progr.)

Rasmus, E., de Plutarchi libro qui inscribitur de communibus notitiis commentatio. *Frankfurt a. O*. 24 S. 4. (Progr.)

Treu, Max, sogenannte Lampriascatalog der Plutarchschriften. *Waldenburg. Berlin, Calvary und Co*. 54 S. 8. (Progr.)

POLÉMON. — Declamationes quæ exstant duæ. Accedunt excerpta e Callinici Adriani Iamblichi Diodori libris et Isaaci Porphyrogenneti περὶ τῶν καταλειφθέντων ὑπὸ τοῦ Ὁμήρου et περὶ ἰδιότητος καὶ χαρακτήρων τῶν ἐν Τροίᾳ Ἑλλήνων τε καὶ Τρωῶν quæ vulgo dicuntur scripta recensuit Hugo Hinck. *Leipzig, Teubner*. XII, 93 S. 8. n. 1/2 Th.

POLLUX. — Ἑρμηνεύματα καὶ καθημερίνη Ὁμιλία de Julius Pollux, publiés pour la première fois d'après les manuscrits de Montpellier et de Paris, par M. A. Boucherie, professeur au lycée de Montpellier. *Paris, Imprimerie nationale*, 1872. In-4 de 339 p. (Extrait du tome XXII, 2e partie, des Notices et extraits des manuscrits.)

POLYBE.

Magdeburg, Herm. Berthold., De Polybii re geographica. *Halis Sax*. 60 S 8. (Diss.)

Metzung, Aug., de Polybii librorum XXX—XXXIII fragmentis ordine collocandis. *Marburgi Cattorum* 1871. 32 S. 8. (Diss.)

PROCLUS. — Procli Diadochi in primum Euclidis elementorum librum commentarii. Ex recognitione Godefr. Friedlein. *Leipzig, Teubner*. VIII, 507 S. 8. 2 1/4 Th.

SANCHONIATHON.

Dietrich, Francisc., de Sanchoniathonis nomine. Additis inscriptionum aliquot Citiensium lectionibus. *Marburg, Elwert*. 16 S. gr. 4. (Ind. lectt.) n. 8. Ngr.

SEXTUS EMPIRICUS. — Sententiarum recensiones, latinam, græcam, syriacas, conjunctim exhibuit Joa. Gildemeister. *Bonn, A. Marcus*. LVI, 107 S. gr. 8. n. 1 1/4 Th

Pappenheim. De Sexti Empirici librorum numero et ordine. In-4, 32 p. *Berlin, Weber*.

SOPHOCLE. — The text of the seven plays. Edited by Lewis Campbell. *Macmillan*. 326 p. 12. 4 sh. 6 d.

— Τραγῳδίαι ἐκδιδόμεναι ὑπὸ Γεωργίου Μιστριώτου.— Ἀντιγόνη. Ἐν Ἀθήναις, 1874, in-8°.

— Erklärt v. F. W. Schneidewin. 5. Bdchn. Elektra. 6. Aufl. besorgt v. Aug. Nauck. *Berlin, Weidmann*. 189 S. gr. 8. 12 Ngr.

— — 6. Bdchn. Trachinierinnen. 4. Aufl. besorgt von A. Nauck. *Ebds*. 169 S. gr. 8. 12 Ngr.

— The Electra. Critically revised, with the aid of Mss. newly collated and explained by Freder. H. M. Blaydes. *London, Williams and Norgate; Jena, Fr. Frommann*. V, 337 S. gr. 8. n. 1 2/3 Th.

— Œdipe à Colone, expliqué littéralement et annoté en français par E. Sommer, et traduit en français par M. Bellaguet. *Paris, Hachette*. 247 p. in-12. 2 fr.

— Œdipus Tyrannus. For the use of schools. Edited, with introduction and English notes, by Lewis Campbell and Evelyn Abbot. *Macmillan*. 86 p. 12. 1 sh. 9 d.

— Œdipe roi, tragédie. Texte grec avec un examen critique de la pièce, un argument pour chaque acte et des notes explicatives du texte, par un professeur de l'Université. Nouvelle édition, revue par M. Fr. Dübner. *Paris, Lecoffre*. 96 p. 12.

— Philoctète. Texte revu, avec argument général et notes en français, par Fr. Dübner. *Ibid*. 93 p. 12.

— Erklärt von F. W. Schneidewin. 2. Bdchn.: Œdipus Tyrannos. 6. Aufl. besorgt von Aug. Nauck. *Berlin, Weidmann*. 183 S. gr. 8. 12 Ngr.

— Tragédies. Texte grec. Édition classique précédée d'une notice littéraire par T. Budé. *Paris, Delalain*. XX, 472 p. in-18. 2 fr.

— Electra in usum scholarum ed. Otto Jahn. Ed. 2. curata ab Adolfo Michaelis libri Laurientiani specimine photolith. aucta. *Bonn, A. Marcus*. VIII, 144 S. m. eingedr. Holzschn. gr. 8. n. 1 Th. 6 Ngr.

— Tragedie, tradotte da Felice Bellotti. *Firenza, Barbera*. 726 p. 18. L. 2, 25.

— Für den Schulgebrauch erklärt von Gust. Wolff. 2 Thl. Antigone. 2. Aufl. *Leipzig, Teubner*. VI, 162 S. gr. 8. n. 1/3 Th.

— Deutsch in den Versmassen der Urschrift von J. J. C. Donner. 7. verb. Aufl. 2 Bde. *Leipzig, C. F. Winter*. 355 u. 230 S. 8. n. 2 Th.; geb. n. 2 Th. 8 Ngr.

— Électre. Texte grec revu sur l'édition de Boissonade, avec un choix de notes à l'usage des classes, par M. Berger. *Paris, Delagrave*. 124 p. 12.

— Œdipe roi. Édition classique accompagnée d'une analyse et de notes philologiques et littéraires, par M. Em. Pessonneaux. *Paris, Delalain*, 96 p. in-12. 1 fr.

— The Electra. *London, Jena, Pr. Frommann*. Th. 1 1/2.

Castets, F., Sophoclem æqualium suorum mores in tragœdiis sæpius imitatum esse contenditur. Thesim latinam proponebat Parisiensi litterarum facultati. *Nîmes, imp. Clavel-Ballivet; Paris, Thorin*. 60 p. in-8.

Ellendt, Freder., lexicon Sophocleum adhibitis veterum interpretum explicationibus grammaticorum notationibus recentiorum doctorum commentariis. Editio altera emendata. Curavit *Herm. Genthe*. Fasc. 9—11. [Finis.] *Berlin, Bornträger*. XVI, 641—812. S. Lex.-8. n. 2/3 Th.

Fuss, M., Coniecturæ Sophocleæ. *Köln*. 15 S. 4. (Progr. v. Bedburg.)

Genthe, Herm., index [801] commentationum Sophoclearum ab a. 1836 editarum triplex. (Lexici Sophoclei quod Ellendtius composuit supplementum.) *Berlin, Borntræger*. VI, 134 S. gr. 8. n. 1 Th.

Homan, O. J., de coniunctivi et optativi aoristi usu Sophocleo. *Gottingæ*. 68 S. 8. (Diss.)

Lachmann, Ferd., Umrisszeichnungen zu den Tragödien des Sophokles.

16 Blätter Kpfrst. m. erläut. Text. *Leipzig, Seemann.* 46 S. m. 16 Tafelerklärungen. gr. 4. cart. 4 Th.; geb. n. 5 Th.; auf chines. Pap. geb. n. 8 Th.

Linke, Rob., De particulæ δέ significatione affirmativa apud Sophoclem. *Halis Sax.* 42 S. 8. (Diss.)

Schlegel (J. H.). Die tragische Ironie bei Sophokles. In-8, IV, 177 p. *Tauberbischofsheim Lang.*

Westermayer, Adf., die Elektra des Sophokles für Freunde der klassischen Litteratur übersetz und ästhetisch erläutert. *Erlangen, Deichert.* VI, 204 S. gr. 8. n. 24 Ngr.

STOBÉE.

Hense, Otto, Lectiones Stobæenses. *Halis*, 1872. 40 S. 8.

Wachsmuth, Curt, Commentatio de Stobæi eclogis. *Gottingæ.* 29 S. 4. (Progr.)

STRABON. — Géographie. Traduction nouvelle par Amédée Tardieu. T. 2. *Paris, Hachette.* 559 p. 18. 3 fr. 50 c.

L'ouvrage formera 3 vol.

TESTAMENT (Ancien). — La sainte Bible; traduction de l'Ancien Testament, d'après les Septante, par P. Giguet. *Paris, Poussielgue*, 1872, 4 vol. in-12.

THÉOCRITE. — Idylls and Epigrams. With English notes by H. Snow. 2nd ed. *Macmillan.* 242 p. 12. 4 sh. 6 d.

Maehly, J., das XXX. Idyll des Theocrit. *Basel. Berlin, Ebeling und Plahn*, 40 S. gr. 4. (Progr.) n. 1/2 Th.

Schneidewind, Edm., de carmine Theocriti quod dicitur æolico tertio. *Eisenach, Bacmeister.* 14 S. gr. 4. 1/4 Th.

Schultz, Fr., Die Mischung der Dialekte bei Theokrit. In-4, 27 p. *Berlin, Calvary.*

THÉODORE PRODROME. — Poëmes astronomiques de Théodore Prodrome et de Jean Camatère, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, par Emmanuel Miller. *Imprimerie nationale*, 1872, in-4. (Extr. du tome XXIII des Notices et extraits des manuscrits.)

— Catomyomachia. Ex rec. Rud. Hercheri. *Leipzig, Teubner.* 28 S. 8. n. 1/6 Th.

THÉOGNIS. — *Voir* Hésiode et Théognis.

Heimsoeth, Frider., Emendationes Theognideæ. *Bonnæ.* 20 S. (Progr.)

THÉOPHRASTE, *voir* Ariston.

THÉOPOMPE.

Hachtmann, de Theopompi Chii vita et scriptis. *Detmolat.* 29 S. 4. (Progr.)

THUCYDIDE. — Histoire de la guerre du Péloponnèse. Traduction française par Ambroise Firmin-Didot, avec notes et cartes. Texte grec en regard. 2e édition. T. I, contenant les livres 1 et 2. *Paris, Firmin Didot.* CLXXXIV, 590 p., carte et grav. in-8.

— Historia belli Peloponnesiaci, ed. Joan Matth. Stahl. Vol. I. Libr. I—IV. Ed. stereot. *Leipzig, B. Tauchnitz.* LX, 252 S. 12 Ngr. Prachtausg. 1 Th.

— Für den Schulgebrauch erklärt von Gottfr. Boehme. 1. Bd. 2. Hft. Buchh. III u. IV. 3. verb. u. verm. Aufl. *Leipzig, Teubner.* 192 S. gr. 8. 1/3 Th. (I. I. u. H.: 22 Ngr.)

— Histoire de la guerre du Péloponnèse. Traduction nouvelle, avec une

introduction et des notes, par E.-A. Bétant. 3e édition. *Paris, Hachette.* VIII, 599 p. 18. 3 fr. 50 c.

— Guerre du Péloponnèse. Livre 2e, accompagné de sommaires et de notes, par M. David. *Paris, Delalain.* VIII, 108 p. in-12. 1 fr. 60 c.

— Speeches from. Translated into English by Henry Musgrave Wilkins. New ed., carefully revised. *Longmans.* 298 p. in-8. 6 sh.

— Guerre du Péloponnèse. Livre II (texte grec), contenant des sommaires et des notes historiques, etc., par A. Henry. *Paris, Belin.* 212 p. in-12.

— Periclis oratio funebris quæ legitur apud Thucydidem (Lib. II, cap. XXXV—XLVI). Pars. I. (Cap. XXXV—XLI.) Latine reddita et adnotationibus instructa. Diss. inaug. scr. Joh. Aug. Sjöstrand. *Upsaliæ.* 36 S. in-8.

— Erklärt von J. Classen. 1 Bd. 1. Buch. 2. Aufl. *Berlin, Weidmann.* XCI, 290 S. gr. in-8. 5/6 Th.

— Œuvres. Édition classique, précédée d'une notice littéraire par T. Budé. T. Ier. Livres I—IV. *Paris, Delalain.* XX, 391 p. in-18. 1 fr. 75 c.

Cei, Geronte; Tucidide e Machiavelli. Breve confronto storico-letterario. Discorso, *Urbino, tip. della Ven. Capella.* 22 p. 8.

Cwiklinski, Lud., Quæstiones de tempore quo Thucydides priorem historiæ suæ partem composuerit. Dissertatio inauguralis. Gr. in-8, 56 p. *Berlin*, 1873, *Mayer et Müller.*

Dietrich, Otto, Quæstiones Thucydideæ. *Halis Sax.* 35 S. 8. (Diss.)

Floeck, C., Observationes Thucydideæ grammaticæ. *Marpurgi.* 38 S. 8. (Diss.)

Forssmann, Theod., De infinitivi temporum usu Thucydideo. *Lipsiæ.* 83 S. 8. (Diss.)

Hünnekes, kleine Beiträge zur Erklärung und Kritik des Thukydides. 1 Thl. Cleve. *Berlen, Weber.* 50 S. 4. baar n. 1/3 Th.

Lemcke, Hugo, Hat Thucydides das Werk des Herodot gekannt? *Stettin.* 20 S. 4. (Progr.)

Stahl, Quæstiones grammaticæ ad Thucydidem pertinentes. *Köln.* 20 S. 4. (Progr.)

Schulze, Otto, quæstiones Thucydideæ. Part. II. *Cottingæ*, 1872. 38 S. 8. (Diss.)

Schwenger, Heinr., Beiträge zur Erklärung des Thukydides. *Düren.* 31 S. 4. (Progr.)

XÉNOPHON. — Œuvres complètes. Traductions de Dacier, Auger, Larcher, Lévesque, Dumas, Gail, etc., revues et corrigées par Emile Pessonneaux. 2 vol. *Paris, Charpentier et Ce.* 1034 p. in-18. 7 fr.

— Anabasis. Erklärt von C. Rehdantz. 1. Bd. 1—3. Buch. Mit 1 lith. Karte v. H. Kiepert u. 2 lith. Taf. Abbildungen in 4. 3. verb.-Aufl. *Berlin, Weidmann.* LVI, 173 S. gr. 8. 1/2 Th.

— L'Anabase (Expédition de Cyrus). Nouvelle édition, avec des arguments et des notes en français par F. de Parnajon. Livre second. *Paris, Hachette.* 48 p. in-12. 75 c.

— Anabasis. Second Book, with a Vocabulary. Edited by John T. White. *Longmans.* 128 p. 18. 1 sh.

— Dell' Anabasi e spedizione di Ciro. Libri VII, tradotti da Francesco Ambrosoli. Terza edizione. *Milano*, 1872, *Guigoni.* 416 p. 32. L. 1,80.

— Cyropédie. Livre I. Texte grec, accompagné de sommaires, de notes,

d'une table historique et géographique et d'un lexique, par L. Passerat, 5e édition. *Paris, Delagrave.* 173 p. in-12.

— Anabasis. Für den Schulgebrauch erklärt v. Ferd. Vollbrecht. 1. Bdchn. Buch. 1—3. Mit e. durch eingedr. Holzschn. u. 3 lith. Figurentaf. in-4. erläut. Excurse über das Heerwesen der Söldner u. m. e. lith. Uebersichtkarte in 4. 5. verb. Aufl. *Leipzig, Teubner.* VIII, 186 S. gr. 8. 1/2 Th.

— — 2. Bdchn. Buch IV—VII. 4. verb. u. verm. Aufl. *Leipzig, Teubner*, 195 S. gr. 8. à 12 Ngr.

— Anabasis, d. i. Feldzug des Kyros. 6. Buch. Wortgetreu aus dem griechischen übersetzt von A. R. Mecklenburg. *Berlin, H. R. Mecklenburg.* S. 361—420. 32. n. 2 1/2 Ngr.

— Cyropædia. Adnotationibus et illustrationibus auxit Angelus Tummolo. Due vol. *Napoli, tip. del Fibreno.* VIII, 236, 260 p. in-16. L. 5. 00.

— La Cyropédie. Livre Ier. Édition classique, accompagnée de sommaires analytiques et de notes grammaticales, philologiques et littéraires, par J.-A. Marion. *Paris, Delalain.* VIII, 83 p. in-12. 75 c.

— Premier Livre de la Cyropédie. Édition classique, publiée avec des arguments et des notes en français, par C. Huret. *Paris, Hachette.* 104 p. in-12. 75 c.

— griechische Geschichte zum Schulgebrauche mit erklärenden Anmerkungen versehen von Emil Kurz. 1. Hft. Buch I—III. Mit e. lith. Karte in qu. 4. *München*, 1873, *Lindauer.* VIII, 192 S. gr. 8. n. 2/3 Th.

— Mémoires sur Socrate. Traduction française par Gail. Nouvelle édition, précédée d'une introduction, d'une analyse développée et d'appréciations philosophiques et critiques, par L. Gallais. *Paris, Delalain.* XXIV, 111 p. in-12. 1 fr. 75 c.

— L'Economico, tradotto dal greco in italiano da Isaia Visentini. *Torino, Firenze e Roma, Loescher.* 92 p. 8.

— Choix de récits historiques. Édition classique, précédée d'une notice littéraire, par T. Budé. *Paris, Delalain.* XX, 208 p. in-18. 1 fr. 50 c.

— Xenophontis expeditio Cyri in usum scholarum edidit C. G. Cobet. Editio secunda emendatior. *Lugduni-Batavorum, E. J. Brill.* XX en 295 bl. 8. 1 fr. 20 c.

— Anabasis. First book; with a vocabulary. Edited by T. White. *Longmans.* 174 p. in-18. 1 sh. 6 d.

— Anabase, retraite des dix mille. Traduction française de M. Larcher, revue par Lebobe. *Paris, Delalain.* 278 p. in-18. 1 fr. 75 c.

— Hellenika. Erklärt v. Ludw. Breitenbach. 1. Bd. Buch 1. u. 2. *Berlin, Weidmann.* LXXXV, 161 S. gr. 8. 18 Ngr.

— griechische Geschichte. Für den Schulgebrauch erklärt v. B. Büchsenschütz. 2. Hft. Buch V—VII. 3. verm. u. verb. Aufl. *Leipzig, Teubner.* 186 S. gr. 8. 1/2 Th. (1. u. 2.: 27 Ngr.)

— Morceaux choisis. Publiés avec des notices, des analyses et des

notes en français, par F. de Parnajon. *Paris*, *Hachette*. 325 p. in-16. 2 fr.

Croiset (Alfred). Xénophon, son caractère et son talent (thèse pour le doctorat ès lettres). *Paris*, *Thorin*, 1873, in-8.

Crosby, Alpheus, Lexicon to Xenophon's Anabasis. *New York*. 12. 5 sh.

Faltin, Gustav., Quæstiones de libello Ἀθηναίων πολιτεία. *Vratislaviæ*. 62 S. 8. (Diss.)

Haenel, J., Besitzen wir Xenophon's Hellenische Geschichte nur im Auszuge? *Breslau*. 37 S. 4. (Progr.)

Kanitz, Joann., De tempore et auctore libelli qui inscribitur Πόροι. *Hamburgi*. 21 S. 4. (Diss. Gotting.)

Krüger, K. W., Lexicon zu Xenophons Anabasis. 4., verb. Aufl. *Berlin*, *Krüger*. 288 Sp. gr. 8. n. 1/2 Th.

Lange, Rud., de Xenophontis quæ dicitur Apologia et extremo Commentariorum capite. Dissertatio inauguralis philologica. *Halle*. *Berlin*, *Mayer et Müller*. 53 S. 8. baar n. 1/3 Th.

Mettingh, Fr. Fr., Anthologie aus Xenophon. *Nürnberg*, *Schrag*, 45 p. gr. in-8. 14 Ngr.

Nitsche, über die Abfassung von Xenophon's Hellenika. *Berlin*. 55 S. 4. (Progr. d. Sophien-Gymn.)

Pantazidès. — Τῶν παρὰ Ξενόφωντι διορθώσεων μέρος α' (en latin). *Gottingue*, 1858; — μέρος β' (en grec), *Athènes*, 1866, in-8.

Ribbing, Sigurd, über das Verhältniss zwischen den Xenophontischen und den Platonischen Berichten über die Persönlichkeit und die Lehre des Socrates, zugleich eine Darstellung der Hauptpuncte der Socratischen Lehre. *Upsala*, 1870, *akadem. Buchh.* 168 S. gr. 8. n. 1 1/4 Th.

Richter, Ernst Alb., kritische Untersuchungen üb. die interpolationen in den Schriften Xenophons, vorzugsweise der Anabasis und den Hellenicis. (Aus: « Jahrb. f. class. Philologie ») *Leipzig*, *Teubner*. 223 S. gr. 8. n. 1 Th. 18 Ngr.

Terwelp, Gerard., De Agesilai, qui Xenophontis nomine fertur, auctore. *Monasterii*. 63 S. 8. (Diss.)

Vollbrecht, Ferd., Wörterbuch zu Xenophons Anabasis. Für den Schulgebrauch bearbeitet. 2. verb. u. verm. Aufl. Mit 70 in den Text eingedr. Holzschn., 3 lith. Taf. u. m. 1 lith. u. color. Uebersichtskarte in-4. *Leipzig*, *Teubner*. VI, 237 S. gr. 8. 18 Ngr

---

VIII. — AUTEURS DIVERS. — ANONYMES.

ANECDOTA GRÆCA. — Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη, ἐπιστασίᾳ K. N. Σάθα — Bibliotheca græca medii ævi, nunc primum edidit Constant. Sathas. *Venise*, *Athènes*, *Paris*, 1872-1874. 4 vol. in-8. (L'ouvrage aura 10 volumes.)

Vol. I. Βυζαντινὰ ἀνέκδοτα.

Vol. II. Χρονογράφοι βασιλείου Κύπρου.

Vol. III. Καισ. Δάποντες — Σ. Μακραῖος — Ἀναστάσ. Γόρδιος, κ. τ. λ.

Vol. IV. Μιχαὴλ τοῦ Ψελλοῦ Βυζαντινὴ ἱστορία, κ. τ. λ.

ANTHOLOGIA græca, sive hymnorum, elegiarum, epigrammatum, carminum lyricorum, fragmentorum scenicorum idylliorum delectus. In usum scholarum iterum emendatius edidit P. H. Tregder. *Reitzel*. 148 S. 8. Indb. 84 sk.

— Anthologie aus den Lyrikern der Griechen. Für den Schul- und Privatgebrauch erklärt und mit literarhistorischen Einleitung

vers. v. E. Buchholz. 1. Bdchn. Die Elegiker und Jambographen enthaltend. 2. verb. Aufl. *Leipzig*, *Teubner*. VI, 125 S. gr. 8. 12 Ngr.

I **DIPLOMI** greci ed arabi di Sicilia pubblicati nel testo originale, tradotti ed illustrati da Salvatore Cusa. Volume I, parte I. Palermo, 1868, in-4°, XXII-504 p.

DIPLOMI greci inediti ricavati da alcuni manoscritti della Biblioteca communale di Palermo, tradotti da Giuseppe Spata. *Torino*, *Stamperia reale*, 1870, in-8, 140 p.

DORSCHEL, Reinhold, Adnotationes ad fragmenta historicorum Græcorum. *Stuttgard*. 32 S. 4. (Progr.)

DUBOIS-GUCHAN, E. H., la Pléiade grecque. Poésies légères. Traductions contenant les odes et fragments d'Anacréon, les poésies de Sappho; un choix de chefs-d'œuvre grecs d'Ibycus, Alcée, Bion, Moschus, les chants de Tyrtée; un choix de chants orphiques et d'hymnes homériques. *Paris*, *Firmin Didot*. VII, 208 p. in-18. 5 fr.

EPIGRAMMATUM ANTHOLOGIA PALATINA, cum Planudeis et appendice nova epigrammatum veterum ex libris et marmoribus ductorum. Annotatione inedita Boissonadii, Chardonis de la Rochette, Bothii, partim inedita Jacobsii, metrica versione Hugonis Grotii et apparatu critico instruxit Fred. Dubner. Græce et latine. Volumen secundum, cum indicibus epigrammatum et poetarum. *Parisiis*, *Didot*, 1872. Gr. in-8, XV, 688 p.

EPISTOLOGRAPHI græci. Recensuit, recognovit, adnotatione critica et indicibus instruxit Rud. Hercher. Accedunt Francisci Boissonadii ad Synesium notæ ineditæ. *Paris*, *Didot*. LXXXVI, 843 S. gr. 8. n. 5 1/3 Th.

FABULÆ Romanenses græce conscriptæ. Ex recensione et cum adnotationibus Alfr. Eberhard. Vol. I. quo cont. de Syntipa et de Æsopo narrationes fabulosæ partim ineditæ. *Leipzig*, *Teubner*. XII, 310 S. 8. 1 1/4 Th.

FRAGMENTUM medicum græcum a Conr. Bursian editum. *Jena*, *Neuenhahn*. 14 S. 4. n. 4 Ngr.

FREUND'S Schüler-Bibliotek. 1. Abth. Präparationen zu den griechischen und römischen Schulklassikern. — Homer's Ilias. 10. Hft. 3. Aufl. — Sophokles' Werken. 1. Hft. — Sophocles' Werken. 6. Hft. 2. Aufl. — Homer's Odyssee. 12. Hft. 3. Aufl. — Präparation zu Homer's Odyssee. 4. Hft. 4. Aufl. — Homer's Odyssee. 12 Hft. 3. Aufl. — Sophokles' Werker. 5. Hft. 2. Aufl. — Zu Homer's Ilias. 2. Hft. 4. Aufl. u. 3. Hft. 3. Aufl.

FRIEDEL, O., de Hippiæ sophistæ studiis Homericis. — Neuhaus, O., de Sophoclis Antigonæ initio. — Schinck, A., de duplici Aristophanis Ranarum recensione. — Seiler, F., de Tibulli elegia I, 2. *Halle*, *Reichardt*. 29 S. gr. 4. baar 1/4 Th.

MAYER, Ph., Studien zu Homer, Sophokles, Euripides, Racine u. Gœthe hrsg. v. Dr. Eug. Frohwein. Gr. in-8, VIII, 412 p. *Gera*, *Kanitz Verl*

MILLER Emm., Préface d'un auteur byzantin. (Nicéphore Basilicas.) *Paris*, *imp. Chamerot*. 27 p. in-8. (Extr. de l'Ann. de l'Association pour l'encouragement des études grecques, année 1873.)

MORÈRE (l'abbé) et **GOYHÉNÈCHE** (l'abbé). Les Parfums des Pères de l'Église grecque et latine, précédés d'une notice de leur vie et d'une analyse de leurs ouvrages. T. II. In-8, 527 p. *Paris, Vivès.* 5 fr.

PROSAIKER, griechische, in neuen Uebersetzungen. Hrsg. von C. N. v. Osiander und G. Schwab. 21. u. 44. Bdchn. *Stuttgard, Metzler.* in-16. à 4 Ngr.

21. *Xenophon's* von Athen Werke. 4. Bdchn. Erinnerungen an Sokrates übers. v. Christ. Eberh. *Finckh.* 1. Bdchn. 5. Aufl. 200 S. — 44. *Thucydides* Geschichte des peloponnesischen Kriegs übers. von C. N. v. *Osiander*. 6. Bdchn. 3. Aufl. 142 S.

— griechische, in neuen Uebersetzungen. Hrsg. von C. N. v. Osiander u. G. Schwab. 351. Bdchn. *Stuttgart, Metzler.* 16. 4 Ngr.

Inhalt : Die erhaltenen Reden des *Lysias*. übersetzt, erläutert und mit Einleitungen versehen von Ferd. Baur. 2 Bdchn. 3. Aufl. S. 137—252.

SAMMLUNG, neueste, ausgewählter griechischer und römischer Classiker, verdeutscht von den berufensten Uebersetzern. 340—359. Lfg. *Stuttgart, Hoffmann.* gr. 16. 6 Th. 4 1/2 Ngr.

Inhalt : 340—344. Die Dramen des *Euripides*. Verdeutscht von Joh. Minckwitz. 13—17. Bdchn. 13. Die Herakleiden. 125 S. 9 Ngr. — 14. Orestes. Verdeutscht von Wilh. Binder. 92 S. 6 Ngr. — 15. Die Schutzflehenden. Verdeutscht von Wilh. Binder. 66 S. 6 Ngr. — 16. Helena. Verdeutscht von Wilh. Binder. 97 S. 6 Ngr.—17. Die Troërinnen. Verdeutscht von Wilh. Binder. 66 S. 6 Ngr. — 352-355. *Aristophanes'* Lustspiele. Verdeutscht von Johs. Minckwitz. 7. Bd. Die Acharner. Verdeutscht von J. E. Wessely. 150 S. 12 Ngr. — 8. Bd. Die Weibervolksversammlung. Verdeutscht von J. E. Wessely. 150 S. 12 Ngr. — 9. Bd. Die Frauen am Thesmophorienfeste. Verdeutscht von J. E. Wessely. 212 S. 1/2 Th. — 356—357. Die Dramen des *Euripides*. Verdeutscht v. Johs. Minckwitz. — 18 Bd. Rhesos. Verdeutscht von Wilh. Binder. 54 S. 6 Ngr. — 19 Bd. Iphigenie auf Aulis. 228 S. 1/2 Th. — 358. Des *Aristoteles* Schrift über die Seele. Uebersetzt von Herm. Bender. 128 S. 9 Ngr. — 359. Des *Aristoteles* Topik. Uebersetzt von Herm. Bender. 280 S. 18 Ngr.

360—368. Lfg. *Stuttgart, Hoffmann.* gr. 16. 3 Th. 3 Ngr.

Das Organon des *Aristoteles*. Uebers. von Herm. Bender. 375 S. 24 Ngr. — 364. Die Eudemische Ethik des *Aristoteles*. Uebers. von Herm. Bender. 136 S. 9 Ngr. — 365. Die Metaphysik des *Aristoteles*. Uebers. von Herm. Bender. 375 S. 24 Ngr. — 366. Die grosse Ethik (des *Aristoteles*.) Uebers. von Herm. Bender. 108 S. 6 Ngr. — 367. Die kleinen naturwissenschaftlichen Schriften (parva naturalia) des *Aristoteles*. Uebers. von Herm. Bender. 117 S. 9 Ngr.— 368. *Aristoteles'* Naturgeschichte der Thiere. Zehn Bücher. Deutsch von A. Karsch. 2 Bdchn. 139 S. 9 Ngr.

SAUPPE, Herm., symbolæ ad emendandos oratores atticos. *Göttingen, Dieterich's Verl.* 14 S. 4. (Ind. lectt.) 14 S. 4. n. 8 Ngr.

SIBYLLINS (LIVRES). — Dechent, H., über das 1. 2. und 11. Buch der Sibyllinischen Weissagungen. Inaugural-Dissertation. *Frankfurt a/M., Völcker.* 88 S. gr. 8. baar 2/3 Th.

SYMONS, John Addington, Studies of the Greek poets. *Smith and Elder.* 426 p. 8.

WYNDHAM (G.). — Ἔμμετρα ἐμμέτρως μεταφρασθέντα. Fascicule 3. *Paris*, 1873, in-8.

IX. TEXTES NÉO-HELLÉNIQUES.

ANTONIADIS (Ant. J.). — Ὁ Κατσαντώνης, ἐποποιΐα τῶν ἁρματωλῶν. poëme couronné dans le concours Vucina. *Athènes,* 1873, in-8, 528 pages.

LEGRAND (Émile). — Περὶ τοῦ γέροντος τοῦ φρονίμου Μουτσοκουρεμένου ποίημα νῦν τὸ πρῶτον ἐκ τοῦ ἐν Παρισίοις χειρογράφου ἐκδοθὲν ἐπιμελείᾳ καὶ διορθώσει Αἰμυλίου Λεγρανδίου. *Paris, Maisonneuve.* 54 p. in-8.

— Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique. N° 19. Histoire de Ptocholéon, précédée d'une étude littéraire par Ch. Gidel.

— Même collection, 2e série, n° 1. Recueil de chansons populaires grecques publiées et traduites pour la première fois. *Paris, Maisonneuve; Athènes, Coromilas,* 1874; in-8, XLIII, 376 pages. 15 fr.

LEGRAND ET GIDEL. — Le Physiologus, poëme sur la nature des animaux en grec vulgaire et en vers politiques, publié pour la première fois d'après deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, par Emile Legrand, et précédé d'une étude littéraire par Ch. Gidel. *Paris, Maisonneuve.* 116 p. 8. (Extrait de l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques, 1873.)

RICHTER, Jul., die Ultramontanocommunisten. Eine griechische Komödie. *Jena, F. Frommann.* VI, 78 S. hoch 4. n. 1 Th.

RANGABÉ (A. R.). Le Prince de Morée. *Paris, Didier,* 1873, in-12, 133 pages.

WAGNER (G.). Histoire d'Imbérios et Margarona, imitation grecque du roman français : Pierre de Provence et la Belle Maguelonne. Publiée pour la première fois, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Vienne; *Paris, Maisonneuve.* in-8, 63 p.

— Διήγησις ὡραιοτάτη τοῦ θαυμαστοῦ ἀνδρὸς τοῦ λεγομένου Βελισαρίου. Nach der Wiener Handschrift zum ersten Male herausgegeben. *Hamburg,* 35 S. 4. (Progr.)

ERRATUM.

Page 128, *ligne* 23, *lire ainsi* : au dis diatessaron, au dis diapente et au dis diapason.

TABLE DES MATIÈRES.

PARTIE ADMINISTRATIVE.

Assemblée générale du 9 avril 1874.

MÉMOIRES ET NOTICES.

BIBLIOGRAPHIE.

Paris. — Typographie Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.



